00050933

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

MÉMOIRES
CONCERNANT
LES CHINOIS.

TOME ONZIEME.

MÉMOIRES

CONCERNANT

L'HISTOIRE, LES SCIENCES,

LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.

DES CHINOIS;

PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

TOME ONZIEME.

50933

A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, vis-à-vis la rue Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

00050933

AVERTISSEMENT.

EN jettant les yeux ſur la longue liſte des articles qui compoſent ce Volume, on verra que nous nous ſommes attachés à le rendre intéreſſant, par l'importance & la variété des Mémoires que nous y avons raſſemblés.

I. (1) Le premier article offre un exemple de ces Journaux météorologiques qu'on rédige avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, non-ſeulement dans les grandes Villes de la Chine, mais dans celles même du troiſieme ordre : exemple qui, ſans doute, mériteroit d'être imité en Europe. Quelles reſſources ne trouveroit-on pas un jour dans ces Annales de la Nature, pour l'explication des différens phénomenes dont on pourroit ſuivre le fil, comparer les marches, combiner & peut-être prévoir les retours ? Les Journaux de cette eſpece, que nous publions ici, commencent environ deux ſiecles avant Jéſus-Chriſt, & s'etendent juſques vers la fin du dix-ſeptieme ſiecle de l'Ere chrétienne.

II. Nous publions auſſi quelques autres Obſervations météorologiques & aſtronomiques plus récentes, faites à Péking par un de nos Miſſionnaires fran-

(1) Pages 2 & *ſuiv.*

çois (1) : nous donnons même le plan de l'Obſervatoire que ces Miſſionnaires avoient fait conſtruire il y a trente ans, & qu'on a réparé il y a dix ans ſur un meilleur plan (2).

III. Quelques articles traitent de cette partie de la ſcience economique qui concerne les animaux domeſtiques : tels ſont deux Mémoires fort détaillés ; l'un ſur les bêtes à laine (3), & l'autre ſur les chevaux (4).

IV. Pluſieurs Notices plus courtes, mais non moins curieuſes, ſont relatives à la botanique. De ce nombre ſont des obſervations ſur les plantes, les fleurs & les arbres de Chine, dont il ſeroit poſſible & utile d'enrichir la France (5) ; des détails ſur les pêchers connus en Chine (6) ; ſur un arbre peu connu même à *Péking*, qui reſſemble à l'acacia (7) ; ſur un autre de l'eſpece des mûriers (8), & qui, à divers egards, ſeroit précieux en France ; ſur une plante dont on tire une jolie teinture rouge (9) : quelques notes ſur le bambou (10), la pivoine (11), le ſébier chinois (12), &c.

V. On trouvera des articles en aſſez grand nombre

(1) Pag. 274 & *ſuiv.*
(2) Pag. 269 & *ſuiv.*
(3) Pag. 35 & *ſuiv.*
(4) Pag. 388 & *ſuiv.*
(5) Pag. 183 & *ſuiv.*
(6) Pag. 280 & *ſuiv.*
(7) Pag. [illegible]4 & *ſuiv.*
(8) Pag. [illegible]95 & *ſuiv.*
(9) Pag. 296. & 297.
(10) Pag. 353 & *ſuiv.*
(11) Pag. 470 & *ſuiv.*
(12) Pag. 493 & *ſuiv.*

ſur les minéraux : il y en a un ſur la Quinteſſence minérale de M. le Comte de la Garaye (1). Les autres ont pour objet le cinabre, relativement à l'uſage que les Chinois en font pour la Médecine (2) ; une matiere ſaline qu'ils emploient à blanchir le linge, & qu'ils nomment *kien* (3) ; une terre noirâtre, qu'ils appellent *chaux noire*, & dont ils ſe ſervent avec avantage pour leurs cimens & leurs mortiers (4) ; leurs diverſes eſpeces de vitriol (5) ; des ſels qu'ils nomment *nao-cha*, fort différens entre eux, & dont une eſpece reſſemble fort à notre ſel ammoniac (6) ; le charbon de terre de Chine, comparé à celui de France (7) ; le Borax, que les Chinois tirent du Thibet (8) ; & le cuivre blanc, vrai ou contrefait, naturel ou artificiel, dont ils font un grand commerce (9).

VI. On ne verra pas ſans intérêt diverſes remarques ſur leurs Arts, l'adreſſe avec laquelle ils travaillent le fer (10), leurs procédés dans la peinture ſur glaces, dont le ſecret leur eſt venu d'Europe (11), & dans la peinture ſur pierre (12), qui paroît être de leur

(1) Pag. 298 *& ſuiv.*
(2) Pag. 304 *& ſuiv.*
(3) Pag. 315 *& ſuiv.*
(4) Pag. 321 *& ſuiv.*
(5) Pag. 329 & 330.
(6) *Ibid.*
(7) Pag. 334.
(8) Pag. 343 *& ſuiv.*
(9) Pag. 347 *& ſuiv.*
(10) Pag. 361 & 362.
(11) Pag. 363 & 364.
(12) Pag. 366 *& ſuiv.*

invention ; la façon dont ils ſavent dorer ſans or (1) ; celle dont ils tirent d'une ſorte de perſicaire, qu'ils nomment *ſiao-lan* , un petit bleu ou demi-indigo , qu'ils emploient avec le plus grand ſuccès dans leurs teintures (2).

VII. Enfin , par rapport à leurs uſages & à leurs mœurs , on lira un ſavant Mémoire ſur l'uſage de manger de la viande en Chine (3) ; un autre ſur l'uſage général & très-ancien qui y eſt établi parmi les perſonnes de tout rang , de ſe ſervir ſans ceſſe d'un plumail pour ſecouer la pouſſiere (4) : ce qui a fait que les plumails y ſont devenus , non pas ſeulement un meuble de beſoin , *mais un* meuble de décoration. Cet objet peut paroître de pure curioſité ; un autre plus important , eſt l'évaluation du taël d'argent , monnoie chinoiſe , dont on compare la valeur à celle des monnoies de France (5).

VIII. Nous indiquerons encore ici quelques obſervations ſur la gomme elaſtique , renfermées dans une Lettre de M. Bourgeois (6) ; on y verra auſſi , & peut-être avec ſurpriſe , que l'art d'imprimer avec des caracteres mobiles , n'eſt point ignoré en Chine. On pourroit croire qu'il eſt impraticable , vu le

(1) Pag. 351 & 352.
(2) Pag. 73 & *ſuiv.*
(3) Pag. 78 & *ſuiv.*
(4) Pag. 355 & *ſuiv.*
(5) Pag. 371 & *ſuiv.*
(6) Pag. 577 & *ſuiv.*

nombre

nombre des caractères néceſſaires, qui ſembleroit devoir ſe monter au moins à cinquante mille : on aſſure (1) cependant qu'on s'en ſert tous les jours pour les Gazettes, qui ſans doute, par l'uniformité des faits qu'elles contiennent, n'exigent pas un ſi grand nombre de caractères.

IX. Outre ces Lettres, nous en publions quatre autres, qui ſont toutes de M. Amiot, l'un de nos plus ſavans & de nos plus laborieux Correſpondans. Elles renferment un ſi grand nombre d'objets, que nous n'entreprendrons point de les indiquer tous ici; nous dirons ſeulement qu'on y trouvera des détails très-etendus & très-intéreſſans ſur les derniers evénemens qui ſe ſont paſſés en Chine : c'eſt le ſujet principal des Lettres ecrites le 22 Novembre 1783 (2), & le 29 Novembre de l'année ſuivante (3). Celle du 15 Novembre de cette même année, contient quelques expériences relatives à l'electricité & au magnétiſme, & des preuves de la perſuaſion où ſont quelques Chinois, que leurs Ancêtres ont connu l'art de s'elever dans les airs, & d'y faire route (4). La Lettre du 2 Octobre 1784, offre, entre autres choſes, le ſyſtême chinois ſur la formation du monde (5),

(1) Page 579.
(2) Pag. 501 & *ſuiv.*
(3) Pag. 586 & *ſuiv.*
(4) Pag. 569 & *ſuiv.*
(5) Pag. 526 & *ſuiv.*

le peuple primitif, la population de la terre, la civilisation des hommes, *&c.* On trouve aussi une critique des observations sur la Chine, que M. Sonnerat a insérées dans la relation de son voyage aux Indes (1). Dans cette même Lettre, M. Amiot parle de quelques Ouvrages chinois, qu'il nous a fait passer. Le plus important, sans contredit, est un Dictionnaire Mantchoux-Chinois, auquel il a ajouté la signification françoise de chaque mot (2). Nous espérons qu'il nous fera parvenir incessamment une *Grammaire*, qui mettra nos Savans à portée de profiter de ce Dictionnaire, & d'entendre les Livres Mantchoux, qui sont en assez grand nombre à la Bibliotheque du Roi. L'intelligence de cette Langue devient d'autant plus importante, qu'elle ouvrira dorénavant l'accès à toutes les connoissances des Chinois, l'Empereur ayant ordonné aux habiles Lettrés de ses Etats de traduire en Mantchou tous les Livres ecrits en Langue chinoise, dont le Recueil, auquel l'Empereur a ordonné de travailler, doit contenir 600 mille volumes (3).

M. Amiot nous annonçoit une vie de Confucius,

(1) Pag. 543 & *suiv. Voy.* aussi ce que nous avons publié sur le même sujet dans le neuvieme tome de ces Mémoires, pag. 12 & *suiv.*

(2) Pag. 516 & *suiv.*

(3) *Voy.* la Lettre de M. Bourgeois, p. 579. On sait que les volumes imprimés des Chinois, sont infiniment moins gros que nos volumes imprimés en Europe. Chaque subdivision d'un Ouvrage, fait d'ordinaire un volume.

écrite par lui avec le plus grand ſoin & le plus grand détail (1) ; nous l'avons reçue depuis, & nous la donnerons dans le douzieme volume des Mémoires chinois, qui eſt ſous preſſe. Nous y joindrons les Deſſins relatifs à cette vie, qui nous ſont auſſi parvenus, & que nous faiſons actuellement graver.

Nous avons publié dans le quatrieme volume de ces Mémoires, la Traduction en proſe de pluſieurs pieces de Poéſie chinoiſe, tirées du *Ché-king ;* Madame du Boccage, célebre par ſon goût, ſes connoiſſances & ſes talens, a pris plaiſir à en revêtir quelques-unes des ornemens de notre Poéſie. Nous allons uſer de la permiſſion qu'elle nous a donnée d'en enrichir notre Recueil.

EXTRAIT *d'une Lettre de Madame* DU BOCCAGE, *ecrite à Paris le 5 Juin 1785.*

.... MON penchant pour les Chinois m'eſt héréditaire. Je le tiens de mes peres ; jugez combien je vous ai d'obligation de m'avoir fait connoître les Recueils qui concernent ce peuple éclairé depuis tant de ſiecles, & qui paroiſſent depuis pluſieurs années avec grand ſuccès. L'intérêt que le Public y prend, m'a donné l'envie de mettre en vers françois quelques-unes des Poéſies chinoiſes qu'ils renferment. Vous me direz peut-être,

(1) Lettre de M. Amiot, ecrite de Péking le 2 octob. 1784, p. 515 & 516.

qu'elles ſont auſſi-bien dans la proſe de nos Savans Miſſionnaires ; mais (quoique mon âge, depuis long-tems, me défende cet amuſement) j'en ai trouvé, je l'avoue, à joindre mes penſées à des idées nées, il y a 600 ans, à 6000 lieues de moi, &c. &c. &c.

LE JARDIN DU SAGE *SÉE-MA-KOUANG**,

Imité du Chinois.

Pour cacher leurs chagrins, ou montrer leur richeſſe,
Que tant d'ambitieux elevent des Palais ;
Moi, j'ai fait un réduit pour reſpirer en paix,
Y loger mes amis, y chercher la ſageſſe :
Trente arpens ont ſuffi pour ce noble projet.

Au centre des Jardins eſt un Sallon d'etude ;
Par les Livres choiſis dont j'y fais mon objet,
L'eſprit de nos Aïeux vit dans ma ſolitude ;
Avec eux je converſe, & trouve en leurs Ecrits,
Des maximes, des mœurs dont mon cœur eſt epris :
L'amour du bien public, le reſpect des Ancêtres ;
Les Fils ſoumis au Pere, & l'Eſclave à ſes Maîtres.
Tandis que je contemple un ſi touchant tableau,
Quelquefois, ſans deſſein, cherchant des lieux champêtres ;
Je me trouve arrêté par le lit d'un ruiſſeau ;
Je ſuis ſon doux murmure, & le vois dans ſa courſe
Former un labyrinthe où l'onde, en cent détours,
Coule au Midi, ſerpente & revient vers ſa ſource :
Des cygnes, qu'on admire, y chantent leurs amours.
Plus haut, ſur un rocher d'où l'eau tombe en caſcade,
S'eleve en pointe un *Kiosk*** que ſoutient une arcade ;

* Miniſtre des Empereurs *Jen-tſoung*, *Yng-tſoung*, &c., vers l'an 1060 à 1086.

** Pavillon Chinois.

L'Art joint à la Nature, y charme l'œil ſurpris.
Sur le penchant du mont, de terraſſe en terraſſe,
La grenade au jaſmin en cercles s'entrelaſſe,
Et forme, pour appui, des treillages fleuris.
Quel terrein eclatant au pied de ces collines!
Un ſable emaillé d'or, peint des couleurs d'Iris,
Entoure un lac où l'Art mit des plantes marines,
Et ſur un coquillage en fit naître à ſon gré:
Un côté de ce lac de roſeaux eſt paré;
L'autre, ſous des bambous préſente une chaumiere,
Où le Pêcheur adroit peut ſerrer ſa moiſſon.
L'eau qui ſort du baſſin coule dans un vallon,
Où la chûte d'un roc qui lui ſert de barriere,
L'oblige d'arroſer des gazons toujours verds:
Après de longs circuits, l'onde ecume, s'agite;
Sous un antre profond enfin ſe précipite,
Et ce fracas qui plaît, retentit dans les airs.

En quittant ces vallons, vers le Nord on admire
Un monument qu'ici j'aurois peine à décrire;
La baſe eſt un triangle, & ſon toit eſt quarré;
Cent ſonnettes d'airain ornent ſon front doré.
Un autre en rond s'eleve, & ſur ce belvedere,
Par un balcon tournant on arrive à ſon gré.
De-là, quand le ſoleil quitte notre hémiſphere,
L'inſtant du crépuſcule, où s'eteint la lumiere,
Nous peint tous les objets ſous un aſpect nouveau.
Notre ame a plus d'eſſor dans l'ombre & le ſilence;
L'immenſité l'etonne, & l'homme inſtruit, qui penſe,
Ne voit que ſon néant dans ce vaſte tableau.

Au Levant, à l'ecart, ſe trouve une contrée
Où d'utiles parfums préviennent nos deſirs;
Jamais de cet enclos ne ſortent les Zéphirs;
Les bois aux Aquilons en défendent l'entrée;
Et ces bois, d'orangers, citronniers, grenadiers,

Pleins de fleurs & de fruits en tous tems prêts d'éclore,
Terminent ces beaux lieux, où naît ici l'Aurore.

Des vallons au Couchant, plantés de peupliers,
Laissent voir sur les monts des débris de portiques :
Le tems en a détruit les ornemens rustiques;
Mais ce champ pittoresque offre un riche horison;
Une grotte au-dessous s'arrondit en salon;
La voûte à la lumiere ouvre un large passage,
D'où sort, en serpentant, une vigne sauvage :
Là, dans la canicule, à l'abri du soleil,
Sur un sopha de mousse, orné par la Nature,
On vient prendre le frais & goûter le sommeil :
Un jet-d'eau, dont à peine on entend le murmure,
Y creuse, goutte à goutte, un vase propre au bain;
Sous la voûte cette eau se pratique une issue,
Et sortant du rocher, forme un vaste bassin :
Séjour délicieux, où tout plaît à la vue !
Des poissons peints en pourpre y brillent sous les eaux;
Les nénufars fleuris en parent le rivage,
Et dans l'air on y voit voltiger mille oiseaux.
Une autre isle, à mes yeux promettant plus d'ombrage;
Un nouveau charme accroît mes desirs curieux;
J'y vole, & des cailloux le mobile assemblage,
Retarde en vain mes pas. Mais pour quitter ces lieux,
Le vallon n'a d'ouvert qu'un tortueux passage;
Un seul sentier conduit au sommet des côteaux :
Là, sur de simples murs, s'offre un toit de roseaux.
L'Art n'avoit nul besoin d'en orner la structure;
On y découvre au loin l'aspect de la Nature.
Ce spectacle suffit pour charmer les regards;
Du monde, en raccourci, ces champs montrent l'image.
Que vois-je ? un fleuve * immense en deux bras se partage,
Son cours majestueux porte de toutes parts
Tous les mets & les biens dont on chérit l'usage;

* Le *Kiang*, Fleuve de Chine.

Il nourrit les Cités ; on voit de leurs remparts
Cent barques fur les flots, & fur ce beau rivage
Des bergers, des troupeaux, & d'heureux moiffonneurs.
La mer & l'horifon, peints de mille couleurs,
Terminent au Midi ce vafte payfage.

Dans mon Salon d'etude, au fein de mon *jardin*,
Quand j'ai trop réfléchi fur les Livres *que j'aime*,
Mon lac m'offre un efquif : je le conduis moi-même,
Et jouis, en ramant, des charmes du matin.
Si le foleil paroît, je cherche un lieu plus fombre.
Sous un chapeau de paille, où ma tête eft à l'ombre ;
Affis fur des gazons, à l'abri d'un bofquet,
Je charme mes loifirs par la pêche au filet,
Et contemple les jeux des habitans de l'onde.
Armé de mon carquois, fouvent je fuis en vain
La fugitive proie où mon efpoir fe fonde ;
Ou plus heureux, j'immole ou le cerf ou le daim.
Hélas ! ces animaux, plus fages que les hommes,
Connoiffant le danger, evitent d'y tomber ;
Et nous, des paffions efclaves que nous fommes,
Leur faux bien, qui nous luit, nous y fait fuccomber.

Si je trouve en paffant un baume falutaire,
Je le cueille avec foin ; & fi, dans mon parterre,
Une fleur me féduit, j'en favoure l'odeur :
L'autre a foif, je l'arrofe, & la plante voifine
Profite des fecours qu'à d'autres je deftine.
Combien de fois mes fruits m'ont-ils, pour mon bonheur
Rendu le goût perdu par le luxe des tables !
Quoi ! cueillis par mes mains en font-ils plus exquis ?
Non : mais leurs jus divers m'en font plus agréables,
Et les dons que j'en fais charment plus mes amis.
Vois-je un jeune bambou, j'en taille le feuillage.
La pointe d'un rocher, un bois, un beau rivage,
Au repos tout m'invite ; & fur le bord des eaux
J'aime à voir le brochet y pêcher à la nage.

A peine suis-je assis, que, lassé du repos,
Je charme avec mon *kin* * les oiseaux que j'appelle:
J'examine leurs mœurs, & le soleil couchant
M'a vu plus d'une fois suivre dans l'hirondelle
De l'amour maternel le soin vif & touchant,
L'adresse d'un milan, & l'oiseau qu'il enleve.

Je reste encore assis, & la lune se leve,
Disois-je à nos echos.... Hé bien, ce doux flambeau
Donne à cette retraite un coloris nouveau.
Le murmure des eaux, le bruit sourd des feuillages,
Et la terre & les cieux, tout parle à mes esprits.
J'ecoute, je m'egare; en quittant ces rivages
La nuit s'avance, & l'air glace mes sens surpris.
N'importe; à pas comptés j'arrive à ma demeure,
J'y cherche le sommeil; s'il me fuit d'heure en heure;
Ou qu'un rêve m'eveille, alors je vois les cieux
S'embellir des rubis qui font briller l'aurore.

Quelquefois mes amis viennent dans ces beaux lieux
Partager mes plaisirs, ou les y faire eclorre,
Me lire leurs ecrits, entendre aussi les miens,
De la Philosophie exalter les vrais biens,
Et d'un repas frugal goûter en paix les charmes;
Et tandis que la Cour cherche la volupté,
Que le vice en faveur rit de la probité,
Et que l'ambitieux vit le cœur plein d'alarmes,
Nous cherchons la Sagesse: hélas! mes foibles yeux
L'apperçoivent à peine à travers un nuage.
Puisse-t-il s'eclaircir, même par un orage!
La solitude alors rempliroit mon espoir.

Que dis-je? Pere, Epoux, Lettré, chargé d'affaires,
Ma vie est-elle à moi? non. Faisons mon devoir.

* Instrument de musique des Chinois.

Loin

Loin d'ici tout m'appelle : adieu, bois ſolitaires.
Je dois à mon pays compte de mes loiſirs :
Adieu, mon cher jardin, objet de mes deſirs ;
Si de mes jours l'Envie empoiſonne la courſe,
Pour m'en dédommager, garde-moi tes plaiſirs :
Bientôt, dans mes ennuis, tu ſeras ma reſſource.

LE LABOUREUR,

Poëſie traduite du Chinois King-ting-tſi-tching.

Ce n'eſt point chez le Laboureur
Qu'on entend gémir la douleur ;
La ſanté, les ſoins, l'innocence,
Le font heureux ſans qu'il y penſe.
Un ſonge en lugubre appareil,
N'oſe même, dans ſon ſommeil,
Troubler ſon ame. Un toit ruſtique
Couvre ſa cabane de brique ;
La porte en ferme mal l'enclos :
Mais la Paix, qui toujours l'habite,
Des hôtes change en bien les maux.
Leur Chef, que nul projet n'agite,
Fait ſon bonheur de ſes enfans,
Et par ſes ſoins & ſa culture,
Jouit des bienfaits qu'en tout tems
Accorde aux humains la Nature.
Du Printems il chérit les fleurs ;
Le chant des oiſeaux l'intéreſſe ;
L'Aurore lui peint des couleurs
Qu'un Courtiſan, dans la molleſſe,
Ne vit jamais : & dans l'Eté
Ses moiſſons à ſon gré mûriſſent.
L'Automne eſt ſa félicité ;
Ses greniers de biens ſe rempliſſent.

S'il ſent de l'Hiver les frimas,
C'eſt ſans goutte, toux, ni catarres.
Que ſes plaiſirs ſont doux & rares !
A table on lui ſert peu de plats;
Mais ſes voiſins & ſa famille
Flattent plus ſon cœur & ſes ſens,
Que les grands feſtins de la Ville.
Aux ſiens regnent les ris, les chants:
Veut-il en prolonger la joie ?
Son vin n'eſt pas du bon canton,
Mais ſon ame n'eſt point en proie
Aux craintes d'un ſecret poiſon.
Les mets, qu'il doit à ſa culture,
Son epouſe les a choiſis,
Et par les ſoins de la Nature,
Son appétit les trouve exquis.
Le fumet du gibier Tartare,
Vaut-il l'attrait (aux Grands ſi rar
De vivre en pere avec ſes fiſs ?
L'un lui ſert ſa pêche abondante;
L'autre un oiſeau pris au filet.
Sa *fille*, en rougiſſant, préſente
Des fruits ſecs gardés en ſecret.
Heureux epoux ! trop heureux pere !
Son univers eſt ſa maiſon,
Et ſon tréſor eſt ſa moiſſon.
De ſes fils il chérit la mere;
Il ne voit que des yeux contens;
Et pour exercer ſa tendreſſe,
Sa famille s'accroît ſans ceſſe.
Il parle à ſes fils du vieux tems;
De leurs petits qui l'environnent,
Il prend les fleurs qui les couronnent,
Et par cent jeux s'en fait chérir.
Peu deſirer eſt s'enrichir.
Satisfait de ſon héritage,

Tandis que dans ſes longs travaux
Ses enfans aident ſon courage,
Sa femme tourne ſes fuſeaux,
Et ſous ſes toits, avec ſes filles,
Fait mille vœux pour ſon retour.
Mais cet objet de ſon amour
Quitte à regret ſes ſoins utiles;
Le dos d'un bœuf pour paſſer l'eau;
Lui ſert d'un agile bateau.
La faim à revenir l'excite;
Il rejoint ainſi ſon hameau.
Ce lieu retiré qu'il habite,
Le délivre des importuns.
Vient-il un ami, qu'il invite,
Il lui préſente des parfums;
La volaille qu'il fait eclorre
Fait l'ornement de ſon repas;
Et ſi quelqu'un arrive encore,
On le reçoit ſans embarras:
Du vin qu'on verſe il ſe contente,
Et la joie en accroît d'autant.
On ſe quitte en ſe promettant
De ſe revoir; & cette attente
Les charme tous. L'ami qui ſort,
Dit le bon pere, eſt un vrai Sage.
Mes chers enfans, après ma mort
Mettez ſes conſeils en uſage.
Il eût pu, devenant Lettré,
Avoir des Emplois à ſon gré;
Il aime mieux vivre au village.
Le reſte du ſoir, le vieillard
L'exalte ainſi. Mais il eſt tard;
La nuit vient, chacun ſe retire,
S'endort ſans crainte, & chaque jour
La concorde, dans ce ſéjour,
Sourit les vertus qu'elle inſpire.

LE SOLITAIRE.

MON Palais est un creux de roche,
Large trois fois de *ma* hauteur ;
Le luxe jamais n'en approche :
Mais l'ordre, d'où naît le bonheur,
Toujours l'habite. Et pour parure,
Mon habit est un long manteau ;
Du riz, des fruits, ma nourriture :
Pour mon thé, j'ai d'excellente eau,
Et pour Médecin la Nature.
Une peau de tigre est mon lit ;
Des joncs tressés, ma couverture.
Ce meuble simple me suffit.
Le jour c'est mon siege ; & la nuit,
Sans verroux, sans peur & sans armes ;
Du sommeil j'y goûte les charmes.
Ma lampe brille d'un côté,
De l'autre un vase où je respire
L'odeur *des fleurs* que l'œil admire.
Le chant des oiseaux, en Eté ;
L'Hiver, au loin, le vent qui gronde ;
Plus près, le murmure de l'onde,
Sont le seul bruit qu'ici j'entends.
Mon mur, au jour, laisse un passage.
Ma porte est close ; mais le Sage
En trouve l'entrée en tous tems :
Aux fous, aux sots elle est fermée.
Sans être un *Bonze* au front rasé,
Sans jeûner comme un *Tao-sé*,
Pour le bien mon ame est formée,
Et le goût du vrai m'y conduit.
Sans loix, sans disciple & sans maître ;
Je ne cherche point à connoître

La cause dont l'effet séduit,
A raisonner sur l'art d'ecrire,
A m'en servir pour la satire,
Ou pour gagner un grain d'encens;
Encor moins pour flatter les Grands:
Je n'ai nuls projets; nulle adresse;
Heureux sans gloire & sans richesse;
Les voluptés & le plaisir
Ne me coûtent pas un desir.
Goûter en paix ma solitude,
Est mon affaire & mon etude;
Le loisir suit par-tout mes pas,
Et loin de moi suit l'embarras.
J'admire les cieux, & mon âme
De l'amour des vertus s'enflâme.
Vers la terre si j'ai les yeux,
Satisfait des dons précieux
Qu'elle offre à nos besoins, j'oublie
Les maux & les soins de la vie.
Des humains subissons la loi;
Un jour suit une autre journée;
Un an m'amene une autre année;
Bientôt je verrai, sans effroi,
Finir ainsi ma destinée,
Et n'aurai vécu que pour moi.

En peignant son sauvage asyle,
Si ce Chinois, moins personnel,
Montroit sa vertu plus utile,
On lui dresseroit un autel.

Remarque du Traducteur.

FABLE de l'Hirondelle du Chinois See-ma-kouang.

LE Printems a chez moi conduit deux hirondelles;
Pour base de leur nid mon donjon fut choisi :
Mais pour le bâtir, quel souci!
Ce couple cherche à tire-d'ailes
Du ciment, du duvet, pour y poser leurs œufs;
Et l'instant d'en avoir mit le comble à leurs vœux.
La ponte fut de quatre; il faut les faire eclorre.
La mere, sous son sein, en voit respirer deux,
Et bientôt naître deux encore.
Leurs cris aigus, sans cesse appellent ses secours;
Les mouches, la fourmi se trouvent avec peine;
Rien ne les rassasie, & sa recherche est vaine.
Pour nourrir ses enfans, au jeûne elle a recours:
La langueur du besoin dans ses regards est peinte;
L'amour seul la soutient, & ses soins assidus
L'epuisent : mais pour eux, ne furent point perdus;
Les petits, gros & gras, dorment la nuit sans crainte;
En plumes changent leur duvet,
Voltigent sur leur nid, & leur bec indiscret
En veut déjà rompre l'enceinte :
Enfin, pour en sortir leur aile prend l'essor.
Tandis qu'un champ voisin leur offre une retraite;
Que dans le choix des fruits leur soif trouve un tresor,
La mere fend les airs, & d'une ame inquiete
Approche du nid vuide, & s'en eloigne en pleurs:
L'echo rend les accens de sa tristesse amere.
Hirondelle affligée, à l'instant où ta mere
Te vit quitter ton nid, dépeins-toi ses douleurs:
De les calmer alors, as-tu fait ton etude?
Aujourd'hui souviens-toi de ton ingratitude.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

Avertissement. Pag. v

II. *Chroniques météorologiques*, 1

III. *Des Bêtes à laine en Chine*, 35

IV. *Préparation du petit indigo*, 73

V. *Mémoire sur l'usage de la viande en Chine*, 78

VI. *Observations sur les Plantes, les Fleurs & les Arbres de Chine, qu'il est possible & utile de se procurer en France*, 183

VII. *Notices sur différens objets d'Astronomie, de Botanique, de Chymie, &c. : réparations & additions faites à l'Observatoire bâti précédemment dans la maison des Missionnaires françois à Péking, par M. Collas, Missionn.* 269

VIII. *Observations astronomiques, faites à Péking, en 1775, par le même*, 274

IX. *Le Pêcher, par feu M. Cibot, Missionnaire*, 280

X. *Notices sur le* Mou-chou-kao-tsée, *le* Chou-keou, *& le* Tsée-tsao, *par le même*, 294

XI. *Extrait d'une Lettre de feu M. Collas, Missionnaire à Péking, sur la Quintessence minérale de M. le Comte de la Garaye*, 298

XII. *Notice sur le Cinabre, le Vif-argent & le* Ling-cha, *par feu M. Cibot, Missionnaire*, 304

XIII. *Extrait d'une Lettre de feu M. Collas, Missionnaire, sur un sel appellé par les Chinois*, Kien, 315

XIV. *Extrait d'une Lettre du même ; 1°. sur la Chaux noire de Chine ; 2°. sur une matiere appellée* Lieou-li, *qui approche du verre ; 3°. sur une espece de mottes à brûler*, 321

XV. *Extrait d'une Lettre du même, sur le* Hoang-fan *ou Vitriol, le* Nao-cha *ou Sel ammoniac, & le* Hoan-pe-mou, 329

XVI. *Notice sur le Charbon de terre, par feu M. Collas*, 334
XVII. *Notice sur le Borax, par feu M. Cibot, Missionnaire*, 343
XVIII. *Notice sur le Cuivre blanc de Chine, le Minium & l'Amadou, par feu M. Collas*, 347
XIX. *Notice sur un Papier doré sans or, par le même*, 351
XX. *Notice sur le Bambou, par le même*, 353
XXI. *Notice sur les Plumails chinois, par feu M. Cibot*, 355
XXII. *Diverses Remarques du même sur les Arts-Pratiques en Chine*, 361
I. *Sur les Ouvrages en fer*, ibid.
II. *Sur l'art de peindre sur les glaces*, 363
III. *Sur l'art de peindre sur des pierres*, 366
XXIII. *Mémoire de feu M. Collas, sur la valeur du taël d'argent en monnoie de France*, 371
XXIV. *Mémoire sur les Chevaux, par feu M. Cibot*, 388
XXV. *Notice sur la Pivoine, par le même*, 470
XXVI. *Notice sur le* Tsao-kia *ou Fébier chinois, par le même*, 493
XXVII. *Extrait d'une Lettre de M. Amiot, Missionnaire, ecrite de Péking le 22 Novembre 1783*, 501
XXVIII. *Extrait d'une autre Lettre du même Missionnaire, ecrite de Péking le 2 Octobre 1784*, 515
XXIX. *Extrait d'une autre Lettre du même Missionnaire, ecrite de Péking le 15 Novembre 1784*, 569
XXX. *Extrait d'une Lettre de M. Bourgeois, Missionnaire, ecrite de Péking le 19 Novembre 1784*, 577
XXXI. *Extrait d'une Lettre de M. Amiot, ecrite de Péking le 29 Novembre 1784*, 580

Fin de la Table.

MÉMOIRES
CONCERNANT
LES CHINOIS.

CHRONIQUES MÉTÉOROLOGIQUES.

AVANT-PROPOS.

IL eſt bien remarquable que la Chine, quoique devenue idolâtre & infidelle depuis tant de ſiecles, défere à la pratique des premiers âges, juſqu'à charger l'Hiſtoire de faire le récit détaillé des calamités & des fléaux naturels de chaque année, pour inſtruire une génération par les deſtinées de celles qui ont précédé, & apprendre à tous les ſiecles que le ſort des peuples & des Empires ne tient à rien d'humain. Bien plus, de crainte que cette grande & importante inſtruction ne perdît de ſa force, ou du moins de ſon intérêt, en embraſſant tout l'Empire pour une Dynaſtie entiere, on l'a fait entrer pour toutes les Dynaſties du Gouvernement, dans les Annales particulieres des Provinces, & même des grandes villes avec leur diſtrict.

Il nous a paru qu'il ſeroit utile à notre Occident, de connoître quelque choſe de cette portion des Annales de la Chine. Toute

autre voie que celle de la traduction, prête trop aux soupçons, aux défiances & aux doutes, nous l'avons choisie sans hésiter; mais mesurant notre entreprise sur notre loisir, nous nous sommes bornés à deux villes autrefois Capitales de l'Empire. Il est inutile d'avertir que, comme on tient registre jour par jour dans chaque ville, même du troisieme ordre, de tous les événemens météorologiques, cette portion d'Histoire est très-exacte & très-sûre; cependant nous remarquerons pour quelques Lecteurs, que quand on rédige ces Journaux, on néglige ce qui est trop commun. Du reste on fait un article à part des troubles, révoltes, sieges, incendies & autres calamités qui viennent des hommes & du malheur des tems.

Nos Naturalistes, nos Physiciens & nos Savans ont les grandes Annales de la Chine à la Bibliotheque du Roi, pour toutes les Dynasties; qu'ils se consolent du silence des Histoires d'Occident, sur les tremblemens de terre, les sécheresses, les pluies, les froids & les chaleurs extraordinaires, dont ils voudroient tant savoir la suite: ils la trouveront pour plus de vingt siecles dans l'Histoire de ce grand Empire.

CHRONIQUES MÉTÉOROLOGIQUES

De Kiang-ning-fou (1), *aujourd'hui Capitale de la Province du* Kiang-nan, *autrefois Capitale de l'Empire sous plusieurs Dynasties.*

ANNÉES AVANT J. C.

190. En eté, grande sécheresse: les eaux du *Kiang* furent très-basses.

185. Débordement du *Kiang* en eté.

180. Débordement du *Kiang* en eté.

(1) Ou *Nan-king*, selon son ancien nom.

[illegible]

63. Grande ſechereſſe dans un diſtrict.

[illegible]. Montagnes qui s'écroulent en 47 lieux différens.

[illegible] Tremblement de terre du côté de l'Orient.

[illegible]. A la cinquieme lune, les vers-à-ſoie ſauvages ſe multiplient dans un diſtrict, & donnerent des cocons gros comme des œufs.

[illegible]. A la neuvieme lune, la gelée blanche ruina les moiſſons.

130. Il n'y eut point de pluie depuis le ſolſtice d'hiver juſqu'à celui d'eté.

137. A la cinquieme lune, tremblement de terre à l'Eſt du *Kiang*.

139. A la premiere lune, tremblement de terre encore du même côté.

141. A la premiere lune, grande neige: elle avoit trois pieds de haut dans la campagne.

147. Famine à *Yang-tcheou*.

197. Famine ſur les rives du *Kiang* & du *Ouei*: les hommes ſe nourriſſoient de cadavres.

243. Tremblement de terre en eté: il renverſa pluſieurs colonnes du Palais, des bâtimens, & un pont.

248. Tremblement de terre à l'Eſt du *Kiang*.

250. A la huitieme lune, pluſieurs montagnes s'ecroulerent, une petite riviere franchit ſes bords.

251. A la huitieme lune, très-grand vent; les eaux du *Kiang* & de la mer inonderent ſubitement le plat-pays, & y porterent huit pieds d'eau; les cedres & ſapins de la ſépulture impériale, furent renverſés en grand nombre; & le toit d'une des portes de la ville fut emporté par le vent & comme ſemé çà & là.

254. A la ſeptieme lune, débordement du *Kiang*.

258. Vent violent & extraordinaire, qui paroiſſoit faire le

tour de l'horifon & eut cinq reprifes : il fut fuivi de plufieurs jours de brouillards & d'obfcurité.

261. A la cinquieme lune, grande pluie : les fources fe déborderent avec violence.

262. A la huitieme lune, grand vent, tonnerre, eclairs très-vifs, orage : les fources fe déborderent avec violence.

281. A la feconde lune, tremblement de terre à *Tan-yang*.

283. Grandes eaux en hiver à *Yang-tcheou*.

284. A la huitieme lune, tremblement de terre à *Tan-yang*.

289. A la premiere lune, tremblement de terre à *Tan-yang*. A la quatrieme lune, tremblement de terre dans tout le *Kiang-nan*.

290. A la douzieme lune, tremblement de terre à *Yan-yang*.

295. A la fixieme lune, grandes eaux à *Yang-tcheou* : la Cour envoya un Cenfeur de l'Empire pour vifiter le pays, y porter & y faire diftribuer des aumônes aux pauvres. A la douzieme lune, grêle dans deux diftricts, fuivie d'une grande neige.

296. A la cinquieme lune, grandes eaux à *Yang-tcheou*.

299. A la premiere lune, tremblement de terre à *Tan-yang*.

309. Grande fécherefle en eté : le *Kiang* fut comme à fec.

318. A la fixieme lune, fécherefle. A la douzieme lune, trois grands diftricts furent affligés par la difette, & fecourus par la Cour.

320. A la quatrieme lune, grande famine à l'Eft du *Kiang* : tous les Mandarins eurent ordre de fecourir le peuple & de ne rien cacher fur fes befoins : tremblement de terre à *Tan-yang*.

322. A la huitieme lune, vent fubit & violent qui fit ecrouler des maifons, renverfa les faules du chemin impérial, & fouffla de différens côtés, quelquefois de plufieurs en même tems. A la dixieme lune, grands brouillards, vapeurs noires qui cacherent le foleil, la lune & le ciel dans la Capitale, au point de ne laiffer

aucune clarté. A la onzieme lune, grande sécheresse dans la Capitale: les plaines & vallées des environs furent à sec.

323. A la premiere lune, brouillard jaune & epais, dans la Capitale & aux environs. A la cinquieme lune, grandes eaux à *Tan-yang*. A la septieme lune, tremblement de terre sensible aux colonnes du Palais.

324. A la quatrieme lune, grande grêle dans la Capitale, qui tua beaucoup de moineaux & d'hirondelles.

327. A la cinquieme lune, grandes eaux dans la Capitale.

329. A la seconde lune, grande pluie, disette dans la Capitale: le riz coûtoit 10,000 deniers le boisseau. A la septieme lune, grandes eaux à *Tan-yang*.

330. La moisson du bled & du riz manqua; la famine fut très-grande.

335. A la seconde lune, grande famine à *Yang-tcheou* & dans tout le district: la Cour fit secourir le peuple par les Mandarins.

336. A la septieme lune, famine à *Yang-tcheou*: on ouvrit les greniers de l'Empire pour secourir le peuple.

342. A la premiere lune, grande pluie dans la Capitale.

359. A la huitieme lune, tremblement de terre dans la Capitale; le bruit de son approche & de ses secousses ressembloit à celui du tonnerre.

363. A la quatrieme lune, tremblement de terre à *Yang-tcheou*.

366. A la sixieme lune, grandes eaux dans la Capitale: quelques barques furent brisées ou emportées par le *Kiang*: les riz furent submergés & détruits dans quelques districts.

373. A la troisieme lune, grand vent dans la Capitale, suivi d'un grand incendie.

380. A la sixieme lune, tremblement de terre: quatre colonnes du Palais furent renversées.

381. A la sixieme lune, grandes eaux à *Yang-tcheou*, & grande famine à l'Est du *Kiang*.

383. A la feconde lune, brouillard jaune & épais furtout l'horifon.

389. A la douzieme lune, pluie : les arbres furent gelés.

390. A la huitieme lune, tremblement de terre dans la Capitale.

391. A la cinquieme lune, les fauterelles venues en nuées du midi, s'arrêterent dans un diftrict, & en dévorerent les moiffons.

392. A la fixieme lune, tremblement de terre; débordement dans un diftrict; fécherefle en hiver.

396. A la dixieme lune, grande neige.

402. A la dixieme lune, brouillard jaune & ténébreux fans pluie.

403. Famine horrible dans la Capitale : les hommes s'entre-dévoroient.

404. A la feconde lune, débordement de la mer pendant la nuit : plus de dix mille barques furent furprifes & emportées çà & là : beaucoup périrent avec les matelots, fans pouvoir être fecourues. Même débordement à la douzieme lune les deux années fuivantes.

409. *A la* cinquieme lune, grêle dans un diftrict.

415. A la feptieme lune, grandes eaux dans la Capitale ; elles firent écrouler un grand Temple, & occafionnerent par-là un incendie.

427. A la cinquieme lune, pefte dans un diftrict : les Médecins de la Cour accoururent en vain; point de maifons fans malades : l'Empereur donna des cercueils aux morts.

429. Grandes eaux pour la feconde fois à la fixieme lune : les Envoyés de la Cour vinrent préfider aux aumônes de la Cour.

431. Grande fécherefle dans le diftrict de *Yang-tcheou.*

432. Au printems, grêle à *Tan-yang* : elle fût beaucoup plus funefte aux hommes & aux animaux dans le diftrict de *Piao-yang.*

434. A la cinquieme lune, grandes eaux dans un diftrict.

43[illegible]. A la quatrieme lune, tremblement de terre dans un diftrict. A la fixieme lune, grandes eaux dans un autre.

A la cinquieme lune, qui étoit intercalaire, grandes eaux à *Tan-yang* : les Envoyés de la Cour parcoururent les campagnes, & préfiderent à la diftribution des aumônes de l'Empereur.

444. A la fixieme lune, pluie de cent jours de fuite dans le diftrict de *Kien-kang*.

447. A la fixieme lune, grandes eaux à *Tan-yang* : maladies epidémiques; pefte : les envoyés de la Cour parcoururent tous les diftricts & y firent diftribuer des remedes.

451. A la fixieme lune, grande féchereffe dans un diftrict : elle fut fuivie de beaucoup de maladies populaires.

452. A la feconde lune, tonnerre, pluie, neige. A la troifieme lune, grand vent qui renverfa les arbres & en arracha beaucoup avec leurs racines. A la cinquieme lune, les pluies ruinerent les moiffons dans un diftrict. A la douzieme lune, brouillard jaune qui couvrit tout l'horizon.

457. A la premiere lune, grandes pluies dans un diftrict : les Envoyés de la Cour firent diftribuer du riz. A la quatrieme lune, la pefte défola *Tan-yang* : les Envoyés de la Cour firent diftribuer des remedes : les morts étoient en fi grand nombre qu'il n'y avoit pas affez de gens en fanté pour les enterrer; les Mandarins les faifoient porter dans de grandes foffes. A la cinquieme lune, vapeurs noires & infectes; elles parcoururent l'horizon & fe diffiperent.

461. A la feptieme lune, grandes pluies à *Tan-yang*: les Envoyés de la Cour parcoururent toutes les campagnes, & firent diftribuer du riz, famille par famille, à tous les pauvres.

464. A la quatrieme lune, grand vent : il renverfa plufieurs grands bâtimens.

465. Le riz n'avoit pas de prix en hiver dans quelques diftricts:

la famine fut si grande que les chemins etoient pleins de morts ou de mourans; on ne put donner au peuple, dans deux districts, qu'une bouillie claire de riz.

466. A la sixieme lune, grande pluie. A la neuvieme lune, grand vent.

467. A la premiere lune, pluie suivie de neige : les Envoyés de la Cour firent distribuer des secours à tous ceux qui avoient des emplois.

472. A la sixieme lune, grandes pluies : la Cour fit secourir les pauvres de deux districts.

473. A la huitieme lune, sécheresse.

475. A la troisieme lune, grandes eaux : les Envoyés de la Cour firent distribuer ses aumônes. A la cinquieme lune, grêle.

477. A la seconde lune, tremblement de terre.

487. A la sixieme lune, grandes eaux & inondations : les Envoyés de la Cour se porterent en chaque endroit pour soulager le peuple, & lui faire distribuer du grain.

488. A la quatrieme lune, on trouva un sapin entier pétrifié.

492. A la troisieme lune, tremblement de terre du côté de l'Est : une montagne s'écroula. A la sixieme lune, grandes pluies : la Cour fit secourir le peuple.

495. A la seconde lune, tremblement de terre.

499. A la septieme lune, grand vent qui arracha les arbres, désola les jardins, ebranla & renversa une infinité de maisons; il fut suivi d'un grand abattis d'eau : la Cour donna le bois des cercueils pour les morts, & des aumônes pour les pauvres.

500. Grande sécheresse dans la partie orientale des bords du *Kiang* : la mesure de bled se vendoit 5000 deniers; beaucoup parmi le peuple moururent de faim.

501. Maladies epidémiques.

506. A la onzieme lune, tremblement de terre.

507. A la huitieme lune, grandes eaux.

50[illegible]. A la cinquieme lune, grandes eaux.

5[illegible]3. A la quatrieme lune, grandes eaux.

520. A la ſeptieme lune, débordement du *Kiang*.

522. A la premiere lune, tremblement de terre.

525. A la douzieme lune, tremblement de terre.

529. Maladies épidémiques.

533. A la premiere lune, tremblement de terre. A la cinquieme lune, grandes eaux: on alloit en bateau ſur les grands chemins.

536. A la onzieme lune, tremblement de terre.

537. A la premiere lune, le ciel etant ſans nuages, il plut des cendres jaunes. A la dixieme lune, tremblement de terre: il fut ſuivi de la famine.

541. A la ſeconde lune, tremblement de terre.

549. A la quatrieme lune, tremblement de terre à pluſieurs repriſes.

550. A la premiere, ſeconde & troiſieme lune, grande famine: les hommes ſe nourriſſoient de chair humaine; la famine ne fut nulle part auſſi grande que dans la Capitale.

559. A la premiere lune, grande neige la nuit: il n'avoit pas plu depuis long-tems. A la quatrieme lune, il plut enfin abondamment.

565. A la ſeptieme lune, grand vent venant du Sud-Oueſt; il n'alla pas au-delà de cinquante toiſes dans ſon tourbillon: deux grands edifices furent renverſés.

575. A la neuvieme lune, roſée douce & comme ſucrée.

577. A la ſeptieme lune, grande pluie & tonnerre.

578. A la troiſiéme lune, tonnerre. A la ſixieme lune, grande pluie avec tonnerre & chûte de la foudre.

580. A la ſixieme lune, grand vent: il fit ecrouler une des portes & la renverſa malgré tous ſes ſoutiens. A la huitieme lune, grande pluie.

581. A la neuvieme lune, grand vent pendant la nuit : il vint du Nord-Oueſt, arracha les arbres, renverſa ou ebranla les maiſons & fut ſuivi d'une groſſe grêle.

582. A la quatrieme lune, les eaux du *Kiang* devinrent rouges dans pluſieurs diſtricts.

587. Les eaux du *Kiang* parurent couleur de ſang depuis *Fang-tcheou* juſqu'à la mer.

588. A la quatrieme lune, des bandes de rats firent un long chemin pour traverſer le *Ouei* : les deux rivages furent remplis pluſieurs jours, de ceux qui s'etoient noyés. A la ſixieme lune, un grand vent enleva le toit d'une des portes de la ville, & ſouleva tellement les eaux des rivieres & des canaux que toutes les barques furent miſes en déſordre ou emportées : on vit ſortir alors de pluſieurs puits, une vapeur comme bouillonnante & rougeâtre.

589. Le premier jour de la premiere lune, un brouillard epais couvrit tout l'horizon.

616. Depuis le *Ouei* juſqu'au *Kiang* les eaux manquerent à l'Eſt & à l'Oueſt dans plus de vingt lieues de pays.

634. A la ſeptieme lune, le *Ouei* & le *Kiang* ſe déborderent.

668. Grande ſechereſſe & famine le long du *Kiang* & du *Ouei*.

692. A la cinquieme lune, ſéchereſſe & famine ſur les deux rives du *Kiang* & du *Ouei* : le peuple n'ayant pas pu ſe procurer le ſecours de la pêche, le nombre des morts fut très-conſidérable.

701. Tremblement de terre.

726. En automne, grand vent venu du Nord-Eſt : la marée fut comme arrêtée.

761. Grande famine ſur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

762. Grande peſte dans la partie orientale du *Kiang* : il y mourut plus de la moitié des habitans.

786. A la sixieme lune, débordement du *Kiang*.

792. A la septieme lune, le *Ouei* & le *Kiang* se déborderent ruinerent les moissons : aucune ville ni village n'etoient un yle ; le nombre des noyés fut très-grand. Les Envoyés de la Cour & les Mandarins se porterent de tous côtés pour secourir peuple.

808. Sécheresse dans tout le *Kiang-nan*.

812. Famine sur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

823. A la troisieme lune, sécheresse dans le *Kiang-nan* : les Envoyés de la Cour soulagerent le peuple.

830. Grandes eaux dans toute la Province : elles ruinerent les moissons.

834. Grande sécheresse dans tous les districts qu'arrosent le *Kiang* & le *Ouei*.

839. En eté, débordement du *Kiang*, grandes eaux qui ruinerent les moissons.

841. A la septieme lune, grandes eaux dans toute la province.

861. Grande sécheresse sur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

866. Grandes eaux sur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

868. Sécheresse & sauterelles le long du *Kiang* & du *Ouei*.

884. Grande famine dans le *Kiang-nan* : les hommes s'entre-dévoroient.

885. A la premiere lune, l'eau du *Kiang* fut de couleur de sang plusieurs jours.

955. A la septieme lune, sécheresse qui pénétra dans les puits & en tarit les sources : plus de la moitié des habitans mourut de la peste ou de la famine.

983. A la septieme lune, débordement du *Kiang*.

984. A la troisieme lune, famine dans le *Kiang-nan* : beaucoup parmi le peuple allerent au-delà du *Kiang* & se jetterent dans les Provinces voisines ; les Envoyés de la Cour commencerent, dès la quatrieme lune, à faire distribuer ses aumônes.

993. A la feconde lune, famine dans le *Kiang-nan :* les Envoyés de la Cour allerent par-tout pour faire fecourir le peuple.

994. Pefte dans le *Kiang-nan.*

997. Séchereffe dans le diftrict de *Chin-tcheou :* la Cour fit grace des impôts de l'automne.

1000. Séchereffe dans le *Kiang-nan :* aumônes de la Cour.

1004. A la neuvieme lune, féchereffe dans le *Kiang-nan ;* les prifonniers furent prefque tous elargis ; les Envoyés de la Cour n'epargnerent rien pour prévenir les maladies parmi le peuple.

1008. Au printems, des nuées d'oifeaux remplirent le ciel au point de cacher le foleil dans le diftrict de *Chin-tcheou :* ils s'abattirent dans la campagne.

1009. A la quatrieme lune, grande féchereffe à *Chin-tcheou :* les Envoyés de la Cour s'appliquerent à prévenir les maladies & la mifere parmi le peuple.

1012. A la cinquieme lune, féchereffe fur les deux rives du *Kiang* & du *Ouei :* l'Empereur donna du riz pour enfemencer les terres.

1017. A la fixieme lune, fauterelles qui vécurent peu.

1020. Grande moiffon dans toute la Province.

1025. A la fixieme lune, grandes eaux : l'Empereur fit grace aux criminels & laiffa les impôts pour fecourir les habitans de la campagne fans afyle.

1028. Grand débordement de différens bras du *Kiang :* il renverfa un très-grand nombre de maifons des riches & des pauvres : les Envoyés de la Cour firent fecourir & foulager le peuple.

1032. A la troifieme lune, féchereffe, puis famine dans la partie orientale du *Kiang*, & dans la méridionale du *Ouei.*

1051. A la huitieme lune, famine dans la partie méridionale du *Kiang* & du *Ouei :* la Cour fit fecourir le peuple.

1053. Sauterelles dans la Capitale & dans les environs.

1056. A la cinquieme lune, débordement du *Kiang.*

.... Sauterelles venues par nuées du Nord du *Kiang*, volant sur la Capitale.

1073. Sécheresse dans un district. A la dixieme lune, famine dans presque toute la Province.

1078. A la septieme lune, un vent extraordinaire & très-violent souffla tout-à-coup pendant la haute marée, poussa les eaux de la mer & du *Kiang* dans les terres, submergea beaucoup de maisons & ruina les moissons.

1101. Grande sécheresse.

1109. Très-grande sécheresse.

1113. Grande sécheresse dans la partie orientale du *Kiang*.

1115. A la sixieme lune, la Capitale fut affligée du grand fléau des eaux.

1118. Débordement du *Kiang* & du *Ouei*.

1128. A la dixieme lune, grande pluie.

1129. A la sixieme lune, grande pluie. A la onzieme lune, grande sécheresse dans toute la Province.

1137. A la douzieme lune, morceaux de glace où l'on voyoit dessinés très-agréablement des arbres avec leurs feuilles, des plantes, des fleurs, &c. Sécheresse dans un district & maladie epidémique dans un autre.

1141. Grande sécheresse.

1148. Grande sécheresse à l'Est du *Kiang* & au midi du *Ouei*.

1163. Grandes eaux dans la partie orientale du *Kiang*.

1164. A la septieme lune, grandes eaux dans un district: *Kien-kang* & les environs furent submergés; on se sauva sur les barques & on abandonna les maisons qui tomboient en ruine. Le nombre des noyés fut très-grand: la Cour fit secourir le peuple.

1167. Sauterelles dans la partie orientale du *Kiang*.

1168. A la septieme lune, grandes eaux dans un district.

1170. A la cinquieme lune, l'eau eut jusqu'à dix pieds dans

les rues & dans les places de *Kien-kang* : beaucoup de familles du peuple allerent se réfugier dans d'autres Provinces : la Cour ne fit pas grace de la taille personnelle.

1171. A la troisieme lune, grande sécheresse dans la partie orientale du *Kiang*.

1173. Sécheresse.

1175. Sécheresse & famine dans quelques districts : la Cour fit distribuer du riz.

1177. Grêle à *Kien-kang* : le peuple y souffroit de la famine.

1178. A la sixieme lune, qui etoit intercalaire, grêle dans le même district.

1182. A la septieme lune, sauterelles dans un district.

1183. Sécheresse.

1184. Grandes pluies dans un district. A la septieme lune, la Cour fit distribuer ses aumônes.

1188. A la cinquieme lune, grandes eaux dans un district.

1192. Grandes eaux dans la partie orientale du *Kiang*.

1193. A la huitieme lune, sécheresse très-funeste aux pauvres dans le même district.

1194. Grandes eaux dans le district de *Kien-kang*.

1198. Famine dans le même district : les gens de guerre en furent affligés comme le peuple.

1200. Sécheresse.

1201. Sécheresse dans la partie orientale du *Kiang*, & dans la méridionale du *Ouei*.

1209. Sécheresse, sauterelles & famine à *Kien-kang* : la mesure de riz etoit hors de prix ; les hommes se nourrissoient de plantes sauvages & d'ecorces d'arbres. La Cour fit recueillir & nourrir les enfans que leurs parens avoient abandonnés.

1215. A la quatrieme lune, sauterelles dans un district. A la sixieme lune, ordre de la Cour de semer ensemble les millets, les bleds, les pois & les chanvres. A la septieme lune, sécheresse

à *Kien-kang:* la Cour fit ouvrir des greniers & porter d'ailleurs cent mille mesures de riz, pour secourir le peuple tourmenté par la famine.

1221. Grandes eaux à *Kien-kang*.

1227. En automne, inondation dans un district.

1237. A la quatrième lune, sécheresse dans un district.

1246. A la sixieme lune, les sauterelles, qui voloient en formant des nuées sur les bords du *Kiang* & du *Ouei*, dévorerent les riz & les légumes.

1263. Famine à *Piao-yang*.

1266. A la cinquieme lune, grandes pluies; l'eau croupit dans les champs: le peuple souffrit de la famine.

1268. A la troisieme lune, maladie pestilentielle à *Kien-kang;* la Cour fit grace de l'impôt d'eté.

1270. Grande sécheresse dans toute la Province.

1271. Famine dans toute la Province.

1275. Peste & famine dans la partie orientale du *Kiang*.

1282. Grandes eaux dans un district.

1290. Grandes eaux dans toute la Province: on envoya du riz pour secourir le peuple qui ne savoit où se réfugier.

1291. Famine dans un district.

1295. A la cinquieme lune, grandes eaux à *Kien-kang*.

1296. A la sixieme lune, sauterelles dans un district.

1298. A la premiere lune, grandes eaux dans deux districts.

1299. Grande sécheresse dans un district.

1301. A la septieme lune, vent de Nord-Est fougueux & violent: le *Kiang* se déborda, tout un district fut presque submergé: la Cour donna du riz pour soulager le peuple.

1302. A la septieme lune, famine dans le *Kien-kang:* la Cour fit distribuer vingt mille mesures de riz.

1307. Grande famine dans le même district: on exhorta les riches à secourir les pauvres.

1308. Famine & peste dans le même district : les chemins etoient jonchés de morts ou de mourans. On donna du riz clair.

1309. A la septieme lune, dévastation des sauterelles dans les environs de la Capitale, & dans trois districts.

1314. A la huitieme lune, grandes eaux.

1324. A la sixieme lune, sécheresse à *Lieou-ho*. Dans la partie orientale du *Kiang*, les eaux ruinerent les moissons.

1326. Famine dans un district ; grandes eaux dans deux autres.

1327. A la quatrieme lune, famine dans plusieurs cantons : la Cour fit donner du grain à ceux qui avoient des emplois, & distribuer des aumônes aux pauvres.

1329. Sécheresse & famine : on obligea les riches à nourrir les pauvres pendant une lune.

1330. Famine à la troisieme lune dans la Capitale, & tout le long de la grande route. A la septieme lune, grandes eaux dans toute la Province.

1333. A la cinquieme lune, grandes eaux dans un district : une montagne s'ecroula. A la sixieme lune, famine sur les bords du *Kiang* & du *Ouei* : la Cour fit grace des impôts d'eté. Il ne plut pas de tout l'automne dans la Capitale.

1349. A la septieme lune, grandes pluies : le *Kiang* se déborda ; le peuple n'avoit pas d'endroit pour se retirer.

1353. A la huitieme lune, sécheresse dans un district.

1369. A la dixieme lune, rosée sucrée sur le *Tchong-chun*.

1370. A la sixieme lune, sécheresse.

1375. A la troisieme lune, grande sécheresse.

1376. A la cinquieme lune, débordemens & inondations.

1377. A la premiere lune, pluie dont l'eau etoit noire comme de l'encre.

1387. Grande sécheresse à *Piao-yang*.

1393. A la quatrieme lune, grande sécheresse.

1396.

1396. Grande sécheresse dans un district.

1399. A la troisieme lune, tremblement de terre.

1402. Tremblement de terre dans un district : les sauterelles se détournerent pour aller dans le désert.

1404. Tremblement de terre.

1415. A la neuvieme lune, grandes eaux dans un district.

1425. A la quatrieme lune, plusieurs secousses de tremblement de terre. A la sixieme lune, tremblement de terre. A la douzieme lune, tremblement de terre pour la troisieme fois.

1427. A la seconde lune, tremblement de terre.

1429. A la premiere lune, tremblement de terre.

1430. Famine dans un district : les Mandarins exhorterent à faire l'aumône aux pauvres.

1431. Famine dans le district de *Piao-yang*.

1434. Grande sécheresse dans un district.

1443. Sécheresse dans un district, puis inondation en automne.

1448. Débordement du *Kiang*.

1449. A la sixieme lune, tonnerre, grêle, vent, pluie ; cela occasionna un grand incendie : la Cour fit faire des aumônes.

1450. Grandes eaux dans le district de *Piao-choui* ; elles avoient trois pieds de haut en raze campagne.

1455. Débordement du *Kiang* ; grande sécheresse en eté & en automne : le peuple fut affligé de la famine & de la peste.

1457. Un incendie affreux réduisit en cendres toutes les maisons du peuple à *Piao-yang*.

1461. A la cinquieme lune, grandes eaux dans le nord & au midi du *Kiang*.

1464. Grandes eaux dans un district.

1465. Très-grandes eaux & submersions dans le district de *Ing-tien*.

1466. Famine affreuse dans la plupart des districts : les hommes

ſe nourriſſoient de chair humaine : il y eut ordre au Tribunal des finances de ſecourir le peuple.

1468. Grande ſéchereſſe en été, dans deux diſtricts.

1470. A la quatrieme lune, grandes eaux dans cinq diſtricts: ils furent diſpenſés des impôts.

1471. Famine: les Envoyés de la Cour ſe tranſporterent partout pour faire ſecourir le peuple.

1472. A la ſeptieme lune, grand vent, grande pluie, débordement du *Kiang* ; aumônes aux pauvres.

1473. A la ſeptieme lune, ſéchereſſe ſi longue & funeſte: pluſieurs diſtricts eurent pleine remiſe pour les arrérages des impôts.

1476. A la premiere lune, tremblement de terre avec fracas.

1481. A la ſeconde lune, tremblement de terre, grande ſéchereſſe au printems & en été: grandes eaux & inondations à la ſeptieme lune.

1483. A la premiere lune, neige durant ſept jours à *Piao-yang*; les glaçons qui ſe formerent ſur les arbres reſſembloient à des fleurs.

1485. Grande ſéchereſſe en automne, dans le même diſtrict.

1486. A la neuvieme lune, le peuple ſouffroit de la famine.

1488. Grande ſéchereſſe dans un diſtrict.

1492. Grande neige en hiver à *Lieou-ho*.

1494. Grandes eaux en été à *Piao-choui*. A la ſeptieme lune, un vent ſubit & violent y emporta tous les toits des maiſons.

1495. Tremblement de terre à la dixieme lune.

1501. Tremblement de terre dans un diſtrict, à la dixieme lune.

1503. La marée fit enfler prodigieuſement le *Kiang*, & cauſa des ravages: grande famine à *Lieou-ho*; il y eut des grains diſtribués au peuple.

1505. A la ſixieme lune, grandes pluies. A la ſeptieme lune,

un grand vent coucha & déracina les arbres. A la neuvieme lune, tremblement de terre dans un district.

1508. Sécheresse dans trois districts.

1509. A la sixieme lune, on entendit dans l'air, pendant près d'un mois, un bruit effroyable, comme seroit celui de deux grandes armées qui se chargent. La frayeur & la consternation furent générales parmi le peuple. Grande neige en hiver; elle fit mourir presque tous les arbres.

1510. Grandes eaux dans trois districts; elles y ruinerent les moissons.

1517. Les pluies d'eté furent si grandes à *Lieou-ho*, qu'on alloit en barque dans les rues; aussi un grand nombre de familles fut chassé des maisons, & se trouva sans demeure.

1519. A la sixieme lune, grandes eaux à *Piao-yang*.

1520. Grandes eaux dans le même district. Un grand vent, dans un autre, inonda les maisons & les champs.

1522. A la septieme lune, un grand vent de Nord fit voler en l'air les tuiles des maisons qu'il découvrit, & renversa ou arracha presque tous les arbres. La Capitale fut désolée par les eaux, & la moisson fut ruinée.

1523. Très-grande sécheresse: le riz etoit sans prix; les hommes devenus féroces s'entre-dévoroient. Les Envoyés de la Cour firent distribuer ses aumônes.

1524. Peste epouvantable depuis le commencement du printems jusqu'à l'eté: le nombre de ceux qui en moururent fut prodigieux; les chemins etoient jonchés de cadavres.

1528. Grande sécheresse dans un district.

1529. Les nuées de sauterelles, qui voloient au-dessus de *Lieou-ho*, cachoient le ciel.

1531. Débordement du *Kiang*; tout fut submergé dans quelques districts: les eaux furent si hautes en eté à *Piao-choui*, que le peuple fut chassé de ses maisons.

1532. Sauterelles l'eté & l'automne dans deux districts.

1535. Sécheresse & sauterelles dans trois districts.

1536. Les limaçons se multiplierent dans un district : un autre fut affligé de la grêle.

1537. Sécheresse en eté à *Lieou-ho.*

1538. Grandes eaux & diverses inondations dans lesquelles périt un grand nombre d'habitans des villes & de la campagne.

1539. A la septieme lune, grand vent qui souleva les eaux avec violence, rompit les digues en plusieurs endroits, & fit noyer une quantité prodigieuse de personnes : l'eau eut jusqu'à cent pieds de profondeur en quelques endroits.

1544. Grande sécheresse en eté & en automne. Famine.

1545. Grande sécheresse en eté.

1549. Grandes eaux dans un district.

1550. A la septieme lune, sauterelles à *Lieou-ho.*

1552. Maladies epidémiques en eté à *Lieou-ho.*

1554. Sécheresse à *Lieou-ho.*

1555. Abondante moisson de bled à *Lieou-ho.* A la sixieme lune, les champs de riz furent à sec. A la douzieme lune, tremblement de terre.

1556. A la seconde lune, tremblement de terre à *Lieou-ho.*

1559. A la quatrieme lune, grêle. A la septieme lune, tremblement de terre : grande sécheresse dans un district.

1560. A la septieme lune, grand débordement du *Kiang* : ses eaux s'étendirent & monterent beaucoup ; elles avoient plusieurs pieds de haut dans les villages, & ne se retirerent qu'à la neuvieme lune. Grande neige en hiver dans deux districts : les animaux sauvages & les oiseaux furent trouvés morts de froid. A la douzieme lune, tremblement de terre pendant la nuit.

1561. Grandes eaux à *Piao-yang* : elles monterent de plusieurs toises dans quelques campagnes, & inonderent plusieurs villes & plusieurs villages. A la septieme lune, tremblement de terre.

1562. Grandes maladies pestilentielles dans un district. A la sixieme lune, un grand vent renversa ou arracha les arbres à *Lieou-ho*. Inondations.

1563. A la seconde lune, tremblement de terre.

1566. A la sixieme lune, grande pluie à *Lieou-ho*: les eaux ruinerent les moissons. A la douzieme lune, grande neige durant plus de vingt jours: plusieurs moururent de froid parmi le peuple.

1569. A la sixieme lune, qui fut intercalaire, la marée monta extraordinairement, & submergea les champs & les maisons.

1576. A la troisieme lune, grande grêle. A la dixieme lune, orage avec tonnerre.

1577. Il ne plut point tout le printems; presque tous les puits tarirent: on passoit à pied presque toutes les rivieres.

1586. A la cinquieme lune, grande pluie depuis le 3 jusqu'au 17; l'eau avoit plusieurs pieds de haut dans les rues: on pouvoit aller en bateau dans quelques quartiers.

1588. Sécheresse en eté; elle fut suivie d'une peste qui enleva rapidement tous ceux qui en furent attaqués: on essaya de compter les cercueils qui sortoient des portes de la ville; mais quoiqu'on eût imaginé de se servir de pois pour le faire plus aisément, on ne put pas y suffire.

1608. Le trois de la cinquieme lune, le *Ouei* fut comme à sec. Le treize, la marée monta deux jours & deux nuits sans interruption, & remplit tout le canal de la riviere. Grande pluie pendant quinze jours après le solstice d'eté: tout etoit inondé dans la ville; on alloit en barque dans plusieurs quartiers. Presque toutes les campagnes furent submergées, & on ne distinguoit plus le canal du *Kiang*. Les cadavres qui flottoient sur l'eau se touchoient les uns les autres, tant le nombre en etoit grand.

1609. Des armées de rats vinrent du *Hou-kouang*: ils passoient les ruisseaux & les rivieres pendant la nuit, en se tenant à la

queue les uns des autres avec les dents, d'un rivage à l'autre; puis ils se jettoient dans les moissons & les dévoroient.

1619. Les rats vinrent en armées, des provinces voisines, passerent le *Kiang*, comme dix ans auparavant.

1634. A la troisieme lune, grand vent qui découvrit les maisons.

1636. Sécheresse extraordinaire : il n'y eut aucune pluie depuis la quatrieme lune jusqu'à la septieme; toute la campagne etoit seche & nue comme une aire.

1637. Bruine & brouillards epais en hiver; la gelée les changea en glaçons sur les arbres, & la neige qui survint y fit paroître des figures singulieres & bizarres.

1640. Sécheresse, sauterelles, famine: la mesure de riz n'avoit pas de prix.

1641. A la cinquieme lune, peste qui enleva rapidement plusieurs milliers de personnes; ses ravages furent si terribles qu'il ne restoit pas assez de vivans pour enterrer les morts de quelques quartiers.

1645. Grande neige accompagnée de tonnerre & d'éclairs.

1650. A la nuit tombante, grande neige accompagnée de tonnerre & d'eclairs.

1664. A la troisieme lune, grande grêle.

1667. Sauterelles à *Lieou-ho*.

CHRONIQUE MÉTÉOROLOGIQUE.

De Kai-fong-fou, *aujourd'hui Capitale de la Province de* Ho-nan, *autrefois Capitale de l'Empire sous plusieurs Dynasties.*

ANNÉES AVANT J. C.

180. GRANDE sécheresse en eté.

168. Le *Hoang-ho* se déborda, & les jujubes furent presque toutes aigres.

140. A la sixieme lune, il parut une comete.

136. Grande inondation.

131. A la quatrieme lune, une gelée blanche fit périr les arbres & les plantes.

115. A la seconde lune, grande neige : la note dit qu'elle fut de cinq pieds.

70. A la quatrieme lune, tremblement de terre.

ANNÉES APRÈS J. C.

41. Pluie de grain.

79. Une pierre noire tomba des nues, & elle fit autant de bruit en tombant que le tonnerre.

105. A la cinquieme lune, beaucoup de sauterelles.

115. Les eaux de quelques rivieres parurent de couleur de sang.

123. A la troisieme lune, un grand vent arracha les arbres.

165. A la quatrieme lune, l'eau du *Hoang-ho* devint très-claire.

181. A la quatrieme lune, *idem.*

184. Il crut dans plusieurs districts une plante extraordinaire, assez grande, velue, marbrée, dans laquelle on croyoit voir une figure d'animal.

199. A la sixieme lune, vent froid & glaçant comme en hiver.

254. A la septieme lune, grandes inondations.

[illegible] A la neuvieme lune, grandes eaux.

269. Grêle, de figure & de grosseur singulieres.

278. Tremblement de terre.

286. A la dixieme lune, neige rougeâtre.

292. Grandes grêles.

[illegible]1. Tremblement de terre.

298. Bruits & mugissemens souterreins.

300. Pluie couleur de sang.

307. Les mûriers se fendirent en plusieurs lieux, avec bruit.

[illegible]. Grands débordemens & inondations.

598. Grands débordemens.

643. Les eaux du *Hoang-ho* parurent claires & limpides.

655. Grandes eaux qui perdirent les moiſſons.

742. Les ſauterelles dévorerent les moiſſons.

756. Inondations affreuſes : il y périt un monde prodigieux.

763. Les eaux du *Hoang-ho* devinrent claires.

788. Le vent porta des morceaux de bois qui tomberent du Ciel.

823. Grandes pluies : une montagne s'ecroula, & il en ſortit des torrens qui inonderent le plat pays & y noyerent plus de dix mille perſonnes dans la campagne.

827. Les mûriers de quelques diſtricts furent couverts de vers-à-ſoie ſauvages, qui firent leurs cocons & donnerent beaucoup de ſoie.

866. L'eau du lac *Fou* parut rouge trois jours.

943. Les ſauterelles cauſerent la diſette ; elles etoient très-groſſes ; & elles dévorerent tout dans les champs, malgré les ſoins des Mandarins.

946. A la ſixieme lune, débordement du *Hoang-ho ; Yuen-vou* fut ſubmergé.

948. A la quatrieme lune, débordement du *Hoang-ho ; Yuen-vou* fut ſubmergé de nouveau.

951. Grandes eaux.

957. A la ſixieme lune, ténebres extraordinaires qui couvrirent le ciel & la terre en plein midi.

964. Tremblement de terre.

965. Débordement du *Hoang-ho.*

967. Tremblement de terre.

971. Débordement du *Hoang-ho* & d'une autre riviere voiſine.

977. A la ſixieme lune, grand débordement du *Hoang-ho* ; il rompit ſes digues & dévaſta les campagnes.

983. *Kai-fong-fou* & huit de ses districts furent inondés dans un débordement du *Hoang-ho*.

985. Grande sécheresse.

985. Tout le ciel fut couvert de plus d'un million d'oiseaux etrangers qui voloient fort haut & faisoient un grand bruit.

989. Vent du Nord-Est subit qui remplissoit l'air de poussiere à ne pouvoir distinguer un homme à deux pas, & renversoit tout.

990. A la sixieme lune, grandes grêles.

991. Grande sécheresse au printems; sauterelles en eté; diverses inondations à la sixieme lune & en hiver: il y eut un district où l'on ne vit point de glace.

998. A la premiere lune, grand orage venu du Nord-Ouest, avec tonnerre & eclairs.

998. Grande sécheresse.

1001. Beaucoup de sauterelles.

1002. Les vers-à-soie sauvages se multiplierent dans quelques bois & donnerent de beaux cocons. A la sixieme lune, les grandes pluies firent périr les moissons. & causerent des inondations qui noyerent les hommes & les animaux.

1004. A la sixieme lune, tremblement de terre.

1007. A la sixieme lune, crue subite du *Hoang-ho*.

1008. A la sixieme lune, inondations dans quelques districts: les eaux etoient montées à la hauteur de quarante pieds; elles renverserent beaucoup de maisons, & noyerent bien des familles.

1009. Sécheresse au printems. A la huitieme lune, inondations & débordemens du *Hoang-ho*.

1010. Sécheresse au printems: beaucoup de sauterelles à la sixieme lune.

1012. A la premiere lune, le froid fit périr beaucoup d'arbres.

1014. A la septieme lune, vent violent. A la dixieme lune, tremblemens de terre.

1019. Grandes inondations : plusieurs digues furent renversées.

1029. Tremblement de terre.

1039. A la onzieme lune, tremblement de terre.

1040. Les sauterelles qui passerent par bandes sur *Kai-fong-fou*, etoient en si grand nombre qu'elles cachoient le ciel.

1044. Grande sécheresse à la sixieme lune: beaucoup de sauterelles.

1046. A la cinquieme lune, grande grêle, tremblement de terre.

1047. A la dixieme lune, tremblement de terre à *Yu-t...*

1051. La riviere *Pien* cessa de couler.

1054. A la premiere lune, maladies epidémiques.

1057. A la sixieme lune, grande inondation à *Kai-fong-fou* : une des portes de la ville & plusieurs bâtimens s'ecroulerent.

1058. A la septieme lune, débordement du *Hoang-ho* & de plusieurs rivieres.

1060. A la cinquieme lune, tremblement de terre.

1063. A la onzieme lune, grand vent & gresil.

1065. A la huitieme lune, grandes pluies; le plat pays fut submergé: l'eau qui montoit au-dessus des toits détruisit des maisons sans nombre, & on ne sait pas combien de bœufs & de chevaux furent noyés: dans *Kai-fong-fou* même, l'eau monta au-dessus des fenêtres en plusieurs endroits du Palais impérial.

1067. Tremblement de terre en automne.

1068. A la cinquieme lune, une source d'eau vive sortit de terre subitement. Depuis la septieme lune jusqu'à la onzieme, il y eut six grands tremblemens de terre: ils duroient plusieurs quarts-d'heure sans interruption avec un bruit egal à celui du tonnerre: ils renverserent un nombre prodigieux de maisons qui ecraserent un monde infini.

1070. A la dixieme lune, pluie qui se convertissoit en glace.

1074. A la quatrieme lune, grande famine. A la septieme lune, des oiseaux de passage mangerent les sauterelles d'un district, & y sauverent les moissons.

1082 A la huitieme lune, inondation du *Hoang-ho.*

1083. A la sixieme lune, inondation du *Pien.*

1085. A la cinquieme lune, tremblement de terre.

1091. Depuis la quatrieme lune jusqu'à la huitieme, grande pluie & inondations.

1094. Les moissons des environs de la ville & de quelques districts furent ruinées par les eaux.

1097. A la seconde lune, qui etoit intercalaire, grêle dans la Capitale depuis *Siu* jusqu'à *Chin,* c'est-à-dire, près de vingt heures. A la septieme lune, tremblement de terre.

1101. A la seconde lune, grande grêle.

1117. A la sixieme lune, grêle grosse comme le poing; elle tomba pendant quatre heures.

1119. L'eau des puits devint trouble: celle d'un puits du Palais monta par-dessus ses bords, & coula: après commença une grande pluie qui dura plusieurs jours, & fut si terrible que l'inondation ruina les maisons, les champs & les sépultures; elle monta jusqu'à cent pieds en quelques endroits.

1124. A la premiere lune, tremblement de terre durant plusieurs jours de suite.

1125. Rosée sucrée.

1126. A la sixieme lune, bruits & mugissemens souterreins. A la onzieme lune, qui etoit intercalaire, le soleil parut teint de sang à son lever, & comme sans rayons.

1127. Grande famine & grande peste.

1137. Tonnerre par un tems clair & serein, & sans aucun nuage sur l'horison.

1138. A la cinquieme lune, grand tonnerre suivi d'une pluie de glaçons où l'on croyoit voir la figure d'une tortue: ces gla-

çons etoient de différentes grandeurs ; pluſieurs lieues de pays en furent couvertes.

1179. Grands débordemens du *Hoang-ho* : ils allerent juſqu'au *Pien*.

1225. A la quatrieme lune, grande grêle dans quelques diſtricts : les pluies ruinerent les moiſſons dans d'autres.

1227. A la ſixieme lune, tremblement de terre.

1235. A la troiſieme lune, grande peſte dans la Capitale.

1278. A la douzieme lune, les eaux du *Hoang-ho* furent claires en pluſieurs endroits, dans quelques vallées pendant huit lieues ; & il y en eut où l'on vit le fond de ſon canal pendant pluſieurs mois.

1288. A la cinquieme lune, débordement du *Hoang-ho*.

1290. A la onzieme lune, grand débordement du *Hoang-ho* : pluſieurs diſtricts furent inondés, & quelques villes ſubmergées : le peuple ſouffrit beaucoup.

1291. Il crut dans la campagne des plantes inconnues.

1297. Le *Hoang-ho* déborda, rompit ſes digues & ſubmergea quelques villes.

1303. A la quatrieme lune, les chenilles dévorerent les bleds dans tous les environs de *Kai-fong-fou*.

1306. A la quatrieme lune, grêle portée par un vent violent : elle etoit groſſe comme des œufs de poule, & ravagea un diſtrict.

1308. A la cinquieme lune, grande grêle : elle etoit epaiſſe de plus d'un pied, & ruina abſolument les bleds & les riz dans quelques cantons.

1309. A la quatrieme lune, beaucoup de ſauterelles. A la ſeptieme lune, le *Hoang-ho* déborda.

1310. A la ſixieme lune, grandes eaux dans un diſtrict.

1314. A la troiſieme lune, la gelée blanche fit périr les fruits, la récolte des feuilles de mûrier, les riz & les bleds : on ſentit quelques ſecouſſes de tremblement de terre.

1315. Débordement du *Hoang-ho*: il rompit ſes digues en quelques endroits.

1320. Famine dans quelques diſtricts. A la huitieme lune, vent ſubit & très-violent qui remplit l'air de pouſſiere, au point de cacher le ciel, & de changer les jours en ténebres: il renverſa beaucoup d'arbres.

1322. Quelques diſtricts furent couverts de ſauterelles : les *tſieou* (eſpece d'oiſeaux de paſſage) qui rempliſſoient l'air, ſe jetterent ſur elles par bandes, puis ils les vomirent auſſi par bandes & en firent des monceaux.

1325. A la cinquieme lune, débordement du *Hoang-ho* & de pluſieurs autres rivieres : quinze diſtricts furent affligés de ce fléau.

1326. A la ſeptieme lune, débordement du *Hoang-ho*.

1328. Grande famine dans quelques diſtricts.

1330. A la troiſieme lune, gelée blanche qui fut très-funeſte dans deux diſtricts.

1331. A la quatrieme lune, des inſectes ſinguliers mangerent toutes les ~~feuilles des mûriers dans un diſtrict~~: le jour ils etoient cachés dans la terre, la nuit ils montoient ſur les mûriers, & n'y laiſſoient pas une feuille : ce fléau fut ſans remede.

1336. A la premiere lune, il tomba dans deux diſtricts une pluie couleur de ſang; elle tachoit & teignoit en rouge les habits.

1340. A la ſeconde lune, tremblement de terre. A la ſeptieme lune, grandes eaux.

1354. Les eaux du *Hoang-ho* & du *Pien* furent gelées à la premiere lune: on y voyoit en quelques endroits, des eſpeces de plantes avec des fleurs de cinq couleurs qui durerent près de trois jours.

1357. Grande famine dans toute la province de *Ho-nan* : on dit qu'on entendit ſortir du *Hoang-ho*, des eſpeces de mugiſſemens qui durerent près de quatre heures.

1359. Beaucoup de sauterelles dans un district.

1361. Les eaux du *Hoang-ho* parurent claires pendant sept jours.

1372. A la sixieme lune, sauterelles aux environs de *Kai-fong-fou* & dans tout le district.

1374. A la douzieme lune, grandes eaux à *Kai-fong-fou*.

1375. A la premiere lune, *Kai-fong-fou* fut inondé par le *Hoang-ho* durant plusieurs jours.

1381. A la neuvieme lune, grandes eaux dans quelques districts.

1387. Grandes inondations : elles furent sans remede dans quelques districts.

1389. A la sixieme lune, grande sécheresse à *Kai-fong-fou*.

1397. A la huitieme lune, grande inondation du *Hoang-ho* : elle pénétra dans *Kai-fong-fou* ; elle submergea aussi les greniers publics d'un district.

1461. Le *Hoang-ho* se déborda & inonda la ville de *Kai-fong-fou*.

1473. Les pruniers & les pêchers fleurirent en hiver. A la seconde lune, un vent violent remplit l'air de poussiere, au point de changer le jour en nuit : il en tomba un pied de haut dans un district.

1478. Débordemens & inondations.

1484. Grande famine.

1493. Grande neige en hiver; elle monta plus de dix pieds.

1498. Grande abondance. La mesure de riz ne se vendoit que dix deniers.

1499. Grêle qui détruisit les moissons.

1510. La montagne *Ta-lieou* s'ecroula.

1511. Pluie de terre.

1522. A la douzieme lune, pluie de neige avec tonnerre & eclairs.

1529. Les eaux du *Hoang ho* furent claires trois jours.

1538. Grande famine au printems.

1553. Grande famine au printems.

1568. A la septieme lune, grande pluie pendant trois jours: on se servit de machines pour faire ecouler l'eau qui inondoit les rues de la ville.

1575. A la quatrieme lune, grande grêle.

1580. Grande peste.

1587. A la troisieme lune, tremblement de terre accompagné d'un grand bruit: les digues des environs de la ville furent renversées.

1588. Grande peste: les chemins etoient remplis de convois.

1590. Grand vent qui changea le jour en nuit.

1594. Disette, sécheresse & grande famine: l'Empereur donna quarante *ouan* d'onces d'argent (un *ouan* c'est 10,000.) & cent mille boisseaux de bled pour soulager les pauvres.

1612. A la sixieme lune, déluge de sauterelles: elles dévorerent les bleds & les riz jusqu'à la racine; elles laisserent après elles une quantité prodigieuse de limaçons que les Mandarins firent ramasser & mettre en monceaux, pour soulager la misere du peuple. La famine fut très-grande.

1626. Les eaux du *Hoang-ho* furent claires trois jours.

1633. Grande sécheresse.

1635. Le *Hoang-ho* fut couvert de glace d'un bord à l'autre: elle etoit dure comme la pierre.

1638. Le second jour de la troisieme lune, la lumiere du soleil fut eclipsée par d'epaisses ténebres: puis un vent violent qui dura quatre jours, remplit l'air de sable qui pénétra dans les maisons, & fit paroître les murailles & les maisons toutes rouges.

1639. A la septieme lune, tremblement de terre.

1640. A la quatrieme lune, les sauterelles dévorerent les bleds. A la septieme lune, sécheresse, sauterelles: moissons,

verdure, tout périt. A la huitieme lune, gelée blanche qui fit périr les légumes. Grande famine: la mesure de bled se vendit deux onces d'argent. Les hommes se nourrirent de chair humaine. Le pays fut rempli de voleurs.

1641. Grande peste, grande famine. Les rats s'assemblerent par milliers, & passerent en bandes le *Hoang-ho*, pour aller dans les Provinces méridionales.

1642. Le *Hoang-ho* inonda *Kai-fong-fou.*

1643. A la seconde lune, pluie de poussiere.

1646. Grand débordement du *Ki.*

1650. Sécheresse au printems; grêle en eté, qui perdit les moissons.

1654. Grand vent avec pluie. Les moulins qui etoient à une des portes de la ville furent emportés fort loin avec leurs meules.

1656. A la troisieme lune, vent de Nord-Ouest, qui obscurcit le ciel, & changea le jour en nuit.

1659. A la premiere lune, grande neige: la gelée qui survint après qu'elle eut commencé à fondre, forma des glaçons, où l'on croyoit voir des figures d'oiseaux, d'animaux, de plantes, d'arbres, &c.

1661. Le onze de la cinquieme lune, vent Sud-Est extraordinaire, qui renversa beaucoup de maisons, & fut suivi d'une grêle monstrueuse, qui détruisit les bleds & les riz.

1662. A la huitieme lune, grande pluie, débordement du *Hoang-ho.* A la neuvieme lune, tremblement de terre.

1664. A la sixieme lune, une comete chevelue parut au Sud-Est.

1667. Année de grande abondance.

1668. A la sixieme lune, une comete chevelue parut au couchant. Le dix-sept, tremblement de terre, qui renversa des bâtimens & des maisons sans nombre.

1669.

1669. A la sixieme lune, pluie suivie d'un tremblement de terre. A la huitieme lune, grande famine.

1670. Grande sécheresse au printems & en eté. A la onziéme lune, grand froid; l'eau gela dans les puits: beaucoup de voyageurs moururent de froid dans les chemins.

1674. A la premiere lune, neige avec tonnerre & eclairs.

1678. A la septieme lune, grandes eaux. Année de disette.

1679. Sécheresse en eté. A la septieme lune, tremblement de terre sourd.

1680. Année de grande abondance. A la onzieme lune, une comete chevelue parut à l'Occident.

1683. A la troisieme lune, pluie & bruine suivies d'insectes qui dévorerent les bleds. A la dixieme lune, tremblement de terre. A la onzieme lune, grande pluie accompagnée de tonnerre & d'eclairs. Grande disette pour le peuple.

1688. A la dixieme lune, les pêchers & les pruniers fleurirent.

1689. Grande sécheresse au printems: les bleds sécherent jusqu'à la racine.

1690. Grande sécheresse au printems. Le vent remplit le ciel de ténebres qui cacherent le soleil. Les bleds sécherent jusqu'à la racine. En automne, les insectes dévorerent les feuilles des arbres & la verdure. A la huitieme lune, la gelée blanche nuisit beaucoup aux moissons. Une maladie pestilentielle fit mourir cette année beaucoup de bœufs, & d'autres animaux.

1691. Grande sécheresse. A la sixieme lune, les sauterelles, qui passoient en volant, cachoient le ciel. A la septieme lune, les limaçons furent un soulagement.

1692. Grande sécheresse au printems. Il mourut cette année beaucoup de gens de la peste.

1693. A la seconde lune, grand vent: pluie de terre. A la quatrieme lune, grêle qui détruisit les bleds & les riz d'un district. A la sixieme lune, pluie, & débordement du *Hoang-ho*.

1694. Beaucoup de ſauterelles en eté.

1695. Le ſix de la quatrieme lune, tremblement de terre.

P. S. Comme la ville de *Kaï-fong-fou* a eté ſaccagée, incendiée & inondée pluſieurs fois, la plupart de ſes regiſtres particuliers n'ont pas eté conſervés : on a eté réduit à y ſuppléer par ceux de la province, & par ceux qu'on avoit envoyés à la Cour, & au Tribunal de l'Hiſtoire.

DES BÊTES A LAINE EN CHINE.

Les bêtes à laine, le belier & la brebis, l'agneau & le mouton, s'appellent *yang* en chinois, dans le langage ancien comme dans le nouveau, dans celui des livres comme dans celui du peuple; mais le nom général & commun se particularise dans le discours par un additif, quand on veut désigner spécialement le belier ou la brebis, l'agneau ou le mouton : additif qui se fond dans le caractere de *yang* pour l'ecriture, & parle aux yeux. L'immortel Auteur du *Choue-ouen* observe que Confucius a indiqué le caractere *yang*, comme faisant image, & représentant ce qu'il signifie. Quelque mal dessinée en effet que soit cette image sur les anciens monumens, on ne sauroit la méconnoître, vu sur-tout que le caractere *yang* faisant *pou*, ou classe, dans les hiéroglyphes chinois, on le trouve mieux ebauché dans ceux qui en dépendent. Le caractere *yang* est un de leurs caracteres horaires, & indique une & deux heures après midi; mais comme ce n'est que dans la moyenne antiquité qu'on commence à en trouver des preuves décisives, ainsi que de l'etoile célebre qu'il désigne, les détails que cela fourniroit intéressent moins.

Rien peut-être ne prouve si palpablement la venue des Chinois des plaines de Sennaar, & qu'ils s'avancerent vers l'Orient à la façon des Patriarches, conduisant leurs troupeaux devant eux, comme la quantité de bêtes à laine qu'ils avoient dès le commencement du regne de *Yao*, avant qu'ils eussent commencé un etablissement solide, & qu'ils eussent eu le courage d'abattre des bois & de dessécher des terres, pour se donner des champs à ensemencer. Les plus anciennes & les plus avouées des traditions disent que *Yao* & *Chun* furent bergers avant d'être Empe-

reurs ou Chefs de la nation ; & l'on voit par le *Chou-king* & les Annales, que les premiers Chinois tirerent leur ſubſiſtance de leurs troupeaux & des fruits qui croiſſoient d'eux-mêmes, juſqu'à ce que leurs défrichemens & leur agriculture leur donnant de riches moiſſons, les miſſent dans une plus douce abondance. Il eſt inutile d'entamer des recherches ſur la Dynaſtie des *Hia*, ou premiere Dynaſtie, pour ſavoir juſqu'où elle etoit riche en troupeaux, & même ſur celle des *Chang* qui lui ſuccéda : les livres qui en parloient ont péri. Tout ce qu'on peut aſſurer avec plus de certitude, c'eſt que les *Man*, les *Y*, & les autres Chinois diſcoles qui ſe ſéparerent de la colonie dès le regne de *Yao* & de *Chun*, ou par mécontentement de l'adminiſtration ou pour n'avoir pas voulu des travaux agraires, emmenerent avec eux leurs troupeaux dans les montagnes & les déſerts où ils ſe retirerent, & n'ont jamais voulu être que paſteurs. Quelques Lettrés ont eu la bonne-foi d'avouer que l'averſion & le mépris pour eux, qu'une génération a tranſmiſe à l'autre, ont pu être la vraie cauſe du préjugé national contre la vie paſtorale, toujours miſe au dernier rang, renvoyée peu-à-peu aux exilés, puis aux pauvres & aux eſclaves, & laiſſée enfin dans l'obſcurité & l'oubli. Le marchand même & le ſoldat ſont au-deſſus du berger, comme le colon eſt au-deſſus d'eux.

Il n'en etoit pas ainſi ſous la Dynaſtie des *Tcheou*, qui a eté la troiſieme, la plus longue de toutes, & à bien des egards, la plus heureuſe & la plus illuſtre. On voit par le *Tcheou-ly*, que, ſoit que les Légiſlateurs euſſent en vue d'anoblir & de conſacrer la vie paſtorale des premiers chefs de leur famille, lorſqu'elle commença ſon etabliſſement dans le *Chen-ſi*, ſoit qu'ils prétendiſſent accréditer les troupeaux & en procurer les ſecours à toutes leurs provinces, ils avoient mis dans le trimeſtre d'eté les grands Mandarins & leurs ſubalternes, qui veilloient ſur la régie des troupeaux. *Ouen-ouang* les avoit prévenus dans

son *Y-king*, par les belles choses qu'il dit sur le symbole *yang*: & son fils, le grand *Tcheou-kong*, enchérit encore sur lui dans ce qu'il ajouta à ce grand ouvrage. Quoi qu'il en soit, les Législateurs de cette grande Dynastie réussirent parfaitement à anoblir & à accréditer la vie pastorale; les bergers ne furent pas distingués des colons, & on voit, par les vers du *Chi-king*, que les Poëtes, ou ne les séparoient pas dans leurs chansons, ou les chantoient alternativement avec la même effusion de cœur, & la même magnificence de poésie. Ceux de tous les âges suivans les ont imités; malgré l'avilissement & l'oubli où est tombée peu-à-peu la vie pastorale. Encore de nos jours, les Pindare & les Rousseau chinois ne parlent jamais si tendrement à l'Empereur des soins que ses peuples attendent de sa bonté, que lorsqu'ils chantent le berger & son troupeau. L'Empereur semble les y avoir invités par plusieurs charmantes poësies, où l'allégorie naïve du pasteur lui fournit mille agréables manieres de raconter ses soins, ses inquiétudes & ses sentimens paternels pour ses sujets.

Le Gouvernement des *Tcheou* fut un Gouvernement féodal. Les Provinces d'alors etoient des Principautés soumises à l'Empereur, & dépendantes de lui comme souverain Seigneur, & elles etoient rangées autour des immenses terres d'héritage, & des domaines impériaux qu'il gouvernoit immédiatement par lui-même. Dans cette grande division de la Chine, très-peu peuplée encore, quoique onze cens ans seulement avant l'ere chrétienne, les terres labourées etoient au centre de chaque Principauté, puis venoient les vergers & les pâturages que terminoient des forêts & des bois. Que de sagesse & de grandes vues dans cette division! Il est aisé de voir combien elle etoit propre à assurer la tranquillité commune & à faciliter les progrès de l'agriculture & de la population. Les terres des pâturages etoient partagées entre les troupeaux de bœufs & de

chevaux, & ceux des bêtes à laine. Ces derniers furent long-tems très-nombreux, & une source abondante de richesses. Du tems même de Confucius, c'est-à-dire, à la fin du sixieme siecle avant l'ere chrétienne, les troupeaux de bêtes à laine étoient la grande richesse des Principautés du Nord. Les troubles de l'Empire, les guerres civiles, les incursions des Tartares, la décadence de la Dynastie des *Tcheou*, & la tyrannie de *Tsin-chi-hoang*, exposoient les bergers à trop de périls & d'oppressions pour qu'ils pussent se soutenir. La Chine ne conserva que ceux qui ne purent se sauver dans les solitudes des montagnes: & on peut dire en général, que depuis la grande révolution qui ôta les terres aux colons, & produisit un nouveau plan de Gouvernement, elle n'a plus été riche en bêtes à laine. Les anciennes persuasions, des vues de politique, l'appât de l'intérêt ont réussi quelquefois à multiplier les troupeaux dans les Provinces du Nord & de l'Occident; mais tantôt les besoins prétendus des armées, & tantôt une cavalerie immense à qui il falloit tous les pâturages, tantôt les troubles ou les tyrannies du Gouvernement, & tantôt les progrès de la population & de l'agriculture, comme de nos jours, ne leur ont pas permis de se soutenir. Quelque vaste que soit l'Empire de la Chine, ce ne seroit pas exagérer, ce semble, de dire qu'on y compte moins de bêtes à laine qu'en France; mais il faut avoir la bonne-foi de reconnoître que les Provinces du Midi n'en ont pas besoin, & pourroient difficilement en nourrir; & que la Tartarie, qui en est couverte depuis la mer du Japon jusqu'à la mer Caspienne, en fournit des armées tous les ans pour les boucheries.

A s'en fier aux livres chinois tant anciens que modernes, nos Naturalistes auroient des additions à faire aux leurs sur les bêtes à laine, dont ils n'ont pas connu ou distingué toutes les especes. Comme nous n'entendons ni la matiere ni le langage dans lequel

on en parle, nous nous bornerons à obſerver en général, qu'outre les trois eſpeces de belier dont parle M. Linneus, on diſtingue encore celui de *Ha-mi*, à queue de cheval, & celui à queue en eventail, dont on tire la graiſſe au printems; celui des deſerts de l'Occident qui eſt grand comme un petit âne, & peſe juſqu'à 80 & 100 livres, & celui qui a une boſſe ſur le dos comme le chameau. Quant aux différences du poil fin, long, ſoyeux ou friſé; des jambes extrêmement courtes ou fort hautes; de la tête petite ou fort groſſe; de la couleur blanche, noire, jaunâtre, marron, couleur de biche, nous n'en parlons que pour indiquer qu'on y a egard, ſelon l'eſpece, quand on en fait uſage pour des remedes. Les grands recueils parlent, ſous leur année, de beliers préſentés à l'Empereur, qui n'avoient qu'une ſeule corne au milieu du front, qui en avoient trois, quatre, cinq, ſix & juſqu'à dix, & d'autres qui les avoient epineuſes. Ils parlent auſſi d'agneaux à pluſieurs queues ou à pluſieurs bouches, ou à pied de cheval, & de monſtres à une tête & deux corps, ou à deux têtes & un ſeul corps. Dans un, les têtes etoient oppoſées; un autre finiſſoit aux reins, n'ayant point de cuiſſes ni de jambes de derriere; un autre enfin avoit la tête comme fondue à la naiſſance du col, tant elle etoit applatie, & comme collée au poitrail.

Les Naturaliſtes chinois ſont forcés d'avouer que le belier & la brebis perdent de leur intelligence & de leur courage, à proportion que leur maniere de vivre en troupeau eſt plus gênée, plus contrainte & plus dépendante. On s'apperçoit ſur-tout de cette différence dans ceux que les Tartares laiſſent errer à leur gré au milieu des déſerts des environs du *Cha-mo*, & ceux-ci encore ſont fort au-deſſous des petits troupeaux de beliers & de brebis ſauvages qu'on y a trouvés quelquefois. Il faut convenir qu'ils etoient de l'eſpece de ceux que nous avons dit être grands comme de petits ânes; mais auſſi les Tartares les mon-

toient, & en faiſoient uſage pour leurs courſes. L'Empereur *Vou-ty* de la Dynaſtie des *Tſin*, & *Ouen-ty* de celle des *Song*, ſe promenoient dans leurs jardins ſur de petits chars qui en etoient attelés. Cela a valu aux enfans de condition d'être promenés ainſi par des moutons & des brebis dans l'enceinte de la maiſon paternelle, & même dans les plus grandes rues de *Péking*. Nous en avons rencontré pluſieurs fois aſſis ſur de petites bergeres à roulettes, & environnés d'un grouppe de leurs gens; les moutons ou les brebis ſont dreſſés à cela, & guirlandés, ſelon la ſaiſon, de rubans ou de fleurs; ils tirent fort joliment & quelquefois aſſez vîte la petite voiture, à trois ou quatre roues, qui eſt toujours d'une forme très-elégante, mais peu elevée de terre. Les Seigneurs Tartares donnent une ſelle à un mouton choiſi, bien dreſſé, & le font monter à leur enfant dès qu'il a quatre ou cinq ans, pour l'accoutumer au cheval: exercice qui réuſſit toujours, parce qu'on gouverne le mouton à ſouhait, & qu'on ſoutient le petit cavalier des deux côtés. S'il montre de l'adreſſe, du courage, & ne veut plus être ſoutenu, cela fait une nouvelle dans la famille, & ſon pere a bien des louanges & des embraſſades à lui donner.

Comme les Chinois mettent beaucoup de réflexion & de ſang-froid dans leurs recherches, leurs obſervations & leurs expériences; ils ſont plus que timides dans leurs aſſertions, & ils conſervent précieuſement toutes les traditions des premiers âges. Nous avions d'abord conçu de grandes eſpérances pour cette notice, de ce qu'ils ont ecrit ſur la maniere de conduire & de gouverner les bêtes à laine; mais ayant comparé ces ouvrages les uns aux autres & particuliérement pluſieurs de ceux qui ont eté ecrits dans le même tems par ordre de la Cour, nous avons vu qu'il n'etoit pas poſſible de les concilier, & qu'ils ſe contrediſent ſur divers articles très-importans. Ils le doivent, puiſqu'il s'agit de différentes Provinces dont le ſol, le climat & le cours des ſaiſons

ne

ne s'accordent point. Qui ne ſent pas que les pratiques de la Flandre & du Hainaut ne conviennent point à nos troupeaux de la baſſe Provence & du Rouſſillon ? Dans la penſée néanmoins que les principes généraux peuvent être appliqués à tous les pays quant aux conſéquences, & que les regles les plus particulieres à un canton fourniſſent des vues pour les autres, nous copierons ce qui nous a le plus frappés dans les livres chinois qui nous ſont tombés ſous la main, & nous eſpérons que la France pourra en tirer quelque utilité pour ſes bêtes à laine.

L'ancienne Gloſe du *Tcheou-li* range les bêtes à laine ſous l'elément du feu. Les Naturaliſtes chinois l'ont ſuivie ; mais comme l'on n'a que faire en Europe de ce ſyſtême, qui ſeroit long à expliquer, parce qu'il embraſſe tous les animaux, il ſuffira d'obſerver que la concluſion pratique qu'on en tire, c'eſt que toute bête à laine eſt d'un tempérament qui ſouffre de l'humidité, & que les pays pleins d'eau ou marécageux lui ſont contraires, de façon qu'elle y ſouffre, y eſt maladive & y perd ſes meilleures qualités, non-ſeulement pour ſa toiſon, mais encore pour ſa viande, & même pour ſon lait. Nous ne ſerions pas eloignés de croire que cette perſuaſion d'expérience ou de préjugé, que nos Savans atteſtent, a ſinguliérement contribué à diminuer les troupeaux dans un grand nombre de Provinces. Car il eſt certain qu'on s'y eſt pris de bien des manieres avant d'y renoncer, ſur-tout au commencement de la Dynaſtie régnante, lorſqu'on avoit encore des terres pour des pâturages. Chacun a fait ſes eſſais, ſoit ſur les bêtes à laine nées dans le pays, ſoit ſur celles qu'on faiſoit venir des provinces voiſines, ou même d'au-delà de la grande muraille, & de la Tartarie, & aucun n'a réuſſi aſſez pour oſer continuer. De grandes maladies dévaſtoient tout-à-coup les troupeaux, & ce qu'on en conſervoit etoit rejetté des boucheries. Nous n'oſerions

nier que le préjugé n'influât beaucoup ſur ce dernier article. Mais outre que l'humidité, qui regne dans quelques Provinces, eſt toute autre que ce qu'on imagine chez nous, ſur-tout pendant certains mois, on convient généralement que les moutons qu'on y conduit d'ailleurs, même de Tartarie, dégénerent fort vîte, & y perdent leurs bonnes qualités pour la table, à proportion qu'on les garde.

Quoi qu'il en ſoit, les livres chinois erigent en principe que les bêtes à laine demandent un pays elevé, un climat peu pluvieux, des pâturages ſecs & des pelouſes fines. Aucun ſoin, diſent-ils, ne ſauroit ſuppléer à cela. Ils alleguent pour preuve déciſive de leur doctrine, l'expérience annuelle des moutons de quelques Provinces du Nord, qui engraiſſent dans l'etable où l'on eſt obligé de les enfermer, parce qu'on les nourrit d'herbes ſeches. Comme nous ne parlons qu'en hiſtoriens, nous ne prétendons rien garantir, & ſommes les premiers à avouer que bien des choſes peuvent changer en cette extrémité de l'Aſie. Nous ne diſſimulons pas que ſoit déférence pour des traditions des premiers tems, ſoit continuité de ſyſtême ou raiſon particuliere de pays & de climat, tous les livres s'accordent à dire que les pâturages trop frais & trop gras ſont mal-ſains pour toutes les bêtes à laine, que les herbes mouillées de la pluie & encore plus de la roſée leur ſont très-nuiſibles, & qu'on ne doit les laiſſer boire que de trois jours en trois jours, & tout au plus de deux jours l'un, même en eté. Ils vont même juſqu'à aſſurer que ſi l'on néglige cette grande regle, les troupeaux ſeront expoſés à diverſes maladies, la propagation y ſera moins ſûre, moins abondante, & que leur laine ſera moins fine, moins ſoyeuſe, moins belle : à quoi il faut ajouter que la chair des moutons deſtinés à la boucherie perdra beaucoup de ſes bonnes qualités & de ſa ſaveur.

Quoique nous en ayons fait la remarque ailleurs, nous la

réjéterons ici, ſinon à cauſe de ſon importance, du moins à cauſe de ſa ſingularité : l'ancienne police de la Chine fermoit la boucherie aux moutons pendant tout l'eté, ſous prétexte que leur viande etoit déſagréable & mal-ſaine pendant les grandes chaleurs. Comme les Tartares du Nord & de l'Occident ſuivent aſſez cette regle dans leurs déſerts, il pourroit ſe faire qu'elle eût quelque fondement pour certains pays, vu ſur-tout que la viande du mouton, qui eſt ſi bonne à *Pé-king* dans les autres ſaiſons, eſt à peine mangeable pendant les mois de Juin, Juillet & Août, dont les grandes chaleurs pourroient bien l'altérer par ce que les anciens appelloient *ſueurs d'urine* & *fonte de ſuif*.

Après les grands principes du choix du pays & des pâturages etablis, les livres chinois viennent aux regles particulieres & aux détails. Les anciens, diſent-ils, avoient fait leurs expériences, & en avoient conclu que les meilleures bêtes à laine pour chaque pays, ſont celles qui y ſont nées. Elles ſont trop foibles & d'une vie trop courte pour ne pas ſouffrir d'un changement de climat ; car pour les moutons qu'il contribue à engraiſſer, on ne peut en rien conclure, puiſqu'il n'a lieu que dans la plus belle ſaiſon des pâturages, & ne doit durer que quelques mois. Les plus nombreux troupeaux des anciens n'etoient que de trois cens ; & malgré la liberté des pâturages, ils ne mettoient jamais plus de mille bêtes à laine enſemble. Autant elles gagnent, ſelon eux, à être réunies en certain nombre, autant elles ſe nuiſent quand ce nombre eſt trop grand : les grandes maladies ſont alors plus communes, & font plus de ravage.

L'etable qu'on deſtine aux bêtes à laine doit être dans le voiſinage des maiſons, tournée au midi, ouverte au nord par une fenêtre qui y entretienne la fraîcheur en eté, & aide à renouveller l'air dans toutes les ſaiſons. Plus le toit en ſera haut,

plus elle ſera ſaine ; mais il eſt eſſentiel & indiſpenſable que le ſol en ſoit elevé de terre de deux pieds & demi à trois pieds, & aille aſſez en pente pour que l'eau s'ecoule & ne puiſſe pas croupir, même ſur le fumier, qu'on ne doit pas laiſſer au-delà de deux ou trois jours. Toutes les etables doivent avoir leurs rateliers. Il y en a qui les mettent le long des murailles, d'autres les elevent au milieu de l'etable, & c'eſt le mieux lorſqu'elle eſt aſſez grande. Ces rateliers ont le bon effet d'exciter, de modérer l'appétit des bêtes à laine, & d'empêcher qu'elles ne dégradent & ne ſaliſſent les herbes ſeches qu'on leur donne en plus ou en moindre quantité, ſelon la ſaiſon. On dit en général que pour un troupeau de trois cens têtes, il faut enſemencer trente arpens de bonne terre en luzerne, pois & diverſes ſortes de grains, qu'on coupe en foin à pluſieurs repriſes, pour être la reſſource de l'hiver, avec l'armoiſe, l'aurone, & quelques feuilles d'arbres qu'on a ſoin de cueillir & de faire ſécher en leur tems. Du reſte chaque Province a ſa pratique, ſelon la durée de ſon hiver & le cours qu'y prennent ou *la pluie*, ou la neige & les vents ; mais toutes ſont très-fidelles obſervatrices de la très-ancienne pratique de ſuſpendre deux ou trois morceaux de ſel dans chaque grande etable. Comme, grace au beau plan d'adminiſtration de la Dynaſtie régnante, le ſel eſt à très-bas prix dans toutes les Provinces, ceux qui ont des troupeaux en font fondre dix à douze livres pour en former des pains, tels qu'il les leur faut pour être ſuſpendus dans une etable & préſentés à leurs bêtes à laine, de maniere à les fortifier & à les mettre en appétit, ſans les expoſer à en trop manger. Outre cela ceux qui ont ſoin du troupeau les retirent par fois, & ont leurs regles, ou plutôt leur coup-d'œil pour cela.

Une courte digreſſion ſur le ſel ne ſera point ici déplacée, & pourroit avoir ſon utilité. L'hiſtoire des ſels, à la Chine, depuis

près de vingt siecles, est plus qu'humiliante pour l'humanité. Si on excepte quelques intervalles passagers & fort courts, le Gouvernement en avoit fait une source d'injustices & d'oppressions. Il faut le témoignage des monumens publics pour se résoudre à croire où en vinrent les choses. Pour comble de malheur l'administration des *Song* avoit si bien embrouillé la matiere, que le Fondateur de la Dynastie des *Ming* fit travailler en vain à l'eclaircir, & ne put exécuter ses projets. Le pere de l'Empereur régnant divisa ses recherches, & se procura des Mémoires détaillés, sûrs & exacts; 1°. sur la quantité de sel qu'il falloit pour chaque Province; 2°. sur ce qu'on tiroit de sel chaque année, ici des mines, là des puits, des fontaines, ou des lacs & etangs, & sur-tout des côtes des marais salans; 3°. sur le prix auquel revenoit la main-d'œuvre de chaque endroit; 4°. sur ce que la dépense de l'importation y ajoutoit pour tout l'Empire; 5°. sur la somme totale de l'argent que produisoit le sel pour le trésor de l'Empereur, bonne ou mauvaise année. Des hommes patriotes & intelligens travaillerent après sur ces Mémoires, & proposerent leur plan qui fut agréé. Or en vertu de ce plan le sel est très-commun & à très-bas prix dans tout l'Empire, quoiqu'il produise des revenus incroyables à l'Empereur. Mais il est marchandise par-tout, marchandise achetée à l'Empereur en premiere instance, & vendue dans les lieux où elle vient de plus loin, presque au même prix que dans ceux d'où on la tire. Par exemple, il n'est qu'à deux sols la livre, soit à *Pé-king*, soit dans le reste de la Province. Du reste les 10,000 barques qui apportent, des Provinces, le tribut en riz par le grand canal, s'en retournent chargées de sel : sorte d'economie dont la sagesse peint tout le nouveau systême.

Le Docteur *Lan-tchao*, de la derniere Dynastie, a fait un ample recueil des principes & des maximes des anciens sur les attentions, les soins & les précautions que demande le choix d'un

Pasteur. *Tout le reste ne pouvant réussir que par lui*, dit l'ancienne Glose du *Tcheou-ly*, *on risque tout à le prendre à l'aventure.* D'après le résultat des discussions chinoises, on ne doit pas confier un grand troupeau ni à des jeunes gens, ni à des paresseux, ou à des caracteres vifs & emportés. Un Pasteur doit être dans la maturité de l'âge, ami du travail, instruit par ses expériences, affectionné à son troupeau, attentif à tout, modéré & débonnaire; le Docteur *Lan-tchao* en allegue & en détaille plusieurs bonnes raisons qu'il appuie d'exemples. Tout Chinois qu'il est, sa candeur l'oblige de convenir que les Montagnards & les Tartares ne réussissent si bien dans la conduite des troupeaux, que parce qu'ils s'en font une grande affaire, & ont une innocence de mœurs qui facilite & assure leurs soins. Quelques Mandarins célebres des premieres Dynasties ayant commencé par être Bergers, & quelques Empereurs des *Han*, *Ouen-ty* en particulier, *Tching-ty*, *Ho-ty*, ayant mis dans les charges & gouvernemens des villes, des Bergers dont la réputation etoit venue jusqu'à eux, notre Lettré se donna carriere, & prit pour thême le mot de *Ouen-ty: qui met tant de sagesse, de vertu, de zele, de générosité dans le gouvernement d'un troupeau, combien n'en mettra-t-il pas dans celui de ses compatriotes!* Il débite force vieille doctrine, dans laquelle il ne ménage pas les jeunes Lettrés, dont les principes de bienfaisance pour les gens en place, n'auroient pas suffi pour des troupeaux sous les *Tcheou*; & il soutient qu'il faudroit *charger d'abord de brebis, de chevaux ou de cochons*, certains candidats, avant de leur confier la moindre autorité sur le peuple. *Il est horrible*, dit-il, *que le pere & la mere de l'Empire confient un district entier à un homme à qui personne n'oseroit confier le plus petit troupeau.* Ce qu'il ajoute ne peut pas être traduit, & n'est un peu pardonnable, que parce que les Eunuques, qui etoient alors tout-puissans à la Cour (en 1510) ne gardoient aucune loi. Mais on voit

avec plaisir ce qu'il a recueilli sur les anciens Bergers chinois. Plusieurs souvenirs de notre France ont augmenté ce plaisir pour nous ; mais en particulier celui d'un Berger des Pyrénées que les neiges de l'hiver ramenoient tous les ans avec son nombreux troupeau à la maison de campagne du College de *Pau*. O quel sage ! quel chrétien ! quelle grande ame ! Nous passions les après-dînées entieres à l'entendre parler de Dieu, de la vie intérieure, de la philosophie, du spectacle des campagnes, *&c.* Il n'etoit point marié & ne l'avoit jamais eté, s'etant consacré à Dieu dès sa jeunesse. Il menoit une vie fort austere, & réservoit pour ses neveux & pour les pauvres, ce qu'il tiroit chaque année de son troupeau. Du reste nous n'avons fait mention de lui que parce qu'il entendoit excellemment à gouverner ses moutons, & que, si l'on veut avoir des connoissances sûres & pratiques pour chaque province, on ne sauroit mieux faire que de recueillir les traditions & expériences de nos vieux Bergers, gens de bien ; quitte à les rectifier, à les analyser, & à trouver les grands principes qu'elles ne font qu'indiquer.

Qu'on ne se mette pas en peine de quelques contradictions apparentes entre les assertions de nos Bergers de différentes Provinces : ceux qui ont ecrit ici le plus en détail sur le gouvernement des troupeaux, sont les premiers à avertir que selon que l'on s'avance vers le Nord ou vers le Midi, vers l'Orient ou vers l'Occident ; selon même que le pays est bas ou elevé, exposé à certains vents ou à certains brouillards, sujet à des révolutions subites dans l'air & à des inconstances de saisons, il faut y suivre des regles particulieres, sous peine d'exposer ses bêtes à laine à des maladies générales & même epidémiques, qui y feront de grands ravages. *Nos Chinois qui ont vécu avec les Tartares* (dit *Man-ouei*) *ont appris d'eux que les herbes des pâturages mouillés par certains brouillards d'automne ou du*

printems, causent des maladies, sinon aux brebis & aux beliers un peu vieux, du moins à tout ce qui est jeune dans le troupeau. Cela n'etoit pas inconnu aux Chinois des premieres Dynasties, puisqu'ils avoient etabli comme une regle générale, que dans tous les pays où il y a des brouillards le matin, soit au printems, soit en automne, ou même une forte rosée, on ne conduiroit les troupeaux aux pâturages que lorsque le soleil les auroit dissipés. Il paroît encore qu'on avoit la même attention après la pluie, sur-tout dans des endroits ou peu aérés, ou bas & humides. Pour tout dire, autant les anciens cherchoient de gras pâturages pour les bœufs & les chevaux, autant ils les evitoient pour les bêtes à laine, non seulement à cause de leur tempérament, ainsi qu'il a eté dit plus haut, mais aussi pour ne pas les exposer à l'insalubrité des herbes trop pleines de suc & d'humidité : insalubrité qui croît, selon le livre *Tsiuen-nong*, par la maniere même dont les bêtes à laine paissent, trop prompte pour être saine & réglée sur leurs besoins. L'attention paroîtra ridicule, cependant nous la trouvons indiquée par des Ecrivains trop sensés pour oser l'omettre. Dans la Province du *Chan-tong* & dans celles du *Chen-si*, du *Sée-tchouen*, quand les pluies annuelles ont couvert les grands pâturages, d'une herbe fraîche, tendre & abondante, on la laisse croître, monter, grainer, & se sécher à-demi avant d'y conduire les grands troupeaux : ou si on les conduit dans ces pâturages si verdoyans, ce n'est que par intervalles, & en les y préparant par d'autres, où les rochers & le sable laissent croître, avec peine, quelques plantes parfumées, à la vérité, & odorantes, mais un peu ligneuses, & presque sans suc. Qu'on n'aille pas se récrier sur tout cela, non plus que sur ce que nous dirons encore, comme si nous voulions surcharger l'Europe de soins, dont elle s'est passée jusqu'à nos jours, & dont elle n'a que faire pour l'avenir. Nous n'en avons pas la premiere pensée; mais si l'on veut

veut savoir ce qui se dit & se pratique à la Chine, qu'on ne s'en prenne pas à nous de ce que les choses ne sont pas comme l'on voudroit. Ne sera-t-on pas maître de les envisager ainsi qu'on l'entendra, & de n'en faire aucun usage? Quant à la grande objection, que le plus facile, en fait de troupeaux, est le plus sage & le meilleur, on l'a faite ici, & l'on y a répondu, il y a plus de vingt siecles, « qu'en fait de troupeaux, comme en fait d'agriculture, » le succès seul décide. Or, comme une expérience continuelle » a prouvé que la gale, la toux, & les autres maladies des » bêtes à laine, ne désolent les bergeries que lorsqu'on s'est » négligé sur le choix & les attentions que demandoient les » anciens pour les pâturages, il n'y a pas à hésiter, vu qu'on » risque tout. A supposer même qu'on conservera ses trou- » peaux en santé quelques années, que sont les soins qu'on se » sera epargnés, au prix de ceux que demande une seule ma- » ladie, & avec un succès si différent? Le *Tien* suprême a » attaché des profits immenses aux troupeaux des bêtes à laine, » & s'ils ne surpassent pas toujours ceux de l'agriculture, ils en » sont un heureux supplément; mais egal dans sa conduite en- » vers les hommes, il leur demande des soins & ne les accorde » qu'à leur travail. Qui changera cet ordre »? (Voyez *Tsiuen-nong*, liv. II).

Les anciens ouvroient les portes & les fenêtres de la bergerie, avant de conduire leur troupeau dans la campagne; & nous trouvons cet article fort recommandé pour toutes les saisons, mais sur-tout en hiver. Comme la raison qu'en alleguent les livres, a plus de trois mille ans, il ne feroit pas honnête de la copier. Nous trouvons dans presque tous, que quand l'hiver est ou pluvieux, ou trop froid, il vaux mieux garder son troupeau dans la bergerie que de l'en faire sortir, si ce n'est autant de tems qu'il faut pour la nettoyer, l'aérer & en ôter le fumier. Dans les cantons où l'hiver a ses beaux jours, on ne risque rien de

le mener au pâturage quand le soleil est un peu haut; mais il est essentiel qu'il en revienne avant que le soleil se couche. Ce qui regarde le printems & l'automne a eté dit. Pour l'eté, il y a deux pratiques qui reviennent, au fond, à la même, puisqu'on fait egalement sortir le troupeau au soleil levant & qu'on le ramene au soleil couchant; mais selon la premiere on le reconduit à l'etable vers neuf heures, & on l'en fait sortir vers les trois heures; au lieu que selon la seconde on se contente de le mener se reposer pendant le tems à l'ombre d'un vallon ou d'un bois. Messieurs les Lettrés qui la préferent, comme la plus ancienne, ne manquent pas de soutenir qu'elle est plus naturelle, & ne fatigue pas le troupeau d'une allée & d'un retour aussi mal-sains qu'inutiles. Mais cela les jette dans la question de la pleine campagne qu'ils traitent trop au long pour que nous songions à y suivre leur erudition & leur critique. Nous convenons néanmoins avec le Docteur *Leang*, que les Lettrés des trois dernieres Dynasties, qui ont disputé devant le public, auroient pu mieux s'entendre, & moins donner à leurs préjugés & à leurs systêmes. Les recherches *savantes* & curieuses qu'ils ont faites ont epuisé la matiere, eclairci tous les doutes, & poussé si loin leurs discussions qu'il n'en reste plus à faire. « On voit très-clairement, ajoute-t-il, qu'à laisser aux anciens textes toute leur
» autorité, & à s'en tenir à la seule conciliation des témoi-
» gnages qui soit raisonnée & satisfaisante, il est hors de
» doute que nos anciens Chinois, comme plusieurs Tartares de
» nos jours, ont laissé leurs troupeaux en pleine campagne le
» jour & la nuit pendant le grand eté, & une partie du prin-
» tems & de l'automne. Il paroît même que dans quelques
» cantons ils les y laissoient toute l'année, tandis que dans
» d'autres on ne les y laissoit jamais. C'etoit donc bien mal
» l'entendre que de se prévaloir de la pratique des premiers
» âges pour ne laisser jamais, laisser toujours, ou ne laisser que

» quelques mois les troupeaux en pleine campagne. Dès qu'elle » étoit si différente, on n'en pourroit rien conclure, si l'on » n'alloit pas jusqu'aux raisons sur lesquelles elle étoit fondée. » Or, ces raisons cherchées, trouvées & examinées, ont fait » voir que ces différentes pratiques etoient fondées sur les diffé- » rences du sol & du climat. On n'a laissé les troupeaux en » pleine campagne pendant la moitié de l'année, ou même » pendant toute l'année, que dans quelques cantons de l'Occi- » dent où il n'y a ni pluies ni brouillards, ni rosées, que passa- » gérement & par extraordinaire. Si l'on avoit voulu instruire » les derniers siecles, & non pas disputer, on auroit observé » que les peuples d'en-deçà & d'au-delà du *Cha-mo*, dont toute » la richesse est en troupeaux de bêtes à laine, ne suivent à cet » egard, dans tant d'endroits, la pratique de la pleine campa- » gne, que parce que la sécheresse continuelle du ciel le leur » permet, & qu'on la modifie dans d'autres cantons, ou qu'on » ne la suit pas du tout, non plus que dans les immenses déserts » du Nord où les pluies, les rosées, les brouillards, les neiges » & les vents froids la rendroient funeste ». Nous n'avons rien à ajouter aux paroles du Docteur *Leang* sur la question & sur la pratique de la pleine campagne pour les bêtes à laine: elles disent tout à qui cherche le vrai. Ce qui réussit dans un endroit ne conclut rien pour un autre. On doit se conformer au climat de chaque pays, & comme les climats varient beaucoup, cette diversité prouve très-invinciblement qu'il n'y a pas de regle générale à cet egard, & qu'elle seroit fausse & défectueuse par sa généralité.

Nous changerons bien de langage sur la maniere de mener paître un troupeau, & de le ramener à la bergerie. Nous trouvons prescrit & recommandé dans tous les livres, comme un point de très-grande conséquence, de le conduire lentement, au petit pas, & en l'arrêtant plutôt que de le presser. Outre

la raiſon générale des petits ménagemens qu'il faut avoir pour les vieilles brebis, pour celles qui ſont pleines, dans la ſaiſon, & pour leurs agneaux qui les ſuivent, dans une autre, on allegue encore les inconvéniens inévitables & toujours funeſtes d'une marche trop hâtée. « Un troupeau, dit *Kia-tſong*, qui » arrive au pâturage, fatigué & hors d'haleine, ne paîtra qu'avec » peine, & ce qu'il mangera ne lui profitera pas; mais s'il » rentre ainſi dans l'etable, il en ſouffrira encore plus, fût-elle » moins fraîche qu'elle ne l'eſt ordinairement. Qu'on en juge » par ce qui arrive au voyageur & à ſon cheval. Les anciens, » dont les attentions étoient ſi ſages & ſi réfléchies, avoient un » endroit près de la bergerie, pour y amuſer le troupeau & le » repoſer avant de l'y enfermer ». Le même *Kia-tſong* dit ailleurs, que dans les pâturages auſſi, le Berger doit avoir grand ſoin que ſon troupeau n'aille pas courant, quelque peu abondantes & ſemées çà & là que ſoient les herbes. Du reſte nous ne le citons que parce qu'il parle d'après les anciens, & ſoutient qu'en quelque pays & en quelque ſaiſon qu'on néglige ces ſoins, *peu importans en apparence*, on expoſe un troupeau à bien des maladies.

La tonte de la laine occaſionnera encore plus ſûrement & plus promptement des maladies dans le troupeau, ſi elle n'eſt pas faite dans ſa ſaiſon & avec les ſoins convenables. Pour la ſaiſon, elle varie ſuivant les pays & l'année. Dans les Provinces méridionales, où les beaux jours du printems commencent plutôt, on fait la tonte dès la ſeconde lune: au lieu que dans celles du Nord on la differe juſqu'au commencement de la quatriéme, quelquefois même plus tard, lorſque l'hiver a été long & lorſque les vents du Nord ſoufflent encore. Les anciens ſéparoient les agneaux & les brebis foibles avant la tonte, faiſoient baigner au grand midi, dans une eau claire & courante, le reſte du troupeau, & ils avoient leurs ſignes pour

distinguer combien de jours le bain devoit durer; mais ils avoient l'attention d'y préparer leurs brebis & leurs moutons par une nourriture choisie qu'ils leur donnoient à l'etable. Il paroît que quelques-uns faisoient la tonte à plusieurs reprises, & réservoient pour les derniers jours celle du ventre & de tout le bas du corps. *Mais*, comme dit le livre *Tsi-min-yao*, *une avarice stupide ne fit jamais alors un supplice de la tonte pour les troupeaux, & les plus pauvres auroient rougi de les tondre jusqu'à la nudité.* La remarque suivante ajoute que, toute autre considération à part, il faut laisser assez de laine aux brebis qu'on tond, pour que leur peau en soit couverte & cachée, sous peine de les voir devenir maladives ou même galeuses, comme il arrive souvent. *La nature elle-même nous a appris cette attention, en ne faisant tomber la vieille laine que lorsque la nouvelle a commencé à poindre.*

Les anciens Chinois filoient, teignoient leurs laines, & en faisoient des etoffes d'une grande beauté, à en juger par quelques vers du *Chi-king*, & par quelques anecdotes des petits Royaumes, sous la grande Dynastie des *Tcheou*. Soit diminution des troupeaux, soit usage plus commode du coton & plus grande facilité de le travailler, soit aussi vogue des pelleteries & etiquette de la Cour, on ne fait plus d'etoffes de laine que dans les provinces de *Chen-si* & *Cham-si*, & encore s'en sert-on plus pour les meubles que pour les habits. Qu'on conclue de là combien il y a peu à espérer qu'on puisse jamais faire un vrai commerce de draps avec la Chine.

Il nous est souvent venu en pensée qu'on rendroit un vrai service à nos pauvres colons, si on leur apprenoit à préparer aussi facilement & aussi bien que ceux de Chine, leurs peaux de brebis, de moutons & d'agneaux. Plus on iroit, plus on verroit combien elles sont d'un usage sain & commode pour ceux qui sont en plein hiver dans les champs. Peut-être même que la préparation chinoise, qui

ôte toute mauvaiſe odeur, ſeroit bien accueillie dans les villes. Les Provinces *Chen-ſi* & *Cham-ſi* font auſſi de grands & magnifiques tapis avec leurs laines; mais le prix en augmente beaucoup avec la grandeur; & quand ils ont vingt-cinq à trente pieds en quarré, ils ne coûtent guere moins que nos hautes-liſſes, ſoit à cauſe de leur velouté & de l'eclat durable de leurs couleurs, ſoit à cauſe de l'agrément du deſſin & de la bordure dans laquelle il eſt enfermé. En revanche on y fait à bon marché d'autres tapis en feutre, & preſque auſſi grands que les premiers. Nous ne nous ſouvenons pas d'avoir vu rien de pareil en France. Il s'en fait une conſommation prodigieuſe, parce que, juſques dans les villages, on s'en ſert en guiſe de tapis pour les *kams* ou eſtrades echauffées par un fourneau, ſur leſquelles on s'aſſied & on ſe couche en hiver. Les Chinois ſont venus à bout de les teindre par empreinte, de maniere à former un deſſin agréable, ordinairement d'une ſeule couleur, mais quelquefois auſſi de pluſieurs, & cette teinture dure autant que le feutre. Comme ces feutres ſont employés à une infinité d'uſages, on en fait de quinze, vingt pieds de long & même davantage, ſur deux pieds, deux pieds & demi de large. Le pavé de notre Egliſe en eſt couvert d'eſpace en eſpace pour que les Chrétiens puiſſent ſe mettre à genoux & s'aſſeoir pendant le ſermon. Ils ont tous environ deux lignes d'epaiſſeur au moins, & ſont fort compactes. Les fins qui ſont faits de laines choiſies & préparées avec ſoin, ont plus de corps & ſont plus chauds. A en juger par ce que nous avons lu & entendu dire de la façon de faire les feutres chinois, elle rentre dans celle de nos chapeliers; mais comme l'ouvrage eſt plus grand & plus groſſier, elle eſt plus ſimple, plus expéditive, & moins diſpendieuſe de beaucoup. Quant à ce que l'induſtrie mêle à la laine pour avoir de plus beaux feutres, & la cupidité pour qu'ils lui coûtent moins, cela nous meneroit trop loin.

Nous avons rendu compte ailleurs du principe général des Chinois sur la bonification, amélioration & perfection des fruits, grains, légumes & herbages pour chaque pays. Celui qui concerne les bêtes à laine n'en est qu'une application & une extension. A les en croire, ce n'est pas en faisant venir des beliers & des brebis des déserts de l'Occident, des plaines d'au-delà du *Cha-mo*, ou de la Tartarie septentrionale, qu'on parviendra à avoir de beaux troupeaux: si ce moyen devoit réussir, il auroit réussi depuis vingt siecles; mais en choisissant avec un soin particulier les agneaux qu'on destine à la propagation, en leur laissant tout le lait de leur mere, en les nourrissant avec une grande attention, & en ne prématurant point leur accouplement, il est impossible qu'en continuant cette pratique plusieurs années, surtout si l'on fait un troupeau séparé de ce qu'elle aura procuré, l'on ne parvienne à avoir des beliers & des brebis aussi beaux que le permet le pays: il ne s'agira plus que de continuer ces soins.

J'ai lu tout ce qu'a ecrit le Bachelier Ting-tchao, dit le *Pien-ming, & je me borne à observer que dans le* Kiang-nan *les bêtes à laine ont toujours la tête bien proportionnée au reste du corps, & la toison très-courte, au lieu que dans les Provinces voisines, elles ont la tête très-petite, le corps gros, & la toison pendante. Dans le* Chen-si, *celles des vallées ont les jambes fort courtes, & celles de la montagne très-longues.* Sa conclusion est que le sol, le climat, l'air, la nourriture agissant sur ces animaux, il ne s'agit pas de vouloir lutter contre, par des especes etrangeres qui exposent à des risques & dégénerent nécessairement. La phrase suivante mérite d'être rapportée: *Quand je fis la visite des Provinces de* Pé-tché-ly, Chan-tong, Ho-nan, Hou-kouang, Chen-si & Cham-si, *par ordre de l'Empereur, pour voir dans quel état y etoient les troupeaux, plus je vis les choses de près & par moi-même, plus je reconnus que ceux qui étoient mal soignés etoient misérables dans*

les cantons les plus avantageux, & que ceux qui etoient bien soignés réussissoient dans les moins favorables. Je ne dirai qu'un mot, les profits mal entendus sont des pertes. C'est attenter à ses agneaux que de traire leur meres lorsqu'elles sont mal nourries, ou avant qu'ils puissent paître un peu.

Les anciens avoient un belier pour dix brebis, & ils ne les laissoient pas vieillir. Il y a beaucoup de variété dans ce qu'ils disent sur la saison de l'accouplement & de l'agnelement, parce qu'ils parlent de différens pays & climats. Ce qu'on y voit de clair, c'est qu'il faut que les herbes commencent à poindre, dans les pays les plus froids. Quand le grand nombre des agneaux peut paître, les herbes seches, qu'on leur donne à l'etable, ne leur profiteront pas, & les légumes cuits avec de la farine, puis concassés, auxquels on est obligé de recourir par extraordinaire, seroient trop dispendieux. Nous trouvons qu'il y avoit un endroit séparé dans l'etable pour la brebis qui agneloit, qu'on l'y laissoit quelques jours avec son agneau, qu'on la nourrissoit avec soin, & que si la litiere fraîche sur laquelle ils etoient, ne suffisoit pas pour qu'ils fussent chaudement pendant l'absence du troupeau, on portoit un réchaud de braise couverte de cendres auprès d'eux. Ce dernier point ne paroît regarder que les Provinces septentrionales, où le froid est très-violent quand le vent du Nord souffle long-tems.

Les Chinois qui articulent si nettement combien de tems la vache, la jument, l'ânesse, la truie, *&c.* portent leur fruit, evitent de parler de la brebis. Nous n'avons trouvé qu'une vieille maison rustique qui dise quatre mois pleins, & un livre chinois fait en Corée, qui met quatre mois & demi ou cinq mois, selon l'espece; mais on le conclut assez bien, du tems que les autres indiquent pour l'accouplement, afin que les agneaux naissent de façon à trouver de l'herbe quand ils pourront paître: & cela revient assez au même, puisque ceux qui disent que la brebis

devenue mere au solstice d'hiver agnele en bon tems dans le *Kiang-nan*, avertissent ailleurs qu'il faut la faire couvrir trente-quatre à trente-cinq jours avant l'equinoxe d'automne. Nous ne nous sommes arrêtés à cette bagatelle, que parce que, si la brebis ne porte son fruit que quatre mois, c'est dans le systême d'ici, une nouvelle preuve de la briéveté de la vie des bêtes à laine, & parce qu'aussi cela fait un point fixe pour le gouvernement des troupeaux. Plus le tems avantageux pour la naissance des agneaux varie selon le pays & le climat, plus il est capital de pouvoir l'assurer pour celui qui convient à chacun.

Les modernes s'accordent à dire avec les anciens que quelques jours après la naissance des agneaux, le Berger doit les examiner & faire son choix; c'est-à-dire, destiner à la boucherie tous ceux qui sont foibles, contrefaits, & d'une toison de différentes couleurs; choisir pour ses beliers & brebis ceux dont la toison est blanche ou bien noire & belle, le corps bien proportionné, & les jambes fortes, le regard vif & la démarche assurée, la naissance enfin ni tardive ni précoce par rapport au pays. La mutilation des moutons se fait dix ou douze jours après leur naissance. C'est aussi le tems où l'on scie les cornes des agneaux destinés à être beliers, quand on n'en a pas pu trouver de nés sans en avoir: car on préfere ici ces derniers. Les Tartares dont les troupeaux paissent dans le désert ne suivent pas cette pratique, non plus que les Chinois qui conduisent les leurs sur les montagnes; parce que, selon eux, les beliers perdent leur courage avec leurs cornes, & ne savent plus s'avancer sans crainte & conduire hardiment le troupeau. Mais ils préferent ceux dont les cornes sont contournées en spirale.

Voilà à-peu-près ce que nous avons trouvé de plus avoué, de plus pratiqué, & de plus généralement enseigné dans les livres chinois sur la maniere de conduire & de gouverner les

bêtes à laine. Quant aux soins, attentions, précautions, ménagemens, industries & usages de détail, on en composeroit des volumes. Lorsque Messieurs les Lettrés se mettent à enseigner, tout ce qui alonge le discours leur est bon, & à l'exemple de quelques-uns d'Europe, sous prétexte de tout dire, ils débitent bien des inutilités, pour ne rien dire de pis. A les en croire, quand une brebis a agnelé, il faudroit la soigner comme une femme en couche. Ils sont si bonnes gens, qu'ils ne sentent pas le ridicule de ce propos vis-à-vis des Bergers qui voient leurs epouses, sur-tout les Montagnards, reprendre les soins du ménage un ou deux jours après leurs couches. *Il n'y a ni humeur, ni chagrin, ni envie de critiquer dans ma remarque*, dit le Bachelier *Ho-ki* à cette occasion, *mais un peu d'envie de me défendre contre les critiques qui m'ont attaqué sur ce que j'avois avancé qu'on prenoit le change sur l'agriculture, & qu'il ne s'agissoit pas de transporter dans les champs la théorie subtile des jardins & des parterres, mais d'encourager, de consoler le colon, & de lui faciliter son travail long & pénible. Ce qu'on dit des brebis qui agnelent, revient à la théorie des parterres & des jardins transportée dans les champs. Même puérilité, même enfance d'idées d'un esprit ivre des raffinemens du luxe du jour. Où en seroit la condition des Bergers vis-à-vis de leurs troupeaux, s'il leur falloit avoir pour leurs brebis, des soins si étudiés, si longs & si difficiles? Du reste, comme l'on a conduit nos Militaires de la Capitale à changer jusqu'à cinq fois d'habits en un jour d'automne, pour que, étant proportionnés aux différentes températures de l'air, ils ne s'enrhumassent point; on pourra réussir à force de petits soins à faire un besoin aux brebis qui agnelent, d'un régime délicat & etudié..... On cite les anciens; c'est-à-dire, ce qui s'est pratiqué pour plaire à des Reines sous les* Han, *les* Tsin, *les* Leang, *les* Seui *& les* Tang, *dans ces jours de mollesse, de faste & de luxe, où les femmes ne vouloient plus devenir meres, & où les hommes faisoient usage de*

fard à leur toilette. Nos anciens sont nos ancêtres des trois premieres Dynasties. Qui a jamais vu rien de pareil dans ce qui nous reste de leurs pratiques, eux qui avoient de si nombreux troupeaux? Revenons-y, & nous en aurons d'aussi beaux. Notre Auteur, qui vit les premieres conquêtes des *Yuen* & les avoit pleurées d'avance, ne fait guere que dire sommairement ce que nous avons exposé ci-dessus; mais comme il y a quelques phrases qui ont leur utilité, nous allons le copier par maniere de récapitulation. *Qui ne reconnoît pas la tendresse paternelle du* Tien *suprême dans les bêtes à laine? De tous les animaux, c'est l'espece qui nous demande le moins & qui nous produit le plus. Un mot dira tout. Il y a des peuples entiers qui n'ont que leurs troupeaux, & ils sont dans une abondance qui a souvent triomphé de notre agriculture, de nos arts & de nos trésors...... Quelles qu'aient eté les vues du* Tien *suprême dans le pâturage de ces animaux, soit de montrer leur destination pour nos tables, soit de donner des bornes à leur propagation, ils n'ont que peu d'années à vivre, & ce qui est bien remarquable, ils sont si faciles à conduire que, comme a dit un bel esprit de l'ancien Royaume de* Lou, *un enfant domine un troupeau de mille* yang...... *Le* yang *est un animal foible. On ne le rendra jamais assez fort pour que les grands froids, les grandes chaleurs, les grands vents ne lui soient pas nuisibles, si l'on ne se fait pas une affaire de les lui adoucir par l'accoutumance de la premiere vie, & par des soins convenables. Les transmigrations hors du même climat ne sont pas pour lui, à moins que ce ne soit en le conduisant du Midi au Nord en eté, & du Nord au Midi en hiver, ou de la plaine sur la montagne, & puis de la montagne dans les vallons. Toute fatigue lui est nuisible; mais le repos & l'inaction le sont encore plus. Dans le tems même qu'il paît, il ne faut pas qu'il s'arrête....... Son tempérament est ennemi de toute humidité: on ne doit pas même songer à y opposer des industries. Il ne peut que*

souffrir & dépérir dans les pays bas, marécageux, humides ou pluvieux. Dans les autres, l'etable où on l'enferme & la maniere dont on l'y tient, la nourriture des champs, & celle des mauvais jours ou de l'hiver, doivent être subordonnées à son tempérament, sous peine d'attenter à sa vie...... On ne moissonne que ce que l'on a semé........ Rêves & chimeres que tous les systêmes à economie philosophique, pour ne rien dépenser à nourrir les troupeaux & en tirer de grands profits. Toisons, lait, beurre, fécondité, peaux, &c. *tout dépend de la maniere dont on les soigne & dont on les nourrit. Les anciens n'ont jamais varié sur ce principe. Leur attention à cet egard alloit si loin, que dès que leurs bêtes à laine ne pouvoient pas aller paître, ou ne restoient pas assez long-tems dans les champs, y suppléer à l'etable etoit une regle générale pour tous les pays, & dans toutes les saisons.* Les citations & les raisonnemens qu'accumule ici *Ho-ki*, pouvoient être nécessaires dans son tems, mais on pense trop sagement en Europe sur ce point pour qu'il en faille alonger cette citation. Nous nous bornerons à remarquer avec l'Auteur de l'ancienne Maison Rustique des *Tang*, que *le troupeau le mieux nourri est celui qui produit le plus & qui se conserve le mieux, & que les dépenses à cet egard sont des gains & les epargnes des pertes.* Du reste cet excellent livre remarque fort sagement qu'il faut savoir se borner & s'attacher dans chaque pays à ce qui lui est propre, & comme l'effet naturel du climat & de la nourriture qu'y trouvent les troupeaux. Dans quelques endroits la fécondité des brebis est admirable & toujours heureuse. *On a vu des endroits dans l'Occident du* Chen-si *où elles devenoient meres deux fois dans un an, & donnoient souvent deux agneaux.* Dans quelques cantons les laines & les peaux sont plus belles. Dans le Nord & dans quelques endroits du *Chan-tong*, les moutons réussissent à souhait, & s'engraissent comme d'eux-mêmes. *Malheur à nos Bergers s'il se départoient de ces grands principes des*

anciens pour suivre les systêmes scientifiques, & raisonnés littérairement. Que peuvent entendre des liseurs & des faiseurs de livres à la conduite des troupeaux ? Leurs belles & tant vantées théories, n'eussent-elles contre elles que la multitude des soins qu'elles prescrivent, seroient absurdes dans une chose qui est confiée à des montagnards & à de bons paysans, & ne sauroit être trop simple & trop unie. Le glorieux Fondateur de la Dynastie régnante, & l'immortel Empereur Tai-tsong, *avoient vu ce grand point d'administration à la clarté pénétrante de leur génie, & réduisirent leur théorie sur les troupeaux, à procurer aux Bergers une vie douce, tranquille & aisée, comme les anciens ; & des succès admirables prouverent dans toutes les Provinces de l'Occident & du Nord, que ce n'est pas l'industrie qui manque aux Bergers, mais la pensée, le courage, & le moyen de la suivre. L'appareil de la science peut imposer dans les livres aux oiseux habitans des villes; mais les gens instruits savent qu'il ne faut qu'etaler diverses pratiques des Provinces qu'ils ont la mal-adresse d'eriger en principes, & de vouloir généraliser. Par exemple, il est très-bien entendu d'engraisser les moutons dès la fin d'automne, en mêlant beaucoup d'armoise aux herbes seches qu'on leur donne à l'etable; mais qu'a-t-on à faire de cette pratique, dans les endroits où la douceur de la saison permet de les conduire dans d'excellens pâturages, & n'oblige presque jamais de les enfermer même la nuit? Toutes les pratiques & industries des Bergers sont bonnes à recueillir, parce qu'elles sont raisonnées, fondées sur de bons principes, autorisées par le succès, & pouvant au moins donner des vues; mais outre qu'elles ne s'accordent pas assez & sont en trop grand nombre pour être toutes suivies dans un endroit, qui ne voit pas que ce qui convient dans le nord du* Chan-si *& du* Pé-tché-li, *n'est pas fait pour le* Chen-si *& le* Yun-nan ?

Nous avons eu quelque peine à copier cette longue citation, qui n'apprend rien à la France; mais nous avons pensé qu'elle

pourroit faire plaisir à ceux qui aiment à etudier le génie des Chinois, & à le suivre de Dynastie en Dynastie : car enfin cette citation est de la Dynastie des *Tang*, & a près de mille ans.

Après la viande de cochon, la viande de mouton est celle dont on fait le plus de cas à la Chine, & dont on mange davantage, au moins dans les Provinces du Nord & de l'Occident: car dans celles du Midi il n'y a presque pas de troupeaux, & les moutons qu'on y conduit seroient très-peu de chose dans les boucheries des grandes villes où il en faut toujours. Comme tous les pays d'au-delà de la grande muraille en fournissent les Provinces, ainsi que la Capitale, cela supplée à tout. Il est pourtant remarquable que, quelque bons que soient les moutons de Tartarie, leur viande perd son goût & ses bonnes qualités, si l'on differe de les envoyer au boucher. Nous trouvons dans les livres, que la meilleure est celle des moutons blancs. Celle des noirs est très-inférieure. Pour celle des moutons dont la toison est de différentes couleurs, ou plantée d'une maniere bizarre, ou dont les poils sont droits & roides, elle est décriée comme mal-saine. Les Chinois prétendent que cela ne peut venir que d'un vice de la constitution qui doit avoir de mauvais effets. Nous en faisons la remarque à découvert, parce qu'ils etendent cette maxime aux bœufs, aux cochons, *&c.* & que si elle est fondée, elle mériteroit qu'on y fit attention. Les vertus & les bonnes qualités qu'ils attribuent à la viande de mouton pour bien des malades, en mériteroit peut-être davantage; car il ne paroît pas que notre Médecine pense beaucoup à elle. Soit ancienne tradition, soit maniere de vivre du pays, soit façons & accompagnemens de ce remede, il paroît qu'on y a confiance avec raison. Du reste on préfere pour cet usage les moutons des pays les plus méridionaux, & on préfere ceux de montagne, qui sont couleur de biche, ou charains ou noirs; on rejette les blancs. Il ne nous appartient point de décrire

pour quelles maladies on en fait usage. Tout ce que nous nous permettrons de remarquer, c'est qu'on dit que le bouillon & la viande de mouton raniment le sang & rétablissent les forces, quand on en use à propos, sans en excepter même les vieillards, les gens de cabinet, les femmes epuisées par leurs couches, les dissentériques en convalescence, *&c.* & que pour cette raison on en interdit l'usage aux enfans. Au surplus comme les Chinois ne quittent pas un sujet sans l'avoir epuisé, tout dans le mouton devient matiere de remedes, excepté le foie, qu'ils soutiennent qu'on ne doit pas laisser manger aux plus pauvres, parce que sur cent moutons il y en a plus de quatre-vingt-dix en qui il est vicié & nuisible.

L'article des maladies des bêtes à laine mériteroit de nous arrêter, & demanderoit ce semble des détails. Mais outre que la différence des climats, de la nourriture, des soins, des espèces même de beliers & de brebis, rendroit inutile en Occident ce que nous en trouvons dans les livres, nous aimons mieux nous en tenir au mot des anciens Chinois; *il n'y a de maladies parmi les troupeaux, que celles qu'on leur cause, ou par défaut de soins, ou par mauvais choix de nourriture, ou par avarice en les laissant trop vieillir.* Si ce mot est aussi vrai que le soutiennent ici tous les modernes, & qui paroissent en donner de bonnes preuves, il ne s'agiroit plus que d'en faire l'application & d'en tirer des conséquences pratiques; au moins pouvons-nous assurer que les Empereurs de plusieurs Dynasties paroissent y avoir ajouté foi jusqu'à faire des Ordonnances pour charger les Mandarins d'en instruire le peuple, & leur dire qu'ils n'imputeront qu'à leur négligence à veiller sur les troupeaux, les maladies qui pourroient les désoler. Il est vrai que cela regardoit sur-tout les troupeaux de leurs Domaines; mais cela revient au même, vu que les livres faits pour tout l'Empire, par leur ordre, insistent encore plus sur ce point. Nous pouvons bien citer le dernier qu'ait

fait publier l'Empereur régnant. Après tout, ce mot des anciens Chinois paroît vrai dans sa généralité. Il n'y a ni préjugé, ni crédulité à penser qu'on préviendroit beaucoup de maladies, au moins epidémiques, parmi les troupeaux, avec plus de soins & d'attentions. Dans le livre publié par ordre de l'Empereur régnant, dont nous parlions tout-à-l'heure, on met en note cet aveu d'un des Auteurs cités. *J'avois un troupeau de deux cens têtes; moitié négligence, moitié epargne, je ne me mis point en peine de l'approvisionnement d'hiver en foin, en herbes seches, ni même en armoise. Les mauvais jours furent longs, la moitié de mon troupeau mourut de faim avant le printems; le printems venu, le reste eut la gale, & y succomba à cause de sa foiblesse: juste profit de mes epargnes. Que les autres profitent de mon exemple.* Sur cela il ajoute que ce qui lui a le mieux réussi, après la nourriture, qui est avant tout & supplée en partie à tout, c'est de tenir l'etable propre, d'en renouveller l'air sans cesse, de faire ôter aux brebis les ordures dont elles salissent leur toison, & de leur procurer quelquefois le bain avant l'accouplement & dans les grandes chaleurs.

Quant au renouvellement de l'air dans l'etable, nous le trouvons egalement recommandé par les anciens & par les modernes, comme un soin capital & décisif. Les Chinois suivent trop, peut-être en cela, leurs principes de Physique & de Médecine sur l'air, à qui ils attribuent une grande influence & une action continuelle sur les santés selon qu'il est pur ou chargé, neuf ou usé, *&c.* Mais à en juger par le peu d'attention qu'on y fait en Occident, pour les hommes même comme pour les animaux, on pourroit bien ne pas connoître assez combien il touche de près aux premieres sources de la vie. Car enfin, en admettant que nos climats nous dispensent des attentions qui sont nécessaires à la Chine, il faut avouer que l'on se néglige singuliérement chez nous sur le renouvellement nécessaire

nécessaire de l'air dans les chambres & dans les appartemens, quoique fermés, vîtrés à ne pas laisser entrer un vent coulis. Peut-être que les hommes publics devroient des soins à cet egard aux grands atteliers, aux lieux d'assemblée, aux prisons au moins, & aux hôpitaux. Du reste qu'on ne prenne pas le change sur l'air de Chine. Celui de *Pé-king*, le tems des grandes pluies pendant les grandes chaleurs excepté, est si bon & si vif, que quoiqu'on fume continuellement du tabac dans une chambre, il n'y reste aucune odeur, pourpeu qu'on soit attentif à en ouvrir de tems en tems la porte ou les fenêtres. Quoi qu'il en soit, nous copions ce que nous trouvons: le renouvellement de l'air est grandement recommandé ici pour les etables des bêtes à laine.

Ce n'est pas tout: à la premiere marque de maladie qui va commencer dans un troupeau, ou qui a commencé dans ceux du voisinage, c'est vers l'air que se tournent les soins. On conduit le troupeau sur les montagnes, sur les collines, ou du moins dans les endroits où l'air est plus libre, plus vif & plus pur. Cependant on nettoie l'etable avec une attention spéciale; on la tient ouverte long-tems; & on finit par y brûler de la menthe, de l'armoise, des graines de cyprès, de cedre, ou autre chose semblable, & on continue cela tant que durent le danger & la maladie. Nous n'avons garde de garantir que ces soins, qu'on accompagne d'une nourriture plus choisie, réussissent aux Chinois d'aujourd'hui, comme ils paroissent avoir réussi à leurs ancêtres des premieres Dynasties. Ceux-ci, chez qui ce fléau paroît avoir eté très-rare, tournoient d'abord leurs réflexions sur leur conduite & sur ce qui pouvoit avoir attiré la colere du *Tien* Suprême: toutes les réjouissances etoient suspendues dans le canton affligé; on remédioit aux abus qu'on avoit découverts; on commandoit même des jeûnes, & on n'exposoit plus de viande au marché. Il est dit en particulier que quand les

troupeaux de l'Empereur ou d'un Prince etoient en péril, on faisoit des recherches sur trois objets particuliers : d'abord sur le nombre des victimes qui auroient dû avoir eté fournies, & sur les choix qui en avoient eté faits; ensuite sur la viande que l'etat donnoit aux vieillards & aux malades qui avoient perdu toute leur famille, ou que son extrême indigence empêchoit de secourir : ce qu'on appelloit par honneur *le peuple du Tien* (*Tien min*), en y ajoutant les veuves & les orphelins; enfin sur les déportemens des Officiers de l'Empereur ou du Prince qui gouvernoient les Bergers, & leur faisoient toucher leurs gages. L'ancienne glose du *Tcheou-ly*, qui a conservé ce détail, ajoute que les maladies epidémiques des troupeaux etant envoyées par le *Tien*, comme les sécheresses, les inondations, & les sauterelles qui dévastent les moissons, c'est à lui qu'il faut s'adresser d'abord.

Selon l'ancienne police, & qui s'observe encore dans tout l'Empire, dès que les troupeaux d'un canton etoient attaqués de maladie, on n'en laissoit plus aller rien au marché, ni même sortir pour gagner un autre district; & la défense qui etoit rigoureuse, subsistoit jusqu'à ce que les Officiers publics l'eussent levée juridiquement après des informations sûres. Les particuliers séparoient totalement du troupeau, & jusqu'à guérison entiere, les brebis malades ou attaquées. Quelques-uns même poussoient les précautions plus loin. Ils creusoient un fossé profond à la porte de l'etable, & lui donnoient deux pieds à deux pieds & demi de largeur, pour connoître les brebis affoiblies & dont la maladie alloit se déclarer. Elles ne pouvoient sauter ce fossé comme les autres, malgré leur envie d'entrer dans l'etable, & on les séparoit avant qu'elles pussent communiquer le mal. Cette pratique fut conservée dans quelques montagnes du *Chan-si*, par des traditions héréditaires de la famille du Docteur *Siu*. Ce Lettré ayant observé qu'elle réussissoit, &

arrêtoit dès le commencement les progrès de l'epidémie, se fit un devoir de la répandre dans tout son canton. Il la porta ensuite dans le *Pé-tché-li*, dans le *Sée-tchouen* & dans le *Chan-tong*, où le conduisirent ses emplois, & il l'y vit réussir heureusement. Cela le détermina à la publier dans ses ouvrages, un siecle environ avant l'ere chrétienne. Mais comme il l'avoit enchassée dans un Mémoire de patriotisme & de zele, où il prouvoit invinciblement qu'il falloit revenir aux principes des anciens pour rendre aux mœurs publiques leurs anciennes candeur, loyauté & innocence, remettre sur-tout en vigueur l'ancienne loi, de chasser de l'armée & de renvoyer aux Mandarins locaux les soldats vicieux & corrompus; d'exiler des villes & des villages, les citoyens scandaleux & flétris; de reléguer sur la frontiere tous les Officiers du Palais & Mandarins du peuple prévaricateurs & notés; de tirer des etudes les ecoliers indociles & incorrigibles, *que l'Empereur lui-même*, dit-il, *alloit chasser de son College après un jour de jeûne, & reléguoit honteusement dans le désert pour toujours;* de proscrire enfin & de déshériter dans les assemblées de famille les dissipateurs & les libertins: ces grandes vérités, dont la corruption publique ne vouloit pas même qu'on rappellât le souvenir, empêcherent qu'on ne fît attention alors à la pratique qu'il indiquoit. *L'inconséquence eût eté trop grossiere & trop révoltante* (dit le dernier Editeur du *Tsiuen-nong*) *d'admettre & d'exiger pour les troupeaux, des précautions qu'on ne vouloit pas admettre ni exiger pour assurer, pour procurer & pour perpétuer l'innocence des mœurs publiques: d'autant plus qu'il etoit palpable & démontré qu'elles y etoient infiniment plus nécessaires. En effet ce ne fut que sous le regne de* Kao-tsong, *des* Tang, *lorsque tout l'Empire changea de face, qu'on recueillit la pratique publiée par le Docteur* Siu, *& qu'on la répandit dans toutes les Provinces, où elle s'est conservée jusqu'à nos jours dans plusieurs endroits, à leur grand*

avantage. Car enfin, dès que les troupeaux ſont attaqués de maladie, le capital c'eſt d'empêcher la contagion, & les précautions qui la détournent de plus loin ſont les plus ſages. Les brebis qu'on ſéparera du troupeau ne ſeront pas perdues, puiſqu'on pourra les ſoigner; mais les ſaines ſeront eloignées du péril, & les ſoins qu'on en prendra pour les conſerver, pourront & devront mieux réuſſir.

Les remedes dont on uſe ici pour guérir les bêtes à laine de leurs maladies, pourront bien perdre leur vertu en paſſant les mers, ſoit à raiſon de la différence des climats & de la nourriture, ſoit auſſi parce qu'en pareille matiere il faudroit avoir vu opérer, ſuivi un traitement, conſidéré chaque choſe en détail, & ſur-tout être fondé en connoiſſances, ce qui nous manque abſolument. Nous eſpérons néanmoins qu'on en pourra tirer quelque utilité, & dans cette vue nous nous riſquons à copier ce que les livres impériaux chargent les Mandarins d'enſeigner au peuple, comme etant d'une pratique facile & heureuſe par-tout.

La gale & la rogne les plus dangereuſes, dit-on, ſont celles qui commencent à la bouche ou au menton. On riſque tout à en différer le traitement: plus on le commence de bonne heure, plus on en aſſure le ſuccès. Le remede que nous trouvons le plus recommandé & le plus univerſellement pratiqué, conſiſte à faire infuſer de la racine d'aconit coupée par morceaux, ſur des cendres chaudes, pendant deux jours & deux nuits au moins, & puis à mêler un peu de fort vinaigre à cette infuſion. On frotte la gale ou la rogne de la brebis avec une brique bien mouillée & humectée de cette préparation, en la raclant aſſez pour qu'elle pénetre, mais non pas juſqu'à ecorcher. Pour plus grande ſûreté, on tond l'endroit attaqué & tout ce qui l'environne, pour que le remede empêche le mal de gagner. Si la gale ou la rogne ſont trop tenaces, ou ſalies de pus, il vaut mieux

les mouiller & humecter avec une brosse, que de se servir de la brique qui ecorcheroit. On dit ici que la gale & la rogne tombent après quelques frottemens, lorsqu'ils ont eté bien faits. Il y en a qui pour assurer une plus prompte guérison aux brebis malades, font une pâte de cendres d'armoise, & mieux encore de sa racine, avec du vinaigre chaud ou eau-de-vie chaude, & en frottent l'endroit attaqué après qu'il a eté humecté & pénétré par la composition précédente. D'autres se contentent de frotter la gale ou la rogne avec une pâte faite de rapures de sabot de cochon, tué en hiver, & de réalgal. Nous trouvons dans une note, que les bêtes à laine guéries de la gale ou de la rogne, engraissent après très-aisément & très-vîte; mais il faut se presser de s'en défaire. On ne doit plus en rien espérer, & on risque tout à les garder dans le troupeau.

La chassie des yeux & la morve paroissent les maladies qu'on craint le plus ici pour les brebis, après la gale & la rogne, parce qu'elles sont epidémiques & presque toujours mortelles. Pour la chassie des yeux, presque toujours suivie de la morve, on fait fondre de bon sel dans du bouillon, puis on délaie dans ce bouillon du bois de saule pourri & réduit en poussiere. Quand l'espece de boue qui se forme est bien pénétrée de bouillon salé, on enduit les yeux & le nez des brebis attaquées, & sous peu de jours elles guérissent. Nous trouvons bien d'autres remedes; mais pour les uns, nous ne savons pas assez sûrement la correspondance des noms européens avec les noms chinois, pour oser en risquer la traduction; pour d'autres, la superstition ou le préjugé ont mis trop de formalités dans leur préparation. Pour tout dire, nous n'avons rien compris à la façon dont on réduit un petit poulet à picoter le nez de la brebis jusqu'à ce qu'il en ait tiré un ver qui cause son mal. Le singe ou la marmotte, qu'on lie sur une planche au haut d'une perche plantée dans l'etable, pour consumer le levain du mauvais air, sont

une invention du dixieme ſiecle, & pourroient bien venir de la boutique des Bonzes.

Pour la roideur & le froid des jambes, dont les brebis ſont attaquées quelquefois, on fait cuire à la vapeur de l'eau bouillante, du ſuif de belier avec du ſel, puis on le fait fondre dans une caſſerole de maniere qu'il rouſſiſſe, & puis on engraiſſe les jambes malades à pluſieurs repriſes, ſi beſoin eſt; mais il eſt eſſentiel que les brebis attaquées n'approchent pas de l'eau, & que l'endroit où elles repoſent ſoit bien ſec. Le remede dont on ſe ſert pour ce qu'on appelle ici *feux*, *ardeur*, *démangeaiſon des jambes*, ſe rapporte aſſez au précédent. Quand le ſuif imprégné de ſel eſt bien cuit à la vapeur de l'eau bouillante, au lieu de le faire fondre & rouſſir dans la caſſerole, on applique deſſus un gros fer rouge, & on le fait dégoutter dans un vaſe à proportion qu'il ſe fond, puis avant qu'il ſoit froidi & figé, on oint les jambes des brebis malades, qui, dit le livre, guériſſent le jour même, ſi le remede eſt bien appliqué. Du reſte, il y en a qui ſe ſervent de beurre ſalé au lieu de ſuif, pour l'une & l'autre maladie.

Mais à propos du mot de beurre, qui vient de nous echapper, puiſque nous y ſommes encore à tems, nous réparerons notre inattention à ne rien dire de l'uſage que les Chinois font du lait de leurs brebis. A parler franchement, Meſſieurs les Lettrés n'aiment pas qu'on traye les brebis, à moins qu'elles n'aient perdu leur agneau : le profit, diſent-ils, eſt très-mal entendu. Un agneau mal allaité ne ſera jamais fort, & il eſt mal allaité dès qu'on lui dérobe la moitié du lait que lui deſtinoit la nature. Ils vont juſqu'aux preuves, & ſoutiennent qu'on ne peut attribuer qu'à la pratique de traire ou de ne pas traire les brebis, la ſupériorité des troupeaux de quelques endroits du *Chen-ſi* & du *Chan-ſi*, ſur ceux du reſte de ces Provinces, &, ce qui mérite bien attention, leur facilité à ſe multiplier, & leur exemption

continuelle de la plupart des maladies qui désolent les autres. Quoi qu'il en soit, les Chinois font du caillé, des jonchées, du fromage & du beurre du lait de leur brebis; mais tout cela reste dans les lieux où sont les troupeaux. Si l'on en excepte *Pé-king* & quelques grandes villes, on ne trouve presque point de beurre ni de fromage; la Capitale même n'en est un peu mieux fournie aux approches de l'hiver, que parce qu'on y en porte de toute la Tartarie. On y porte aussi une biere & une eau-de-vie qu'on fait avec du petit-lait, & qui sont fort au goût des Tartares. Comme il nous en vient quelquefois en présent, même du Palais, nous avons eté à portée d'en goûter, & il nous a paru que nos Européens ne s'en accommoderoient guere. Parmi les différentes manières de faire ce vin, & cette eau-de-vie qu'on trouve dans les livres, on vante sur-tout le mêlange des laits de brebis, de vache & de jument. La Dynastie régnante n'a pas manqué de les faire insérer dans les livres qu'elle a publiés, & toujours avec l'attention marquée de les faire copier sur les plus anciennes collections des *Han* & des *Tang*, ou même des *Tcheou*, qui après-tout pouvoient bien les avoir reçues des Tartares de leur tems.

Nous n'avons pas eu le loisir de faire des recherches suivies, sûres & exactes: ainsi nous n'avons garde de rien assurer sur l'espece de peste qui fait quelquefois de si affreux ravages dans les troupeaux d'Europe. Cependant comme nous avons eté dans le cas d'ouvrir & de feuilleter bien des livres, le profond silence qu'ils gardent sur ce fléau nous fait conjecturer que s'il est connu à la Chine, il y est très-rare. Nous ne voyons guere que ce qui est dit d'une maladie epidémique de 1135 dans les troupeaux de l'Occident & du Nord, qui puisse y avoir trait; encore cela pourroit bien ne regarder que la Tartarie soumise aux *Kin*, maîtres alors de tout le Nord de la Chine, & qui en effet a eté & est encore affligée de

ce fléau. Nous n'insistons sur cette remarque que parce que les livres chinois ne parlant point de peste, ni de bien d'autres maladies qui désolent nos troupeaux, nous ne pouvons en rien dire.

PRÉPARATION DU PETIT INDIGO.

LA Chine eſt en poſſeſſion de ſes teintures depuis les tems les plus reculés. Les plus anciens livres en parlent comme d'une pratique connue dans les campagnes, & le partage du ſexe. Il paroît hors de doute que la plante *lan*, ou anil, dont on tire l'indigo, a eté connue & cultivée pour la teinture, bien des ſiecles avant l'ere chrétienne, comme elle l'eſt de nos jours. L'anil ne pouvant bien croître que dans les provinces méridionales, le génie chinois, à qui tout moyen eſt egal pourvu qu'il conduiſe ſûrement au bien public & le procure, eſt venu à bout de ſuppléer l'anil par une autre plante, & d'en tirer un demi-indigo, diſoit-on jadis; mais il faut dire maintenant un vrai indigo : car les belles teintures bleues qu'il donne, parlent aux yeux & réfutent tous les raiſonnemens.

On appelle cette plante *ſiao-lan* (le petit bleu) dans le *Pé-tché-li*, & dans les autres provinces du Nord où on le cultive annuellement. Le feu P. d'Incarville en ayant vu des champs aux portes de *Pé-king*, en parla dans ſes lettres. MM. de Machault & de Trudaine lui demanderent des graines du *ſiao-lan*, & des détails ſur la maniere de le cultiver, d'en tirer l'indigo, & d'employer cet indigo dans la teinture. Ce Pere ſe donna des ſoins infinis, & vint à bout d'envoyer tout ce qu'on demandoit : nous ignorons ſi on a fait uſage de ſes Mémoires. M. de Juſſieu ecrivit ici il y a près de trente ans, que le *ſiao-lan* avoit fort bien réuſſi au Jardin du Roi, & qu'il en avoit pluſieurs pieds. On nous a demandé de nouveau, en 1777, quel eſt le procédé chinois pour préparer l'indigo, ou pour mettre en fermentation & détacher la partie colorante en bleu de la plante dont on le tire.

Il ne faut qu'ouvrir un livre chinois pour voir que le procédé des provinces Méridionales eſt abſolument le même que celui de nos iſles pour tirer l'indigo de l'anil. Le *ſiao-lan* ne donne pas ſon indigo ſi aiſément. Pour n'être pas expoſés aux incertitudes des recettes des livres & des oui-dire, nous avons voulu nous munir de nos propres obſervations & expériences.

Nous étant procuré de la graine de *ſiao-lan*, nous en fîmes ſemer une petite planche vers les fêtes de la Pentecôte, & ſemer à trochets ou bouquets, en mettant pluſieurs graines dans un trou, ainſi qu'on nous l'avoit preſcrit. Notre *ſiao-lan* commença à poindre peu de jours après, forma de petites touffes, & malgré la chaleur & la ſéchereſſe il profita ſi bien des arroſemens, puis des grandes pluies, qu'il etoit haut de plus d'un pied & demi vers la fin de juillet, ayant des feuilles d'un beau verd & bien nourries.

Notre Expert, c'eſt-à-dire un pauvre Manœuvre de jardin, ayant vu notre *ſiao-lan* le jour de Sainte Anne, jugea qu'il etoit tems d'en tirer l'indigo. Nous mîmes les premiers la main à l'œuvre, & en fîmes macérer quelques tiges dans une taſſe. Nous avions alors un tems pluvieux, & une chaleur ſuffocante. Le thermometre ne deſcendoit pas au-deſſous de 25 dans les chambres, & montoit, dehors, juſqu'à 31, 32, & même plus haut. Quoique nous fuſſions bien déterminés à laiſſer notre *ſiao-lan* les trois jours qu'on nous avoit indiqués, nous eûmes la curioſité de le viſiter le ſoir du ſecond jour. L'odeur qu'il répandoit etoit très-agréablement puante; mais nous fûmes plus frappés de la pellicule dorée & brillante dont etoit couverte la ſurface de l'eau, & dont la lumiere, que nous avions à la main, augmentoit l'eclat. Cette pellicule, beaucoup plus mince qu'aucune feuille d'or battu, nous parut au grand jour, le lendemain, comme le carmin ſur de petits papiers qu'on vendoit jadis pour peindre en miniature; elle avoit ſon rouge & ſa dorure appa-

rente. L'ayant enlevée légérement avec la lame d'un petit couteau, & appliquée ſur du papier, elle a donné un indigo très-beau & très-fin. Ayant fait macérer du *ſiao-lan* pluſieurs fois, il a toujours eté couvert de la même pellicule : nous n'en parlons que pour avertir que dans les grandes indigoteries les ouvriers l'ôtent en fraude, au grand préjudice de l'indigo qu'ils font.

La maniere d'y procéder, comme nous l'avons déjà dit, eſt la même que celle de nos iſles pour l'anil; mais comme le *ſiao-lan* macéré, fermenté, ne donne qu'une eau verte quand on l'a décantée & fait couler dans la cuve de *Bâterie*, on y mêle ou du lait, ou de la pouſſiere de chaux vive tamiſée; puis on la bat & on l'agite avec force & vîteſſe juſqu'à ce que, de verte qu'elle etoit, elle ſoit devenue bien bleue, & puiſſe paſſer dans une troiſieme cuve, où la partie colorante ſe précipite au fond aſſez vîte, & donne une matiere boueuſe qu'on prépare, & qu'on met en tablettes, comme le grand indigo.

Nous ne fûmes pas heureux dans notre premier eſſai; ſoit que la chaux qu'on nous avoit portée fût eventée, ſoit que nous en euſſions trop mis, nous n'obtînmes qu'un bleu foible & pâle. La ſeconde taſſe nous en donna de bon; mais la troiſieme que nous avions préparée avec un lait de chaux fait avec l'eau macérée & décantée du *ſiao-lan*, nous réuſſit à ſouhait, moyennant la patience que nous eûmes de la battre & de l'agiter très-long-tems. Ainſi nous pouvons nous donner pour témoins & garans du procédé chinois.

Pour plus grande ſûreté néanmoins, nous abandonnâmes preſque toute notre planche de *ſiao-lan* à un domeſtique de la maiſon, qui avoit fait jadis de l'indigo dans ſon village. Car, grace aux bons ſoins du Miniſtere public, toutes les inventions utiles deſcendent d'abord juſqu'aux payſans, & ſe mettent au niveau de leur adreſſe & de leur pauvreté. Les maris cultivent

la plante du coton. Les meres & les filles font des toiles, & les teignent.

Tout se passa sous nos yeux. Nous vîmes l'eau où avoit eté macéré un grand vase de *siao-lan ;* elle etoit d'un beau verd. Quand on y eut tamisé de la chaux vive, on l'agita avec vîtesse, on la battit avec une planche horizontale qu'on gouvernoit par le manche qu'elle avoit : après un quart-d'heure, parut une ecume bleue qui devenoit foncée de plus en plus : toute l'eau enfin devint d'un beau bleu après un demi-quart-d'heure, & l'ayant laissé reposer, la matiere colorante se précipita au fond, & donna un assez bon indigo.

Voici maintenant la maniere de procéder des Teinturiers de la porte de *Pin-tsée-men*, qui ont des champs immênses de *Siao-lan*, & préparent toutes les années leur provision d'indigo. Ceux qui visent aux belles & fines teintures ont des *cams*, ou jarres enormes, rangés en gradins sur plusieurs lignes. Dans les plus hauts, on met macérer le *siao-lan ;* dans ceux du second rang, qui sont assez bas pour que ceux du premier s'y déchargent, on met l'eau fermentée & décantée ; on y mêle l'eau de chaux ; on la bat & on l'agite jusqu'à ce que l'indigo soit formé. Ceux du dernier rang ne servent qu'à laisser se précipiter au fond, & se rasseoir en boue, la matiere colorante, ou indigo, qu'on met dans des sacs de toile, après avoir fait ecouler l'eau devenue limpide, dans laquelle elle avoit eté flottante.

Les Teinturiers qui ne visent qu'à la quantité & au bon marché de leur indigo, font macérer leur *siao-lan* dans des bassins de briques, qu'ils ont dans le champ même, & qui se déchargent dans d'autres qui sont plus bas, quand le tems est venu de faire usage du lait de chaux, d'agiter & de battre l'eau pour y former l'indigo. Il y en a qui ont un troisieme rang de bassins pour la derniere opération ; mais la plupart aiment mieux se servir de jarres, quoique cette pratique entraîne un peu plus d'embarras,

Le *ſiao-lan* demande une terre baſſe, humide, facile à arroſer, & nourrie de bon terreau. On en fait ordinairement deux cueillettes, quelquefois trois. La premiere donne toujours le plus beau bleu; on la fait en Juillet quand les feuilles ſont bien epaiſſes, bien vertes, & toutes les tiges du trochet, d'un pied & quelques pouçes. La ſeconde, lorſque l'année eſt belle, ſe fait dans les premiers jours de Septembre, & la derniere, avant les froids. On ne touche pas aux trochets qu'on deſtine à grainer: mais à *Pé-king* on préfere la graine des environs de la grande muraille, à celle du pays.

On met ordinairement une demi-livre de lait de chaux, mais claire, ſur 25 de *ſiao-lan* décanté. Le lait de chaux, fait de cette eau un peu clarifiée, eſt celui qui nous a le mieux réuſſi. Il y en a qui tamiſent la chaux ſur l'eau qu'on a commencé à battre & agiter. On en met une livre ſur cinquante de *ſiao-lan*. Les Indigotiers chinois ont le coup-d'œil juſte, & augmentent, ſelon le beſoin, ou le lait de chaux, ou l'eau fermentée du *ſiao-lan*, dans le moment où l'indigo ſe forme. Bien plus, ils ſavent tirer de l'indigo déjà fait, la chaux qui l'affoiblit. Il y en a qui la mettent, quelques heures avant de battre l'eau. Au reſte on doit ſavoir, d'après d'anciennes recherches, trop curieuſes pour avoir eté perdues, que le *ſiao-lan* eſt une vraie perſicaire, commune en France, & qu'il ne s'agit que de trouver en pays aſſez bon pour qu'elle donne du bleu. Les Chinois tirent encore du bleu de deux autres plantes.

MÉMOIRE

Sur l'usage de la viande en Chine.

ON a demandé autrefois ſi l'on mangeoit de la viande en Chine, parce qu'on croyoit que les ſectes de *Foë* & de *Tao-tſée*, qui y ſont dominantes, avoient perſuadé l'abſtinence qu'elles commandent, & dont elles font un ſi grand mérite. On a ſû depuis, que ces ſectes avoient echoué à cet egard dès le commencement, vis-à-vis de la multitude; qu'elles s'etoient enſuite beaucoup radoucies vis-à-vis de leurs plus zélés ſectateurs; & que les Lettrés qui ont toujours tenu bon pour la doctrine & les uſages des premieres Dynaſties, ont réuſſi fort aiſément à les maintenir dans une choſe que le Gouvernement avoit à cœur, & qui eſt toute au profit du bien-être & du commerce. Auſſi ce qu'on demande aujourd'hui, c'eſt quelles ſortes de viandes mangent les Chinois. Comme nous aurons lieu de nous expliquer ailleurs, & d'entrer dans quelques détails, nous nous bornerons ici à dire en général que les perſonnes de diſtinction, & les citoyens opulens, ſont à cet egard en Chine comme en Europe, & font ſervir ſur leurs tables, ſelon la ſaiſon, la viande de boucherie & la volaille, la venaiſon & le gibier, que l'on trouve dans la province où ils ſont. Pour le petit peuple, il ne faut pas demander quelle viande il mange, mais plutôt quelle viande il ne mange pas, & nous répondrons que nous n'en connoiſſons abſolument aucune. La ſuperſtition, même dont l'aſcendant eſt ſi deſpotique, n'a jamais pu obtenir aucune exception générale. Tout ce qui eſt viande ſe vend & eſt mangé. La police qui eſt ſi ſage, ſi humaine & ſi admirable dans tant de choſes, a plié ſur cet article juſqu'à tolérer de vrais abus, & juſqu'à conniver à des eſpeces de boucheries & de ventes [illegible]

décrire. Les penſées des Européens les plus philoſophes ou les moins délicats, reculeroient d'horreur à coup ſûr vis-à-vis de l'eſpece d'âne, de mules, de chameaux & de chevaux que la police marque, à *Pé-king*, de ſon ſceau pour qu'ils puiſſent être livrés aux bouchers. Mais autant il eſt certain que les tolérances de la police dont nous venons de parler ſont révoltantes & abſolument inconciliables avec les principes, la doctrine & les loix du Gouvernement chinois, autant il eſt démontré qu'elles ſont néceſſaires & inévitables. Il n'eſt pas douteux que bien des froncles, des ulceres, des maladies de peau & des fievres viennent ordinairement de certaines viandes qu'il eſt incroyable qu'on ſonge à manger, & que nous n'avons pas le courage de nommer. Malgré cela, l'uſage s'en etend chaque jour de plus en plus avec la population ; & tant horrible que cela ſoit à dire, les grands inconvéniens qui en réſultent ſont moindres ſans comparaiſon que ceux de vouloir l'empêcher, ſi tant eſt même que l'autorité publique en vînt à bout. O qu'il reſte de chemin à faire aux idées de l'Europe, avant qu'elles ſoient arrivées au point de vue d'où il faut voir une population de deux cens millions d'ames, dans un pays habité depuis plus de trente-cinq ſiecles, où les climats, les ſaiſons & la terre ſont ſi différens des nôtres, & qui ne peut preſque rien tirer de ſes voiſins !

Puiſque vous parlez de trente-cinq ſiecles, nous dira-t-on, expliquez-vous, & articulez-nous ſi vous faites remonter ſi haut l'uſage de la viande à la Chine. On n'auroit pas fait cette demande il y a un ſiecle. On auroit ſongé d'abord tout ſimplement que Dieu ayant permis à Noé l'uſage de la viande lorſqu'il fut ſorti de l'arche, les premiers Chinois en profiterent comme les autres anciens peuples. Mais, pour ne rien haſarder dans notre réponſe, après avoir obſervé que la Chine n'a de monumens anciens que ſes *King*, nous avouerons candi-

dement que quand on remonte dans les *King* jusqu'à *Yao*, *Chun* & *Yu*, qui ſont les premiers Empereurs dont ils parlent, ils ne diſent rien de précis, de formel, & de clairement articulé ſur l'uſage de la viande dans ces tems reculés. Du moins nous ne nous ſouvenons point d'y avoir lu, ni d'en avoir vu citer ailleurs aucun texte formel & poſitif, qui indique qu'on mangeoit alors de la viande. Mais auſſi, comme l'on n'en trouve point qui donne même à ſoupçonner qu'on n'en mangeoit point; comme ils montrent l'uſage de la viande etabli dans les âges ſuivans, ſans en parler comme d'une nouveauté, & ſans dire quand il a commencé; comme ils font mention des bœufs, des brebis, des troupeaux & des chaſſes de ces premiers tems; comme ils parlent de ſacrifices dont les victimes, après avoir eté egorgées & offertes ſur l'autel, etoient diviſées & diſtribuées aux aſſiſtans; comme enfin la tradition antique & univerſelle atteſte que les vieillards de ces premiers tems avoient les uns un repas, les autres deux, en viande, coutume maintenue ſous les trois premieres Dynaſties, & qu'on eſſaya de rétablir ſous les *Han*: les ſavans & les commentateurs qui ont ecrit ſous les regnes de *Yao*, de *Chun* & de *Yu*, ſe ſont accordés à dire ou à ſuppoſer qu'on mangeoit alors de la viande. Nous ne connoiſſons que quelques *Tao-tſée* de la baſſe antiquité qui aient oſé dire le contraire, ſur ce que ces grands Princes etoient très-ſobres, & vivoient auſſi frugalement & auſſi ſimplement que le peuple. Mais outre que la critique regarde comme donnés ſous de faux noms les ouvrages qu'on cite & dont on n'a jamais pu prouver l'authenticité, on leur en oppoſe d'autres de la même eſpece, qui parlent de la viande comme de la nourriture journaliere dans les jours de *Fou-hi* & de *Chin-nong*, qu'ils imaginent avoir régné bien long-tems avant *Yao*, *Chun* & *Yu*, & dont *Sée-ma-tſien* n'a oſé rien dire, tant il

regardoit

regardoit comme fabuleux ce qu'on commençoit à en débiter de son tems. *Ming-tchi* & bien d'autres savans ajoutent une remarque dont nous dirons un mot, quoiqu'elle ne puisse pas avoir en Europe toute la force & l'evidence qu'elle a ici. A prendre, disent-ils, dans leur totalité les caracteres anciens qu'on dit dater des premiers tems, en laissant à côté toutes les controverses & discussions des Grammairiens sur la certitude de l'antiquité de quelques-uns, il est évident que plusieurs de ceux où entrent les images de viande & de feu, de bœuf & de cochon, de cerf & de chevreuil, &c. sont tellement combinés, qu'ils indiquent & représentent naïvement différentes manieres de cuire, de préparer, d'assaisonner & de conserver les viandes. Or, les caracteres n'ont été imaginés que pour écrire les mots de la langue & les noms des choses; & comme il est hors de toute vraisemblance qu'une nation ait des mots & des noms si particularisés pour désigner ce qui est inconnu à ses mœurs, à ses usages & à sa maniere de vivre, il en résulte que tant d'anciens caracteres prouvent & supposent l'usage de la viande dans la haute & premiere antiquité dont parlent les *King* où on les trouve. Sur cela ils entrent dans des détails que nous ne pourrions pas mettre au point de vue de ceux qui ne sont point initiés dans la connoissance des anciens caracteres Chinois, à moins d'un long préliminaire, qui seroit déplacé ici. Il suffira d'observer en général qu'ils sont autant ou même plus concluans, que les mots de boudins, par exemple, de saucisses, de cervelas, d'andouilles, de jambon, &c., pour prouver qu'on mange du cochon en France. Ils font voir en effet que certains caracteres, comme ceux de viande en hachis, séchée au soleil, salée, &c.; ceux de la faire cuire sur les charbons, de la rôtir, *&c.* sont trop pittoresques pour avoir acquis cette signification par une application qu'on en eût faite depuis.

Les moins curieux de bagatelles antiques nous sauroient bon gré sans doute de raconter ce qu'on sait sur les différentes viandes qu'on mangeoit dans les premiers tems, & sur les diverses manieres dont on les cuisoit, & dont on les assaisonnoit. L'espérance de nous procurer des eclaircissemens & des lumieres sur plusieurs textes de l'ecriture, nous a fait faire autrefois bien des recherches sur ces choses; mais, à l'exception de quelques articles particuliers, ou de peu d'importance, nous n'avons rien trouvé qui fût clair, détaillé & authentique. Car, pour le remarquer en passant, si les Chinois sont privilégiés par-dessus tous les peuples de la gentilité, en ce qu'ils se sont maintenus en corps de nation dans leur premiere patrie, & ont conservé quelques-uns de leurs anciens & premiers livres, il ne faut pas s'imaginer qu'ils aient des connoissances détaillées sur les siecles les plus voisins de la dispersion de Sennaar, & même sur les suivans. Ce qu'on en trouve dans les *King* est très-limité, ne particularise presque rien, & paroît plus doctrinal qu'historique. En vain les savans ont voulu tirer parti des caracteres & des traditions pour y suppléer; comme ils ont la bonne-foi de ne rien prendre sur leur compte, & de se borner à recueillir dans un bon ordre ce qu'ils ont rencontré de plus vraisemblable & de mieux attesté dans les livres recouvrés après le fameux *Tsin-chi-hoang*, ou faits au commencement des *Han*: les oui & les non, les fables & les impossibilités s'y touchent de si près, que (les auteurs cités fussent-ils moins suspects), il y a trop à trier, à discuter & à examiner pour en tirer quelque chose de développé & de satisfaisant. Reste donc à renoncer de bonne grace à des etincelles qui voltigent dans la fumée, & dont il n'y a pas moyen de faire une lumiere. Mais sur combien d'articles n'en sommes-nous pas réduits-là?

Si quelqu'un veut se contenter de dires communs, & de

ce qu'on met ici dans les livres, faute de mieux; voici ce que nous avons trouvé de plus fondé en vraisemblance & en probabilités. Les Chinois des premiers tems mangeoient vingt viandes différentes, savoir, en fait de boucherie, du bœuf, du mouton, du cochon, du chien & de l'âne; en fait de venaison, du cerf, du daim, du chevreuil, du sanglier & du lievre; en fait de volaille, des poules, des oies, des cannes, des colombes & des pigeons; en fait de gibier enfin, des perdrix, des canards sauvages, des cailles, des faisans & des grives. Tous les auteurs ne s'accordent pas dans cette nomenclature; & on l'explique en disant que les mêmes choses ne se trouvoient pas dans toutes les Provinces, & qu'on y suppléoit par d'autres. Quant au nombre de cinq, pour chaque espece, voici de quoi rassurer sur cette symmétrie. Dans le grand Holocauste que l'Empereur seul avoit droit d'offrir au *Chang-ti*, on n'immoloit qu'un bœuf choisi long-tems auparavant, & nourri après dans un pâturage réservé à cet usage. Dans les autres sacrifices on offroit & on immoloit cinq différentes victimes, selon la saison & la solemnité. Or, comme ce qu'on sait des viandes qu'on mangeoit, est tiré du peu qui reste sur les anciens sacrifices, il est tout simple de trouver le nombre de cinq pour chaque espece. Ce n'est pas-là une vaine conjecture, puisque ce nombre a egalement lieu pour les poissons, les grains, les fruits, *&c.* Pour nous, le chien & l'âne mis parmi les animaux domestiques qu'on mangeoit, nous embarrasseroient plus. Aussi, même en admettant les distinctions & explications de quelques Lettrés, pour prouver que les chiens & les ânes d'alors etoient fort différens de ceux d'aujourd'hui, nous aimerions mieux nous ranger de l'avis de ceux qui leur substituent les lapins & les cabris, s'ils alléguoient des textes plus sûrs & plus clairs. Ceux qui substituent encore le cheval à l'âne paroissent plus fondés

en preuves, mais ne le ſont pas aſſez ; & bien des gens, je crois, aimeroient mieux conjecturer avec le Docteur *Lu-tang-tchi*, que, comme il falloit le nombre de cinq, qu'on ne trouvoit plus pour les animaux domeſtiques, on l'a completté ainſi qu'on a pu : témoin la diſcordance de ceux qui en ont parlé les premiers, & le vain ſubterfuge de quelques-uns, qu'on ne mangeoit pas des chairs de toutes les victimes.

Nos cheminées ſont-elles une invention de Barbares, comme il paroît ? Sont-elles bien appropriées à leur deſtination, ſoit dans les cuiſines, ſoit dans les appartemens ? Sont-elles à profit de ménage, de bien-être & de ſanté ? Si la choſe en vaut la peine, qu'on l'examine ; nous nous contenterons d'obſerver que toutes celles qu'ont vues les Chinois chez leurs voiſins, ne leur ont pas donné envie d'en faire, & qu'ils n'en veulent point. Pour leurs premiers ancêtres, voici leur maniere de cuire la viande. Peut-être trouvera-t-on qu'elle eſt inſéparable de l'idée de cheminée. Quelle découverte ! Elle ſeroit d'autant plus ſûre que nous ne ferons que raconter ce que repréſentent, plutôt que n'indiquent, de très-anciens caracteres tout en figures & en images. Or, à s'en tenir à ce qu'ils repréſentent, aux ſens qu'on y attache, & pour leſquels ils ſemblent avoir eté ainſi compoſés, les premiers Chinois auroient eu bien des façons de cuire leurs viandes. La premiere, & celle ſur laquelle il y a moins à ſe méprendre dans le tiſſu du caractere qui la ſignifie, conſiſtoit à la faire rôtir ſur les braiſes, ſoit qu'on ſe ſervît déjà de gril, ſoit qu'il n'eût point été encore inventé. Si l'on coupoit dès-lors par tranches, comme l'on a fait depuis, les viandes qu'on faiſoit cuire ainſi, il eſt tout ſimple que la facilité & la promptitude de cette façon, lui ait donné la grande vogue qu'elle a eue, même pour les repas de chaſſe des Empereurs. La ſeconde façon repréſentée par l'image de feu & par celle d'embraſſer ou d'entourer de toutes parts, com

le ſein maternel l'enfant qu'il porte, s'explique de deux manieres, qui paroiſſent avoir eté également pratiquées, ſavoir, d'embrocher la viande dans un pieu, & de l'entourer de feu pour la rôtir, ou bien de la mettre dans un vaſe qu'on enterroit dans les braiſes. Du reſte on trouve dans des ſiecles moins reculés, qu'après avoir vuidé un cochon & l'avoir rempli d'herbes odorantes & choiſies, on l'enfermoit dans un fourreau épais de terre graſſe, & qu'on le mettoit ainſi dans un grand feu, juſqu'à ce que le fourreau fût devenu brique par ſa dureté. A ce ſigne, qu'on regardoit comme le ſigne de la cuiſſon, on briſoit le fourreau, & on l'enlevoit avec la peau du cochon qu'on arroſoit de vin, & qu'on faiſoit après paſſer par le feu, pour qu'il fût en état d'être mangé.

Que ceux qui aiment à s'exercer en conjectures voient juſqu'où tout cela peut convenir aux premiers âges. On leur attribue trois façons de faire cuire la viande avec l'eau miſe ſur le feu dans un vaſe ou pot; ſavoir, en l'enfonçant dans cette eau, & l'y laiſſant bouillir juſqu'à cuiſſon; en l'expoſant ſur une claie à la vapeur de cette eau bouillante, qui etoit répercutée & enfermée par un couvercle, & enfin en y mettant à-demi le ſecond vaſe où elle etoit, pour qu'elle ſe cuiſît avec une chaleur plus douce & plus uniforme. Pour les diverſes fritures, ſoit avec, ſoit dans la graiſſe ou l'huile, nous les abandonnons à ceux qui y voient plus clair que nous: non pas, comme *Yang-kien*, parce qu'elles nous ſemblent trop difficiles à concilier avec la ſimplicité des premiers âges, il y auroit trop de bonhommie à ſe récrier ſur une bagatelle de cette eſpece, tandis qu'on admire avec treſſaillement leur politique, leur morale & leurs nombreuſes induſtries; mais parce que ce qu'on en dit eſt trop en explications & en conjectures. Il n'en eſt pas de même des dernieres façons dont il nous reſte à parler, ſavoir, de la chair de cochon ſalée ou non ſalée, ainſi que

de toute espece de venaison, qu'on faisoit cuire & sécher à la fumée, & de la plupart des viandes qu'on mettoit en état d'être conservées d'une année à l'autre, en les exposant au soleil, ou en les tenant sur des pierres plates echauffées par un petit feu. Tout cela est comme mis sous les yeux dans trois caracteres. Pourquoi faut-il que les détails manquent? Si notre cuisine les dédaignoit, le Gouvernement leur feroit probablement accueil pour ses gens de mer & ses armées; car les viandes ainsi préparées étoient saines, aisées à conserver, & faciles à transporter: trois avantages dont la réunion est bien précieuse.

Il ne nous convient point d'inviter à des tentatives & à des essais; mais nous observerons, à l'honneur des anciens, qu'on met en question s'ils n'avoient pas des endroits bâtis exprès pour sécher leurs viandes à la fumée, s'ils ne les avoient pas fait cuire un peu d'abord, & s'ils n'avoient pas des choix dans les bois & dans les herbes dont ils tiroient leur fumée. Le troisieme article rappellera le dicton de village sur les sarmens de vigne pour faire les bonnes omelettes: & nous, sans nous étonner, nous dirons en passant, que les Comus d'ici posent en principe, que tout ce qu'on mange cuit n'a bien sa saveur & sa salubrité qu'autant qu'on se sert d'un feu choisi: par exemple, du feu de bois de mûrier pour la poule bouillie, qui en est plus tendre; de celui de bois d'acacia pour le cochon, qui en est moins indigeste; de celui de bois de pin pour l'eau du thé, &c. Qu'on ne se méprenne pas néanmoins sur cette remarque, que la physique sauroit bien appuyer de raisons: nous ne l'avons hasardée que parce que la médecine chinoise ne promet l'effet de certains remedes, qu'autant qu'ils sont préparés avec un feu de tel ou tel bois, &c. ce qui mériteroit peut-être quelque attention de la part de la nôtre. Rire & se moquer est bientôt fait; mais tant de grandes choses dépendent des plus petites, & on se trouve si loin de

ſes idées à proportion qu'on obſerve & qu'on etudie les faits, que plus on a de connoiſſances, plus, ce ſemble, on doit être timide à prononcer, & curieux de faire des expériences.

Il y avoit trois manieres de préparer la viande qu'on vouloit faire ſécher. On la coupoit en tranches, extrêmement minces; on la diviſoit en petits filets de deux à trois pouces de long; on la racloit pour la réduire en grumeaux, ou on la piloit pour l'emietter aiſément quand elle etoit ſéchée. Il paroît que la troiſieme maniere fut toujours préférée pour les armées, parce que la viande ſe ſéchoit mieux & ſe conſervoit plus facilement. Les deux autres manieres etoient plus en uſage dans les familles, ainſi que le donnent à entendre quelques vers du *Chi-king*. On s'accommoderoit peut-être de toutes trois en Occident, ſi nous pouvions dire au juſte comment ſe conſerveroient des viandes ainſi ſéchées. Par malheur nous ſommes réduits à avouer qu'autant il paroît indubitable que les anciens en avoient le ſecret, autant il y a à ſe défier de ce qu'on en débite avec le plus magnifique appareil d'érudition & de critique. Ne fût-ce que pour prévenir des queſtions, voici tout ce que nous y avons pu & ſu comprendre. Il faut que la viande ſoit choiſie, fraîche & coupée ſelon ſon fil, pour être bonne à ſécher. Outre qu'on doit prendre chaque animal dans ſon meilleur tems & ne trier que ce qui eſt chair, ſans graiſſe ni pellicules, on ne ſauroit trop ſe hâter pour prévenir tout commencement de macération. Dans les Provinces ſeptentrionales, on expoſoit d'abord ces viandes au vent du Nord, & dans les méridionales à la plus grande ardeur du ſoleil; mais dans les unes & les autres on choiſiſſoit toujours un tems ſec, & on ne les expoſoit à l'air que pendant le milieu du jour. Quand elles etoient ſeches, (ce qu'on connoiſſoit, diſent les uns, par ce qu'il leur reſtoit de poids, & ſelon les autres, par la facilité qu'on avoit à les broyer entre les

doigts), on les mettoit ou dans des vessies cirées, ou dans des barils de bois passés au feu, ou dans des urnes; & pour les grands approvisionnemens d'un transport difficile, dans des outres qu'un double enduit de cire rendoit impénétrables à l'air & à la pluie. *Ho-sieou* prétend que dans ce dernier cas on mêloit avec ces viandes de la farine séchée au feu, ou une espece de biscuit broyé qui donnoit moyen de les presser, ou plutôt de les piler dans leurs outres pour n'en faire qu'une masse. *Fan-mi* substitue des légumes rôtis au feu & broyés, à la farine; ou même du petit mil & du riz, selon les Provinces. Tout cela, ainsi que je ne sais quel poivre dont d'autres ont parlé, est à peine admissible pour le milieu de la troisieme dynastie, quand il fallut faire face aux Tartares: & n'est pas même bien prouvé.

Nous serons moins hardis à prononcer sur la pratique d'enterrer dans des monceaux de sable, de petit mil, ou même de sel, les barils & les outres de viandes séchées qu'on vouloit conserver plus long-tems. Ce qu'on en dit est mieux fondé en preuves; & on sait que la candide prévoyance des anciens, etoit capable de se ménager cette ressource contre les surprises, & contre les maladies epidémiques des animaux, pendant lesquelles toutes les boucheries etoient fermées, en esprit de pénitence *& pour appaiser la colere du ciel*, comme dit le *Li-ki*, plus encore que par régime.

Quoi qu'il en soit, on voit dans les plus anciens catalogues des *Kou*, ou magasins de l'Empereur, qu'il y en avoit pour les viandes, qui ne pouvoient être que les salées & les séchées. Sur quoi il n'y a point à douter que tous les Princes feudataires n'eussent les leurs. Du reste les Tartares d'au-delà de la grande muraille, qui ont encore la pratique des viandes séchées & en font un si grand usage dans leurs courses & dans leurs voyages, ne se mettent en peine, pour leur conservation, que de les garantir de

l'humidité

l'humidité & de la pluie. Sur quoi cependant il faut obſerver que les climats de la Chine, ſi différens des leurs à proportion qu'on avance vers le midi, pouvoient exiger plus de ſoins, & réduire quelques cantons à ſe ſervir de cendres ou de charbon pilé, au lieu du ſable & du ſel dont nous avons parlé. Encore un mot: les peaux & les pellicules, les nerfs & les fibres des viandes qu'on faiſoit ſécher, avoient auſſi leur uſage, ſinon dans les premiers tems, du moins dans la moyenne antiquité. Après les avoir fait cuire au bain-marie juſqu'à les réduire en ſubſtance de colle, comme la peau d'âne d'aujourd'hui qui eſt un ſi excellent remède, on en formoit des tablettes, qui étant bien durcies, ſe conſervoient avec les viandes ſéchées, & puis fondues dans l'eau donnoient un bouillon pour les cuire. Bien plus, on jettoit quelquefois des viandes ſéchées dans la gelée de ces tablettes, tandis qu'elle etoit molle, afin de les bonifier également, & d'en ſimplifier la conſervation, le tranſport & l'uſage.

Quand l'on commença à parler en Europe de la cuiſine des Indiens, des Nègres & des différens peuples de l'Amérique, on s'en amuſa beaucoup, on en rit, on en plaiſanta; cependant on eſt accoutumé à lire ſans ſourciller ce que nos hiſtoires diſent de celles de nos anciens Grecs, des anciens Romains, & des Gaulois nos ancêtres, qui ne valoient pas mieux. Nous laiſſons au lecteur le ſoin de s'en dire le pourquoi; mais ayant à parler de la façon dont les premiers Chinois aſſaiſonnoient leurs viandes, nous regrettons beaucoup les détails qu'on avoit ſur cet objet, ſous la troiſième dynaſtie, & qu'on ne peut plus diſtinguer ſûrement dans ce qui a echappé au grand incendie des livres.

Ceux à qui la religion, la morale, les loix, la police, les ſciences & les arts des premiers Chinois, ne ſuffiſent pas pour prouver qu'ils n'etoient pas des barbares, ſeroient peut-être touchés de pluſieurs bonnes raiſons de cuiſine ajoutées

à ce que nous avons dit ſur leur façon de cuire & de conſerver les viandes. Un coulis, une ſauſſe, un ragoût, &c. ſont des démonſtrations à part, & auxquelles on ne réſiſte pas. Nous ſommes réduits à dire que leur cuiſine faiſoit uſage du ſel, du gingembre, de quelques herbes odorantes & de vinaigre mais ſans pouvoir articuler comme elle les employoit : l'hiſtoire n'en faiſant mention qu'incidemment, dans le récit de quelques faits particuliers. Si l'on vouloit admettre en principe que la grande ſcience de la cuiſine ne ſauroit foiblir quand le luxe augmente, nous nous riſquerions à dire qu'elle dut être bien ſimple, dans ces premiers tems ; puiſque vers le milieu de la troiſieme dynaſtie, ainſi que l'atteſte le *Li-ki*, on ne ſervoit que douze plats à l'Empereur, dont quatre ſeulement etoient en viande. Il faut pourtant convenir que, ſoit que les anciens Chinois ſe ſerviſſent de différens fruits ou de différentes farines fermentées & aigries, ſoit de leur mêlange, ils avoient pluſieurs eſpeces de vinaigre. Bien plus, comme l'on trouve qu'ils faiſoient uſage des aigres au printems, des amers en eté, des apres en automne, du ſel en hiver, & des doux en tout tems, cela indique que, quelque ſimple que fût leur cuiſine, elle varioit ſes aſſaiſonnemens ſelon les ſaiſons.

O quelle hiſtoire que celle de tous ceux qu'elle a imaginés depuis ces tems reculés juſqu'à nos jours, pour toutes les eſpeces de viandes qu'on mange ici ! combien de volumes ne faudroit-il pas pour en epuiſer les détails, quand même on renonceroit à y faire entrer tant d'inventions de raffinement, de caprice, de mode, de fantaiſie, trouvées en tant d'endroits, d'année en année, ou portées ici des pays étrangers ? *Une pareille hiſtoire* (dit *Ouang-tong*,) *ne ſeroit bonne qu'à faire voir combien les hommes mettent de fauſſeté, d'imagination, d'inconſéquence, de biſarrerie & de folie dans leurs plus chers plaiſirs, quand leur ame collée à la terre, & inſenſible aux charmes de la*

vérité & de la vertu, veut obtenir, pour les jouissances des sens, des contentemens & des joies solides. Encore même, n'a-t-on pas besoin de passer d'un siecle à l'autre, & de rapprocher les assaisonnemens d'une génération avec ceux de la génération qui l'a précédée ou qui l'a suivie, pour voir que les plaisirs de la table n'ont rien de réel & de satisfaisant. Il ne faut qu'aller d'une maison à l'autre pour s'assurer que ce n'est pas celui à qui on sert plus de mets choisis, singuliérement préparés, qui tire plus de plaisir de la nourriture qu'il prend; mais celui qui a le cœur plus tranquille & meilleur appétit.

Le Docteur *Yang-kien* ayant eté prié par quelques Seigneurs de leur donner l'explication de plusieurs textes anciens sur divers apprêts de la dynastie des *Han*, qu'ils imaginoient devoir être merveilleux, il leur envoya une très-belle dissertation, où après avoir démontré savamment qu'il etoit impossible de fixer la vraie signification des mots les plus essentiels de ces textes, parce que l'idée qu'on y attachoit sous les *Han*, s'etoit perdue : il concluoit qu'on ne pouvoit plus que débiter des conjectures plus que hasardées, sur les apprêts qu'ils etoient si curieux de connoître; puis après s'être rabattu en bon Lettré sur la frugalité des anciens *dont le bonheur ne dépendoit pas de leurs cuisiniers*, il développe & met dans tout son jour la bonne réflexion, que *sous les Han on n'eût pas cru avoir bien dîné à Lo-yang*, (c'etoit la Capitale,) *si l'on n'avoit pas mangé des* jo-pou, *des* tchin-pao, *des* pai-pin, *qu'on ne connoissoit probablement point dans le reste de l'univers, & auxquels personne n'a plus songé depuis tant de siecles.*

Mais puisque des Chinois infideles discourent ainsi sur les nouveaux assaisonnemens des viandes que chaque âge a inventés, & par lesquels on remonte, presque d'année en année, plus de dix siecles avant J. C., personne ne s'attend sans doute que nous songions à en ebaucher le tableau, & encore moins à en décrire

la théorie & la pratique, dont on ne voudroit point faire usage sûrement, même avec l'espérance d'avoir des indigestions à la chinoise. Reste donc à revenir à la bonne antiquité.

Que de choses curieuses, instructives & très-utiles nous pourrions envoyer d'ici & communiquer à l'Occident, si les livres, ou du moins la tradition avoient mieux conservé la diétique des premiers tems! Mais la superstition a corrompu, changé ou défiguré tout ce qui avoit trait à la religion, aux grands & aux petits jeûnes en particulier; qui précédoient les sacrifices annuels & ceux des quatre saisons, ou dans les grandes calamités. Le peu qui en reste dans le *Li-ki* est si noble, si vrai, si saint & si touchant que nous le rapporterions ici en entier, si nous n'avions pas eu occasion de le faire ailleurs. Bon gré malgré, il faut y reconnoître cette Religion de cœur, qui caractérise & qui distingue les premiers âges.

Pour tout ce qui concernoit la subordination politique civile & domestique, les loix d'economie & de police, quoique la destruction de l'ancien gouvernement, le changement des mœurs, & une domination étrangere en aient anéanti l'observation dans tout l'empire, on verra par ce qu'en ont dit les Chinois eux-mêmes, combien la Chine a perdu à s'en priver. Nous nous bornerons pour ce moment à ce qui fait la diétique, proprement dite, par rapport à l'usage de la viande. Mais avant tout, il faut nous expliquer & en avertir. Nous nous bornerons à quelques articles plus essentiels; & si nous ne citons pas nos autorités, pour eviter la bigarrure des citations & des textes, nous ne parlerons que d'après les plus savans lettrés, & nous ne dirons que ce qui paroît venir indubitablement de la plus haute antiquité. Malgré cela nous sommes bien eloignés de le proposer comme des regles; & si nous osions demander quelque chose, ce seroit uniquement qu'on daignât voir comment & jusqu'où l'on pourroit en prendre

occasion de faire des recherches sur un point de régime trop négligé parmi nous.

La tempérance & la frugalité des anciens sont bien roturieres, bien rustiques & bien ignobles, vis-à-vis de la délicatesse, de la sensualité & de la magnificence de nos tables. Si on pensoit aux besoins immenses de la société, & à la juste répartition de toutes choses, les plaisanteries sur l'ancienne cuisine perdroient bien de leur prix. Que d'autres démontrent par un calcul du moment, que le luxe des tables est une injustice palpable, & une cruauté continuelle; pour nous, nous nous bornerons à observer que si la tempérance & la frugalité des anciens n'etoient pas initiées dans la grande science des apprêts & des assaisonnemens, elles avoient bien des choix, des soins & des précautions, pour s'assurer de la salubrité des viandes & y trouver toujours une nourriture profitable & bien-faisante.

Tous les préjugés, ou si l'on veut, toutes nos sages & justes persuasions, nous empêcheront de dire ouvertement que la diétique des premiers Chinois proscrivoit en général toutes les viandes de lait comme mal-saines. La loi même de la police avoit parlé, & défendoit de les exposer en vente. Du reste, qu'on ne se presse pas d'attribuer cette loi à une politique, qui n'en savoit pas assez pour voir que bien loin d'être nécessaire pour la propagation & pour la multiplication des animaux, elle en diminuoit les profits. L'abondance universelle de ces heureux tems fait evanouir ce soupçon.

Les Lettrés soutiennent ouvertement que les viandes de lait sont mal-saines de leur nature, & que la loi qui défendoit d'en vendre, avoit eté dictée par la raison & par l'expérience. Ils vont même jusqu'à argumenter d'après la comparaison des fruits; & prétendent que les viandes des animaux, quels qu'ils soient, n'ont toute leur bonté que lorsqu'ils ont comme acquis la maturité de l'âge. Le climat, & le cours qu'ont ici les saisons,

n'entrent-ils pas dans ces raisons ? Que ceux qui ont approfondi ces grands sujets décident. Nous nous bornerons à observer que cet article de l'ancienne diétique s'est toujours maintenu, malgré quelques interruptions ; & que l'exception en faveur des cochons de lait paroît avoir eu lieu dès les premiers tems : ce qui n'empêche pas que la médecine ne les ait mis très-anciennement, & ne continue encore à les mettre parmi les viandes qu'on peut permettre à moins de personnes, lors même que le choix en est le mieux fait, & la cuisson le mieux entendue.

Autant nous sommes persuadés qu'on souscrira aisément à la seconde regle qui excluoit des tables toutes les viandes des bêtes ou animaux attaqués de quelque maladie, autant nous sommes fâchés de ne pouvoir montrer l'etendue de cette regle, ni indiquer les signes auxquels on connoissoit l'application qu'il en falloit faire, & qu'exigeoit la police sous des peines afflictives. A en juger par quelques fragmens sur les Intendans des vivres, soit de l'Empereur & des Princes, soit des armées, il est naturel de croire que les attentions des anciens, sur ce point, etoient plus scrupuleuses & plus délicates que chez beaucoup de nations de nos jours. Du moins, voit-on qu'il leur etoit rigoureusement défendu de laisser entrer dans les boucheries, tout ce qui avoit soit plaies, ulceres ou langueur, soit sueurs, agitations, dégoûts, ou appétits extraordinaires. Les Intendans etoient réduits à se munir d'une visite d'experts ; & cette visite même ne pouvoit avoir lieu qu'après que les animaux avoient passé quelques jours à l'etable depuis leur arrivée. Bien plus : un bœuf qui mugissoit importunément la nuit, un porc qui regardoit fréquemment en l'air, comme fixant le ciel, un mouton qui s'eveilloit en sursaut pour bondir, &c. devoient être rejettés. Il en etoit de même quand les cornes du bœuf & du mouton etoient contournées extraordinairement, & les oreilles du porc dressées ; quand le premier avoit la langue

sèche & souvent hors de la bouche ; quand le nez du second etoit humide & dégoûtant ; quand la queue du troisieme restoit pendante & immobile ; quand on remarquoit certaines bigarrures d'arrangement ou de couleurs dans le poil, la laine, les soies ; & sur-tout quand ils appétoient ou rejettoient certaines nourritures.

Ceux qui voudront traiter tout cela de vaines superstitions, feront fort en droit de prononcer d'après leurs lumieres. Qu'ils ne se pressent pas trop néanmoins, & attendent que les physiciens & les naturalistes, qui pourroient y voir autre chose, en aient dit leur pensée. Il faut pourtant convenir que les animaux rejettés des boucheries, ne pouvoient devenir victimes dans les sacrifices : ce qui semble fort à sa place & bien conséquent, puisqu'on mangeoit presque en entier la plupart des victimes, qui, pour le marquer en passant, demandoient bien d'autres examens & d'autres précautions, que ce qui etoit abandonné au couteau du boucher. On voit dans le *Li-ki*, que le taureau destiné pour le grand sacrifice au *Tien*, etoit choisi plusieurs mois d'avance, d'une seule couleur, & nourri dans un pâturage consacré à cela, d'où il ne sortoit que pour être lavé & baigné à certains jours ; & il est dit très-distinctement, que s'il arrivoit que l'Empereur le rencontrât, l'Empereur devoit descendre de son char, & n'y remonter qu'après qu'il etoit passé.

Si le chapitre *Yue-ling* du *Li-ki* etoit plus authentique, tout tronqué qu'il est, il donneroit de grandes lumieres sur la saison & la lune que la diétique des anciens avoit déterminées pour manger la venaison, le gibier, les différentes volailles, & les viandes de boucherie. Mais en supposant même que *Lu-pou-ouei* y eût changé, ajouté & retranché beaucoup de choses pour l'adapter à son *Tchun-tsieou* dont on l'a tiré, comme le croient & le prouvent très-bien les critiques par plusieurs articles qui ne peuvent convenir qu'au tems où il ecrivoit ; encore fau-

droit-il avouer qu'il y a conservé beaucoup de textes de l'ancien, qu'il en a suivi le plan, & n'a fait qu'en plier les regles aux coutumes qui avoient prévalu parmi ses contemporains, c'est-à-dire, vers l'an 235 avant J. C. Quoi qu'il en soit, on voit dans le *Yue-ling*, & on trouve attesté par plusieurs autres chapitres du *Li-ki*, & par différentes odes du *Chi-king*, que les anciens s'etoient fait une loi de ne manger chaque espece de viande qu'en son tems. La police etoit chargée d'en maintenir l'observation, & avoit son calendrier fixe & public, qui la dirigeoit pour les foires, les marchés & les boucheries. L'Empereur, les Princes & les Grands etoient soumis à la loi comme le peuple, & lui devoient leur exemple. A s'en tenir même au peu d'anecdotes & de faits particuliers qui restent, on en concluroit qu'il ne dépendoit pas d'eux de s'en dispenser. Les provisionnaires, outre cela, les pourvoyeurs & les officiers de bouche sont souvent avertis dans le *Li-ki* & dans le *Tcheou-li*, de ne jamais prévenir le tems pour rien; &, ce qui etoit encore plus décisif, les tributs, envois & présens annuels, ne pouvoient & ne devoient arriver à la Cour que pour le tems marqué par le calendrier de la police. Nous nous garderons bien d'assurer qu'il n'y eût que de la diétique dans tout cela; car la sagesse des anciens etoit admirable pour tirer parti de tout, & aller à ses fins sans paroître y penser.

Mais, demandera-t-on, quel etoit le calendrier de diétique, le seul peut-être qui ait jamais eté imaginé? que prescrivoit-il? que défendoit-il? nous en avons assez dit pour faire entendre que nous ne pouvons articuler rien de bien sûr, ni même de précis, au moins par rapport aux anciens Chinois, que nous avons seuls en vue; & que nous sommes réduits à quelques généralités. Qu'on ne s'attende à rien de plus. Ces généralités même, voici d'où il faut partir pour s'en former une juste idée.

La Chine avoit alors son Empereur & des Princes particuliers.

culiers. Son Gouvernement, très-ſimple & très-humain, etoit féodal. On diſtinguoit bien quatre ordres de citoyens; les hommes publics, les artiſans, les gens de guerre & les colons: mais ces derniers qui formoient le corps de la nation, comme chez les Juifs ſous les Juges, poſſédoient famille par famille les terres & les champs, ou les jardins & les vergers, ou les prairies & les pâturages, que l'etat leur aſſignoit pour héritage; à condition d'une dîme, de quelques petites redevances, & de ſecours pour les travaux publics. Or, ces colons etant diſtribués par pelotons de huit familles dans leurs domaines, il y avoit peu de villages. Les villes etoient fort rares; & aucune n'etoit ni auſſi grande, ni auſſi peuplée, à beaucoup près, qu'elles l'ont eté depuis. Le palais de l'Empereur etoit regardé comme faiſant la troiſieme partie de la capitale de l'Empire, qui lui-même ne s'etendoit pas au-delà du *Kiang*, & avoit à peine quelques colonies dans les plus belles & les plus riches provinces du midi. L'année civile enfin, qui etoit lunaire dès-lors, comme elle l'eſt encore, ne doit être préſuppoſée, avec tout ce que nous venons de dire, que pour obſerver que le calendrier de diétique, comme le calendrier religieux & le calendrier agraire, ſe rapportoit à l'année ſolaire, & etoit auſſi fixe qu'elle. Or, cela nous met dans l'occaſion de faire deux remarques: la premiere, que le calendrier annuel que l'Empereur ſeul avoit droit de faire publier, & l'unique qui eût cours dans tout l'Empire, etant lunaire, on y adaptoit chaque année les trois autres: la ſeconde, que les mois lunaires ne s'accordant preſque jamais avec les mois ſolaires, & en devant différer beaucoup dans les années où l'on ajoutoit une treizieme lune d'intercalation, il y a tout lieu de croire que c'eſt faute d'avoir fait attention à cela, qu'on a pris pour des changemens dans le calendrier diétique, ce qui n'etoit qu'un changement de lune, pour l'accorder toujours avec le ſolaire. Que nos ſavans voient ſi cette obſer-

vation ne ferviroit pas à expliquer & à concilier ce qui les embarraffe dans l'hiftoire des anciens peuples.

A fuivre les quatre faifons de l'année, nous ne trouvons pas que la viande de bœuf fût exclue d'aucune, au moins pour l'Empereur & les Princes; ce qui doit s'entendre auffi de toute leur maifon, de leurs grands Officiers, & de la ville de leur féjour. Mais cela ne pouvoit pas être autrement, à caufe des différentes fêtes, cérémonies & réjouiffances. Pour le peuple, s'il mangeoit du bœuf, ce n'etoit qu'en hiver, à ce qu'il paroît. Cependant, il faut bien fe garder de transporter dans ces tems anciens, non-feulement les fuperftitions de l'idolâtrie venue affez tard des Indes, mais même les défenfes de tuer des bœufs, qu'ont occafionnées des dévaftations, des guerres civiles, des peftes générales, & les excès de certains regnes. Ce qui nous perfuaderoit le plus que le peuple en mangeoit, c'eft que ceux qu'on tuoit dans les boucheries de la Cour, ne devoient avoir que trois ans, & etoient tirés des pâturages. Il eft dit outre cela, dans le *Li-ki*, que ceux qu'on deftinoit aux Mandarins & aux chefs du peuple, avoient vieilli dans le labourage; & que l'on en choififfoit toutes les années pour la provifion des gens de guerre, & des armées. Quoi qu'il en foit, la Chine avoit dès-lors, comme aujourd'hui, bien des efpeces de bœufs que nous connoiffons à peine en France. Dans les plus anciennes nomenclatures elles vont à plus de douze; & plufieurs font mention d'un bœuf à boffe de chameau, qu'on montoit, & qui faifoit près de trente lieues dans un jour; & d'un autre qui, etant engraiffé, pefoit jufqu'à mille livres.

Les efpeces de moutons font encore plus nombreufes & plus fingulieres: témoin celle dont la queue plate, maffive & couverte de graiffe, pefe jufqu'à 20 livres; & celle qui approche de la taille du cheval. Les nouveautés dont on enrichit tous les jours notre hiftoire naturelle, expliquent aux efprits foup-

çonneux & défians, ces nombreuſes nomenclatures, où les anciens Chinois faiſoient entrer non-ſeulement les animaux qui etoient dans les diverſes provinces, mais encore ceux qui y venoient, & qu'on connoiſſoit depuis la mer du Japon, juſqu'à la mer Caſpienne, & peu à peu depuis le *Cha-mo* juſqu'à l'Inde.

Pour nous, ſi nous nous permettions ici quelque digreſſion, ce ſeroit pour obſerver que l'agneau etoit à la Chine, le ſymbole du ſaint deſiré, eſpéré & attendu; & que ce deſir ſi ancien, cette eſpérance publique, cette attente univerſelle, etoient exprimés & repréſentés dans des cérémonies, dans des ſacrifices, & juſques dans pluſieurs uſages de la vie civile & domeſtique.

A réunir & à rapprocher ce que diſent le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, l'hiver etoit la vraie ſaiſon de manger le mouton, & celle en effet dans laquelle on en mangeoit davantage. Sa viande etoit alors d'un meilleur goût, plus ſaine, & avoit pluſieurs bonnes qualités que lui ôtoient ou altéroient les autres ſaiſons. Cependant on commençoit à en manger après la fin des chaleurs, & on n'y renonçoit entiérement qu'après la premiere moiſſon; car on en mangeoit encore avec des gâteaux de nouveau froment. Pour dans le grand eté, elle etoit abſolument interdite, & ne paroiſſoit point ſur les tables. Qu'on ne ſe preſſe pas de traiter cette antique police, de préjugé ou de ſuperſtition. Comme elle ne s'obſerve plus aujourd'hui, au moins à *Pé-king*, nous ſommes bons témoins que la viande de mouton y put la laine en eté, n'a point de ſuc, & paroît en général une nourriture peſante & mal-ſaine. Quoique les moutons qu'on mange ici viennent des pâturages de Tartarie, les grandes chaleurs & les grandes pluies agiſſent aſſez promptement ſur eux. Cet effet en eſt la ſuite; & quiconque les a eprouvées, ſent malgré ſoi qu'elles doivent cauſer une révolution dans tous les corps vivans.

Nos Physiciens, sans doute, & nos Naturalistes n'ont pas besoin de cette remarque; aussi ne la mettons-nous que pour ceux qui n'en ayant pas d'idée, ont besoin qu'on leur justifie la police des anciens Chinois, ou qu'on les empêche d'en rien conclure contre la nôtre, à laquelle un climat plus tempéré & plus doux laisse plus de liberté. Il faut pourtant convenir que notre viande de mouton est peu appétissante pendant le grand eté, sur-tout dans les Provinces du midi; & que si l'on y admettoit jamais une diétique, elle pourroit bien se rapprocher sur ce point de celle des anciens Chinois.

A dire les choses comme nous les trouvons, l'usage de la viande de cochon fraîche finissoit aux premieres chaleurs, & ne recommençoit qu'après les premiers froids; ce qui n'a plus lieu depuis bien des siecles. Mais la salée & la fumée prenoient sa place; & à voir comment les Médecins ordonnent du jambon à ceux qui sont fatigués par les grandes chaleurs, on croiroit volontiers que leurs anciens avoient donné lieu à cette coutume. Que nos Hippocrates examinent si elle mérite quelque attention; & si la viande de cochon, salée ou fumée, seroit un soulagement pour les estomacs délicats que nos jours caniculaires terrassent.

Voici qui est plus à notre portée. Il est certain que dans la province de Canton, & dans les autres provinces du Midi, on mange sans inconvénient, dans le plus grand eté, la viande fraîche de cochon. Faut-il l'attribuer à ce que c'est l'espece qu'on a nommée de la Chine, ou à la maniere dont on la nourrit, ou au climat même & à ses chaleurs? Si c'etoit cette derniere raison, comme le prétendent plusieurs Chinois de la moyenne antiquité, un à-peu-près ne suffiroit pas pour la Provence, ni peut-être pour l'Italie. Quant à risquer quelque essai, le moins à craindre, ce seroit de voir si les cochons nourris pendant quelque tems, avec les oranges de rebut, acquierent un si grand degré de bonté & de délicatesse qu'on le dit. Car enfin, puisque le

gland donne tant de bonnes qualités à leur viande, pourquoi les oranges ne lui en donneroient-elles pas auſſi ? Une découverte conduiroit à une autre, & on trouveroit peut-être le ſecret perdu des anciens Chinois, d'améliorer la viande de cochon par une nourriture préparée de peu de jours.

Quoique nous ne trouvions rien de particulier ſur la volaille, parce que ſans doute elle etoit de toutes les ſaiſons, nous ne laiſſerons pas de remarquer en paſſant, que la médecine chinoiſe eſt bien tardive à en laiſſer manger à ſes malades. Quels que ſoient ſes principes, les poules & les poulets ſont dans un grand décri auprès d'elle : il y a bien peu de convaleſcens à qui elle les permette ; & elle les défend à pluſieurs, comme une nourriture indigeſte & mal-ſaine. Si c'eſt là une affaire de climat, comme il ſemble, il en réſultera donc que, ſoit que le régime doive varier ſelon les climats, ſoit que ce qu'on y trouve porte l'empreinte de leurs diverſités, on doit être plus timide qu'on ne l'eſt de nos jours, à blâmer les uſages des différens pays, & encore plus à les adopter légérement. Plus nos voyages, nos obſervations & nos lectures nous ont convaincus de la vérité des principes des anciens ſur les effets ſinguliers & incroyables de la variété des climats ; plus nous avons cru devoir nous en expliquer ſans détour, afin qu'on ne ſe preſſe pas de tirer des conſéquences de ce que nous avons dit & dirons, mais qu'on ſe borne à l'examiner, à en faire des applications, & à voir ce qu'on pourroit en tirer pour la France. Ceux même qui voudront s'exercer ſur ce ſujet, devroient peut-être raſſembler & rapprocher plus de connoiſſances qu'on ne croit : par exemple mettre une grande différence entre les anciens Chinois, & ceux de nos jours, qui ont une maniere de vivre très-différente, & ne ſont plus, ſur-tout dans les villes, qu'un mélange de ſang Mongoult, Tartare & étranger, depuis les grandes révolutions qui ont attiré tant de fois les

50933

peuples d'au-delà de la grande muraille jusques dans le cœur de l'Empire, & les en ont enfin rendus maîtres. Quelle qu'en soit la cause, il est certain qu'il y a ici moins de force & moins de ressources dans les tempéramens, qu'en Europe. Les Médecins européens sont convenus qu'on ne pourroit pas y faire usage des mêmes remedes; & quand ils ont à traiter des Missionnaires qui ont long-tems demeuré en Chine, ils sont réduits à les adoucir & à les tempérer.

Il est indubitable que sous les trois premieres Dynasties; il y avoit annuellement quatre grandes chasses générales dans toutes les provinces de l'Empire. Le *Chi-king*, le *Li-ki*, le *Tcheou-li*, & tous les autres anciens livres en parlent, ou y font allusion si souvent & si clairement, qu'on ne sauroit les révoquer en doute. Mais trois de ces chasses n'etoient que des chasses de sûreté, de précaution & de garantie pour les terres ensemencées. Elles duroient peu, *& finissoient souvent*, comme chante le poëte, *sans que les fleches des chasseurs eussent eté teintes de sang, ni aucunes biches privées de leurs cerfs.* Ce n'etoit que dans la chasse de la fin de l'automne qui etoit la plus grande & la plus générale, qu'on s'enfonçoit bien avant dans les montagnes, & qu'on faisoit une grande boucherie des cerfs, des sangliers, & de toute espece de venaison & de gibier.

Ce seroit subtiliser mal-à-propos, que de demander si c'etoit par egard pour le calendrier de diétique, ou si le calendrier se plioit à la circonstance. Les travaux de la campagne sont finis quand les froids commencent; & c'est alors le vrai tems de la venaison & du gibier. La simplicité des anciens en cela, comme dans tant d'autres choses, avoit l'adresse de concilier tous les intérêts. Bien plus, cette chasse fournissoit un approvisionnement général pour les fêtes, les réjouissances & les solemnités de la fin de l'année & du commencement de la nouvelle; pour les tributs aussi, que les Princes envoyoient à l'Empereur,

& les Seigneurs particuliers à leurs Princes; pour les mariages, qui se faisoient alors presque tous parmi le peuple qui profitoit du repos de la saison; enfin pour les présens que les parens & les amis etoient dans l'usage de se faire avec tant de cordialité.

Tout l'encens qu'on brûle à l'honneur de notre politesse & de notre civilité, ne nous empêchera pas de dire que la candide simplicité des anciens etoit aimable & charmante dans tous ces usages, & sur-tout pleine de sentimens. Toutes les conditions se rapprochoient alors les unes des autres, par des honnêtetés & des prévenances, des dons & des libéralités. Si l'Empereur, les Princes & les Grands recevoient beaucoup, ils donnoient encore davantage. Les plus pauvres etoient riches pour faire des présens; & quand la distribution générale en etoit finie, la cour & la ville par un echange charmant, se trouvoient remplies des bagatelles du village; & le village regorgeoit des curiosités de la cour & de la ville.

Les chasses dont nous parlons etoient générales dans tout l'Empire, & se faisoient par districts. Tous les colons en etat de porter les armes s'y trouvoient. On s'avançoit bien avant dans les montagnes pendant plusieurs semaines; & quand on en revenoit, année commune, on avoit assez de venaison & de gibier pour que, le tribut & la portion des vieillards prélevés, tous les chasseurs eussent chacun leur part; d'où il arrivoit que tout le monde en mangeoit, & dans la vraie saison. Qu'on n'aille pas se faire une vaine difficulté sur la maniere dont cette venaison & ce gibier pouvoient se conserver. Sans mettre en question si la Chine n'etant qu'à demi peuplée, & les pays d'alentour ne l'etant point encore, les bois qui couvroient la terre ne rendoient pas les hivers plus froids; & à supposer qu'ils etoient dans le *Chan-si*, le *Chen-si*, le *Pé-tché-li*, le *Chan-tong*, le *Ho-nan*, &c., à-peu-près comme de nos

jours, il n'y auroit aucun embarras. Quand le vent de Nord a commencé à souffler, on est sûr d'un froid sec & piquant pour plusieurs mois. Les neiges qui surviennent ne servent qu'à l'augmenter: car, si l'on peut s'exprimer ainsi, elles sechent plutôt qu'elles ne se fondent. Aussi les Chinois de toutes ces provinces tirent-ils une excellent parti de leur hiver, pour le commerce de la venaison, du gibier, du poisson, & de tout ce qui a besoin de froid pour être conservé quelque tems.

Nous faisons grace au lecteur de quelques autres détails & particularités du calendrier de diétique. Ce que nous avons dit, suffit pour en donner une idée générale, à laquelle il faut se borner, vu le peu de fond qu'on doit faire sur les textes prétendus anciens qu'on cite. Nous nous risquerons néanmoins à faire mention encore de deux articles que leur singularité nous a fait remarquer, & que nous trouvons indiqués d[illegible] de façons, même dans le *Li-ki*, pour qu'ils ne soient pas fondés sur quelque tradition très-ancienne. Le premier, c'est que chaque viande gagne en bonté & en salubrité à être mangée ou même cuite avec telle autre viande, tels herbages, tel grain. Le cerf & le lievre par exemple, avec la viande de cochon; le gergelin avec la chair de chien; le mouton avec le millet-chou, &c.

Au surplus, nous trouvons dans ce moment qu'on distinguoit trois especes de chien (*Keou*): celui de garde, celui de chasse, & celui qu'on mangeoit (*che-kéou*), qui, selon la description qu'on en donne, paroît être la loutre. Si cette remarque, qui est sûre & tirée d'un grand ouvrage fait pour les etudes des Princes, prouve que nous avions débité bien des mots sur la foi des Commentateurs, elle fera voir aussi que nous disons les choses comme nous les trouvons.

Nous aurions avoué notre méprise sur l'âne comme sur le

chien,

chien, si nous en avions trouvé pareille preuve. Mais après bien des recherches assez ennuyeuses, nous sommes réduits à la simple remarque qu'il n'est devenu que très-tard animal domestique : jusques-là que les *King*, je crois, ne le nomment pas, ou le confondent avec le cheval, comme viande de table, ce qui ne seroit pas plus au gré de l'Europe. Elle s'accommoderoit mieux des mêlanges de viandes de boucherie ou de volailles, de venaison ou de gibier, ou les unes avec les autres, & même avec du poisson.

A en juger en effet, moins par le dire des anciens que par quelques plats du Palais, le mêlange des viandes est agréable, & plairoit à ceux dont la haute cuisine n'a ni usé, ni gâté le goût. Aussi les Tartares qui en avoient déjà quelque chose, s'y sont faits d'abord. Les viandes cuites ainsi sont coupées en petits filets, en tranches, en tronçons, selon l'espece ; & la science du cuisinier consiste à savoir les viandes qu'on peut mettre ensemble, & la vraie proportion de leur mêlange pour l'objet qu'on se propose, qui est leur bonté & leur salubrité communes. Si quelqu'un le trouvoit trop bourgeois & trop mesquin, nous nous contenterions de dire qu'il faut pardonner quelque chose à de pauvres asiatiques, qui ne mangent pas précisément pour se régaler, ou même pour avoir des indigestions ; mais pour se nourrir & se bien porter.

La grande envie qu'ils ont d'y réussir, les rend très-attentifs, pour la plupart, au second article dont nous avons à parler, c'est-à-dire à s'abstenir, comme les anciens, de manger ensemble des viandes qui, se corrompant & s'altérant réciproquement, deviennent nuisibles. Ce point a paru si important & si capital, qu'on en a fait un *alinea* dans une espece de dictionnaire des alimens qui nous est tombé sous la main. Il n'y a pas moyen de méconnoître la bonhommie des premiers âges, quand on voit aux mots de *lievre*, par exemple, de *sanglier*, de *faisan*,

&c., que ſous peine d'en être incommodé, il faut bien ſe donner de garde de les manger avec telle viande, tels herbages, tels fruits, &c. Auſſi n'en faiſons-nous mention que pour les perſonnes à vieilles idées & à antiques perſuaſions, qui n'aiment point à chercher les maladies dans les plats, & préferent une ſanté vigoureuſe & ſoutenue, aux agrémens infinis des petites infirmités.

Nous n'en dirons pas davantage néanmoins, de peur qu'on ne nous accuſe d'attaquer la magnificence & la ſymmétrie de nos ſervices, dansleſquels il n'eſt point queſtion de diétique, comme tout le monde ſait, ni de ce qui peut y avoir quelque rapport. Nous paſſerons même ſous ſilence l'article ſingulier & curieux de ce qu'on ne doit pas manger dans chaque animal, oiſeau, *&c.* & qui paroît dater certainement de la plus haute antiquité : la cervelle du cochon, par exemple, le foie du mouton, *&c.* Comme les raiſons qu'on en donne ſont tirées de la nature, de la maniere de ſe nourrir, des maladies & vices propres de chaque animal, oiſeau, *&c.* nos naturaliſtes ſeroient peut-être bien-aiſes d'en apprendre quelque choſe; mais ils ont pouſſé ſi loin maintenant toutes les recherches & toutes les connoiſſances, que pour peu qu'ils veuillent s'en faire un objet, ils auront trouvé d'abord bien mieux que les Chinois. S'ils daignoient même s'occuper des bagatelles de diétique, nous ne doutons point que le petit peuple des villes n'apprît d'eux à s'abſtenir de bien des choſes, ou du moins à ne les manger qu'avec précaution. Peut-être même inſpireroient-ils à la police, des attentions & des vigilances qu'elle ne néglige que faute d'en connoître l'importance ; & s'ils ſe mettoient à etudier la nature, les qualités & l'etat actuel des viandes qui entrent dans les grandes cuiſines, ou la diétique des anciens Chinois raiſonnoit ſans principes, ou ils publieroient ſans ménagement que la cuiſſon & les apprêts ont beau faire illuſion au goût, & lui

donner le change, ils n'en imposent pas aux estomacs.

S'il n'est pas démontré que les premiers âges n'excédoient pas en précaution dans le choix & la préparation des alimens, il n'est pas prouvé non plus qu'on ne pousse pas trop loin la négligence de nos jours ; ni même que toutes les cuissons & tous les assaisonnemens conviennent egalement à toutes les viandes. Qui a compté toutes les maladies dont on trouveroit le premier levain dans nos casseroles & dans nos plats ?

S'il ne s'agissoit que de recueillir des traditions & des opinions de Lettrés, sur l'usage de la viande dans les premiers âges, il nous resteroit encore bien des choses à raconter de diétique, de police ou d'economie, par rapport aux fêtes & aux réjouissances, aux approvisionnemens de la Cour & de l'Etat, aux réglemens pour les gens en place & le peuple, les vieillards & les malades, les gens en deuil & les criminels; mais outre qu'il faudroit entrer dans trop de détails sur les mœurs des anciens Chinois pour nous faire entendre, il est hors de doute que cela seroit traité d'imaginations & de fables en Europe.

La vie barbare, sauvage & brutale des premiers Grecs & des premiers Romains nous a remplis d'une infinité de fausses idées sur l'antiquité, dont nous ne voulons pas revenir, parce qu'elles nous adoucissent ce que nous sommes forcés à croire de nos anciens Gaulois. Puis, qui aimeroit à voir combien les hommes etoient alors près les uns des autres, & pleins du sentiment de leur commune descendance ? Qui soutiendroit l'idée d'un Empereur, qui après avoir reçu du haut de son trône les prosternations des Princes, s'entretenoit familierement au village avec un vieux colon, & lui envoyoit des plats de sa table ? Nos préjugés néanmoins ont beau ranger tout cela parmi les contes de Fées, ou il faut brûler tous les anciens livres de la Chine, ou il faut en convenir, & en voir

les vestiges subsistans, dans ce qui se fait, se pratique & se passe tous les jours.

Quiconque a marché dans les rues de *Pé-king*, sait qu'un Grand, un des premiers Seigneurs de l'Empire, est d'autant plus attentif à ne pas eclabousser le plus vil manœuvre, qu'il marche avec un plus grand train; & que, quelque importun que soit un pauvre, il faut lui parler avec honnêteté. Qui a vécu à la Cour, sait que l'Empereur envoie des viandes de sa table à de très-petits Officiers, & même à de vieux domestiques. Combien d'autres choses encore plus surprenantes pour l'Europe ne pourrions-nous pas citer! A ce compte, dira-t-on, la Chine doit avoir conservé bien des coutumes, des pratiques, des regles & des usages des anciens tems, sur l'usage de la viande. Qu'on nous passe cette réponse franche & gauloise: oui, elle en a conservé beaucoup plus que ne permettent de le supposer la ruine de l'ancienne religion & les délires de l'idolâtrie, les progrès monstrueux de la population & la diminution continuelle de l'ancienne abondance, le flux & le reflux de cent révolutions, le mélange d'un sang etranger, & une nouvelle forme de gouvernement modifiée en tant de façons, & pliée enfin à une domination de conquête.

Un esprit un peu attentif ne se lasse pas d'admirer comment cette grande nation, toute changée qu'elle est pour le fond de ses mœurs, tient encore à ses premiers ancêtres, sinon dans les villes, du moins dans les campagnes & les montagnes, par le tems où elle mange certaines viandes, & par les diverses façons dont elle les prépare, les cuit & les assaisonne. Ce n'est qu'en cherchant quelque chose de pareil chez nous, qu'on sent bien tout ce que cela dit des Chinois. Nos savans n'ont pas besoin qu'on appuie sur cette remarque; ils ont observé, il y a long-tems, que nôtre maniere de nous nourrir, comme celle de nous loger & de nous vêtir, a si prodigieusement changé

& rechangé plusieurs fois, qu'explication pour explication, nous sommes aussi embarrassés pour celle de nos histoires, que pour celle de l'histoire de l'ancienne Egypte. Il ne s'agit pas même de remonter jusqu'à nos anciens Gaulois. A ne remonter qu'à Saint Louis, ou même à François premier, nous ne trouvons rien dans nos mets & dans nos assaisonnemens qui nous fasse comprendre quels etoient ceux d'alors. Nous en avons déjà insinué quelque chose ; nous l'articulerons ici plus clairement, parce que cela est très-remarquable & caractérise la nation Chinoise qui est véritablement une nation singuliere & unique dans l'univers.

Il en est à-peu-près des Chinois comme de nous. On ne trouve plus rien dans leur maniere de se nourrir qui explique celle de chaque Dynastie en descendant depuis celle des *Han*, c'est-à-dire, depuis deux siecles avant l'ere chrétienne, jusqu'à celle d'aujourd'hui. Ce n'est qu'en remontant trente siecles dans l'antiquité, qu'on commence à se retrouver & à se reconnoître dans ce qui se pratique encore de nos jours ; & si l'on remonte encore plus haut, on se retrouve & on se reconnoît encore mieux. Si ce point etoit d'une utilité plus encourageante, nous aurions bien vîte rassemblé toutes les preuves qui peuvent le conduire à une evidence palpable. Qui y regardera de près, trouvera qu'il en est ainsi de bien d'autres choses plus importantes sur lesquelles la haute & premiere antiquité a conservé son ascendant, fait la loi, & continué à dominer dans toute la Chine. Pour nous, bornés à notre sujet & nous en tenant à l'usage de la viande, nous en prendrons occasion de rendre compte d'une remarque qui nous a donné occasion de faire des recherches, & qui semble mériter l'attention de ceux qui etudient les mœurs des peuples, ou même des hommes d'état ; voici de quoi il s'agit.

C'est aux frais de l'Empereur, & conduits par un petit

Mandarin, que les Missionnaires viennent de Canton à *Pé-king*. Quoiqu'on nous servît bien mieux que nous ne l'aurions voulu; à moins de faire reculer toutes nos pensées devant une chose qui revenoit deux fois tous les jours, il n'y avoit pas moyen de ne pas observer qu'on nous servoit chaque fois beaucoup de légumes, de racines & d'herbages. Comme nous etions dans les Provinces méridionales, où réellement la chaleur est telle qu'aucune viande n'y est appétissante, parce que la nature dégoûte d'une nourriture dont elle n'a pas besoin & qui la surcharge en pure perte pour la santé, nous soupçonnâmes d'abord que cet usage etoit un usage de climat & un régime de saison. Mais quand nous fûmes arrivés à *Pé-king*, cette premiere pensée ne tint pas contre notre séjour dans cette grande Ville, quand nous vîmes que, quoique l'hiver y fût plus rude, plus froid & plus long qu'à Paris, la maniere de s'y nourrir etoit à-peu-près la même que celle des Provinces méridionales; tellement qu'à remonter depuis les conditions mitoyennes, jusqu'aux gens en place, aux Grands, aux Princes & à la Famille impériale elle-même, les légumes, les racines & les herbages sont les mets journaliers de toutes les tables, remplissent presque tous les plats, & peuvent être regardés comme le fond des repas. Une façon de se nourrir si différente de celle de notre France, nous frappa malgré nous, & attira d'autant plus notre attention que d'un côté elle se trouvoit liée à bien des choses sur lesquelles on nous envoyoit d'Europe force questions; & que de l'autre il s'agissoit d'un grand peuple, & d'un des premiers Empires du monde.

La population est si prodigieuse à la Chine, & la terre y est si epuisée par plus de 35 siecles d'agriculture, que la premiere pensée qui vient en voyant la façon commune & générale de s'y nourrir, c'est que si les Chinois mangent beaucoup de légumes, de racines & d'herbages avec leur riz, s'il paroît

peu de viande sur leurs tables, la position où ils se trouvent les y force. Pour tout dire, cette premiere pensée se présente sous tant de faces, de tant de manieres, & accompagnée de tant de convenances, de vraisemblances & de probabilités, qu'il est très-aisé de s'y tenir. Bien des gens en effet s'en contentent, & ne soupçonnent pas qu'il soit possible d'en alléguer d'autre. Ce seroit une grande & difficile entreprise, que de vouloir faire comprendre que les ressources de l'industrie, & les echanges du commerce pourroient augmenter du double la viande de boucherie & la volaille, la venaison & le gibier, si le goût public etoit tourné de ce côté-là. L'abondance incroyable & continuelle de ce qui est recherché pour les tables, comme les canards, les oies, *&c.* ne produit pas pour eux un rayon de lumiere; & ils entendent dire, sans être surpris, que la viande est à meilleur marché à *Pé-king* qu'à Paris, & au plus bas prix où elle puisse être dans bien des cantons d'où l'appât du gain la feroit sûrement passer ailleurs, si les consommations pouvoient y croître. Vous leur diriez même qu'outre que la Chine est environnée de mers très-poissonneuses depuis le Golfe du *Leao-tong* jusqu'au *Tong-king*, ses lacs & ses etangs, ses fleuves & ses rivieres regorgent de poisson, & que le grand *Kiang* en a peut-être plus lui seul, que dix des plus grands fleuves d'Occident; vous ne leur feriez pas entrevoir que, supposé que la disette de viande fût comme ils l'imaginent, on se jetteroit sur le poisson qui en est le supplément le plus naturel, & qu'il seroit si aisé de se procurer: aussi n'avons-nous point en vue ces personnes, dans ce que nous allons dire; mais uniquement de répondre aux questions qu'on nous a faites: elles méritent que nous mettions un peu de réflexion dans nos réponses.

La premiere sur le sujet que nous traitons, qui se présentera à tout le monde, c'est que la population actuelle de la

Chine n'eſt concluante tout au plus que pour maintenant; & qu'on a dû manger plus fréquemment de la viande, lorſqu'il y avoit moins de monde pour en manger. Ainſi, comme en comparant le dénombrement de 1680 avec celui de 1760, il demeure conſtant que la Chine avoit alors 80 millions d'ames de moins, il en réſulteroit qu'on devoit manger, ſinon le double, du moins un tiers de plus de viande. Or, quelque livre qu'on ouvre, on y voit que, même proportion gardée, on en mange beaucoup moins dans la Capitale & dans les Provinces. Ce fait dit beaucoup. Un ſiecle néanmoins ne concluant rien pour l'autre, & l'Empire de Chine en comptant plus de 35, nous nous ſommes mis à interroger l'hiſtoire ſur les Dynaſties précédentes, en remontant d'abord juſqu'à l'ere chrétienne, & puis juſqu'aux regnes les plus reculés, les plus anciens, & les premiers dont il ſoit parlé dans les *King*, ou livres canoniques. Mais nous avons eu beau remonter de ſiecle en ſiecle, de Dynaſtie en Dynaſtie, de la moyenne antiquité à la plus haute, nos examens, nos recherches & nos confrontations ont toujours abouti à trouver que les mœurs nationales des Chinois n'ont pas varié ſur cet article, de façon qu'ils n'ont jamais fait un fréquent uſage de la viande, & ont toujours eu des légumes, des racines & des herbages pour le fond de leur nourriture. A quelque epoque au reſte qu'on s'attache, quelque regne qu'on choiſiſſe pour conſtater la vérité de cette aſſertion, on en trouvera des preuves ſans réplique. Il faut donc chercher une autre cauſe que celle de la population, du peu de viande que mangent les Chinois comparés à nous.

Cette cauſe néanmoins, il ne faut pas même ſonger à l'attribuer à l'idolâtrie, ne fût-ce qu'en partie, puiſque les mœurs publiques etoient formées à cet egard bien des ſiecles avant qu'elle vînt prêcher à la Chine la doctrine ridicule de la

métempſycoſe,

métempſycoſe, qui auſſi-bien n'a jamais pénétré dans les marchés, ni dans les boucheries. Pour nous cette cauſe (& c'eſt la remarque dont nous voulions parler plus haut) nous paroît n'être autre choſe que la doctrine, la pratique & l'exemple des premiers Chinois peres de la nation, & Fondateurs de l'Empire. Qu'on y faſſe attention : cela eſt cenſé prouvé par le fait palpable, conſtant & démontré qu'il faut remonter juſqu'à eux pour s'arrêter. Tant qu'on n'y eſt pas arrivé, un regne renvoie à celui qui l'a précédé, un ſiecle à celui qui l'a devancé, & une Dynaſtie à celle à laquelle elle a ſuccédé. Mais ce qui eſt tranchant & déciſif, c'eſt que la doctrine, la pratique & l'exemple des premiers tems ſont l'explication claire & préciſe, le commentaire détaillé & ſenſible de tout ce qui a trait à l'uſage de la viande d'âge en âge, de génération en génération. Nous n'inſiſtons pas ſur les preuves de ce fait, parce qu'il eſt ſi clair, ſi evident, ſi palpable & ſi certain, que les incrédulités de l'Europe, les plus décidées, ne peuvent pas même être admiſes pour des doutes. Nous prions le lecteur de faire attention à ce qu'il en entendra dire dans le moment aux Chinois eux-mêmes. Il ſuffira d'obſerver ici en paſſant que, quelque diſtance qu'il y ait des Chinois d'aujourd'hui aux Chinois des premiers tems, ce qu'ils ont de plus particulier, de plus caractériſtique & de plus national dans l'uſage de la viande, touche à eux, & eſt contre-tiré ſur leurs coutumes. Par exemple, aujourd'hui comme alors, tout le monde ſans diſtinction en mange à la fin de l'année & au commencement de la nouvelle ; aux réjouiſſances de la cinquieme & de la huitieme lune ; dans les fêtes de la ſoixante-dixieme année, quatre-vingtieme, &c. & des mariages. Aujourd'hui comme alors, la plupart des viandes ont leur ſaiſon, leur cuiſſon, leur apprêt marqués ; & le corps de la nation ne ſe départ pas de certaines précautions, reſtrictions & attentions. Aujourd'hui comme alors les plus pauvres familles ſe

gênent, prennent ſur leurs autres dépenſes, & font ſi bien qu'elles donnent de la viande, peu ou beaucoup, aux pauvres vieillards; enſorte que pour décrire le comble de la miſere du peuple en général, ou des particuliers, on ſe borne à dire qu'ils ne peuvent pas même donner un peu de viande à leurs vieillards.

Voici qui mérite encore plus d'attention. Les bienſéances générales reglent l'uſage de la viande ſur le grade, le rang, la dignité, les emplois, &c. comme toutes les autres diſtinctions civiles, ainſi que l'avoient réglé les anciens. Bon gré malgré, nous reſpecterons les préjugés, les préventions & les idées de notre tems, juſqu'à omettre les détails curieux que fourniroit cet article. Mais pour qu'on ne nous ſoupçonne pas de parler à l'aventure, nous en appellerons aux Ordonnances impériales, qui ont fixé la maniere dont on doit ſervir dans les Provinces, les envoyés de la Cour, ſelon leur grade; & dans le Palais même de Sa Majeſté, les Princes, les Grands, les premiers Mandarins, les Mandarins inférieurs, & les petits employés. Les Ordonnances qui concernent la maiſon, les manufactures, les atteliers de l'Empereur, ſont faites ſur la même regle. Quelques ouvriers, par exemple, n'ont de viande que quelquefois par lune, & à un ſeul repas. Il eſt réſervé aux artiſtes d'en avoir tous les jours; & c'eſt une diſtinction pour les plus habiles, d'en avoir pluſieurs plats à tous les repas. Or, dès qu'il en eſt ainſi au Palais, on ne ſera pas etonné de nous entendre dire qu'il n'y a dans *Pé-king* aucune boutique ni aucun attelier, où l'on donne tous les jours de la viande à tous les repas.

La regle générale eſt d'en ſervir aux réjouiſſances & fêtes, ſoit communes, ſoit particulieres; puis deux fois par lune au moins, & d'un jour l'autre au plus, encore à un ſeul repas. Tout cela dit de reſte quel doit être l'ordinaire des familles du peuple. Il ne ſera pas inutile de remarquer néanmoins, que

chez les Grands & dans les familles les plus opulentes, ce n'eſt que par pur extraordinaire qu'on fait manger de la viande aux enfans & aux jeunes gens. L'aſcendant antique & primitif des mœurs générales ne le permet pas; & il s'eſt tellement ſoutenu, qu'on ne voit pas de Seigneurs ni de grands Mandarins avoir table ouverte. Pour tout dire, autant ils ont d'eclat, de pompe & de repréſentation quand ils paroiſſent aux yeux du grand public, autant leur domeſtique eſt ſimple, modeſte & ſouvent moins que bourgeois. Pour un ou deux qui tranchent de petits Lucullus, il y en a mille dont l'ordinaire révolteroit nos Douaniers & nos Buraliſtes du plus bas etage. Enfin de quelque façon qu'on enviſage & qu'on conſidere ce qui ſe fait, ce qui ſe pratique, & ce qui s'etend à tous les rangs, à tous les etats & à toutes les conditions, par rapport à l'uſage de la viande, il faut y reconnoître l'antiquité. Nous paſſeroit-on d'ajouter que, ſoit premieres idées, education, coutume, façon de penſer, pli d'enfance, le goût de la viande n'eſt point ici à beaucoup près, ni auſſi vif, ni auſſi fort que dans bien d'autres pays? Nous pourrions cependant atteſter qu'etant au Palais, nous avons vu les plats de racines & d'herbages préférés à la volaille & à d'autres viandes. Mais un mot dira tout: les Tartares accoutumés dans leur Tartarie à ne ſe nourrir pour ainſi dire, que de laitage & de viande, ſont devenus mangeurs de légumes, d'herbages & de racines, autant que les Chinois.

Quant aux premiers ancêtres de ceux-ci, à s'en tenir au *Chou-king*, leur arrivée dans cette extrémité de l'Aſie occidentale ſe rapporte au tems des grandes émigrations & diſperſions des peuples après la confuſion des langues. Mais à quelque ſiecle qu'on veuille en fixer l'epoque; tout ce qu'on ſait de certain & de prouvé par les *King*, par les Annales & par les plus anciennes traditions, repréſente les premiers Chinois

comme une colonie composée d'un assez petit nombre de familles, qui se choisirent un chef & des magistrats pour faciliter leur établissement par la subordination, le bon ordre, & la manutention des loix dont elles etoient convenues. Les troupeaux qu'on avoit etoient faciles à nourrir dans des pays déserts & en friche. L'attention générale se tourna toute entiere du côté des défrichemens & de l'agriculture, comme etant le vrai, le sûr, le continuel & intarissable moyen de s'etablir solidement, & de se procurer une douce abondance. On se répandit dans les campagnes; on mit la main à l'œuvre, & on s'en fit une affaire si capitale, si générale, que même plusieurs siecles après, comme dit un ancien texte, *sur dix familles, il y en avoit au moins huit d'appliquées à l'agriculture.* Les autres etoient occupées, ou des soins de l'administration, ou des arts de besoin, ou de la garde des troupeaux, qu'on avoit fixés dans les endroits les plus commodes pour les nourrir. Or, à rapprocher la simplicité des mœurs d'alors, de la position où ce coup-d'œil général présente la colonie, il faut bien chercher pour trouver des boucheries, vu sur-tout que les familles des Magistrats continuoient à cultiver la terre, lorsque ceux-ci quittoient la charrue pour entrer en charge. Il est visible que la maniere de se nourrir devoit être fort simple; & que le fréquent usage de la viande ne pouvoit se concilier avec la forme qu'avoit prise la société politique, civile & domestique.

Nous laissons à nos sçavans le soin d'examiner jusqu'où nos histoires d'Occident se rapprochent à cet egard de celle de la Chine, & nous montrent les plus anciens peuples que nous connoissions, menant une vie aussi frugale que les premiers Chinois. Pour peu même qu'ils veuillent y regarder de près, plus ils réuniront de faits, de détails & de particularités, plus il leur sera aisé de prouver historiquement que nous ne racontons rien sur cette nation si ancienne, qui ne convienne aux

premiers peuples de l'Aſie occidentale, & même de notre Europe. Nous ne ſerions pas même ſurpris qu'une obſervation fort ſimple, & omiſe par bien des gens, leur fît dire qu'on a pris ſouvent le change ſur la façon de ſe nourrir des premiers peuples, parce qu'au lieu de la voir comme une conſéquence naturelle des mœurs d'alors, & de la forme qu'avoit la ſociété, on a voulu l'eriger en tempérance philoſophique, & en frugalité de ſyſtême. Au reſte, qu'on ſe mette en frais de diſcuſſion & de recherches tant qu'on voudra, le fait du non-fréquent uſage de la viande en Chine, pour les tems dont nous parlons, eſt au-deſſus du doute & de la critique. Au ſurplus qu'on ne ſonge point à voir dans ce fait plus qu'il ne montre & n'indique : car les monumens anciens dont il eſt tiré, repréſentent les premiers Chinois comme un peuple policé qui honoroit le vrai Dieu, eſpéroit une autre vie, avoit des mœurs, des connoiſſances, des arts ; & ſes chefs, comme des hommes pieux, bienfaiſans, citoyens, & bien ſupérieurs en ſageſſe à tous les Sages de la Grece, comme en fait foi le beau plan de gouvernement, de légiſlation & de police qu'ils imaginerent, & qu'ils etablirent ſi heureuſement.

Ici nous préviendrons l'objection qu'on ne manquera pas de faire, & par ce qu'elle eſt liée avec le ſujet que nous traitons, & parce qu'elle nous mettra en voie de rendre compte de quelques recherches & de quelques diſcuſſions qui peuvent faire plaiſir à ceux qui s'intéreſſent à la Chine & aux Chinois. A vous paſſer tout ce que vous avez avancé ſur la maniere de ſe nourrir des premiers Chinois, comment la concilier, dira-t-on, avec la haute ſageſſe que vous louez dans ceux qui les gouvernoient ? Cette objection a eté faite ici depuis bien des ſiecles ; & on y a répondu que ces grands hommes, dont les vertus ſont toujours reſtées au premier rang, & dont le ſavoir a laiſſé douteux & incertain tout ce qu'il n'a pas

décidé, n'avoient etabli & aſſuré le non-fréquent uſage de la viande, que ſur des raiſons de convenance, d'utilité & de bien public, qu'ils prévoyoient ne devoir jamais rien perdre de leur force & de leur ſolidité. Sans cela, ajoute-t-on, comment auroient-ils donné la préférence à cette maniere de ſe nourrir, tandis qu'il ne tenoit qu'à eux d'en choiſir une autre plus naturelle, plus agréable & plus aiſée, vu qu'on ne faiſoit que commencer des défrichemens, & qu'on avoit beaucoup de troupeaux, & la venaiſon avec le gibier à ſouhait, comme l'atteſtent *Mong-tſée* & les *King?* Une pareille façon de s'enoncer, toute imprégnée qu'elle eſt du grand & ineffable reſpect des Chinois pour la haute antiquité, n'eſt rien au prix des diſcours de quelques bons Lettrés ſur les raiſons de convenance, d'utilité & de bien public, qui avoient déterminé les anciens pour le non-fréquent uſage de la viande.

Quelques-uns ont ſoutenu très-eloquemment que la raiſon humaine n'a plus l'aîle aſſez forte pour monter dans ces hautes régions de lumiere, de pénétration, de ſagacité, de politique & de philoſophie, où les anciens voyoient la vérité couronnée de ſes rayons, parce qu'ils la regardoient avec les yeux de la ſageſſe & de l'innocence. Les ames, ſelon eux, plus affoiblies encore que les corps, ſont moins capables de découvrir le ſecret de leurs penſées, que les ſantés de ſoutenir leurs travaux journaliers. Il eſt plus aiſé de plaiſanter ſur leur bonhommie, que de ſe débarraſſer des réflexions très-ſenſées, très-ſolides, & par fois très-mordantes, très-fortement aſſenées, dont ils entre-mêlent leurs aveux en preuve que l'eſprit humain foiblit, dégénere, ſe rapetiſſe, & perd de jour en jour en bon ſens, en ſolidité, en profondeur & en energie, ce qu'il gagne en ſagacité, en fineſſe, en légéreté, en agrément & en ſubtilité. Selon eux, *à force d'avoir la bêtiſe de croire être riche en eſprit, on en vient à ne penſer & à*

n'ecrire que des pauvretés. Les Lettrés qui ont donné dans ces travers ne sont pas en grand nombre ; & les autres se sont exercés à qui mieux mieux, pour trouver les vraies & primitives raisons qui déterminerent les peres de la nation & ses premiers Législateurs, à empêcher l'usage journalier de la viande. Il est inutile d'avertir que celles que chacun a trouvées, portent l'empreinte de son siecle, de son génie, de sa doctrine favorite, & de ses systêmes : mais nous croyons pouvoir assurer qu'il y en a qui supposent bien des méditations, des recherches, des vues ; & qu'on trouve beaucoup à apprendre dans les plus superficielles & les moins solides.

Ce seroit un trop grand ouvrage pour notre loisir, & sur-tout pour notre capacité, de rendre compte de tout ce qu'on a ici en ce genre. Cependant, comme la façon dont les Lettrés ont traité leur sujet, est curieuse, amusante, instructive, pleine de détails sur les mœurs anciennes & nouvelles des Chinois, & sur-tout de principes, de maximes & de vérités dont la France peut profiter, nous allons rendre compte de trois ouvrages qui nous ont paru mériter la préférence.

« Pour peu qu'on ait médité & approfondi la grande doc» trine des anciens, dit le très-sérieux, très-grave, & très» sententieux *Tchang*, on voit d'abord que regardant une santé » forte, paisible & continuelle, comme le premier & le plus » doux bien de la vie présente, ils ont eu en vue d'en assurer » la jouissance à tout le monde à la fois, par une maniere de se » nourrir, qui etant plus simple, plus facile, plus naturelle, » plus au niveau des saisons, plus assortie à tous les climats, » devoit être plus saine, & avoit pour elle le témoignage de » l'expérience qu'on en avoit faite ». Sur cela il prouve, pour plus grande sûreté, que dès que les défrichemens eurent etendu par-tout l'agriculture & le jardinage, l'usage de la viande, auparavant plus commun, diminua par-tout, & devint très-

rare, même pour ceux qui n'avoient que des troupeaux. Puis notre Lettré sentant bien que sa raison ne pouvoit être bien sensible, ni présentée dans tout son jour sans de grands détails, il a eu la bonté d'en accumuler un très-grand nombre. Nous n'indiquerons que ceux qui paroissent plus dignes d'attention.

Comme personne n'est admis ici à entretenir le public, & à lui parler sur aucun sujet d'histoire, d'erudition, de critique, de littérature, de politique, de morale, de philosophie, d'arts & de sciences, qu'autant qu'il a, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'enseigne de l'état, de la profession, de l'emploi, & qu'il se doit à soi-même & à la société de s'y être rendu habile; le Docteur *Tchang* commence par avertir de trois choses. La premiere, que quoiqu'il ait peu exercé la médecine, il l'a etudiée sous les plus grands maîtres de la Capitale, y a pris tous ses grades, & s'en est occupé toute sa vie. La seconde, que l'Empereur l'a chargé à plusieurs reprises d'examiner & de discuter la plupart des articles qu'il va traiter: (cet Empereur est *Tai-tsong* des *Tang*, qui commença à régner en 763). La troisieme enfin, que se défiant de lui-même, il a consulté les meilleurs livres, comme on le verra par ses citations; a fait voir son mémoire à plusieurs savans; & n'a presque rien observé & garanti, que d'après ses expériences, & les faits dont on a rendu compte à la Cour, de toutes les Provinces, depuis plus d'un siecle. Tout cela est meilleur pour la Chine que pour l'Europe: aussi n'est-ce pas pour accréditer les raisons & les raisonnemens de ce Lettré, que nous en parlons; mais pour faire connoître les mœurs chinoises; & avertir que cela donne lieu de penser qu'il avoit travaillé par ordre de la Cour, pour arrêter les progrès du luxe des tables, qui ruinoit egalement la santé & la fortune des Grands.

« 1°. La raison humaine est réduite à un silence d'etonne-
» ment, d'impuissance, & de conviction de sa foiblesse, lors-

qu'elle

» qu'elle considere une génération entiere, mesure, compte » toutes les vies, compare leurs différences innombrables, & » en cherche le pourquoi. Autant il est certain que le nombre » des années de chacune est fixe & décidé, qu'elles se rap» portent les unes aux autres, & que leur proportion récipro» que est tellement liée aux destinées, soit des familles, soit » de tout l'Empire, qu'elle seule démontre invinciblement » que l'homme n'y peut rien, & que, comme disoient les » anciens, il faut y voir le *Tien*, ou n'y voir que ténebres; » autant il est certain d'un autre côté, qu'il en est à cet egard » de la longueur de la vie des hommes, comme des moissons, » qui ne sont pas moins liées aux destinées publiques & parti» culieres; c'est-à-dire, que les attentions du régime ne peuvent » pas plus assurer une longue vie, que les travaux de l'agriculture » une bonne moisson; mais qu'il ne peut pas plus y avoir de » longue vie sans régime, que de moisson sans agriculture ». Notre Docteur profite de sa comparaison pour etaler de l'erudition, & débiter des moralités: puis il prouve la nécessité & l'utilité du régime par les grandes maximes des anciens. « Les maladies entrent par la bouche, & les malheurs en sor» tent........ Qui sait régler son boire & son manger, sait se » bien porter & vivre long-tems......... On ne digere jamais » bien, que ce qu'on digere aisément....... Les mets singuliers » occasionnent les maladies extraordinaires....... Plus on fait » servir de plats à sa table, plus il faudra prendre de drogues » dans une médecine...... On compte ceux qui ont eté tués, » assassinés, empoisonnés, ou qui sont morts à la guerre, » mais non pas ceux que leur intempérance ou leur friandise » ont fait mourir ».

On croiroit lire du Plutarque tout pur, tant les propos de notre Lettré sur ces maximes, sont pleins de bon sens, de jugement, & de cette philosophie dont tous les argumens sont

des raiſons. Si ces détails ſont quelquefois trop bourgeois, la naïveté & la franchiſe qu'il y met les rendent aimables. Il finit ce premier article par l'aveu de *Tai-tſong*, (ſecond Empereur de la Dynaſtie régnante). *Plus j'ai fait diminuer les plats de ma table, plus je me ſuis ôté d'infirmités ; moins j'ai écouté mon appétit à mes repas, moins j'ai ſenti ma vieilleſſe.*

2°. « Toute la médecine avoue & reconnoît que les grains, » les légumes, les herbages, les racines & les fruits ſont la » vraie nourriture de l'homme, la plus propre à réparer & à » entretenir ſes forces, la plus faite pour ſes organes, la plus » aſſortie à ſes beſoins, & la plus convenable à tous les âges, » à tous les ſexes, à tous les tempéramens, & à toutes les » ſaiſons ». Pour mieux prouver cette aſſertion, l'auteur commence par la médecine des anciens, & cite bon nombre de textes qu'il diſcute & examine, afin d'en mieux faire ſentir la force, d'en réſoudre toutes les difficultés, & puis d'en tirer des conſéquences à ſouhait. Quant à la médecine des modernes, à remonter juſqu'à la Dynaſtie des *Han*, excluſivement, il reconnoît qu'elle a voulu etablir une doctrine différente ſur ce point, comme ſur bien d'autres, & a cru en être venue à bout, tantôt par des ſyſtêmes, tantôt par des raiſonnemens : mais il ſoutient après, qu'il lui a fallu adoucir, modifier & reſtreindre tellement ſes prétentions, qu'on ne peut plus dire qu'elle ait une doctrine différente. Il donne pour une choſe ſinon déciſive, du moins très-remarquable, qu'on ait eté forcé d'avoir recours à l'abſtinence de la viande dans pluſieurs maladies epidémiques, & qu'on n'ait commencé à les traiter avec ſuccès, que lorſqu'on a mis les malades à ne manger que des végétaux ; puis il ſe prévaut beaucoup de ce que les plus célebres praticiens de la Capitale & de la Cour, les font entrer dans preſque tous leurs régimes. A l'en croire, les enfans chez qui la nature parle toute ſeule, ont dû déſiller les yeux aux plus prévenus.

« Tant qu'ils n'ont pas eté gâtés par la maniere de vivre des » riches, tous, dit-il, ne ſongent point à la viande. Tandis » qu'ils ont des végétaux, leur avidité ne ſe tourne point » vers elle; & s'ils font des excès de bouche, c'eſt plutôt en » plantes potageres & en fruits ».

3°. Pour en venir à une indication de la nature, plus ſenſible, plus expreſſe & plus concluante, l'auteur obſerve avec complaiſance que les plantes potageres, les racines, les légumes & les fruits qu'on mange, viennent chacun dans leur ſaiſon, de maniere qu'ils ſe ſuccedent, ont chacun leur goût particulier, ſe mangent ſans preſque aucun apprêt, & n'en ſont que plus ſains. « Que pouvoit faire de plus le *Tien* ſuprême, pour indiquer, » ou plutôt pour montrer qu'il les a deſtinés à être la nourriture » journaliere de l'homme, & les a préparés tels que les demande » chaque tems de l'année »? On inſiſte ici très-fortement, & l'on appuie beaucoup ſur quelques faits qu'il ſuffira de montrer du doigt: ſavoir, que les herbages, plantes, &c...... ont des qualités aſſorties à leur ſaiſon, tellement que quand on a voulu en précipiter l'accroiſſement ou le retarder, ils ont eté moins ſains. Auſſi les anciens, ainſi que l'atteſte le *Li-ki*, avoient fait une défenſe expreſſe d'en porter, & d'en laiſſer vendre dans les marchés, avant que la ſaiſon en fût venue, & après qu'elle etoit paſſée. Secondement leurs qualités augmentent, diminuent, varient & ſe modifient très-diverſement ſelon les pays; de maniere néanmoins (ce qui eſt bien remarquable) qu'ils croiſſent plus aiſément, & preſque ſans culture, dans les pays où ils ſont plus profitables, & ne ſauroient croître dans les climats où ils ſeroient nuiſibles. Enfin l'automne eſt la ſaiſon de la grande récolte de pluſieurs racines qui ſe conſervent tout l'hiver; & c'eſt dans cette ſaiſon que les légumes ſecs ſont d'un meilleur goût, & plus ſains.

4°. Le Lettré *Tchang* n'a ni pris, ni voulu donner le change

dans tout ce qu'il a avancé ſur les végétaux. Il a fort bien ſenti qu'il n'auroit rien prouvé, s'il ne prouvoit encore qu'autant on etoit fondé à les regarder comme la nourriture de l'homme la plus naturelle, la plus convenable & la plus ſaine, autant la viande des animaux, ſoit domeſtiques ſoit ſauvages, de la volaille & de tous les oiſeaux, l'etoit peu. Auſſi a-t-il raſſemblé toutes les raiſons, convenances, vraiſemblances, probabilités & témoignages dont il a pu s'aviſer. On n'a pas beſoin en Occident de ſon erudition médicale, telle que nous pourrions la rendre; n'y entendant preſque rien; & encore moins de ſa théorie & de ſes ſyſtêmes enluminés de mots indéfiniſſables. Nous couperons court, & ne ferons entrer dans notre analyſe que ce qui paroît plus près de nos idées. « Tous les pays ſont deſtinés à être le ſéjour de l'homme, » tous les pays peuvent être habités (dit d'abord notre Doc- » teur); & qui a lu nos Annales, ſait que nos premiers ancêtres » n'occupoient que quelques cantons dans les Provinces les » plus occidentales; que l'Empire avoit aſſez peu d'etendue » au commencement de la troiſieme Dynaſtie; que ce fut » *Tſin-chi-hoang* qui fit refouler les peuples au-delà du grand » *Kiang*; & qu'il en eſt ainſi de tous les pays que nous con- » noiſſons, n'ayant d'abord que peu d'habitans, puis s'etant » peuplés inſenſiblement, & ſe peuplant chaque jour de plus » en plus. Mais ſi, dans l'intention du *Tien*, les hommes doivent » remplir toute la terre, il faut que toutes les contrées ſoient » en etat de les nourrir. Or, je trouve bien que toutes etant » cultivées, peuvent produire des grains, des herbages, des » racines, des fruits; mais je ne vois pas que toutes puiſſent » fournir la quantité de viande qu'il faudroit pour une nourri- » ture commune & journaliere ». Ce début eſt ſuivi d'une très-belle & très-longue induction, renflée de remarques, de réflexions & d'anecdotes, où il y a plus de rhétorique que de force,

au moins dans le langage ; car quant à ce qui fait preuve, nous ne connoiſſons pas aſſez l'ancienne Chine, pour oſer prononcer. Nous croyons néanmoins pouvoir nous riſquer à dire qu'à bien apprécier toutes choſes, on en peut conclure au plus, que dans le cas d'une grande population, la viande ne ſauroit être une nourriture commune & journaliere dans bien des contrées. Mais ſi tout ce que notre Lettré dit de ſon uſage etoit vrai, on ne devroit guere ſonger à en manger, du moins à s'en nourrir journellement, dans les endroits même où elle eſt plus commune. Nous abandonnons ſes aſſertions à ceux à qui il appartient de décider ſi elles ſont outrées ou ſeulement trop généraliſées, fauſſes ou ſeulement peu exactes.

Selon lui, 1°. la Médecine l'a dit, les faits l'ont prouvé, & une longue expérience l'a décidé pour toujours : l'uſage journalier ou même fréquent de la viande, eſt non-ſeulement peu profitable, mal-ſain, mais encore très-ſouvent dangereux & nuiſible dans les Provinces méridionales. Le danger de s'en nourrir y croît chaque année avec les chaleurs. Auſſi la nature, en qui tout tend à la conſervation de l'homme, en a toujours donné & continue à en donner du dégoût à ceux qui les habitent. Les révolutions des ſiecles ne l'ont jamais entamée ſur cela. Ce dégoût eſt ſi vif, pour l'ordinaire, & ſi préſent, que ceux que leur opulence ou leur rang obligent à s'en faire ſervir tous les jours, dédaignent d'y toucher, & lui préferent des végétaux. On ne peut pas dire que ce ne ſoit qu'un goût d'enfance, ou une prédilection d'habitude, puiſque ceux des provinces du Nord, qui viennent y fixer leur ſéjour, ſe dégoûtent de la viande dès le premier eté. Les Tartares, eux-mêmes, les plus ſeptentrionaux, que la longueur des hivers & la ſtérilité de leur pays, réduit à ſe nourrir de leur chaſſe & de leurs chevaux, cedent, comme les autres peuples, à l'inſtinct de la nature, & ne veulent que des racines, des herbes & des fruits ſauvages, tels

qu'ils peuvent les trouver, quand les chaleurs de la canicule commencent à se faire sentir.

2°. Toute viande, de l'aveu des anciens, est une nourriture sinon essentiellement nuisible & funeste aux enfans, du moins dangereuse, mal-saine, & la moins bonne qu'on puisse leur donner. Elle leur cause beaucoup de maladies, & rend plus redoutables celles d'un âge plus avancé. Qu'on l'explique comme on voudra, bien des personnes, d'un bon tempérament d'ailleurs, n'ont réussi à conserver & à recouvrer leur santé, qu'en s'abstenant d'en manger. Aussi beaucoup de bons médecins n'ont trouvé rien de mieux à prescrire à beaucoup de riches, de Lettrés & de Mandarins, qui etoient foibles, maladifs, languissans & sujets à mille infirmités, & qui ont repris des forces en effet, & se sont bien portés, quand ils ont substitué à la viande, des herbages & des racines. Outre cela, parmi les différentes viandes qu'on mange, il y en a toujours plusieurs pour lesquelles chacun se sent un dégoût, une aversion, une horreur involontaires, ou même une répugnance d'estomac telle qu'il n'en mange jamais sans être, sinon incommodé & malade, du moins dérangé & en mal-aise. Quelques médecins se sont fait une affaire d'examiner ce point : mais s'il résulte de leurs observations & de leurs recherches, que cela regarde surtout la venaison & le gibier, on y voit aussi qu'aucune espece de viande n'est exceptée; & qu'il y a toujours des personnes de l'un & l'autre sexe, qui ne peuvent pas s'accommoder, les unes de telle viande de boucherie, les autres de telle volaille.

3°. La même viande est bonne & saine, ou mauvaise & nuisible, selon les pays. Il ne s'agit pas de faire des raisonnemens, de déclamer contre les préjugés, ni de crier à l'ignorance; les faits décident : & on sait aujourd'hui que plusieurs Mandarins s'en sont trouvés aussi mal que bien des voyageurs, quand ils se sont obstinés à se mettre au-dessus de l'opinion

publique. Voici qui dit peut-être plus. A l'egard des viandes même qu'on mange dans chaque pays, c'eſt une ſcience que de ſavoir dans quelle ſaiſon l'on doit commencer, & dans quelle ſaiſon l'on doit finir d'en manger. Car enfin le bœuf, le mouton, le cochon, la venaiſon, le gibier, *&c.* ont chacun leur tems, qu'il ne faut ni prévenir, ni paſſer. Les anciens y faiſoient grande attention; & l'on voit par le *Li-ki*, que la police ſe chargeoit chez eux de maintenir cette regle, en ne laiſſant aller à la boucherie, ou expoſer en vente dans les marchés, que ce qui etoit de la ſaiſon. On n'eſt peut-être pas egalement fondé à aſſurer qu'outre l'attention de ne manger chaque viande que dans ſa ſaiſon, il faille avoir encore celle de s'aſſurer qu'elle ſoit macérée à ſon point, ſous peine de l'avoir moins bonne à manger, moins ſaine, ou moins nuiſible, ſi on ſe preſſe, ou ſi on differe trop. A en croire néanmoins quelques articles du *Tcheou-li*, (un des petits *King*), & ſur-tout les plus anciens Commentaires qu'il en reſte, les officiers de bouche de l'Empereur & des Princes, avoient ſur cela des regles très-détaillées & très-ſtrictes, juſques pour les voyages & les tems de grandes chaſſes; & ces règles doivent avoir eté regardées alors comme importantes, puiſque à en juger par quelques fragmens des anciens hiſtoriens, on renvoyoit à elles la police des villes & les pourvoyeurs des armées. La critique peut faire bien des objections ſur tout cela; mais elle ne ſauroit diſconvenir que ce ne ſoit bien digne des ſollicitudes & des attentions de la bonne antiquité. Perſonne ne niera qu'elle les a pouſſées juſqu'à apprendre au peuple la ſorte de cuiſſon & d'aſſaiſonnement qui convenoit le mieux à chaque viande pour la rendre plus ſaine; & qu'il falloit s'abſtenir de manger le foie du mouton, la cervelle du cochon; & ainſi dans tous les animaux; ce qui etoit regardé en eux comme mal-ſain.

4°. Il eſt démontré par le témoignage irréfragable des faits, & d'une ancienne & continuelle expérience, premierement que les Tartares, qui ſont grands mangeurs de viande, ſont plus ſujets à la peſte; & que c'eſt preſque toujours de chez eux, que ſont venues celles qui ont affligé la Chine; ſecondement, que dans le nord de l'Empire comme au midi, dans les Provinces orientales comme dans les occidentales, dans les campagnes comme dans les villes, les maladies epidémiques ne ſont jamais ſi communes, ſi dangereuſes, & ſi générales, qu'après le tems où l'on a mangé plus de viande; & ſont toujours accompagnées d'accidens plus fâcheux, dans ceux qui en mangent tous les jours, & en plus grande quantité. A parler même en général, il y a plus à craindre de toutes les maladies, pour tous ceux qui mangent de la viande. Après bien des diſcuſſions il a fallu enfin convenir de ce fait, ainſi que de la ſingularité, de la complication, de la nouveauté & de la réſiſtence inexplicables de certains maux dont il faut chercher la cauſe dans certains mets & ragoûts de viandes, ou renoncer à la trouver.

Notre Auteur développe avec un ſoin particulier tout ce que nous venons d'indiquer pour ce quatrieme article; appuie ſes aſſertions de détails très-circonſtanciés; & ſe prévaut avec confiance d'un grand nombre de témoignages qu'il commente par des remarques ſur la maniere de ſe nourrir, ſoit des riches, ſoit des différentes Provinces, mais trop difficiles à faire comprendre, pour nous y embarquer. Il n'a pas manqué la réflexion, que le retranchement de la viande eſt la premiere regle du traitement des malades; & que les plus habiles médecins l'etendent juſqu'au bouillon, & n'y reviennent que les derniers, Comme le Docteur *Tchang* fait un peu l'avocat plaidant, il ſe fait objecter la longue vie de pluſieurs mangeurs de viande. « Pourquoi ne dirai-je pas au public, » reprend-il, ce que j'ai dit tout haut à la Cour? On peut

» manger journellement de la viande & vivre long-tems : mais » si l'on excepte quelques militaires nés à la campagne, & ne » s'epargnant pas les exercices pénibles de leur profession ; » quelle vie ont menée presque tous les mangeurs de viande? » Par combien de maladies n'ont-ils pas passé, & quelles ma- » ladies ? A quel âge a commencé leur vieillesse, & de com- » bien d'infirmités n'est-elle pas affligée ? Lequel d'eux, avec » sa viande de tous les jours, auroit tenu aux travaux pénibles » & continuels de nos colons, qui n'en mangeoient que si » rarement ? Lequel d'eux malgré tous ses choix, & toute son » abondance, y trouve à 60 ans le soutien, la force, & la » vigueur de ceux qui commencent à cet âge, selon la doc- » trine des anciens, à en manger à un repas ?..... La compa- » raison de la ville & du village, répond à tout ce qu'on a » dit, & à tout ce qu'on pourra dire ; car enfin, &c. » Ici, son imagination frappée de je ne sais quel contraste de fruga- lité & de luxe, de travail & d'oisiveté, de bonne santé & de maladies innombrables, de longue vieillesse & de morts précoces, fait des réclamations, donne des défis, & revient, tantôt bien, tantôt mal, à la grande assertion que l'usage journalier de la viande répugne à la vraie & palpable insti- tution de la nature ; & que les végétaux sont la primitive & universelle nourriture qu'elle a destinée aux hommes. Autant il se presse peu de s'en tirer, & l'appuie de toutes les réfle- xions que peut fournir ce qu'il a avancé, & croit avoir suffisamment prouvé ; autant il se hâte de conclure, que vu les connoissances, la sagesse, la pénétration & la bienséance des anciens, ce n'est que le bien de la santé & la conservation commune qu'ils avoient en vue, en combinant tellement les loix & le Gouvernement, que l'usage de la viande ne pût pas devenir journalier dans toutes les conditions privées, c'est-à- dire dans le corps de la nation.

Le Lettré *Tchang* s'est prévalu avec adresse, mais sans verbiage de discoureur & sans hyperboles de Rhéteur, des autorités qui lui etoient favorables, & sur-tout des exemples des anciens, des maximes de leur diététique & de leur police. Son sentiment néanmoins porte en entier sur les raisons, ou plutôt sur le systême dont nous avons donné le précis. A le copier de plus près, à le suivre dans certains détails, à rendre compte de tous les faits dont il se prévaut, à traduire ses remarques & ses réflexions, & sur-tout à insister avec lui sur la comparaison des anciennes Dynasties avec les nouvelles, notre analyse eût été plus amusante, pour quelque lecteurs, & peut-être aussi plus séduisante. Mais nous avons mieux aimé nous attacher à ce qui fait plus preuve dans son systême pour tous les pays; & mettre les gens instruits, en etat de voir ce qu'il a de vrai & de raisonnable, de faux & d'outré.

Selon le célebre *Lu*, de la grande Dynastie des *Song*, qui a raisonné si sensément, si candidement, si savamment & si patriotiquement, dans un siecle où l'on se contentoit de rêves, de sophismes, de nouveautés & de philosophisme, les premiers Législateurs chinois etendirent les soins de leur prévoyance jusques dans l'avenir le plus reculé, & *limiterent l'usage de la viande, afin que la maniere de se nourrir qu'ils etablissoient, faisant loi & coutume, fixât les mœurs générales de la nation, & maintînt d'âge en âge la vie paisible, laborieuse & frugale, qui n'avoit fait jusqu'alors qu'une grande famille de tout l'Empire.* Nous ne saurions mieux faire connoître les tristes tems où ecrivit notre Lettré, qu'en les comparant, pour les mœurs publiques & le ton dominant, à ceux du regne de Tibère & des suivans. Aussi quiconque aura bien présent tout ce qu'offre cette idée, ne sera pas surpris que tantôt par zele & par patriotisme, tantôt par humeur & par chagrin, il se permette des plaintes, des représentations & des reproches; ni

même que sa sensibilité le jette dans des digressions assez longues, & dans des craintes, des appréhensions, des prévoyances & des menaces de malheurs: mais comme nous n'avons à rendre compte que des raisons qu'il allegue, nous n'en toucherons rien; & nous nous bornerons à ce qui prouve pour lui, bien ou mal.

« 1°. Il n'y a ni à biaiser ni à tergiverser. Il faut admettre sans » restriction ni modification, le grand principe des anciens: » *tout ce qui va à augmenter les besoins & les consommations* » *de la Commune, tend directement à multiplier les causes de* » *disputes, de division & de discorde* ». Jamais, selon notre auteur, les Tartares anciens & modernes n'ont eu de querelles & n'ont tiré le sabre pour des boëtes de vernis, des vases de porcelaine, des broderies, des affiquets de toilette en filagramme & en pierreries; parce qu'ils méprisent tout cela, & n'en font point usage. Mais dès qu'il s'agit de chasse, de fruits sauvages, de troupeaux, de chevaux, &c., une horde est en armes contre l'autre, une famille contre sa voisine, le frere contre le frere; & ce qu'on sait de leur histoire, atteste que plus ils se sont multipliés dans un canton, plus leurs guerres civiles ont eté fréquentes, parce que les consommations avoient crû. Ce seroit mal raisonner, que d'en attribuer la cause à leur barbarie. Les faits prouvent qu'il en a eté de même des nations les plus civilisées; & il n'y a pas grand chemin à faire faire à ses raisonnemens pour voir que *qui est auprès de la fontaine, ne va pas enfoncer les portes pour avoir de l'eau; mais que s'il n'y avoit qu'un puits pour un grand village, s'il etoit peu abondant, s'il ne pouvoit suffire pour toutes les familles qu'autant que chacun dispenseroit l'eau avec discrétion & economie, la paix seroit bannie du village si quelques particuliers se mettoient à en puiser à leur gré; & les querelles, les disputes, les esclandres deviendroient continuels, aussi-tôt que*

tout le monde se seroit fait un besoin d'en consommer de jour en jour une plus grande quantité. Lu se jette ici dans les raisonnemens, & accumule des réflexions que chacun prévoit assez, & lui sait gré de terminer, en soutenant au mieux que les basses-cours, les pâturages, les forêts & les montagnes, sont le puits de la volaille, de la viande de boucherie, de la venaison & du gibier; & que ce puits ne peut suffire qu'autant qu'on y puisera *avec discrétion & economie*: or, selon lui, cette *discrétion* & cette *economie* sont inconciliables avec tout autre systême sur l'usage de la viande, que celui des anciens; & c'est s'abuser etrangement, que d'espérer sans elles le prix inaltérable qui fit le bonheur de leurs jours. Il fait intervenir la philosophie & la morale, pour prouver ces deux propositions par les egaremens de la cupidité que l'ascendant des mœurs publiques ne retient plus. Mais la doctrine, les loix & les exemples des anciens lui fournissent des raisons plus à son gré; & il faut convenir que c'est la partie de son mémoire la mieux touchée & la plus intéressante. Quoiqu'il ne cite que le *Li-ki* pour ne pas dépayser le commun de ses lecteurs, il faudroit un trop long commentaire pour faire comprendre quelle est la marche de ses raisonnemens, sur quoi ils portent, & ce qui en fait la force. Nous nous bornerons à indiquer quelques-uns des textes qu'il cite & dont il tire excellemment parti. *Prenez la doctrine & les exemples des anciens pour votre regle ...... Aller à la chasse sans en garder les regles, c'est détruire mal-à-propos ce que le* Tien *nous a donné ..... Un Prince ne fait pas tuer plusieurs bœufs sans une grande raison, ni un* Tai-fou *plusieurs moutons, ni un* Chi *plusieurs cochons; & le peuple, à moins d'une raison bien particuliere, n'a point de mets exquis & rares ...... Les Officiers ont ordre (à la huitieme lune) de presser le peuple de faire ses provisions, & des amas de racines & d'herbages ...... On veille à ce que le*

peuple ſoit réglé dans ſes repas...... A l'age de cinquante ans, on ſe nourrit du meilleur bled & du meilleur riz; à l'âge de ſoixante, on mange de la viande à un repas; à ſoixante-dix, on a à ſa table différens ragoûts & différentes ſortes de viandes; à quatre-vingts, on ſe nourrit délicatement, &c. Les Grands du titre de Tai-fou *peuvent avoir à leurs repas ordinaires de la viande en hachis, ou des pieces entieres; mais ils ne peuvent avoir les deux. Les Lettrés ne doivent pas avoir deux ſortes de bouillons avec des morceaux de viande.... L'agneau & le cochon ſe ſervent au printems avec le hiang* (c'eſt une eſpece de cerfeuil) ... *Quand le fils de la maiſon revient dans la famille après trois ans d'abſence, le pere le régale pour le conſoler de ſes travaux paſſés...... le Sage ſe tient loin de la cuiſine.... Quand on eſt à table avec ſes hôtes, on eſt bien plus occupé du ſoin de les ſervir, que du goût de ce qu'on mange.... Les feſtins ſont pour maintenir les droits de l'hoſpitalité.... Nos Anciens qui vivoient avec tant de frugalité, n'epargnoient rien pour leurs hôtes..... Toute la parenté ſe trouve alors réunie* (lors des cérémonies pour les ancêtres); *on boit & on mange enſemble, afin d'affermir la concorde & la bonne union. Le Chi-king, dit :* nous buvons & nous mangeons; mais la vertu regle nos feſtins. *C'eſt-là une leçon pour nous. Malgré cela, il s'en trouve à qui la ſoif du gain fait chercher des querelles, & commettre des injuſtices.* Ce dernier texte, que nous avons voulu vérifier, eſt tiré du chapitre *Fang-ki;* il devient un glaive de feu entre les mains de notre Lettré. Sans autre préambule, il prouve par les faits que les diviſions, les diſputes, les querelles, les procès, & les mauvaiſes affaires, non-ſeulement pour les pâturages, la chaſſe, la pêche, mais encore pour toutes ſortes d'intérêts, ont ſuivi par-tout le fréquent uſage de la viande, ſous la Dynaſtie régnante, comme ſous celles qui l'ont précédée : mais il ne ſe met pas en peine de prouver en quoi, comment & juſqu'où

il en a eté la cause. Ce qu'il ajoute sur les méfaits, les malversations, les injustices, &c. des Magistrats & Officiers qui *dépensent plus en sauces que les anciens en viande*, est trop bas pour nous y arrêter; ainsi que *ses raisons de bon droit, tirées des etables & des basses-cours.*

2°. « Les hommes ont trois grands besoins: la nourriture, » les vêtemens & le logement; & ces besoins, qui les suivent » par-tout, sont si pressans, si continuels, si indispensables, » si journaliers & si personnels, qu'en s'entr'aidant sans cesse » à porter le poids du travail qui les met en etat d'y satisfaire, » leur vie ne sauroit être que pénible ». Quelque dure & quelque affligeante que soit cette assertion, *Lu* la prouve en appréciant à sa maniere le travail que doit coûter la nourriture, l'habillement & le logement d'un homme seul; puis en montrant que les femmes & les enfans, les estropiés & les vieillards, les malades & les infirmes, ne pouvant pas se charger de celui qui les regarde, non plus que ceux qui sont occupés des soins du Gouvernement, de l'instruction publique, de la défense de l'Etat, & des autres choses communes & nécessaires, comme la médecine, le commerce & plusieurs arts: cette portion de travail, qu'il n'y a pas moyen de ne pas répartir sur les autres en augmentation de la leur, est si considérable, qu'à tenir compte des accidens de la vie & des devoirs de la société, il ne leur reste presque pas un jour de repos. Mais comme dans ce plan, tous ceux qui peuvent travailler, travaillent chacun à sa maniere, & chacun jouissant du travail des autres, plus on s'attache à l'idée de droiture & de justice, de concorde & de bon cœur qu'il présente, plus on sait gré aux Anciens, plus on les admire & on les aime d'en avoir tellement combiné & lié toutes les parties, qu'on n'eût jamais besoin d'y rien changer, quelque innombrable que devînt la grande famille de l'Empire; &, ce qui dit encore

plus, que les particuliers & la Commune fussent également intéressés à empêcher qu'on y fît aucun changement. Les digressions que se permet ici notre Auteur, font honneur à sa science & à sa sagesse, à son patriotisme & à sa sensibilité ; mais elles lui font trop perdre de vue son sujet. Il y revient assez brusquement par cette interrogation. *Qui me niera que c'est accabler ceux qui sont chargés du faix du travail, que d'en diminuer le nombre, & les accabler d'autant plus qu'on le diminue davantage?* La guerre, selon lui, le fait nécessairement ; mais c'est un fléau passager : au lieu que tout ce qui eloigne du plan des Anciens sur l'usage de la viande, devient un fléau continuel, & un fléau d'autant plus grand qu'on s'en eloigne davantage. Le lecteur voit assez où cette assertion doit le mener.

Nous nous bornerons à indiquer qu'après avoir cité & justifié ces paroles du *Li-ki* : *défense d'y tenir* (dans les lieux de foire & de marché) *des tables à manger, & d'y faire le métier de traiteur*, il veut qu'on interroge *l'arithmétique, qui ne sait pas mentir*, sur le nombre de ceux qui sont occupés, soit à nourrir des troupeaux de bœufs, de moutons & de cochons, des volailles de toutes les especes, & à les conduire du Nord vers le Midi, des villages dans les villes ; soit à aller à la chasse, à servir les boucheries, les rôtisseries & les cuisines. A l'en croire, de quelque maniere qu'on en fasse l'addition générale pour tout l'Empire, il faut avouer en rougissant, que les Anciens gagnoient par leur frugalité, tous les bras qu'elle ôte aux travaux indispensables. Cette addition cependant n'est rien au prix de celle qu'il propose, & n'ose entreprendre. Car enfin, *il a fallu augmenter le nombre des emplois & des employés, à proportion qu'on a augmenté le nombre des plats sur les tables, celui des cochons au marché..... Quelles légions d'écrivains, de rêves, de mensonges & d'oisivetés, de marchands de bagatelles, de vaines curiosités, de délicatesses & de friandises, d'artistes occupés à*

des frivolités de caprice ; de mode, de faste, de luxe & de mollesse ; de voluptueux, oisifs & désœuvrés, qui se déchargent de tout sur des subalternes, &c. ! La conclusion de *Lu* ne vient qu'après bien des détails, où il y a encore plus de lamentations que de logique : mais elle vient enfin ; & quiconque pense & raisonne, doit lui accorder que plus on s'est eloigné de la diétique des Anciens ; plus d'un côté il y a eu des gens qui n'ont rien fait, ou n'ont fait que des choses inutiles à la société & contraires à ses vrais intérêts ; plus d'un autre côté on a accablé, ecrasé, & privé de toutes les douceurs de la vie, la portion de la grande famille de l'Empire, qui est chargée des travaux les plus durs, les plus néceſſaires & les plus avantageux.

3°. « Lorsque *Ouang-tong* demanda à l'Empereur de faire » donner ordre à tous les Médecins de *Lo-yang*, de tenir un » registre exact de tous les malades qu'ils traiteroient à la » Cour, dans toute la capitale & dans ses environs ; ceux de » ses confidens à qui il communiqua ce placet, n'y virent » qu'une idée bizarre de Censeur oiseux, & enivré de ses rêves. » Tous furent d'avis que Sa Majesté se rendît à sa demande, » ne fût-ce que pour désabuser la multitude de la prétendue » sagesse des Confucius par emploi. L'ordre fut donné, & le » registre du premier semestre, présenté, puis communiqué » à *Ouang-tong*, qui ne fit pas attendre un second placet : on » le cacha alors au public ; mais l'histoire a révélé depuis » qu'il avoit démontré par le registre des Médecins, que sur » cent malades d'indigestion & de foiblesse d'estomac, de » colique & de déchirement d'entrailles, de vomissement & » de dyssenterie, de vapeurs & autres pareilles maladies, il » y avoit neuf mangeurs de viande contre un mangeur d'her» bages ; & sur cent, morts de ces maladies, trente-cinq des » premiers contre quatre ou cinq des derniers : d'où il concluoit » que les soldats de l'armée du *Chen-si* n'avoient eté malades,

» & n'etoient morts en si grand nombre, que parce qu'on » les avoit gorgés de viande, au lieu de s'en tenir à l'an» cienne discipline. Il suffiroit de reste de renvoyer à ce » fait & à son application, pour prouver ce que j'ai dit des » vues des Anciens ; savoir de procurer à tout le monde une » maniere de se nourrir, simple, facile, saine, peu dispen» dieuse ; qui conciliât par la tempérance, le plaisir que la » nature a attaché aux alimens, avec la fuite du luxe, qui est » toujours funeste à la société, & cause enfin sa ruine ; parce » qu'il y détruit de fond en comble toute idée de famille ».

Notre Auteur *à qui il ne manquoit*, disoient les beaux esprits de son temps, *que d'être plus laconique pour ennuyer moins longuement*, se donne carriere en effet dans ce troisieme article ; mais c'est pour dire des raisons & des faits. Par exemple, il prouve jusqu'à l'évidence, qu'en fait de nourriture, ce qui ragoûte, c'est le bon appétit, & la discontinuité des mêmes mets ; puisque dans le plan des Anciens, le peuple ayant toujours des alimens sains, & quelquefois de la viande ; les Grands, les vieillards, &c. toujours de la viande, & quelquefois des régals ; les repas des uns & des autres avoient leurs plaisirs. Un fameux souper de la Cour arrêtée dans un village par la pluie, & qui trouva un goût merveilleux aux racines & aux herbages qu'on lui servit, contraste au mieux avec les délicatesses toujours croissantes d'un paysan, d'abord domestique, puis employé, & enfin grand Douanier. Il ne s'en tient pas là, & soutient, que comme le colon est aussi chaudement sous une peau de mouton pendant l'hiver, qu'un Grand sous une peau de renard ; de même il est aussi régalé en mangeant quelques morceaux de viande avec des herbes de son jardin, que le plus délicat citadin en se festinant de venaison & de gibier. *Malheur*, ajoute-t-il, *à qui ne reconnoît pas en cela la bonté paternelle du* Chang-tien ; *mais aveugle qui traiteroit cela de fable ; & mauvais raisonneur,*

plus mauvais cœur encore, qui ne conviendroit pas que tout ce qui eloigne du plan des Anciens, conduit à priver les petits de manger quelquefois de la viande, & anéantit l'antique perſuaſion que tout l'Empire ne fait qu'une famille.

Comme le ſiecle de *Lu* etoit un ſiecle de *raiſonnage* & *d'approfondiſſement*, il revient avec complaiſance à ſon colon, qu'il place tantôt dans les Provinces du Midi, & tantôt dans celles du Nord; qu'il ſuppoſe par fois à ſon aiſe, & puis bien à l'etroit; qu'il repréſente dans ſes repas ordinaires, dans ſes petits régals, & dans ſes grandes réjouiſſances de famille: prouvant toujours à merveille que *graces à ſon bon appétit & aux habitudes de ſa vie, ou plutôt graces à la bonté du* Tien, *il eſt auſſi affecté, auſſi ragoûté, & auſſi délecté par ce qu'il mange, que l'Empereur & les Princes, ſi même il ne l'eſt pas davantage.*

Nous avons eu tant de plaiſir à lire ce morceau, que nous avions commencé à le traduire pour délaſſer & récréer un peu le lecteur; mais il n'y a pas eu moyen de continuer, parce que les détails dont il eſt plein demanderoient un trop long commentaire. Quoique notre Lettré ne ſe mette pas de mauvaiſe humeur, ſa maniere de ſe récrier ſur la ſenſibilité & ſur le bon cœur de ſon colon eſt bien vive; & en décrivant le repas de la nouvelle année, il ſemble donner à entendre qu'il n'y a qu'au village que les joies de pere, de fils, d'epoux, de frere, de parent, d'ami, de voiſin, ſont pures & affectent toute l'ame. Comme le ſiecle de *Lu* etoit auſſi un ſiecle de calculs, d'analyſes & de proportions, il y a recours à ſa maniere, pour prouver qu'à prendre l'Empire dans ſa totalité, on ne peut pas etendre l'uſage de la viande plus que n'avoient fait les Anciens, ſans en priver preſque totalement le plus grand nombre. Il ne lui faut pour cela que le dénombrement des bœufs, des moutons, des cochons, des volailles, &c. qu'il falloit chaque année pour *Kai-fong-fou*, capitale de l'Empire, & la double addition générale de ce

qu'on en compte dans tout l'Empire, & des consommations de toutes les autres villes, si elles etoient egales par proportion au nombre de leurs habitans. En bon Lettré qui baisse le ton dans le fort de ses démonstrations, & leur laisse le soin de se faire sentir, notre Auteur se borne ici à quelques petites louanges de la sagesse des Anciens, & à quelques réflexions assez vagues sur ce que la Chine etant sans comparaison moins peuplée de leur tems, la chasse fournissoit incomparablement davantage par proportion, ainsi que les troupeaux & les basses-cours. Après cela viennent les propositions suivantes. « Quand il y a » trop de gens qui mangent chaque jour de la viande à tous leurs » repas, il y en a beaucoup qui n'en mangent jamais à aucun... » Quand il y a un très-grand nombre de riches particuliers dont » tous les repas sont des festins, les soldats, les colons & les » artisans sont privés d'une nourriture plus substantielle, dans » le tems où ils en auroient plus besoin pour se soutenir... » Quand les gens en place & les Grands consument vaine- » ment des viandes en apprêts & en assaisonnemens, & » enchérissent à l'envi les uns sur les autres en somptuosité, en » magnificence & en délicatesse, il y a de jour en jour plus de » vieillards, d'infirmes, & de convalescens qui languissent & » qui meurent, faute de pouvoir se procurer un peu de bon » bouillon & de viande ».

Nous avons omis les intermédiaires de ces propositions, d'abord pour sauver un peu l'honneur de la Chine qu'on ne soupçonne pas en Europe d'avoir jamais donné dans certains excès de luxe; ensuite parce qu'il nous auroit eté trop difficile de nous tirer de plusieurs détails & de descriptions de bonne chere; enfin & sur-tout, parce que plus il y a de force & d'energie dans quelques morceaux, plus nous les croyons exagérés & outrés. L'Auteur d'un petit livre de cuisine y est accusé d'être *l'ennemi de la patrie, le persécuteur de la nation, le tyran des*

peuples, l'empoisonneur des tables, le violateur de toutes les loix, l'oppresseur homicide de la génération présente, & le destructeur exécrable des santés, des vies & des races futures. Enseigner à augmenter si monstrueusement les dépenses de la table : donner le secret de fondre la volaille & le gibier en sauces ; de faire entrer un bœuf dans quelques petits plats, & de décupler les consommations de la viande en pure perte pour la société ; c'est attenter à *toutes les vies à la fois : à celles du corps de la nation, en privant la Commune du secours de la viande dans la vieillesse, dans les tems de travail, & dans la convalescence : à celles des riches & des Grands, en leur faisant commettre des excès qui ruinent leurs forces, les font vieillir avant le tems, & les remplissent de douleurs, d'infirmités, de défaillances, de langueurs, & de maladies inconnues aux générations passées.*

Ce dernier article prête trop, pour que notre Lettré n'en tire pas parti pour faire voir combien on a perdu à s'eloigner de la frugalité des Anciens. Il fait encore ici des calculs, & des réductions qui doivent avoir beaucoup déplu dans le tems. On ne sauroit imaginer rien de plus singulier que l'addition de tous les mauvais momens qu'ont coûté la dépense & la digestion d'un repas à la mode, comparées avec celles de ceux où l'on a eu du plaisir. Puis ce plaisir, c'est pitié de voir à quoi il le réduit d'une année à l'autre, à proportion que le goût s'use, s'emousse & se perd ; & encore plus pitié de l'entendre nombrer les angoisses des Mandarins de robe & d'epée, des Grands & des Courtisans, qui portent dans les fonctions de leurs emplois l'affadissement & le mal-aise de leurs mauvaises digestions. Mais en voilà assez, & trop peut-être, pour donner idée de cette derniere partie de son mémoire. Nous n'aurions pas le courage de chercher des noms pour toutes les especes de peines & de miseres, de maux & de maladies qui ont

inondé l'Empire, à proportion que le luxe a prévalu sur l'ancienne frugalité. La peinture qu'il fait de la vieillesse prématurée, & des dernieres années des richards de *Kai-fong-fou*, & de tous ceux qui se nourrissoient aussi voluptueusement, ou plutôt aussi dispendieusement, ne seroit pas pardonnable, si elle n'etoit pas d'après nature; mais elle présente des images si lugubres, si vives & si pénétrantes, qu'on n'ose pas les fixer, tant on a le cœur flétri.

La bonne foi demande que nous rendions justice au Lettré *Lu*: il perd à la façon dont nous l'avons analysé, & gagneroit beaucoup auprès de bien des gens à être traduit. Il a une eloquence de probité, de droiture, de patriotisme & de zéle, qui attache & qui plaît. Dans ses détails même, & dans ses portraits le plus fortement colorés, on sent qu'il y a plus de tristesse & de désolation de sa part, que d'amertume & de censure. Pour tout dire, il a moins cherché à justifier & à prouver sa pensée sur les vues des anciens dans la diétique qu'ils avoient etablie, qu'à instruire ses contemporains, à les prêcher, & à leur faire craindre les malheurs qui arriverent en effet, & qu'il sembloit avoir prévus. A le regarder comme un dissertateur, on lui voudroit plus de précision, plus de logique; mais à le regarder comme un moraliste, on songe plus à le plaindre d'avoir vécu dans un siecle de philosophisme & de bel-esprit, qu'à lui faire des reproches, & à le critiquer.

Le dernier mémoire dont il nous reste à rendre compte, est de *Lieou-Tsin-Kouang*, Han-lin, Censeur, & puis Président du tribunal des crimes. Tout y est plus difficile à comprendre que dans les deux précédens. Il faut y revenir plus d'une fois, moins encore pour se tirer du laconisme de ses phrases, que pour voir à quoi elles ont trait, sur quoi elles portent, & quelle allusion elles font aux maximes des anciens.

Sages, à des repréſentations célebres, aux evénemens qui font epoque dans les Annales, & aux abus qui commençoient à prévaloir. Juvenal & Perſe ſont des doucereux au prix de lui, quand il a pris le poignard de la ſatyre. Auſſi, doutons-nous que ſon ouvrage, qu'on voit avoir eté imprimé, ait jamais eu une certaine publicité. Cela eſt d'autant plus croyable, qu'il vivoit vers le milieu de la derniere Dynaſtie, dans un ſiecle qu'on peut comparer à celui de François II, de Charles IX & de Henri III, pour la France. Nous tâcherons de rédiger les différens articles qu'il parcourt; mais en laiſſant au lecteur le ſoin de les rapprocher tantôt des principes qu'il a admis tantôt des conſéquences qu'il veut perſuader.

« L'abondance & l'innocence ſont, ſelon les Anciens, les » deux ſeuls objets de la légiſlation, & la ſource unique de » la félicité des peuples. Je pars de-là (dit *Tſin-kouang*), » & j'en conclus que, vu leur ſageſſe, ce ſont elles ſeules qu'ils » ont eu en vue dans tout ce qu'ils ont réglé ſur l'uſage de » la viande ». A l'en croire, tout ce qu'ils ont réglé tendoit, comme en font foi le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, à le limiter par la frugalité à ceux à qui il falloit l'accorder ſans ceſſe, & à charger la coutume & la police d'en faire un régal, un extraordinaire, & un ſoulagement paſſager pour le corps de la nation. Reſte à prouver que ces moyens etoient bien choiſis.

Les Anciens avoient dit, & Confucius l'a répété de cent façons: la ſomme totale des beſoins des hommes unis en ſociété, eſt au niveau des fruits de leur travail; ainſi ce qu'on détourne de ceux-ci pour le ſuperflu des uns, eſt pris ſur le néceſſaire des autres. *Lieou* ſe renferme dans ce principe, & en fait ainſi l'application à ſon ſujet. « L'Em- » pire n'eſt qu'une grande famille. Il ne s'agit pas de rêver » une abondance chimérique; mais de convenir de bonne-

» soi qu'on a tout ce qu'on peut prétendre, si toutes les » distinctions & différences que demande la subordination poli- » tique & civile, (comme dans une famille l'âge, le rang » & les forces) une fois admises, chacun est honnêtement » pourvu de ce qu'il a besoin, vu ce qu'il y a à partager ». Vient ici une appréciation de ce que l'Empire peut fournir chaque année aux cuisines, en bestiaux, volailles, venaison & gibier; & on y tient compte des mauvaises années, des tems de guerre, des mortalités, & de tout ce que prescrit une sage economie, pour que les profusions passageres d'un regne n'aient point de mauvaises suites. Avant de parler de partage pour la Commune, que faut-il prélever, 1°. pour les victimes & offrandes des sacrifices; 2°. pour les festins publics de la Cour & des Provinces; 3°. pour l'ordinaire de la famille Impériale, des Princes, des Grands & de tous les Mandarins, chacun selon son grade; 4°. pour le soulagement des vieillards, des convalescens & des infirmes; 5°. pour les tems de réjouissance commune & de divertissement; 6°. pour les assemblées, les fêtes & les invitations des familles; 7°. pour les repos d'hospitalité, d'amitié, de bienséance & de régal domestique? En supposant qu'on s'en tiendra pour tout cela, à la noble & aimable frugalité des Anciens, ce qu'il faut prélever doit aller à la moitié. Le souvenir chéri de l'antique frugalité, & l'impossibilité qu'il voit à ce que son premier partage ne dépasse la moitié, si on continuoit à s'en ecarter, jettent notre moraliste à calculs, dans de grandes louanges & admiration des Anciens, qu'il fait retomber en reproches sur ses contemporains. Traits d'histoire, anecdotes particulieres, loix, vers, romans même, tout lui est bon & lui sert. A propos de la belle phrase de *Sée-ma-kouang*, la *frugalité sauve le sage de ses défauts; la bonne chere lui ôte toutes ses bonnes qualités*: il cite ce que l'Empereur *Yong-lo* dit en plein

conſeil. « On avoit accuſé le vice-Roi du *Chen-ſi*, de n'être
» pas appliqué aux affaires de ſon département : c'eſt une pure
» calomnie. Il me ſurpaſſe tellement en ſoins, en ſollicitudes
» & en activité, qu'il eſt venu à bout d'avoir une table plus
» délicate que la mienne. Il dépenſe plus de viande en ſauces,
» que moi pour mon manger ; & il a eu des faiſans de Tartarie,
» plus d'une lune avant moi ». Aucune traduction ne ſauroit rendre la continuation de cette ſanglante ironie qui termine cet article. Les Mandarins ſubalternes, & les employés des douanes y ſont criblés de coups de poignard.

Quant à la ſeconde moitié des viandes qu'on a à dépenſer chaque année, un génie comme celui de notre Lettré a bien des choſes à examiner avant d'en entreprendre le partage. Qui doit être préféré ? Comme quelques Lettrés travailloient à reſſuſciter le philoſophiſme qui avoit tout bouleverſé ſous les *Song*, & cauſé enfin la ruine de cette Dynaſtie, ce ſont eux à qui une premiere réponſe donne la préférence. « Que
» ſont (dit-il) toutes les peines, tous les travaux, & toutes
» les fatigues des champs & des atteliers, au prix des médi-
» tations de ces hommes qu'une nouvelle ſageſſe eclaire de
» tous ſes rayons ? On ne ſauroit imaginer quel labeur c'eſt de
» ſe bander aſſez l'eſprit par une application profonde, par une
» contention fixe, par des réflexions à perte d'haleine, pour
» ſortir de la ſphere obſcure des penſées ordinaires, & par-
» venir à ces idées tranſcendantes, pour leſquelles le ſavoir,
» l'expérience & la raiſon ne donnent aucunes avances. Le
» vulgaire ne le ſoupçonne même pas. Mais les mépriſes & les
» bévues ridicules, les contradictions & les erreurs groſſieres
» qui echappent ſi aiſément à leur génie, leur ont plus coûté
» de rêves ſans comparaiſon, que leurs phraſes les plus bizar-
» rement contournées...... Où en ſeroit la choſe publique, ſi
» leurs propos ne venoient pas au ſecours du Miniſtere, par
» ces

» ces principes resplendissans, ces maximes lumineuses, & ces » vérités admirables qui avoient echappé à la pénétration des » *Yao*, des *Chun*, des *Yu*, des *Tching-tang*, des *Ouen-ouang*, » des *Tcheou-kong*, & de tous les demi-sages des siecles passés.... » L'état n'a plus besoin, comme jadis, de se charger des vieil- » lards, des veuves & des orphelins qu'on appelloit stupidement » le peuple du *Tien* (*Tien-min*) : chacun est si empressé à » secourir les malheureux, que le peuple même fatigue l'agonie » de ceux qui meurent de froid ou de faim, pour qu'ils aillent » expirer au milieu de la rue, & délivrent leur porte de l'em- » barras d'un cadavre. Combien il y en a qui aiment mieux » négliger leurs parens, une epouse, des enfans, que de donner » des bornes à leurs libéralités envers une chanteuse, une » esclave !..... L'humanité publique inspire aujourd'hui une » si grande horreur du sang, que ce n'est plus seulement l'ho- » micide involontaire & de pur malheur dont on se rédime » avec de l'argent; les assassinats, les fratricides & les parri- » cides participent à cette grace..... O bienfaiteurs inimitables » de notre siecle! comment a-t-on osé rimer que nés, ele- » vés, *&c.* vos peres & meres plus equitables sentent si » vivement combien votre santé a besoin d'être choyée par » des douceurs, qu'à quelque pauvreté que soit réduite leur » vieillesse, ils aiment mieux y succomber, & vous affliger par » leur mort, que de vous importuner par la moindre de- » mande.......».

La seconde préférence est pour les chanteurs, les danseurs, les comédiens, les parfumeurs, & tous *ces hommes à talens agréables, & à inventions amusantes, qui ont donné l'essor aux pensées publiques, annobli les sentimens, tiré les ames de leur boue, & créé un monde de plaisirs*, &c...... Nous ne savons pas assez de Chinois, ni même assez de François, pour ce qui suit, & pour les autres articles où il cherche à placer ses

préférences; & où certainement la ville de *Pé-king* d'alors eſt plus foudroyée, que ne le furent jamais, Antioche par S. Chryſoſtome, & Trèves par Salvien; parce qu'il attaque des abus plus horribles, ſans aucune ſorte de ménagement. Jamais peut-être il n'y a eu de proſopopée dans aucune langue, ni auſſi vive, & auſſi ſoutênue; ni auſſi amère & auſſi terraſſante que celle d'un envoyé des Tartares, parlant ſur une chaiſe à huit porteurs, ſur l'arſenal de l'Empire, & ſur l'apothicairerie du Palais.

Lieou-tſin-kouang reprend ainſi: « on ne peut imaginer que » trois ſuppoſitions. La premiere où une portion de citoyens » s'arrogeroit le droit de manger de la viande tous les jours, » & feroit ou aſſez nombreuſe, ou aſſez intempérante pour » conſumer la moitié des viandes que nous avons dit reſter de » ce qui doit être néceſſairement prélevé; la ſeconde, où cette » portion de citoyens ne feroit pas aſſez nombreuſe, ou feroit » aſſez frugale, & laiſſeroit un peu de viande à la commune; » la troiſieme enfin, où perſonne dans les conditions privées » n'en mangeroit continuellement, & où chacun en mangeroit » plus ou moins fréquemment, ſelon ſes beſoins & ſes facultés ». Cette derniere ſuppoſition eſt, ſelon lui, la ſeule qui ſoit juſte & raiſonnable; qui ait pour elle toutes les convenances; qui concilie tous les intérêts; qui prévienne de loin tous les abus; qui réaliſe l'idée de famille, & procure, conſerve, perpétue la ſeule abondance publique qui ſoit poſſible dans une grande nation. Ce dernier point, qui eſt réellement beau & agréable à traiter, eſt auſſi le ſeul ſur lequel *Lieou* appuie, d'un air néanmoins à laiſſer croire qu'il ignore que tous les préjugés antiques, toutes les perſuaſions nationales, & tous les deſirs publics ſont pour lui. Il commence par en appeller au témoignage irréfragable des faits; & démontre que ſous les trois premieres Dynaſties, ſous tous les Empereurs qui ont le mieux

rempli la grande idée de *pere & mere du peuple*, tout l'Empire a joui d'une douce & continuelle abondance ; au lieu que, dès qu'on s'est eloigné de la diétique paternelle des anciens, jusqu'à tomber dans la premiere ou deuxieme supposition, comme sous *Tsin-chi-hoang* & sous *Chun-ti*, l'abondance apparente des villes a enfin tari tout-à-coup par la disette & la misere réelle des campagnes, qui a refoulé par-tout, & qui a porté avec elle une infinité de maux. Il choisit exprès ces deux regnes : le premier, parce qu'il sera à jamais odieux à tous les Chinois ; le second, qui etoit celui du dernier Empereur des *Yuen*, parce qu'il irritoit encore les pensées de la nation, qui se croyoit comme renée à la liberté & à la gloire avec la Dynastie regnante, qui avoit brisé le sceptre des etrangers. Les raisons viennent à l'appui des faits, & sont présentées une à une sans apparence de contention ni de prétention, comme les offre quiconque a la vue un peu réfléchie d'un partage libre & de bon accord, tel qu'il doit être en famille.

Nous avouons à notre honte qu'elles nous ont dessillé les yeux sur la douceur de la vie des Juifs sous leurs Juges ; & nous y ont fait remarquer cette fraternité générale & continuelle, qui est le *nec plus ultrà* de la société humaine. Après avoir bien dit toutes les raisons de convenance & de justice, de calcul & de proportions, de sensibilité & de bon cœur, de bien-être particulier & d'avantage commun, qu'il a cru les plus persuasives ; notre Lettré se met à décrire ce qui est arrivé autrefois, & ce qui arriveroit encore dans le cas de sa supposition chérie. Toutes les descriptions que nos poetes font de l'âge d'or, blanchissent devant les siennes. Plus elles sont simples, naïves & populaires, plus elles plaisent & attachent. Ici, c'est une poule ou une oie ; là un mouton ou un cochon qu'il fait tuer ; ailleurs une piece de gibier régale un vieillard ; ou un sanglier,

un chevreuil mettent en fête toute la famille, & fournissent encore des présens pour les voisins. Il passe de la ville au village, d'une province dans l'autre, des plus beaux cantons dans les montagnes les plus sauvages; & plaît toujours, parce que ses peintures sont vraies, aimables & bien touchées, malgré tout son laconisme.

Quant à la premiere & à la seconde supposition, *que chacun* (dit-il) *les examine sous toutes leurs faces, & prononce.* Les idées nationales antiques sur le contrat social, sur la communauté politique & civile, sur la loi immuable du bien commun, sur les droits généraux aux biens communs, sur le nom glorieux de *pere* & *mere* de la grande famille de l'Empire &c., viennent ici au secours de l'auteur, ainsi que les loix des anciens, renouvellées par les bons Empereurs de toutes les Dynasties. Mais il n'entre dans aucune discussion, & se borne à prouver malgré lui, dit-il, que *si l'une ou l'autre de ces deux suppositions avoit lieu, elle produiroit promptement, nécessairement & irrémédiablement le double & funeste effet: 1°. de diviser en deux la grande famille de l'Empire; 2°. de mettre dans l'une autant de bassesse de sentiment, d'avilissement, d'oubli de l'honneur, qu'elle mettroit dans l'autre d'orgueil, de vanité, d'insolence: d'ôter à toutes les deux leurs vertus: d'augmenter leurs vices, & de ne faire plus qu'un vain nom de l'amour de la patrie.* C'est bien ici que l'on peut dire, vivent les Lettrés Chinois pour faire remonter la vérité sur son Trône, & l'y environner de vertus. *Lieou-tsin-kouang* est si bon, si tendre dans tout ce grand morceau, que nous lui appliquerions volontiers *le Tigre qui lèche* de *Kang-hi*, en parlant d'un Censeur. Il paroît que le Prince Jean l'avoit en vue dans son mémoire sur les biens que procureroit la Religion chrétienne, & qu'elle seule peut procurer. Pour nous, si nous avions à traiter ce sujet, nous nous bornerions à détailler ce que fit le bon Roi Saint Louis pour le peuple, malgré la dureté

ou plutôt la barbarie des mœurs de son tems. Leurs vices personnels & infâmes à part, que font les Titus & les Antonins au prix de ce faint Roi, en bonté, en humanité, en bienfaifance de cœur & de conduite ? fa piété envers Dieu fe changeoit toute en paternité pour fes Sujets. Il prenoit fur toutes fes dépenfes, pour avoir de quoi leur donner; il n'en voulut plus voir d'efclaves; il fervoit les vieillards & les pauvres, comme un pere fés enfans; il leur procuroit tout ce qu'il avoit ôté au luxe, & prit fa derniere maladie à foigner & à enterrer des peftiférés.

C'eft par un *ex abrupto;* c'eft en fe faifant demander fi tous les Tartares font fans mœurs; c'eft par un cri des nations condamnées à vivre de viande & de laitage, que notre Lettré commence la feconde partie de fon mémoire. L'exorde de fa réponfe eft digne de remarque. « O fageffe, s'ecrie-t-il, » ô prévoyance des Anciens! que n'aviez-vous pas fait pour » empêcher qu'une génération, s'eloignant des traces de l'autre, » ne marchât à l'aveugle, & ne finît par s'egarer? O que nos » malheurs paffés ont bien juftifié votre défenfe de n'avoir » de communication avec les etrangers, que celle des bienfaits » & du bon exemple! Et aujourd'hui, hélas! aujourd'hui » parmi les nations etrangeres, ce font les plus barbares qu'on » oppofe à vos enfeignemens & à vos loix. Que ne dit-on » auffi que nous devons aller nuds comme les *Kino;* maffa» crer les vieillards comme les *Pei;* epoufer nos fœurs comme » les *Lo?* ô fiecles à venir! votre haîne, votre horreur, & » votre exécration feront juftes.... Les Tartares n'ont ni » grains, ni légumes, ni herbes potageres; s'il fe nourriffent » journellement de viande & de laitage: les contrées qu'ils » habitent les y forcent. Qui, parmi nous, fe réfoudroit à » cette maniere de vivre? Qui ne lui préféreroit pas le mau» vais riz & les racines falées du plus pauvre colon? mais

» ces Tartares eux-mêmes, que deviendroient-ils? que sont-ils » devenus? *&c.* » Ce qui suit seroit pire maintenant ici que de la contrebande ; nous n'en dirons rien.

« *Le cœur de l'homme est foible*, dit le Chou-King ; *son » innocence se flétrit d'un rien : soyez un, soyez simple.* Hélas ! » s'il est vrai de chacun que toutes ses pensées & toutes ses » résolutions sont un mince secours contre ses penchans, & » laissent sans cesse son ame en péril de vouloir le mal & de » l'aimer ; si les chûtes les plus profondes sont si faciles & si » promptes, dans tous les tems & dans tous les lieux : je ne » m'etonne plus de voir dans les King, que les *Yao*, les *Chun*, » les *Yu*, les *Tching-tang*, les *Ouen-ouang*, les *Ou-ouang*, les » *Theou-kong*, veilloient sur eux-mêmes avec une attention trem» blante & toujours nouvelle. Il leur falloit cette grande vigilance » pour remplir leur vie de tant de vertus ; & il faut qu'elle nous » soit attestée en tant de manieres, pour que nous puissions les » croire. Ce qui m'étonne, c'est que quand il s'agit de l'inno» cence des mœurs publiques, encore plus difficile à con» server d'âge en âge, sur-tout, de génération en génération, » les discoureurs modernes semblent ne demander aucun soin, » & parlent de sa conservation, comme d'une chose étrangere » au Gouvernement, dont il peut n'avoir aucun souci, & que » rien ne peut entamer chez une nation ancienne, polie, & » née pour de grandes choses ; tandis, ajoutent quelques-uns, » que tout vice sera flétri, & tout crime puni, la vertu en » honneur, & les grandes actions récompensées ».

Lieou se prévaut d'abord de ces dernieres paroles ; puis encore plus de l'etat déplorable des mœurs publiques sous plusieurs Empereurs, & sur-tout sur la fin des Dynasties, nommément de la derniere ; parce que les *Yuen*, grands mangeurs de viande, s'etant moqués de la diétique des Anciens, avoient privé l'innocence de deux grands appuis qu'elle lui procure,

ſavoir une noble frugalité, & l'amour du travail. Comme ces deux grands appuis tiennent fort à cœur à notre Lettré, il ſe tourne & ſe retourne vers eux par les premiers principes de la morale, & dit bien des choſes en peu de mots. Ce n'eſt qu'une préparation à ce qu'il va dire ſur chacun.

« A ſuppoſer toutes choſes dans l'etat où les avoient miſes » les Anciens, leur diétique aura trois effets. Le premier, de » faire de l'uſage journalier de la viande, ou une diſtinction » & un honorifique, ou un ſoin d'equité & de bienfaiſance : » le ſecond, de changer en bonne chere & en régal l'uſage » paſſager de la viande : le troiſieme de mettre toutes les » conditions privées au niveau les unes des autres, & auſſi près » qu'elles peuvent l'être dans une choſe qui tient à tout. Or » ces trois effets, qu'on ne peut nier, aſſurent la frugalité pu» blique, & par là, celle de l'innocence des mœurs ». Une imagination européenne ſe trouveroit trop dépayſée, dans les développemens de ces trois effets ; d'autant plus qu'ils contiennent plus de choſes que de mots, à cauſe des textes des *King*, & des alluſions dont l'Auteur les a tiſſus. Pour eviter les longueurs ennuyeuſes de la paraphraſe, qui ſeroit indiſpenſable, nous nous bornerons à quelques indications.

Plus l'uſage journalier de la viande diſtingue & honore ceux à qui il eſt accordé, moins ils ſongent & peuvent ſonger à y ajouter. L'exemple des habits eſt une preuve palpable & irrécuſable. Tout le monde ſait que la plupart des Mandarins ſont plus embarraſſés de la dépenſe des habits de leur rang, & portés à les diminuer, que tentés d'y rien ajouter. Leurs propres fils, leurs freres *&c.* etant peuple à cet egard juſques dans leur propre maiſon, l'hermine, & les broderies qu'ils portent à certains jours, les flattent moins, qu'elles ne les embarraſſent.... Les payſans d'un canton ſe prévalent au beſoin ſur ceux d'un autre, de ce que leur Officier eſt mieux habillé.

Pour les malades & les vieillards, chacun espérant pour soi les mêmes soins, regarde ce qui se pratique, comme la garantie de ce qui lui est réservé. *Quel grand-pere, quelle grand-mere ne font pas part de ce qu'on leur sert, à un petit-fils? quel oncle*, &c. *puis, qui ne songe pas qu'etant vieux*, &c.

Manger de la viande par fois, est précisément tout ce qu'il faut pour interrompre la continuité de la même nourriture, & en prévenir le dégoût. Ce petit extraordinaire ajouté à celui des Fêtes publiques & domestiques, console l'imagination, soulage le corps. « Je suis bon témoin que dans mon domestique, » & dans beaucoup de bonnes familles de ma connoissance, » l'ancien usage suffit à tout. Ceux qui s'en eloignent, n'auront pas l'assurance d'en dire autant.... J'ai observé que » selon les circonstances, la Commune se fait aisément justice, » & qu'autant elle fait gré d'un repas en viande, de surcroît, » auquel elle ne s'attendoit pas, autant elle approuve qu'on en » retranche, à proportion que l'année est mauvaise, ou les » autres dépenses trop considérables ». Ce qui suit n'est pas fait pour notre siecle, ni même peut-être ce qu'on vient de lire: aussi ne nous sommes nous hazardés à le traduire, que pour faire connoître la franchise des vieux Lettrés. Le nôtre appelle ici à son secours la médecine, & puis les exemples des Anciens, qu'il cite en bon nombre, & pour lesquels il affecte de choisir des Ministres d'Etat, des Généraux d'armée, des Gouverneurs de Province, &c., qui accoutumés à l'ordinaire des conditions privées, n'en voulurent pas changer, & disoient: *l'un, qu'il n'avoit pas changé d'estomac en changeant de fortune; l'autre, qu'il n'avoit besoin de rôt ni de ragoût pour remporter des victoires; celui-ci, que les légumes & les herbages etoient admirables pour faire bien entendre un placet; celui-là, qu'il n'avoit pas le loisir tous les jours de digérer la viande; un autre, qu'il ne vouloit pas que son Cuisinier donnât de l'embarras à son Secrétaire*, &c.

Quelle

Quelle que soit aujourd'hui la douceur de nos mœurs nationales, comme nous descendons ordinairement de plusieurs nations patriotes & etrangeres, barbares & policées; des Gaulois, des Romains, des Francs, des Goths, des Huns, des Vandales, des Normands, *&c.* comme notre Gouvernement a eté plusieurs fois mêlé d'esclavage & de servitude, il nous reste toujours dans les idées un je ne sais quoi qui ne se définit pas. Les mots de noblesse & de roture nous affectent singuliérement; & l'homme le plus spirituel en habit de soie, est souvent le plus sot vis-à-vis d'un frere ou d'un cousin habillé de bure. Or, toute autre raison à part, il n'y a pas moyen de rien dire du morceau le plus travaillé & le plus eloquent de notre *Lieou*. Les pensées même des Spartiates & des Romains ne suffisent pas. Le plus vil manœuvre ne regarde ici un Vice-Roi que comme un frere aîné; & le Vice-Roi n'aborde qu'en fléchissant le genou un vieux grand-oncle en habit de toile, lui cede la premiere place, & se fait prier pour s'asseoir devant lui.

Soit pour ne pas offenser ses contemporains, soit pour dire des choses avérées & incontestables, notre Auteur se renferme dans l'histoire des deux dernieres Dynasties, pour prouver que dès que l'on se fut totalement eloigné de la doctrine des Anciens par rapport à l'usage de la viande, d'abord à la Capitale, ensuite dans les grandes Villes, & dans toutes les Provinces, 1°. il ne resta plus aucun vestige de frugalité, tellement que la Chine epuisée ne suffisoit plus à elle-même, & qu'il fallut avoir recours aux Pays voisins; 2°. les mœurs domestiques, civiles & politiques furent totalement perverties. Il insiste beaucoup pour les premieres, sur ce que les peres mangeoient l'héritage de leurs enfans; & sur ce que non-seulement il n'y avoit plus d'invitations & de fêtes de parenté, mais encore sur ce qu'on ne se voyoit plus dans la même maison, qu'en visite, & presque jamais à table. Quant aux dernieres: il avance que les Magistrats ven-

dirent la Justice ; que les gens de guerre furent des lâches ; que les Officiers préposés aux ouvrages, volerent de toutes mains ; que les Grands, *&c.* Voici quelques-uns de ses traits. « Les » Cuisiniers & les Traiteurs, dit le peuple, gagnent toutes les » causes qu'ils défendent.... Qui peut procurer une indigestion » à ses Juges, n'a rien à craindre du bourreau.... Jamais Armée » aussi redoutable n'etoit sortie de la Chine : le sang couloit à » ruisseaux dans les boucheries & les cuisines ; on etoit à peine » hors de la frontiere, qu'il en avoit déjà coûté la vie à tant de » bœufs, de moutons & de cochons, d'oies, de poules, de » canards & de pigeons, qu'on ne voyoit par-tout que cadavres ; » nous avions plus de cuisiniers & de marmitons, que les *Yuen* » de soldats. L'Empereur *Tou-tsong* ne doutoit pas de la victoire, » parce qu'il avoit envoyé d'excellens jambons à son Général ; » mais ils arriverent trop tard. Comment vaincre sans cela des » Sauvages, montés sur des bêtes, qui massacroient un Seigneur, » comme le dernier Soldat ? *&c.*... Il n'y a qu'une noire & basse » calomnie qui puisse attaquer si injustement les Officiers de sa » Majesté. Quoi, des gens qui digerent les pierres & les bri- » ques, le sable & la chaux, les pieux & les poutres, des » murailles entieres, même des digues & des levées, ne pour- » roient pas digérer des cornichons de cerf, & des champignons » de Tartarie ? or, cela est clair comme le jour, parce qu'ils » ont tiré du Trésor, & dépensé pour leur table, *&c.*.... » Si ces citations, & sur-tout les livres dont elles sont tirées avoient eté connus de quelques Ecrivains modernes, ils auroient pu se donner carriere sur les Chinois tant qu'ils auroient voulu. Peu de lecteurs réfléchissent assez pour observer : 1°. que les histoires de tous les peuples & de toutes les nations de l'univers se ressemblent, en ce que la religion & la conscience, la raison & la justice, qui ont réuni les hommes en grandes familles & en Empires, ont cessé par intervalles d'en être

ecoutées, puis en ont eté méprisées & oubliées par le plus grand nombre; de façon que tout s'est brouillé dans la société, & que selon les desseins de la providence, les plus grands peuples, les nations les plus célebres, ou ont disparu de dessus la surface de la terre avec leurs Empires, ou, instruites par les excès même de leurs désordres & des maux infinis qui en etoient la suite, ont eté ramenées vers elles par leur intérêt, pour renouer les liens de la société politique & civile: 2°. que ce qui distingue singuliérement les Chinois de tous les peuples & de toutes les nations, c'est que remontant jusqu'aux premiers âges par leur antiquité, & ayant hérité & constamment dépendu de sa doctrine & de sa morale, ils y ont trouvé dans le tems de leurs plus grands désordres & de leurs excès les plus infâmes, un secours prompt, facile & efficace, pour rétablir durant quelque tems la subordination, le bon ordre & la décence extérieure, autant qu'il falloit pour recouvrer la tranquillité publique. Car quant à la vraie innocence de la vie, qui embrasse egalement les pensées & les actions, l'intérieur & l'extérieur, les devoirs communs & particuliers, tous leurs livres font foi qu'il faut remonter jusqu'à leurs premieres Dynasties pour la trouver, & qu'ils l'ont perdue avec la croyance; le culte & les espérances de ces tems fortunés.

Quant au second article de *Lieou-tsin-kouang*, savoir, que la continuité générale de l'usage de la viande ôte à l'innocence des mœurs le grand appui du travail; « qu'on commence, dit-il, » par convenir que toutes nos Annales déposent pour moi. » Quelque mauvais regne, quelque Dynastie finissante qu'on » choisisse, on y trouvera egalement que la bonne chere y » produisit le luxe; le luxe, la mollesse; la mollesse, le dégoût » du travail; & le dégoût du travail, des torrens de vices & de » crimes qui effacerent jusqu'au souvenir des cinq grands de- » voirs, &c..... L'innocence des mœurs publiques avoit résisté

» aux prodigalités, aux scandales, & même aux tyrannies & » aux cruautés de l'infâme *Kié;* parce que les peuples menoient » une vie occupée & laborieuse: mais quand ce dernier Em- » pereur des *Hia* les eut dégoûtés de tout travail par la bonne » chere; quelle affreuse révolution dans les mœurs en quelques » lunes! Que devinrent les loix, la morale, la religion? Que » raconte le *Chou-king?* &c.... » Notre Auteur ne manque pas de se prévaloir de ce premier exemple, d'autant plus frappant, que la nation ne s'etoit pas démentie depuis *Yao* & *Chun:* mais comme ceux qui sont moins anciens lui fournissent des détails plus lugubres & plus tragiques, il les accumule à glacer d'effroi: puis il s'arrête tout-à-coup pour se récrier sur la sagesse admirable des Anciens, qui non contens d'avoir ecarté de loin tous les dangers par leur diétique, combinerent tellement toutes choses, que les tems des régals & des fêtes de la fin de l'année, concourussent avec la fin des travaux agraires, avec la saison la plus rude, avec les grandes chasses, & sur-tout avec toutes les cérémonies politiques, civiles & domestiques les plus essentielles & les plus occupantes. Pourquoi cela? Afin que l'amour du travail n'en souffrît point. Quoi qu'il en soit de l'intention des Anciens dans tout cela, ce morceau est très-bien ecrit, & plein d'excellentes réflexions.

« Quelque décisifs, & quelque concluans que soient les faits, » (reprend notre Lettré); comme l'on a dit qu'une administration » sage, ferme & attentive prévient tous les abus, voici une » réponse à laquelle on ne répondra pas ». Sur cela il commence par nier qu'un Gouvernement sage veuille, doive, & puisse consentir à l'usage continuel de la viande pour tout le monde; & que tous ses soins, s'il a cette foiblesse, réussissent à en prévenir les mauvais effets par rapport à l'amour du travail. Selon lui, il est de fait que l'amour du travail est en raison inverse de la maniere plus ou moins délicate dont on se nourrit; & que

pour rendre pareſſeux le plus fort travailleur, il n'y a qu'à le régaler. Les raiſons morales, & ſur-tout phyſiques, qu'il en donne, font encore plus de plaiſir que ſes détails. Mais il ne s'en tient pas là : il prouve que l'etincelle cauſera un grand incendie; c'eſt-à-dire que les grands & les riches, d'abord pour conſerver leur prééminence, puis par délicateſſe & ſenſualité, ajouteront de jour en jour au choix & au nombre des plats de leur table : ce qui ſera imité dans les autres etats, & conduira néceſſairement, rapidement, & invinciblement à la longueur des repas, à la multiplication des régals & des invitations, à des viſites, des aſſemblées, des fêtes, des divertiſſemens & des plaiſirs inconciliables avec l'amour du travail. Notre Auteur diſtingue ici fort bien les conditions, & articule au mieux, en quoi, comment, & juſqu'où les hommes publics, les militaires, les marchands, les artiſans, les gens de Lettres même & les colons reſteront en arriere pour tout ce qui donne de la peine & cauſe de la fatigue. Alors plus de bonne foi ni de ſûreté, plus d'union ni d'accord, plus de fidélité ni de conſtance, plus de réſerve ni de décence, *&c... On va à tout, on oſe tout, on riſque tout, on ſe met au-deſſus de tout, & cela eſt inévitable : car d'un côté la table ayant augmenté les dépenſes; & les reſſources, d'un autre côté, ayant diminué avec le travail, quel autre moyen reſte-t-il de ſubvenir aux dépenſes, dès qu'on ne veut plus augmenter le travail ?*

Notre Lettré en bon raiſonneur appuie, peſe, inſiſte à toute outrance ſur ce point capital : mais on voit où cela doit le mener; & notre extrait n'a déjà eté que trop long, pour nous arrêter à ce qu'il dit ſur les gens d'affaires, les Courtiſans, les Magiſtrats, les Militaires, les perſonnes du ſexe, & les Lettrés qui en ſont au *rem, quocumque modo rem*, d'Horace. Les baſſeſſes, les inepties, les ridiculités & les infamies dans leſquelles il fait tomber, ou plutôt montre que ſont tombés ces derniers ſous l'Empereur *Yang-ti*, des *ſoui*, ne ſont preſque que crayonnées ; mais avec

une force & une energie qui surpassent Tacite & Juvenal parlant de Messaline: & les Poëtes, les petits Littérateurs, les Philosophistes qu'il n'aimoit pas, en reçoivent une bonne preuve dans les anecdotes qu'il copie mot à mot d'après les Auteurs du tems.

Pour finir par quelque chose qui acheve de faire connoître le tour d'esprit de *Lieou*, & le ton de son ouvrage, nous indiquerons encore trois morceaux encadrés dans ce que nous venons d'analyser. Le premier est la description de l'ordinaire d'un peintre, commentée par le contraste du mauvais riz & des herbes sauvages auxquels son pere & sa mere sont réduits au village. Le second est la remarque singuliere, que c'étoit précisément lorsque les bœufs, les moutons, les cerfs, *&c*... se fondoient en sauces dans les cuisines de la Cour & de la Capitale, qu'on proposoit à l'Empereur des compositions nourrissantes, des moyens de préparer des racines & des fruits sauvages, pour subvenir à l'extrême misere du peuple dans les campagnes. Le dernier enfin, que moitié insuffisance de la Chine pour fournir toutes les tables, moitié soif du gain, on en etoit venu à tout mêlanger, tout altérer, tout frelater, tout contrefaire.... *Et comme de raison, le droguiste qui avoit acheté de la chair d'âne droguée pour du cerf, vendoit du* Tsée-tsai *pour du* Gin-ching; *tant pis pour qui en mouroit.*

Nous avions résolu de finir ici nos recherches: mais pour ne plus y revenir, nous ajouterons encore quelques bagatelles, en réponse à deux questions: la premiere sur la façon d'apprêter les alimens, & la seconde sur les invitations & les repas de compagnie. Du reste, qu'on ne s'attende ici à aucun détail de curiosité: nous ne pouvons parler qu'en Citoyen sur de pareils sujets.

Commençons par le feu des cuisines chinoises. Il n'y a point de cheminées en Chine, ce qui epargne beaucoup de bois & de charbon, met en etat de faire chauffage de tout, & diminue beaucoup les embarras & les incommodités de la cuisine. Les four-

neaux dont on se sert sont si bien combinés & appropriés à leur destination, que ce seroit probablement rendre service au peuple des Villes, & aux habitans de la campagne, de les leur faire connoître, d'y accoutumer leurs idées, & de les adapter à leurs usages. Mais il est inutile de nous répéter sur cet article (1), ainsi que sur la maniere de rôtir la viande. Quoique la Chine soit très-riche en etain & en cuivre, il est bien remarquable que ces métaux n'entrent presque jamais dans ses cuisines. Chez les riches comme chez les pauvres, tout ce qui sert à cuire & à préparer les alimens, est en fer, en poterie & en bois. Notre batterie de cuisine est composée d'un plus grand nombre de pieces que la leur sans comparaison; parce que pour la préparation des alimens, comme pour tous les ouvrages de l'art, ils sont restés dans leur antique simplicité, & font tout ce qu'ils veulent avec fort peu d'instrumens & d'outils. Quels outils encore, & quels instrumens? A y regarder de près cependant, on voit qu'ils ont commencé par aller au but. Les casseroles de fer, auxquelles nous avons pensé si tard, sont très-anciennes ici. On en fait de toutes les formes & grandeurs; & ce qui caractérise mieux la nation, on les vend à un si bas prix, que les plus pauvres ménages en ont. Pour la poterie, nous l'avons déjà dit ailleurs (2), les especes en sont innombrables. Chacune a sa destination, ses usages & ses propriétés. Comme la France a sûrement des terres de bien des sortes, il nous est souvent venu à l'esprit, quelle gagneroit infiniment plus à se donner toutes les poteries qu'on a ici, & à en etendre autant les usages, qu'à chercher dans la porcelaine une perfection nécessairement dispendieuse, & d'une utilité bien limitée. Car enfin la poterie seroit, comme ici, la ressource universelle de tous les ménages; &, comme ici, les plus riches ne tarderoient pas à lui donner les préférences qu'elle mérite &

(1) Voyez Tome IV. page 474 & 488.

(2) Tome VIII, pages 275 & suiv.

qu'elle obtient jusques dans les cuisines de l'Empereur, à cause de sa salubrité.

Nos sciences & nos arts ont fait bien du chemin depuis un siecle; mais toutes leurs découvertes sont bien loin du but, si elle ne leur apprennent point à revenir sur leurs pas, pour atteindre cette simplicité ingénue & sublime qui dans tout le reste, comme dans la religion, est le comble de la vraie perfection; parce qu'elle est au niveau de tous les hommes, les rapproche les uns des autres, resserre les liens de leur union, fait face à tous leurs besoins, & leur adoucit les miseres de la vie par des plaisirs plus doux, plus continuels, & plus satisfaisans pour le cœur, que tous les vains raffinemens sur lesquels ils prennent le change. Après avoir bien aiguisé, il faut ôter le fil, & se souvenir qu'un couteau & une hache ne doivent pas avoir le tranchant d'un canif ou d'une lancette. Dût-on rire de notre ingénuité, nous le dirons, parce que cela nous a d'abord etonnés, puis embarrassés, & enfin charmés. Chez les Grands & les Princes, au Palais même, & jusques dans les appartemens de l'Empereur, il n'y a point de ferrures aux portes ni aux fenêtres. Elles sont colorées, vernissées, dorées, & chargées des ornemens d'etiquette; mais tout y est en bois. Elles s'ouvrent & se ferment comme au village; & il en sera de même dans mille ans. Ce n'est pas qu'on ignore que des ferrures seroient plus commodes, ni qu'on ne sache pas en faire: mais c'est qu'on a vu plus loin que les Grecs & les Romains; & qu'on a compris que des portes & des fenêtres ainsi faites, conserveroient celles des campagnes; & en effet cela est arrivé ainsi. Or, ce que nous venons de dire des portes & des fenêtres a lieu pour tout le reste. Nos apôtres du luxe, & nos prôneurs d'inventions, ne manqueroient pas de traiter cela d'ineptie, s'ils le savoient; mais les hommes d'Etat & les bons citoyens n'en jugeroient pas de même. Il ne s'agit pas de dire de grands mots. Qu'a gagné le peuple des villes & des campagnes,

c'est-à-dire,

c'eſt-à-dire preſque toute la nation, à tous les progrès des arts depuis deux cens ans? eſt-il mieux logé, mieux vêtu, mieux nourri, mieux aidé dans ſon travail, mieux ſoigné dans ſes maladies?

Les coulis, les ſauces compoſées, les ragoûts encyclopédiques ont eté fort à la mode en Chine, ſous pluſieurs regnes des Dynaſties paſſées. Mais après en avoir quitté l'uſage, & puis y être revenu par tous les chemins qu'on a pu & ſu imaginer, l'intérêt capital de la ſanté a prévalu enfin. Il a fallu en croire les Anciens, & dire avec eux que les alimens les plus ſimples ſont les plus ſains; que plus on y met d'apprêt, plus on les altere; & que ce qui nourrit, ce qui ſoutient, ce qui conſerve les forces & la vie, n'eſt pas ce qui ragoûte le plus, mais ce qui ſe digere mieux, & plus aiſément. On a fini par ajouter que le bon appétit etoit le meilleur des Cuiſiniers. Un des meilleurs ouvrages de Médecine que nous connoiſſions ici, finit par des avis & un régime dans le goût de l'hiſtoire de la ſanté de M. Mackenzie: & l'Auteur de la maiſon ruſtique chinoiſe n'a pas manqué de ſoutenir que ce qu'il appelle *les compoſitions de cuiſine*, ſont des poiſons plus lents, mais auſſi mortels que les autres; & que *ſur cent octogénaires bien portans & ſans infirmités, il n'y en a pas un qui n'ait plus craint les apprêts que la faim.* Quoi qu'il en ſoit, la cuiſine chinoiſe d'aujourd'hui explique à merveille ce qu'il faut entendre par les diverſes ſortes de bouillons (*Tang*) dont il eſt tant parlé dans le *Li-ki* & le *Tcheou-li.* Les ſauces des herbages, des racines & de la viande ne ſont que des bouillons. Les Comus chinois ne ſe mettent pas en peine de les epaiſſir & de les lier comme les nôtres. Les exceptions ſont en ſi petit nombre, qu'elles ne datent de rien. Mais comment ſont faits ces bouillons? qu'eſt-ce qui y entre? combien y en a-t-il de ſortes? Toutes ces queſtions ſont trop graves, & trop importantes pour nous riſquer à y répondre à la légere;

& nous avouons ingénument qu'elles nous surpassent au point de n'être pas en etat d'entendre ce que pourroit nous en dire le plus habile Cuisinier de l'Empire. S'il ne s'agissoit que de ce que nous avons vu servir au Palais, ou des plats donnés par l'Empereur, & des mets envoyés en présent par des Princes & des Grands, nous nous hazarderions jusqu'à donner à entendre que ces bouillons nous ont paru distingués les uns des autres : ceux-ci par une espece de viande ou de poisson ; ceux-là par une espece de racine ou d'herbage ; & que tous sont fort clairs. Ce qui nous a le plus frappés, c'est que les racines & les herbages sont souvent préparés avec des bouillons de viande.

Nous n'avons rien à dire sur les apprêts & la cuisson des viandes, sinon, 1°. que la maniere de les manger avec le riz les fait servir souvent coupées en filets, en petites tranches, en morceaux assez petits pour ne faire qu'une bouchée, quelques-unes avec leur propre bouillon ou sauces, d'autres comme à sec, parce que l'on sert des *vases* pleins de divers bouillons, vinaigres, *&c.* pour que chacun choisisse à son gré. On les mange à sec, avec divers fruits, *&c.* confits au sel, au vinaigre, au suc de gingembre, *&c.*.. 2°. Que ces viandes sont souvent mêlangées d'une façon fort eloignée de ce que nous avons pu voir en France ; ou même nageantes dans un même bouillon avec des herbages ou des racines. Mais il faut nous arrêter, sous peine de dire des bévues, faute de savoir nous expliquer, ou même de savoir assez ce dont nous avons eu la simplicité de parler. Qu'on nous passe, en dédommagement, de demander quelque attention pour une bagatelle. Peut-être n'est-ce qu'une pure ignorance de notre part, mais qui peut avoir son utilité pour le peuple & sur-tout pour les gens de la campagne, ou du moins faire songer à quelque chose qui en auroit : voici de quoi il s'agit.

Dans toutes les maladies aiguës ou dangereuses (il n'est point question ici de nos bouillons ni demi-bouillons), tout régime pour les riches, comme pour les pauvres, commence par une ptisane un peu forte, de riz ou de quelque autre grain, dans les pays du Nord, & encore la quantité en est-elle limitée. Quand le malade est mieux, il peut prendre quelque chose de plus substantiel au jugement du Médecin. On lui donne cette même ptisane, mais ayant assez de riz pour être epaissie comme du chocolat. Dans la troisieme progression il y a encore plus de riz, & les grains n'en sont qu'à-demi fondus & délayés, & font qu'on sent enfin qu'on avale quelque chose. C'est une espece de bouillie claire, comme celle qu'on fait de gruau pour quelques malades. Pour mieux faire encore, on ôte quelquefois la premiere eau, qui a pris le plus substantiel, & on acheve de faire cuire le riz dans une autre. Il en est ainsi du riz à grains entiers, qui vient après, & avec assez peu d'eau, ou point du tout, selon que le malade prend le dessus, & a recouvré assez de forces pour qu'on lui permette un peu d'herbages, & même quelques filets de viande. Nous sommes en etat de parler de ce régime, parce que nous l'avons gardé plusieurs fois, & que nous nous en sommes très-bien trouvés, sur-tout dans une dissenterie violente. Ne seroit-il pas possible, nous ne disons pas d'en tirer quelque chose pour les gens de la campagne qui ne sont pas en etat d'avoir du bouillon de viande quand ils sont malades, mais de faire des essais sur nos grains pour, en imitation de la maniere Chinoise, procurer à nos colons & à nos ouvriers, la petite douceur de prendre quelque chose de chaud le matin avant d'aller au travail. A remonter jusques dans les siecles les plus reculés de l'histoire de Chine, on y trouve toujours que le peuple des villes & des campagnes a fait grand usage de ces différentes cuissons de riz; tantôt pour prendre quelque

chose de chaud le matin, ou se donner un soulagement pour attendre le repas; tantôt pour mieux tenir à la fatigue de son travail, ou pour en adoucir le sentiment lorsqu'il l'interrompt, souvent même afin de mieux résister au grand froid, au grand chaud & aux autres intempéries de l'air & des saisons. C'est une louange ici pour les femmes dans toutes les familles de savoir bien préparer ces petits soulagemens, & de savoir prévoir les momens, pour ne pas faire attendre, & les offrir à propos. La coutume générale d'en faire usage, & la grande consommation qui s'en fait à *Pé-king* a donné une petite branche de commerce; non-seulement pour ce qu'on appelle ici *les boutiques à manger*, mais encore pour les vendeurs des rues. Leur diligence matinale prévient celle du public. Les barrieres des carrefours sont à peine ouvertes qu'on les trouve par-tout; & comme l'on se rend au Palais & aux grands Tribunaux avant la pointe du jour, il est encore nuit qu'ils sont déjà dispersés dans toutes leurs avenues pour la commodité des gens du commun, & des domestiques. Au surplus, dussions-nous faire rire par l'ingénuité, ou si l'on veut l'ineptie de la remarque, nous croyons devoir avertir qu'en adoptant pour les gens sains toutes ces préparations de régime pour les malades, on ne s'est pas assujetti à leurs regles. On y a fait entrer du bouillon ou du thé, on y a mêlangé diverses sortes de grains, ou même de légumes, on a fait rôtir les farines à sec dans un vase de fer avant de les employer, & on y a joint du sucre ou d'autres assaisonnemens.

Puisque notre simplicité nous a menés si loin, qu'on lui passe de demander si notre pratique générale de réduire tous les grains en farine pour en faire du pain, est la seule qui soit bonne, & doit nécessairement exclure toutes les autres. Chaque nation, chaque climat ont leur maniere propre de se nourrir, & risqueroient à en changer: mais les Chinois qui sont à cet égard le peuple le

plus attaché à ses usages qu'il y ait dans l'univers, puisqu'ils n'ont rien changé à la leur depuis plus de 35 siecles, ont su concilier cette persévérance & cette immutabilité, avec les inventions etrangeres dont ils pouvoient se faire ou une augmentation de secours, ou un soulagement, ou même une douceur. Le Ministere public mérite à cet egard la grande louange de tourner ses prémiers regards vers le peuple, & de faire promulguer dans toutes les provinces, sans délai, ce qui peut lui être de quelque utilité.

Nous avons raison de nous attacher à l'usage du pain, & ce seroit une démence d'y attenter; mais la cuisson à l'eau des grains, des farines ou même des pâtes, ne pourroit-elle pas être appropriée à nos climats, de maniere à devenir un secours pour le peuple? Les pâtes qu'on cuit en crespes ou en galettes dans les campagnes avec une fort mauvaise huile, ne pourroient-elles pas être préparées, tranchées, ou même séchées, comme ici, en vermichel, & puis cuites d'une façon convenable? Il s'agiroit peut-être moins d'adopter les inventions etrangeres que d'accréditer les nôtres, & d'enrichir nos provinces à cet egard les unes par les autres. Le Béarn a une excellente maniere de préparer le maïs; la Gascogne les mils & millets; la Bretagne la bouillie d'avoine, *&c.* Ce qui est besoin dans une province peut devenir un soulagement ou même une douceur pour d'autres.

Quant aux invitations & repas de bonne compagnie, de société, *&c.* quoique la nation Chinoise soit, comme dit l'ancienne relation, *la plus inviteuse, invitatrice & invitante de tout l'univers*, l'usage en est presque entiérement tombé, aboli & oublié dans les provinces, comme dans la Capitale. Les mêmes vues de sagesse qui ont fait conserver & maintenir avec soin les festins religieux, les repas de cérémonie, de représentation, d'etiquette, de magnificence, de solemnité,

de conjouiſſance, de diſtinction, de faveur, de récompenſe, d'honneur, dans le Palais, à la Cour, & dans toutes les villes & bourgades de l'Empire; les invitations générales des familles pour les mariages, les funérailles, les cérémonies des ſépultures; les réjouiſſances pour les grandes promotions; les fêtes pour les ſoixantième, ſoixante-dixième, quatre-vingtième années des vieillards, *&c.* les mêmes vues de ſageſſe, dis-je, ont engagé le gouvernement à travailler ſur les mœurs publiques, & à les préſerver pour toujours des invitations & réinvitations, feſtins & repas, fêtes & régals, de repréſentation, de bonne chere, d'amuſement, de plaiſir, de faſte, de ſomptuoſité, d'epicuriſme, de ſociétés, d'aſſociations, de conventions, *&c.*

Ce n'eſt pas ici le lieu de décrire avec quelle application le Miniſtere public a travaillé à l'exécution de ce grand projet; combien de moyens il a mis en œuvre pour y réuſſir à ſa manière, c'eſt-à-dire ſans paroître y viſer; & juſqu'où ſa vigilance multiplie & perpétue ſes ſoins pour retenir les mœurs publiques dans l'etat où elle les a conduites, & les fixer à cet egard. Il nous ſuffira de dire que dans le Palais & à la Cour, à la capitale & dans toutes les provinces de l'Empire, on n'entend plus parler de la ſorte de repas & de feſtins ſur laquelle on demande où en eſt la Chine. La bienſéance, la politeſſe, l'honnêteté, l'affection, l'amitié, *&c.* continuent toujours à être très-aimables, très-gracieuſes & très-preſſantes dans les invitations pour les parens, les hôtes, les etrangers, les amis, & toutes les connoiſſances ſans exception. Les plus pauvres ſont riches, pour faire accueil à quiconque ils ont pu retenir. Il n'y a jamais ni ſurpriſe, ni contretems pour cela dans les moindres ménages; & les riches, ainſi que les grands, ſe piquent toujours de faire ſervir en riches & en grands: mais aucun homme en place n'a table ouverte; aucun citoyen,

quelque pécunieux qu'il soit, n'ose s'aider de sa bonne cuisine pour avoir souvent compagnie ; & les sociétés les plus unies ont rarement des repas & des festins. Nous ajouterons, pour augmenter la surprise, que, quelque opposé que soit tout cela au génie, aux inclinations, aux usages & aux mœurs nationales des Tartares, ils donnent l'exemple aux Chinois, de qui ils l'exigent. Ce n'est pas tout : on se tromperoit beaucoup si on alloit s'imaginer que sur cet article, comme sur bien d'autres, les Tartares ont eu la sagesse de déférer aux Chinois, & de se mettre à leur ton pour les dominer plus invinciblement. Lorsqu'ils conquirent la Chine, les festins & les repas dont nous parlons, etoient egalement communs & continuels dans tous les ordres de l'Etat, non-seulement à la Cour & à la Capitale, mais par tout l'Empire. Les mœurs publiques & générales etoient revenues sur cela au même point que sous plusieurs regnes des Dynasties des *Han*, des *Tsing*, des *Leang*, des *Soui*, des *Tang*, des *Song*, & des *Yuen* ou Mongoults. Pour ne rien déguiser néanmoins, il faut convenir que ces regnes sont mal renommés dans l'histoire avec raison, & ont commencé ou fini la décadence de ces Dynasties. Nous devons ajouter qu'on n'a rien vu de pareil sous les regnes de justice & d'innocence, de bienfaisance & de paternité, non plus que dans tous les siecles de la haute antiquité, en descendant même jusques vers les derniers tems des premiers *Tcheou*.

L'homme est fait pour la société, dira ici tout Européen, & le François plus haut & avec plus de feu que tous les autres : or les repas & les festins où l'on se voit, où l'on mange ensemble, où plusieurs citoyens se trouvent réunis, semblent ne faire qu'une famille, sont certainement une des plus grandes douceurs de la vie sociale, & une maniere d'autant plus sûre d'entretenir l'esprit & l'amour de la societé, qu'elle est plus naturelle & plus aimable. Où la prétendue

ſageſſe chinoiſe a-t-elle puiſé ſes idées ſingulieres & bizarres ſur ce point? Comment la politique du Gouvernement a-t-elle eu la ſimplicité d'y ſouſcrire, & de les admettre ? Eſt-ce aveuglement de préjugé, ou ſoumiſſion ſervile à l'exemple de l'Antiquité, qui n'en peut mais, puiſqu'elle n'a renoncé à cet egard qu'à des agrémens que la diſperſion des familles & le petit nombre des villes lui ôtoient le moyen de ſe procurer ? Eſt-ce par des raiſons priſes, ou de la maniere générale de vivre dans cette extrémité du monde, peut-être encore un peu barbare; ou de la clôture continuelle des femmes & de leur ſéparation d'avec les hommes; ou de l'aſcendant invincible du cérémonial & de la graduation préciſe & articulée des rangs; ou enfin de quelque faſcination ſuperſtitieuſe & crédulité idolâtrique ?

Ce ſeroit une trop grande entrepriſe pour nous de prétendre pénétrer, découvrir, & garantir la raiſon capitale & déciſive qui a déterminé la politique du Gouvernement chinois, à faire tomber & empêcher pour toujours, les repas de bonne compagnie, d'amuſement, & de ſociété. Tout ce qu'il nous convient de dire à cet egard, c'eſt que cette politique etant ſi ſage, ſi raiſonnable, ſi prudente, ſi juſte, ſi patriotique, ſi humaine dans tout le reſte, il eſt naturel de croire qu'elle n'eſt pas devenue différente d'elle-même pour cet article particulier. Car enfin pourquoi ce changement bizarre, ſur-tout ſous la domination des Tartares, qui etoient François à cet egard dans leurs pays quand ils conquirent la Chine ? Ils pouvoient d'autant plus aiſément continuer leur ancienne maniere de vivre, que celle des Chinois y etoit devenue plus conforme; les repas de bonne compagnie & de ſociété etant devenus à la mode, & très-communs ſur la fin de la Dynaſtie des *Ming*, comme ſous celle des Dynaſties des *Han*, des *Soui*, des *Leang*, &c.

Que

Que ceux à qui des lumieres supérieures donnent droit d'oser davantage & de prononcer, voiént ce qu'ils voudront entreprendre. Tout ce que nous pouvons faire pour eux, & pour ceux qui s'amusent de ces bagatelles etrangeres, c'est de leur donner une petite notice d'un mémoire du Docteur *Lieou-tchin*, ou du moins qui lui est attribué. Si nous l'avions déterré plutôt, ou, pour mieux dire, si nous avions plus de loisir pour le lire à tête reposée, nous aurions essayé d'en traduire plusieurs endroits, ecrits de génie, & avec une eloquence laconique, pénétrante, & vraiment lumineuse. Mais en vérité il nous est impossible de l'entreprendre. La candeur & la franchise dont nous ne devons pas nous départir nous obligent à avouer que nous avons eu besoin de toute notre bonne volonté pour nous déterminer à risquer cette notice ou analyse, par laquelle nous finirons ce mémoire, qui se sentira malgré nous de notre incapacité, & de la situation où nous sommes : aussi ne la donnons-nous que pour un à-peu-près assez mal digéré.

Le Mémoire du Docteur *Lieou-tchin*, parut en 1611 à la dixieme lune, sans nom d'Auteur, en trois tems différens, & par parties. La premiere est un *avis aux peres de famille*; la seconde une *représentation aux Censeurs de l'Empire*; & la derniere une *priere aux Ministres*. Le public ne tint aucun compte de cette différence de titres, & appella tout l'ouvrage *les trois avis* : c'est le nom sous lequel on le connoît le plus, & qu'on le cite d'ordinaire.

L'avis aux peres de famille, est ecrit d'un style simple, plein de choses & de détails. Après avoir rappellé & solidement etabli le grand principe des Anciens, que le bon Gouvernement de l'Empire dépend des Provinces; celui des Provinces, des Villes, des Bourgs & des Villages; & celui enfin des Villes, des Bourgs & des Villages, des familles : il

ſe demande comment, en quoi, & jusqu'où le gouvernement des familles défaille de jour en jour, & fait craindre pour tout l'Empire. Soit envie de critiquer, ſoit zele & patriotiſme, *Lieou-tchin* ſe fait répondre par les uns, que la piété filiale s'y eſt affoiblie; par les autres, que l'ambition y engage à trop d'entrepriſes ruineuſes & de vanité; par ceux-ci, que l'éducation des enfans y eſt trop molle, trop négligée, & trop bizarre; par ceux-là, que les ſéparations des peres d'avec leurs enfans, des freres d'avec leurs freres, croiſſent de jour en jour; par d'autres enfin, que les femmes y ſont trop écoutées, trop crues, trop ennemies du travail de ménage & trop amies de viſites. Tous les plaignans alleguent leurs preuves qui ſont bien fortes; mais, comme ſi elles ne méritoient aucune attention, il ſe met à dire que, vu l'état où ſont les choſes, le plus preſſé & le plus néceſſaire pour rétablir toutes choſes dans les familles, c'eſt d'y mettre fin aux fréquens repas, régals, & feſtins de bonne compagnie. Pourquoi? Parce que tandis qu'ils ſubſiſteront, tout ce qu'on entreprendroit pour remédier aux autres abus ſeroit inutile; parce que, dès qu'on y aura mis fin, tout le reſte pourra ſe rétablir de ſoi-même, ou du moins deviendra facile, & demandera peu de ſoins. Puis il aſſure que pour peu que les peres de famille different de déférer à ſes repréſentations & à ſes avis, ils n'y ſeront plus à tems; tout ſera perdu, & ils en ſeront les premieres victimes. *Mes emplois différens, dans cinq provinces, dit-il, m'ont mis à portée d'examiner à loiſir ce point important; de voir les choſes de près & en détail; & de ne rien avancer que je ne puiſſe prouver par le témoignage invincible de la généralité & de la continuité des faits.* Puis prenant le ton d'un ſimple particulier, qui parle au grand Public, il invite les peres de famille à faire eux-mêmes leurs recherches, leurs obſervations, & à ſe convaincre perſonnellement; 1°. que les repas &

festins dont il parle, alterent, changent, brouillent, détruisent & anéantissent l'economie qui peut seule faire face à tout dans les plus riches ménages, & y entretenir une honnête abondance : car la bonne chere de ces repas n'a point de regle. Chacun veut egaler, ou même surpasser les autres. Or, la dépense de bonne chere n'est pas une dépense à crédit. Il faut porter de l'argent au marché, quelque besoin qu'on en ait pour d'autres choses. Puis le nombre de ces repas & des convivès ne tarde pas à augmenter. Les femmes aussi veulent faire leurs invitations. Les domestiques, hommes & femmes, font les honneurs de chez eux avec leurs camarades ; & il se trouve qu'à la fin de l'année les dépenses de la table ont doublé, triplé, quadruplé : car il n'est pas possible de se remettre à un ordinaire commun, après des régals; la distance est trop grande. Les faits subsistans décident. On voit partout des familles aisées, riches & même opulentes, que les repas & les festins ont accablées de dettes, ou même ruinées, & réduites à changer de pays, ou à s'avilir pour subsister. *Aussi le peuple a-t-il coutume de dire des Lettrés, des riches Marchands, des Employés & des autres qui se mettent dans le train des repas, que leurs maisons seront bientôt à vendre, & leurs enfans en habits de toile.* 2°. Que les repas & les festins troublent & détruisent la police, le bon ordre, & la subordination dans les ménages. Il n'en peut pas être question la veille quand on les prépare, le jour qu'on les fait, ni même le lendemain. Le moyen de penser à autre chose? Comment ne pas fermer les yeux sur bien des choses en faveur des soins qu'ils demandent ? Est-il raisonnable de faire succéder des idées de travail, d'obéissance, de retenue, de silence, d'honnêteté, de déférence, de bon accord, *&c.* aux idées de dissipation, de plaisir, de licence, *&c.* dont ils remplissent tout le monde. La dame la plus sage & la plus ver-

tueuse, ne fait que dire à ses filles & à ses femmes, qui ont entendu les chansons & les propos des convives, de joie & de plaisir. *Le Tribunal des crimes peut en rendre bon témoignage.......Tout le public sait, voit, où en sont leurs enfans.* 3°. Que dès que l'on s'est livré aux étrangers par les repas & les festins, toutes les sensibilités, les affections, les sentimens, les joies, &c. de famille, n'ont plus lieu. Ce n'est pas seulement parce que l'economie & le bon ordre détruits, y changent tout en epines, produisent de continuels mécontentemens, refroidissent les cœurs, &c. mais encore, & surtout parce que l'on n'est plus touché, l'on ne se cherche plus, l'on ne se voit plus de même oeil. Quel personnage que celui d'un pere ou d'une mere de famille qui font, ou reçoivent tant d'invitations? Comment sont-ils l'un vis-à-vis de l'autre, vis-à-vis de leurs enfans, du vieux pere, de la vieille mere, des freres, des parens, &c. Il faut pouvoir jouir de toute son ame avec les siens; il faut aimer à être avec eux; il faut souffrir d'en être séparé; il faut faire ses plaisirs des leurs, &c. pour être un bon pere de famille, aimer de cœur, être aimé de tous, & faire que tous s'entr'aiment véritablement. Or, tout cela est inconciliable avec le train des repas, &c.

Lieou-tchin devient un peu dur ici, tant ce qu'il avance est fort & plus que satyrique. Il en vient jusqu'à dire qu'on n'a qu'à savoir le nombre des repas & des convives des familles, pour savoir au juste où chacune en est pour l'union, la concorde & les sentimens réciproques. Quant à sa conclusion générale en maniere de peroraison, elle est trop chinoise pour oser en parler à des Européens; puis les principes & les persuasions dont elle s'appuie datent d'un trop vieux tems.

La représentation aux Censeurs contient plus de choses que de mots. Elle commence ainsi: *Un des plus grands hommes de la Dynastie des* Soui, *accepta d'être d'un souper secret de*

l'Empereur; & , le verre à la main, prépara, pour le lendemain, sa représentation, qu'il n'avoit pas voulu risquer sur des qui dire. J'ai eu le même respect pour vous, Messieurs; j'ai fréquenté les repas & les festins de bonne compagnie, d'amusement & de société, contre lesquels je sollicite votre zele. Craignez le moindre délai. Ils ruinent les santés, corrompent les mœurs publiques, & attentent à l'abondance commune. Ces trois chefs de délation & d'accusation sont démontrés à glacer d'effroi. Mais il faudroit le style de Tacite pour s'en tirer; encore n'en viendroit-on pas à bout: parce qu'il n'y auroit pas moyen de faire comprendre en Occident, tout ce que présentent ici des mots tirés des Poëtes, des *King*, des Annales, des placets, *&c.* que leur célébrité oblige tous les Gens de lettres à savoir. Par exemple, il ne lui faut que six caracteres pour dire qu'il ne parlera pas de boissons de vin à ivresse, ni des gloutonnies à vomissemens, à digestifs ou à précipitans. La bienséance les ayant bannies des tables honnêtes, ce seroit manquer à des Censeurs que de leur en parler. Pour cela il indique trois satyres anciennes sur les excès. Mais quoi qu'il en soit de sa maniere de s'enoncer, il prouve d'une maniere triomphante, que les repas & les festins qu'il attaque, ruinent les santés. Le tems seul où ils se font, & le tems qu'ils durent suffiroient pour les rendre nuisibles. La frugalité, la sobriété & la tempérance des Anciens, & auxquelles la médecine attribue leur bonne constitution & leur forte santé, sont inconciliables, selon lui, avec les repas & les festins à la mode. La quantité, la qualité, la diversité, l'apprêté des mets, lui fournissent des argumens d'autant plus victorieux, qu'il s'aide mieux de tout ce qui peut leur donner plus de force & de lumiere : comme la jeunesse ou la vieillesse, le grand froid ou le grand chaud, la situation de l'ame ou la disposition du corps, *&c.* Mais il triomphe quand il en est aux *vieillesses prématurées, aux maladies nou-*

velles, aux familles languissantes & sans postérité, aux machines à régime, aux abstinens de convalescence future, aux convives de représentation, aux maladifs repentans, aux retirés à visites, aux tousseurs à petits crachats, aux parleurs à voix rauque ou eteinte ou à faussets, aux transis & gelés, &c. Comme il s'agit de gros Lettrés nés au village; de Marchands engraissés jadis par la fatigue; d'Employés ci-devant porteurs de toiles; de Richards criés dans les foires, *&c.* il se sert d'expressions aussi plaisantes que les Horace & les Catule. En bon Chinois, il ne se permet quelques phrases sur les dames, que pour parler de leurs enfans, dont il représente le petit nombre, la pâleur, la langueur, la maigreur, la cacochymie, *&c.* avec une energie supérieure. Il finit par en appeller aux registres, & prétend que les proportions des vies & des santés, suivent celles du nombre des repas. S'il y a de l'hyperbole sans doute dans cette assertion, la conclusion de ce premier article est d'un vrai, d'un persuasif, & d'un patriotisme qui charment & le font aimer. Quant à la corruption des mœurs publiques, c'en est déjà une très-grande, selon *Lieou-tchin*, qu'au mépris de l'ancienne regle & coutume, les repas & les festins choisis pour donner de l'eclat, de l'agrément & de la joie aux fêtes politiques, civiles & domestiques, soient devenus comme journaliers, & le train de vie commun d'un grand nombre de particuliers. Il faut être à la Chine pour comprendre toute la force de ce début. Voici qui en a encore plus. *Si la majesté, le cérémonial, le respect qui environnent l'Empereur, n'ont pas pu empêcher que la joie & les plaisirs de la table ne changeassent peu-à-peu en séduction, en licence & en scandale les* yen-yen (*repas publics*) *de la Cour sous les* Han, *sous les* Leang, *sous les* Soui *& sous les* Tang; *que sera-ce quand des convives voluptueux, désœuvrés, libres, prétendent se donner carriere, & ouvrir leur ame à toutes les jouissances des sens? Aussi qu'a-t-on vu; que voit-on?* Sur

cela il entre en matiere, & prouve par des détails précis, articulés & décisifs, que les repas & les festins à la mode attaquent, combattent, & détruisent en mille manieres la politesse & le cérémonial, la décence & la retenue, la bienséance & l'honnêteté, la modestie & la pudeur, qui sont tout à la fois la sauve-garde & la défense, la base & le point d'appui des mœurs publiques. Mais à moins d'avoir rempli un Européen de toutes les persuasions & croyances des Chinois, le moyen de lui faire goûter, ou même bien comprendre certaines tirades? Quoi qu'il en soit, l'Auteur présente sous un jour très-odieux, la manière dont des gens, qui n'etoient pas nés pour être en société de plaisirs, se trouvent réunis; dont ils se dispensent du *li;* dont ils oublient leur âge, leur rang, leur etat; dont ils continuent leurs régals après les réjouissances publiques de chaque saison; dont ils osent les faire, pendant que les maladies, la disette, la rigueur des saisons affligent le peuple; dont ils y introduisent les chanteurs & les chanteuses; dont ils les promenent de leurs maisons dans les jardins des fauxbourgs, dans les *miao* de la campagne, dans des lieux de licence; les prolongent bien avant dans la nuit; en font des evénemens de fracas, d'indécence & de grossiéreté. Puis après avoir mis dans le plus grand jour, que tout l'Empire est affligé de ce fléau, qu'il va toujours en augmentant, qu'il gagne jusque dans les villages; *Lieou-tchin* apostrophe les Censeurs & les conjure de sauver les mœurs publiques.

La Chine ayant aujourd'hui près de cent millions d'hommes de plus que du tems de *Lieou-tchin*, ce qu'il dit sur la maniere dont les repas & les festins attaqués attentent à l'abondance publique, est encore plus vrai à présent. Voici le fond de son argument: si selon la grande, l'ancienne, l'evidente, l'immuable & universelle doctrine de la Chine, les hommes réunis en communauté & en société ont tant de besoins, & si peu de

forces & de moyens, que tout ce qu'ils peuvent faire de plus c'est de se procurer continuellement le nécessaire, selon la différence de l'âge, du rang & de la condition, ainsi que selon l'ordre & la maniere de vie etablis : il s'ensuit evidemment qu'en matiere de nourriture & d'alimens, c'est attenter non-seulement à l'abondance publique, mais encore au nécessaire, que de passer ces différences, de sortir de l'ordre, & de changer la maniere de vivre générale. Que doit-ce donc être quand c'est en tout tems, dans chaque lieu, & pour tant de personnes? Quand c'est par des délicatesses, des profusions, des prodigalités, des magnificences & des excès? On n'a pas besoin en Occident de savoir ce qu'on a rêvé, imaginé, inventé, combiné, & osé ici jadis, pour *faire venir le ciel, la terre & l'eau sur les tables;* & tantôt par la quantité ou la qualité, tantôt par la diversité ou la singularité des mets, tantôt aussi par des cuissons, des assaisonnemens, des façons de servir extraordinaires, epuiser les marchés pour quelques repas. *Lieou-tchin* invoque ici le calcul *qui ne ment pas*, & lui fait dire de très-vilaines choses à répéter, parce qu'elles sont vraies pour tous les pays du monde.

Quand un gouverneur, quand une gouvernante ont de gros griefs à reprocher à leurs eleves, ils sont bien sûrs qu'il faudra qu'ils en conviennent, & voient qu'ils leur sauront gré de ne pas en instruire le père & la mere; plus ils mettent de *Messieurs* ou de *Mesdemoiselles* dans leurs plaintes & avis; plus ils affectent d'honnêteté & de politesse; plus ils comptent & pesent tous les mots; & plus aussi ils confondent, ecrasent leurs eleves & les réduisent à promettre ce qu'ils en exigent. Voilà à peu près le ton de la *priere aux Ministres*, de *Lieou-tchin*. Il leur parle avec le plus grand respect, & ne se permet pas un seul mot trop appuyé; mais c'est d'une maniere qui fait sentir qu'il est pleinement dans son droit, & pourroit s'adresser à

l'Empereur,

l'Empereur; car les Lettrés ont le grand privilege de présenter un placet à l'Empereur, & de lui faire leurs représentations sur tout ce qu'ils croient intéresser essentiellement ou sa personne ou l'Etat. Il ne s'agit dans la *priere aux Ministres*, que des Mandarins, Officiers publics, Magistrats, Gens en place & Seigneurs. Selon *Lieou-tchin*, les repas de bonne compagnie, les festins d'amusement, les régals de société, qui se sont multipliés, jusqu'au scandale, à la Cour, à la Capitale, & jusques dans les moindres villes de l'Empire, blessent la majesté du ministere public, avilissent son autorité, corrompent son intégrité, & séduisent sa fidélité. *Ouvrez les* King, *les Annales, les Loix, les Ordonnances, les Eloges des grands Empereurs & des grands Hommes; que verrez-vous, Messieurs? Des soins, des recherches, des informations, des examens recommandés pour ne mettre en charge que des hommes choisis, d'une réputation intacte, distingués par leur mérite, & capables de soutenir sans cesse avec dignité la puissance publique qui leur seroit confiée. Pour les y obliger, ou même les y forcer, la Loi les a séparés les uns des autres par la graduation des rangs, & par les regles d'un cérémonial sévere: elle les a encore plus séparés de la multitude par l'appareil de représentation dont elle les a environnés en tout tems, & par des défenses multipliées de paroître en hommes privés. Elle a eu ce point tellement à cœur, elle l'a cru si capital & si essentiel, qu'elle a obligé les Censeurs d'y veiller spécialement*, &c. *Or, à tel de ces festins & repas qu'on aille; soit qu'il soit composé de Mandarins de différens ordres, ou d'un mélange de Mandarins & d'hommes privés, le lieu ou le tems, ce qui se dit & se fait, ce qu'on voit & ce qu'on entend, tout blesse la majesté du ministere public. Bongré, malgré, il faut oublier son rang, & ne pas se souvenir de celui des autres, non pas en famille, non pas avec des amis sages, & sans passer certaines*

bornes, mais en présence d'un monde de domestiques, de chanteurs & de chanteuses ; de comédiens & de comédiennes ; avec des gens qu'on devroit souvent craindre de connoître. Ce qui suit sur les ridicules, le mimique & le plaisant des Mandarins qui représentent en public avec leurs convives de la veille ou du soir, est digne de Perse & de Juvenal. Nous abrégeons, faute de courage : mais les idées qu'on a en Europe de la gravité des Chinois, & de leurs *li*, suffisent pour faire entrevoir ce qu'on peut & ce qu'on doit dire sur ce sujet.

Après avoir posé en principe que l'âge, le savoir, les talens, la vertu, les titres, *&c.* ne suffisent pas pour faire respecter l'autorité des hommes publics, si leurs manieres, leur maintien, leurs façons sont basses & viles; notre Auteur dit deux mots sur les Mandarins à table & le verre à la main, faisant les agréables, contant leurs historiettes, chantant leurs chansons, plaisantant & plaisantés. *Le public ne voit pas cela, dit-on; & qu'importe s'il en est instruit, si on le lui exagere même? Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'on disoit pour nouvelle dans un quartier, que celui qu'on entendoit s'egosiller etoit tel Mandarin, celui qui a fait tant de bruit en se retirant après la quatrième veille,* &c. *Le public au moins voit qu'on se prépare à prononcer sur les plus grands intérêts des familles, à décider des besoins d'un district, à régler les plus grandes affaires, à prononcer des arrêts d'exil, à faire donner la question, à poursuivre un interrogatoire de mort & à en signer la sentence, par de longs attablemens avec des hommes de plaisir, des citoyens décriés; & qu'on revient encore s'attabler avec eux pour s'en délasser.* Comme l'on est persuadé ici qu'un bon Mandarin met beaucoup de sentiment dans l'exercice de son autorité, tout cela prête à des morceaux très-vifs, jusqu'à dire que cela choque la bienséance, & que le peuple qui le voit, se croit perdu, & comble sa désolation en cherchant à résister. *Les chefs de*

plusieurs séditions ne l'eussent-ils pas avoué? Pour qui prend-on les hommes, si on veut leur persuader que des Mandarins à razades sont capables d'etudier, d'entendre, de suivre, de méditer les affaires, & d'en bien juger; tandis que les plus grands hommes de tous les siècles se ménageoient des délais pour mieux approfondir, avoient leur conseil, &c......? *Dès-lors que devient leur autorité? Les choses en son venues à un point que des Vice-Rois, des Gouverneurs de villes, ont eté réduits à recourir à leurs subalternes pour faire exécuter les ordres de la Cour; & l'on sait à* Pé-king, *&c.*

Les repas & les festins corrompent l'intégrité des Mandarins: 1°. par le dégoût, l'eloignement, l'aversion qu'ils leur inspirent pour tout ce qui demande du soin & de l'application; 2°. en les rendant incapables, par pesanteur, par confusion d'idées, par lenteur d'intelligence, par dépravation de cœur, de démêler le vrai ou de s'y attacher; 3°. en les obligeant à s'en fier à leurs Sécrétaires, à leurs subalternes, à leurs gens, qui, etant dignes d'eux, les trompent à qui mieux mieux; 4°. en les forçant à des dépenses qu'ils ne peuvent soutenir qu'en acceptant des présens, en vendant leur protection, en se laissant gagner par argent pour ou contre les parties; 5°. en les réduisant à dissimuler ou à appaiser toutes les mauvaises affaires de leurs convives, & de tout ce qui tient à eux, soit à la ville, soit à la campagne; 6°. en les exposant à des demandes, des prieres, des sollicitations, des recommandations de surprise ou de séduction, de confidence secrette ou de supplication commune & préparée; 7°. en les mettant enfin dans la nécessité de tout accorder à leurs supérieurs, aux Lettrés, à ceux qui ont du crédit, pour éviter d'être accusés sur la vie qu'ils menent.

Quant à la séduction de la fidélité des Mandarins, cet article est traité sur un ton, d'un style, avec des détails

dont nous ne saurions faire passer l'idée dans une analyse. *O grands Hommes, l'appui du trône & les peres des peuples, la gloire de votre âge, & les bienfaiteurs de tous les siecles*, s'écrie *Lieou-tchin* en commençant, *toute notre vénération pour vous ne sauroit en empêcher l'aveu : vous avez eu de grandes pensées & de grandes vues ; mais vous avez ignoré que les hommes d'Etat, les hommes publics, les hommes du Prince & de la patrie, devoient se ménager la ressource des repas & des festins de divertissement, pour connoître entre les verres & les pots, où en etoit la chose publique, & ce qu'on machinoit contre le Prince & l'Etat*, &c. Cette ironie, qui est poussée, répond à ceux qui prétendoient que ce n'etoit que par politique qu'ils se trouvoient aux festins à la mode, & en donnoient eux-mêmes. *Lieou-tchin* la termine en disant que c'est aussi sans doute par politique qu'ils vont dans les jardins de plaisir, dans les maisons de débauche, *&c.* Du reste, comme son tems etoit un tems de cabales, de partis, d'intrigues, de troubles & de complots, il se borne sagement à des généralités; mais il prouve admirablement que la fidélité des Mandarins est en péril dans ces repas & dans ces festins.

1°. Comment taire, cacher & dissimuler le secret de l'Etat, dans la joie & la liberté de la table, tandis que cela est si difficile dans le tems où l'on est le plus sur ses gardes; & quand on est pris dans le filet de ses aveux, comment ne pas aller plus avant? 2°. Les convives dominans de ces festins sont souvent des Grands, des Magistrats qui cherchent à brouiller, parce qu'ils n'ont que ce moyen, ou de supplanter leurs rivaux, ou de se donner du crédit, ou de rétablir leurs affaires, ou même d'eviter des poursuites, *&c.* 3°. Avec qui se trouvent les Mandarins dans ces repas & festins? Avec d'autres Mandarins incapables de leurs emplois, ou n'en tenant aucun compte; avec des parasites d'industrie, de science, d'espionage,

de bel-esprit, d'impudence, de petits talens; & avec des richards, sortis de la poussiere. 4°. C'est dans ces repas qu'on parle avec une licence & une hardiesse cynique sur les affaires, les projets, la conduite de la Cour, du Ministere, des Tribunaux, de la Capitale & des Provinces; qu'on débite de faux bruits, des nouvelles forgées, des anecdotes imaginées, des ordres rêvés ou altérés, *&c*; qu'on porte & qu'on répand des libelles, des satyres, des chansons, des mémoires, des plans d'administration, des systêmes. 5°. On y prépare les esprits à des entreprises hardies prêtes à eclater; on y gagne les suffrages d'avance pour certains personnages; on y engage les plus réservés à des démarches qui les lient; on y amorce les plus timides par des promesses eblouissantes; on y pousse les plus sages à prendre des engagemens pour ne pas se séparer des autres; on y intimide les plus résolus par de fausses peurs, ou même par des menaces. 6°. Ceux qui machinent & veulent troubler, ont leurs cliens affidés dans ces différens festins; les chanteurs même, & les comédiens sont à leurs gages, & conduisent les convives à dire ou à faire des choses après lesquelles on seroit perdu sans la ressource d'un parti: &c. Mais en voilà assez pour qu'on entrevoie combien *Lieou-tchin* met de force, d'energie, de lumiere, de raison & de patriotisme dans ses portraits, dans ses raisonnemens. Aussi sa conclusion n'est ni amenée, ni traînée. *Ainsi donc, Messieurs, ce seroit trahir l'Empereur, l'Empire, tous vos alliés & tributaires, que de ne pas déployer toute votre sagesse & toute votre autorité, pour faire cesser ces repas & ces festins aussi vîte qu'un incendie commence.*

On a mis après les trois avis, une glose ou paraphrase d'un texte du *Li-ki.* Quel qu'en soit l'Auteur, il paroît honnête homme, Lettré du vieux tems & bon citoyen; mais il n'a le talent que d'ennuyer, parce qu'il prêche longuement, de

mauvaiſe humeur, avec beaucoup de redites, & ſans ſavoir s'enoncer. Ces paroles du *Li-ki*, *voyant où en ſont les mœurs publiques, par rapport aux feſtins, je ſais ce que je dois penſer du Gouvernement*, citées & commentées, il ſe met à ſoutenir que les repas etablis à la Cour, dans l'Etat, dans les familles, ſuffiſent d'autant plus qu'ils n'excluent pas les feſtins de politeſſe, d'amitié, de conjouiſſance, de délaſſement & d'honneur; qu'en ajouter d'autres, c'eſt leur ôter leur agrément, & troubler l'ordre; & que les Mandarins doivent leur exemple au peuple. Sur cela il leur adreſſe la parole, & les exhorte tout de bon à ſe contenter des repas d'uſage, qui ont ſuffi à leurs prédéceſſeurs, qui doivent leur ſuffire, & qui ſont en effet ſuffiſans pour la repréſentation, pour la ſociété, pour l'amitié, pour le délaſſement, & pour toutes les vues particulieres de l'adminiſtration publique. Comme ce ſermon eſt plein de citations des *King*, des maximes des Anciens, d'Ordonnances des Empereurs, d'anecdotes de toutes les Dynaſties, & fait ſous la Dynaſtie des *Yuen*, au plus tard en 1327, nous avons ſoupçonné qu'il a eté mis à la ſuite de *la Priere aux Miniſtres*, pour l'appuyer, & lui ſervir de péroraiſon.

OBSERVATIONS

Sur les plantes, les fleurs & les arbres de Chine, qu'il est possible & utile de se procurer en France.

Dès qu'il s'agit d'en venir à la pratique & de faire des essais, de tenter des entreprises & de risquer des expériences, de poser des principes & d'en déduire des conséquences, aucune relation sur les pays etrangers n'est jamais assez claire & assez détaillée. Elle est ordinairement mal entendue, mal comprise, mal interprétée; & elle fait tomber les plus habiles dans une infinité d'erreurs & de méprises. Pourquoi cela? Parce qu'elle ne dit jamais tout; parce qu'elle suppose des connoissances & des attentions qu'on n'a pas; & sur-tout parce qu'elle est entendue dans le sens que présentent les idées dont on est plein, & auxquelles on rapporte tout. Donnons-en un exemple. On a lu en France le Journal météorologique de *Pé-king*. On y a vu que le froid de ses hivers est, sinon plus grand, au moins aussi grand qu'à Paris: sur cela on a conclu, sans plus examiner, que les plantes & les arbres qui croissoient dans le *Pé-tché-li* pouvoient réussir à Paris. Cette conclusion est peut-être incertaine: car, outre que l'hiver de *Pé-king* a eté précédé par un bel automne, outre que le froid en augmente par degrés, il trouve la terre seche, plusieurs fois de la neige, mais toujours sans pluie, & par conséquent sans que les arbres & les arbrisseaux soient exposés à tous les accidens que nos Naturalistes connoissent bien mieux que nous.

Voici qui mérite encore plus d'attention. *Pé-king* est plus méridional que Paris de près de neuf degrés: la chaleur de l'eté y va quelquefois jusqu'à faire mourir les gens. Or, cette

chaleur, qui occasionne de très-grandes pluies, & est suivie, comme il a eté déjà observé, d'un très-bel automne, a une efficacité singuliere pour exciter, aider & précipiter la végétation. Les grands mils, les bleds d'Espagne, &c. croissent comme à vue d'œil. Il en est ainsi des arbres & de leurs fruits, qu'un mois de Septembre & d'Octobre à souhait font parvenir doucement à une pleine maturité. On est ici à cet egard comme dans les environs de Pau en Béarn, où l'on differe les vendanges jusqu'à la mi-Novembre, ou même après, autant que nous pouvons nous en souvenir. Tout cela nous fait croire que quand les jujubiers d'ici passeroient l'hiver sans accident, leurs fruits seroient mal-sains dans les environs de Paris. C'est par la Provence, ce me semble, qu'on pourroit commencer des tentatives; car outre que l'eté y est très-chaud, l'automne fort doux, & le sol sec & maigre, tel que le demande cet arbre, les gelées du printems, qui désolent tout le Nord de la France, y sont rares.

Du reste, nous faisons moins cette remarque pour le jujubier, qui est tardif à pousser, que pour diminuer la confiance & la sécurité de ceux qui ne sont pas assez timides dans leurs décisions, & croient trop vîte les choses telles qu'ils les conçoivent, plutôt que telles qu'elles sont. Car enfin, avec quelque attention qu'ils aient lu & rapproché ce qui a eté ecrit, leurs pensées ne vont point jusqu'à s'imaginer que les printems soient ici beaucoup plus tardifs qu'aux environs de Paris, & encore moins à en imaginer la vraie cause. Nous n'oserions prendre sur nous de le dire; mais nous indiquerons aux Savans, par maniere de conjecture, que le froid a ici l'effet singulier de dessécher la surface de la terre, au point de la réduire comme en poussiere, en faisant descendre & enfoncer peu-à-peu l'eau dont elle etoit humectée; & comme le froid pénetre assez avant, l'eau descend fort bas. Or, quand les premieres

chaleurs

chaleurs du printems commencent, tout languit encore dans les campagnes, jusqu'à ce qu'elles aient pénétré assez profondément pour que l'eau remonte peu-à-peu, & humecte la surface de la terre. Rien de plus réel au reste que le retour d'humidité : c'est un fait de toutes les années. Quand même celle qui a précédé a eté abondante en grandes pluies, les eaux, qui montent sensiblement, vont jusqu'à former des especes de sources, ainsi que nous l'avons observé plusieurs fois ; & à inonder pour quelque tems les terres basses & enfoncées.

Que nos Physiciens voient si c'est parce que l'hiver agit à peu près sur les arbres comme sur les terres, ou parce que les sucs de la végétation ne montent que lorsque les premieres chaleurs ont produit leur effet; il est constant que les pêchers même & les saules sont paresseux à se mettre en pousse, & que toute la campagne sort bien tard de l'inaction & de la langueur de l'hiver. Le printems est plus tardif ici de beaucoup que dans nos Provinces les moins méridionales ; & son action pour ranimer la campagne, incomparablement plus lente. Nous en faisons l'observation, pour désabuser nos Physiciens de leurs principes généraux. Afin même de la mettre dans un jour où le vrai ne puisse pas leur échapper, nous ajouterons que les Jardiniers & les Fleuristes different leurs semis, parce qu'on ne gagne rien à les commencer plutôt, ainsi que plus d'un Européen incrédule en a eté convaincu par son expérience. Ils different même de recourir aux arrosemens, pour solliciter & presser la pousse de leurs plantes, quelque convenables qu'ils paroissent, vu l'aridité de la terre, & la sécheresse de la saison. Il faut attendre, à les en croire, que les sucs de la terre aient commencé à monter : les prévenir par des arrosemens, retarde plutôt les plantes que de les avancer, & dérange sûrement leur pousse : ce

que nous laissons à examiner à nos Physiciens, & ne racontons que pour leur apprendre ce qu'on dit ici.

On admet bien en Europe le grand principe d'agriculture & de jardinage, qu'on ne sauroit trop connoître, trop consulter, trop seconder le sol & le climat; mais on le perd plus aisément de vue que les Chinois, on se met moins en peine d'en saisir toutes les conséquences. Par exemple, selon eux, c'est s'exposer à beaucoup de mécomptes, que de s'en tenir aux idées générales du sol & du climat, non-seulement de la Province ou même du district, mais encore du canton. Un Champ, disent-ils, differe beaucoup de son voisin; & souvent dans la même piece de terre, une partie a des qualités très-inférieures à l'autre, ou est même d'une nature différente. Il ne faut que creuser, pour s'en convaincre par la dissemblance des couches. Des observations suivies & multipliées à l'infini, les ont mis dans le cas de faire un pas plus avant, & de donner pour regle générale, que l'on gagne toujours à seconder le vœu de la nature, & à préférer pour chaque portion de terre la sorte de plantation & de culture à laquelle elle est le plus propre: dans un jardin, par exemple, telle plante potagere à telle autre; ce légume plutôt que cet autre, *&c.*

Les faits avoués, constans & innombrables, qu'on cite, ont quelque chose de bien frappant. Dans les environs de *Pé-king*, les pois, les feves, les laitues romaines, les melons d'eté, les melons d'eau, les concombres, *&c.* sont cultivés annuellement dans certains quartiers, sans autre regle que l'indication du succès; parce que tout préjugé, toute prévention & opinion à part, il faut avouer qu'ils sont de meilleur goût & plus sains que par-tout ailleurs; &, ce qui mérite peut-être quelque attention, y viennent plus facilement, plus sûrement & plus promptement. La nature en fait tous les frais, & il

ne s'agit, pour ainsi dire, que de la mettre sur la voie. Cela est d'autant plus sensible, que comme ces endroits privilégiés ne suffisent pas pour les consommations immenses de la ville la plus peuplée de l'univers, on a beau recourir aux engrais, aux industries & aux soins ; pour s'en procurer dans d'autres quartiers, on n'y réussit jamais egalement, non-seulement pour la bonté, mais même pour tout le reste.

Les Chinois sont trop cultivateurs & trop riches en expériences, pour n'avoir pas observé qu'il y a des améliorations, des renouvellemens & des *refontes de terrein*, comme ils s'expriment, qui en changent la nature, & lui donnent une fertilité factice & artificielle, dont on peut tirer de très-grands avantages. Mais, selon eux, 1°. ces sortes d'entreprises ne réussissent qu'autant qu'elles sont appropriées à la nature du sol & à son exposition ; 2°. elles sont très-dispendieuses, & demandent bien des soins ; 3°. quelque bien conduites qu'elles aient eté, & quelque succès qui les couronne, il ne faut pas s'attendre que ce soit pour toujours : tantôt plutôt, tantôt plus tard, c'est à recommencer. Tout cela ne regarde pas le desséchement des marais ; ils sont mis au rang des défrichemens. Il ne s'agit que des terres, des champs, des jardins & des vergers en pleine culture. Or, toutes ces observations supposées, qu'on nous permette de copier ici quelques regles & quelques maximes que nous avons trouvées en cent & en mille façons dans les livres que nous avons eu occasion de lire.

Tout est subordonné aux vues & aux desseins de la Providence, dans la nature des terres, comme dans la qualité & la différence des climats ; c'est-à-dire, que selon les Provinces, les districts ou même les cantons, les terres etant cultivées, doivent produire en grains, légumes, plantes, racines, arbres & arbrisseaux, ce qui est nécessaire pour la subsistance & l'entretien

de leurs habitans. Le cours qu'y prennent les saisons, ainsi que tout ce qui forme, nuance & différencie les climats, est conforme & proportionné à cette fin. Que l'amateur gémisse à *Pé-king* de ne pouvoir pas elever des orangers & des *li-tchi* en pleine terre, & celui du *Foukien*, de perdre sa peine à cultiver des pommiers & des poiriers. Les pensées de l'homme d'Etat sont fixes sur ce point; & il ne lui viendra pas plus à l'esprit, de tirer les terres d'un district de leur destination locale & de convenance, que de vouloir changer l'ordre des saisons, ou la longueur des jours & des nuits.

A suivre la destination locale & de convenance de toutes les terres, il est evident que lorsqu'on les prend dans le plus haut degré de leur fertilité, on doit en tirer plus facilement, plus abondamment, plus sûrement & plus continuellement ce qu'elles peuvent produire de plus sain & de meilleur. Tout cela fournit ici à de grands développemens par rapport à tout l'Empire, à ses différentes Provinces, aux moindres districts, & aux plus petits cantons. Nous croyons même entrevoir que le Ministere n'a poussé si loin ses recherches sur la qualité de toutes les terres, que pour en diriger & en fixer la destination d'après ce grand principe. Il ne s'agit plus aujourd'hui de parler de nouvelles industries, d'améliorations particulieres, de tentatives heureuses, *&c.* Il est décidé pour toujours que tout rapproché, calculé, compensé & évalué pour cent ans, l'Etat & les particuliers gagnent à ce que chaque terre soit cultivée d'après l'indication de la nature; & que toute culture qui n'est pas celle que demandent le sol & le climat, ne tarde pas à être à perte de plus d'une façon. Parmi les nombreuses raisons qu'on allegue, celle qui nous frappe le plus, est celle de la bonté & de la salubrité des productions. A en croire quelques Auteurs, bien des maladies & des epidémies ont eté occasionnées ou même causées par

des grains, des légumes, des racines, des fruits, *&c.* qu'on a voulu tirer de certaines terres qui n'etoient pas propres à les produire. Les Anciens n'etoient pas eloignés de cette façon de penser, jusqu'à dire qu'une Province gagnoit à se nourrir de ses propres grains; que les fruits du pays etoient les plus salubres pour les gens du pays; & que même en fait de plantes & de racines médicinales, on gagnoit toujours à faire usage de celles de l'endroit, quand on ne se nourrissoit pas de mets venus de loin.

La destination locale & de convenance dont nous venons de parler, s'etend à tout sans exception. *Le préjugé, la demi-science, la cupidité ont beau réclamer contre elle* (dit Ouang-tchi) *; plus on s'est appliqué dans toutes les Provinces à multiplier les observations & les expériences, plus l'on s'est désabusé des grands mots*, vaincre la nature, subjuguer le climat, dompter un sol rebelle, triompher des saisons, commander à la terre, *&c. plus l'on a vu & constaté que toutes choses egales, on gagnoit toujours à se conformer à l'indication naïve du sol & du climat. Quand les Empereurs, selon qu'ils ont fixé leur séjour dans le* Chin-si *ou le* Chan-si, *le* Ho-nan *ou le* Kiang-nan, *le* Tché-kiang *ou le* Pé-tché-li, *ont voulu s'y procurer les arbres & les plantes des autres Provinces, ils ont eu beau multiplier les dépenses, appeller toutes les industries, augmenter les soins, & ne rien epargner pour y réussir; leurs jardins n'ont fait que confirmer & mettre dans tout son jour le grand principe des Anciens, qu'on peut bien lutter contre le sol & le climat, mais non pas les faire plier, encore moins les dompter, & dans aucun cas les dominer & les changer. Leurs arbres & leurs plantes des Provinces eloignées ne furent qu'une curiosité dispendieuse & stérile..... Quand l'Empereur* Ho-ti *distribua à toute sa Cour des oranges de ses jardins, la belle* Ly *ayant eu le courage de dire que les paysans de son village en mangeoient*

de meilleures, personne n'eut rien à répliquer; & quand ce Prince parla de cette plaisanterie à son Ministre, celui-ci en prit occasion très-adroitement de lui faire observer qu'il mangeroit de meilleures oranges & à moins de frais, en s'en faisant apporter des Provinces méridionales, selon la pratique des anciens Empereurs : pratique dont il lui fit sentir la profonde sagesse, & les grands avantages.

Notre auteur plus homme d'Etat encore & citoyen, que Physicien & cultivateur, se permet ici bien des observations, des détails & des représentations, qu'on pourra traduire en son tems. Il suffira de remarquer, par rapport au point que nous traitons, qu'il résulte evidemment des autorités & des témoignages qu'il cite, que la sagesse des destinations agraires dépendant, pour l'Empire & pour les particuliers, du plus grand produit par le moindre travail, c'est au sol & au climat à les déterminer pour tout sans exception. Le bled sarrazin & les millets ont beau être des grains médiocres, leur culture est plus profitable dans quelques provinces du Nord, que celle du froment. De quelque peu de valeur que soient les jujubes, elles produisent plus au *Chan-tong*, que ne feroient les fruits les plus délicats; & tout ce qu'on dit contre les saules, n'empêche pas que le *Tçhé-kiang*, le *Kiang-nan*, le *Kiang-si*, *&c.* n'en tirent chaque année d'immenses revenus. Il importe extrêmement que les particuliers reglent la destination de leurs terres sur ce principe, & se résolvent à ne vouloir en tirer que ce qu'elles peuvent produire plus facilement, plus abondamment & plus sûrement. *Tout le monde* (dit *Ouang-tchi*) *sait l'histoire de la colline des abricotiers sauvages; de l'allée de saules du* Si-hou; *du verger de poiriers du Docteur* Leang; *des roseaux du marais de* Sou-tcheou. *Il ne s'agit que d'en faire l'application aux terres d'un village, ou même d'une seule métairie. Autant il est capital d'aider la fertilité de la terre, par*

une culture soignée & bien entendue, autant il est essentiel de s'attacher à ce qu'elle aime mieux à produire. La cupidité convoite tout & s'ôte tout, ou peu s'en faut. Tel verger où l'on a voulu réunir toutes les especes de poires, de pommes & de prunes, est un verger de pertes & de mécomptes. Si l'on s'y etoit borné à des poiriers, & à l'espece de poiriers qui y réussit le mieux, on en auroit fait un verger d'habits & de meubles, comme celui du vieux Lettré Tai.

Nous avons quelque peine à copier des propos si sauvages; mais nous espérons qu'on nous les pardonnera en faveur de notre bonne intention; peut-être même que les ames d'un certain ordre nous sauront gré de les mettre à portée de voir combien les Lettrés de Chine les plus illustres se rendent familiers & populaires, quand ils traitent certains sujets. Du reste, la doctrine de *Ouang-tchi* a eté goûtée & suivie. Nous croyons devoir observer, que ne tenant aucun compte des soins & des industries qui auroient fait réussir toutes les especes de fruits dans les vergers de l'Empereur, on a déterminé pour les poiriers, les pruniers, les pêchers, les pommiers, les abricotiers, les jujubiers, & autres arbres de la Province, les endroits de telle ou telle maison de plaisance qui leur etoient le plus convenables. Ainsi les poiriers sont dans une, & il n'y en a que dans celle-là : les pêchers sont dans une autre, & dans tel endroit qui leur a eté désigné, *&c.* Bien plus, on s'est borné décidément dans chaque genre de fruit à trois ou quatre especes, ou même à une seule, selon qu'on a eté instruit par le succès. Les particuliers se sont aussi soumis à cette regle, & s'en sont bien trouvés. On dit à *Pé-king* les pêches d'eté de tel village, les pêches d'automne de telle colline, les poires d'hiver de tel canton, *&c.* Cette réputation n'est point un vain préjugé; il faut convenir aussi qu'elles sont plus belles, plus saines, & d'un meilleur goût. Nous ne serions

pas eloignés de croire que c'est-là ce qui a contribué le plus efficacement à dégoûter de sa culture des arbres à fruit des autres Provinces, ou même de la manie de l'universalité des especes.

Voici qui paroîtra plus singulier, & sur quoi nous demandons avant tout le répit de la réflexion, des observations, des recherches & des expériences : car enfin, l'improuver sur le seul enoncé, ne seroit pas assez prudent. Les Anciens avoient dit qu'il n'est point d'arbre ou d'arbrisseau à fruit, que la culture ne puisse améliorer & perfectionnêr. On prit mal leur pensée, quand les troubles, les guerres civiles & les révolutions générales eurent fait perdre la tradition & la pratique qui l'avoient conservée ; & on le soupçonna d'autant moins, qu'on avoit réussi à faire porter de belles pêches à des abricotiers, à des pruniers, *&c.* & de très-beaux fruits à des arbres sauvages. Une tentative qui réussissoit, donnoit occasion à un très-grand nombre d'autres, qui encourageoient d'autant plus, qu'on se procuroit des nouveautés, des singularités auxquelles on faisoit grand accueil à la Cour, & dans tous les marchés. Les oranges-coings, les prunes-abricots, les châtaignes-noix, *&c.* qu'on avoit obtenues par le mélange des entes, ebloüirent au point qu'on crut être allé plus loin que les Anciens, & les avoir surpassés. Or, l'on est revenu de tout cela aujourd'hui ; & l'on convient assez généralement que ces mêlanges sont au détriment de la bonté réelle & primitive de chaque fruit ; qu'autant l'on améliore & perfectionne une espece, en lui choisissant un terrein & une exposition convenables, en entant, réentant & sur-entant le même arbre selon son espece ; autant on lui ôte de ses bonnes qualités, & on rend ses fruits peu sains, quelque beaux à voir & quelque agréables au goût qu'ils soient, par les mêlanges & les métempsycoses des entes ; qu'enfin il n'est point d'arbre ni

d'arbrisseau

d'arbrisseau à fruit, que la culture, & sur-tout la répétition continuée des entes, faites avec ses propres branches, ne conduisent de l'etat le plus sauvage à une très-belle & très-utile fertilité. Nous n'avons rien à ajouter à cet exposé.

Les Anciens supposoient que tout ce qui etoit précoce & prématuré n'avoit jamais toute sa bonté, etoit rarement sain, & se trouvoit altéré jusqu'à être d'un usage dangereux, ou même nuisible; & la Police etoit chargée d'empêcher qu'on ne l'exposât en vente dans les marchés, comme l'on voit clairement dans le *Li-ki*. Chaque herbe potagere, chaque légume, chaque fruit avoit son temps marqué pour commencer à être mis en vente: on ne pouvoit le prévenir. La Police moderne n'y regarde pas de si près; mais il faut avouer aussi qu'elle n'est presque point dans le cas. Ceux même qui n'ont de jardin & de verger que pour la halle, ne se mettent pas en peine de rien prématurer, parce que, outre que, selon eux, l'on y perd toujours d'une façon ou d'une autre, les grands & les riches ne se font jamais rien servir que dans la vraie saison. On suit même cette pratique au Palais; & on y est si scrupuleux à cet egard, que les Eunuques & les Officiers subalternes ont mangé d'un nouveau fruit, bien long-temps avant qu'on songe à le servir à l'Empereur.

Nous laissons à nos Hippocrates & à nos Galiens le soin d'examiner si leur principe sur la saison de chaque fruit mérite quelque attention, & si le temps de sa pleine maturité est véritablement celui où la manducation en est plus saine & plus assortie aux besoins de la santé. Du reste, la Philosophie chinoise est en possession d'etendre à tout & de particulariser à l'infini les soins de la Providence, jusqu'à ne voir qu'elle dans l'accélération & le retardement de la maturité des fruits d'une Province à l'autre; & dans la même Province, pour les différentes especes du même fruit, des pêches, par exemple,

des pommes, des poires, *&c.* La Médecine convient, dit-elle, que chaque espece est singuliérement appropriée à sa saison; & la Physique n'a encore rien trouvé dans l'organisation des arbres qui explique les différentes qualités de leurs fruits, non plus que l'accélération & le retardement de leur maturité. Mais, encore une fois, nous laissons ce point à nos Médecins, pour nous arrêter à un autre.

Ayant vu qu'au lieu de réserver pour l'Empereur les premieres poires d'une espece qu'il aime beaucoup, on les donnoit, nous en marquâmes notre étonnement; & l'on nous répondit que ces premieres poires mûres n'etoient pas assez saines pour Sa Majesté; que les premiers & les derniers fruits des arbres n'avoient jamais toute leur bonté, ou même etoient viciés; & que les vrais bons fruits etoient ceux qu'on cueilloit lorsqu'ils etoient en pleine maturité. Il ne nous appartient pas de prononcer sur cette observation, & nous l'abandonnons de bon cœur à nos Physiciens & à nos Naturalistes.

Comment nous faire entendre, comprendre, & goûter sur l'ancien dire : *l'on ne devient riche que lorsque qu'on sait tirer l'or de la boue, le feu de la glace, & les parfums du fumier?* Un célebre Lettré, ancien Ministre d'Etat, composa dans sa vieillesse, il y a trois siecles, un assez long ouvrage pour l'expliquer à ses contemporains, & eut le bonheur de s'en faire ecouter & de les persuader. Selon lui, comme toute terre peut produire quelque chose; comme tout ce que la terre produit a une utilité réelle, sûre & constante; ne laisser aucune terre oisive & stérile est le plus facile & le plus prompt, le plus durable & le plus universel moyen de procurer l'abondance de tout ce qui fait la richesse, la sécurité & le bonheur de l'Etat & des Particuliers. S'appuyant de la doctrine & des succès des Anciens contre tous les systêmes des âges suivans, sur les inventions, les industries & les adresses singulieres

des arts ; les changes, les circulations, & les profits immenses du commerce ; les cultures même, les fertilités & les productions nouvelles, il se borne à prouver que les vivres, les vêtemens & le logement etant les grands besoins de la société humaine, & la terre l'unique source qui puisse les procurer ; elle y pourvoira plus ou moins bien, selon qu'elle s'appliquera plus ou moins à les en tirer, quoi qu'elle puisse faire ou imaginer d'ailleurs. Une proposition le conduisant à l'autre, il finit par eriger en principe incontestable, &, selon lui, d'une evidence de démonstration, *que toute terre etant en rapport, on a tout pour tout de la façon la plus avantageuse pour tous :* proposition, ce semble, qui mériteroit bien autant d'être examinée, discutée, approfondie, développée, mise dans tout son jour, & rendue palpable par des détails, des applications & des calculs, que tout ce qui concerne les antiquités des Egyptiens & des Grecs.

Les grandes sciences de la société humaine sont la science de la morale & des arts nécessaires ou utiles ; &, comme le soutenoit le célebre *Siu-ko-lao*, elles ne sont jamais si mal etudiées & approfondies, si peu sçues & répandues, que lorsque les Lettrés se détachent de la société par leur application à des connoissances & à des recherches de caprice, de fantaisie & de mode, dont elle ne tire & ne sauroit tirer aucun profit. Le second Empereur des *Tang* cassa un grand Mandarin du Tribunal des crimes, qui passoit pour un très-habile Pharmacien, en disant : *il a trop etudié les drogues pour bien savoir toutes les loix.*

Pour revenir au propos de notre ancien Ministre : plus un canton se peuple, observe-t-il, moins, ce semble, les particuliers y devroient être riches, & l'abondance y régner. Cependant on voit le contraire arriver par-tout ; ce qui ne sauroit être attribué qu'à ce que toute terre alors est cultivée.

Qui a voyagé dans quelques quartiers du Tché-kiang, dit-il, *& n'y a pas observé que les fossés & les canaux y donnent une moisson de racines aquatiques d'une grande utilité ; que tous les bords des chemins sont plantés de divers arbres ; que les haies sont faites d'arbrisseaux sauvages, dont les petits fruits ont bien des usages ; que les sentiers des champs sont garnis, de distance en distance, de cotonniers, de maïs, ou d'autres plantes utiles, selon la saison ; que les villages, qui paroissent des bosquets de loin, sont bien garantis des grandes chaleurs de l'Eté, par les arbres à fruit dont les maisons & les enclos sont environnés ; que les monticules les plus sauvages, les bords des rivieres les plus escarpés font une décoration par les arbres & les arbrisseaux dont ils sont couverts ; qu'il y a des mûriers, pour les vers à soie, par-tout où ils peuvent croître ; & que les marais, qu'on ne sauroit dessécher, fournissent des roseaux choisis, & des herbes à grandes feuilles, qui sont d'un grand secours ?* Outre que ce que nous avons vu dans d'autres Provinces nous donne lieu de croire qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce récit, plusieurs personnes, dignes de foi, qui ont voyagé dans le *Tché-kiang*, nous ont toutes assuré que réellement toutes les terres y etoient en rapport, & produisoient quelque chose. Or, pourquoi n'en seroit-il pas ainsi de notre France, du moins dans ses belles Provinces ? Du reste, qu'on ne prenne pas le change sur ce mot, ainsi que sur tout ce qui précède. Tout ce que nous prétendons, c'est d'en venir à un principe qu'on n'a peut-être pas assez approfondi chez nous, & qui passe ici pour capital ; savoir, que ce que l'on obtient de la terre avec moins de travail, de soins & d'engrais, finit par être d'un aussi bon produit que ce qui est plus précieux.

Comme les Chinois ont eté long-temps dans l'erreur sur ce point, & ne sont revenus qu'assez tard, & peu à peu, à la doctrine des anciens *Tcheou*, on a pris à tâche, dans bien

des livres, d'aller au-devant de toutes les difficultés, & de rendre comme palpable, par les détails, que les choses les moins prisables, sont d'un grand revenu quand on les tire des terres qui ne produiroient rien sans augmenter dans une ferme le nombre des colons. On y applique fort bien ce que tout le monde avoue sur la volaille, les animaux de basse-cour, & les viviers, en insistant sur l'attention indispensable de s'attacher, non pas à ce qui est plus prisé, mais à ce qui vient plus aisément, plus sûrement & plus abondamment. Enfin, à force d'insister sur ce que toutes les productions de la terre sont lucratives, parce qu'elles sont toutes d'un bon usage, & d'autant plus lucratives qu'elles surpassent beaucoup le travail qui les obtient, on en vient à prétendre que cette portion des revenus annuels rend une province ou un canton plus ou moins riches, selon qu'ils sont plus ou moins abondans. Puis on finit par observer que, quoique tout systême agraire soit essentiellement subordonné à la nature des terres, au climat, au cours que prennent les saisons, & aux accidens & dérangemens particuliers occasionnés par les froids ou les grandes chaleurs, les sécheresses ou les inondations, les grands vents ou les sauterelles, il y a des choses de choix sur lesquelles on doit avoir egard aux conjonctures, aux convenances & aux localités. Sur cela on cite en exemple le voisinage des villes, qui assure un prompt débit de bien des choses dont on seroit embarrassé dans le milieu des campagnes; & on convient que dans certains cantons on ne doit pas penser à ce qui demande un travail annuel, & qu'on doit préférer ce qui est fait une fois pour toujours, ou du moins pour un grand nombre d'années. Le capital, l'essentiel, le point décisif, c'est que toute terre soit en rapport.

Nous comptions avoir fini cet article; mais nous avons trouvé deux petits Mémoires dont nous croyons devoir dire

un mot, ne fût-ce que pour donner idée de ce qu'on appelle ici liberté agraire, & direction de gouvernement.

Dans le premier, qui est adressé aux *Tchi-hien*, ou Gouverneurs des villes du troisieme ordre, après leur avoir prouvé que leur premier soin doit être de bien etudier la carte de leur district, d'en connoître toutes les terres, toutes leurs productions, & les qualités bonnes & mauvaises des habitans, on leur démontre que le succès de leur administration dépend sur-tout & avant tout, de ce qu'il n'y ait pas de gens désœuvrés, ni de terres négligées, & qu'ils ont besoin de toute leur sagesse pour y réussir; mais que cela leur deviendra de jour en jour plus aisé, à proportion que le peuple les verra s'occuper avec affection de ses intérêts. Comme la Loi est positive pour toutes les terres à riz ou à bled, on veut qu'ils commencent par s'assurer qu'elles sont toutes cultivées; & agissent avec douceur & bénignité, mais efficacement, pour que toute négligence à cet égard soit réparée sans délai. Quant à ce qui est de bonne volonté dans l'agriculture, on ne lui laisse que les voies d'insinuation, d'exhortation & d'encouragement, toujours sûres & efficaces, dit-on, quand elles sont assorties aux temps, aux conjonctures, & quand elles ne se démentent pas. Ce qu'on n'aura commencé que pour lui plaire, on le continuera après par intérêt, si on voit qu'on en retire un vrai profit. Que toutes ses premieres tentatives soient en petit, & qu'il n'en fasse aucune, qu'autant qu'elle aura obtenu le suffrage libre des habiles du canton; & préfere, sans hésiter, pour la faire réussir, les moyens qu'ils auront jugés plus sûrs & plus convenables. Si elle ne réussit pas, qu'il se fasse un devoir de reconnoître sa méprise; si elle réussit, qu'il en fasse honneur à ceux qui en auront eté chargés.

Cong-tse disoit qu'il faut consulter les Colons sur l'agriculture, & les Jardiniers sur le jardinage. La regle est sûre pour tout ce qui est connu & pratiqué dans un pays. Mais quand il

s'agit d'introduire quelque nouvelle plantation ou culture, à moins qu'il ne fût question d'examiner si l'on n'a pas fait jadis quelques tentatives, il vaut mieux se cacher d'eux que prendre leur avis. Ce n'est qu'après un succès constant & décidé, qu'on peut s'ouvrir à eux pour les engager à en faire leur profit. Du reste, un habile *Tchi-hien* doit penser & agir en pere de famille dans ces sortes d'entreprises. Ce n'est pas précisément ce qui fera plaisir, ce qui réussira, ce qu'on louera, qu'il doit chercher; mais ce qui est mieux assorti au climat de chaque endroit & à ses vrais besoins, se concilie plus aisément avec les autres cultures & travaux, & sera sûrement d'une utilité plus constante & plus universelle. Après les premiers encouragemens, qu'il s'en repose sur le public. Quand l'arbre des figues-caques eut eté porté du *Pe-tche-li* dans le *Chan-tong*, chacun trouva bien-tôt où il en falloit planter; &, ce qu'on n'avoit pas même soupçonné, les essais des particuliers firent découvrir les endroits qui devoient donner les meilleures de la Chine, & où l'on a fait de si belles plantations, qui auroient-été ailleurs aussi peu profitables, qu'elles sont là d'un grand revenu. Lorsque les pêchers de l'allée de *Hang-tcheou* commencerent à se couronner de fleurs, puis à se charger de fruits, tous les endroits où l'on pouvoit en planter ne tarderent pas à en être couverts, & personne ne se méprit sur les especes qu'il falloit préférer comme plus saines & plus faciles à cultiver. Il faut pourtant convenir que, sauf les cas particuliers du manque de bois, ou des autres raisons locales, on doit toujours préférer, en fait d'arbres, les arbres à fruit à tous les autres; & parmi les arbres à fruit, ceux dont le fruit tient lieu de grain, comme les châtaigniers; sert à plus d'usages, comme les noyers; ou se conserve plus long-tems, soit séché ou autrement, &c.

Quand le Fondateur des *Ming* eut enfin chassé les Mongoults de tout l'Empire, on lui présenta des *Mou-tan* des environs de

Kai-fong-fou, qui etoient d'une beauté raviſſante. Ce Prince, dont toutes les penſées etoient ſi ſages & ſi patriotiques, demanda, comme s'il n'avoit pas connu le *Mou-tan*, quelle eſpece de fruit ſuccédoit à cette belle fleur; puis, ſans attendre la réponſe, ordonna qu'on lui en ſervît dans la ſaiſon. On comprit à merveille ce qu'il vouloit dire; & quelques années après, le Vice-Roi du *Ho-nan* lui fit préſenter de magnifiques & excellentes pêches, ſous le nom de fruits de *Mou-tan*. Cette anecdote a donné occaſion à un ſecond Mémoire, dont nous allons dire deux mots.

L'Auteur, après avoir raconté comment le deſir de plaire à *Tai-tſou* fit imaginer de changer en vergers & en fruitiers les jardins enchantés des environs de *Kai-fong-fou*, qui, par-là, au lieu de conſumer inutilement beaucoup de journées & d'engrais, devinrent une reſſource pour cette grande ville, & lui procurerent annuellement une récolte immenſe de fruits, ſans déparer ſes environs, ni priver ſes citoyens des agrémens de leurs campagnes: l'Auteur, dis-je, en prend occaſion d'adreſſer la parole à tous les particuliers riches & opulens, pour leur dire qu'il ne tient qu'à eux de devenir ainſi les bienfaiteurs de leur patrie. Comme il eſt modéré, poli, honnête, diſcret, plein d'égards, & très-accommodant, il conſent de bonne amitié qu'ils aient des parterres, cultivent, chacun ſelon ſon goût, les fleurs des différentes ſaiſons, & ſe procurent, par les induſtries d'une culture etudiée, des nouveautés & des ſingularités, quittes à s'en dégoûter quand la ſageſſe ouvrira leur ame à des plaiſir plus vrais; mais il leur demande qu'ils prennent ſur eux le riſque de faire de vaines dépenſes & des tentatives inutiles pour les plantes, arbres & arbriſſeaux dont il s'agiroit de perfectionner & d'améliorer la culture, ou d'augmenter les genres & les eſpeces, en faiſant venir des autres Provinces ce qu'on n'a pas dans la leur. L'hiſtoire agraire de

l'Empire

l'Empire fait foi que tous les environs des grandes villes, qui sont devenues capitales dans différens tems, ou ont eté le séjour de la Cour, furent bien partagés en herbages, en légumes, en racines & en fruits de toutes les especes, parce que le peuple ne tardoit pas à participer à tout ce qui réussissoit dans les jardins du palais, ainsi que dans ceux des Princes & des Grands. Or, si les gens riches & opulens partageoient leurs dépenses en choses de caprice & en choses utiles, tout leur canton profiteroit de ces dernieres; & ils auroient la douce satisfaction de voir la reconnoissance publique consacrer leur nom par des louanges de sentiment.

« On sait, il y a long-temps, que bien des herbages, légumes, racines, grands & petits fruits, dégénerent dans beaucoup d'endroits, & ne s'y conservent qu'un certain nombre d'années dans leur beauté & leur bonté. Il faut les renouveller par des graines, des entes & des plants tirés d'ailleurs, quelquefois d'un autre district de la Province, mais quelquefois aussi d'une Province éloignée. Peu de gens dans les villages pensent à cela; & ils y penseroient inutilement, parce qu'ils ne sont pas en etat d'en faire la dépense, & ne sauroient, la plupart, comment s'y prendre, ni à qui s'adresser ». Nous laissons aux Sages le soin d'observer, d'après cette petite citation, quel est le ton de ces especes de Mémoires. L'Auteur continue, en priant les gens aisés de se charger de ce soin, qui enrichira leurs jardins & ceux des autres. Comme il sait bien ce qu'il faut dire à des Chinois, il ne manque pas d'insister sur l'agrément qu'ils se procureront pour leurs présens d'honnêteté & d'amitié, qui sont ici une si grande affaire; pour le service de leur table; & sur-tout pour les offrandes dans les cérémonies aux Ancêtres. Puis il leur observe que, pour bien faire, il ne faut pas attendre que leurs plantes & leurs

graines passent de leurs jardins dans ceux des autres. Ce n'est, dit-il, qu'en en distribuant aux particuliers qui ont des jardins bien placés & de l'industrie, qu'ils en assureront le succès; soit à cause de la différence du terrein & des soins, soit à cause de l'emulation, qui fera imaginer à chacun tout ce qui peut le faire réussir. Il seroit inutile d'entrer dans de plus longs détails; ce que nous venons d'indiquer suffit pour qu'on voie si un pareil sujet pourroit être traité en France, & comment, dans ce cas, il faudroit l'envisager & le présenter, pour obtenir que ce qu'on dépense si infructueusement à faire ratisser des allées où personne ne passe, tondre des charmilles que personne ne voit, arroser des boulingrins que personne ne regarde, cultiver des fleurs de quelques jours, &c., &c.; fût employé plus patriotiquement au profit de la commune. Ne fût-on ecouté que pour ces jardins & ces parcs immenses que leurs maîtres n'ont jamais vus, & qu'ils oublient au fond de nos provinces, ce feroit avoir obtenu beaucoup pour tout le Royaume.

Dans le Mémoire que nous venons de citer, on se complaît à représenter les bons villageois portant à leur bienfaiteur les prémices de leurs beaux fruits, de leurs légumes nouveaux. Les nôtres, qui ont le cœur encore mieux fait, & l'ame plus sensible (nous nous ferions leur caution au besoin), seroient encore plus empressés à s'acquitter de ce petit devoir de reconnoissance; & ceux qui les verroient venir ainsi à eux avec leurs corbeilles & leurs paniers, en feroient certainement plus touchés que des Chinois.

Encore un autre principe agraire, qui paroît mériter quelque attention. Ceux qui ont vu les plans & les descriptions des grands jardins de plaisance de la Chine, auront sans doute eté frappés des monticules & petites chaînes de collines dont ils sont remplis. Que les connoisseurs & les amateurs prononcent

à leur gré, & décident jusqu'où ces monticules & ces chaînes de collines, distribués avec entendement & sagesse, concourent avec les autres parties du systême Chinois, à imiter la belle nature, & peuvent ou ne peuvent pas avoir un bon effet. Nous nous en reposons pleinement sur leur suprématie & leur infaillibilité. Tout l'univers est à leurs pieds pour tous les siecles. Nous nous bornerons à observer que ces monticules & les chaînes de montagnes furent choisis par les Anciens, tels que la Nature les avoit préparés, puis imités dans les âges suivans, en conformité de ce premier choix. Mais pourquoi? parce qu'on les croyoit plus propres à la plantation des arbres en général, & plus avantageux pour les arbres à fruit en particulier. Du reste, sur ce point comme sur tous les autres dont nous avons parlé & parlerons encore, il ne s'agit pas, pour nous, de rien statuer ou garantir, ni même approuver, mais simplement de rendre compte de ce que nous trouvons. Cette protestation est précise; on auroit tort de n'y avoir pas egard; d'autant plus que nous laissons à côté toutes les explications des Physiciens Chinois, & que nous nous bornons aux raisons qu'il s'agit d'examiner.

Par exemple, on dit au sujet des monticules & des collines, que les plantations des arbres & arbrisseaux y réussissent toujours mieux, toutes choses égales, qu'en pays uni, puisque leurs hauts & leurs bas, leurs différentes positions & expositions, y donnent le moyen de réunir à son gré tous les genres & especes qu'on veut; ce que nous avons vu pratiqué très-heureusement dans les jardins de l'Empereur. Pour ne pas faire dire aux Chinois néanmoins ce qu'ils ne disent pas, nous avertissons qu'ils exceptent les arbres qui demandent le voisinage des eaux ou les terres humides, comme les saules, les peupliers, &c., & conviennent que ceux qui veulent des terres pro-

fondes, n'y atteignent point la même grosseur & la même hauteur. En revanche, ils soutiennent que tous les arbres fruitiers, sans exception, y sont toujours incomparablement mieux qu'ailleurs, parce qu'on leur y procure l'exposition que chacun demande, &, ce qui n'est pas moins capital pour la bonté & la salubrité de leurs fruits, une situation qui leur assure une libre, facile & continuelle circulation de l'air.

On ne sauroit dire jusqu'où l'on croit ici cette circulation essentielle. Nous n'oserions remarquer qu'on la cherche jusqu'à espacer les arbres beaucoup plus que nous, jusqu'à s'en faire un objet dans la façon de les tailler & de les élaguer, jusqu'à les dépouiller d'une partie de leurs feuilles quand ils sont trop touffus lors de la maturité de leurs fruits; & enfin, jusqu'à ne priser que ceux qui sont en plein vent, & bien exposés au soleil. Mais en avouant que les Chinois outrent peut-être l'application de leur principe, qu'il nous soit permis de demander qu'on examine si on ne le néglige pas un peu chez nous, & si les treilles qu'ils font pour leurs vignes en pente de toit, & fort élevées d'un côté, ne pourroient pas nous donner quelque vue d'amélioration pour les nôtres, au moins dans quelques Provinces. Nous restreignons ainsi notre demande à l'égard de la vigne, parce que nous savons que sa culture varie prodigieusement, selon les endroits, souvent le moins éloignés, & doit varier ainsi pour être bien entendue; ce qui nous donnera occasion de remarquer en passant qu'on pourroit faire plus d'usage de cette observation triviale, & se rapprocher davantage des Chinois, qui prétendent qu'il en est ainsi, à-peu-près, de toutes les plantes; que toute culture est subordonnée à ce qu'ils nomment *les localités;* & qu'au lieu de s'opiniâtrer à vouloir imiter ce qui se pratique dans le village le plus voisin, parce que cela réussit, il faut avoir la patience d'étudier ce qui convient au sien.

Cette derniere pensée nous empêche d'ajouter encore bien des choses sur l'avantage des monticules & des collines, surtout par rapport aux arbres à fruit; mais nous ne dissimulerons pas que les Chinois, d'après lesquels nous parlerons, l'etendent à toutes les Provinces sans exception, & ne le limitent que pour les especes d'arbres & la détermination de l'exposition de l'orient, du midi ou du couchant, selon les vents, les chaleurs, les brouillards, &c. Car, à cet egard, chaque pays, chaque canton, & même par fois chaque endroit, se trouve dans une position sur laquelle il ne s'agit pas de raisonner & de discourir, mais d'ecouter la déposition annuelle des faits, & d'y subordonner ses procédés & ses arrangemens quelconques. On perdroit tout au couchant du village, si on vouloit y suivre le même plan que du côté du midi ou du levant; & souvent ce n'est que faute d'y faire attention qu'on se jette dans des embarras dont on ne se tire point, & dans de prétendues inexplicabilités. Ces circonstances locales vont quelquefois jusqu'à rendre difficile, casuelle, ou même inutile, la culture du même arbre qui réussit à merveille & sans peine *de l'autre côté du ruisseau*, comme dit l'ode des pêchers. Il y en a un exemple très-remarquable dans un des jardins de l'Empereur : les mêmes arbres qui réussissent à souhait d'un côté, ne font que languir de l'autre, n'y donnent que peu de fruits, & encore de mauvaise qualité.

On nous accusera peut-être de puérilité en nous voyant nous appesantir sur cette bagatelle, dont nous avons dit plus haut tout ce qu'il falloit, en parlant du sol & de l'exposition; mais qu'on le pardonne à l'impression que fait sur nous la maniere dont les Chinois s'opiniâtrent à en faire une chose à laquelle on ne sauroit être trop attentif, qu'on ne néglige jamais impunément, & sur laquelle un paysan, qui a vu & observé, est plus croyable que mille Lettrés qui raisonnent & débitent de la

doctrine. S'ils excedent à cet egard, & se laissent trop dominer par ce qu'ils nomment *les localités*, que nos cultivateurs voient s'ils ne comptent pas outre mesure sur leurs théories générales, & ne les rendent pas défectueuses, faute d'avertir comment & jusqu'où elles sont subordonnées à chaque endroit. Nous pouvons nous tromper ; mais pour dire les choses comme nous les pensons, il nous paroît que c'est sur-tout à la grande connoissance que les Chinois ont acquise des *localités*, & au soin qu'ils ont de s'y conformer, qu'ils doivent par-tout leurs succès en tout genre d'agriculture.

Nos intentions sont trop droites, notre maniere de procéder trop franche, & notre façon de parler trop naïve & trop candide, pour surfaire les choses, & encore moins pour donner comme un principe avéré & certain, ce qui ne l'est pas. Ainsi nous commençons par en avertir : quoique nous pussions citer bon nombre d'Auteurs qui alleguent eux-mêmes leurs observations, & s'appuient de beaucoup de faits, on ne doit prendre ce que nous allons dire que pour une conjecture qui mérite quelque attention. Les cultivateurs ont leurs renseignemens, leurs regles & leurs pratiques sur la sorte de grain ou de légume qui doit précéder l'autre, & lui préparer la terre ; & il est prouvé ici comme en Occident, par des expériences trop avérées, trop uniformes, trop soutenues & trop générales, que la culture de l'un repose la terre de l'autre & en assure une moisson plus abondante, pour qu'on puisse former là-dessus le moindre doute. Il ne s'agit plus que de ne pas se tromper sur l'application de cette théorie, & de n'en prendre que ce qui convient à chaque endroit. Les Chinois, qu'une connoissance pratique ne manque jamais de conduire à une autre, ont raisonné à leur maniere sur celle-ci, qu'ils ont bien avant que la Grece eût cessé de manger ses glands, comme cela est prouvé par

plusieurs endroits du *Chi-king*; & ont cherché en quoi & comment on pourroit en faire usage pour la culture des arbres. La nature des terres, le cours des saisons, & conséquemment tous les procédés de l'agriculture, sont ici trop différens de notre France pour qu'on pût y faire cadrer tout ce qui descend jusqu'aux détails & aux particularités. Ainsi, nous nous contenterons d'indiquer en général que les recherches & les observations des Chinois les ont conduits à reconnoître que quelques arbres gagnent & profitent à être environnés d'autres arbres de leurs especes, & qu'il y en a qui, au contraire, y perdent beaucoup, & en pâtissent; que parmi ces derniers, le choix des voisins qu'on leur donne n'est pas indifférent : car, selon qu'on les environne d'*amis*, d'*indifférens* ou d'*ennemis*, comme s'exprime un Auteur du temps des *Song*, on facilite & assure, on retarde & embarrasse, on empêche & vicie leur accroissement & leur fécondité; qu'enfin, il y a des arbres qui demandent à être isolés, veulent être seuls, & ont besoin d'être de tous côtés en pleine jouissance du soleil, de l'air & du vent. Ce dernier point a donné lieu à des recherches sur la proximité qui convient aux arbres de même ou de différente espece; & des observations faites avec soin, ont appris qu'elle pouvoit, ou même devoit être fort grande pour quelques-uns, ensorte que leurs branches se touchent de tous côtés quand ils ont leur grandeur; que d'autres doivent être espacés de façon, que, pendant le solstice d'eté, leur ombre ne les touche pas deux heures avant & après midi; & que, pour quelques-uns, la distance qui les sépare doit être assez grande du côté de l'orient & de l'occident, pour que l'ombre du matin & du soir n'arrive pas de l'un sur l'autre à l'equinoxe. Il faut pourtant avertir que tout cela demande des attentions, & est subordonné au pays, au climat, & même aux *localités*, sur-tout pour les arbres fruitiers, sur lesquels on a fait plus d'ob-

ſervations & de recherches. Nous n'avons rien à ajouter à cet expoſé du dire Chinois, ſinon qu'il nous a procuré le plaiſir de nous ſouvenir que nos bons payſans vantoient beaucoup leurs pêches de vigne, leurs ceriſes & leurs pommes de champ. Qui recueilleroit leurs traditions & leurs pratiques, y trouveroit probablement des connoiſſances plus ſûres & plus utiles que celles qu'on eſpere obtenir des anciens livres & des pays etrangers, dont le meilleur uſage qu'on puiſſe faire, ſeroit, ce ſemble, d'apprendre à en mieux connoître le prix, en voyant par où, en quoi & juſqu'à quel point la maniere dont elles s'en rapprochent, eſt plus convenable à nos climats.

La partie la plus ſeptentrionale de la Chine, par exemple, etant par une moindre latitude que nos Provinces les plus méridionales; & le cours annuel des ſaiſons pour le chaud & le froid, la ſéchereſſe & la pluie, les vents & leurs changemens, la neige, les brouillards, & toutes les révolutions de l'atmoſphere, etant abſolument différens, il eſt indubitable que les deux grands mots d'ici, *connoiſſez le tems*, *ne manquez pas le tems*, dont on ſemble faire la premiere & la plus eſſentielle regle d'agriculture, ne nous laiſſent rien à voir dans tous les calendriers agraires de la Chine, & nous donnent à entendre d'un autre côté, que l'on traite peut-être trop légérement de vaine ſuperſtition, d'ignorance & de préjugé, les perſuaſions locales des payſans ſur le vrai temps de commencer & de finir les labours, les engrais, les ſemailles, &c. La ſcience & le raiſonnement aiment à ſe mettre au large ſur l'article du temps, & c'eſt un vrai piege: piege d'autant plus dangereux, que les plus ſinceres ont bien des choſes à dire avant de convenir qu'ils y aient été pris. Or, quelque bonne envie que puiſſe avoir le patriotiſme, en ſoutenant les plus belles théories, ſoit de notre crû, ſoit de chez l'etranger, on avanceroit plus à les examiner d'abord,

d'après

d'après nos bons Colons, ſur les deux mots *connoiſſez le tems*, *ne manquez pas le tems*.

Nous oſerions preſque dire que les Chinois les regardent comme les deux pivots ſur leſquels doit tourner ce qu'ils appellent *la grande roue des travaux de la campagne*. Il n'y a aucun livre, ſoit d'agriculture, ſoit de jardinage, qui ne s'étende beaucoup ſur ce point; & l'Empereur régnant, qui a commencé le ſien par deux livres ſur le temps en général, & puis par un ſur chacune des quatre ſaiſons, n'a pas cru en avoir fait aſſez s'il mettoit d'autre titre à ſon livre que celui d'*Examen approfondi du temps qu'il faut prendre*: pour donner à entendre que tout ce qu'il enſeigne ſuppoſe cet article capital, & s'y rapporte. Il eſt dit cruement dans le *Chou-king*; *la ſuſtentation ou la nourriture dépend du temps*. Ces mots, qui contiennent tant de choſes dans le ſtyle des anciens, ſont preſque toujours pris dans ce dernier ſens par les modernes. Soit préjugé & mépriſe, ſoit hyperbole & exagération, pour qu'on ſoit plus frappé ſur ce point, il eſt ſûr qu'ils y ramenent ſans ceſſe, & en font dépendre toute l'agriculture, bien autrement qu'on ne le fait chez nous. Or, ſur cela, laiſſant de côté ce qu'il peut y avoir d'outré & d'exagéré chez eux, nous remarquerons néanmoins que s'ils en ſont venus là, c'eſt parce que leurs antiques & longues expériences, leurs continuelles & innombrables expatriations, leurs ſavantes & curieuſes recherches, les ont forcés de reconnoître que la loi du temps s'etend à toutes les productions de la campagne, & eſt au-deſſus de tous les efforts du travail & de l'induſtrie; ſur quoi ils ſe ſont ſinguliérement appliqués à ſe bien connoître; & le Gouvernement lui-même a repris la continuation des Journaux météorologiques pour toutes les villes, que les anciens *Tcheou* avoient imaginés, & qui ont eté repris, interrompus, recontinués, abandonnés dans les âges ſuivans, ſelon que la

superstition y vouloit trouver des prédictions, ou la demi-science un calendrier agraire perpétuel bien détaillé.

Les préjugés, l'ignorance & les erreurs des Dynasties du moyen âge, ont appris aux deux dernieres à ne point chercher dans les Journaux météorologiques des connoissances que l'Être suprême n'a pas voulu accorder aux hommes, & qui répugnent egalement à la liberté de l'homme, & à celle de sa providence paternelle, pour les favoriser, les effrayer ou les punir, selon qu'ils sont fideles, désobéissans ou pervers. Ces Journaux météorologiques, continués depuis plus de trois siecles & demi, ne sont point faits avec l'intelligence, le soin & la précision de nos modernes; mais ils remplissent le plan de la haute Antiquité, & donnent sur chaque lieu, par rapport aux saisons, aux changemens de tems, aux diverses révolutions de l'atmosphere, & à la série des années, les connoissances sûres qui dirigent l'agriculture, & les conjecturales dont elle fait usage & s'eclaire. Chez les Anciens, ces Journaux déposés entre les mains des Officiers publics qui etoient chargés de présider aux travaux de la campagne & de les diriger, etoient probablement d'une utilité plus assurée & plus universelle que maintenant; parce que les Officiers les etudioient en gens sages, instruits, expérimentés, s'eclairoient réciproquement de leurs lumieres, & n'alloient prescrire aux Colons, dans chaque saison, que ce dont ils etoient convenus pour chaque district après de mûres délibérations. Malgré cela, on ne peut disconvenir, que soit par les bons soins des Mandarins & des Lettrés, soit par la continuité & la communication des traditions, la plupart des Colons sont très-versés dans la connoissance du tems ou du cours des saisons, chacun par rapport à son canton, & lui doivent l'à-propos de leurs choix & de leurs préférences selon les années, comme de leurs travaux & de leurs entreprises.

Rira qui voudra de notre remarque ; nous la ferons avec notre candeur & notre ſimplicité ordinaires, pour ceux qui ſauront la prendre pour ce qu'elle vaut & pour ce que nous la donnons. Etant dans le cas de nous rendre ſouvent dans les jardins du Verſailles d'ici, nous avons entendu raconter que l'Empereur ayant demandé, dans ſes promenades, pourquoi il voyoit ſi-tôt ou ne voyoit pas encore telle fleur ; pour quelle raiſon on avoit devancé le tems ordinaire, ou on l'avoit laiſſé paſſer pour telle culture, tel travail, &c. ; on lui avoit répondu que le vieux jardinier avoit penſé que le tems qu'on avoit eu & qu'on eſpéroit, le demandoit ainſi ; & que Sa Majeſté avoit eu la bonté de ſe contenter de cette réponſe. Le ſeul commentaire que nous y ajouterons, c'eſt que nous avons eté témoins enſuite que ce vieux jardinier avoit penſé juſte, & très-bien rencontré. Il n'y a certainement ni prévention, ni préjugé de notre part ; & nous ne le diſons que pour l'encouragement de nos Colons & de nos Jardiniers. Ceux de Chine raiſonnent très-médiocrement, & même par fois aſſez mal, ſur le pourquoi des tems qu'ils choiſiſſent, qu'ils attendent ou qu'ils craignent, chacun pour ſon canton ; mais ils ne s'y méprennent guere. On peut dire en général, qu'ils ont ſinguliérement la ſcience-pratique du tems pour commencer à propos, différer, & placer toujours de la maniere la plus avantageuſe leurs labours, ſemailles, plantations, arroſemens, &c. Un Européen a beau s'etonner de la hardieſſe & de la ſécurité avec laquelle ils devancent quelquefois le tems ordinaire ; il admire encore plus le ſang froid & la patience qu'ils montrent après qu'il eſt arrivé, pour attendre & tout ſurſeoir juſqu'au changement qu'ils eſperent. Auſſi n'aurions-nous aucune peine à nous ranger de l'avis des anciens Miſſionnaires, qui ont prétendu que les Chinois avoient ſinguliérement la ſcience de connoître le tems, & d'en

Dd 2

profiter, & lui devoient principalement les succès de leur agriculture. Qu'on n'aille pas en conclure néanmoins, non plus que de tout ce que nous avons dit, que nous nous récrions mal-à-propos & faute de savoir, que les deux grands mots des Chinois, *connoissez le tems, ne manquez pas le tems*, ont été connus dès les premiers âges chez tous les peuples. N'eussions-nous eu que la Bible, nous ne pourrions l'ignorer. Ainsi, pour ecarter tout mal-entendu, nous finirons cet article par avertir & par faire observer que tout ce que nous avons prétendu, c'est que les Chinois s'appliquent à connoître le tems, & se font une très-grande affaire de ne pas le manquer; mais que si nous y donnions les mêmes soins, nous en retirerions les mêmes avantages, ou même de plus grands, vu que le cours des saisons est plus uniforme en France qu'ici, & beaucoup plus favorable à l'agriculture.

Au surplus, que ceux qui croient qu'on peut dominer les saisons, & qu'il ne s'agit que de s'y bien prendre pour les plier à ses projets, & les faire joindre à ce qu'on veut, se tirent de leur systême comme ils pourront; mais qu'ils n'aillent point s'imaginer que c'est par ignorance & faute d'en savoir davantage, que les Chinois se laissent dominer par les saisons. Ils n'ont courbé la tête sous leur sceptre, & ne lui sont devenus si soumis, que parce qu'après avoir osé, risqué, entrepris, essayé & imaginé plus que nous ne devons dire, ils n'ont vu que rêves, chimeres & illusions dans tous les projets de s'y soustraire pour la grande agriculture, par tous les efforts réunis du travail, de l'art & de la plus subtile industrie. Chaque Province même a voulu faire ses tentatives, & les a multipliées, prorogées & poussées autant qu'elle a pu; puis elles ont fini par se dire l'une à l'autre, qu'il eût fallu commencer par en croire les Anciens, qui n'auroient jamais rendu l'agriculture si dépendante des

ſaiſons, s'ils n'y avoient pas eté forcés par des expériences déciſives. Pour tout dire, il s'agit ſi peu d'accuſer d'ignorance la ſoumiſſion des Chinois aux ſaiſons, que quand il leur prend envie, ils n'en tiennent aucun compte pour toutes les curioſités de verger & de parterre. Ils cultivent avec ſuccès, dans le Nord, les arbres & les fleurs des Provinces les plus méridionales, &, ce qui eſt encore plus difficile, les arbres & les fleurs du Nord dans celles-ci. Les Jardiniers les plus ordinaires, comme ceux du Palais, ſont en poſſeſſion d'avoir toutes les eſpeces de fleurs ou de fruits pour le tems qu'on a déterminé, ſoit qu'il faille en hâter ou retarder la pouſſe de pluſieurs mois. A la Capitale & dans les Provinces, il ne s'agit que de prendre ſes avances pour avoir au jour indiqué tout ce qu'on veut; & c'eſt une reſſource des particuliers pour leurs préſens de reſpect ou d'amitié. Pour que le peuple même participe à cette petite induſtrie, les payſans des environs des villes lui retardent ou lui prématurent ainſi des arbriſſeaux & des plantes de la campagne. Nous convenons que cette bagatelle nous a fait plaiſir, & que nous avons eté touchés de voir qu'on penſoit ici au peuple pour tout. Quoi de mieux imagé, que de l'aſſocier à tous les plaiſirs innocens & honnêtes? C'eſt la plus ſage de toutes les induſtries humaines, pour le dégoûter de ceux qui ne le ſont pas.

Voici encore un principe général, ſur lequel il faut nous expliquer. Soit que ce ſoit ce que nous venons d'indiquer qui ait donné occaſion d'en faire la remarque, (car ce n'eſt qu'en faiſant paſſer dans les jardins les arbriſſeaux & plantes de la campagne, qu'on les prémature ou qu'on les retarde); ſoit que des recherches méditées y aient conduit: on en eſt venu à aſſurer avec *Lieou* des *Song*, que *ce n'eſt que par des expériences locales qu'on peut ſavoir juſqu'où les arbres, arbriſſeaux & plantes de la campagne, gagnent à être cultivés avec ſoin.* Puis on a

ajouté peu-à-peu, d'accoutumer ceux de la plaine à être sur la colline, ceux de la colline à descendre dans la plaine, ceux des marais à être en bonne terre, ceux du nord à être mis en plein midi & ceux du plein midi en plein nord, ceux de jardin & de verger à être portés dans les champs, &c. L'induction seroit trop longue : nous l'abandonnons à nos curieux, ainsi que cet article, que nous ne mettons que pour eux, & qui peut occuper leur loisir & leur industrie d'une maniere d'autant plus agréable, que des tentatives de cette espece ne peuvent réussir qu'entre leurs mains, & peuvent enrichir la patrie avec ses propres biens.

Si aux exemples qu'en fournit notre Histoire agraire, il en falloit ajouter qui fussent pris de celle-ci, nous pourrions en citer un grand nombre pour les encourager. S'il s'agissoit de fleurs surtout, il ne faudroit qu'ouvrir les livres qui en traitent, pour trouver que c'est à ces sortes d'essais qu'on doit un grand nombre des plus belles, comme en fait foi le nom qu'on leur a donné ou laissé. Mais comme l'utile, ce dont tout le monde profite, ce qui sert à la nourriture, aux vêtemens, ou à d'autres usages aussi précieux, intéresse sur-tout une ame bien née & sensible, nous leur assurons, sur la garantie des livres qu'il nous a fallu ouvrir, qu'on y voit avec ravissement, que si la Chine est si riche en ressources pour les besoins de la vie & des arts ; si elle continue encore à le devenir davantage, elle le doit à ces solitudes de patriotisme & de bienfaisance, où d'anciens Mandarins, des Lettrés usés par les sciences, des particuliers dégoûtés de la ville, se sont mis à chercher la délicieuse & ravissante satisfaction de mieux faire connoître les dons du *Chang-ti* (comme a dit le plus sage Lettré de la Cour de *Kouang-vou-ti*), & de se survivre par leurs services.

Sachons bien en France tout ce que nous avons, avant de

parler de ce qui nous manque. On ne s'obſtine point ici à vouloir ſe procurer avec trop de peine, ce qui réuſſit comme de ſoi-même dans un autre lieu; mais on ſonge à y ſuppléer par une choſe ſemblable ou équivalente, & on en vient à bout; témoins tant d'eſpeces de racines d'eau & de terre qu'on mange; tant de diverſes ſortes de toiles, de papiers, d'huiles, &c. tant de plantes, écorces, &c, pour les teintures. Mais comment entendre le principe général dont il s'agit ici? Comment les Chinois eux-mêmes l'ont-ils mis en pratique? Qu'on ne nous pouſſe pas de queſtions ſur ce dernier article. Si nous nous mettions à décrire ce qu'a eſſayé, tenté, imaginé, fait & refait en cent manieres le zele, ou, ſi l'on veut, la patiente, l'héroïque & invincible curioſité de quelques particuliers des trois dernieres Dynaſties, nous apprêterions trop à rire à un certain ordre de lecteurs. Dans le vrai, ils ſont plus admirables qu'imitables. Avec cela, il faut convenir que ce n'eſt qu'à force d'eſſais qu'on réuſſit, &, à la honte de la pauvre raiſon humaine, il paroît que c'eſt à des tentatives bizarres & de pur caprice, ou même à des négligences & à des fautes, qu'on a dû pluſieurs belles découvertes. Mais comme l'on a plus approfondi les choſes de nos jours, & qu'on ſait mieux s'éclairer des connoiſſances ſûres, analyſer & rapprocher les idées, nos François ſe feroient une maniere de procéder plus intelligente, plus réglée & plus facile. Leur choix, par exemple, ne ſe porteroit pas à l'aveugle ſur les arbres, arbriſſeaux & plantes à qui ils voudroient donner leurs ſoins; ils les connoîtroient d'avance par les qualités des autres de leur claſſe & eſpece particuliere; ce qui leur feroit entrevoir de loin ce qu'ils peuvent en eſpérer : avec cela néanmoins ils ſe donneroient bien de garde de reſſerrer leurs tentatives dans cette idée. Ils ſont trop perſuadés, comme le célebre *Lu, que nous ne pouvons garantir*

ſur les productions de la terre, que ce qu'une expérience locale nous en a appris; & que le changement de culture agit ſur leur organiſation & leur ſubſtance la plus intime, juſqu'à en changer la nature.

Pour nous, à qui il ne convient point d'avoir quelque choſe à dire ſur une pareille matiere, nous nous bornerons à rendre compte d'une penſée & d'une remarque que nous avons faite à l'occaſion d'un de nos domeſtiques, qui etoit chargé d'un parterre ſitué au nord de notre Egliſe, & qu'il cultivoit avec un ſoin & une affection ſinguliere. Nous avons remarqué, dis-je, qu'il avoit mis des fleurs & des plantes aquatiques dans les platebandes du nord, où le ſoleil n'arrive que dans la belle ſaiſon. Là-deſſus, ce que nous avons dit plus haut s'eſt préſenté à nous; & nous avons penſé qu'il ne tiendroit qu'à nos François de tenter des eſſais, & d'orner à peu de frais, ſans embarras, & d'une façon agréable, bien des endroits trop humides ou mal expoſés, qu'ils ſont forcés de négliger, ou qu'ils ne cultivent que très-difficilement, & d'une façon déſagréable. Tous ceux qui ont le goût ſain, en conviendront ſans peine. C'eſt trop écouter le préjugé, que de croire qu'il n'appartient qu'à certaines fleurs de devenir un ornement. Toute plante eſt un ſpectacle; & l'intérêt ſeul de la variété devroit empêcher qu'on ne proſcrivît les plus vulgaires; à plus forte raiſon, celles dont la verdure & les fleurs plaiſent toujours. Mais tout cela n'eſt que notre premier mot; voici où nous en voulons venir.

Dans les jardins, ou ſi l'on veut, dans le parc impérial de *Yuen-ming-yuen*, les etangs & les baſſins, les canaux & les ruiſſeaux, tous les lieux en un mot où il y a des eaux qui tombent, qui dorment, qui ſe précipitent, tombent des rochers, ſerpentent & ſe perdent, baignent le gazon, &c. on a raſſemblé toutes les fleurs & plantes qui aiment les bords ou le milieu, la ſurface ou le fond des eaux. Il eſt inutile d'obſerver

que

que les Chinois ont hérité de leurs ancêtres de ne rien trouver de ſi beau dans la nature, que la nature elle-même ; qu'elle ſeule leur plaît, & qu'ils ne veulent voir qu'elle dans les jardins les plus ſomptueux & les plus magnifiques. On ſait aujourd'hui en Occident; qu'en conſéquence de ce préjugé national, ou, ſi l'on veut, de cette perſuaſion de goût délicat & eclairé, les Empereurs eux-mêmes n'ont cherché qu'à imiter la nature juſques dans le plan de leurs jardins. Si, d'un côté, ils n'ont rien epargné pour y raſſembler ces ſcènes admirables, ces lointains charmans, ces vues riantes, ces paſſages, ces fuites, ces contraſtes, & ces ſurpriſes qu'elle a ſemées dans d'immenſes campagnes ; de l'autre auſſi ils ont tâché de l'imiter dans cette réunion, juſqu'à copier ſes caprices, ſes négligences, ſes fautes même & ſes oublis. Aucun endroit qu'on ait vu, n'a préparé à celui qu'on va voir ; & au ſortir de celui-ci, il faut s'attendre à une nouvelle ſurpriſe : mais ſurpriſe agréable, ſurpriſe ſatisfaiſante, ſurpriſe qui enchante d'autant plus délicieuſement, que l'art ſe cache, & ne laiſſe voir que la nature. Ainſi, quelque multipliées qu'y ſoient les pieces d'eau, & quelque fréquens qu'y ſoient les ruiſſeaux, ni la regle ni le cordeau n'en ont aligné les bords ; aucune préférence ne paroît en avoir déterminé la place ; & leurs rives, qu'ils dominent, & dont ils ſont dominés tour-à-tour, ſont tantôt baſſes, tantôt elevées ; ici hériſſées de rochers, là couvertes de ſable ; d'un côté menaçantes, de l'autre prêtes à céder, & par-tout bizarrement tortueuſes & entamées, comme dans les campagnes.

Or, pour en venir au point que nous avons en vue, & à quoi ce que nous venons d'indiquer devoit ſervir de préliminaire, le goût Chinois avoit etudié la nature avec trop d'intelligence & de ſagacité, pour ne pas obſerver que les arbriſſeaux, les fleurs, les plantes aquatiques & les herbes même les plus

sauvages, etoient la vraie parure des eaux; que ce seroit dévoiler la mesquinerie de l'art, que de les laisser sans cette décoration intéressante de la belle nature. En conséquence, il ne se réserva que le soin de placer dans les eaux des jardins avec entente, d'y distribuer avec choix, d'y faire paroître avec plus d'eclat tout ce qu'on trouvoit en ce genre dans les campagnes. La lentille d'eau y eut sa place comme les nénuphars, le glayeul comme l'iris, le roseau comme la fleche, la presle comme la châtaigne d'eau, le cresson comme le fenouil; la mousse même la plus vulgaire, ne fut pas oubliée. Or, tout cela a encore lieu aujourd'hui; & à en juger par les jardins de l'Empereur, que nous avons vus à loisir dans toutes les saisons, nous n'hésiterons point à dire que la distribution en est si bien faite, & se concilie si naïvement avec tout le reste, que les yeux sont véritablement satisfaits, & ne cherchent plus rien. Notre France est prodigieusement fertile en plantes aquatiques de toutes les especes; pourquoi ne profite-t-elle pas mieux des dons que la nature lui a prodigués? A quoi tient-il que ce goût Chinois, qui est si sage, ne prenne parmi nous, & ne nous fasse trouver dans les eaux, comme à eux, une décoration pour nos jardins, & une moisson annuelle & sans labeur pour nos Colons? Que les plus prévenus, qui se récrient tant à la vue d'un jardin de plantes, songent au plaisir qu'ils auroient de voir rassemblées si agréablement tant de plantes que la culture a embellies. Viendra un tems, nous l'espérons, où l'on pourra ajouter que l'on porte au peuple des villes, selon la saison, les fleurs de ces plantes aquatiques, que leur facile culture fait donner comme pour rien. Mais, à propos de culture, nous en placerons ici la remarque, de peur de l'oublier.

Ce qu'on a écrit d'ici sur les nénuphars (*) couleur de rose

(*) *Voyez* Tome III de ce Recueil, pag. 437 *& suiv.*

& à fleurs doubles, les peintures qu'on en a envoyées, ont fait desirer en France de procurer à nos jardins la riante & magnifique décoration dont ils embellissent ses eaux; on en demande des graines. On en a déjà envoyé, & on en enverra annuellement; nous nous proposons de détailler de notre mieux ce qui peut assurer le succès de ces envois. Comme nous parlons ici aux Physiciens & aux Naturalistes, cultivateurs également zélés, industrieux & intelligens, qu'on nous permette de nous expliquer à cœur ouvert, & de leur découvrir nos pensées avec notre candeur & notre franchise ordinaires. Nous espérons de leur equité qu'ils ne nous feront pas l'outrage de nous attribuer des prétentions, & prendront loyalement ce que nous dirons pour ce que nous le donnons; & vu notre bonne volonté, pourront nous en savoir quelque gré. Voilà de quoi il s'agit.

Après des recherches convenables, & un examen suivi de textes & de témoignages, nous avons cru voir que les nénuphars n'ont commencé que sous les *Han* à être des fleurs de décoration, ou même encore plus tard, c'est-à-dire, sous les *Tsin*, dans le quatrieme siecle: nous pourrions en fournir des preuves, si un pareil sujet méritoit des discussions. Quoique les nénuphars même aient eté célébrés par les Poëtes des Dynasties précédentes, nous ne voyons guere que les vers de *Ouang-tchang* & de *Han-yu* de la Dynastie des *Tang*, où on les reconnoisse bien tels qu'on les voit aujourd'hui; & pour rendre justice, en passant, à leur bon goût & à leur génie, sans Dieux, sans Déesses, sans fictions, sans inspiration, & en ne faisant que peindre d'après leurs regards & philosopher d'après leur cœur, ils offrent des tableaux si gracieux & si parlans, ils accumulent des pensées si vraies & si lumineuses, ils font entrevoir des principes & des moralités si pénétrans, qu'on croit leur avoir prêté ses idées, & qu'on ne peut plus voir de nénuphars sans se

rappeller les leurs. L'univers eſt le Parnaſſe des Poëtes Chinois; la belle nature & le ſentiment, leur Apollon & leurs Muſes; & leur poéſie y gagne, d'être toujours dans le vrai, de jouir de toute ſa liberté, & d'avoir un monde à elle dans le monde, parce qu'elle y voit & y montre tout dans le grand jour de cette ſageſſe antique, qui n'a qu'un même langage pour tous les hommes, & dit à chacun tout ce qu'il peut comprendre.

Mais puiſque l'Europe n'a pu faire cheminer aſſez ſa raiſon pour comprendre que ce que la croyance publique de la Grece & de Rome conſacroit, annobliſſoit & vivifioit dans leur poéſie, eſt fol, inſipide, & mort dans la ſienne, ou même ridicule & abſurde; il n'eſt pas encore tems de lui faire connoître la Chine par la partie de ſa littérature où elle trouveroit plus à admirer & à imiter. Le ſujet que nous traitons nous arrache ce mot.

C'eſt dans les Poëtes Chinois du premier ordre, qu'on trouve raconté avec plus de clarté, d'exactitude, de préciſion & de détail, ce qui etoit ſu de leur tems ſur les différentes parties de l'Hiſtoire Naturelle. Quoi qu'il en ſoit des Poëtes & de leur témoignage, ſi les nénuphars ont eté ici durant tant de ſiecles une plante aquatique ordinaire; ſi les ſoins d'une culture méditée & attentive ont opéré le miracle de leur beauté; s'il faut encore les continuer, à bien des egards, pour la conſerver dans tout ſon eclat, à quoi tient-il qu'on n'eſſaie ce que pourroient ces ſoins ſur les nôtres? Peut-être ſeroit-ce le moyen le plus facile, le plus prompt & le plus ſûr de nous en procurer de beaux. Si l'on veut en faire l'eſſai, nous pouvons donner pour encouragement ce mot du Fleuriſte Chinois: *par-tout où l'on aura une terre baignée de bonnes eaux, on réuſſira.* Il ajoute enſuite: *par-tout l'on aura quelque eſpece ſinguliérement belle.*

Il s'agiroit de choiſir d'abord nos plus grands & nos plus beaux

nénuphars. Nous faisons cette remarque, parce que nous nous souvenons très-distinctement d'en avoir vu de blancs & de jaunes dans quelques étangs des Provinces du midi, qui avoient la grandeur des médiocres d'ici; & que, soit qu'on veuille semer des graines ou planter des racines, il est hors de doute qu'il faut faire usage de ce que nous avons de mieux. Gare l'embarras de nos plus habiles Botanistes, Fleuristes & Naturalistes, si on leur demande où on doit les chercher.

Comme les vaisseaux de la Chine arrivent dans le grand eté, on sera encore à tems de faire des perquisitions dans les Provinces, & de commencer au printems suivant. Les nénuphars, au reste, demandent une grande chaleur, & craignent beaucoup le froid, lorsqu'ils ne sont pas abrités au fond de l'eau par une glace épaisse au moins d'un demi-pied. Il semble que les premiers essais seront plus sûrs dans les Provinces méridionales: nous oserions presque ajouter dans les endroits où ils réussissent déjà sans culture; ce qui, après tout, indique des eaux, une terre & une exposition favorables. Avant d'y planter des racines, il ne s'agira que de les prendre sur un pied fort & vigoureux, de leur améliorer la terre avec des boues des rues, du fumier de brebis, du poil de cochon coupé bien menu, de la craie rouge, &, si l'on veut, un peu de soufre; puis de les planter à la profondeur de quelques pouces, dans la position où elles etoient d'abord par rapport aux quatre points cardinaux. Il y en a qui creusent une fosse profonde de deux pieds sur la rive de l'etang qu'ils ont choisi, & mettent au fond une natte avant de la remplir de la terre qu'ils ont préparée. Le plus essentiel, c'est l'exposition de l'orient d'hiver, ou du midi; c'est aussi l'administration ou direction de l'eau, qui ne doit d'abord que noyer la terre, & qu'il faut pouvoir faire monter à proportion que les feuilles des nénuphars montent & se multiplient, jusqu'à la

hauteur de deux pieds à deux pieds & demi. Si l'on veut tenter un semis, il faudra plus de soin; mais on pourra en obtenir plus aisément ce qu'on cherche : du moins paroît-il que c'est par les semis que les Chinois sont parvenus à se procurer leurs vingt-deux especes de nénuphars, comme nos Fleuristes leurs plus belles tulipes, anémones & renoncules. Nous ajouterons encore, que c'est aussi en y employant des soins subtils, etudiés, attentifs, continuels, industrieux & inquiets, jusqu'à la puérilité.

Les nénuphars, perdus autrefois dans les eaux pour la Chine, sont devenus, par les soins des Fleuristes, une décoration de magnificence pour les jardins, un régal pour les tables des riches, un secours de subsistance pour le peuple, un remede précieux pour la Médecine, & un sujet d'emulation pour la peinture & la sculpture, la broderie & la tisseranderie; & leurs feuilles même, soit vertes ou séchées, ont été employées à un plus grand nombre d'usages, à proportion que leur grandeur s'est accrue. Il est inutile d'en avertir, les nénuphars doubles, ou à mille feuilles, comme l'on dit ici, ne donnent point de graines; les semi-doubles ou à cent feuilles en donnent, & il faut les préférer, sans négliger néanmoins celles des simples, qui sont plus sûrement fécondes. Pour les unes & les autres, il faut les choisir sur un pied vigoureux, leur laisser acquérir dans leur capsule toute la maturité qu'elles peuvent avoir, & préférer pour cela celles de l'automne. Il y en a qui les tirent de leurs capsules quand elles jaunissent & s'ouvrent, puis les enterrent jusqu'au printems dans du sable de riviere, ou dans de la vase d'etangs humides. D'autres les laissent dans leurs capsules, qu'ils suspendent à faisceaux dans un endroit où l'air circule & n'est jamais froid. Les nénuphars qui se sement & croissent d'eux-mêmes dans les etangs & les ruisseaux, demandent bien des soins à l'homme pour se multiplier. La

terre doit être préparée comme nous l'avons indiqué pour les racines. Pour suppléer une chose par l'autre, on peut y faire entrer de la râpure de corne, du terreau de feuilles de nénuphar, de la laine hachée, &c. Nous trouvons que quelques Fleuristes mettent leurs graines sous la natte d'une poule qui couve, & les y laissent jusqu'à la fin de la couvée, qu'ils attendent pour les semer : que les nôtres voient ce que ce procédé a de plus que de la singularité.

Quant à rompre ou à ne pas rompre la coque des graines au moment de les semer, les deux pratiques ont leurs partisans. Ceux qui ne la rompent pas, font tremper leurs graines dans la même eau qui arrosera la terre qu'ils leur destinent. Les uns & les autres font leur semis au printems, & ont grand soin que la terre ne soit que bien humectée, & continuellement humectée. Mais quand leurs petits nénuphars commencent à poindre, ils les abreuvent doucement, & les traitent ensuite comme il a eté dit pour les racines. Si le semis est heureux & bien soigné, il donnera des fleurs la même année. Nous croyons pourtant devoir avertir qu'il y a des curieux qui font les leurs dans ces grands vases de grès, qu'on nomme jarres sur les vaisseaux, & dans lesquels on conserve l'eau douce, parce que, disent-ils, ils peuvent mieux les soigner à leur gré, & sont plus sûrs de les faire réussir : puissent les nôtres y trouver le même avantage ! mais qu'un moyen ne leur fasse pas négliger l'autre. Les lieux où nos nénuphars sauvages croissent plus grands & plus beaux, méritent attention. Ce signe de prédilection de la nature, est le plus favorable augure qu'on puisse desirer pour les cultivés. Les Chinois sont si attentifs & si réservés à cet egard, qu'au moins pour les cultures de curiosité & de goût, ils se bornent aux endroits que la nature a comme choisis, & se bornent dans ces endroits même, à l'espece particuliere de nénuphar qu'elle leur

a choisie. Ainsi, à *Gé-ho-eulh*, dont les eaux thermales procurent au Palais les premieres fleurs de nénuphar qu'on y voit, on s'est borné à l'espece qui y réussit. Que le nom d'eaux thermales, au reste, ne soit pas pris pour une indication de notre part ; nous n'avons rien à dire à ce sujet, parce qu'en vérité nous ne savons rien : mais ce que nous savons bien, & croyons devoir dire, c'est que les nénuphars souffrent beaucoup des longues pluies, & plus encore des longues sécheresses, quoique plantés sous l'eau, croissans dans l'eau ; & qu'on ne les empêche de se flétrir & de se sécher, qu'en rafraîchissant leurs feuilles & leurs fleurs, par une pluie d'arrosement avec l'eau même où ils croissent. Nous n'entrons point dans de plus longs détails sur l'essai que nous proposons, parce qu'outre que ce qui se pratique le plus heureusement à la Chine, peut ne pas convenir à nos climats, nous sommes persuadés que nos curieux & nos amateurs ont des connoissances trop étendues, trop analysées & trop pratiques, pour que tout ce qui peut réussir ne réussisse pas entre leurs mains. Nous augurons d'avance que leur industrie ne sera pas moins heureuse à colorer, à parfumer & à embellir les fleurs de nénuphars, qu'elle l'a eté pour tant d'autres. Mais leurs bons soins ne fissent-ils que procurer au peuple le secours de leurs graines & de leurs racines, ils en seroient bien dédommagés.

Les anciens avoient dit : *l'art peut égaler la nature, mais ce n'est qu'autant qu'il la supplée & l'imite.* Quand les traditions qui apprenoient le sens qu'ils attachoient à ces paroles, furent ou perdues, ou brouillées, l'ignorance publique, au lieu d'un principe d'agriculture, n'y vit qu'une absurdité. Les premieres lueurs des sciences apprirent trop à priser les Anciens, pour souscrire à ce jugement : mais sur ce point, comme sur tant d'autres, on se méprit sur les moyens, faute de distinguer le but.

On

On crut qu'il ne s'agiſſoit que des petits ſoins de parterre & de jardin ; & comme l'on réuſſit, à en être etonné, ſur les plantes curieuſes & ſur les herbes potageres, ſur les fleurs & les arbres à fruits, on ne s'aviſa pas même de ſoupçonner qu'il etoit ſur-tout queſtion de la grande agriculture dans la doctrine des anciens, qu'on appliquoit ſi mal. Il etoit réſervé aux hommes publics, qui avoient leurs ſentimens, de bien prendre leurs penſées.

Après avoir examiné ce que fait la nature, pour fixer l'idée de l'*egaler*, ils etudierent ſes reſſources & ſes moyens pour apprendre en quoi, comment & juſqu'où on pouvoit la *ſuppléer* & *l'imiter* : puiſſent nos Agriculteurs s'exercer ſur le même ſujet ! la ſupériorité de leurs lumieres leur aſſurera celle du ſuccès. Nous nous bornerons à indiquer, que ſi l'on a deſſéché ici des marais, & conduit des eaux dans les champs ; porté de la terre de la plaine ſur la colline, & celle de la colline dans la plaine ; inondé quelques cantons pour quelque tems, & ôté toutes leurs eaux à d'autres, juſqu'à être brûlés par le ſoleil de la canicule ; ſi l'on a ouvert des chaînes de collines pour ménager une plus prompte circulation de l'air, ou bouché de petites gorges pour arrêter des torrens funeſtes ; ſi l'on a abattu tous les grands arbres d'un côté afin de faire pénétrer les rayons du ſoleil dans un fond trop enfoncé, & entrecoupé d'allées une plaine trop nue, pour y introduire l'ombre & le frais ; ſi l'on a dreſſé de longs côteaux en amphithéatres, pour y ménager des moiſſons, ou ſillonné une vallée en levées & en platte-bandes, pour y ménager des rivieres ; ſi l'on a imaginé tant de manieres de réunir ou de diviſer, de faire remonter ou deſcendre, de repouſſer ou d'appeller, de contenir ou de diſſiper les eaux de toutes les ſortes ; ſi l'on a enfin porté des jardins & des vergers au milieu des moiſſons, des pâturages, au milieu

des bois, des champs, au milieu des etangs, des chaînes de rochers, au milieu des eaux dormantes, & des masses de roseaux sur leurs bords; ce n'a eté que pour *suppléer* ou *imiter* la nature, à la maniere des anciens, & pour l'*egaler* comme eux.

Il ne sera pas inutile d'observer que les petites industries & adresses, inventions & découvertes, ressources & combinaisons, qui avoient fait crier miracle dans les jardins, ont eté transportées en grand dans les campagnes, & y ont fait merveille quand on en a banni la puérilité & le systême; témoins les engrais, devenus peu-à-peu si variés, si multipliés, si abondans, si faciles, si puissans & si bien combinés. Nous avons pris à tâche de raconter en détail dans notre Mémoire sur la culture des mûriers, par rapport aux vers à soie, comment les Chinois tirent parti des vuidanges de latrines pour en faire un engrais. En lisant cet article, & en opérant d'après la maniere que nous indiquons, on n'aura pas lieu, à ce que nous croyons, de rejetter la façon de faire la sorte d'engrais dont nous parlons. Nous oserions presque demander, vu la facilité qu'il y auroit de se le procurer, qu'on en fît quelque essai, en observant qu'étant très-chaud, il ne convient qu'aux terres froides & humides, dans lesquelles encore il ne faut le répandre qu'en petite quantité, à cause de sa force. Quant à la grande accusation de mauvaise odeur, dont bien des gens paroissent frappés, nous y avons répondu, en assurant qne les *galettes* de cet engrais, qu'on prépare ici pour les Provinces méridionales, ont une vraie odeur de violette : assertion plaisante, si l'on veut, ou même ridicule & incroyable, mais vraie, & que nous garantissons après nous en être convaincus, malgré nos longues incrédulités. Un Chymiste venu de Perse pour offrir ses services à l'Empereur *Kang-hi*, fut pris à une de ces galettes qu'on lui fit sentir à travers du *cha*, & convint qu'il n'en savoit pas assez pour préparer

une ſi douce odeur avec de la craie jaune & des excrémens de l'homme.

Puiſque nous avons tant fait que de nous arrêter à l'engrais tiré des vuidanges de latrines, qu'on nous paſſe d'obſerver qu'il a procuré à *Pé-king*, & à preſque toutes les villes de la Chine, d'avoir dans tous les quartiers, des lieux publics de commodité, qui ſauvent les rues de la mal-propreté des allans & des venans, & de n'être pas dans l'infection des latrines, qu'on ne vuide que bien rarement.

Notre Médecine trouve à s'exercer dans nos villes ſur bien des maladies qui ſont inconnues dans les campagnes. Il n'eſt pas douteux que la ſorte de vie qu'on y mene, les alimens dont on s'y nourrit, & ſur-tout la maniere dont on les prépare & le tems auquel on les prend, ne doivent y contribuer beaucoup; mais nous ſommes perſuadés que plus on etudiera la nature de l'air & ſon action immédiate ſur nos corps, plus on ſe convaincra que des rues etroites, mal percées, environnées de maiſons très-hautes, preſque toujours ſales & puantes, doivent l'altérer & le corrompre; que les etages les plus elevés l'ont ſouvent plus que mal-ſain; & que les lieux de commodité, ſi multipliés & ſi infectés, achevent d'y mettre ces levains de maladies & de mort, d'autant plus dangereux, que nos lits à rideaux enferment les infirmes avec le loup qui les devore. Que ceux qui s'etonneront de ces propos, ſongent combien de malades recouvrent la ſanté en allant reſpirer l'air de la campagne. Le ſéjour des champs eſt le ſéjour naturel de l'homme : auſſi les Chinois des trois premieres Dynaſties, comme les anciens Juifs & tous les peuples de la haute antiquité, avoient très-peu de villes; & quand les malheurs des tems les ont obligés à les multiplier & à les agrandir, leurs perſuaſions de tous les tems en ont fait choiſir la poſition, elargir, percer

& aligner les rues ; bâtir, diſtribuer & ſéparer les maiſons ; arranger, combiner & placer tellement les avenues, les edifices publics, les places, que tout y procurât & etendît la libre circulation de l'air. Nos Européens, qui ont remarqué que les maladies epidémiques & les peſtes ſont très-rares en Chine, ſi rares même, qu'elles y paroiſſent plus viſiblement des fléaux du Ciel, & ne ſont miſes que ſous ce nom dans ſes annales : nos Européens, dis-je, n'ont pas obſervé que la maniere dont les villes ſont bâties, doit y contribuer beaucoup. Que leur philoſophie a de chemin à faire avant d'arriver au vrai point de vue de bien des choſes, & de les voir comme les voyoit la bonne Antiquité ! Sans tant de machines, d'expériences & de ſyſtêmes, elle avoit compris que dans certaines maladies qui provenoient d'un air vicié, il falloit en introduire juſques dans les arteres & les veines, qui eût toute ſa force ; & elle avoit trouvé le moyen de le faire, & ſi heureuſement, que cette ſorte de traitement paſſoit pour une des plus promptes & des plus ſûres.

Quant aux engrais, que nous avons trop perdus de vue, les Chinois ſont en poſſeſſion depuis bien des ſiecles, de les tirer, comme nous, des végétaux, des foſſiles & des animaux ; & leur théorie ſur ce point nous paroît très-approfondie & très-pratique, ſoit ſur leur préparation, ſoit ſur la façon de les employer. Ils ne ſe contentent pas de déterminer la ſorte d'engrais qui convient à chaque terre ; ils vont juſqu'à vouloir qu'on ait egard à ce qu'on a moiſſonné, & à ce qu'on veut ſemer ; au tems qui a précédé, & à celui qu'on a choiſi. Car, ſelon que l'année a eté ſeche ou pluvieuſe, ſelon qu'on choiſit l'hiver, le printems, l'eté ou l'automne, il faut employer une ſorte de fumier plutôt que l'autre. Nous n'oſons rien dire ſur l'eſpece d'arſenic dont on fait uſage dans pluſieurs Provinces pour vivifier le germe du grain, & le préſerver des vers. Nous n'oſons

en rien dire, n'ayant pas été à portée de voir les choses par nous-mêmes ; mais nous en enverrons des echantillons pour qu'on puisse l'examiner : non pas que nous songions le moins du monde à en insinuer un pareil usage, quand on en auroit assez en France pour cela, ce que nous ignorons. Toutefois, comme une chose conduit à l'autre, il nous est venu en pensée que cela pourroit donner des vues, & occasionner des recherches qui feroient découvrir un equivalent, ou même quelque chose de mieux. Au reste, les Chinois ont approfondi les diverses manieres d'aider, ou plutôt de *suppléer* & d'*imiter* la nature, comme celle des engrais, pour la grande agriculture de toutes les Provinces, quelles qu'en soient les terres.

Le Brutus de la littérature Chinoise, craignant que l'Empereur *Tchin-tsou*, ou vulgairement *Yong-lo*, du nom des années de son regne, ne fût pas assez persuadé que la prospérité, la tranquillité & la gloire de son regne, dépendoient du plus ou du moins de zele & d'ardeur qu'il auroit pour pousser les pensées publiques vers ces grandes & si utiles connoissances, lui dit sans détour : « votre eminente sagesse, Seigneur, ne s'y » méprendra jamais sans doute. Comme pere de la grande fa-» mille de l'Empire, procurer son bonheur, est la grande affaire » de toute votre vie ; & ce n'est que par l'agriculture que vous » pourrez y parvenir, puisque c'est d'elle que dépend cette » heureuse abondance, qui applanit tous les chemins du devoir, » délivre l'innocence de ses plus dangereux ennemis, facilite » toutes les vertus, & met dans tous les ordres de l'Etat ce res-» pect religieux pour le *Tien*, cette piété filiale de cœur, ce » patriotisme de sentiment, & cette bienfaisance généreuse, » qui firent des jours de joie & de félicité de tous les jours des » regnes à jamais chéris des *Yao*, des *Chun*, des *Yu*, des » *Tching-tang*, des *Ouen-ouang*, des *Vou-ouang*, & de tous

» les Empereurs qui marcherent ſur leurs traces. Mais l'agricul-
» ture, Seigneur, ne réuſſit dans ſes travaux qu'autant qu'elle
» eſt eclairée par des connoiſſances. Votre vil Sujet oſe ſup-
» plier humblement votre Majeſté de ſe convaincre par ſes
» propres conſidérations, que les connoiſſances ſi cheres, ſi
» précieuſes à la haute antiquité, & pouſſées ſi loin par ſes
» recherches, etoient comme perdues lorſque votre auguſte
» Aïeul monta ſur le trône, & nous délivra de la domination
» des Barbares. L'hiſtoire racontera avec admiration à nos
» derniers neveux, combien ſon puiſſant génie & ſa rare ſageſſe
» employerent de moyens pour les recouvrer; & il y réuſſit
» ſi heureuſement, que la reconnoiſſance publique a déjà gravé
» ſur le marbre, qu'il s'etoit ſurpaſſé lui-même, en joignant le
» glorieux ſurnom de Reſtaurateur de l'agriculture à celui de
» Reſtaurateur de la liberté. La Chine, aujourd'hui ſi riche &
» ſi puiſſante, que ſeroit-elle devenue en effet avec toute ſa
» liberté, ſi ce grand Prince, ebloui comme les Empereurs de la
» Dynaſtie des *Song*, par le vain eclat des ſciences de ſubti-
» lité, d'erudition, de curioſité, d'amuſement & d'orgueil,
» n'avoit tourné vers elle ſes empreſſemens & ſes prédilections?
» La Chine, retombée dans la molleſſe du luxe, & dans l'apa-
» thie du philoſophiſme, auroit eté inondée de Livres inutiles,
» de Lettrés diſcoureurs, & de Citoyens voluptueux; mais les
» campagnes ſeroient reſtées déſertes & incultes; les peuples,
» pauvres & opprimés, auroient plus craint de vivre que de
» mourir; le miniſtere, ſans eſpérance ni moyens, n'eût rien
» oſé entreprendre; l'infanterie ſe fût trouvée ſans officiers,
» & la cavalerie ſans ſoldats. Et vous, Seigneur, au lieu de
» voir les Nations, ou venir vous rendre hommage, ou fuir
» de loin devant vos armées, vous auriez eté réduit, malgré toute
» votre ſageſſe, votre héroïſme, votre amour pour la gloire,

» & à dissimuler leurs outrages, & à craindre leurs plus petits
» mécontentemens. Si le courage de votre Majesté a rendu à
» nos troupes leur antique valeur, jusqu'à les conduire de con-
» quêtes en conquêtes, depuis les mers de l'Orient, jusqu'aux
» déserts les plus reculés du Nord & de l'Occident, c'est que
» l'agriculture les avoit déjà rendus citoyens, remplissoit les
» greniers & les trésors, & fournissoit à toutes ses entreprises.
» Rendez-lui, Seigneur, tout ce que lui ont coûté les jours de
» gloire & de paix dont nous jouissons. Elle réclame votre puis-
» sant génie ; fixez ses destinées, en etendant ses domaines,
» en multipliant ses ressources, en partageant ses travaux, en
» récompensant ses succès, & sur-tout en augmentant, en
» epurant & en perfectionnant ses connoissances les plus utiles
» & les plus précieuses, les plus estimables & les plus solides,
» les plus sages, enfin, & les plus belles dont vous puissiez enri-
» chir notre siecle & tous ceux qui le suivront. La médiocrité ou
» les vices des Empereurs sans nom, auroient ôté tous ces mots
» à mon pinceau, & toutes ces epithetes à l'*agrisophie* ; c'eût
» eté les outrager d'en faire usage. Mais ayant l'honneur d'a-
» dresser la parole au Prince le plus eclairé & le plus vertueux
» de l'univers, votre vil Sujet confesse qu'il les emploie sans
» aspirer même à ebaucher la haute idée que s'en est formée
» votre Majesté, lorsqu'elle l'a appellée *la grande science du*
» *Citoyen & du Prince*. Il n'est donné qu'aux ames d'un ordre
» supérieur, de voir cette science non-seulement comme la
» seule qui intéresse véritablement la société humaine, mais
» encore comme la plus sûre, la plus curieuse, la plus satis-
» faisante & la plus instructive dont le Sage puisse s'occuper
» pour se pénétrer de la grandeur infinie du *Tien*, & se désa-
» buser de la vanité des pensées des hommes. Faites, Seigneur,
» qu'elle devienne la science de vos Sujets, comme elle est la

» vôtre. S'il faut des recherches pour consumer les inquiétudes » de l'esprit humain, donner l'essor au génie, aiguiser la pénétration, bercer les ennuis du savoir, suivre les changemens » des siecles, augmenter les ressources publiques, & conserver » aux grandes vérités tout leur eclat & toute leur lumiere, la » profondeur & l'immensité de l'*agrisophie* suffisent à tout. La » littérature même & la poésie, toujours affamées de nouveautés, y en trouveront autant que les Anciens. Mais en » quoi elle est admirable, & par où sans doute elle plaît surtout à votre Majesté, c'est que, de quelque maniere qu'elle » s'occupe des travaux de la campagne, ou elle les eclaire de » ses rayons & les enrichit sans cesse de ses découvertes, ou » elle tourne vers eux les pensées publiques & les intéresse à » tout ce qui les regarde, ou, comme a dit le plus sage Empereur des *Tang*, *elle ramene de par-tout à la doctrine des* King, » *& en consacre l'autorité*, ou enfin elle en impose à la présomption & à la demi-science, qui ne peuvent tromper » personne sur ce que tout le monde peut vérifier.

» Ici, Seigneur, permettez à votre vil Sujet de se prosterner » aux pieds du trône où vous êtes assis, & de demander à votre » Majesté, pour cette belle science, tous les livres anciens » dont ont besoin les Mandarins pour diriger & faciliter les » travaux des Colons, & le recueil tant desiré de ce qui se » pratique dans chaque district. La tradition a perpétué dans » l'un ce qu'elle a perdu dans l'autre; & le besoin a fait imaginer dans toutes les campagnes, des industries d'autant plus » admirables qu'elles sont plus simples. La réunion de tant de » connoissances enrichira sans doute chaque Province de celles » des autres; mais ne fît-elle que fixer les grands principes, encourager à des entreprises, faciliter des découvertes, & aider » à former un corps de doctrine agraire pour tout l'Empire, la Chine

» Chine a droit de l'efpérer de la bienfaifance de votre Ma-
» jefté, qui feule peut diriger une fi grande entreprife, par
» cette fupériorité de vues & de difcernement qui nous a rendu
» l'enfeignement des *King* dans toute fa pureté. Peut-être même,
» Seigneur, en viendra-t-elle à vous demander que, pour faire
» croître vos bienfaits d'âge en âge, comme l'admiration des
» peuples, vous exigiez chaque année un récit détaillé & au-
» thentique de tout ce qui fortira de l'ordre commun, dans
» quelque partie que ce foit de l'agriculture des plus petits dif-
» tricts, afin que l'*agrifophie* s'aide de ce continuel fecours, &
» en retire affez d'avantages pour qu'on ne puiffe plus le lui
» refufer.... Mais où va s'egarer le zele du dernier des Sujets
» de votre Majefté, pour cette *grande fcience du Citoyen* » ?

Ce dernier mot nous réveille nous-mêmes fur la longueur de cette citation, que nous avons continuée par pure inadvertance. Nous en demandons pardon; & pour réparer un peu notre faute, nous en omettrons une feconde fur les etonnemens du favoir, quand on lui raconte comment les Colons fuppléent ou imitent la nature : par exemple, en piquant des melons avec une arête de poiffon, pour les rendre doux & parfumés; en choififfant, pour quelques arbres des Provinces méridionales, dans les Provinces du nord, l'expofition où ils trouveront les premiers froids de l'automne, & les derniers du printems, comme celle qui peut mieux les conferver. Mais qui ne fait pas chez nous que dès qu'il s'agit d'agriculture, on trouve à s'étonner, à admirer dans les plus petites chofes, & qu'on ne réuffit guere à les expliquer d'une façon fatisfaifante? Peut-être même n'eft ce qu'à force d'en être perfuadé, qu'on a négligé de l'etudier jufqu'à ces derniers tems, & qu'on en a abandonné la théorie & les principes à ceux qui etoient le moins en etat de les approfondir. Les faits néanmoins, les obfervations & les expériences

dont on peut s'eclairer, ſont certainement plus agréables à méditer, & d'une utilité plus encourageante, que les nouveautés les plus fêtées de la Phyſique ſyſtématique, & de l'Hiſtoire naturelle des pays etrangers : car pour celle de notre France, il eſt très-juſte de ne venir à elle que le plus tard qu'on pourra, comme l'on a fait pour ſon Hiſtoire civile & politique. Quoiqu'il en ſoit, voici encore un principe général pour ceux qui voudront l'examiner.

Le travail peut bien ſuppléer le terrein, mais le terrein ne ſauroit ſuppléer le travail ; c'eſt-à-dire, ſelon la Gloſe du Directoire des Mandarins, *dans tout ce qui demande les ſoins de la culture, il en eſt du travail comme de l'etude dans les ſciences des choſes & des faits, où l'eſprit ne ſupplée pas l'etude ; au lieu que l'etude ſupplée l'eſprit.* Il faut bien néanmoins que ce principe ait eté attaqué & combattu ; car nous trouvons des diatribes aſſez violentes contre les diſcoureurs qui ont prétendu que c'etoit calomnier l'Antiquité, que de le lui attribuer, & qu'il n'etoit pas ſoutenable. Il eſt admis aujourd'hui univerſellement, & ſemble mériter de l'être, par la façon dont on dit qu'il faut l'expliquer & l'entendre : en voici le précis.

Les beſoins de l'homme ſont immenſes & continuels. La terre y fournit, mais elle lui demande ſon travail. Or, ce travail etant limité par le tems & par ſa foibleſſe, c'eſt à ſa prudence à concilier toutes choſes. La premiere choſe qu'elle lui preſcrit, c'eſt de combiner tellement ſon entrepriſe dans ſon héritage, qu'il ſoit toujours en avance de tems & de forces pour les cas extraordinaires. Ainſi, dans la diſtribution qu'il en fait, après avoir conſidéré ce qui demande un travail preſque continuel, ce qui n'en exige que paſſagérement, ce qui ne veut que quelques ſoins annuels, ce qui ſe paſſe de ſecours pluſieurs années, & ce qui ſe contente d'un premier ſoin, il ſe trace un

plan : malheur à celui qui, séduit par une folle avidité, y néglige la grande & essentielle conciliation, qui, en lui procurant du tems & du travail pour tout, lui feroit tirer de son héritage tout ce qu'il peut produire.

L'*agrisophie* chinoise a ici bien des considérations à faire sur la proportion qu'on doit mettre entre les jardins, vergers, bois taillis, bois de haute-futaie, &c., selon le nombre des travailleurs, la Province où l'on est, les secours etrangers qu'on se procure : mais la nôtre n'a que faire de tout cela ; elle ne peut se méprendre sur son plan, qu'autant qu'elle négligera ses principes.

Quant à celui que nous examinons, ses Défenseurs, qui avoient à parler au peuple, ont prétendu lui en mettre la vérité sous les yeux, en lui faisant considérer que ce que peut le travail dans un jardin, il le peut aussi dans un champ ; & qu'il n'est pas moins insensé de prétendre gagner à cultiver un trop grand champ, qu'à cultiver un trop grand jardin, vu que le même travail renfermé dans un moindre espace, produit autant, & laisse les profits d'une autre destination pour le surplus du terrein. Cet exorde conduit à l'examen de la façon de penser de l'Antiquité ; & l'on démontre au mieux, d'après ce qu'on sait de la distribution qu'elle faisoit des terres, & de ce qu'il falloit que chaque famille tirât des siennes, que les Anciens etoient persuadés & voyoient continuellement que le travail agrandissoit les champs, & suppléoit le terrein. *Un arpent alors*, dit-on, *produisoit le triple d'aujourd'hui dans les mêmes endroits où l'on prétend avoir substitué la grande culture. Il faut donner le démenti à toute histoire, ou en convenir.*

Que nos Savans nous permettent de leur observer à cette occasion, que s'il en a eté de même en Occident, ce qui n'est pas sans vraisemblance, quelques-uns d'eux pourroient être

moins hardis à nier ce que racontent nos annales, de la fertilité de plusieurs de nos Provinces; ou à soutenir que la terre a perdu sa premiere fécondité. L'*agrisophie* Chinoise observe très-bien que les engrais, le travail, & la culture de trois arpens, etant renfermés dans un seul, donnent nécessairement à la terre une force supérieure & continuelle. Les détails où elle entre à cet egard, sont aussi sensibles que concluans; mais on les devine trop aisément pour nous y arrêter. Qui ne voit pas qu'il faut moins de grain, & qu'il leve mieux dans une terre préparée avec plus de soin? Qui ne sent pas que des bleds sarclés & bêchés dans les premiers jours du printems, poussent avec plus de vigueur? Qui ne s'attend pas à voir un champ arrosé dans la sécheresse, compter après *autant de gerbes que de pieds de froment*, comme chante le Poëte *Lu*? Pour nous, ce qui nous a le plus frappés dans les observations des Chinois, c'est que qui ne cultive qu'un arpent au lieu de trois, n'est ni court de tems, ni accablé de travail dans la saison des labours, des semailles, &c. C'est aussi que le gros travail etant le moindre, & les petits soins de culture son grand moyen, il y est aidé par les personnes du sexe & les enfans; ce qui ne sauroit avoir lieu dans *la grande culture*, pour nous servir de l'expression ironique des Lettrés Chinois. Si on trouve à répondre, en Europe, à leurs raisons, on n'y aura rien à repliquer aux preuves de fait qu'ils citent & font très-bien valoir. Il ne faut, selon eux, que comparer Province à Province, champ à champ. Ceux des paysans propriétaires sont d'une fertilité etonnante, au prix de ceux des grands terreins: c'est par-là qu'un Viceroi de Province expliqua au grand *Kang-hi*, comment un de ses Eunuques tiroit beaucoup plus, sans comparaison, d'un petit champ, que sa Majesté ne tiroit des terres qu'elle avoit dans le même districť; & que ce Prince entra dans le grand projet

d'abandonner au peuple le plus qu'il pourroit de ses domaines, afin qu'ils produisissent davantage pour l'Etat; de remettre entre les mains des Lettrés & des Gens de guerre, les terres Littéraires & Militaires, dont la régie etoit confiée aux Tribunaux, pour leur en distribuer le revenu; & de veiller avec un soin continuel à l'observation de la loi qui limite les possessions des particuliers. Si l'agriculture est si florissante à la Chine, c'est sur-tout parce que le Ministere s'en est fait un objet capital, & a pris les choses de haut, à sa maniere. Car, outre les trois articles proposés à *Kang-hi*, qui ont eu lieu, il est venu à bout de faire passer aux Colons la propriété de toutes les terres, le plus qu'il a pu; il en a multiplié les divisions; il a exigé des dénombremens de Colons, en vertu desquels leurs enfans se doivent à la charrue, sous peine de perdre leur part de l'héritage; il a etabli dans chaque village des Chefs d'agriculture; il a défendu les sous-ventes, par lesquelles le vrai cultivateur ne recueilloit presque rien de son travail; il a pris des mesures pour que les impôts & les mauvaises années tombassent plus sur le propriétaire que sur le fermier qui travaille; il a mis en exécution la loi par laquelle il peut donner un maître à toute terre trois ans en friche, &c.

La maturité & le grand sens du Ministere Chinois, se sont eclairés du Systême agraire des Anciens, & de l'Histoire de chaque Dynastie. Cette double lumiere lui a fait voir clairement que tout ce qui attache le Colon à son etat, est au profit de l'agriculture, c'est-à-dire, du bien public; & qu'il n'y sauroit jamais être attaché s'il n'est pas propriétaire: sur-tout si les prélevés sur le fruit de ses sueurs & labeurs sont tels, qu'il n'ait pas travaillé pour soi & les siens. Puisque nous en avons tant dit, ce mot ne sera pas de trop. Cette double lumiere lui a persuadé aussi, que de toutes les dépenses du Gouvernement, les

plus utiles à faire, & les plus dangereuses à négliger, etoient celles qui maintenoient, augmentoient, facilitoient les travaux agraires; & que plus les autres ordres de Citoyens sont portés à mépriser les Colons, plus il doit se faire un objet de témoigner & de procurer à ceux-ci de la considération, par la maniere de traiter & de faire traiter toutes leurs affaires. Les Gazettes sont pleines de placets des grands Mandarins des Provinces, de requêtes des Tribunaux, de délibérations du Conseil, d'ordres de l'Empereur, pour une levée entamée, pour une pluie propice, pour un village dans la disette, pour un paysan vexé, &c.; & elles ne diroient rien en mille ans des brochures du jour, des inventions de mode. Aussi le paysan Chinois, quoique modeste & humble même, ne rougit point de sa condition vis-à-vis de personne, & n'a que du mépris pour qui ne le traite pas avec honnêteté. Il parle en Citoyen; & la grande pensée qu'il est le premier soutien de l'Etat, lui inspire une noblesse & une générosité de sentimens qu'il porte dans sa conduite. Si nous avions à chercher la bienfaisance, la générosité, la haute probité des premiers tems, nous irions au village.

Nous venons de lire dans le moment les réflexions d'un bon Lettré, sur le canal que fit creuser l'Empereur *Yang-ty*, pour un voyage de plaisir. Nos gens de Lettres, les moins citoyens, souscriroient de tout leur cœur à ce que le zele du bien public fait dire à ce sage Chinois, sur la gloire de bienfaisance qu'auroit acquise le Monarque, s'il eût employé pour l'agriculture, les troupes & les trésors qui lui procurerent le vain plaisir d'un voyage que l'histoire a flétri de mille noms odieux. Mais si nos gens de Lettres y regardoient d'un peu près, ils trouveroient peut-être que la plupart de leurs recherches, compositions & ouvrages sur l'eau, sont des canaux à la *Yang-ty*.

Combien d'eux se seroient acquis un grand nom, si le patriotisme avoit eu plus de part à leurs recherches sur l'eau, & tourné leurs pensées vers les secours qu'en pouvoit & devoit tirer notre agriculture ! On composeroit une grande bibliotheque de ce que les Savans ont ecrit sur le cours des anciennes rivieres, leurs histoires, &c.; les Naturalistes, sur les curiosités & les singularités des eaux des différentes parties du monde; les Physiciens, sur la nature, l'essence, la fluidité, la pesanteur de l'eau; les Chymistes, sur ce que le feu y montre : & l'*Agrisophie* auroit beau les feuilleter, elle n'y trouveroit rien, ou presque rien, sur la maniere de tirer parti des rivieres & des eaux de notre France, pour procurer, faciliter, assurer, augmenter les succès de l'agriculture. Pour comble de malheur, les pensées publiques ne savent pas voir plus qu'on ne leur montre ; & sont si remplies de préjugés & de préventions, que ce sera peut-être les offenser, de tâcher de faire entrevoir à notre France que ses eaux pourroient aussi bien fertiliser les campagnes, que celles de la Chine.

Lorsque le célebre *Ko-lin* eut ouvert divers canaux, & introduit le *Tchang* & le *Kié* dans les campagnes, le peuple, qui voyoit croître & multiplier ses moissons, chantoit d'un soleil à l'autre : *Vive d'avoir un Sage pour Mandarin.* Ko-lin *a fait entrer le* Tchang *& le* Kié *dans nos plaines ; leurs eaux y serpentent en mille manieres ; nos maïs & nos millets ne sont plus dévorés par la sécheresse ; chaque année remplira les greniers de grain, & toutes les bouches de son nom.* Ou nous nous trompons bien, ou une pareille chanson est aussi glorieuse qu'un buste de marbre. *Ko-lin* avoit examiné en Physicien & en Naturaliste intelligent, le plan d'agriculture des Anciens. Les préjugés & l'ignorance de son siecle n'en imposerent point à sa pénétration, & n'intimiderent point son courage. Persuadé qu'il etoit de leur grand

principe, qu'*une terre bien arrosée peut rester inculte, mais qu'elle ne sauroit être stérile*, il risqua sa fortune pour procurer le bien public, proposa son projet à l'Empereur, & osa lui dire, dans son placet: *ouvrir aux eaux l'entrée des champs, est le moyen le plus prompt & le plus sûr d'enrichir l'Empire; & dans le choix, il seroit peut-être plus avantageux de procurer aux campagnes le secours de leurs arrosemens, que de les défendre contre les ravages de leurs inondations.*

Les succès de ses premieres entreprises ramenerent sans effort les pensées publiques à la théorie & à la pratique des Anciens. Une nouvelle entreprise engagea à une autre. Tous les bons Mandarins se porterent avec ardeur à procurer à leurs districts le secours antique des grands & des petits canaux, qui conduisoient des eaux dans toutes les plaines, & les y divisoient en un nombre infini de rameaux. La fertilité des terres arrosées dédommagea, dès les premieres moissons, de tous les travaux qu'on avoit entrepris; & l'ignorance, qui avoit murmuré de ce qu'on enlevoit des terres à la charrue & surchargeoit le Colon d'une nouvelle fatigue, fut forcé de reconnoître que le secours ménagé contre la sécheresse, en etoit un aussi contre les grandes pluies & les ravages de leurs inondations.

Si jamais l'histoire des entreprises agraires, (aussi instructive, aussi curieuse, aussi agréable, & certainement plus utile à la société que celle des dévastations militaires & des oisivetés littéraires), trouve entrée dans nos Bibliotheques, celle de la Chine, qu'on a fait entrer dans les annales de chaque Dynastie, révélera à l'Europe que les plus heureuses & les plus durables, ont eté celles qui ont introduit les eaux dans les campagnes, & rendu à toutes les Provinces leur ancienne fertilité, en leur rendant leur ancienne maniere d'être cultivées.

Ici nous devons des explications & des eclaircissemens à ceux

qui

qui n'ont pas eu occaſion de ſe mettre au fait de l'agriculture Chinoiſe. Pluſieurs, à qui on n'a jamais parlé que de ſes riz, & qui ſavent que le grain demande des arroſemens continuels, & ne croît jamais mieux que dans l'eau, ſeront portés à croire que ſi on a entrecoupé les campagnes de tant de canaux, c'eſt uniquement pour ſe prêter au beſoin de cette ſorte de culture. Il faut convenir en effet qu'ils ont procuré le moyen d'avoir des riz dans bien des endroits où l'on etoit obligé d'y renoncer; mais comme les terres baſſes, enfoncées & marécageuſes, ſont celles qui leur conviennent ſpécialement, & les ſeules où ils réuſſiſſent pleinement, à chaque ſaiſon & dans toutes les Provinces, il eſt certain qu'ils ne ſont entrés que fort acceſſoirement dans le grand projet des canaux. On y a eu ſur-tout en vue les fromens, les maïs, & les autres grains qu'on cultive d'un bout de l'Empire à l'autre, parce que les canaux ont le double effet de deſſécher les terres trop humides, & d'arroſer celles qui ſont trop ſeches : ſecours eſſentiel dans un pays où l'on eſt continuellement expoſé à des pluies trop abondantes, ou à de longues ſéchereſſes ; & qui, dans les meilleures années, donne aux campagnes une double fertilité. Ce dernier mot n'etonnera pas les gens de Lettres qui ont lu les ouvrages des Anciens, & etudié avec quelque attention ce qui avoit rendu ſi fertiles les côtes d'Afrique, les iſles de la Méditerranée, l'Egypte, l'Aſie occidentale, toutes les belles contrées de l'Europe qui en ſont voiſines, & les autres où les Romains avoient pris à tâche de rendre l'agriculture floriſſante. Mais peut-être ſeroit-il digne de leur patriotiſme & de leur zele pour le bien de la ſociété, de raſſurer un certain public contre ſes défiances de la pratique Chinoiſe, par des ſouvenirs & des exemples d'autant plus touchans, qu'ils ont eté plus oubliés. D'ailleurs, un objet de cette importance demande bien des conſidérations;

& quand la satyre a dit chez l'etranger : *le François prend des modes de toutes mains ; il ne délibere que sur ce qui est utile :* sa prétendue plaisanterie ne fait pas honneur au bon sens dont elle se pique, puisque les méprises n'ont pas lieu, à proprement parler, dans tout ce qui n'est que mode ; au lieu qu'il n'en est pas ainsi de tout ce qui touche ou intéresse le bien public.

Comme nos Provinces méridionales sont plus exposées aux grandes sécheresses, peut-être seroit-ce par elles qu'on pourroit essayer, à moins de risques, si la pratique des canaux agraires auroit les mêmes succès dans notre France qu'à la Chine, & si le secours des arrosemens y donneroit aux fromens & aux autres grains, cette vigueur, cette force & cette fertilité qui ont fait croître ici les moissons comme la population. La Physique chinoise soutient à outrance que l'eau est le premier engrais de la terre, le seul dont elle ne puisse pas se passer, le véhicule le plus commode de tous les autres, & leur supplément continuel, lorsqu'on sait en faire usage. Il ne tiendroit qu'à la nôtre de s'en assurer, du moins pour les prairies & les pâturages, que l'on dit ici ne pouvoir se passer de beaucoup de canaux : dans les lieux bas, pour que les herbes sentent moins, ou plutôt ne sentent plus le marécage ; dans les lieux plus secs, pour qu'elles soient mieux nourries, plus nourrissantes & plus saines ; & afin aussi qu'elles soient plus abondantes dans les uns & dans les autres. Quoi qu'il en soit des opinions & des raisonnemens de la Physique, à s'en rapporter à la déposition, au témoignage & à la vérification des faits & d'une longue expérience, il est hors de doute que, toutes choses egales, une terre à bled entrecoupée de canaux qui y entretiennent une continuelle humidité & y facilitent les arrosemens dans les jours de sécheresse & de chaleur, ne soit une terre infiniment plus fertile dans les Provinces du Nord comme dans les

méridionales ; ce qui porte à croire que la bienfaisance de l'eau eſt une bienfaiſance générale & ſans exception : mais comment le perſuader ?

Ici nous devons des aveux à ceux qui s'intéreſſent aux progrès de notre agriculture. Qu'ils ne ſe flattent pas que la pureté de leurs vues & la droiture de leurs intentions, en impoſent aiſément aux préjugés, à l'ignorance, à l'opiniâtreté, & aux travers de la multitude, ou même de ceux qui ſe piquent de penſer & de réfléchir. Les canaux agraires pourroient n'être pas auſſi avantageux en France qu'ici, où les climats & les terres ſont en effet très-différens ; mais duſſent-ils l'être également, les idées publiques ſuivront leur marche ordinaire. Ce qui devroit les raſſurer, leur donnera l'alarme ; ce qui devroit les eclairer, les remplira de fauſſes perſuaſions ; ce qui devroit les faire rougir de leur ſervitude, la leur rendra chere & précieuſe : la conviction même des faits ne les fera plier que peu-à-peu, & il ne faut attendre que du tems les progrès de lumiere & de clarté qui les rameneront au vrai. Ceux qui aiment à philoſopher ſur l'Hiſtoire, trouveront peu de ſujets qui prêtent autant aux réflexions utiles, que ce qui s'eſt paſſé ici à l'occaſion des canaux agraires, tant approuvés, recommandés & autoriſés par l'Antiquité, qui eſt ſi reſpectée. Les ancêtres de ceux qui ont ſenti l'utilité des canaux agraires, juſqu'à tâcher de ſuppléer à leurs arroſemens, par l'eau qu'ils tirent des puits ou qu'ils font monter des rivieres à force de bras, étoient ſi prévenus contre cette grande entrepriſe, que, comme l'a remarqué un célebre Lettré, « les *Vou-ty*, les *Yang-ty*,
» & les autres Empereurs qui accablerent les peuples d'impôts
» & de travaux, pour exécuter les projets cruels de leur folle &
» ruineuſe magnificence, n'exciterent jamais tant de clameurs
» que les *Ouen-ty*, les *Kao-tſong*, les *Gin-tſong*, lorſqu'ils

» entreprirent les canaux agraires ; & n'eurent jamais besoin
» des mêmes soins, précautions & ménagemens pour ne pas
» exposer leur autorité. Les Poëtes même, qui firent parler
» la satyre avec tant d'audace & d'insolence contre ceux-ci,
» n'avoient que des louanges & des eloges à donner aux pré-
» miers ».

Cette conduite des Poëtes est dans leur caractere, elle n'étonne pas. Pour celle des peuples, on l'explique ici en disant qu'ils ne regardent les persécutions & les tyrannies de luxe, que comme des orages passagers ; au lieu que les entreprises des canaux agraires, dont ils ne sentent pas l'utilité, les remplissent de craintes pour l'avenir, en ce qu'ils entraînent des travaux, des embarras, de nouvelles polices, dont ils se laissent trop effrayer.

« Comme l'on ne sauroit exiger de la multitude une péné-
» tration dont elle n'est pas capable, la politique paternelle
» des Empereurs, dit *Lu-tchi*, poussa les ménagemens jusqu'à
» faire toutes les dépenses des premiers canaux agraires, dont
» elle eut l'attention encore de ne risquer l'essai que dans les
» terres du domaine & dans les champs en friche. Mais ce
» qu'elle avoit prévu arriva. La multitude s'accoutuma à croire
» ce qu'elle voyoit : car, comme l'on avoit eu la sagesse de
» vendre au peuple les terres en friche que les canaux avoient
» fertilisées, afin qu'en les cultivant soi-même, il vît les choses
» de ses propres yeux & s'assurât à son aise de l'utilité des
» arrosemens pour les bleds, tous les doutes, toutes les crain-
» tes, & toutes les ténebres de l'ignorance se dissiperent peu-à-
» peu. Les particuliers se mirent à entreprendre pour eux-mê-
» mes ce qu'ils avoient condamné avec amertume dans l'Em-
» pereur. On embrassa dans toutes les Provinces un moyen
» de fertilisation, qui réussissoit dans toutes egalement. Les

» Communautés, les Villages & les Districts entiers, imploroient
» la protection du Gouvernement pour combiner des canaux,
» dont le seul projet auroit pu occasionner des emeutes & des
» révoltes quelques années auparavant ».

La Philosophie chinoise en a fait la réflexion à découvert dans les entreprises de faste, de luxe, & d'une folle magnificence. On est peu délicat sur le choix des moyens, ou plutôt il n'y entre aucun choix. Tout ce qui en peut procurer l'exécution, est bien accueilli ; plus elles sont ruineuses & funestes pour les peuples, moins on se met en peine, ce semble, de les ménager. On a osé faire une gloire à quelques Empereurs, des larmes & du sang que les leurs avoient coûté. Dans les entreprises, au contraire, de patriotisme & de bienfaisance, tout doit être digne de la tendresse du pere commun qui les commande ; & si elles l'exposent à des improbations, à des mécontentemens, à des murmures, & même à des satyres, il n'a pas à se reprocher d'avoir omis les attentions & les lenteurs que la sagesse doit à la multitude, & qui seules peuvent lui ouvrir les yeux. Aussi, quand le moment en est venu, quelles louanges, quels applaudissemens, quelles bénédictions commencent pour ne plus finir !

« Dans l'entreprise des canaux agraires, dit encore *Lu-tchi*,
» ces attentions & ces lenteurs procurerent le moyen de médi-
» ter & de préparer à loisir toutes les nouvelles Ordonnances,
» soit d'administration, soit de police, qu'il falloit publier. Car,
» hélas ! les mœurs, les usages & le gouvernement, avoient
» trop changé, pour faire revivre les saintes loix de *Tching-tang*
» & de *Tcheou-cong* ».

Les Lettrés Chinois trouvent toujours à admirer dans l'Antiquité, & n'en parlent jamais qu'avec attendrissement. La Religion est une Religion d'innocence, de justice & de bonté, &

l'ame de tous ses projets. La République de Platon est un délire & une ineptie, au prix de ce qu'elle avoit exécuté ici. Les amateurs des conditions oiseuses & parasites, où l'on jouit des travaux des Citoyens de tous les ordres, & où l'on ne fait rien pour la société; les apôtres des arts futiles, de luxe & d'agrément, qui surchargent la commune des besoins factices qu'ils créent pour les grands & les riches; les admirateurs emphatiques des inutilités scientifiques & littéraires, qui nourrissent la folle intempérance du savoir, & affoiblissent la grande science de la Religion & de la Morale; & tous ceux pour qui le grand mot d'*humanité* n'est qu'un dire simulé de philosophisme, de charlatanerie & de mode, ne lui pardonneroient point sûrement d'avoir mis tant de simplicité dans les mœurs publiques d'une grande nation, & d'avoir fait son grand objet de l'agriculture. Mais les cœurs bien faits, les ames nobles & sensibles, les esprits pénétrans, & les génies supérieurs, admireroient avec ravissement que sa sagesse eût tellement banni l'oisiveté & l'indigence, le vice & l'ignorance, que tout l'Empire fût une grande famille, où chacun, attaché à ses devoirs, jouissoit en paix des douceurs de la vie.

Pour nous, à qui on ne pardonneroit pas de faire observer qu'elle a réfuté, il y a près de trois mille ans, ce qu'on a débité de nos jours contre la République des Juifs; ni peut-être même de réclamer pour elle le regne de S. Louis, & les projets de Henri IV & de Louis XIV: nous nous bornerons à observer que ses canaux agraires, faits sur un plan général & combiné, n'ont été rétablis qu'à moitié dans les anciennes Provinces du *Chen-si*, du *Chan-si* & du *Ho-nan*; & n'ont été imités que fort imparfaitement dans le *Kiang-nan*, le *Tché-kiang*, & les autres Provinces méridionales que les Empereurs ont conquises peu-à-peu à la grande agriculture.

Dans l'antiquité, il y avoit des canaux de quatre pieds de largeur & de profondeur, qui aboutiſſoient à ceux qui en avoient huit; & ceux-ci communiquoient aux grands qui en avoient vingt. Par-là, preſque toutes les importations & exportations des champs ſe faiſoient avec des nacelles. Outre cela, comme ils avoient tous leurs ecluſes pour faire monter ou deſcendre les eaux à ſouhait, ſelon la ſaiſon & les beſoins des champs, leurs eaux etoient pour les moiſſons tout ce que vouloient les laboureurs.

Mais il n'eſt pas encore tems de préſenter à notre France ces grands objets; ſes idées ſur l'agriculture ne ſont ni aſſez ſérieuſes, ni aſſez fixes & aſſez approfondies, pour les voir dans leur vrai point de vue. L'inconſtance & la frivolité d'un certain public, ont encore bien des modes, des babioles & des inutilités à accueillir & à rejetter, avant de permettre à la nation de connoître ſes vrais intérêts, & de s'en occuper. Cependant, comme l'on pourroit avoir entendu parler du *labourage par le feu*, de l'*inondation d'amendement*, & du *fumier d'eau* des anciens Chinois, nous obſerverons, pour les curieux, que le *labourage par le feu* conſiſtoit à réduire en cendres, par un feu allumé ſous le vent, les etoubles & les herbes ſeches de toutes les eſpeces dont on avoit couvert un champ, puis à y introduire de l'eau, & à l'inonder tandis que la terre etoit encore chaude. Dans l'*inondation d'amendement*, dès que la moiſſon etoit finie, on inondoit le champ avec ſes etoubles, & on le laiſſoit ſous l'eau juſqu'au printems ſuivant, ou même une année entiere. Quant au *fumier d'eau*, il conſiſtoit à faire paſſer l'eau des arroſemens pour les labours, dans une foſſe où l'on délayoit, ſelon le beſoin, de la terre graſſe, du ſable fin, de la chaux, de la boue, du terreau, &c., ou bien à travers un tas de fumier quelconque; ou même à l'arrêter dans des eſpeces de mares

pour l'y faire corrompre. Il y avoit peut-être bien de l'ignorance dans tous ces procédés, ainsi que dans l'idée que certaines eaux etoient admirables pour les fromens, d'autres pour les mils, &c.; car, que pouvoit-on savoir il y a vingt cinq à trente siecles ? Pour aujourd'hui, on sait, en vérité, par trop.

Dans la géographie particuliere de la province du *Chen-si*, par exemple, on a décrit en plus de soixante-cinq feuillets, district par district, ses trois cens cinquante grands canaux agraires, sans parler encore des rivieres & ruisseaux, lacs & etangs, dont on tire parti pour l'agriculture; & MM. les Lettrés ont commencé gravement ce morceau par dire: *les canaux & conduits d'arrosement pour les campagnes, sont d'une utilité trop reconnue pour nous y arrêter; mais plus il a fallu de travaux pour qu'ils pussent epuiser la fécondité de l'eau & fertiliser tant de terres, plus nous devons encourager leur entretien par le tableau du bon etat dans lequel ils sont, & dans lequel nous devons les laisser à nos descendans. Si on venoit à négliger ce grand soin, que deviendroient dans peu ces belles campagnes, dont les inépuisables moissons, &c.* Du reste, les géographies de toutes les Provinces, celles même des plus petits districts, font un article à part des canaux agraires; & ce savoir rustique a tellement pris, qu'un Lettré doit posséder l'histoire de ceux de son canton; un Mandarin connoître à fond ceux de son district; un Vice-Roi avoir présent tout ce qui concerne les digues & les levées, les aqueducs & les ecluses, l'etat actuel & passé de ceux de tous les pays qu'il gouverne. La Cour elle-même a donné dans ce goût. Tous les Mandarins du Conseil sont plus en etat de raisonner sur les moindres canaux, que nos Savans sur des médailles peu importantes; nos Naturalistes sur des coquillages, des insectes ou des plantes des pays etrangers. La

mode

mode a tellement prévalu, qu'il faut rendre compte chaque année de ce qui eſt ſurvenu de nouveau, de ce qu'on a fait, & de ce qu'on ſe propoſe de faire dans ceux des plus petits diſtricts, & en préſenter des plans détaillés à l'Empereur.

L'immenſité des affaires de l'Empire nous a empêché longtems de croire qu'un ſi grand Prince pût donner quelque attention à des objets ſi minces ; mais les devis de quelques-uns de ces plans, qui nous ſont tombés entre les mains avec leurs notes, obſervations & explications ſuccinctes, ont pleinement diſſipé nos défiances. Après tout, des plans de cette eſpece ſont ſi variés, ſi curieux, & ſi intéreſſans, qu'un Souverain peut encore plus s'en amuſer, que des plus brillantes peintures. D'ailleurs, comme l'on préſente à l'Empereur ce que chaque contrée produit de meilleur, il eſt fort naturel qu'il veuille la connoître.

Mais à propos de ces ſortes de productions, qu'on n'a peut-être pas aſſez etudiées chez nous, ni vues avec les yeux du ſavoir & de la réflexion, elles ont fait dire ici à la haute Antiquité, que *les prédilections de la Nature ſont egalement au-deſſus de l'induſtrie & du travail :* mot plein de ſens, dont l'agriſophie s'eſt fait un principe, & dont elle a tiré bien des conſéquences. La premiere & celle qui mérite plus d'attention, c'eſt que le Gouvernement devoit au bien public, de maintenir dans chaque lieu la culture de ce qui y réuſſit d'une maniere ſupérieure. *Le public y gagne*, dit *Li-pé*, *d'avoir des choſes plus ſaines, plus belles à voir, & d'un meilleur goût, que la Nature ſemble avoir pris à tâche de diſtinguer, & pour leſquelles on diroit qu'elle a affecté de s'envelopper de ſes ſecrets. D'un autre côté, dans ces lieux ainſi favoriſés, le Colon cultive à ſon grand avantage ce qu'ils peuvent produire de meilleur. Ainſi les exemptions accordées à* Hoai-lai, *ont conſervé & augmenté dans ce*

diſtrict, la plus fructueuſe culture qu'on y pût faire, & aſſuré annuellement à la Capitale une grande abondance de beaux raiſins, qu'on conſerve à ſouhait juſqu'en eté.

Quant aux tentatives qu'on a tant multipliées pour obtenir de l'induſtrie, des ſoins les plus etudiés & des artifices de toutes les eſpeces, ce que la prédilection de la Nature fait produire à quelques terres comme d'elles-mêmes, l'Agriſophie en a conclu que l'eſprit humain devoit être guéri de ſes prétentions d'intelligence & de pénétration, convenir de ſa foibleſſe, & borner ſes empreſſemens à ce que la Nature lui révele ou ſemble avoir abandonné à ſes recherches.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'appuyer ſur ces grandes vérités que pluſieurs Lettrés ont miſes dans un ſi beau jour, & dont ils ont pouſſé ſi loin les conſéquences; mais nous ſommes perſuadés qu'on ecoutera avec plaiſir en Europe, un Sage qui, comme *Ki-ling*, ſe borneroit à raconter des faits. Quand il donne, par exemple, l'hiſtoire des grenades du Palais, & détaille comment les Cultivateurs qui hâtoient, retardoient, coloroient & métamorphoſoient à leur gré tant de fleurs, avoient epuiſé toutes les reſſources de leur génie ſans pouvoir leur procurer une ſaveur comparable à celle des grenades d'un village dont les arbres etoient abandonnés à eux-mêmes; plus il montre de ſoins, de précautions, de dépenſes, &c., plus les eſprits les plus tardifs ſont en avance de réflexions, & voient, ce ſemble, au-delà de tout ce qu'on pourroit leur montrer ſur l'entiere & abſolue impuiſſance de l'homme pour atteindre ce que la Nature s'eſt comme réſervé. Pour ſon hiſtoire des concombres & melons d'eau, des herbages & des légumes, des fruits & des racines, qui a tant déſabuſé ici de l'envie de vouloir cultiver par-tout ce qui croît par-tout; toute edifiante qu'elle eſt par les rayons de la Providence qui jailliſſent des changemens qu'elle y mon-

tre selon qu'on va vers le nord ou le midi, peu de gens la goûteroient, ou même la liroient sans prendre feu.

Il est encore trop tôt pour dire, d'après cette histoire, que les prunes qui viennent aisément & très-belles dans certains pays, y sont trop mal-saines, pour que cela n'indique pas un désaveu de la Nature; & que si elle en vouloit, elle les modifieroit progressivement comme le vin, selon qu'on avance des Canaries dans le Nord. Tout ce qui croît dans un pays, y est accueilli & bien venu de la plupart des hommes. Ce n'est que peu-à-peu qu'on les désabuse, & qu'on leur fait sentir que c'est d'après les secours qu'on en tire pour l'entretien & la conservation de la vie, qu'il faut priser les productions de la terre, & non pas d'après le succès & la réussite de leur culture. Ce qu'on ne sauroit dire trop tôt, ce qu'il est essentiel de publier partout, ce qu'on ne sauroit répéter de trop de manieres & inculquer trop fortement: c'est que *l'industrie & l'intelligence, les soins & le travail, ajoutent aux dons de la Nature lorsqu'ils la secondent, & en obtiennent des miracles.*

Un exemple expliquera ce grand principe des Anciens. *Femme Naine n'enfantera pas de Géant. Semence mal choisie ne donnera pas de beau bled*, dit Kou-tchao. *Cultivez un champ avec des soins à part & des attentions suivies; le froment que vous recueillerez sera sûrement plus gros, plus plein & plus beau. Si vous le passez dans un crible pour en séparer tous les grains foibles, maigres, petits & mal nourris; si vous le semez & le cultivez avec un soin particulier; si vous arrachez tout ce qui sera etranglé ou mal venant; si vous continuez enfin tout cela pendant trois ans, vous vous procurerez un froment de la plus grande beauté; & d'autant plus votre industrie réussira à le tirer de votre propre champ, d'autant plus aussi votre champ sera fidele à le lui rendre après, toutes les années.* C'est-à-dire, en deux mots, que si l'on

cultive un champ avec soin ; si l'on en arrache tous les pieds mal venans ; si l'on trie les plus beaux grains pendant quelques années, on aura toujours après un froment & plus beau & meilleur. Du reste, on donne ici ce moyen pour sûr & infaillible. Que nos Physiciens & nos Naturalistes voient s'ils voudront accorder à ceux de Chine que les plus beaux fromens venus d'ailleurs, ne réussissent jamais si bien, & ne se propagent jamais si facilement ni si long-tems. Les faits qu'ils citent sont bien concluans.

Kang-hi raconte lui-même qu'ayant vu un pied de riz monté en epi, tout seul au milieu d'un champ & avant la saison ; & ayant fait garder, puis semer à part tous les grains qu'il avoit & tous ceux qui en etoient provenus durant quelques années, il etoit parvenu à procurer au *Pé-tché-li* une espece de riz précoce qu'on n'avoit point vu jusqu'alors, & qui est d'un grand secours pour cette Province.

Il ne faut rien outrer, rien exagérer, rien surfaire dans les choses d'Agrisophie comme dans celles de Religion. Dès que l'exagération & l'hyperbole se mêlent à leurs enseignemens, elles en alterent la noble simplicité, en offusquent la douce lumiere ; elles en vicient & en dévoilent toutes les conséquences. Les plus sages donnent dans les systêmes pour les défendre ; & l'entêtement & le fanatisme persécutent le public de leurs rêves, de leurs imaginations & de leurs délires, pour défendre les mensonges qu'ils ont multipliés, & qu'ils erigent en principes. Si notre France avoit besoin qu'on lui citât des faits & des exemples pour lui prouver la vérité, la sagesse & l'importance de cette remarque, l'Histoire de l'agriculture chinoise nous en fourniroit à choisir. Car quand la Cour & le Ministere ont traité l'agriculture en affaire de mode, leurs prédilections frivoles & bruyantes se sont attachées aux nouveautés, aux

ſingularités, aux inventions qui avoient ebloui l'ignorance. Mais le patriotiſme & le grand zele du bien public, qui ont prévalu de nos jours, ſont trop ſages, trop eclairés, trop attentifs pour ſe méprendre ſi puérilement; & leurs penſées ſur l'agriculture ſont trop méditées pour qu'il faille les prémunir ſur les explications qui doivent limiter & circonſcrire ſes principes les plus généraux. Auſſi nous n'héſiterons pas à demander une nouvelle attention pour celui qui nous occupe; & nous oſerions preſque dire avec les trois derniers Empereurs de la Chine, que *la grande ſcience de l'agriculture ſe réduit à bien voir en quoi, comment & juſqu'où l'induſtrie & le travail, l'intelligence & les ſoins, ajoutent aux dons de la Nature lorſqu'ils la ſecondent, & en obtiennent des miracles.* Au moins ſommes-nous perſuadés que les citoyens Agriſophes que leurs réflexions & leurs obſervations en ont déjà convaincus, nous ſauront gré de conſoler & d'encourager leur zele patriotique, par le grand témoignage de l'enſeignement des anciens Chinois, & de la pratique de ceux de nos jours. Ce n'eſt qu'après bien des recherches néanmoins, après bien des eſſais & des tentatives, qu'ils ſont parvenus à la fixer, & à l'approprier à toutes les Provinces & à leurs divers diſtricts. Pour tout dire, leurs entrepriſes les plus méditées echouerent long-tems; & ils ne ſont parvenus à obtenir de vrais ſuccès, que lorſque des obſervations ſuivies, & le rapprochement des faits, leur ont comme révélé les vrais reſſorts que fait agir la Nature ſelon les lieux, & les ont comme fixés ſur la trace de ſes pas. Il n'a plus eté queſtion en conſéquence, de cette univerſalité de productions dont on avoit bercé les eſpérances publiques; on eſt convenu qu'il etoit auſſi peu ſage d'y viſer, qu'à celle des talens; & on s'eſt borné dans chaque contrée aux bleds, légumes, herbages, plantes, racines, arbres & arbriſſeaux, dont la culture etoit plus facile,

plus sûre, & plus réellement, plus universellement, plus continuellement avantageuse ; mais aussi on n'a rien omis de tout ce qu'on pouvoit faire pour seconder la Nature, & on a été singuliérement favorisé.

Ce que nous disions plus haut des soins & des attentions pour perfectionner le froment destiné aux semailles, a eu également lieu pour tout le reste, jusques pour les feves, les bringelles & les citrouilles, selon les endroits, & a eu aussi les mêmes succès. Il est inutile d'avertir que les procédés ont eté différens, & proportionnés aux genres & especes. Par exemple, dans une grande plantation de citrouilles, on a choisi les pieds les mieux venans, on leur a ôté long-tems leurs fleurs, on a supprimé les petites tiges. La vraie & belle saison venue, on leur a laissé nouer des fruits, puis on n'en a laissé que deux ou trois ; & quelque beaux qu'ils fussent, après une pleine & entiere maturité, on a fait un choix de leurs plus belles graines. Mais il importe d'avertir que les bleds bien cultivés se conservent plus long-tems dans leur beauté, & que les premiers soins suffisent pour une génération ; au lieu que c'est presque sans cesse à recommencer pour le reste, même pour ce qui réussit le mieux : en sorte qu'il sembleroit que la Providence, qui veut ne rien accorder qu'au travail de l'homme, accorde plus à ce qui en demande davantage.

Que n'accorderoit-elle pas à notre France, si les pensées publiques etoient plus tournées vers elle, & plus dociles à ses vues ! On veut avoir dans chaque Province les grains, les légumes, les fruits, &c. qui conviennent à son climat ; pourquoi l'industrie & le travail, l'intelligence & les soins, ne les procurent-ils pas aussi beaux qu'elle pourroit les avoir ? La mine est ouverte, on l'exploite ; à quoi tient-il qu'on ne suive les veines les plus abondantes & les plus pures ? Tout ce qui peut

rendre une contrée abondante & heureuse, le Seigneur l'a accordé à nos campagnes; d'où vient qu'on néglige de moissonner à pleine faulx les richesses innombrables qu'elles offrent? Que ceux qui n'ont voyagé que dans leurs livres se récrient & s'extasient tant qu'ils voudront sur d'autres pays; qu'ils les vantent & les exaltent à leur gré; qu'ils enchérissent à l'envi sur les louanges pompeuses qu'ils leur donnent: pour nous, nous ne ferons pas l'outrage à notre France de méconnoître que, soit qu'on considere le cours qu'y prennent les différentes saisons de l'année, & les révolutions communes ou extraordinaires qu'elles produisent; soit qu'on examine comment elle est arrosée, du nord au midi, d'une infinité de rivieres & de ruisseaux, ou entrecoupée de montagnes & de collines; de vallées & de plaines immenses; soit qu'on envisage toutes les especes de grains & de fruits, d'arbres & de plantes qu'elle produit en abondance, ou les différentes especes d'oiseaux & d'animaux qu'elle nourrit par-tout, il n'est peut-être aucun pays dans l'Univers que le Pere commun ait si singuliérement favorisé, & comblé avec tant de magnificence de ses dons. Et pour qu'on ne dise pas que les préjugés aveugles du patriotisme nous en imposent, nous osons ajouter que plus nous avons interrogé nos pensées & nos réflexions, soit sur ce que nous avons vu des quatre parties du monde, soit sur ce que nous en avons lu; plus nous avons eté confirmés dans notre persuasion, que, tout apprécié & compensé, il n'y a point de pays, d'une si grande etendue, qui soit si heureusement partagé en tout genre, qui puisse si continuellement se suffire à soi-même pour tout, qui paroisse si approprié à tous les besoins de l'homme, & semble être pour lui un si doux & si agréable séjour.

L'agriculture ne fut jamais si florissante en Chine que pendant les trois premieres Dynasties, qui furent des Dynasties

d'innocence & de religion. Elle commença à défaillir sous la troisieme ; & depuis deux mille ans, quelle que soit celle des dix-huit autres Dynasties à laquelle on s'attache, on la voit commencer heureusement avec le rétablissement des mœurs publiques, devenir florissante avec elles, puis suivre leur décadence, & périr au point d'avoir besoin d'être comme réinventée, au moins dans plusieurs Provinces.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici, & d'avouer que, quoique le grand principe d'agriculture, *plus le Colon jouira de la vie, plus l'agriculture deviendra florissante*, soit toujours universellement reconnu, enseigné publiquement dans les livres, & admis sans restriction par le Gouvernement; soit qu'il faille l'attribuer à l'administration présente, ou à l'excès prodigieux de la population, il s'en faut beaucoup qu'on y ait autant d'egard qu'autrefois : mais il faut convenir aussi que depuis la grande révolution de *Tsin-chi-hoang*, il n'a plus eté possible de procurer aux Colons une vie aussi douce & aussi tranquille, ne fût-ce que parce qu'ils ont eté privés de la religion véritable, qui est le premier, le plus sûr & le plus aimable lien de la société civile & domestique.

Comme l'histoire de l'agriculture est traitée à part dans les grandes Annales de l'Empire, & embrasse tous les détails qu'on peut desirer, nous conviendrons sans détour qu'il seroit aussi curieux qu'amusant, & instructif pour un homme d'Etat, d'etudier l'esprit du Gouvernement Chinois, & le génie de chaque Dynastie depuis deux mille ans, dans ce qui a eté projetté, entrepris & exécuté, selon les tems & les conjonctures, tantôt ouvertement & par les loix, tantôt sans paroître y viser, ou par des arrangemens eloignés, pour faire jouir de la vie aux Colons. Plus ce sujet a eté négligé dans les Histoires du grand Occident, plus on trouve de choses à examiner & à apprendre ;

&

& si l'on pousse la curiosité jusqu'à lire les Ordonnances & les Déclarations des Empereurs, les Avis & les Remontrances des Censeurs, les Placets & les Requêtes des Ministres, les accusations & les plaintes des Tribunaux contre les Mandarins des Provinces, ou leurs louanges & leurs demandes pour d'autres: on voit beaucoup de bonnes pieces dans tous les styles, & on apprend excellemment à connoître cette éloquence de raison, de choses & de faits, qu'on appelle ici *eloquence d'Etat*. Du reste, quelques Sages qui s'intéressoient singuliérement au sort des Colons & des bons Citoyens, ont rédigé & analysé ce que le Gouvernement peut & doit faire pour eux.

Ce seroit trop long-tems s'arrêter que de raconter comment ces grands hommes, se renfermant dans leur siecle, pliant leurs pensées aux vues du Ministere actuel, & se bornant à ce qu'ils croyoient possible & praticable dans les conjonctures présentes, ont tiré leurs plans & leurs projets de la doctrine des premiers âges, & les ont tellement appropriés à leur tems, qu'on sent qu'elle en est la base, qu'ils contiennent ce qu'elle a de plus essentiel, & que tout y est comme nivellé sur ses principes. « Le bien » public, dit l'un d'eux, etant le but général & continuel de » toutes les entreprises des Anciens, nous ne pouvons pas nous » ecarter de leurs pensées à cet egard; elles sont notre regle » immuable, & nous ne saurions trop nous eclairer de leur » sagesse pour le bien distinguer, & ne le jamais perdre de » vue. Mais quant à la maniere d'y tendre & d'y arriver, il ne » s'agit pas de s'opiniâtrer insensément à suivre celle qui leur a » réussi, mais il faut s'attacher à celle qui peut nous réussir, & » qu'ils auroient suivie eux-mêmes dans les nouvelles régions où » les révolutions des siecles ont conduit la puissance publique & » la société ».

Si l'on nous demande en quoi consiste à-peu-près la théorie

avouée & reconnue du Gouvernement actuel, pour faire jouir de la vie aux Colons; nous répondrons en général qu'elle consiste, 1°. à leur procurer l'instruction & les connoissances qui fixent les pensées, & reglent les mœurs; 2°. à maintenir la concorde, la subordination & la piété filiale dans les familles; 3°. à leur conserver & à leur augmenter la propriété & le domaine des terres; 4°. à traiter en affaires d'Etat les plus petites choses qui les intéressent, & à y veiller sans cesse avec une attention active & efficace; 5°. à les venger avec éclat de ceux qui les outragent, à les protéger contre quiconque les opprime, & à les favoriser, soit comme fermiers, soit comme métayers: parce que la possession des terres qu'on ne cultive pas, est regardée, à bien des egards, comme une tolérance; 6°. à empêcher tout ce qui trouble ou retarde leurs travaux, & à faire intervenir l'autorité publique pour tout ce qui aide & augmente les facilités & les profits de l'agriculture; 7°. à maintenir & entretenir, conserver & répater les digues, levées, eclufes, bassins, canaux, & autres ouvrages publics dont dépend la sûreté & l'abondance des moissons; 8°. à leur procurer un prompt secours, & tout ce que l'autorité publique peut mettre d'empressement & de zele dans les épidémies, disettes, inondations & autres calamités générales; 9°. à décerner les honneurs ordinaires de l'Empire pour les veuves qui gardent la viduité, pour les vieillards, pour ceux qui se distinguent par leur piété filiale ou par quelque autre vertu; 10°. à les faire jouir du repos des fêtes & des réjouissances après les moissons, sans préjudice des attentions & des soins qu'il faut avoir pour qu'ils puissent participer aux réjouissances générales de la nouvelle année, de la cinquieme & huitieme lune: en sorte qu'on fasse cesser alors toutes les poursuites & procédures des Tribunaux, même pour les crimes qui ne sont pas capitaux.

La sincérité dont nous nous piquons, nous oblige d'avouer que la doctrine de la haute Antiquité, graces au zele des Lettrés du premier ordre & des bons Mandarins pour la maintenir, s'est assez bien conservée sur cet article, & mieux certainement que pour tout le reste. Outre qu'on la trouve en cent manieres dans tous les livres, & fort en détail dans ceux d'agriculture, même des Hommes d'Etat & des Empereurs, elle est consignée dans les Loix de l'Empire, dans les Instructions des Officiers publics, & dans tous les ouvrages sur l'Administration & le Gouvernement. On ne peut pas dire que ce soit en vain & sans effet : car enfin, si elle n'obtient pas aux Colons tout ce qu'elle fait espérer pour eux, à beaucoup près, il est sûr néanmoins qu'elle procure plus de bons effets, ou du moins qu'elle empêche plus d'abus & de maux qu'on ne s'y attend; & qu'à tout prendre, les Colons sont l'ordre des Citoyens pour qui le Ministere public a le plus de soins & de ménagemens. Aussi ne craignons-nous pas d'assurer que sur ce qu'on raconte de tous les Empires, Royaumes & Etats mahométans ou infideles de l'Asie & de l'Afrique, il n'y en a aucun où les Colons soient si bien traités qu'à la Chine; & qu'il y a tout lieu de croire que c'est sur-tout à cela, que cette grande Monarchie doit cette puissance, cette richesse & cette tranquillité qui la mettent si au-dessus d'eux.

Si nous avions à traiter ce sujet, il nous seroit fort aisé de prouver par les Annales de toutes les Dynasties, que les troubles, les guerres civiles, l'affoiblissement de l'autorité publique, la décadence de la discipline militaire, les guerres etrangeres, &c., ont toujours causé des révolutions générales quand les Colons ont eté opprimés, & n'ont eu aucunes suites funestes quand ils ont eté ménagés & protégés.

Les Lettrés Chinois qui ont approfondi cette matiere, en

alleguent de fort bonnes raifons, & prouvent excellemment que les Colons font tous naturellement patriotes, bons citoyens, & une reffource pour tout, quand on les traite doucement; parce qu'ils ont un grand fond de probité & de mœurs. Mais auffi ils prouvent au mieux que, dès que les négligences & les duretés du Miniftere public leur rendent la vie trop pénible, amere, ou même odieufe, tous les vices à la fois entrent dans leur ame avec le mécontentement & l'indignation; le défefpoir les gagne; les crimes les plus affreux ne les etonnent plus; la moindre etincelle de trouble ou de révolte les attire de *par-tout*; & ils craignent d'autant moins de donner la mort & de la braver, que rien ne les attache plus à la vie.

Quelque fupériorité qu'aient les loix agraires de la Chine fur les nôtres, en douceur & en bonté, à s'en tenir aux faits, à ce *qui* fe paffe, à ce qui arrive continuellement, à ce qui doit arriver & ne peut point ne pas arriver, le Colon jouit plus de la vie en France qu'à la Chine. 1°. Il eft plus & mieux inftruit. 2°. Quoiqu'*il y* ait plus de cérémonial chez les payfans Chinois que chez les nôtres, il s'en faut bien qu'il y ait autant d'union, de concorde, de bonne-foi & de vraie affection. 3°. Si, à parler en général, les Laboureurs chinois tirent plus pour eux de leurs terres que les nôtres, ils en cultivent moins; ils y mettent bien plus de travail; ils en partagent le produit entre un plus grand nombre de perfonnes; ils perdent tout autrement dans les mauvaifes années, n'ayant pas la reffource du bétail; & leur nourriture eft communément plus réduite au pur néceffaire & plus miférable, à caufe de l'extrême population. 4°. L'Etat fait beaucoup ici dans les années de difette & de maladies epidémiques, pour les campagnes; mais, outre qu'il ne s'agit que de celles qui font epoque, il eft feul; fes fecours font néceffairement au-deffous du befoin, & confiés à des

hommes qui ne craignent que ce qui peut les perdre : au lieu que chez nous la charité chrétienne prévient les aumônes du Gouvernement, les multiplie par ſes ſoins, & ſupplée à ce qu'elles ne font pas. Un mot dira tout. L'Etat a eté obligé ici de renoncer à ſes hôpitaux ; & chez nous, on lui fait craindre d'en trop accepter, tant leur nombre a crû. 5°. Nous ne voyons que nos Greffiers, nos Notaires & nos Procureurs en fievre de chicane, qui puiſſent donner idée des gens des Mandarins & demi-Lettrés qui dominent ici dans les villages ; au lieu que chez nous les Eccléſiaſtiques, la Nobleſſe & la haute Bourgeoiſie y ſont le ſoutien & l'appui, la conſolation & la joie du payſan, par leur charité & leur bienfaiſance, leur affabilité & leur bon cœur, leur crédit & leurs libéralités.

Notre France eſt peut-être le pays de l'Univers où tout ſe trouve réuni en plus grande abondance, & où il ſoit plus facile de rendre les Colons heureux, par une douce & innocente jouiſſance de la vie. Que ſera-ce ſi l'on exécute le grand deſſein de perfectionner la culture de tout ce qu'elle produit, & de l'enrichir de tout ce qu'elle peut tirer des pays etrangers? Voici, ſur ce dernier article, en quoi la Chine mérite qu'on ait recours à elle : & qu'on ne ſe rebute pas des premieres difficultés.

Nous diſons deux choſes : recourir à la Chine, & ne pas ſe rebuter des premieres difficultés. Comme la Chine eſt auſſi grande que notre Europe ; ne forme, pour ainſi dire, qu'un ſeul pays ; finit du côté du nord, au quarante-deuxieme degré, & s'avance du côté du midi jusqu'au vingtieme ; réunit d'une façon ſinguliere des chaînes de montagnes & des plaines immenſes, des terres ſeches, ſablonneuſes, & des terres humides, entrecoupées de rivieres & de canaux ; a eté approviſionnée de toutes les eſpeces d'arbres & de plantes des Royaumes les plus eloignés, qui y ont pu réuſſir, & eſt cultivée, comme un

jardin, d'un bout à l'autre, tant sa prodigieuse population rend nécessaire tout ce que le travail & l'industrie obtiennent de l'agriculture : il est tout simple que notre France puisse en tirer long-tems de quoi fertiliser, enrichir & embellir toutes ses Provinces ; car, selon l'Empereur *Gin-tsong*, ce n'est pas l'augmentation de l'or & des pierreries qui enrichit un Empire ; mais celle des plantes & des arbres.

Que seroit-ce si la Chine étoit mieux connue en Occident, & si l'on y savoit la prodigieuse & immense variété de ses richesses agraires ? Quoique nous ne puissions parler que d'après le petit nombre de livres, la plupart anciens, que nous avons eu occasion d'ouvrir, nous osons assurer que la Chine causera un jour plus d'étonnement & d'admiration à nos Botanistes, par ses variétés & ses especes plus que nombreuses, que par les nouveaux genres d'arbres & de plantes dont elle enrichira notre botanique.

Nous etant proposé à nous-mêmes de prononcer si la France gagneroit plus à completter ce qu'elle a déjà, ou à acquérir ce qui lui manque absolument, nous avons hésité ; & en vérité, nous ne saurions dire par lequel des deux la Chine augmenteroit le plus ses richesses agraires. En revanche, nous serons hardis à avancer, à soutenir & à garantir, que les industries & les adresses, les observations & les expériences, les secrets & les artifices de culture que la Chine a multipliés & accumulés si prodigieusement, seroient une mine de fertilité & d'abondance pour toutes nos Provinces, si on les y transportoit, & si on savoit les y approprier au sol & au climat. Mais qui fera les recherches que demanderoit cette entreprise vraiment patriotique ? Recherches, on doit le sentir, nécessairement longues, difficiles, lassantes, & même dispendieuses, mais d'une utilité plus réelle & plus durable que toutes les mines du Brésil & du Pérou.

Si l'entrée de la Chine n'etoit pas interdite à tous les etrangers, nos Botaniſtes ſe partageroient ſes différentes Provinces, les parcourroient à loiſir, ſe feroient tout montrer, examineroient tout en ſon tems ; & ſous quelques années on ſauroit en France ce qu'on eſt le plus curieux d'apprendre, & ce qu'il ſeroit infiniment utile de ſavoir pour notre agriculture & pour nos arts. Quant à la penſée d'y réuſſir par des déguiſemens, des incognito, des adreſſes, &c., elle n'eſt bonne que pour des Romans. Reſte donc la ſeule & unique reſſource des Miſſionnaires, qui, étant répandus dans toutes les Provinces de l'Empire, dans le cas de voyager ſouvent, en facilité de voir & d'examiner par eux-mêmes, en voie de faire des queſtions & de demander des détails, en etat d'ouvrir des livres & de les faire expliquer, à portée de recevoir des inſtructions qui les dirigent, & de donner des détails & des eclairciſſemens qui expliquent leurs notices & leurs mémoires ; & qui, intéreſſés enfin à témoigner leur reconnoiſſance à ceux qui les protegent, peuvent exécuter tout ce qu'on ſouhaite avec le plus d'ardeur, & mettre la France en etat de ſe faire un Pérou de la Chine, par des connoiſſances plus précieuſes que l'argent & l'or.

Le capital pour la France, eſt de ſe procurer les arbres de la cire, du ſuif, du vernis, du *Tong-yeou*, le poivrier, le camphre, &c. Nous demandons un grand empreſſement pour ce dernier, parce que ſon bois eſt d'un uſage excellent pour les barques & vaiſſeaux, ainſi que pour tous les meubles ; ce qui, joint à ſa réſine, en fait un des plus précieux & des plus utiles qu'on puiſſe ſe procurer. Du reſte, il eſt certain que les Hollandois tirent de la Chine preſque tout le camphre qu'ils portent en Europe, & probablement le plus pur & le meilleur. Or, ce ſeroit ſe repaître de chimeres, que d'aller s'imaginer que tous ces arbres puiſſent croître en France. Qu'on faſſe des tenta-

tives ; à la bonne heure : mais si on songe efficacement au bien public, il faut profiter des avances & des facilités qu'on a, en faisant d'abord passer des plants à nos isles de France & de Bourbon. Le voyage est court, la saison commode, & le climat de ces isles promet le plus heureux succès. Que seroit-ce si on s'adressoit à des gens aussi zélés, aussi habiles & aussi bons citoyens que M. Oblet, que nous vîmes à l'Isle de France à notre passage ?

A propos de l'Isle de France, nous ne pouvons nous empêcher de détailler au public combien d'atrocités, de barbaries, d'injustices & de vrais homicides furent exercés contre les matelots & les soldats de nos vaisseaux, dont une maladie epidémique remplit l'Hôpital. Il importe à la société que de pareilles horreurs soient décrites & racontées dans toutes leurs circonstances, afin qu'un opprobre eternel attaché à certains noms, arrête ceux qui se jouent de Dieu & des Hommes. Pour nous, qui fîmes plusieurs mois les fonctions d'Aumônier après la mort de celui qui l'etoit en titre, nous rendrons ici ce témoignage. Nos pauvres soldats & nos pauvres matelots prenoient en esprit de pénitence tout ce qu'on ajoutoit à leur maladie, jusqu'au vinaigre mêlé d'eau de mer qu'on leur donnoit à la place de celui de la Compagnie des Indes, &c. ; & nous avions la consolation de les voir souffrir & mourir avec une résignation, une foi & une piété qui faisoient verser des larmes d'attendrissement.

Comme les habitans de l'Isle de Bourbon passent pour avoir plus de mœurs, & pour être plus Colons & plus Citoyens, il est naturel de s'adresser à eux, pour ce qu'on aura plus à cœur de faire réussir, vu sur-tout que leur isle offre plus de terres & d'expositions variées à choisir. Les cafetiers d'ailleurs, les cotonniers, les bamboux qui y ont si bien réussi, justifient nos vues

&

& nos espérances ; puis, ce qui aura pris dans nos isles sera à nous, & on le fera passer en France comme l'on voudra, si l'on voit jamais jour à y avoir, autrement que dans des serres ou dans la basse Provence, des arbres qui demandent une très-grande chaleur, & ne résistent point au froid.

L'hiver du *Pé-tché-li* & des autres Provinces du Nord, est aussi froid, ou même plus, que celui de Paris ; mais c'est un froid sec, progressif, sans pluie ; & s'il retarde le printems, il n'empêche pas que l'été ne soit prodigieusement chaud, accompagné de grandes pluies, & suivi d'un charmant automne. Malgré cela, on n'y voit point les arbres dont nous nous proposons d'enrichir nos isles. Il y a sûrement de la méprise dans ce qu'on a imaginé sur les *Li-tchi* ; il n'en croît point dans le *Chan-si*, & on ne voit à *Pé-king* que quelques plants qui arrivent toutes les années chargés de fruits.

Pour les bamboux, nous croyons nous être expliqués très-clairement *. Ceux qui donnent des graines, sont dans le *Yun-nan*. Mais comme l'on a déjà de beaux bamboux à nos Isles de France & de Bourbon, ainsi que l'arbre des dattes, qu'on prise tant avec raison, à quoi tient-il qu'on ne commence par-là les premiers envois & essais ? Notre Provence est toute prête.

Quant à la façon maintenant de faire passer dans nos isles les arbres dont nous avons parlé, il faut l'attache de la Cour, le zele d'un Capitaine de vaisseau, & les soins d'un Missionnaire. Sans l'attache de la Cour, si elle ne prend un ton à vouloir être servie & obéie ; si elle ne promet ses bonnes graces & ses récompenses, tout échouera ; parce que l'esprit seul de contradiction & de jalousie changera les moyens en obstacles. Sans

* Tome II, pag. 623 & *suiv.*

le zele d'un Capitaine de vaiſſeau, tous les embarras de l'embarquement, tous les périls du paſſage, tous les inconvéniens de la reddition ſeront quadruplés; & par ſon zele, toutes les facilités ſeront centuplées : car enfin, un Capitaine peut tout en ce genre. Il faut de plus les ſoins d'un Miſſionnaire pour faire porter à Canton des plants enterrés dans du ſable, & fermés dans des boîtes de plomb. Ce moyen, comme le plus ſimple, paroît le plus sûr & le meilleur; mais il n'empêche pas d'envoyer de petits plants dans des vaſes, & des proviſions de graines, qu'un court trajet ne doit pas altérer.

Nous ne pouvons que dire la même choſe pour les arbres de charpente, de menuiſerie, de marqueterie, de teinturerie, d'aromates, de médecine; pour toutes les eſpeces d'arbres fruitiers; pour toutes les fleurs, herbages & plantes. Si on vouloit cependant, on pourroit riſquer deux envois : un pour la France, un pour nos Iſles. Mais il faudroit que ceux qui ſeroient chargés de ce grand ſoin, y miſſent plus de vrai zele & de patriotiſme qu'on n'a fait juſqu'à ces derniers tems.

On nous a demandé à pluſieurs repriſes des graines de choſes que nous avons aſſuré ne pas en donner, comme les *Mou-tan*, les figues caques, &c. Du reſte, nous avons indiqué * comment la pivoine entée donnoit les premiers, & que l'on a les figues caques en Sicile, d'où il ſeroit plus facile de les avoir. Il faut que nous nous ſoyons mal expliqués ** ſur le cedre, qui n'eſt pas nommé *Nan-mou* (bois du Midi) comme arbre, mais comme bois de charpente, lorſque vieilli en colonnes & en poutres, il a conſumé ſa réſine, & changé ſa couleur rougeâtre en couleur de terre d'ombre : auſſi eſt-il appellé l'arbre

* Tome III, 461 & *ſuiv.*

** Tome II, 528 & 529.

de mille ans, *tſien-nien-chou*, ou même *ouan-nien*, de dix mille ans. Le cedre de la Chine eſt le cedre du Liban; il demande comme lui les rochers des montagnes, l'expoſition du midi, & des ſiecles pour croître. Une Dynaſtie le legue à l'autre pour des colonnes, des poutres; & celle-ci à une troiſieme pour des ouvrages de parade, de menuiſerie, de marqueterie, &c.; mais comme il croît même plus au Nord qu'à *Pé-king*, on pourroit en garnir nos Pyrénées, du côté qui eſt tourné au Midi; & très-probablement auſſi nos autres montagnes dans le cœur du Royaume, ſur-tout dans les Provinces plus méridionales. Il ne s'agit plus que d'avoir l'ame aſſez grande pour embraſſer une longue ſuite de générations, & pour vouloir être le bienfaiteur de la France pour les ſiecles les plus reculés. Qui a fait jamais d'enormes poutres des chênes qu'il a plantés? Nous avons de belles forêts; pourquoi ne pas faire comme les Chinois, qui mettent des arbres de toutes les eſpeces dans les leurs? Nous coupons des bois pour faire du charbon; les Chinois ne l'entendent-ils pas auſſi-bien que nous, en prenant les racines; & ſur-tout en ſe bornant à retrancher une partie des arbriſſeaux de montagnes & de landes, dont ils font des fagots?

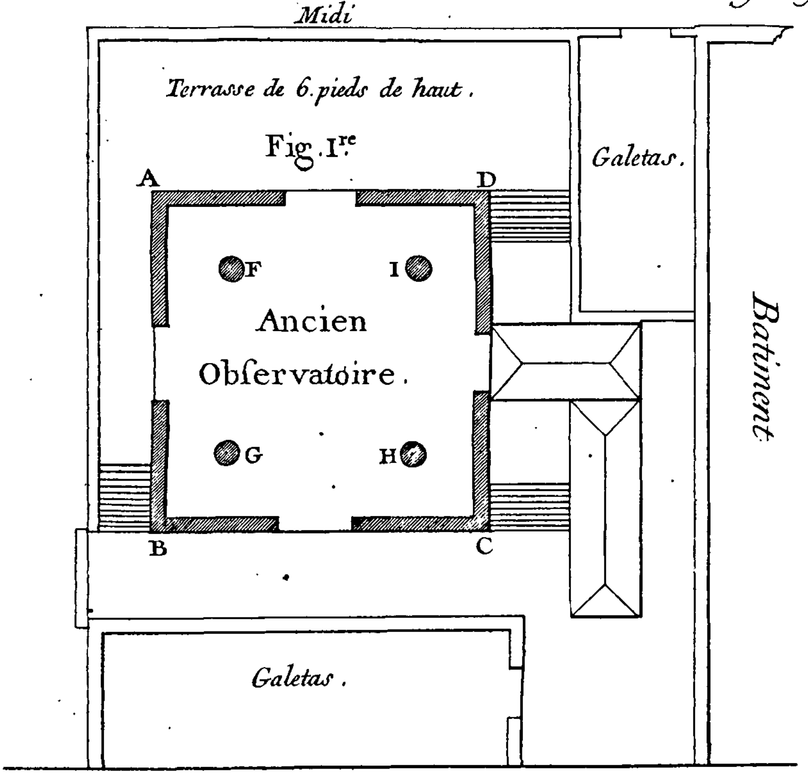
Cette bagatelle paroît mériter quelque attention de la part de nos Naturaliſtes cultivateurs; peut-être trouveront-ils qu'elle ne choque pas la bonne phyſique. Le charbon en eſt ſûrement de meilleur uſage. Hélas! pourquoi ne pas révéler ce petit ſecret à nos pauvres montagnards & aux habitans des landes, vu ſur-tout qu'il eſt au profit de la commune? Le grand malheur de notre France, c'eſt que les Colons ne poſſedent point de terres en propre, & que ceux à qui elles aſſurent un certain revenu, ne ſongent qu'à en jouir.

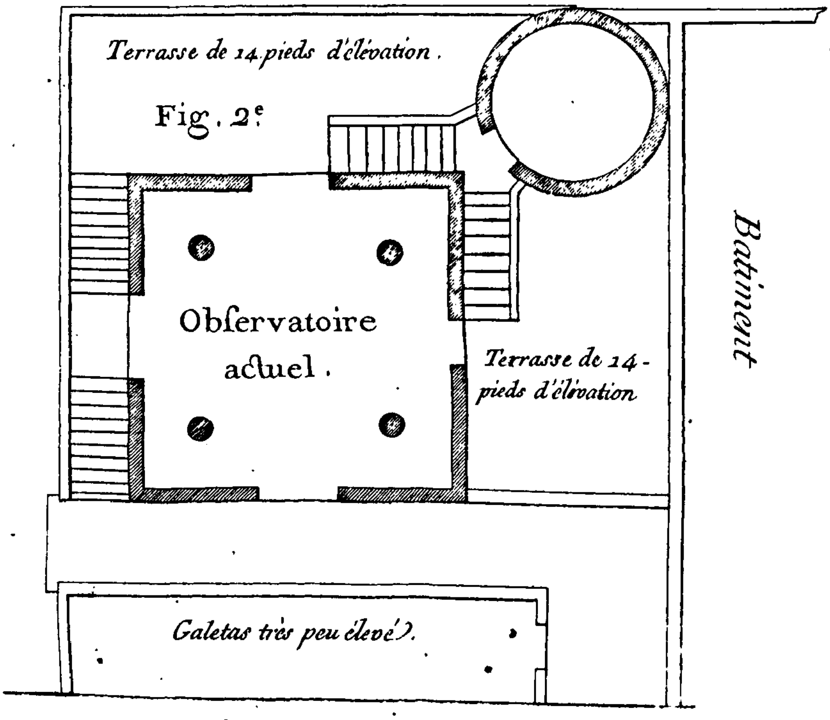
Si on eſt ſi preſſé de jouir, qu'on multiplie autant les ſaules,

les aulnes, les peupliers, les planes, &c., que les Chinois le font le long des eaux, & dans les terres marécageuſes ou humides. Du reſte, les Chinois entendent excellemment la police economique des bois. On ne peut couper qu'à condition de planter; & dans la Capitale, les vieux bois de charpente d'une maiſon ne ſont pas à la diſcrétion du Maître. S'ils peuvent ſervir en charpente, il faut qu'ils y ſoient employés encore. Il n'eſt pas queſtion de les mettre en pieces.

En général, on ne réuſſit qu'en ſe donnant bien des ſoins, en ne ſe rebutant d'aucunes difficultés, en revenant pluſieurs fois à l'eſſai, & en ſe croyant récompenſé de tout par le ſuccès. Il peut & doit être tel en effet, que tous les ſiecles nommeront avec eloge, & combleront de bénédictions ceux à qui notre France devra les grands avantages dont elle ſera en poſſeſſion pour toujours, & dont elle ſentira de plus en plus le prix ineſtimable. *See-ma-kouang*, a dit le grand *Kang-hi*, *fut le bienfaiteur de ſon ſiecle, par la ſageſſe, la bienfaiſance & la douceur de ſon miniſtere; mais quelque grande que ſoit cette gloire, elle ne tient qu'à ſon ſiecle, comme celle de pluſieurs autres grands hommes d'Etat. Malgré ſes ennemis, qui ne ſont plus, celle d'avoir enrichi la Chine d'arbres etrangers, acquiert un nouvel eclat chaque année, par les grands avantages qu'en retirent toutes les Provinces.*

Fin du Mémoire.


Midi
Terrasse de 6. pieds de haut.
Fig. 1re
A
D
B
C
F
I
G
H
Ancien
Obſervatoire.
Galetas.
Galetas.
Batiment


Terrasse de 14. pieds d'élevation.
Fig. 2e
Obſervatoire
actuel.
Terrasse de 14-
pieds d'élvation
Galetas très peu élevé.
Batiment

NOTICES

Sur différens objets d'Astronomie, de Botanique, de Chymie, &c.

Réparations & additions faites à l'Observatoire bâti précédemment dans la Maison des Missionnaires françois à Pé-king, *par M.* Collas, *Missionnaire.*

IL y a environ trente ans qu'on a bâti dans cette Maison un Observatoire quarré, A B C D (fig. 1) dont chaque face a extérieurement environ vingt pieds. Il est construit sur une voûte très-solide, & le pavé de l'Observatoire se trouve elevé de quatorze pieds au-dessus du pavé des cours. Au Midi etoit une terrasse elevée de six pieds. Cet observatoire avoit trois fenêtres à hauteur d'appui, chacune large d'environ quatre pieds, & haute d'autant, au Midi, à l'Orient & au Nord : la porte etoit à l'Occident.

F G H I sont quatre colonnes de bois, hautes d'environ sept pieds & demi, qui, avec huit autres enfermées dans les murs, soutiennent la charpente du toit. Dans cette charpente on a placé au centre un cercle de bois d'environ sept pieds de diametre; sur ce cercle posoit une lanterne qui portoit un toit conique tournant avec la lanterne. Au centre de l'Observatoire on avoit elevé un piédestal octogone, & de briques, de près de cinq pieds de haut : ce piédestal etoit creux, & recouvert par le haut. Le quart de cercle etoit placé sur ce piédestal; & on avoit pratiqué tout autour un pont qui occupoit tout l'espace entre les colonnes F G H I & le piédestal. Il etoit assez incommode, à cause du peu d'elévation de la

charpente du toit. Lorſqu'on marchoit ſur ce pont, le quart de cercle eprouvoit un trémouſſement ſenſible; il ſuffiſoit même de ſe donner quelque mouvement, lorſqu'on avoit l'œil à la lunette, pour que l'aſtre parût trembler. Le peu d'eſpace compris entre le pont & les fenêtres, ne permettoit pas d'employer de grandes lunettes, à moins qu'on ne ſe plaçât ſur la terraſſe; alors on etoit obligé, pour aller regarder à la pendule, de deſcendre une petite rampe placée en D, de paſſer ſous l'eſcalier, de deſcendre une autre petite rampe en C, & de remonter l'eſcalier; de ſorte que ſi l'on ſe trouvoit ſeul, l'uſage même d'un compteur devenoit fort incommode; que ſi l'obſervation devoit ſe faire à l'Occident, à moins que l'aſtre ne fût extrêmement elevé, le bâtiment voiſin empêchoit de rien voir de deſſus la terraſſe, qui etoit peu elevée. Le toit qui couvroit l'eſcalier ne permettoit pas d'employer la porte de l'Obſervatoire, placée à l'Occident, & il ne reſtoit que l'ouverture du toit tournant, par laquelle il etoit impoſſible de paſſer une longue lunette.

J'ai oui aſſurer que le feu P. Benoît avoit d'abord formé un plan plus commode, dont je n'ai point ſu le détail; mais que différens incidens l'avoient obligé d'en agréer un autre, qui n'avoit pas même eté exécuté complettement. Quoi qu'il en ſoit, on n'a pas tardé à trouver qu'il etoit au moins auſſi commode d'obſerver de devant ſa chambre dans une cour, ou ſous une galerie de plain-pied, telle qu'il s'en trouve devant chaque chambre: & c'eſt ainſi que j'ai fait juſqu'à préſent, en réglant la pendule avec un ancien quart de cercle de trois pieds de rayon, qui eſt plus que ſuffiſant pour cet uſage, & en employant un compteur. J'avois cependant regret de ne pouvoir faire uſage du quart de cercle de trois pieds & demi, placé dans cet Obſervatoire, avec lequel ont jadis eté faites, dans l'endroit que je viens de décrire, les obſervations qui ont ſervi à

M. Pingré pour déterminer la latitude de *Pé-king*. Voici les changemens & additions que j'ai cru devoir faire à ce bâtiment. (Fig. 2.)

J'ai fait elever la terraſſe méridionale juſqu'à la hauteur du pavé de l'Obſervatoire. J'ai converti la fenêtre méridionale en porte. J'ai fait conſtruire un eſcalier découvert à l'Orient de l'Obſervatoire, pour monter à la terraſſe. J'ai fait détruire l'eſcalier couvert qui etoit à l'Occident, & j'ai fait faire du même côté une terraſſe de plain-pied avec le pavé de l'Obſervatoire. Cette terraſſe eſt aſſez elevée pour que le toit d'un bâtiment contigu, qui eſt à l'Occident de l'Obſervatoire, ne gêne point les obſervations. En même tems j'ai fait creuſer entre le Midi & l'Occident, à l'angle de l'Obſervatoire, juſqu'à la terre ſolide; & ſur de bonnes fondations j'ai fait elever un ſolide de maçonnerie de douze pieds de diametre, que j'ai fait continuer à plein juſqu'à cinq pieds plus haut que le pavé de l'Obſervatoire & des terraſſes. L'ouvrage etant parvenu à cette hauteur, j'ai fait elever un mur circulaire de ſix pieds de haut, qui porte une ſabliere dormante, laquelle engraine une ſabliere mobile, qui porte un toit conique de quatorze pieds de diametre, & de quatre pieds environ d'elévation, dans lequel eſt une longue fente recouverte par des volets qui, de même que le reſte du toit, ſont couverts de feuilles minces de cuivre. On a mis des roulettes à la ſabliere mobile, qui repoſent ſur une lame de cuivre. La ſabliere mobile eſt auſſi entourée d'une bande de cuivre, contre laquelle appuient légérement des roulettes placées ſur la ſabliere fixe; par ce moyen le toit tourne tout entier fort librement; & la force etant aidée d'un moufle qu'on change de place à volonté, on le fait tourner ſans trop d'efforts & en aſſez peu de tems.

On monte à cette tour, ou plutôt à cette colonne maſſive;

par deux petits escaliers placés sur les terrasses. Le quart de cercle placé au centre sur un piédestal d'un pied de haut, s'y trouve libre & dégagé. L'intérieur de la tour ayant neuf pieds & demi de diametre, il se trouve assez elevé pour que le toit du bâtiment quarré qui formoit l'ancien Observatoire, ne l'empêche point d'être dirigé à l'horizon. Ayant fait détruire le petit toit tournant qui etoit au milieu, & qui eût gêné, j'ai fait recouvrir l'espace qu'il occupoit, en suivant la direction du reste du toit; & j'ai conservé une large ouverture longue de sept pieds dans la direction nord & sud, & deux autres dans la direction est & ouest, qui forment une croix avec la premiere. On a pareillement détruit l'ancien piédestal & le pont de bois : par-là l'intérieur de l'ancien Observatoire se trouve entiérement dégagé.

Lorsque les astres ne sont pas trop elevés, on peut les observer par les fenêtres ou par les portes de l'Observatoire; & s'ils sont fort elevés, par les fentes du toit, qui sont couvertes de bons volets revêtus de lames de cuivre, outre que les terrasses peuvent servir à toutes les observations qui se peuvent faire en plein air.

Un instrument des passages est d'un grand usage dans un Observatoire. On en avoit placé un dans l'endroit que j'ai fait réparer & augmenter, entre les colonnes F G (fig. 1) & le mur oriental; on a elevé un assemblage de barres de fer haut de six pieds, de la forme d'un travail de maréchal; ces barres sont scellées en bas, dans deux pierres qui sont partie du pavé, placé, comme je l'ai dit, sur une voûte solide. Au haut de cet assemblage sont les suppôts de l'axe conique de l'instrument. Sa position elevée en rend l'usage incommode, & les vérifications difficiles. On a pratiqué dans le toit, audessus de la lunette, une ouverture très-etroite, par laquelle on

où ne peut découvrir aucun objet à l'horizon, & la lunette ne peut faire une révolution sans toucher la charpente, qui a varié depuis sa construction. D'ailleurs, l'inspection seule de la lunette, de son axe & de ses supports, annonce que le tout a été fait. Je n'ai point touché à ce travail ; il faudra voir dans la suite si l'on en peut tirer parti.

J'avois examiné avant d'entreprendre les réparations dont je viens de parler, si l'on ne pourroit pas placer un instrument des passages bien fait, dans quelque endroit commode, & sans tant d'echafaudage ; mais l'etendue du terrein, & la position des bâtimens voisins, ne m'ont pas permis de prendre d'arrangement commode. Un bâtiment placé entre le Midi & l'Occident, assez près du Midi, dérobe une partie du ciel depuis l'horizon jusqu'à quelques degrés de hauteur ; mais il eût eté impossible d'elever davantage l'Observatoire, à cause de la proximité du Palais, quand même la chose eût eté d'ailleurs facile.

Ce que je viens de dire suffit pour faire connoître cet Observatoire autant qu'il est nécessaire, pour juger du détail des observations que j'espere y faire, & des raisons qui m'ont engagé à faire des changemens & des additions aussi considérables à un bâtiment construit précédemment pour servir d'Observatoire.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

Faites à Péking, dans la Maison des Missionnaires François, par M. Collas, Missionnaire, en 1775.

Emersion du 2^d^ Satellite le 22 janvier au soir.

Je l'ai apperçu à $5^h\ 36'\ 51''$, beau tems. Je l'avois déjà soupçonné quelques secondes plutôt.

Immersion du 1^er^ Satellite le 26 août au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $3^h\ 27'\ 22''$. On voyoit assez bien dans ce moment les Satellites & les bandes. Les nuages avoient couvert Jupiter quelques minutes avant l'observation, & l'ont recouvert peu après.

Fin de l'éclipse du soleil le même jour.

J'ai fait cette observation à travers quelques nuages. Le soleil etoit couvert au tems du commencement de l'eclipse; il l'a eté aussi pendant la plus grande partie de l'eclipse. A $2^h\ 19'\ 30''$, le bord du *soleil* m'a paru sensiblement arrondi : je n'ai eté cependant sûr de la fin qu'environ $5''$ plus tard.

Immersion du 2^d^ Satellite le 14 septembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $5^h\ 9'\ 50''$. Le tems etoit serein, le crépuscule assez considérable. On voyoit cependant très-bien les Satellites & les bandes; Jupiter etoit très-elevé, ce qui exigeoit une situation un peu incommode pour observer.

Immersion du 1^er^ Satellite le 11 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $4^h\ 0'\ 55''$. J'ai vu le Satellite aussi long-tems qu'il a eté possible, sans craindre d'illusion optique. Jupiter etoit près du méridien, le tems très-beau.

Immersion du 2^d^ Satellite le 16 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $5^h\ 0'\ 34''$; il y avoit des vapeurs.

Immerſion du 1^{er} Satellite le 18 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $5^h\ 56'\ 1''$. Je l'ai cependant encore ſoupçonné $15''$ plus tard. Le tems etoit fort beau ; mais le crépuſcule balançoit cet avantage.

Immerſion & emerſion du 3^e Satellite le 21 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $1^h\ 55'\ 44''$, & j'ai commencé à le revoir à $4^h\ 8'\ 49''$. Le tems etoit très-beau lorſque j'ai obſervé l'immerſion ; mais il y avoit des vapeurs conſidérables au tems de l'emerſion : & lorſque j'ai revu le Satellite, il avoit déjà recouvré aſſez de lumiere pour être apperçu ſans aucun doute, malgré les vapeurs.

Immerſion du 1^{er} Satellite le 3 novembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $4^h\ 13'\ 7''$. Le tems etoit très-beau ; j'ai jugé que je l'aurois vu encore une douzaine de ſecondes plus long-tems, ſi je n'avois eté un peu fatigué. Outre cela, le téleſcope ſe trouvoit armé du foible equipage qui ſert pour les objets terreſtres.

Immerſion du 1^{er} Satellite le 17 novembre au matin.

Je l'ai perdu de vue à $4^h\ 46'\ 16''$. Le tems etoit beau ; j'avois un peu l'œil fatigué : je me ſervois encore cette fois du foible equipage.

Occultation d'Aldebaran par la lune, le 6 décembre au ſoir.

Immerſion à $5^h\ 36'\ 13''$; emerſion à $6^h\ 34'\ 18''$.

Occultation de Régulus par la lune, le 13 décembre au matin.

J'ai obſervé l'immerſion à $7^h\ 2'\ 12''$. Je n'ai pu obſerver l'emerſion, ayant eté obligé de quitter avant le tems.

Emerſion du 1^{er} Satellite le 22 décembre au ſoir.

J'ai commencé à l'appercevoir à $7^h\ 26'\ 20''$. On voyoit les bandes paſſablement.

Emerſion du 2^d Satellite le même jour.

J'ai commencé à l'appercevoir à 8^h^ 5′ 17″. On voyoit alors très-bien les bandes & les Satellites. Lorſque j'ai apperçu le Satellite, je l'ai vu ſans aucun doute dès le premier inſtant.

Emerſion du 1^er^ Satellite le 29 décembre au ſoir.

J'ai commencé à l'appercevoir à 9^h^ 17′ 5″; beau tems; ſituation gênante. Le Satellite avoit déjà recouvré aſſez de lumiere pour être vu ſans aucun doute.

Emerſion du 2^d^ Satellite le même jour.

J'ai commencé à l'appercevoir à 10^h^ 39′ 39″; je n'ai eu de doute que durant 3 à 4″ : beau tems; ſituation gênante.

1776.

Occultation d'Aldebaran le 3 janvier matin.

Immerſion à 2^h^ 57′ 35″; emerſion à 3^h^ 31′ 8″.

Emerſion du 1^er^ Satellite le 14 janvier au ſoir.

J'ai apperçu le Satellite à 7^h^ 28′ 11″. Je l'ai vu ſans aucun doute dès le premier moment, quoique très-foible. Les bandes etoient un peu confuſes par intervalles.

Emerſion du 3^e^ Satellite le 12 février au ſoir.

Je l'ai apperçu à 7^h^ 53′ 30″ : beau tems; ſituation gênante. Le Satellite a eté apperçu un peu tard. Je l'ai vu ſans diſcontinuer, depuis le premier moment où je l'ai apperçu. Peu après l'obſervation, j'ai vu les bords de Jupiter ondoyans.

Emerſion du 1^er^ Satellite le 29 février au ſoir.

Je l'ai apperçu à 8^h^ 53′ 43″ : beau tems. Le vent agitoit un peu le téleſcope. Le Satellite a eté vu ſans aucun doute dès le premier inſtant où je l'ai apperçu.

Emerſion du 3^e^ Satellite le 26 mars au ſoir.

Je l'ai apperçu à 8^h^ 12′ 22″ : beau tems.

Immerſion du 3^e^ Satellite le 2 avril au ſoir.

J'ai entiérement ceſſé de le voir à 9^h^ 32′ 33″. Le tems etoit fort beau.

Occultation d'une petite etoile le 11 avril au matin.

Immerfion à 2h 35′ 47″ ½. Emerfion à 2h 51′ 11″ ½.

Immerfion du 1er Satellite le 21 août au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 4h 48′ 4″ : beau tems, mais grand crépuscule.

Immerfion du 2d Satellite le 7 feptembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 4h 29′ 8″ : beau tems.

Immerfion du 1er Satellite le 22 feptembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 1h 31′ 5″ : beau tems ; Jupiter peu elevé. On ne voyoit pas les bandes.

Immerfion du 1er Satellite le 29 feptembre au matin.

Je l'ai perdu de vue à 3h 26′ 55″. Il y avoit des vapeurs confidérables ; les Satellites n'etoient pas brillans.

Emerfion du 3e Satellite environ un quart-d'heure plus tard.

J'ai commencé à l'appercevoir à 3h 41′ 9″. Le tems etoit alors affez beau ; je l'ai vu fans héfiter dès le premier inftant, quoique très-foible.

Immerfion du 1er Satellite le 22 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 3h 42′ 4″. Le tems etoit fort beau : on ne diftinguoit cependant pas les bandes ; mais les Satellites etoient affez brillans.

1777.

Immerfion du 1er Satellite le 20 mai.

Je l'ai apperçu à 8h 26′ 59″. Je l'ai apperçu auffi-tôt qu'il etoit poffible. 10 à 12″ plus tard je l'ai vu fans aucun doute. Le tems etoit paffablement beau.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Par M. Collas, Missionnaire.

Le 12 juillet de cette année (1779) je fus averti un peu avant dix heures, qu'il paroissoit autour du soleil, à une grande distance, une couronne lumineuse très-brillante. Il y avoit eu ce jour-là un assez grand brouillard le matin. La bande circulaire qui formoit cette couronne, pouvoit avoir de large environ cinq ou six diametres du soleil. Au-dehors elle etoit d'une lumiere très-blanche, un peu eblouissante. Au-dedans elle etoit peinte des couleurs de l'arc-en-ciel, mais beaucoup moins marquées que dans un arc-en-ciel ordinaire. A ces couleurs succédoit un fond obscur qui alloit en s'eclaircissant vers le soleil, dont on ne pouvoit soutenir la vue. Je pris un octant, & je ramenai l'image du soleil vers le milieu de la bande lumineuse : je trouvai que le rayon de cette couronne etoit d'environ $22^\circ \frac{1}{2}$; & en *faisant* tourner l'octant, je trouvai qu'elle etoit *sensiblement* circulaire. A onze heures elle etoit aussi belle que lorsque nous la considérâmes la premiere fois. Son diametre etoit le même ; ce que nous vérifiâmes avec l'octant, M. Dollieres & moi. Vers midi, les nuages en firent disparoître une partie, & peu après la couvrirent entiérement.

La nuit du 30 au 31 octobre, j'apperçus autour de la lune une couronne pareille, mais qui n'avoit point les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce phénomene n'est pas bien rare. Comme il se trouvoit une etoile peu eloignée de cette couronne, je pris mon octant pour mesurer la distance de l'etoile à la lune, & en conclure à peu près le diametre de la couronne ; & je trouvai que le diametre de la couronne etoit d'environ 45°, comme le diametre de celle que j'avois vue autour du soleil.

Cette même année, la nuit du 5 au 6 août, grand nombre de personnes ont apperçu au ciel, quelque temps avant minuit, un globe de feu qui donnoit une grande lumiere, & qui a éclaté en faisant un bruit que quelques-uns ont comparé au tonnerre, d'autres à un coup de canon. Plusieurs Missionnaires ont entendu le bruit; je n'en sache aucun qui ait vu le globe. Des Chinois qui ont rapporté avoir vu le phénomene, les uns ont dit avoir vu un globe de feu, d'autres une grosse traînée de feu, & d'autres un globe de feu, qui s'etoit ensuite avancé laissant une trace de feu, & avoit fini par eclater: ajoutant qu'on avoit entendu le bruit peu de tems après. J'ai appris quelques jours après, qu'on avoit vu le phénomene, & qu'on avoit entendu le bruit dans différens endroits éloignés de plusieurs lieues de Péking.

LE PÊCHER,

Par feu M. Cibot, Missionnaire.

LE pêcher est un arbre si commun, si connu & si cultivé en France, que nous avons hésité long-tems si nous nous hasarderions à en parler. Tout bien considéré, il nous a paru qu'il n'y avoit aucun inconvénient à recueillir dans les Livres chinois quelques petits détails, qui, s'ils n'apprennent rien, rassureront davantage sur ce que l'on sait.

On distingue ici trois especes de pêcher; le pêcher nain, le pêcher arbrisseau, & le pêcher arbre.

Le pêcher nain n'a guere qu'un pied ou un pied & demi de haut; on le cultive dans des vases pour la beauté de ses fleurs, qui sont très-belles en effet, & sur-tout fort précoces. Les Fleuristes en comptent dix-huit à vingt sortes, ou sous-especes. La couleur, la grandeur, & le nombre des fleurs simples, doubles ou semi-doubles qui les distinguent, ont donné lieu aux classes sous lesquelles on les range chez les Fleuristes. Celle des mille-feuilles est réellement charmante. La forme que les Chinois donnent à leurs arbres nains, releve, ce semble, les fleurs innombrables qui couvrent, à se toucher, les petits rameaux auxquels elles sont attachées. Les pêchers nains ne sont pas destinés à donner des fruits : il y en a cependant à qui on en fait porter de fort beaux, & d'un goût supérieur; mais cela demande des soins infinis, & on ne peut prétendre qu'à deux ou trois, encore faut-il savoir distinguer, lors de la floraison, à quelle branche il faut les laisser. Les Jardiniers du Palais entendent fort bien cette partie; & à voir seulement leurs pêches mûrissantes, ils distinguent celles qui sont aussi bonnes à manger

manger que belles à voir, & peuvent être offertes à l'Empereur.

Les pêchers arbrisseaux ne croissent guere qu'à la hauteur de quatre à cinq pieds, & la plupart sont en buisson. On les trouve partout dans les jardins de l'Empereur. Ce goût antique s'est soutenu, parce qu'ils croissent & se suppléent aisément, ne demandent presque aucune culture, & font un spectacle de délices dans les premiers jours de printems. Plus tous les autres arbres sont nuds & dépouillés, ou d'un verd pâle & languissant, plus l'œil est charmé de voir les pêchers comme de grands bouquets de fleurs sur les collines & les rochers, ainsi que le long des sentiers, & sur le bord des bassins & des canaux. Il n'y a aucune exagération de notre part. Rien de tout ce que nous avions vu en Europe ne nous avoit préparés à l'impression que fit sur nous cette multitude de pêchers en fleurs, embellissant, à tous leurs points de vue, les paysages charmans du parc de l'Empereur. Les abricotiers, les cerisiers sauvages, & quelques autres arbrisseaux & arbres à bouquets dont ils sont entremêlés, achevent cette décoration ravissante, & forment des scenes & des enfoncemens enchantés qui charment les yeux, & que la parole ne peut décrire.

Nous ne savons pas où en sont aujourd'hui à cet egard les Provinces méridionales; mais on voit par plusieurs vers de la Dynastie des *Song*, & en particulier par une piece charmante du célebre *See-ma-kouang*, que pour faire jouir tout le monde à la fois des douceurs du printems, on avoit planté des pêchers le long des chemins & sur le bord des canaux; ce qui lui a fait dire que l'œil qui considéroit au loin les plaines immenses de *Loyang*, etoit conduit d'un village à l'autre par des guirlandes de fleurs. La belle levée qui traverse le lac *Si-hou*, est renommée dans tout l'Empire par les

pêchers & les ſaules à branches pendantes dont ſes deux bords ſont plantés. Aller voir les premiers quand ils ſont fleuris, eſt la récréation générale d'une grande ville. Voici qui mérite plus d'attention, & à quoi nous en voulons venir.

Les anciens Chinois, qui ne ſéparoient jamais l'utile de l'agréable, avoient erigé la floraiſon des pêchers en ſignal commun de la réparation des chemins, des levées, des canaux, des digues, & de pluſieurs travaux agraires. Or il arrivoit de là que dès qu'ils etoient fleuris, il n'y avoit plus à reculer; un délai eût eté une innovation. Les pêchers des bords des chemins & des canaux, des ſemis, des ſauvageons & des taillis, etoient accordés au peuple, & répartis par les chefs des villages: nous croyons même avoir vu qu'on faiſoit uſage, pour les levées, de la coupe des pêchers ou taillis, ainſi que de celle des ſaules dont ils etoient entremêlés, & qui etoient les uns en taillis, les autres en arbres etêtés ou *têtards*.

Les pêchers arbres ne viennent pas ici bien haut, & on ne le voudroit pas; mais nous trouvons que l'on a vu ceux qu'on laiſſoit monter à leur gré, croître à la hauteur de quarante & de cinquante pieds. Il paroît cependant que c'etoit une eſpece à part, & dont les fruits etoient plus que médiocres, & d'un goût aſſez commun. Quand les pluies de l'eté ne ſont pas exceſſives & finiſſent à propos, on a ici des pêches de diverſes eſpeces en grande quantité. Celles qu'on vend dans les rues ſont ſouvent d'une groſſeur prodigieuſe; nous ne nous ſouvenons pas d'en avoir vu d'auſſi groſſes en France, ni d'auſſi belles: mais elles ſont bien inférieures pour le goût. Il faut pourtant avouer que celles de *Siang-chou* (c'eſt une maiſon de plaiſance de l'Empereur) ſont comparables à ce que nous avons de plus fondant & de plus délicat en ce genre. Il y en a une eſpece

en particulier qui eſt d'un goût exquis : on attribue cela à la belle expoſition, & au ſol de la colline ſur laquelle ces pêchers ſont plantés. Cette eſpece, du reſte, eſt tardive, & d'une figure & d'une couleur peu agréables.

On claſſe ici les pêchers par la forme & la couleur, la groſſeur & la précocité de leurs fruits. Il y en a dont la chair eſt blanche, verdâtre, jaune tendre, jaune d'orange, & marbrée; quelques-uns ſont comme applatis, ronds, ovales, alongés en pointe, à pointe recourbée en bec de corbin. On parle de pêches de deux livres ou même plus. Les plus groſſes que nous ayons vues n'avoient guere que trois pouces & demi de longueur (du pied d'ici) ſur environ trois pouces de diametre : mais cela va toujours en diminuant juſqu'à un pouce; & pour la précocité, il eſt tout ſimple que dans les Provinces méridionales on mange des pêches quand nous avons à peine des ceriſes. Il eſt plus étonnant que quelques eſpeces ne mûriſſent ici que bien avant dans le mois d'octobre, & qu'on trouve le ſecret de les conſerver juſqu'en janvier, auſſi belles, auſſi fraîches, & auſſi bonnes à manger qu'au ſortir de l'arbre.

Les climats de Chine ſont trop différens de ceux de la France, pour que la maniere de cultiver les pêchers puiſſe être la même : cependant il ne ſera pas inutile de dire quelque choſe de ce qui ſe pratique ici.

Avant tout, il faut avertir que pluſieurs eſpeces de pêchers qu'on a à Péking & dans les Provinces, viennent originairement de la Perſe, du Thibet, de Samarcande, de *Ha-mi.* L'Empereur *Vou-ty*, de la Dynaſtie des *Han*, qui commença à régner l'an 130 avant J. C., faiſant ſon grand jardin, *les Grands*, dit l'hiſtoire, *lui offrirent des arbres fruitiers de différens pays eloignés, parmi leſquels etoient des pêchers à fruit jaune, à fruit fondant, à fruit qui ſe détachoit du noyau.* Un

autre texte indique les pêches applaties & à pointe recourbée en bec de corbin, *venues de* Po-se-koue (Royaume de Perse.)

Nous avons sous les yeux plusieurs autres citations & plusieurs textes originaux pour les regnes suivans, & en particulier pour les Dynasties des *Tsin*, des *Ouei*, des *Tang* & des *Song*. Il seroit inutile de les copier; mais il ne sera pas inutile de remarquer que le tribut du Royaume de *Ha-mi* en 631 & en 647, fut en partie en pêchers; & que les attentions de l'Empereur allerent, pour les premiers, jusqu'à *ordonner qu'on les plantât sur le champ dans son jardin*. C'est encore la politique d'aujourd'hui pour tout ce qui peut augmenter les ressources du peuple. Le Vice-Roi de la Province de Canton ayant fait offrir ici à l'Empereur différentes graines que les Anglois avoient apportées d'Europe, nous fûmes chargés de les aller faire semer dans le jardin de la maison européenne, qui est dans le parc de *Yuen-ming-yuen*. Ce qu'il faut conclure de cette digression, c'est que l'on a toujours eu ici fort à cœur la culture des arbres à fruit; & que plusieurs des pratiques qu'on y suit, ont pu venir originairement des etrangers, ainsi que les arbres.

Les Chinois connoissent comme nous la maniere de propager & de multiplier les pêchers en entant l'espece qu'on veut, sur des sauvageons, ou sur des pruniers, des abricotiers, des cerisiers, &c.; mais ils en font peu d'usage quand ils veulent avoir de bonnes pêches. Un fruit, selon eux, perd ses qualités primitives à être enté sur un arbre d'une autre espece; il a beau être plus gros, plus agréable à manger, il n'est jamais si sain. Si même on veut l'avoir dans toute sa bonté, il faut que le sujet qu'on ente soit provenu de l'espece qu'on y destine. En conséquence, on choisit ici les pêches les plus belles & les mieux mûries pour faire un semis. La pratique générale se réduit à creuser une fosse à l'abri d'une mu-

raille tournée au Midi, à la remplir de fumier de bœuf à la profondeur que demande l'hiver du pays, à mettre dessus les pêches la pointe en haut, mais assez séparées les unes des autres pour faciliter la transplantation, puis à les couvrir de fumier, & enfin de terre à la hauteur d'environ un pied. Quand elles ont percé dans la belle saison, & qu'elles ont fait poindre leur rejetton, on les enleve avec leur motte, & on les transplante dans les endroits qu'on leur a choisis, en prenant bien garde de leur conserver leur premiere position; en sorte que le côté tourné au Midi continue à y être tourné encore. Il y en a qui se contentent d'enterrer toutes leurs pêches dans le fumier; puis ils les en tirent à la fin de l'hiver, & en font un semis en les plantant çà & là dans les lieux qu'ils leur destinent. En général, on evite tant qu'on peut d'avoir à transplanter le pêcher, parce que sa racine, qui est foible, en souffre, & ne s'ancre plus si bien en terre : jusques-là qu'on croit nécessaire de la charger de grosses pierres pour l'obliger à piquer en bas & à s'enfoncer.

Mais quel sol, quelle exposition faut-il choisir pour le pêcher? Si l'on cherche sur-tout à se procurer des fruits doux, sains & parfumés, il faut eviter les terres basses, fortes & humides. Le pêcher demande à être dans une terre seche & pleine de gravier. Son véritable endroit est le milieu d'une colline ou d'un côteau; & sa vraie exposition est le sud-est. Il y a pourtant des Provinces où on le met au couchant, à cause des vents qui y regnent. On est ici persuadé que les fruits à noyaux, & tous les fruits fondans en général, n'ont jamais toute leur beauté que sur les hauteurs. Les sucs de la plaine sont trop abondans, & ne sont pas assez travaillés pour eux.

On ente les sauvageons au commencement de leur troisieme année; & la plupart les entent en fente, presque à fleur de

terre, afin que quand l'arbre eſt vieilli, on puiſſe le couper & avoir des rejettons francs. Il y en a pourtant qui les entent comme nous, ou même en ecuſſon. Comme l'on cherche ſur-tout à avoir de bons fruits, on laiſſe croître les pêchers ou arbres, & on ne les plie preſque jamais à la contrainte de la forme d'eſpalier : mais pour les préſerver des gelées du printems, on les chauffe de neige & de glaçons ; ou même on découvre leurs racines du côté du Nord.

A propos de neige, ſoit préjugé ou expérience, on la regarde dans toute la Chine comme le meilleur & le plus utile de tous les engrais pour les arbres à fruit. Les payſans eux-mêmes ne manquent pas de ramaſſer celle des chemins pour la porter dans leurs vergers. Dans les grandes fruiteries, on en fait des amas qu'on diſtribue aux arbres à proportion que la premiere qu'on a miſe ſe fond. Il y en a même qui s'en ménagent des baſſins, pour avoir de quoi en faire des arroſémens. Après l'eau de neige & la neige, le meilleur engrais pour les pêchers, eſt celui de leurs feuilles & de leurs fruits réduits en terreau, ou leurs cendres, & ſur-tout celles des noyaux : auſſi a-t-on grand ſoin de les recueillir. Il y en a qui accordent de mettre un peu de fumier au pied de chaque arbre ; mais ce doit être à la feuille tombante, pour qu'il ſoit comme diſſous à la pouſſe du printems.

Si le pêcher enté ne fait pas long-tems attendre ſon fruit, & en donne beaucoup ſous peu d'années, parce qu'il croît avec une vîteſſe ſinguliere, ce qui eſt ici fort ordinaire, on n'eſt que plus expoſé à le voir jaunir, languir & périr avant ſa huitieme automne. Nos Phyſiciens & nos Naturaliſtes l'expliqueront comme le leur indiquera la connoiſſance qu'ils ont de la végétation des plantes ; mais c'eſt un fait trop commun, trop notoire & trop conſtaté, pour être révoqué en doute.

Eſt-ce bien à la trop grande abondance du feu qu'il faut attribuer cette mort ſi prématurée ? Ce n'eſt pas à nous à prononcer. Il eſt certain qu'on ne la prévient qu'en retranchant une partie des racines de ces pêchers à leur cinquieme année, & mieux encore en fendant l'ecorce du tronc depuis la naiſſance des branches juſqu'à terre. Cette derniere pratique, qui fait couler un grande quantité de gomme, eſt la plus ſuivie, parce qu'elle eſt la plus sûre. On renouvelle même une opération ſi ſinguliere après quelques années, quand on voit quelques ſignes de langueur dans les pêchers, & au commencement du printems comme la premiere fois. Auſſi on les voit ſe ranimer & ſe charger de fruits, qu'on dit meilleurs & plus ſains. Du reſte, les Jardiniers ont l'attention de ne laiſſer à leurs pêchers que des pêches bien formées, bien placées, pour groſſir & mûrir; bien diſtribuées ſur les différentes branches, & *bien comptées*, comme dit le Jardinier du village, *afin qu'elles ne ſouffrent pas, ou ne faſſent pas ſouffrir la branche qui les nourrit. Une mammelle n'a pas aſſez de lait pour deux nourriſſons; ici une branche a aſſez de feu pour beaucoup de fruits.*

Quand un pêcher vieillit, il y en a qui le coupent en têtard; d'autres preſque à fleur de terre, un peu au-deſſus de l'endroit où il a eté enté; & les nouvelles branches qu'il pouſſe, donnent bientôt du fruit. Le mieux cependant eſt de les enter.

Les Chinois prétendent, & ſoutiennent comme prouvé par le fruit, qu'à enter & réenter ſur ente, le fruit d'un arbre va toujours en ſe perfectionnant. Cette aſſertion eſt aſſez curieuſe & aſſez intéreſſante pour mériter qu'on confie à quelque bon Jardinier le ſoin de faire des expériences, pour conſtater ſi elle eſt vraie, juſqu'où elle eſt vraie, & ſi elle a egalement lieu ſur tous les arbres à fruit. Une découverte en ce genre peut conduire à bien d'autres; mais il faut ſe ſouvenir qu'il ne s'agit

que de jeunes plants provenus de l'arbre avec lequel on les ente & réente. Le mot de *Tai-tchi* dit au mieux la façon de penser d'ici, & nous paroît plein de sens. *Soit qu'on accouple le cheval avec une âneſſe, ou un âne avec une jument, on n'aura qu'un animal défectueux & imparfait, quelques bonnes qualités qu'on lui trouve d'ailleurs, & qu'il ait réellement. C'eſt par de beaux chevaux & de belles jumens, par de beaux ânes & de belles âneſſes, qu'on parviendra à perfectionner leurs eſpeces : or il en eſt de même des arbres & des entes. La nature s'imite elle-même dans toutes ſes voies, ou plûtôt ſuit toujours la même. Autant on gagne à l'aider, autant on ſe trompe en voulant la dominer & lui faire violence. Une pêche-prune, une pêche-figue-caque, une pêche-ceriſe par le ſecours de l'ente, ne vaudra jamais la pêche-pêche.*

Dût-on rire de notre ſimplicité, nous ajouterons qu'il y a eu ici des Médecins qui ont prétendu que les fruits altérés par la pratique d'enter une eſpece ſur une autre, le pêcher par exemple ſur le prunier, ne ſont plus les mêmes, perdent de leurs qualités propres & primitives, & deviennent moins ſains. Ils vont même juſqu'à attribuer à cela pluſieurs mauvaiſes qualités des pêches modernes abſolument inconnues des Anciens ; mais en convenant qu'il eſt viſible qu'elles ſont plus mal-ſaines dans les cantons que la Nature n'a pas deſtinés au pêcher, où les Anciens n'en avoient point planté, & où ils ne réuſſiſſent qu'à force de ſoins.

Les arbres qui croiſſent aiſément, qui donnent leur fruit en ſon tems, & un fruit bon & ſain, voilà les arbres, dit le Recueil impérial des doctrines univerſelles, *dont on doit encourager, augmenter & perpétuer la culture dans chaque diſtrict. La récolte en ſera toujours plus facile, plus sûre, plus abondante, parce que la Nature en fait pour ainſi dire tous les frais ; &, ce que les Officiers ne doivent jamais perdre de vue, n'expoſera jamais*

le peuple aux maladies que causent les fruits qu'on n'obtient du sol & du climat qu'à force de soins.

Ces paroles nous ont d'autant plus frappés, que sur les souvenirs qui nous restent, il nous semble qu'il en est ainsi chez nous. A Paris même, on dit les cerises, les prunes, les muscats, &c. de tel endroit, pour indiquer ce qu'on connoît de meilleur & de plus sain. Or, tout le monde sait que ces fruits croîssent comme d'eux-mêmes dans ces endroits, & que *la Nature en fait pour ainsi dire tous les frais.* Il ne nous appartient pas de revenir sur tout cela par aucune réflexion, ni d'insinuer comment & jusqu'où le Ministere public pourroit favoriser les Colons de chaque canton. Mais s'il en etoit des raisins dont on fait le vin, comme des fruits, peut-être seroit-il aussi bien d'examiner quelle est l'espece de vigne que la Nature a adoptée, & qui a réussi en chaque endroit, que de tant raffiner sur la façon de faire le vin, qui, telle qu'elle puisse être, ne corrigera jamais les mauvais raisins, & ne suppléera jamais les bons.

Pour revenir à nos pêchers, que nous avons eu sur-tout en vue dans tout ce que nous venons de dire, si l'on veut qu'ils donnent de bon fruit & en quantité, il faut supposer avant tout que le sol, le climat & l'exposition, doivent être consultés & crus même pour une espece plutôt que pour l'autre. Cette espece bien connue, la culture sera aisée, & la pratique de l'ente sur ente pourra peut-être avoir de bons effets. Nous n'avons plus qu'un mot à ajouter sur les punaises & sur les autres insectes qui désolent cet arbre & le font sécher.

On assure dans plusieurs livres, que pour exterminer les punaises il faut arroser le pêcher avec du bouillon froid de tête de cochon : mais cet arrosement doit être fait entre deux terres & en tems sec, afin qu'il aille mieux aux racines, & ait toute

ſa force. S'il ne réuſſit pas la premiere fois, il faut en recommencer un ſecond; mais on ne ſera pas dans le cas, dit-on, d'en venir à un troiſieme. Nous trouvons que quelques Jardiniers ont imaginé de faire des fentes à l'ecorce du tronc, puis d'inſinuer de ce bouillon dans ces fentes, & de les couvrir après de chiffons ou de mouſſe bien humectés de ce bouillon par forme de compreſſe, & que cela leur a réuſſi. Quant aux inſectes, vers, &c. on a recours au *Tang-yeou*, qu'on n'a point en Europe, & auquel on pourroit ſuppléer, ce ſemble, avec de la térébenthine, qui eſt d'une odeur preſque auſſi forte & auſſi déſagréable. Il ne s'agit que d'en imbiber quelques morceaux de toile, ou encore mieux d'ecorce, quelle qu'elle ſoit, & de les attacher aux branches d'où l'odeur peut mieux ſe répandre. Nous trouvons que de vieilles lampes de bambou, c'eſt-à-dire, bien pénétrées d'huile & bien puantes, ſuſpendues çà & là aux branches de l'arbre attaqué, ſont encore plus efficaces. Nous ne donnons ces expédiens que pour ce qu'ils valent; mais comme ils indiquent que les odeurs fortes, déſagréables, réſineuſes, d'huile rance, &c. chaſſent les vers, chenilles, &c. nos Naturaliſtes trouveront bien le moyen de les perfectionner. Qu'ils ne s'attendent pas cependant à réuſſir toujours. *Il faut*, dit *Lu-tchi*, *que nous ſentions notre impuiſſance dans les plus petites choſes, & que l'inſecte, que nous ne diſtinguons qu'à peine, terraſſe notre orgueil comme les léopards & les tigres. Combien de fois un ver né & crû dans le cœur d'un fruit dont la beauté nous charme, le devore-t-il ſous nos yeux, ſans que nous le ſoupçonnions, & ne nous en laiſſe que la peau?*

Un Poëte ou un Littérateur feroit une ample moiſſon de poéſies, d'anecdotes, de moralités, & un Médecin de recettes & de remedes, dans la compilation en trois volumes ſur le pêcher, que nous avons ſous les yeux. Nous nous bornerons

à toucher quelque chose d'un article pour lequel nous demandons quelque attention : voici de quoi il s'agit.

Les Chinois, qui subsistent en corps de nation depuis le commencement de leur Monarchie, c'est-à-dire, depuis le tems des premieres emigrations après le déluge, & deux mille ans au moins avant J. C. ; les Chinois, dis-je, ont conservé long-tems l'histoire des premiers âges, soit dans leurs livres, soit dans leurs traditions : il n'y a aucun doute à former sur ce point. Leurs livres les plus anciens ont péri ; ils n'ont sauvé des grands naufrages, des révolutions générales, qu'une partie de leurs livres nationaux antiques ; & les traditions primitives, altérées en mille manieres, puis mêlangées de fables, enfin corrompues par l'idolâtrie, ne sont plus aujourd'hui qu'un chaos : mais ce chaos n'est pas sans aucun rayon de lumiere. Plusieurs de ces traditions, quoique défigurées, se rapportent trop juste aux récits les plus merveilleux & les plus surnaturels des livres saints, pour pouvoir y méconnoître la croyance des premiers âges. Nous oserions presque mettre de ce nombre celles qui regardent le pêcher. Les unes en font un arbre de vie, les autres un arbre de mort. Nous laissons aux Savans à examiner s'il répugne au texte sacré que l'herbe de vie & l'arbre du fruit défendu, n'aient eté que différentes especes du même arbre, & si l'un ou l'autre a eté indiqué par les Anciens comme ayant eté un pêcher. Les traditions chinoises se seroient méprises sans conséquence sur ces deux points, parce que l'essentiel est le fait, & elles l'attestent. Nous-mêmes, en en faisant mention, nous ne prétendons qu'engager les Savans à faire des recherches, & à voir si, au sujet du pêcher, auquel on n'a peut-être jamais pensé en Occident chez les Commentateurs, on ne trouveroit pas quelques traditions anciennes sur l'arbre de vie, ou sur l'arbre de la science du bien & du mal.

Il est de fait que les pêches alongées en pointe, d'une belle grosseur, & colorées d'un béau rouge d'un côté, sont regardées ici comme le symbole d'une longue vie. En conséquence de cette persuasion nationale, antique, & dont on ne trouve pas l'origine, ces pêches entrent dans tous les ornemens en peinture & en sculpture, qu'on fait dans les appartemens, meubles, &c.; & sur-tout dans les présens de congratulation, félicitation, conjouissance, qu'on offre à ses supérieurs & à ses égaux. On en conserve pour les présens de la nouvelle année; & au défaut de véritables, on en offre en email, en porcelaine ou pierres colorées, &c. Les traditions générales sur l'arbre de vie ont eté, je crois, indiquées par d'autres : voici quelques textes Anciens sur le pêcher & ses fruits.

Selon le *Chin-nong-king : la pêche* Yu *empêche la mort & eternise la vie. Si on n'a pas pu la manger assez à tems, elle conserve le corps sans corruption jusqu'à la fin du monde.* Selon le *Chin-y-king : il y a du côté de l'Orient un pêcher dont l'amande du fruit, mangée, eternise la vie.* Selon le *Chou-y-ki : quiconque en mange des fruits* (du pêcher *Yu* de la montagne *Koue-liou*) *obtient une vie immortèlle.* Selon le *Chin-hien-kan : le pêcher d'immortalité ne produit qu'un fruit en mille ans ; mais il délivre de la faim pour toujours.... Ce fruit est d'une beauté & d'une odeur qui ne sont pas de ce monde.* Selon le *Chin-hien-thouen : Kao ayant mangé de la gomme de ce pêcher* (à fruit de santé) *devint immortel.*

Nous pourrions citer encore bien d'autres textes; mais nous nous contenterons de remarquer qu'il a toujours eté question de pêches dans les fruits d'immortalité, dont on a bercé les espérances de *Tsin-chi-hoang*, de *Vou-ty*, des *Han*, & des autres Empereurs qui prétendoient ne pas mourir; puis, ce qui est bien plus singulier, qu'on a attribué & qu'on attribue,

encore au pêcher la force de résister aux mauvais esprits, de les ecarter, & de rompre les maléfices, &c. par une vertu venue du Ciel : *comme etant plein de toute la force de la Nature,* dit le livre *Tse-tsou-soui-chi-ki*, *il repousse & dompte tout maléfice, & réprime les cent démons.*

Quant aux rapports de je ne sais quelle espece de pêcher avec l'arbre de la science du bien & du mal, & de ses pêches avec le fruit défendu, ils ne sont pas si nettement enoncés. Il est bien dit en général que certaines pêches ne pouvoient pas entrer, chez les Anciens, dans les offrandes des sacrifices, & qu'elles etoient funestes ; que toute pêche à double amande donne la mort ; enfin, que la floraison prématurée & trop précoce d'un certain pêcher, annonce de grandes calamités, *&c.* : mais tout cela est trop vague, & ne mérite aucune attention sans quelques textes. Selon *Pin-y-lou : c'est la mort qui fait craindre le pêcher, comment le Sage ne le craindroit-il pas ?* Selon le *Sin-lun : dans le jardin* Yang *etoit le pêcher de mort ; dès qu'il s'en fut approché, il sentit qu'il mourroit.* Selon *Sun-lan-tsée : la pêche-prune a une beauté qui ravit ; mais elle donne la mort après.* Selon le *Fong-sou-tong : il est parlé dans le livre de* Hoang-ti, *de deux freres de la premiere & de la plus haute Antiquité, qui trouverent sur la montagne un pêcher sous lequel etoient cent démons, pour causer la mort de l'homme, & le perdre pour jamais.* Ce texte est d'autant plus curieux, qu'il est dit dans le *Lié-tchouen*, au sujet des maux qui affligent la terre : *l'arbre d'intelligence a eté la cause & l'occasion du péché.*

NOTICES

sur le Mou-chou-kuo-tſée, *le* Chou-keou, *& le* Tſée-tſaó, *par feu M.* CIBOT, *Miſſionnaire.*

LE *Mou-chou-kuo-tſée* eſt un arbre ſur lequel nous n'avons rien trouvé juſqu'à préſent dans les livres de Botanique chinoiſe. Un Peintre l'ayant remarqué dans un Miao bâti au bout du fauxbourg de la Porte de l'Occident, à l'occaſion de la ſoixante-dixieme année de la feue Impératrice mere, il en prit une petite branche & nous l'apporta. La multitude de ſes galles nous etonna. Nous entreprîmes des recherches, & nous avons eu la patience de les continuer près d'une année, mais inutilement. Le *Mou-chou-kuo-tſée* eſt un arbre etranger à Pé-king; on ne le connoît que dans le Miao dont nous avons parlé. Comme nous ne pouvions l'y aller voir, nous y avons envoyé des gens qui ſont entrés dans le Miao impérial. Tout ce que nous avons pu recueillir de leurs réponſes à nos queſtions, c'eſt qu'on ne ſait point, au Miao même, d'où eſt venu cet arbre; qu'il eſt gros, haut & branchu comme un acacia; que ſes galles ſont multipliées à l'infini; que les petites branches en donnent de nouvelles au printems; qu'elles ont alors un goût de noiſettes, qui les fait manger avec plaiſir; que pluſieurs font ſécher les petites branches où elles ſont, & que les autres font corps avec elles, & diſparoiſſent en s'y fondant en quelque façon. Ces galles, comme celles de tous les autres arbres, doivent leur naiſſance à l'inſecte qui prend vie & croît dans l'intérieur. Nous en avons trouvé un au mois d'août dans des galles aſſez groſſes, & nous avons remarqué qu'il prépare ſa ſortie de loin, & n'a qu'un peu d'ecorce à forcer pour faire le trou par où il ſort & s'envole.

Du reste, nous avons eu beau mettre de la couperose dans l'eau où nous avions fait infuser plusieurs de ces galles, elle n'a point noirci, & n'a fait que devenir un peu brune, de blanchâtre qu'elle etoit, & changer son odeur aromatique en urineuse, à ce qu'il nous a paru. Il seroit inutile de demander quelle sont les fleurs, & comment viennent les fruits du *Mou-chou-kuo-tsée* ; on ne lui en connoît pas ici. Le nom même qu'on lui donne, nous paroît un nom populaire & de Pé-king ; il signifie à la lettre, *arbre à fruits de bois*.

Le *Chou-keou* peut devenir un arbre précieux pour la France. Les Chinois le rangent dans la classe des mûriers. A dire vrai, il paroît lui appartenir ; ses feuilles sont aussi variées & dans le même goût ; son tronc & ses branches ont à peu près la même forme. Il y en a qui ne portent que des fleurs mâles ; d'autres ne portent que des fleurs femelles, & il est rare de voir des fleurs mâles & des fleurs femelles sur le même pied. Enfin, les fruits de cet arbre & ceux du mûrier ont de la ressemblance, au moins pour les Botanistes. Du reste, il n'est pas plus délicat que le mûrier, & réussit egalement dans toute la Chine, jusques dans les plus mauvais terreins. Néanmoins les climats chauds lui conviennent mieux ; ses fruits y sont plus agréables, plus sains, & d'un usage plus sûr pour la Médecine, qui n'ose pas se risquer avec les autres ; & comme il y croît mieux & plus promptement, il y est d'un meilleur rapport. Ce dernier point demande quelque explication.

L'ecorce du *Chou-keou*, qui touche au bois, est fine, blanche, filamenteuse & soyeuse, de façon qu'on en fait de jolie toile pour les habits du grand eté, mais sur-tout du papier. Un arpent de terre planté en taillis, qu'on coupe de trois ans en trois ans, tout compensé, est d'un aussi bon revenu

que s'il etoit en riz. Voilà ce qui nous a fait dire d'abord que cet arbre pourroit devenir précieux pour la France, s'il y réussissoit ; ce qu'on a lieu d'espérer. De quel secours n'y seroit-il pas ? Ajoutons qu'en faisant une incision à son ecorce au printems, on en tire un suc laiteux, avec lequel on fait la meilleure colle qu'on connoisse pour les livres & pour tout ce qui est en papier. Les Chinois disent qu'elle colle pour toujours, & que les vers & les mittes en craignent même le voisinage.

Le *Chou-keou* ressemble encore au mûrier, en ce qu'il se sème par-tout de lui-même, & demande autant de soins pour réussir en semis. Nous avertissons qu'en le semant avec du chanvre dans une terre un peu humide & bien labourée, il montera assez haut dès la première année. Les livres indiquent comme une pratique sûre, de ne pas arracher le chanvre, & de mettre le feu au semis, quand la terre etant durcie depuis long-tems par le froid, il vient un vent de nord un peu vif qui force la flamme à ne faire que voltiger & courir. Par ce moyen, auquel quelques-uns ont recours jusqu'à deux ou même trois fois, on fortifie pour toujours les racines de son semis, & on se prépare un vigoureux taillis. Enfin, les fruits du *Chou-keou* de Péking & des environs, sont aussi insipides & aussi peu sains que ceux du mûrier. On dit pourtant que les arbres entés & cultivés, en portent de plus gros & de meilleurs ; mais comme ils mûrissent dans le tems des grandes pluies, les précautions qu'il faut prendre pour les conserver, demandent trop de soins.

Le *Tsée-tsao* est une plante annuelle, venue originairement des environs de la grande muraille, du côté du Nord. On la seme assez tard à Péking ; c'est-à-dire, dans le milieu du printems ; mais c'est pour une raison qui n'a pas lieu en France. Ceux

qui veulent en avoir dans des vases, & la faire ramper sur des treilles & sur des berceaux (car elle rampe & s'etend prodigieusement), lui ménagent une exposition où elle ait peu de soleil, & le frais du Nord. Ses fleurs sans calice sont d'un rouge de carmin charmant quand elles sont en bouton, ne s'epanouissent jamais, & laisseroient croire, au premier coup-d'œil, qu'elles n'ont ni etamines ni pistil, quoique les etamines soient très-joliment attachées aux pétales, & le pistil d'une figure distinguée. Les pétales des fleurs, d'abord d'un si beau carmin, verdissent, s'enflent, se collent sur la graine qu'elles enveloppent, forment une espece de pulpe qui s'amollit, se colore, devient fondante quand elle est mûre, & donne un rouge très-agréable. Les montagnards des environs de la grande muraille tirent parti des graines les mauvaises années, & ont je ne sais quelle maniere de les préparer en bouillie. Enfin, on tire une jolie teinture rouge de ces graines dans les Provinces du Nord. Nous avions eu la pensée de donner la notice de leur procédé, mais il ne s'agit que d'une teinture populaire & pour le village.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS,

MISSIONNAIRE A PÉKING,

Sur la Quinteſſence minérale de M. le Comte DE LA GARAYE.

VOICI un objet ſur lequel je ſouhaiterois fort que quelque Chymiſte-Médecin voulût bien me donner quelques eclairciſſemens ; & s'il jugeoit à propos d'entrer en correſpondance avec moi, je ſerois peut-être à portée, avec le ſecours de ſes inſtructions, de lui communiquer différentes remarques ſur ce qui ſe préſente dans ce pays-ci de relatif à ſon art.

Je ſuis fort lié avec un Miſſionnaire Portugais qui exerce ici la Médecine, & qui eſt eſtimé bon Praticien. Je le trouvai un jour occupé à préparer du ſafran de mars, dont il me dit qu'il etoit obligé de faire grand uſage, les maladies pour leſquelles le mars eſt un ſpécifique, etant aſſez communes ici. Je lui parlai, à cette occaſion, des différentes préparations de mars de M. le Comte de la Garaye, & en particulier de la quinteſſence minérale dont M. Macquer a rendu compte dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, de l'année 1755, page 31. Il me témoigna grande envie de faire uſage de cette préparation ; cependant le vitriol bleu, qui ſert à diſſoudre le mars, lui faiſoit peine. Je lui dis que le vitriol bleu, dans la diſſolution duquel on jette une quantité ſuffiſante de limaille de fer, forme une diſſolution de vitriol martial, qu'on peut retirer ſans mêlange de vitriol bleu ; qu'il devoit arriver la même choſe dans la préparation de M. de la Garaye ; & j'ajoutai que j'avois un moyen sûr de découvrir, après que la préparation auroit eté achevée, s'il y reſtoit du cuivre, & que je lui rendrois ſenſible, par des expériences de comparaiſon, la pré-

fence & l'abfence du cuivre. Il jugea que dans ce cas-là ; & en prenant encore certaines précautions que la prudence indique, il pourroit tirer parti d'un remede recommandé par des perfonnes dont le témoignage ne peut être fufpect ; & nous conclûmes que j'effaierois de faire cette préparation. Je favois, à la vérité, que le cuivre pouvoit abfolument être tellement combiné avec d'autres matieres, que fon ufage intérieur ne fût pas nuifible, ainfi qu'il arrive dans l'ufage du fel fédatif, dans lequel on convient aujourd'hui qu'il fe trouve une certaine quantité de cuivre. Je favois auffi que d'habiles Médecins ont prefcrit des remedes dans lefquels entre le vitriol bleu, fans que le cuivre qui en fait la bafe, foit entiérement exclus de la préparation. Tel eft un remede qu'on trouve décrit dans le *Traité des Maladies par M. Helvétius*, pag. 368, tom. 2, edition de 1736, qu'il donne comme eprouvé par une longue expérience.

Mais outre la répugnance univerfelle pour tout remede intérieur foupçonné de contenir du cuivre, ce que dit M. Macquer dans le même Mémoire, fur les mauvais effets du cuivre pris intérieurement, me perfuadoit affez qu'il ne devoit refter aucun atome de cuivre dans la quinteffence minérale ; & j'etois en conféquence bien eloigné de jamais livrer la préparation que j'avois envie de faire, fans m'être auparavant bien affuré qu'elle etoit exempte de cuivre.

Je fis acheter du vitriol bleu : on m'en apporta d'abord qui n'etoit pas pur ; à la couleur on pouvoit juger qu'il contenoit du fer. Le thé, qui fait fur le vitriol martial un effet approchant de celui de l'infufion de noix de galle, y décela une quantité confidérable de fer. J'en fis chercher d'autre, & j'en obtins qui etoit parfaitement bleu, en affez beaux criftaux, & dans lequel il n'y avoit point ou bien peu de fer. J'en réduifis

environ une demi-livre en poudre fine ; je mêlai cette poudre avec le double de son poids de limaille de fer bien nette ; je l'humectai avec une certaine quantité d'eau suffisante pour la réduire en pâte grossiere. La matiere prit d'abord la couleur de cuivre rouge, & s'echauffa avec toutes les circonstances décrites dans le Mémoire de M. Macquer. Je continuai d'humecter de tems en tems ; mais la chaleur cessa plus vite qu'il n'est dit dans le Mémoire. Au bout d'environ huit heures, elle n'étoit plus sensible. Il régnoit alors dans l'air une chaleur de vingt degrés. J'attendis que les vingt-quatre heures fussent ecoulées, après lesquelles je broyai la matiere, qui etoit encore un peu humide, dans un vase de porcelaine. Je me préparois à la porter dans une espece de cave médiocrement fraîche, lorsque je m'apperçus que la matiere s'échauffoit de nouveau, de maniere à ne pouvoir presque y tenir la main. Cette chaleur a ensuite diminué peu-à-peu, & a eté sensible pendant une vingtaine d'heures, au bout desquelles j'ai porté le vase dans un petit souterrein : je l'y ai laissé huit jours. La matiere, au sortir, ne paroissoit point humide ; je l'ai broyée de nouveau ; je l'ai humectée, & j'ai conservé la préparation dans ma chambre, où il continuoit de régner une chaleur d'environ vingt degrés. Comme il n'est pas dit dans le Mémoire qu'au bout des huit jours, après avoir de nouveau humecté la matiere, on doit continuer à la tenir toujours dans un lieu frais, j'ai pensé que cette circonstance n'etoit pas nécéssaire. Je l'ai humectée plusieurs fois, la laissant sécher chaque fois, & observant à chaque fois que je l'humectois, de bien remuer la matiere pour que le tout fût humecté uniformément. J'ai employé plus de deux mois à réitérer cette opération ; & durant ce tems, j'ai broyé plusieurs fois la matiere lorsqu'elle etoit seche.

Dans les commencemens, la matiere avoit une couleur mêlée de gris de fer & de jaune. Un peu de cette matiere broyée bien fin, avoit une couleur jaunâtre, foible & un peu sale. Sur la fin la matiere avoit une couleur brune; & broyée bien fin, elle formoit un assez beau jaune. J'ignore si c'est la belle couleur de safran de mars à laquelle on doit reconnoître que l'opération est finie. Dans les commencemens, peu après que la matiere avoit eté humectée; elle s'echauffoit sensiblement; mais sur la fin, cela ne produisoit aucune chaleur sensible. Chaque fois cependant qu'après avoir humecté la matiere je la remuois avec des bâtonnets de fer que j'avois auparavant eclaircis, ces bâtonnets se couvroient d'une couche de cuivre rouge : preuve qu'il y avoit encore du vitriol bleu qui n'etoit pas décomposé. Il me vint en pensée que le vitriol n'avoit peut-être pas eté réduit en poudre assez fine, quoiqu'elle m'eût paru l'être assez dans le tems de la premiere opération; mais je pensai aussi que dans ce cas les triturations & les humectations réitérées auroient dû y remédier. Au bout de près de trois mois, voyant que la matiere ne s'echauffoit plus, & que la couleur n'embellissoit point, j'ai pris une petite quantité de cette matiere, que j'ai broyée en y versant de l'eau suffisamment pour en tirer la teinture rouillée, qui, etant filtrée, doit faire la quintessence minérale. Cette teinture etant filtrée, sa couleur différoit de la dissolution du vitriol verd, & de celle du vitriol bleu, & tenoit à-peu-près un milieu entre les deux. La lame de fer que j'y plongeois, rougissoit sensiblement & assez vîte. Je jettai alors une certaine quantité de limaille de fer dans cette dissolution; la couleur changea petit à petit, & prit à-peu-près la couleur d'une dissolution de vitriol verd, à laquelle je la comparai : alors elle ne rougissoit plus la lame de fer polie. J'aurois pu faire la même opération sur toute

la matiere que j'avois préparée ; mais ce n'eût pas eté la préparation de M. de la Garaye toute pure.

Toute la matiere que j'avois préparée paroissoit réduite en rouille ; & je pensai que les acides ayant peu d'action sur la rouille, j'aurois beau continuer les humectations & les dessications, la rouille ne dégageroit pas l'acide vitriolique qui restoit uni au cuivre. Je pensai aussi que l'acide vitriolique agissant plus foiblement sur le fer lorsqu'il est concentré, que lorsqu'il est uni à une certaine quantité de phlegme, je n'avois peut-être pas assez arrosé la matiere chaque fois ; mais il me paroissoit que la quantité d'eau que j'avois employée chaque fois, ne pouvoit être augmentée sans aller au-delà de la signification des mots *arroser, humecter.*

Depuis que la matiere avoit eté retirée du petit souterrein, j'avois employé chaque fois deux à trois onces d'eau pour l'arroser. Je crus que peut-être le fer d'ici n'etoit pas capable de dégager autant d'acide vitriolique, qu'une pareille quantité de fer d'Europe ; je pris le parti de partager en deux la matiere sur laquelle j'avois opéré. J'en laissai la moitié dans son vase ; je mis l'autre dans un vase neuf, avec un poids à-peu-près égal de limaille de fer neuf ; j'en fis une pâte grossiere : le mêlange s'echauffa de nouveau, de maniere que dans le tems de la plus grande chaleur, on n'y pouvoit tenir la main longtems. Ce mêlange conserva une chaleur sensible pendant environ douze heures. Je l'ai ensuite séchée & humectée plusieurs fois. Les premieres fois produisirent encore une chaleur sensible ; mais quoique les dernieres n'en excitassent aucune, les bâtonnets de fer employés pour remuer la matiere, se couvroient toujours d'une couche de cuivre rouge, qui montroit qu'il y avoit du vitriol bleu qui n'etoit pas décomposé ; & un peu de cette matiere ayant été broyée avec une quantité suffi-

ſante d'eau, que j'ai enſuite filtrée, cette diſſolution rougiſſoit ſenſiblement & aſſez vîte la lame de fer polie. L'autre partie du mêlange, ſéchée encore & arroſée pluſieurs fois, avoit conſervé, à plus forte raiſon, la même propriété.

On manque ſouvent une expérience la premiere fois qu'on la tente; après l'avoir manquée on la recommence, en s'y prenant de pluſieurs manieres dans les points où il peut y avoir du doute : mais quoique j'aie envie de le faire, j'ai penſé que je pourrois bien encore ne pas réuſſir. C'eſt pourquoi j'ai cru qu'on me pardonneroit d'expoſer ſimplement le fait, & de prier qu'on voulût bien me donner les eclairciſſemens que l'expoſé que je viens de faire indiquera être néceſſaires, & relever les erreurs où mon expoſé fera voir que je ſerai tombé. Je ſerois bien aiſe auſſi de ſavoir quelle quantité de quinteſſence minérale on retire d'ordinaire, d'une demi-livre de vitriol bleu, mêlée à une livre de limaille de fer. Car il eſt bien clair que, lorſqu'à la fin de l'opération on broie la matiere, en verſant de l'eau à pluſieurs repriſes tant qu'il ſort une eau jaune & rouillée, ſi, pour avoir mis chaque fois trop d'eau, on a une trop grande quantité de quinteſſence minérale, elle ſera plus foible, & dans l'uſage il faudra augmenter la doſe. Cette liqueur ſe conſerve-t-elle long-tems ſans s'altérer? Lorſqu'on en a mêlé un certain nombre de gouttes dans une pinte d'eau, s'altere-t-elle auſſi vîte que certaines eaux minérales? C'eſt ſur quoi je ſerois auſſi bien aiſe de ſavoir ce qu'on a eprouvé en Europe. S'il y a d'autres avertiſſemens néceſſaires, je les recevrai avec beaucoup de plaiſir & de reconnoiſſance.

NOTICE

Sur le Cinabre, le Vif-Argent & le Ling-cha, *par feu M.* *Cibot, Missionnaire.*

A En croire la Philosophie chinoise, le traitement des maladies etant un besoin commun à tous les hommes, il en faut raisonner comme de ceux de la nourriture & des vêtemens; c'est-à-dire, poser en principe qu'il doit être très-aisé d'y satisfaire. Ce n'est pas ici le lieu de détailler comment elle fait intervenir la providence du *Tien* pour le prouver, & insiste fortement sur l'abandon où elle auroit laissé la plupart des hommes, s'il falloit un monde de remedes savamment préparés pour guérir leurs maladies. Ce que nous voulons dire & faire observer, c'est que, forte de ce grand principe, qu'elle appuie de la croyance & de la pratique des Anciens, elle est venue à bout de subjuguer les idées publiques, & de persuader universellement que peu de remedes suffisent, & que leur multitude seroit un luxe aussi ridicule, aussi injuste & aussi funeste, que celui des tables & des habits. « Un manœuvre, » un charbonnier ont autant de droit de guérir de leurs mala- » dies, que le Vice-Roi de la Province, dit *Yang-tchi.* Où en » seroient-ils s'il leur falloit des remedes dispendieux & diffi- » ciles à trouver? Si l'on me répond qu'ils guérissent) ce qui » est très-vrai) avec des remedes fort simples, comme ils se » nourrissent avec des alimens très-communs, & se couvrent » d'habits faits sans art, je n'en veux pas davantage; & il » faut qu'on m'accorde que la société n'a pas plus besoin des » raffinemens de la pharmacie, que de ceux de la cuisine & » de la tisséranderie ».

Quoi qu'il en soit de cette doctrine & de la sorte de poids dont

dont il faudroit se servir pour la mettre dans la balance & la bien apprécier, il est de fait que la Chine, qui a donné plusieurs fois dans le goût de la multitude des remedes, & des remedes chymiques même les plus savans, a fini par se borner à un assez petit nombre, & en est presque, à cet egard, où en etoient les premiers âges. Nous laissons à nos Philosophes à examiner si sa prodigieuse population prouve qu'elle ne s'est pas trompée. Pour nous, nous tournerons nos vues d'un autre côté, & nous observerons que le petit nombre de ses remedes, parmi un grand nombre de bons effets, a eu celui de faire trouver, dans plusieurs, des qualités, des vertus & des usages qu'on n'auroit pas même songé à y chercher, & qu'il pourroit fort bien se faire que nous ignorassions. Nous invitons à examiner ce doute ou ce soupçon, en comparant ce qu'on dit ici du cinabre avec ce qu'on en dit en France.

Le pourquoi du choix que nous faisons du cinabre, est tout simple. On vint nous porter des plaintes contre un particulier, qui, par la plus coupable de toutes les avarices, avoit acheté du cinabre médiocre pour une médecine, quoique le Médecin en eût ordonné de la premiere espece. Avant de faire droit sur la plainte, nous voulûmes savoir quelles suites pourroit avoir la faute du coupable, & nous cherchâmes l'article *Cinabre* dans le Droguier de Lemeri. Nous n'y trouvâmes rien de décisif, non plus que dans la Matiere médicale de M. Geoffroi. Cela nous tranquillisa, & nous n'aurions pas passé outre, si l'idée de la probité & du bon sens de celui qui nous avoit parlé, ne nous eût pas laissé quelque scrupule. Là-dessus nous prîmes le parti de consulter le grand Droguier Chinois, & nous y trouvâmes qu'il n'avoit rien surfait, & qu'à s'en tenir à la croyance du pays, la faute du coupable etoit d'une grande conséquence. Ce souvenir nous est revenu,

& nous a donné la penſée de prendre le cinabre pour exemple ſur le doute que nous voulions propoſer. Du reſte, comme il ne s'agit point pour nous d'entamer aucune eſpece de comparaiſon ni de diſcuſſion, notre tâche ſe bornera à copier ce que nous avons trouvé ſur le cinabre.

L'ancienne Médecine chinoiſe rangeoit le cinabre parmi les remedes violens & dangereux, qu'on n'employoit que très-extraordinairement comme remedes intérieurs, & dont il n'étoit sûr de faire uſage que comme remede extérieur. On commença à l'apprivoiſer, ou plutôt à ſe faire à lui, vers la fin du troiſieme ſiecle avant l'ere chrétienne. Dans les ſiecles ſuivans, les chercheurs de pierre philoſophale & de breuvage d'immortalité, en eſpérerent des miracles; mais ce ne fut que ſous les *Tang*, il y a environ mille ans, qu'on parvint à le bien connoître, & probablement à en faire d'artificiel. Ce n'eſt pas qu'on ne trouve des textes qui diſent, ou donnent lieu de croire, que cette découverte eſt beaucoup plus ancienne : néanmoins, comme les premiers ne paroiſſent pas aſſez authentiques, ni les ſeconds aſſez concluans, nous laiſſons à ceux qui auront bien examiné ce point, l'honneur & la gloire de parler plus décidément.

On connoît ici trois ſortes de cinabres naturels, & on les diſtingue par les endroits où on les trouve : le cinabre de rocher, qui eſt le plus eſtimé, le plus précieux, le plus rare, & réellement le plus beau : c'eſt celui qu'on trouve dans les vuides & les entre-deux des rochers. Le cinabre de terre, qui eſt celui des mines, où on le trouve en quantité à différentes profondeurs, tantôt pur, tantôt mêlé, ou en couches, ou en maſſes, ou en grumeaux. Celui d'eau enfin, dont parlent les Anciens avec eloge, & dont il ne paroît plus être queſtion aujourd'hui. On tiroit de certains puits profonds, après les avoir mis à ſec, des mottes de terre où il etoit enfermé en

morceaux de différente grosseur. A propos de puits, nous trouvons que dans le *Chan-si* & ailleurs, il y en avoit qu'on appelloit puits de cinabre, parce que, quand on vouloit en avoir, on ne faisoit que les remplir de broussailles, & y mettre le feu. Comme ces puits etoient sans revêtement, la chaleur & la flamme ayant desséché, fait fendre & entr'ouvrir la terre des parois, le cinabre s'y montroit de tous côtés; & pour peu qu'on la grattât & qu'on la fît ébouler, on en trouvoit une grande quantité.

C'est sur-tout à la couleur & à la forme du cinabre naturel ou natif, qu'on s'attache aujourd'hui; pour le diviser en différentes classes & especes. N'ayant rien trouvé de bien clair & de bien précis à ce sujet dans les livres qui nous sont tombés sous la main, nous nous bornerons à dire, que pour la couleur on distingue le rouge foncé, noirâtre, eclatant, pâle, amaranthe, jaunâtre, couleur de rose & couleur de chair. Quant à la forme, les différences ne finissent pas. Selon que le cinabre est en masse ou en gravier, en boules grosses comme le poing ou en grains de grenade, en figure de jujube ou de pois, en prismes à six côtés ou en dents de cheval, en lames ou en figures irrégulieres; on en fait une espece à part, sans parler des nuances & des distinctions qui les subdivisent & ont fait imaginer tant de noms. Quelques-uns pourtant ne distinguent que trois especes de cinabre; le cinabre empâté, c'est-à-dire, qui forme une masse où l'on ne distingue rien; le cinabre strié ou grainé, & le cinabre ecailleux ou en follicules.

Les Modernes s'en tiennent à l'opinion des Anciens, & ne regardent comme d'un usage sûr en médecine, que le cinabre ecailleux & en follicules, comme le talc, & d'un rouge approchant de la couleur de chair. Ils renvoient tous les autres

aux Peintres, aux Vernisseurs & aux Faiseurs de vif-argent; ainsi que l'artificiel, qu'ils croient & disent avoir je ne sais quel levain ou poison qui le rend dangereux & même funeste dans les remedes internes. Comme cette derniere opinion ne s'accorde pas avec ce que nous avons lu dans quelques-uns de nos livres, nous l'abandonnons à ceux qui voudront l'examiner; cela leur sera d'autant plus aisé, que nous envoyons des echantillons du cinabre dont on se sert ici dans la Médecine. Nous aurions bien souhaité pouvoir y joindre quelques morceaux de celui qui est phosphorique & brille dans les ténebres; mais quelques recherches que nous ayons faites, il ne nous a pas eté possible d'en trouver. Ce sera pour une autre fois, si tant est cependant qu'il y en ait encore. Car quoique, vu la maniere dont en parlent les Anciens, on ne puisse pas douter qu'ils n'en eussent, & même de plusieurs especes, on se borne tellement, dans les nouveaux livres, à l'indiquer, que cette singularité, ce jeu de la Nature, pourroit fort bien avoir disparu, comme tant d'autres.

L'on prépare ici le cinabre avant de l'employer dans les remedes. La premiere de ces préparations est fort simple & fort aisée, puisqu'il ne s'agit que de choisir une chambre vuide, d'y brûler quelque aromate pour en purifier l'air, de laver son cinabre dans de l'eau de riviere parfumée, puis de le faire sécher par un beau tems. Quant à la seconde, pour laquelle il faut choisir le tems le plus chaud de l'année, tous s'accordent bien à dire qu'il faut piler son cinabre, le réduire en gravier, & le faire passer par une espece de lessive; mais les uns marquent une plante, les autres l'autre; quelques-uns en veulent plusieurs; ceux-ci prétendent qu'il faut le mettre dans un vase entre différentes herbes, pour l'y faire bouillir; ceux-là dans leur décoction; plusieurs dans la

leſſive de leurs cendres. Ce n'eſt pas tout : après avoir bien lavé le cinabre, au ſortir de cette leſſive, dans de l'eau de riviere ou de fontaine, on le réduit en pouſſiere impalpable, & on le met dans un alambic avec d'autres herbes, où on le fait bouillir juſqu'à evaporation totale de l'eau, & on ne le retire que lorſqu'il eſt bien refroidi. Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail, parce que les mépriſes en pareille matiere etant de conſéquence, le plus sûr eſt de ne pas nous expoſer à en faire.

Dans ce cas, comment nous tirer des vertus qu'on attribue au cinabre, des maladies où on l'ordonne, & des remedes où on le fait entrer ? Proteſter avec ſincérité & candeur de notre profonde ignorance, ne ſuffiroit peut-être pas ; ainſi, pour aller au plus sûr, & n'expoſer perſonne à nous croire malgré nous, nous nous bornerons à des généralités qui ſuffiſent pour le but que nous nous propoſons.

Selon *Yu-kong*, Auteur claſſique ici, comme MM. Lemeri & Geoffroi chez nous, *ce qu'on dit des vertus du* tan-cha *ou cinabre, ne doit s'entendre que du bon ; & comme il y en a plus de cent eſpeces, il ne faut pas s'y méprendre ; & ſavoir bien le diſtinguer, eſt capital..... Or*, *le* tan-cha, *qui ſeul peut & doit entrer dans les remedes, eſt d'un rouge couleur de chair, poli, brillant, & en follicules comme le talc.* Selon le Dictionnaire des drogues, *Pin-ouei-tſin-yao*, « le cinabre eſt un peu « froid de ſa nature ; ſon *ki* eſt foible ; il eſt le *yang* du *yn* » mitoyen. Sa principale vertu eſt de protéger le cœur, & de » tranquilliſer les eſprits. L'eau où il y a du ſel lui eſt oppoſée ».

Voici qui ſera plus clair.

Le cinabre fortifie & dégage les viſceres & les parties nobles, réſiſte au venin des plaies & des ulceres, eteint les ardeurs d'une ſoif violente, eclaircit la vue, ranime un pouls foible

& embarrassé, calme les inquiétudes & les mélancolies, soulage une poitrine oppressée, débarrasse la tête, résiste à la malignité de la petite-vérole, facilite la sueur dans les fievres malignes, &c.

Ce n'est que par des exemples que nous pouvons dire quelque chose de la maniere de donner le cinabre. On ne connoît pas assez en Occident les mesures, les poids & les procédés de la pharmacie chinoise, pour que nous osions copier des recettes & des ordonnances dans les formes.

Si le second jour de la pleurésie ou de la fievre maligne le mal de tête augmente, la respiration s'embarrasse, la chaleur de la peau est plus seche, & le pouls du malade plus plein & plus dur, on lui fait prendre de l'eau où l'on a fait bouillir du cinabre jusqu'à la réduire à un dixieme. Un ancien livre, après avoir indiqué cette maniere de procurer une sueur qui est décisive, observe que dans certaines circonstances il est plus à propos de délayer le cinabre dans du vin, d'en frotter le corps du malade, & de le tenir auprès du feu.

Quand les enfans ont des convulsions dans les premiers mois après leur naissance, on leur donne du cinabre, ou dans de l'eau de miel, ou dans du vin : il y en a même qui en font prendre afin de les prévenir. Pour les femmes en travail d'enfant, soit que leur fruit soit mort dans leur sein, soit qu'il vive encore, il y a bien des manieres de leur préparer le cinabre : mais il paroît qu'on y a grande confiance, & qu'on le regarde comme un remede egalement doux & efficace, auquel on ne peut pas comparer l'argent-vif, qu'on ne doit employer qu'à la derniere extrémité. Dans plusieurs maladies de langueur, celles sur-tout qui viennent du cœur, on fait prendre à jeun, pendant quelques semaines, de petites pilules de cinabre purifié en la maniere qui a eté dite, & délayé en consistance de

pâte avec du miel blanc. Ces pilules font recommandées dans les tems de pefte, comme un excellent préfervatif. Quant aux médecines, potions & tifanes où l'on fait entrer le cinabre, il y en a un fi grand nombre, qu'on ne fauroit douter, foit préjugé, ignorance, expérience ou fcience, qu'on ne lui attribue ici de grandes vertus. Du refte, il ne faut pas qu'on s'imagine que les Hyppocrates chinois foient auffi neufs qu'on veut le faire croire, fur la nature du cinabre. Il eft de fait qu'on fublime ici le mercure en cinabre, & qu'on révivifie le mercure du cinabre.

Si l'on a jugé de l'habileté des Chinois à fublimer le mercure en cinabre, par celui qu'on a porté de Canton en Europe, on a pu, on a même dû en mal juger. Comme l'on fait ici beaucoup d'ufage du cinabre artificiel pour peindre en rouge les colonnes & autres bois, les portes & les meubles des Maifons impériales & des Temples d'idoles, les Arcs de triomphe, &c. on prépare pour cet ufage un cinabre affez beau pour fa deftination, vu fur-tout que le vernis dont il fera couvert lui donnera beaucoup d'eclat, mais affez mêlangé de minium & d'autres chofes pour pouvoir être donné à fort bas prix. Il eft fort probable que ce fera cette efpece qu'on aura portée en Europe, parce que c'eft celle qu'il eft plus facile de trouver par quintaux, & fur laquelle on peut le plus gagner. On prépare pour l'ufage de la Médecine une efpece de cinabre nommé *ling-cha*, avec un quart de foufre. Le *ling-cha* fe fait au bain-marie, felon le *Kang-mou ;* mais d'autres décrivent autrement cette opération, & s'accordent à dire qu'elle demande beaucoup de foins ; que le meilleur doit avoir une couleur d'or, être grainé & pefant. Quoiqu'on lui attribue bien des vertus, il paroît qu'on en fait très-peu d'ufage aujourd'hui pour les remedes internes. S'en eft-on défabufé, ou ne fait-on plus le préparer

comme les Anciens ? Nous ne ferions pas etonnés que ce fût l'un & l'autre. On l'emploie extérieurement pour des clous, des froncles, &c. délayé avec du lait de femme. Il est admirable, dit un Ancien, pour faire disparoître les taches du visage, les boutons qui viennent sur le nez, & pour rendre à un beau teint tout son eclat. Une Impératrice des *Song*, à qui on proposa d'en faire usage, se contenta de répondre : *qu'on en fasse l'essai sur ma nourrice ; comme sa bru a perdu hier un enfant, ce sera un moyen pour la soulager de son lait.*

Quant au secret de révivifier le mercure du cinabre, il est si commun ici, qu'on se sert même du cinabre qu'on racle sur les colonnes, les portes, &c. qu'on veut repeindre ; & comme l'on fait usage du vif-argent pour plusieurs remèdes internes, on recommande fort, dans les livres, de se donner bien de garde de se servir de celui qui a eté tiré de cette espece de cinabre, ainsi que des plantes & des tombeaux : le premier, parce qu'il a eté enervé & vicié ; le second, parce qu'il n'est ni pur, ni assez travaillé ; & le dernier, à cause qu'il a eté eteint & dissous à demi.

Nous savons que quelques Chymistes ont voulu egayer le public aux dépens du Missionnaire qui envoya en Europe la nouvelle d'un mercure tiré des plantes, & cela ne nous a pas empêché d'en faire mention. Les livres chinois de différens siecles sont tous si uniformes dans leur maniere de parler de cette espece de mercure, que nous avons mieux aimé nous en fier à leur témoignage dans une chose de fait, qu'à l'infaillibilité d'une science qui, après tout, pourroit bien être encore en arriere sur bien des articles de l'Histoire naturelle & des Arts de l'Asie orientale.

Le mercure étant si commun dans plusieurs endroits de différentes Provinces, pourquoi seroit-il impossible qu'on en

trouvât

trouvât dans les lentilles d'eau & dans les autres plantes aquatiques de quelques marais ? Quelque commun que soit le vif-argent en Chine, il l'est incomparablement moins que dans la moyenne Antiquité, c'est-à-dire, il y a deux mille ans. On n'avoit pas besoin alors de le tirer du cinabre ; on le recueilloit tout formé dans le creux des rochers, dans certaines terres, sur les parois & au fond de plusieurs puits. Les Anciens ne donnoient guere le mercure que contre les vers & dans la colique *ho-lo-nan*, qui paroît être celle de *miserere*. Cependant ils en parlent comme du cinabre, soutenant qu'il faut préférer le natif à l'artificiel : encore veulent-ils qu'on le choisisse bien, parce qu'outre qu'il n'est pas tout du même degré de bonté, il y en a qui a des qualités très-pernicieuses. Les Modernes sont du même avis ; on ne doit se servir, selon eux, pour les remedes internes, que de celui qui a une petite teinte de couleur de chair foncée. Ils disent que, pour plus grande sûreté, il faut le purifier, même pour faire le *ling-cha* dont nous avons parlé ; mais ils ne s'accordent pas sur la maniere. Les uns veulent que ce soit avec du vinaigre & du sel ; les autres avec le suc de quelques plantes, tel qu'on l'a extrait, après les avoir pilées & pressées. On le garde aujourd'hui dans des vases de porcelaine : les Anciens se servoient de calebasses bien neuves & bien séchées. *Quelques vertus qu'ait le vif-argent*, dit l'ancienne Glose, *& quelque prompt qu'en soit l'effet, il ne faut s'en servir que très-rarement & à la derniere extrémité, parce que dès qu'il entre dans le corps, il a toujours de funestes effets, lors même qu'il y séjourne le moins.*

Quoique ces paroles, qui sont appuyées ensuite de plusieurs détails & d'exemples, paroissent avoir été dites surtout pour les faiseurs & buveurs du breuvage d'immortalité,

dans lequel on faisoit entrer le mercure, elles ont eté adoptées par plusieurs Savans modernes, auxquels nous aimons mieux déférer qu'à ceux qui n'y ont aucun egard, quoiqu'en plus grand nombre de beaucoup. Ainsi nous eviterons tout détail, & nous nous contenterons de dire en général, qu'on donne le vif-argent en nature ; qu'on le donne dans des conserves, dans des pulpes de fruits, & dans des pâtes ; qu'on fait boire des décoctions & des tisanes où l'on en a fait bouillir une certaine quantité avec différentes racines & graines, ou avec des viandes.

Pour finir cependant par quelque chose de moins vague, voici une préparation du mercure très-ancienne, & à laquelle on n'a probablement point pensé en Occident. On choisit des poulets de six mois, bien forts & bien portans ; après les avoir enfermés dans un endroit où ils ne puissent manger que ce qu'on leur donne, on les engraisse pendant un mois, en les nourrissant de bon grain & de sénevé ; puis après les avoir fait jeûner un ou deux jours pour les vuider, on les nourrit avec de la pâte où l'on a broyé du mercure bien purifié, puis on recueille avec soin leurs excrémens, qu'on fait sécher, & qu'on donne ensuite d'une maniere appropriée à la maladie. Le vif-argent ainsi préparé, est admirable pour les maladies de langueur. Du reste, il faut changer les poulets après trois jours.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS, MISSIONNAIRE A PÉ-KING,

Sur un Sel appellé par les Chinois Kien.

LE *kien* eſt une matiere ſaline que les Chinois emploient communément à laver le linge. Ils en font diſſoudre une certaine quantité dans l'eau où ils mettent tremper leur linge avant de le laver. Ils emploient auſſi le *kien* à faire du ſavon, en le mêlant avec des graiſſes ou des huiles. J'ai oui dire qu'ils emploient pour cela la chaleur du feu & la trituration. Je n'ai encore pu ſavoir le détail de cette manipulation. J'ai fait demander dans les boutiques où ſe débite le *kien*, de quel endroit on le tiroit, & j'ai ordonné qu'on m'en achetât de toutes les différentes eſpeces qui ſe trouvent dans ces boutiques; on m'a répondu que le *kien* etoit apporté de différens endroits, ſitués principalement au Nord de *Pé-king*, du côté de la Tartarie; qu'on en apportoit auſſi, autrefois, des Provinces méridionales : mais qu'on avoit ceſſé de le faire, ayant ceſſé d'y trouver un profit ſuffiſant, à cauſe de celui qu'on y apporte des autres endroits. On m'a ajouté qu'on tiroit le *kien* de certaines terres à la ſurface deſquelles il paroiſſoit; qu'on leſſivoit ces terres, & qu'on faiſoit evaporer la leſſive juſqu'à ſiccité : c'eſt ce que diſent ici communément tous les Chinois. On m'a dit qu'autour même de *Pé-king*, on trouvoit quelquefois de petits eſpaces de terre à la ſurface deſquels on voyoit paroître du *kien* : on m'a promis qu'on m'en feroit voir. Si l'occaſion s'en préſente, j'aurai ſoin d'en recueillir.

On m'a apporté trois ſortes de *kien*; l'un qui eſt plus blanc,

& qu'on appelle par cette raison *pé-kien*, coûtoit environ cinq sols la livre ; les deux autres, d'une couleur différente, se nomment *hoang-kien* & *tsé-kien*. *Hoang-kien* veut dire *kien* jaune. Le mot *tsé* est le nom que les Chinois donnent à une sorte de couleur violette : ces deux couleurs ne m'ont pas paru trop marquées sur les morceaux de *kien* qui portoient ces deux noms. Le *hoang-kien* coûtoit environ quatre sols la livre, & le *tsé-kien* environ trois sols la livre. On pourra comparer ces prix avec ceux de nos soudes & de nos potasses.

On m'a aussi confirmé ce que j'avois déjà entendu dire autrefois, qu'on trouvoit quelquefois chez les Marchands une sorte de *kien* appellée *tsiao-mei-kien*. Les mots *siao-mei* veulent dire sarrasin. On m'a dit qu'on le tiroit des cendres de la paille de sarrasin en les lessivant, & en faisant evaporer l'eau jusqu'à siccité. On m'a ajouté qu'on n'en trouvoit point à présent dans les boutiques. Ces différentes sortes de *kien* ne peuvent être confondues avec ce que les Chinois appellent *choui-kien* : c'est une incrustation blanchâtre qui se forme au-dedans des vases dans lesquels on fait continuellement bouillir de l'eau. Cette matiere augmente peu-à-peu d'epaisseur, & s'attache assez fortement aux parois des vases. Il y a des eaux qui en fournissent plus les unes que les autres. On en peut trouver d'assez gros morceaux. Cette matiere est entiérement différente de ce que les Chinois appellent simplement *kién*.

Le mot *kien* s'applique encore à différentes autres choses, mais en y ajoutant un autre mot. Quant au *kien* proprement dit, qui sert à la lessive & à la composition du savon, & qui paroît être un alkali naturel, j'ai remarqué qu'on avoit fait en France l'analyse du *natrum d'Egypte*, qui est pareillement un alkali naturel ; & n'ayant trouvé nulle part celle du *kien*, qu'on appellera peut-être dans la suite *natrum de Chine*, j'ai

pensé que ceux qui, précédemment, avoient fait des envois de différens objets d'histoire naturelle de Chine, ou avoient méprisé une matiere aussi commune, ou en avoient envoyé en si petite quantité, qu'on n'en avoit fait aucune analyse.

Les trois especes de *kien* ont un goût lixiviel bien décidé. Cette sorte de sel ne paroît nullement sujette à tomber en défaillance ; il paroît au contraire perdre continuellement une partie de l'eau qu'il avoit retenue dans l'evaporation forcée qu'on emploie pour le réduire en masse : car il se change continuellement à la surface en une poussiere blanchâtre ; & j'ai oui dire que dans les boutiques on tenoit le *kien* dans un endroit à l'abri des grandes chaleurs, dans la crainte qu'il ne diminuât trop de poids. Un morceau de *kien* blanc, que j'ai tenu long-tems chez moi, s'est conservé très-sec dans des tems où l'humidité faisoit enfler les bois de maniere à ne pouvoir plus fermer des portes qui, quelques jours auparavant, laissoient deux à trois lignes de vuide. Tous les instrumens de fer se couvroient alors promptement de rouille, & la plupart des meubles, de moisissure.

Je n'ai aucun des instrumens nécessaires, ni les connoissances suffisantes pour faire une analyse exacte du *kien*; je n'ai suivi en Europe aucun cours de Chymie, ni même vu faire entiérement aucune opération chymique. J'ai les *Elémens de Chymie* de M. Macquer, que j'ai lus avec beaucoup de plaisir, aussi-bien que quelques Mémoires de l'Académie sur de pareils objets ; mais il est impossible de se procurer ici les instrumens propres à faire un certain nombre d'expériences. On peut bien se procurer un alambic de métal ou de poterie, mais je ne sache pas, jusqu'à présent, qu'on puisse avoir rien de plus. Je n'ai même pu jusqu'ici me procurer des creusets capables de tenir des sels en fusion. Les creusets dont on se sert

dans une verrerie placée près de notre maison, sont trop grands pour des expériences en petit ; & ils viennent de trop loin pour qu'on puisse en avoir d'assez petits de pareille matiere. On m'a promis de me procurer d'autres creusets que ceux que j'ai voulu employer pour quelques expériences ; peut-être s'en trouvera-t-il de semblables à ceux de Hesse. Mais ce n'est-là qu'une sorte d'instrument ; ainsi je crois qu'on m'excusera si je n'accompagne mes envois d'aucun essai suivi d'expériences. J'en aurois fait quelques-unes si j'avois eu les trois acides minéraux. Je n'ai qu'une très-petite quantité d'eau-forte, altérée & affoiblie. Ayant voulu en employer pour une expérience, je me suis apperçu qu'elle tenoit en dissolution une petite quantité de mercure. J'en ai versé une certaine quantité dans une petite tasse ; j'y ai jetté un morceau de *kien* blanc, qui s'est dissous avec fermentation ; j'ai continué jusqu'à ce qu'il ne s'elevât aucune bulle ; j'ai alors retiré le dernier morceau, & j'ai laissé evaporer cette dissolution à la chaleur de l'air : il s'est formé des cristaux quarrés, à qui il ne manquoit que la hauteur convenable pour faire des cubes parfaits. Je les ai roulés sur du papier gris ; j'ai trouvé qu'ils imprimoient sur la langue une certaine fraîcheur, & qu'ils fusoient très-bien sur des charbons ardens. Seroit-ce-là du nitre quadrangulaire ? Alors le *kien* contiendroit la base du sel marin. Pour s'en mieux assurer, il eût fallu faire du sel de glauber & du sel marin, en faisant dissoudre du *kien* dans l'acide vitriolique & dans l'acide marin ; n'ayant ni l'un ni l'autre, j'ai pris partie egale de vitriol verd & de *kien* blanc, que j'ai dissous séparément ; j'ai versé peu-à-peu la solution de *kien* sur celle de vitriol : le goût stiptique de vitriol, & le peu d'expérience, ont été cause que je n'ai pu saisir au goût le point de saturation, & j'ai reconnu ensuite que je l'avois

passé de beaucoup. J'ai eu un précipité vert, qui, etant lavé & séché, a donné un ocre d'un jaune assez foncé. J'en ai donné à un Peintre chinois qui s'en est beaucoup loué. Je lui ai demandé s'il connoissoit cette sorte de couleur ; il m'a répondu qu'oui ; qu'on en apportoit quelquefois de Canton, & qu'on l'appelloit *si-yang-hoang-tou*, terre jaune d'Europe. J'ai pris dans une tasse de l'eau qui surnageoit le précipité ; je l'ai laissé evaporer à la chaleur de l'air. Il régnoit alors dans ma chambre une chaleur de plus de vingt degrés ; il s'est elevé petit-à-petit, le long des bords du vase, une végétation qui, détachée, se réduisoit en poudre blanche, ayant un goût lixiviel bien marqué. Il s'est précipité grand nombre de cristaux plats, dont le contour etoit taillé en facettes, à-peu-près alternativement inclinées aux deux bases paralleles. Ces cristaux faciles à dissoudre dans l'eau, imprimoient une légere fraîcheur sur la langue, sans aucun goût lixiviel, ni aucun goût amer sensible. Les cristaux ayant eté retirés & mis sur du papier, se sont réduits d'eux-mêmes en farine au bout de deux ou trois jours ; & cette farine, mise sur la langue, n'imprimoit plus la même fraîcheur que les cristaux simplement roulés sur le papier gris. Cette expérience n'ayant pas réussi, j'avois pensé que ne pouvant suffisamment distinguer le point de saturation dans le tems du mêlange, il seroit bon de mêler à une dissolution de *kièn* une quantité suffisante de dissolution de vitriol, pour qu'il y eût excès d'acide ; d'evaporer le tout jusqu'à siccité ; de chasser l'excès d'acide en calcinant la matiere dans un creuset ; puis de dissoudre, filtrer & laisser cristalliser. Mais je n'ai pas eu le tems de tenter cette expérience, qui n'eût servi que pour ma propre curiosité. Il etoit même inutile de rapporter le peu que j'ai fait, si ce n'est que cela pourra peut-être servir à faire connoître à ceux qui pourroient

me propoſer quelques recherches à faire ſur de pareils objets, ce-qu'ils peuvent me demander en ce genre, & de quelle eſpece d'inſtruction ils doivent accompagner leurs queſtions.

N. B. *Dans une lettre poſtérieure où il eſt queſtion du* kien, *le même Miſſionnaire s'exprime ainſi :*

..... Le *kien* ſe tire de certaines terres, à la ſurface deſquelles il paroît. On leſſive ces terres, & on fait evaporer la leſſive juſqu'à ſiccité. On en trouve abondamment dans pluſieurs Provinces de Chine. J'ai oui dire que dans d'autres il n'en paroiſſoit point; & une perſonne qui a demeuré aſſez long-tems à Canton, m'a dit qu'au défaut de *kien* on employoit, pour laver le linge, la décoction d'un fruit en gouſſe, nommé *Tſao-kiao-tſé*. **.

..... J'ai recommencé l'expérience que j'avois faite avec du *kien* & du vitriol, pour voir ſi j'obtiendrois du ſel de Glauber; & m'y etant mieux pris, j'en ai obtenu un ſel qui m'a paru avoir beaucoup de rapport avec le ſel de Glauber, & qui ne pouvoit être rapporté à aucun des autres ſels connus. Je ſerois bien aiſe de ſavoir ſi j'ai rencontré juſte. J'ai auſſi criſtalliſé du *kien* de différentes manieres, quoiqu'ayant fait l'expérience en petit, les criſtaux aient eté aſſez informes.

Soit défaut de manipulation, ſoit défaut de la matiere employée, on blanchit moins bien ici avec le *kien*, qu'on ne fait chez nous avec la leſſive ordinaire & le ſavon.

On fait auſſi ici du ſavon avec le *kien* & différentes graiſſes ou huiles; mais on ne s'en ſert guère que pour ſe laver les mains. J'ai oui beaucoup vanter quelques-uns de ces ſavon, mais je n'ai pas encore eu l'occaſion d'en voir. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſavon ordinaire ne vaut pas grand'choſe, & qu'un morceau de ſavon d'Europe eſt très-recherché de certains Chinois.

EXTRAIT
D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS,
MISSIONNAIRE A PÉKING,

1°. Sur la Chaux noire de Chine ; 2°. sur une matiere appellée Lieou-li, *qui approche du verre ; 3°. sur une espece de mottes à brûler.*

I. Chaux noire.

LA matiere dont il est ici question est appellée par les Chinois *tsing-hoei* ; & comme ils appellent la chaux ordinaire *hoei*, & que le mot *tsing* veut dire noir, on s'est habitué à l'appeller *chaux noire* ; nom qui ne lui convient pas plus, que le nom d'huile ne convient à l'huile de vitriol, à l'huile de tartre. La chaux noire n'est point une chaux : c'est une sorte de terre noirâtre qu'on rencontre, à ce que j'ai oui dire, en creusant la terre pour exploiter les mines de charbon. Voici de quelle maniere les Chinois l'emploient.

Pour quatre cens livres de chaux ordinaire, on prend cinquante livres de chaux noire ; on met ces cinquante livres dans un grand vase de fer ; on jette dessus un seau d'eau ou deux, & avec une pelle on remue la chaux noire jusqu'à ce que l'eau soit devenue suffisamment boueuse : c'est avec cette eau boueuse qu'on éteint la chaux ordinaire, & qu'on la délaie ensuite en consistance de ciment clair. A mesure qu'on emploie de cette eau boueuse, on jette de la nouvelle eau sur la chaux noire, qu'on continue à remuer, & on fait en sorte que, lorsqu'on a employé toute l'eau nécessaire pour éteindre & délayer la chaux ordinaire, il ne reste dans le vase de fer, que les matieres etrangeres qui se trouvent mêlées avec la chaux noire, & qui ne peuvent être délayées.

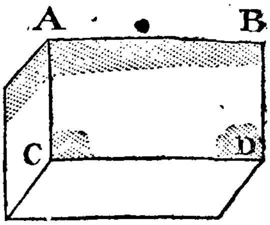
On mêle ensuite, & on incorpore avec la chaux ainsi délayée quarante livres de vieilles cordes hachées & effilées, qu'on trouve toutes préparées chez les marchands, sous le nom de *ma-tao* : alors le ciment est prêt à employer. On s'en sert quelquefois pour enduire les murailles. Lorsqu'elles sont grossiérement bâties avec des fragmens de brique & de mortier, on etend au-dehors une couche de cet enduit, qui, lorsqu'il est trop epais ou mal appliqué, se détache quelquefois, au bout de quelques mois, par grandes plaques, que leur poids entraîne. Souvent, pour mieux retenir l'enduit, on a soin, en construisant le mur, d'y enfermer de distance en distance des bouts de vieilles cordes effilées, qu'on laisse pendre en dehors, d'un pied & plus ; & en appliquant le ciment, on ecarte les fils pendants de tous côtés. Si le mur est construit proprement, avec un revêtement de briques d'egale grandeur, alors on recherche soigneusement, la truelle à la main, tous les petits creux qui se trouvent aux joints, & on les remplit de ce ciment, qu'on unit proprement au-dehors : cela garantit le mur durant assez long-tems de la crue des herbes, dont le vent emporte les semences de tous côtés.

Le même ciment que je viens de décrire, sert encore à remplir les joints des tuiles, qui, sans cela, n'empêcheroient pas la pluie de pénétrer. On peut aussi l'employer seul pour couvrir un toit, de la maniere suivante. On forme d'abord un toit de planches, qu'on cloue aux bois qui les soutiennent ; on etend pardessus, des nattes, qu'on cloue pareillement. Sur ces nattes on met à plat des fragmens de tuiles à côté les unes des autres ; on remplit les intervalles, & on couvre les fragmens de tuiles avec du ciment. Les fragmens de tuiles sont ici employés pour donner un peu de corps à l'ouvrage : cela forme une premiere couche, que l'on laisse un peu sécher durant une

nuit; ensuite, le lendemain, on etend sur le tout une nouvelle couche du même ciment, que l'on applanit avec la truelle: & le toit est fait. Quatre cens livres de chaux ordinaire, cinquante livres de *tsing-hoei*, avec quarante livres de *ma-tao*, & quelques fragmens de tuiles, suffisent pour couvrir plus d'une toise quarrée; & cette sorte de couverture garantit souvent mieux de la pluie, que les toits couverts de tuiles à la maniere ordinaire: mais ce n'est pas l'usage de couvrir de la sorte les maisons des personnes tant soit peu à leur aise.

Je suis persuadé que si l'on etendoit sur un plancher solide deux couches du ciment que je viens de décrire, en suivant le même procédé, & qu'on mît pardessus un lit de terre mêlée de chaux, avec de beaux carreaux dont les joints fussent bien remplis du même ciment, de maniere que le tout eût assez de masse & de solidité pour n'être pas ebranlé en marchant; pour peu que cette maçonnerie eût de pente, elle garantiroit parfaitement l'appartement inférieur de la pluie, sur-tout si l'on avoit soin chaque année d'examiner s'il ne se seroit pas formé quelque fente, qu'on auroit soin de remplir & de couvrir de ce ciment. J'ai vu une petite terrasse faite à-peu-près de la sorte avec assez peu de soin, & assez négligée depuis long-tems, qui ne laissoit pas de défendre assez bien de la pluie un cabinet inférieur; ce qui fait croire qu'avec plus de soin & de vigilance, on viendroit à bout de garantir parfaitement un petit appartement surmonté d'une petite terrasse construite comme je viens de dire.

On emploie encore quelquefois le mêlange du *tsing-hoei* avec la chaux ordinaire, sans y mêler de *ma-tao*; on en forme une espece de ciment qui sert à lier les briques qui forment le revêtement d'un mur, de cette maniere. Le maçon tenant la brique d'une main, applique avec la truelle, le long



d'un des côtés A B, de la face qui doit être en deſſous, une couche dudit ciment large d'un pouce, & epaiſſe d'environ un demi-pouce. Il en met auſſi un peu en C & en D; & de plus, en A, ſur l'extrémité de la face qui doit joindre la brique ſuivante : après quoi, renverſant la brique, il la place le côté A B en dehors, en preſſant un peu. Il continue de la ſorte juſqu'à ce qu'il ait formé une ligne du revêtement. Si le mur doit être vu des deux côtés, il place de la même maniere un rang de briques du côté oppoſé ; ſinon, il emploie, pour ce rang oppoſé, du mortier ordinaire. L'eſpace compris entre ces deux rangs de briques, ſe remplit de briques caſſées ; après quoi, on répand du lait de chaux ou du mortier liquide, qui s'inſinue entre les briques du milieu, & pardeſſous celles qui forment le revêtement. Le ciment placé le long de la ligne A B, empêche le mortier liquide de s'ecouler en dehors le long du mur. Comme les briques extérieures ne touchent pas immédiatement celles qui ſont audeſſous, les briques intérieures du même lit ſe trouvent ſouvent un peu moins élevées que les extérieures. On egaliſe le tout avec du mortier, & on recommence un nouveau lit.

Dans la pratique, pour peu qu'on ne ſoit pas attentif à veiller ſur les ouvriers, le mortier liquide, ou le lait de chaux, ne s'inſinue pas ſuffiſamment pardeſſous les briques du revêtement, ou faute d'un paſſage ſuffiſant, ou faute de liquidité. Les ouvriers laiſſent ſouvent encore d'autres vuides dans l'intérieur du mur ; & de-là vient que le vent trouve ſouvent paſſage au travers d'un mur aſſez épais.

Le ciment fait avec la chaux ordinaire & la chaux noire, ſert encore quelquefois à garantir, durant quelque tems, de

très-mauvais murs, & à cacher leurs défauts. J'ai vu, sur-tout aux environs de *Pé-king*, une sorte de mur qui joint à une grande apparence de solidité, une facilité merveilleuse à être renversé : voici comment ces murs sont construits.

Deux rangs paralleles de grosses pierres placées les unes sur les autres, non à plat, mais de champ, & soutenues dans cet etat avec du mortier où la chaux est très-epargnée, servent de revêtement à un tas de terre & de décombres ; le tout est couvert d'une sorte de petit toit fait avec des briques inclinées, & quelques tuiles placées à leur réunion. Tous les joints sont couverts avec du ciment fait avec la chaux ordinaire & la chaux noire. Les pierres qui présentent au spectateur leur plus grande face, donnent à ces murs un air trompeur de solidité, & leur epaisseur n'ajoute pas peu à cette apparence. On entoure les cours, les jardins, les sépultures, de pareils murs. On rencontre tantôt une des faces du mur renversée, tandis que l'autre se soutient encore ; tantôt l'une des faces renversée en dedans, & l'autre en dehors, & sur le tout un tas de terre mêlée de quelques briques & de quelques tuiles. Cependant quelques-uns de ces murs ne laissent pas de se soutenir assez long-tems.

Au reste, à *Pé-king*, le mortier ne se fait point avec la chaux & le sable ; au lieu de sable, on mêle avec la chaux une terre jaune, qu'on trouve presque par-tout en creusant plus bas que les terres rapportées. Cette espece de mortier n'a certainement pas la force du mortier ordinaire fait avec la chaux & le sable ; mais j'ai vu des fondations faites de cette terre, mêlée à sec avec la chaux, qui avoient beaucoup de solidité. Voici de quelle maniere on construit ces fondations.

On commence par creuser, jusqu'à ce qu'on arrive à un lit de terre assez ferme pour qu'on puisse juger qu'il soutiendra

l'édifice; alors on prend de la chaux eteinte, que l'on mêle à sec avec une quantité plus ou moins grande de terre jaune passée au crible. Les ouvriers en mettent plus ou moins, selon qu'ils jugent la chaux meilleure, & selon la solidité qu'on veut donner à l'ouvrage. On etend dans le fossé creusé pour les fondations, un lit de ce mêlange d'environ un pied d'epaisseur; on le fait battre fortement par des ouvriers, qu'on oblige à réduire cette epaisseur à celle de près d'un demi-pied. Lorsque l'ouvrage est près d'arriver à ce terme, on l'arrose légérement une fois ou deux. Lorsque le mêlange de terre & de chaux est assez battu, on remet un nouveau lit d'un pied d'epaisseur, qu'on réduit comme le premier, & l'on continue jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la hauteur où l'on veut mettre les massifs de maçonnerie qui doivent soutenir les colonnes, & commencer à elever les murs. Pour s'assurer que chaque lit d'un mêlange de chaux & de terre a eté réduit à la mesure dont on est convenu avec les ouvriers, avant de commencer un lit, on répand un peu de cendre ou de briques pilées; & lorsque les ouvriers ont achevé de battre, on creuse un petit trou, là où l'on veut, jusqu'à la rencontre des cendres, & l'on mesure. J'ai vu des restes de vieilles fondations qui avoient eté faites de la sorte, & qui avoient acquis à la longue beaucoup de dureté.

II. *Lieou-li.*

Les Chinois donnent le nom de *lieou-li*, 1°. aux tuiles & aux carreaux vernissés qu'on emploie au Palais & dans quelques Miaos; 2°. au verre commun & grossier, transparent ou opaque, dont on fait quantité de petits ouvrages qui ne servent guere qu'à amuser les enfans. Les Chinois appellent *poli* le verre dur & bien pur, soit transparent, soit opaque.

Je n'ai pas eté à portée de me procurer de beaux ouvrages en ce genre, n'y ayant guere qu'un tems de l'année où cette sorte de marchandise se débite dans les rues. Mais comme c'est principalement la nature de cette matiere que j'ai pour objet de faire connoître, il me suffit de dire que ce n'est qu'un verre commun, tenant un peu de la nature de l'email. Il y a long-tems que j'avois entendu vanter l'elasticité de cette matiere; mais c'est une propriété du verre d'être elastique; & plus il est mince, plus il se laisse plier sans casser: or, les ouvrages de *lieou-li* sont communément fort minces. Il y a en ce genre des boules applaties d'un côté, & terminées de l'autre par un petit tube. La partie applatie paroît plus mince que le reste, & n'est pas exactement plate. En soufflant avec précaution dans ces boules, on oblige la partie plate à se jetter un peu en dehors; & en retirant son haleine, on l'oblige à rentrer. Avec un peu d'exercice, on la fait aller & venir sans la casser; & en allant & revenant, elle forme un petit cliquetis qui amuse les enfans. Je n'ai pas fait d'efforts pour tâcher d'avoir la composition du *lieou-li*, d'autant que je ne l'aurois obtenue qu'à grands frais, les ouvriers Chinois faisant mystere des procédés les plus simples lorsqu'on les interroge: au reste, c'est la manie des ouvriers médiocres de tous les pays.

III. MOTTES A BRULER.

On m'a demandé de quel gluten on se sert pour faire un corps avec les ecorces & sciures de bois odorant, dont on fait des *siang*, & si ce ne seroit point le procédé de nos mottes à brûler.

J'ai appris qu'il y avoit, à quelques lieues de *Pé-king*, un moulin où se préparoit la matiere des *siang*, & où on faisoit

des *ſiang*; il s'agit de trouver une occaſion d'y aller & de voir cette fabrique. Je tâcherai de me la procurer. En attendant, je ne pourrois rien dire que de fort vague ſur cette matiere; c'eſt ce qui m'a engagé à différer de répondre plus en détail.

J'ignore le procédé des mottes à brûler dont il eſt parlé dans la queſtion. Dans une notice ci-après, où je parle du charbon de terre, j'ai donné le nom de mottes à brûler à des mottes faites d'un mêlange de terre & de charbon de terre, dont on brûle ici une grande quantité dans les fourneaux qui ſervent à chauffer les chambres. Si le mot dont je me ſuis ſervi n'eſt pas le mot propre, au moins n'y aura-t-il aucune équivoque.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS, MISSIONNAIRE,

Sur le Hoang-fan, *le* Nao-cha *ou Sel ammoniac*, *& le* Hoang-pe-mou.

I. *Hoang-fan ou* Vitriol.

On m'a apporté par hasard, il y a quelques mois, ... morceaux de *hoang-fan*. Cette matiere se vend ici dans plusieurs boutiques : je reconnus d'abord que c'etoit du vitriol. *Hoang* veut dire jaune ; & il est remarquable que le mot *fan* entre dans la dénomination de quatre matieres assez communes ici, dans lesquelles entre l'acide vitriolique. L'alun se nomme *pé-fan ;* le vitriol verd se nomme *hei-fan* ou *tsao-fan ;* le vitriol bleu se nomme *tan-fan*. Je rapporte les noms sous lesquels ces matieres se vendent dans les boutiques.

Le vitriol verd ressemble au nôtre. Je n'ai point trouvé de cuivre dans celui qui m'a passé jusqu'ici par les mains ; il me paroît qu'il se transforme beaucoup plus vîte en poudre blanche que le nôtre. On le vend communément mêlé de beaucoup d'impuretés. J'ai trouvé ici deux sortes de vitriol bleu ; l'un etoit proprement un mélange de vitriol verd & de vitriol bleu ; l'autre etoit assez pur. Quant au *hoang-fan*, il m'a paru, à une premiere inspection, avoir beaucoup de rapport avec notre vitriol blanc, que je ne connois au reste que par ce qu'en disent les livres. Je n'ai ni le tems, ni les choses nécessaires pour déterminer sûrement si le *hoang-fan* est précisément la même chose que notre vitriol blanc, ou bien en quoi il en differe. Seulement j'ai remarqué que le *hoang-fan* contient une certaine quantité de vitriol verd. Comme je sais qu'il a

coûté du tems aux Chymiftes pour déterminer exactement la nature du vitriol blanc, & que les premiers qui l'ont tenté, quoique très-habiles, n'ont pas rencontré jufte, je crois que la matiere qu'on nomme ici *hoang-fan*, mériteroit d'être examinée. Soit que le *hoang-fan* foit entiérement femblable à notre vitriol blanc, foit qu'il en differe, c'eft toujours un point d'hiftoire naturelle qu'il eft bon de déterminer.

II. *NAO-CHA*, *ou* SEL AMMONIAC.

Ayant eu befoin, il y a quelque tems, de fel ammoniac, & ayant trouvé dans les Dictionnaires faits par les Miffionnaires, que le fel ammoniac s'appelloit en Chinois *nao-cha*, j'en envoyai acheter. J'appris qu'il y avoit différens fels qui portoient ce nom, & l'on m'apporta trois fels de différentes couleurs, fur les enveloppes defquels le Marchand droguifte avoit ecrit leur nom, & qu'il prononçoit *yen-nao-cha*, *che-nao-cha*, *ta-hong-fan-nao-cha*. Le mot *yen* veut dire fel commun; le mot *che* fignifie pierre; les mots *ta-hong* fignifient rouge foncé; *ta* fignifie grand, *hong* fignifie rouge; le mot *fan* fignifie etranger.

Je trouvai qu'aucun de ces fels ne reffembloit à notre fel ammoniac. Je pris une petite lame de cuivre limée fraîchement; je fis diffoudre un peu de l'un de ces fels dans quelques gouttes d'eau; je mis fur la lame une quantité fuffifante de cette eau avec un petit morceau d'etain, & je plaçai la lame fur des charbons ardens. L'eau etant defféchée, la lame fe trouva couverte d'une couche de fel; peu après, l'etain fe fondit fans s'etendre & fans s'attacher à la lame. Je fis la même opération avec les deux autres fels, fans que la lame s'etamât, quoiqu'elle eût eté limée de nouveau chaque fois; je réitérai l'expérience, qui fut fuivie du même effet. Pareille opération

etant faite avec du vrai ſel ammoniac, la petite lame fut fortement etamée. Je fis de nouveau diſſoudre un peu de chaque ſel, & je verſai ſur chaque diſſolution un peu de liqueur de ſel fixe de tartre, ſans obtenir d'odeur ſenſible d'alkali volatil; au lieu que la même opération faite ſur pareille quantité de vrai ſel ammoniac, en tira une très-marquée.

Quelque tems après j'envoyai de nouveau pour voir ſi on ne trouveroit pas, dans d'autres boutiques, quelque autre ſorte de *nao-cha*. On trouva dans ces boutiques les mêmes ſels que ceux dont je viens de parler; & de plus, dans l'une, une quatrieme ſorte de *nao-cha*, que le Marchand appelloit auſſi *che-nao-cha*, ecrivant ces caracteres de la même maniere que ſon confrere les avoit ecrits ſur l'un des trois autres ſels qu'on m'avoit achetés précédemment. Cette quatrieme ſorte de *nao-cha* produiſit les mêmes effets que notre ſel ammoniac, dans les deux expériences ci-deſſus rapportées. Je me ſuis informé à des Chinois exerçant la Médecine, & à des Marchands droguiſtes, d'où venoient ces ſels appellés *nao-cha*; & je leur ai fait voir les quatre ſortes qu'on m'avoit apportées. Ils m'ont dit unanimement qu'il y avoit des *nao-cha* de différentes formes, & que ces ſels venoient du *Thibet* ou des environs. Tous ces ſels ont eté reconnus par eux pour être convenablement etiquetés. Quelques-uns de ceux qui les ont vus, ont reconnu les uns, d'autres ont reconnu les autres: car il s'en trouvoit qui n'avoient jamais vu que deux eſpeces, d'autres trois eſpeces de *nao-cha*, les uns les unes, les autres les autres. Je ne diſſimulerai pas que je n'ai eté à portée que de conſulter des gens ordinaires.

J'ajouterai que le caractere que tous ces Marchands droguiſtes & autres prononcent *nao*, ſe trouve prononcé *hou* dans le Dictionnaire chinois: mais on trouve quelquefois de

ces différences entre la maniere vulgaire d'ecrire un mot, & celle des Dictionnaires. Dans un Dictionnaire fait par un Missionnaire, on trouve *Nao*, *Nao-cha*, *Sal ammoniacus*, & rien de plus; & dans un autre, *Sal ammoniacum*, *Nao-cha*, & rien de plus. J'ai jugé devoir entrer dans ces petits détails, parce qu'ils apprennent qu'il y a plusieurs drogues appellées ici vulgairement *naò-cha*; & qu'en conséquence, dans les recettes, dans les remarques d'histoire naturelle envoyées d'ici, où il aura été fait mention de cette drogue, il y a quelque attention à avoir sur cette différence, qui n'a pas été marquée dans les Dictionnaires dont nous faisons ordinairement usage, & dont on a des copies en Europe. De plus, la quatrieme sorte de *nao-chà* est evidemment un produit de la nature, & non de l'art, le sel se trouvant souvent attaché aux morceaux de pierre sur lesquels il s'est formé.

On m'a dit que toutes les autres sortes de *nao-cha* etoient egalement formées naturellement, ou sur des pierres ou sur des sables; on m'a même ajouté que le nom de *ché-nao-chà* etoit egalement donné à celui que j'ai trouvé semblable à notre sel ammoniac, & à un autre de couleur brune, qui se trouve communément dans des endroits pierreux. Le *yen-nào-cha* pourroit bien avoir eté appellé ainsi, à cause qu'il a non-seulement le goût, mais aussi la couleur du sel commun. Tous ces sels, excepté celui qui ressemble à notre sel ammoniac, me paroissent assez n'être que du sel gemme, altéré par quelque matiere etrangere. Celui qui est désigné par le nom de *ta-hong-fan-nao-cha*, est, à ce qu'on m'a assuré, le plus estimé en Médecine. On m'a dit qu'il y en avoit de différens degrés de bonté. Comme le prix ordinaire de certaines drogues indique à quel degré elles sont rares ou communes, j'ajouterai que le poids d'un *taël* de *ta-hong-fan-nao-cha*, se

vend huit *taëls* d'argent, qui font soixante-quatre livres de notre monnoie ; & j'ai oui assurer qu'on demandoit quelquefois des prix quatre & cinq fois plus forts pour certains beaux morceaux de *nao-cha*. Le taël de *yen-nao-cha* se vend environ vingt-cinq sols de notre monnoie ; le taël de *che-nao-cha*, de couleur brune, se vend cinquante sols ; le taël de celui qui ressemble à notre sel ammoniac, se vend vingt-cinq sols : de sorte que, si notre sel ammoniac prenoit vogue en Chine, il pourroit être apporté avec profit par les Marchands européens. On m'a dit qu'il y avoit des ouvriers en cuivre qui faisoient usage de cette espece de *che-nao-cha* ; mais je n'ai pas eté à portée de savoir à quoi & comment ils l'emploient.

III. *Hoang-pé-mou*.

Il existe ici une ecorce d'arbre connue sous le nom de *hoang-pé-mou* ; on m'en apporta un echantillon il y a quelques mois. Tout ce que j'ai pu tirer des informations que j'ai faites ici, c'est que cette ecorce est regardée par les Médecins chinois, comme utile dans les inflammations des reins & de la vessie ; que les Teinturiers s'en servent en la mêlant à d'autres drogues qui fournissent la teinture jaune ; que les ouvriers en cuivre la font entrer dans leur recette pour donner une couleur jaune au cuivre ; & que la meilleure vient du *Seé-tchouen*.

NOTICE

Sur le Charbon de terre, par feu M. Collas, Missionnaire.

Il m'a paru que le charbon de terre dont on ufe à Péking, méritoit d'être comparé avec celui de France. On diftingue communément à Péking, parmi le peuple, trois fortes de charbon de terre; l'un qui n'eft qu'à l'ufage des Serruriers, & ne brûle, à ce qu'on prétend, qu'autant que le feu eft animé par le vent d'un foufflet. Il donne plus de flamme que les autres; & eft ordinairement plus ardent : il eft fort fujet à éclater au feu. Les Forgerons l'emploient concaffé en affez petits morceaux. Tandis qu'ils chauffent leur fer, ils en tiennent une certaine quantité dans un chauderon fufpendu au-deffus du feu de la forge; cette préparation fait qu'il eclate moins lorfqu'on l'emploie.

Quant au charbon qu'on emploie pour l'ufage de la cuifine, & pour chauffer les chambres, on en diftingue principalement deux fortes; l'un appellé *ing-mei*, l'autre appellé *joan-mei*. *Mei* en chinois défigne la matiere que nous appellons charbon de terre. *Ing* veut dire dur, qui réfifte, qui a de la force. *Joan* veut dire mol, foible. Les Marchands qui en vendent d'une efpece intermédiaire, ne manquent pas d'appeller le *mei* qu'ils vendent, *ang-mei*. J'ai eu la curiofité d'entretenir moi-même le feu d'un petit fourneau qui echauffe un petit laboratoire placé à côté de ma chambre : c'eft un fimple fourneau que j'ai fait conftruire au-dedans de ce petit cabinet, en forme cylindrique, d'un pied-de-roi de profondeur, fur cinq pouces de diametre. Les fourneaux qui echauffent le pavé de nos chambres, font en dehors, dans une foffe où

descend deux fois par jour le domestique chargé d'entretenir les feux. Ils sont tous en forme de cône tronqué ; & par un canal qui s'insinue sous les briques qui servent de pavé, ils communiquent à la chambre une chaleur modérée. Je décrirai une autre fois plus en détail la maniere dont cela s'exécute, & j'y joindrai quelques remarques.

Le petit fourneau que j'ai fait construire dans mon laboratoire, sans être entretenu entiérement plein de *mei*, l'echauffe suffisamment durant les plus grands froids, quoique ce cabinet ait environ douze pieds de long, sur dix de large & dix de hauteur. Il l'echaufferoit beaucoup plus s'il etoit employé à echauffer une estrade d'environ huit pieds de long sur six de large, telle que le pratiquent les Chinois ; mais cette estrade m'eût gêné dans l'usage que je fais de ce cabinet.

J'ai brûlé dans ce fourneau différentes sortes de *mei*. On m'a quelquefois procuré une espece de *mei* de la classe de ceux qu'on appelle *ing-mei*, qui donnoit beaucoup plus de flamme que les autres, se consumoit moins vîte, & se réduisoit presque entiérement en cendres grises. Le meilleur etoit ordinairement dur à casser, d'un grain assez fin, d'un noir moins foncé, noircissoit moins les mains que la plupart des autres, & n'avoit point ou presque point de particules brillantes. Je suis fâché de n'avoir pas conservé quelques morceaux de celui qui m'avoit paru le meilleur. Je pensois que j'en aurois de pareil dans la suite quand je voudrois ; mais on ne s'imagine pas aisément combien nous sommes quelquefois gênés par les caprices, l'ignorance ou le défaut de bonne volonté des personnes que nous sommes obligés d'employer ; par l'intention qu'elles ont de favoriser telle ou telle personne, dont elles nous font prendre la marchandise ; & souvent encore par leur crainte de nous laisser trop connoître quelque chose de

mieux que ce qu'il leur eſt facile de nous procurer. Je remarque ceci en paſſant, parce qu'il en réſulte qu'il eſt impoſſible que nous ne ſoyons ſouvent mal inſtruits de bien des choſes, & qu'on doit, par cette raiſon, nous paſſer quelques erreurs.

Parmi les autres ſortes de *mei* que j'ai employées, & qui avoient été vendues pour de l'*ing-mei*, j'en ai trouvé qui avoit le grain très-gros, qui etoit plein de points brillans, ſe caſſoit aſſez aiſément, & cependant faiſoit un aſſez bon feu : mais, en général, celui qui eſt moins dur, d'un grain moins ſerré & plus brillant, ſe conſume plus vîte, donne moins de flamme, & la cendre eſt ordinairement rougeâtre. Les qualités oppoſées, d'être plus dur, d'un grain plus ſerré & moins brillant, ſe trouvent cependant quelquefois dans du très-mauvais *mei*, qui ne s'allume qu'avec peine, & qui ne ſe conſume point entiérement. On rencontre auſſi du *mei* qui, dès qu'il eſt mis au feu, commence par pétiller, & ſe réduit enſuite totalement en ecailles, qui bouchent le paſſage à l'air, & etouffent le feu. Pour ce qui eſt du *joan-mei*, de celui qu'on livre pour tel ; c'eſt une ſorte de *mei* qui ne donne preſque aucune flamme, dont la chaleur eſt ſenſiblement moindre, & qui ſe conſume plus vîte : il s'écraſe avec la plus grande facilité. Communément il eſt d'un noir plus foncé que les autres ſortes de *mei*. C'eſt principalement cette ſorte de *mei* qu'on mêle avec des cendres de *mei*, & un peu de terre propre à lier le tout, & dont on fait des mottes quarrées, qui ſe débitent dans grand nombre de boutiques, & que chaque particulier fait egalement faire.

Le *mei* qu'on achete pour être brûlé ſans addition, ſe vend en aſſez gros quartiers, mêlés de morceaux de toute taille. Après l'avoir fait concaſſer en petits morceaux pour l'uſage, on ramaſſe la poudre & les petits fragmens pour en faire des

mottes,

mottes. Les échantillons que j'envoie suffiront pour donner une idée générale de la nature du *mei*, tel qu'on l'apporte à *Pé-king*; car on dit qu'il y en a de bien des sortes en Chine. Le charbon de terre pour l'usage domestique, tient une espece de milieu entre ceux de la meilleure qualité & ceux de la plus mauvaise. Le meilleur qui me soit passé autrefois par les mains, ressembloit assez; pour la couleur, pour le grain & pour la dureté, à un morceau de charbon de terre mêlé d'une matiere pierreuse qui fait feu avec le briquet.

J'avois oui dire que le *mei* se vitrifioit quelquefois dans le fourneau. J'ai très-souvent trouvé des scories assez dures & d'un assez gros volume, lorsque j'ai brûlé des mottes faites d'un mêlange de *mei* avec une certaine quantité de terre jaune; mais je n'ai jamais rien trouvé de pareil lorsque j'ai brûlé du *mei* pur, ni lorsque j'ai brûlé des mottes faites avec des fragmens de *mei*, des cendres de *mei* & très-peu de terre: j'appelle cendres de *mei*, la terre grise ou rougeâtre qui est le résidu du *mei* après qu'il est consumé.

Il est inutile de dire que plus le *mei*, avec lequel on fait les mottes à brûler, est bon, plus les mottes sont d'un bon usage. Toute sorte de *mei* qui n'a aucune mauvaise qualité, peut être employé; mais on emploie principalement le *joan-mei*, parce qu'il se réduit aisément en poudre; & l'on amene à *Pé-king* des voitures de poudre de charbon de terre, qui n'est bonne qu'à faire des mottes à brûler. La façon de faire ces mottes est très-simple. Avec de la poudre de *mei* & de petits fragmens de *mei*, on mêle de la cendre retirée des fourneaux, & autant de terre qu'il faut pour lier le tout; & avec un peu d'eau on en fait une pâte grossiere, que l'on entasse dans des moules quarrés, dans lesquels on a auparavant répandu un peu de sable sec ou de cendre de *mei*. On

répand aussi de la cendre de *mei* sur une certaine étendue de terre, sur laquelle on renverse les moules; on laisse sécher les mottes, après quoi on les met en tas. Dans les boutiques, ces moules ont un fond dans lequel est une marque qui se trouve imprimée sur chaque motte. On en fait chaque année, à l'entrée de l'hiver, une bonne quantité dans notre Maison avec la poudre & les petits fragmens de tout le *mei* acheté depuis un an. On n'y mêle autre chose qu'un quart de terre jaune; & les moules qu'on emploie ressemblent exactement à la moitié d'un chassis à mouler, tel qu'en ont les Fondeurs en cuivre. On pose le chassis à terre; on y entasse la matière, & on enlève le moule; la matiere entassée reste à terre sous la forme d'une brique. Ces briques servent à chauffer les chambres lorsque le froid commence, ou lorsque quelqu'un est bien-aise d'entretenir chez soi une chaleur moindre, ou lorsqu'il craint l'effet du *mei* pur. Ces briques passent pour être meilleures que les mottes achetées dans les boutiques; & il m'a paru que cela etoit vrai, en ayant brûlé des unes & des autres dans mon petit fourneau. Il n'est point nécessaire de s'astreindre à une quantité fixe d'alliage quand on fait des mottes à brûler; moins il y a de matiere etrangere mêlée avec le *mei*, plus le feu est ardent. Toutes les mottes, telles qu'on les fait à Péking, sont trop grosses pour entrer dans le fourneau: on les casse en morceaux, que quelques-uns jettent pêle-mêle avec les plus petits fragmens. D'autres les séparent; & lorsqu'ils ont une certaine quantité de ces petits fragmens, ils les humectent avec un peu d'eau, & en font des boules qui, etant seches, brûlent aussi-bien que les gros fragmens des mottes.

Le *mei* pur, bien choisi, se brûle sans inconvénient, quoique les fourneaux soient dans la chambre même, comme ils sont

en effet dans presque toutes les maisons. Quoiqu'il soit impossible que tout le *mei* pur qui se consume dans Péking soit du *mei* choisi, les accidens, du moins les accidens considérables, ne sont pas bien fréquens ; & je suis très-porté à croire que le charbon de bois dont on se sert pour allumer le charbon de terre, y a souvent la meilleure part. Quand le feu est entiérement eteint, il faut une certaine quantité de charbon de bois pour allumer le charbon de terre ; & alors, si le fourneau est dans la chambre, la grande fumée du charbon de bois oblige d'ouvrir portes & fenêtres. On ferme le tout lorsque la fumée est à-peu-près passée : mais durant la journée, lorsqu'on a oublié d'ajouter du *mei* avant que le feu ait trop ralenti son ardeur, le *mei* ne s'allumeroit pas si on le mettoit seul ; & on est obligé d'y joindre un peu de charbon de bois. Or, à moins que la fumée ne devienne excessivement incommode, les Chinois n'y font presque aucune attention. Ce qui les sauve souvent, c'est qu'un des côtés de la chambre etant presque tout en fenêtres, qui ne sont que d'un papier fort mince, collé sur un treillis, & y ayant assez communément quelques petits carreaux ouverts au haut des fenêtres, l'air peut se renouveller ; & ce renouvellement continuel de l'air, qui, à raison de son excès, a son inconvénient, a aussi l'avantage de parer à bien des accidens.

Le *mei* seul ne donne aucune fumée bien sensible, même avant d'avoir entiérement pris feu. Peut-être que dans des chambres bien fermées elle paroîtroit davantage. J'en ai quelquefois brûlé qui avoit une légere odeur de soufre, mais trop foible pour incommoder. J'en ai rencontré rarement d'une odeur désagréable à un certain point. Quand on commence à chauffer une chambre, lors même que le fourneau est en dehors, on sent souvent une odeur désagréable, causée par l'humidité qui

s'exhale des briques ; & comme il continue à s'en dégager, tantôt plus, tantôt moins, selon certaines circonstances, & selon que le fort de la chaleur parvient à tel ou tel endroit du pavé, on sent quelquefois cette odeur se renouveller plusieurs jours, & même plusieurs semaines après qu'on a commencé à chauffer la chambre. On auroit tort d'attribuer cet effet au *mei*. Il y en a sans doute de mauvais, dont la vapeur est nuisible ; mais je crois qu'on lui attribue quelquefois de mauvais effets auxquels il n'a pas eu part.

J'ai eté curieux de voir si, le fourneau etant une fois allumé, on pouvoit l'entretenir long-tems sans y mettre un seul morceau de charbon de bois, & sans y ajouter trop souvent du charbon de terre. Il suffit pour cela de renouveller le charbon de terre avant que celui qu'on a mis précédemment ait perdu toute sa force vers le haut du fourneau, en observant d'y en remettre d'abord une certaine quantité sans trop ôter de cendres. Lorsqu'après un intervalle de temps, qui n'est pas long, le feu de ce nouveau charbon de terre est en vigueur, il faut ôter beaucoup de cendres, afin de pouvoir remplir le fourneau d'une assez grande quantité de nouveau charbon de terre, pour qu'on ne soit obligé de toucher au fourneau qu'après un assez long tems. Malgré la petitesse de mon fourneau, en renouvellant cette manœuvre trois fois dans vingt-quatre heures, j'ai entretenu un bon feu pendant huit jours, sans employer du charbon de bois, & j'aurois pu continuer plus long-tems. Comme il se trouve des morceaux de *mei* qui ne se réduisent pas entiérement en cendres, le fourneau se rempliroit à la longue. Quand les fers de la grille sont suffisamment ecartés, on fait tomber les morceaux à demi-usés dans le cendrier. Ces morceaux ne sont pas perdus ; on rejette ceux qui se trouvent n'être qu'une matiere pierreuse que le feu n'a pu

réduire en cendres ; & après avoir détaché les cendres des autres, on les remet dans le fourneau parmi le nouveau charbon de terre.

Les Chinois sont dans l'usage de laisser toujours sur la grille un certain nombre de ces morceaux à demi-usés pour soutenir le feu. Ils mettent quelquefois aussi, immédiatement, sur la grille, une couche de fragmens de briques, à travers laquelle l'air passe ; mais alors les cendres bouchent souvent le passage, qu'on ouvre de tems en tems avec une broche de fer grosse comme le doigt, longue d'environ un pied & demi, qu'on introduit tantôt par le haut du fourneau ; tantôt par une petite ouverture latérale, placée un peu au-dessus de la grille. Cet instrument, auquel on joint quelquefois une paire de pincettes assez courtes, ou bien une paire de petits bâtonnets de fer, semblables à ceux dont les Chinois se servent en mangeant, forme tout l'attirail nécessaire pour attiser le feu. L'expérience a bientôt appris combien il faut lui donner d'air par l'ouverture latérale & par la grille, pour qu'il brûle sans se consumer trop vîte. Avec un millier de livres de charbon de terre, on peut très-bien chauffer, pendant quatre mois, une chambre médiocre. Bien des gens, peu à leur aise, n'en usent pas six cens, & se chauffent cependant assez bien. J'ai passé autrefois quinze jours à Liége, au commencement de l'automne ; quoique je n'aie pas fait une attention bien particuliere à la maniere dont on emploie le charbon de terre, il me paroît, par ce que je puis me rappeller de la maniere dont on le consume, qu'on doit en user bien davantage. Je ne sais pas non plus si on pourroit brûler le charbon de terre dont on use ici, dans un appareil semblable à celui qu'on place sous les cheminées à Liége ; ni si celui de Liége pourroit être employé de la même maniere que celui-ci. Quand j'aurai

lu l'Ouvrage sur le charbon de terre, dont le dernier volume est arrivé ici il y a quelques jours, je pourrai avoir là-dessus des connoissances plus précises. J'ai cru, en attendant, que ce que je viens de marquer ne seroit pas entièrement inutile; & je me propose de revenir sur cet objet, si je trouve qu'il en mérite la peine, ou si l'on me demande quelques eclaircissemens.

Il y a quelques jours que M. Cibot m'a remis deux morceaux d'un charbon fossile, qui ne ressemble à aucun des charbons de terre que j'ai vus jusqu'à présent à Péking, & dont on ne fait point usage ici, que je sache: aussi m'a-t-il ajouté qu'il venoit de trente lieues. Les Chinois ne l'appellent point *mei*, mais *che-tan*. *Tan* est le nom qu'ils donnent au charbon de bois; *che*, veut dire pierre; & selon le génie de la langue chinoise, ce mot peut signifier une chose qui tient de la pierre, ou qui lui ressemble.

NOTICE

Sur le Borax (1), *par feu M.* CIBOT, *Missionnaire.*

Le borax a eté connu en Chine bien anciennement, & egalement employé dans les Arts & dans la Médecine. Il se nomme *pong-cha*. Quelques soins que nous nous soyons donnés pour rendre nos recherches sûres & exactes, nous n'avons pu découvrir nulle part, ni qu'il y ait, ni qu'on fasse du borax dans aucune Province de l'Empire. Tous les Livres d'histoire naturelle, tous les Droguiers, & tous les Recueils, Dictionnaires, Compilations que nous avons consultés, n'en disent rien; mais ils s'accordent tous à assurer qu'on le tire ou du *Tsang-li*, qui est le Thibet; ou du *Hai-nan-nan-hai*; ce qui désigne la presqu'Isle occidentale de l'Inde, & de tous les pays qui en dépendent. Les Marchands droguistes que nous avons fait interroger, ont répondu la même chose, & ont ajouté que le borax de Péking venoit du Thibet par le *Yun-nan* & le *Sée-tchouen*, ou de la ville de Canton. Quant au Thibet, nous avons trouvé dans l'*Y-tong-chi* qu'il y a un lac nommé *Ma-pin-mou-ta-lai*, qui a près de dix-huit lieues de circonférence, est entouré de montagnes de tous côtés, dont les eaux sont verdâtres & douces, où les couleurs de l'arc-en-ciel paroissent flotter sur la surface de l'eau quand le soleil est elevé sur l'horizon, & d'où il sort des especes d'eclairs quand les flots se brisent les uns contre les autres. Puis on ajoute plus bas, que le borax qu'on trouve en grande quantité sur les rochers qui bordent ce lac, est le plus beau &

(1) *Voy.* Propriété de l'eau de borax, Tome IV, pag. 486.

le meilleur qu'on connoiſſe. Il y en a de deux eſpeces, ſavoir ; de verdâtre & de rougeâtre.

Nous avons fait chercher du borax du Thibet dans les plus grandes boutiques de Péking ; nous n'en avons trouvé que d'epuré & de criſtalliſé en morceaux. Ces morceaux ont environ un pouce d'épaiſſeur, & quatre ou cinq de diametre. Du reſte, pour peu qu'on néglige de les tenir ou bien enveloppés dans du papier, ou bien fermés dans un vaſe, ils perdent leur criſtalliſation, & deviennent une pouſſiere blanche comme de la farine. Il n'en eſt pas de même du borax naturel & non purifié, ſoit celui qui eſt couleur de gomme de pêcher, ſoit celui qui eſt verdâtre : l'action de l'air ne l'entame pas, & il reſte en maſſe gras & pâteux.

Les Marchands du *Yun-nan* & du *Sée-tchouen*, qui vendent le borax du Thibet, le contrefont-ils, ou ne font-ils que le purifier ? Tout ce que nous pouvons répondre de poſitif & de certain, c'eſt qu'il n'eſt queſtion ni de borax naturel, ni de borax purifié, ni de borax imité & contrefait, dans aucun des Livres où l'on rend compte plus en détail de ce que chaque Province, chaque Diſtrict, chaque Canton met dans le commerce général de tout l'Empire. Or, comme on y parle du nitre, du vitriol, du ſalpêtre, du ſoufre & des foſſiles les moins importans, ce ſilence, joint au témoignage des Livres qui diſent que le borax vient de chez l'etranger, fait un préjugé, ou plutôt une preuve qu'il eſt dur de rejetter. D'un autre côté, le borax ne ſe vend que trois ſols & demi à quatre ſols l'once à Péking. Ce bon marché eſt difficile à concilier avec l'achat & le port pour une choſe qui viendroit de ſi loin.

Nous avons dit que le borax ſe nommoit *pong-cha* en Chinois ; or le mot *pong* s'ecrit de trois manieres : la premiere

miere eſt le nom des habitans des environs du lac dont nous avons parlé : la ſeconde ſignifie *purifié au feu ou par evaporation* : la troiſieme déſigne une plante employée dans les remedes. Nous ne la connoiſſons pas. Ces trois manieres d'ecrire le mot *pong* ſont d'autant plus dignes d'attention, qu'elles ne ſont pas egalement anciennes. Le dernier Editeur du *Tſao-kang-mou* avoue que cela indique quelque choſe, mais qu'il n'a rien trouvé de précis dans les Livres qu'il a conſultés. Il ne nous appartient pas d'en vouloir ſavoir plus que lui ; cependant nous croyons qu'on pourroit conjecturer que la premiére maniere d'ecrire le mot *pong*, indique le borax tel qu'on le tiroit du Thibet ſous les Dynaſties des *Leang* & des *Tang* ; la ſeconde, le borax purifié ; & la derniere, un borax artificiel, pour lequel on ſe ſervoit de la plante *pong* dans le onzieme ſiecle, ſous la Dynaſtie du grand *Song* : nous ne donnons ces conjectures que pour ce qu'elles valent. Mais comme la derniere eſt très-intéreſſante, nous avons feuilleté quelques Livres, & nous avons trouvé qu'on purifioit le borax comme le ſel ammoniac. Voici qui mérite plus d'attention.

Selon un Ecrivain du dixieme ſiecle, le nitre & l'arſenic peuvent ſuppléer le borax pour la ſoudure, la fonte & la purification des métaux. Selon un autre du treizieme ſiecle, les herbes *tchi-mou*, *ngo-pou-tchi-tſao*, *gun-tai*, *tſée-ſou*, *ho-cheou-ou*, *tſeng-tai*, peuvent diſſoudre & décompoſer le borax. Si l'on fait paſſer au feu cette décompoſition, après y avoir ajouté un peu d'arſenic, le borax reparoît plus beau & en plus grande quantité. Nous n'avons ni le loiſir, ni les moyens, ni les livres néceſſaires pour ſuivre cette indication.

La Médecine Chinoiſe attribue au borax une vertu ſpéciale pour appaiſer les maux & les enflures de gorge. Nous trouvons

qu'un Médecin fit souffler du borax, réduit en poussiere, dans le gosier d'un homme qui avoit avalé un os, qui ne pouvoit plus ni monter ni descendre; il ne respiroit plus qu'à peine, & ce remede lui sauva la vie.

NOTICE

Sur le Cuivre blanc de Chine, sur le Minium & l'Amadou, par feu M. Collas, Missionnaire.

ON fabrique en Chine quantité de petits ouvrages, & en particulier un nombre prodigieux de pipes d'un cuivre dont la blancheur approche beaucoup de celle de l'argent, & que les Chinois nomment *pé-tong;* c'est-à-dire, cuivre blanc. On croit ici communément que ce cuivre sort tel du fourneau où l'on fond la mine; & l'on dit qu'il y a du cuivre blanc véritable & du contrefait. On appelle contrefait, celui que quelques personnes savent faire en alliant le cuivre rouge à d'autres matieres; & véritable, celui qu'on apporte de la Province de *Yun-nan.* Le commun des personnes croyant qu'entre les autres mines qui sont en grand nombre dans cette Province, il se trouve des mines de cuivre blanc; il se pourroit absolument faire que ceux qui exploitent les mines de cuivre du *Yun-nan*, eussent, dans certains quartiers, des méthodes propres, & des matériaux convenables à portée, pour blanchir le cuivre intérieurement, par des travaux en grand, d'une façon plus belle & plus solide que ne font ceux qui pratiquent cette opération en petit, & avec des matériaux peut-être un peu différens; & alors, dans les pays eloignés du *Yun-nan*, & peut-être dans le *Yun-nan* même, les personnes qui n'examinent pas les choses de si près, regarderoient encore ce cuivre comme un cuivre naturel. Peut-être aussi le cuivre se trouve-t-il tellement préparé dans certaines mines, & lié dans de telles proportions avec les matieres convenables, que la simple fusion donne un cuivre blanc d'une belle couleur, & plus solide que celle que l'art tâche de produire.

Pour eclaircir cette question, il faudroit pouvoir faire des informations à la source même. En attendant, je me suis informé à *Pé-king* d'où les ouvriers en cuivre blanc tiroient ce qu'ils employoient. On m'a indiqué une grosse boutique qui fait chaque année une provision considérable de cuivre blanc en petits pains ronds d'environ trois livres, qui se vendent en détail aux ouvriers, sur-tout à ceux qui font des pipes. Ceux-ci brisent ou scient ces pains en morceaux, qu'ils refondent & qu'ils coulent en petits lingots : ils battent ces lingots à froid, les faisant rougir de tems en tems ; ils les réduisent en feuilles, qu'ils plient, qu'ils etendent, qu'ils soudent ; & malgré le nombre de fois qu'une même piece est mise au feu, le cuivre conserve toujours sa blancheur.

Dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1739, Partie historique, pag. 24, on lit qu'un morceau de cuivre blanc de Chine, qu'on dit être naturel, etoit devenu rouge après trois fontes. Il n'y a point de doute à former sur l'exactitude de cette expérience : mais comme il paroît que le bon cuivre blanc qu'on emploie ici, n'est pas si facilement altérable au feu ; qu'on assure qu'il y en a du contrefait, de la maniere que j'ai expliqué plus haut, & qu'on assure egalement que dans les grosses boutiques où se débite le vrai cuivre blanc, venant du *Yun-nan*, il y en a de différens degrés de pureté à choisir ; j'ai cru que cette matiere pouvoit encore être examinée. J'ai envoyé dans une de ces grosses boutiques, & j'y ai fait acheter un pain d'environ trois livres, réputé du meilleur cuivre blanc. Il est coulé très-grossiérement ; les crasses qui y sont adhérentes, peuvent elles-mêmes être un objet d'examen. J'avois fait demander si, par le moyen de ceux qui font le commerce du cuivre blanc, on ne pourroit pas faire venir quelques morceaux de la mine même de ce cuivre ;

mais on a répondu que cette branche de commerce avoit, d'ici au *Yun-nan*, plusieurs entrepôts, & qu'on ne pouvoit satisfaire à ma demande. Je n'ai pas entiérement renoncé pour cela à l'envie d'obtenir de cette mine, supposé qu'il en existe de telle. J'avois oui beaucoup vanter le cuivre blanc du *Kiang-si*; on m'a depuis assuré qu'il n'y avoit ni mine, ni fabrique de cuivre blanc dans le *Kiang-si*; que tout le cuivre blanc employé par les ouvriers du *Kiang-si*, leur venoit du *Yun-nan*, de même qu'à Péking; & que si leurs ouvrages etoient plus beaux, cela venoit de ce que les ouvriers, ou savoient mieux ménager la matiere, ou y ajouter quelque ingrédient qui en augmentoit la beauté. J'ai oui dire que plusieurs ouvriers, après avoir acheté dans les grosses boutiques le cuivre blanc en morceaux brutes, y ajoutoient quelquefois, selon les différens ouvrages qu'ils exécutoient, plus ou moins de matieres étrangeres propres à remplir différentes vues, quelquefois d'epargne ou de fraude. On travaille beaucoup à Canton en cuivre blanc; mais j'ai oui assurer, etant à Canton, qu'il y en avoit beaucoup de contrefait ou d'altéré: & en effet, en ayant voulu employer à quelques petits ouvrages, celui qu'on me procura etoit notablement différent de celui que j'ai vu employé à d'autres ouvrages. La même chose m'est arrivée une fois à Péking: des feuilles de cuivre blanc que j'avois commandées chez un batteur de feuilles de cuivre, etoient de même falsifiées ou altérées. Voilà, jusqu'à présent, ce que j'ai pu découvrir sur le cuivre blanc. Ces notions ne s'etendent pas loin: mais comme il paroît qu'on regarde le cuivre blanc de Chine comme supérieur, en général, aux différens cuivres blancs que l'art produit chez nous, j'ai cru que ce peu feroit toujours plaisir en attendant mieux, s'il se peut.

On m'a aſſuré depuis peu qu'il y avoit à Péking un endroit où l'on fabriquoit du minium ; mais on m'a dit en même temps qu'il ne ſeroit pas facile d'avoir le détail du procédé qu'ils ſuivent.

Nota. L'amadou de Chine eſt blanc ; je n'en ai point vu d'autre ici : il eſt fait avec une herbe. Lorſque cet amadou a contracté l'humidité, on le ſeche au ſoleil ; on l'etend ſur une pierre ; on répand pardeſſus un peu de ſalpêtre en poudre, & on le bat avec deux bâtons aſſez courts, en le retournant pluſieurs fois.

NOTICE

Sur un Papier doré sans or, par feu M. Collas, Missionnaire.

On débite ici, à Péking, des bandes de papier doré d'un peu plus de deux pouces de large, & d'un pied quelques pouces de long : elles coûtent un peu plus d'un sol la piece. On dit qu'elles viennent de *Sou-tcheou*. Lorsque ces bandes sont entieres, il est facile de voir qu'on a etendu un vernis sur des feuilles de métal collées sur du papier. Le vernis déborde de tous côtés, & offre une couleur différente de la dorure & du papier. J'ai eu la curiosité de brûler une de ces feuilles ; toute la dorure a disparu, ainsi qu'il devoit arriver, dès qu'on n'avoit point employé de vraies feuilles d'or. Plusieurs morceaux de la feuille conservant encore leur figure, se sont trouvés couverts, d'un côté, d'une feuille blanche, comme d'argent. J'ai lieu de croire que c'est véritablement de l'argent ; la quantité etoit trop petite, & les moyens me manquoient pour m'en assurer entiérement. J'ai envoyé chercher d'autres feuilles pareilles ; on m'en a apporté en même temps d'autres simplement argentées, de même grandeur & de même prix.

Les Chinois font à Péking, & probablement aussi ailleurs, quantité de meubles dorés, en tout ou en partie, par une méthode pareille à celle qu'on emploie pour le papier dont je viens de parler. On en voit d'exposés dans les boutiques, qui ne sont encore qu'argentés. Pour les dorer, ils appliquent sur les feuilles d'argent une sorte de vernis qu'ils nomment *tsé-yeou* : ce *tsé-yeou*, à ce qu'on m'a assuré, n'est autre chose que le *tsong-yeou*, dans lequel on mêle d'autres drogues en

le faisant cuire : il est naturel de soupçonner la gomme-gutte ou l'aloës. Je me suis informé de la maniere dont se préparoit le *tsé-yeou* qu'on vend dans les mêmes boutiques où se vend le *tsong yeou*, dont on fait ici grand usage ; mais quoique ce soit une chose connue de bien des gens de métier, chacun est dans la louable coutume d'en faire mystere à quiconque veut s'en informer en détail. L'on m'a assuré que les apprentifs même qui sont ici, dans quelque boutique que ce soit, n'apprennent qu'avec peine ces sortes de secrets, connus de tous les maîtres, & quelquefois consignés dans des livres que chacun n'est pas à portée de se procurer. Ceux que j'avois chargés de me fournir là-dessus quelques eclaircissemens, ne m'ont, jusqu'à présent, pu rien apprendre de distinct. Il se présentera peut-être, dans la suite, quelque occasion de savoir au juste ce qui en est. En attendant, il me paroît qu'il n'y a pas grande perte à l'ignorer. Nous n'avons pas en France le *tong-yeou*, & nos vernis d'or me paroissent plus beaux que le *tsé-yeou*, & peuvent servir au même usage. Il me paroît qu'avec des feuilles d'argent & nos vernis d'or, on pourroit dorer des meubles à-peu-près comme on dore des cuirs : j'ignore si cette méthode, qui a dû venir en pensée à bien des personnes, a quelquefois eté mise en exécution chez nous. On pourroit, par exemple, dans les Eglises de campagne, dorer de la sorte, à peu de frais, des tabernacles & d'autres pièces : si la chose n'a pas eté essayée, elle mériteroit bien, ce me semble, de l'être.

NOTICE

Sur le Bambou, par le même.

ON trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1769, Part. historique, page 77, une description du bambou, & un détail de ses usages. On en fait ici un usage dont il n'est point parlé (1) dans cet article, & qu'on ne connoît peut-être point dans les isles de l'Amérique, où il a eté transporté. Lorsqu'il commence à sortir de terre, on en coupe une quantité de gros jets jusqu'à une certaine profondeur en terre, comme on coupe chez nous les asperges. Ces jets encore tendres sont mangés, non-seulement par les gens du peuple, mais par les personnes qui se nourrissent le plus délicatement. Ce qui ne se consomme point dans l'endroit, se transporte ailleurs, même fort loin, après avoir reçu une préparation qui l'empêche de se gâter. Des personnes qui ont demeuré dans les cantons où le bambou croît en abondance, m'ont dit qu'on fendoit ces jets en quartiers; qu'on les exposoit pendant un certain tems à la vapeur de l'eau bouillante, & qu'on les faisoit ensuite sécher. Au moyen de cette préparation, on les conserve assez long-tems, & on peut les transporter fort loin. On en mange toute l'année à Péking, où on en apporte, en grande quantité, des Provinces méridionales. On les fait tremper dans l'eau fort long-tems; après quoi on les coupe en morceaux, qu'on sépare en tranches d'une ligne ou deux d'épaisseur, ou bien on les coupe en filamens; & après les avoir fait bien cuire, on les assaisonne de différentes manieres : on les mêle dans différens ragoûts.

(1) *Voyez* ce qu'en dit M. Cibot, tom. II, pag. 641.

Il s'en fait une ſi grande conſommation, qu'on n'en mange pas ſeulement la partie la plus tendre, mais encore quelquefois celle qui ne laiſſe pas d'être un peu dure. On les laiſſe plus ou moins croître avant de les couper, & on en forme différentes claſſes, qui ſe vendent à différens prix, afin de pouvoir ſatisfaire tout le monde. Cet uſage du bambou eſt, pour certains cantons, une reſſource & un objet de commerce conſidérable. Les Chinois font auſſi macérer des morceaux de bambou tendre dans le ſel; & c'eſt une de leurs préparations d'herbes ſalées qu'ils mangent ſouvent avec le riz. Je penſe que le bambou, qui croît très-bien dans nos iſles d'Amérique, pourroit proſpérer juſqu'à un certain point dans les Provinces méridionales de la France, du moins dans certains cantons. Malgré les grands froids de Péking, & leur longue durée, j'en ai vu un plant, abſolument négligé, qui n'a pas laiſſé de ſubſiſter pluſieurs années; mais les jets n'étoient pas plus gros que le doigt.

NOTICE

Sur les Plumails Chinois, par feu M. Cibot, Missionnaire.

Le génie, le caractere & les goûts d'une grande nation, se peignent dans les plus petites choses. Il y a des pays où des femmes, & même des hommes, appellent un domestique pour leur donner un mouchoir, une tabatiere, un livre, qu'ils pourroient prendre en etendant le bras, ou en se courbant un peu. Ici, les personnes du plus haut rang, de l'un & de l'autre sexe, prennent un plumail sans hésiter, & secouent elles-mêmes la poussiere qu'elles ont remarquée sur une table, ou sur quelque autre meuble. Qui aimeroit à exercer sa philosophie sur l'origine, les usages & l'histoire des plumails chinois, en auroit pour long-tems, avant d'avoir epuisé son sujet. Tout frivole qu'il paroît, soit qu'il fît passer ses réflexions du village à la ville; de la ville dans le palais; des atteliers des Artisans, dans les cabinets des Lettrés & des Princes; & des appartemens de jour, & de nuit dans les oratoires & dans les chapelles des idoles; soit qu'il promenât ses regards sur cette longue suite de siecles que des histoires particulieres, sans nombre, se sont attachées à peindre en détail dans la vie privée des personnages de tous les rangs qui ont eu quelque célébrité, & sur-tout dans tout ce qui a trait à la singularité des goûts, des modes & des inventions pour les petits meubles de bien-être & de caprice, il est hors de doute qu'il y trouveroit beaucoup à s'amuser ou à s'instruire, selon qu'il chercheroit l'un ou l'autre. S'il avoit le goût des vers, il verroit avec plaisir que la poésie Chinoise a créé bien des mondes qui manquent à la nôtre; & qu'une Ménagere, une jeune Esclave, un Eunuque du Palais, une Reine, un Lettré, un Mandarin, &c., au mo-

ment de prendre le plumail, ou l'ayant à la main, ou en faisant usage, ou délibérant s'ils le quitteront, &c., lui ont fourni des sujets à choisir, qu'elle a tournés au sérieux & au philosophique, au grand & au sublime, au gracieux & au riant, au badin & au folâtre, selon qu'il lui a plu. *La vieille Domestique le plumail à la main*, est une des pieces qu'on loue le plus, pour la beauté de la poésie & la naïveté de la morale. La satyre, au contraire, la plus ingénieuse & la plus piquante qui ait jamais eté faite de la fausse philosophie qui prévalut sous les *Song*, est la piece intitulée: *le choix du Plumail*. Comme ce choix regarde un ancien Lettré de Province, qu'on vient de charger de la Bibliotheque Impériale, il en a bien long à dire sur les différens livres qu'il voit, & la sorte de plumail qui convient à chacun, à raison de la forme qu'il a, de la place qu'il occupe, & de l'etat où il est. Ses délibérations finissent par prendre le parti de faire usage de tous les plumails, & d'assigner à chaque livre celui qui lui convient. Cette fin passe pour un chef-d'œuvre; & on la fit entrer dans la jolie chanson du vendeur de plumails, afin qu'elle passât jusqu'au peuple. Quelques citations de ces pieces nous réveillerent sur les plumails qu'on a ici quelque têms; nous rappellerent ceux que nous avions vus au Palais & ailleurs, puis nous donnerent la pensée de les faire connoître, dans la vue de ménager à l'industrie du peuple une de ces petites ressources innocentes qu'on a tant multipliées ici, & auxquelles, sans doute, on prendra goût dans notre France, à proportion qu'on en sentira mieux le prix.

Si les Amateurs pécunieux de bagatelles etrangeres souhaitent avoir des suites complettes de toutes les sortes de plumails qu'on a ici, nous les avertissons qu'elles seront très-nombreuses, & qu'il ne tiendra qu'à eux d'y dépenser beaucoup d'argent. Les Peintres qui excellent en ce genre, jusqu'à

tromper les yeux, ont vendu une seule feuille, bien au-dessus de ce que nous oserions dire, pour l'honneur de la Chine. Quant à nous, pour qui il n'est question que de donner quelque idée des formes diverses qu'on donne à ces petits meubles, & des diverses matieres dont on les fait, nous nous sommes bornés à un petit nombre. Nos ouvriers n'ont besoin que d'être mis sur la voie, ou plutôt que de voir des desirs dans le public. Si on vouloit des plumails, leur génie en auroit bientôt imaginé de mille formes différentes, auxquelles ils donneroient cette elégance naturelle, gracieuse & réguliere, qui caractérise leurs ouvrages, & les distingue de tout ce qu'on fait ailleurs.

Si on nous demande ce qui a mis les plumails en vogue à la Chine, & les a tant multipliés ; nous répondrons sans hésiter, que cette bagatelle, comme bien d'autres, tient au climat, au caractere national, aux mœurs, aux usages & aux soins du Gouvernement, qui s'etendent à tout. Les grandes chaleurs & les grands froids ont fait préférer les rez-de-chaussée pour toutes les maisons ; & comme, outre les pluies & les ouragans de sable & de poussiere, la grande sécheresse fait que le moindre vent obscurcit l'air de poussiere, on ne sauroit en défendre l'intérieur des salles, des chambres & des cabinets les mieux clos. D'un autre côté, ce qui frappe les sens attirant les premiers soins du Chinois, & la grande loi de l'extérieur, à laquelle il est soumis depuis le berceau jusqu'au cercueil, erigeant en devoirs les plus petits soins de la propreté, le plumail est un meuble nécessaire ; meuble dont il a fallu diversifier la forme, selon qu'on s'en sert pour des choses plus proches ou plus eloignées, plus grandes ou plus petites. L'eclat même des vernis ; la finesse des broderies, la beauté des porcelaines & de toutes les autres choses d'un travail

délicat qui ornent les appartemens, ont obligé à en imaginer d'assez fins pour en ôter la poussiere sans les endommager. D'ailleurs, la clôture des appartemens des personnes du sexe, & la solitude des cabinets des gens en place & des hommes de lettres, en rendent l'entrée si difficile, que pour concilier la grande loi de la propreté avec elles, les plumails ont dû passer en leurs mains, & dès-là être assez propres pour cela. Puis, comme il devoit arriver, l'industrie & le bon goût, le caprice & la mode, le luxe & la mollesse, les ont façonnés, ornés & embellis de tant de manieres, qu'ils en ont fait un meuble de décoration, jusques dans les salles du Palais. Cette glorieuse destination a valu aux plumails d'entrer dans les présens, que l'etiquette, le respect & l'amitié ont tant multipliés ici, & d'être chantés, à cette occasion, en toutes sortes de vers par les plus célebres Lettrés, & par les Empereurs eux-mêmes. Les grands mots même des Anciens, *qu'il faut se renouveller chaque jour*; que *le Sage secoue sans cesse la poussiere du monde*; que *la pureté de l'ame ne se conserve que par des soins continuels*, &c., leur ont mérité d'être célébrés par les plus beaux génies, à cause de l'agrément de l'allégorie. Le Gouvernement, enfin, pour qui rien n'est vil & petit, dès qu'il y voit quelque avantage pour le peuple, voyant une ressource pour lui dans les différentes matieres dont on fait les plumails, & dans les diverses formes qu'on leur donne, n'a pas manqué d'en occuper ses soins, pour en etendre ou en perpétuer l'usage, & pour diriger les modes, les goûts, les préférences du tems, vers ce qui en porteroit les profits dans les villages & dans les montagnes, comme dans les atteliers & les boutiques des Villes.

Il importe peu à l'Etat qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de plumails; mais dès-là qu'ils sont devenus un meuble de besoin

& de décoration dans les maisons, il importe beaucoup à l'Etat que les manches qu'on leur donne, que les plumes dont on les fait, que le grand débit qu'ils ont, en etendent au loin les profits; en sorte qu'une racine singuliere, par exemple, une branche d'arbre de figure remarquable, les plumes d'un oiseau etranger, *&c.*, deviennent une bonne aventure pour un pauvre Colon. Dès qu'il faut occuper de vers un certain public, & user l'inquiétude des Poëtes; pourquoi ne pas donner vogue à un sujet qui a ses agrémens, & expose à moins d'ecarts?

La diversité des matieres dont on a imaginé de faire des plumails, ayant donné occasion d'employer à un autre usage un meuble destiné contre la poussiere, qu'il nous soit permis d'en dire un mot: nous voulons parler des queues de cheval, ou des crins agencés en queue de cheval avec un manche.

La premiere destination de ce meuble a plus de douze siecles; & il devint célebre par les louanges des Poëtes qui firent leur cour à une Impératrice, en vantant la vogue qu'elle avoit donnée à cet ancien signe militaire, en le faisant passer, sous une nouvelle forme, des camps dans les appartemens, pour y défendre les tapis des insectes qui s'y multiplioient en eté, & les rongeoient en mille manieres. *Les feutres du Citadin profiteront du bienfait*, dit l'un d'eux, *& les Pasteurs des chevaux encore plus: les crins qu'ils laissoient perdre, leur tiendront lieu d'argent au marché.* La citation est un peu rustique; mais on peut dire ici de pareilles choses à une Impératrice, même en vers, sous prétexte qu'elle est la mere de l'Empire. La seconde destination de ce meuble regarde les malades, auxquels on le met à la main pour ecarter les mouches & s'en défendre. On sentira d'abord qu'il est très-propre à cela, & que la maniere dont s'en joue le malade, lui en fait

un petit amusement. C'est à ce titre que nous demandons pour lui quelque attention. Il est si peu dispendieux, qu'il sera aisé de le procurer aux pauvres malades des Hôpitaux, que la persécution des mouches désole en certaines saisons. Les sains en font aussi usage ici; & la stupidité de l'orgueil, pour qui tout est pâture, n'a pas manqué de chercher le mérite de la bonne grace dans la façon de l'agiter légérement, de le faire passer d'une main à l'autre, & de lui donner des mouvemens singuliers, & d'une adresse admirable. L'espece de Bonzes qui tient siege dans les carrefours & sur les bords des chemins, attire quelquefois l'attention des passans par le sérieux, la majesté & l'adresse des mouvemens qu'elle fait, sans ouvrir les yeux, pour ecarter au loin les mouches. A cette occasion, voici un mot pour nos Savans.

Le P. Montfauçon, pag. 154 de son dernier tome du Supplément de l'Antiquité expliquée, parlant de la figure Chinoise trouvée en Sibérie, ne comprend rien à l'instrument qu'elle *porte sur sa tête* : or, cet instrument est exactement le petit meuble dont nous parlons, qui n'a assurément rien de *monstrueux*, non plus que *la tête, qui semble lui sortir du col, & qui a les oreilles de quelque animal*, & qu'un peu d'attention auroit pu faire remarquer être le bout de la poignée du coutelas qui est représenté à côté sur l'estampe, & qui est porté en bandouliere sur l'épaule, avec la calebasse des preux Chinois. On a donné la figure d'une tête d'animal à ce bout, selon le goût du tems; mais un Savant d'Europe peut ignorer tout cela.

DIVERSES REMARQUES

DE FEU M. CIBOT, MISSIONNAIRE A PÉKING,

SUR LES ARTS-PRATIQUES EN CHINE.

I. *Sur les Ouvrages en fer.*

QUAND l'Empereur régnant fit bâtir sa seconde maison européenne, M. Castiglione fit entrer une grille de fer dans son plan, & M. Thébaud (1) se chargea de diriger les ouvriers du palais, & de la faire exécuter. Quelque nouveau que fût l'ouvrage pour ces ouvriers, ils en furent quittes pour y mettre plus de tems & plus de soins. Leur grille, quoique chargée d'ornemens, eut toute la légéreté & l'élégance qu'on y pouvoit désirer, & plut beaucoup quand elle fut placée. A quoi va aboutir ce récit? le voici.

On a beau avoir eté à la Chine, y avoir beaucoup vu, lu & entendu, on court toujours le risque d'une méprise quand on se mêle de prononcer sur ce qu'on y fait, ou ce qu'on n'y fait pas en fait d'arts. Les Européens artistes du Palais & les autres, ne douterent pas que la grille de fer de la maison européenne ne fût une nouveauté, du moins pour la maniere dont le fer y etoit travaillé & mis en ornemens. C'en étoit une en effet pour le Palais & pour les ouvriers qui la firent; & ils méritoient les louanges qui leur furent données publiquement, jusqu'en présence de l'Empereur; mais ce n'en etoit pas une pour la Chine. La maniere dont on le leur laissa ignorer jusqu'au bout, peint bien le génie Chinois & le ton de la Cour. Quant à parler, il

(1) MM. Castiglione & Thébaud étoient tous deux Missionnaires.

eût fallu parler d'abord pour avoir des ouvriers tout exercés ; or, comment les annoncer à l'Empereur, vu qu'on n'avoit rien présenté de leur façon ? Puis, les faire venir de la Province à la Cour pour l'Empereur, étoit une trop grande affaire. Le Ministere a l'œil à tout : nous ne dirons que ce mot. Les Européens font faire à Canton une infinité de choses qui plairoient beaucoup à Péking, & qui ne paroîtront pas plus à la Cour que les ananas qu'on y cueille.

Les ouvriers d'ici font des rocailles, des paysages entiers, des vases à fleurs, des animaux, &c., &c. à un si bas prix, que nous n'avons pas le courage de le dire. Car enfin, quoique en Province, près de *Lou-yang-fou*, dans le *Chan-si*; quoique près des mines & des forges pour le fer ; quoique ayant trouvé, sans doute, le moyen de simplifier leur travail, ils sont à peine payés en forgerons. Mais la Chine a pris son plan ; puis ces bagatelles doivent aller au village, & les plus admirables en leur genre n'ont jamais fait & ne feront jamais une nouvelle que pour quelques ménages. Voilà pourquoi, à moins d'entrer dans les grandes Bibliotheques, & d'y feuilleter long-tems, on ne trouve rien sur les petits arts dans les livres. A bien chercher toute une après-dînée dans les recueils que nous avions sous les yeux, tout ce que nous avons rencontré d'un peu digne de remarque sur la maniere de travailler le fer, se réduit à quelques meubles & à quelques vases ornés de figures, sous les *Han* ; à un parapluie en queue de paon, sous les *Song* ; à un dragon en forme de barque voguant sur l'eau, sous la même Dynastie ; & à quelques instrumens de musique à cordes & à vent.

Pour ce qui est d'une monnoie faite fort vîte par un ramollissement passager du fer, la narration en est trop tortillée, pour n'être pas une fable. Quant à l'amélioraion, l'adou-

ciſſement & la beauté du fer qui a été forgé, & ſouvent rougi à la chaleur du charbon de groſſes racines de bambou, nous ne ſavons qu'en penſer, & nous l'abandonnons à ceux à qui il appartient de prononcer: il nous ſuffira d'obſerver qu'au dire des plus anciens livres, la qualité du charbon auroit priſe ſur les métaux.

Pour finir par une choſe qu'il ſera plus aiſé de vérifier, & qui ſeroit bien plus importante, pluſieurs textes donnent à entendre que tout charbon acquiert de la force à reſter enterré; & que ſi l'on choiſit bien l'endroit, il egale, avec le tems, le charbon de terre. Si nous etions moins timides dans nos obſervations, nous dirions que nous en avons vu une eſpece de preuve dans du charbon tiré de terre, quand on creuſa les fondemens de notre nouvel Obſervatoire. Quoique nous n'ayons pas pu conſtater combien d'années il a eté ſous terre, fuſſent-elles en plus petit nombre qu'on ne dit, comme après avoir eté bien ſéché, il eſt plus compacte & plus peſant que l'autre, il en réſulteroit, ce ſemble, qu'il a acquis de nouvelles qualités. Que les Savans faſſent leurs expériences & leurs obſervations; s'ils parvenoient à conſtater le vieux dire Chinois, ou à tirer l'etincelle du caillou pour faire du feu, c'eſt-à-dire, à conduire cette premiere idée juſqu'à une vraie découverte, il n'eſt pas douteux qu'ils rendroient un ſervice important au Royaume.

II. *De l'art de peindre ſur les glaces.*

C'eſt d'Europe qu'eſt venu à la Chine le ſecret de peindre ſur les glaces, & on nous demande d'en décrire les procédés. Voici en peu de mots ce que nous en ſavons.

Lors de notre arrivée à Péking, un petit ouvrage dont l'Empereur nous avoit chargés, nous mit dans le cas d'entrer

tous les jours au Palais, & d'attendre souvent sa Majesté dans l'attelier des Peintres, pour lui présenter nos dessins, & avoir l'honneur de répondre aux questions qu'elle daignoit faire sur le travail des ouvriers. Cela nous donna le moyen & le loisir de voir fort à l'aise tout ce qui se faisoit dans l'attelier des Peintres, divisé en trois grandes salles, sans compter celle des Peintres européens. Dans une de ces salles, des Peintres venus de Canton peignoient sur des glaces. Nous allâmes plusieurs fois les voir peindre, & nous passâmes bien des momens à considérer comment & jusqu'où leur imagination, pleine de son objet, maîtrisoit leurs pinceaux, & leur faisoit placer, sans hésiter, les traits & les couleurs qui commençoient leur tableau, & l'auroient fini dans la peinture sur toile. Si leur art avoit eté un objet pour nous dans ce tems-là, nous aurions eté à portée de faire bien des observations, & de leur proposer des questions auxquelles ils auroient eu sûrement l'honnêteté de répondre; mais, en vérité, nous ne songions qu'à leur faire politesse, & à nous ménager quelque occasion de leur parler en Missionnaires.

Les Freres Castiglione & Attiret, ayant eu ordre de l'Empereur de peindre sur quelques grandes glaces, ils voulurent voir opérer les Peintres chinois, avant de se risquer dans ce nouveau genre de peinture. Nous leur avons entendu dire bien des fois, que la facilité rare qu'avoient les Chinois pour y réussir, la hardiesse, la légéreté, la rapidité avec laquelle ils ebauchoient leur tableau par ses derniers traits, & avançoient ainsi à reculons, etoient singuliérement admirables; ce qui leur avoit donné une haute idée de leur génie, de ce qu'il pourroit faire, & des ressources qu'il trouveroit, si les pensées publiques encourageoient ses efforts. La peinture sur les glaces n'a fait que se montrer au Palais, &

eſt devenue à Canton un métier qui ne demande que des ouvriers.

Pour peindre ſur les glaces, on commence par deſſiner ſon ſujet pour enlever le tain qu'on ne veut pas laiſſer, puis on peint avec des couleurs à l'huile, en ebauchant ſon tableau par les derniers traits de la peinture ordinaire, & avançant toujours à reculons, comme nous avons dit: cette maniere n'avance pas aſſez la beſogne pour des ouvriers. Ceux de Canton ont imaginé, les uns, de peindre d'abord à l'huile ſur du papier, en le mouillant avec de l'eſprit-de-vin chaud: tout cela ne demande que de l'adreſſe & de l'attention. D'autres préparent leurs couleurs au vernis, font leur tableau, puis l'appliquent ſur la glace, après avoir découpé le papier fin ou le *kiuen* ſur lequel il eſt, & qu'ils ne manquent pas d'enterrer ſous une forte couche de couleur. Il y en a qui peignent d'abord à la détrempe ordinaire, appliquent leur peinture ſur la glace, lorſqu'elle eſt toute humide de l'eau d'alun & de colle par où on finit, puis paſſent du vernis chaud fin par derriere pour la mieux coller à la glace, qu'ils n'etament qu'après. Nous n'avons que des ouï-dire pour garans de tous ces procédés; mais ils ne nous etonnent pas. Dès que l'induſtrie chinoiſe voit des profits à eſpérer, les inventions ſe multiplient devant elle. Si nos Marchands oſoient dire ce que leur ont coûté les petites glaces peintes qu'ils portent en Europe, on verroit qu'à pareil prix il ne peut pas être queſtion de correction de deſſin, ni d'aucune ſorte de mérite & de beauté pittoreſques.

Les Chinois n'ont que trop bien réuſſi à peindre, ſur de grandes & de petites glaces, les ſaletés & les infamies cyniques dont on leur avoit donné des modeles. Il ne ſuffiſoit pas d'exciter le talent des vrais Peintres par l'appât de l'or & de l'argent,

il falloit encore les enhardir contre les loix de l'Empire, les engager à travailler dans des lieux cachés & inconnus, pour ne pas exposer leurs personnes & leurs familles ; & l'on en est venu à bout à force de piastres.

III. *L'art de peindre sur des pierres.*

Nos Européens sentent si bien la vanité de leurs systêmes, qu'ils sont les premiers à les abandonner quand ils ne leur plaisent plus, mais pour y revenir, les défendre & les démontrer si-tôt qu'il leur prendra envie de les croire, ou du moins de les prêcher. C'est le climat, selon eux, qui décide du génie, du ton, de la maniere, &c., qui distingue les différentes Ecoles de peinture ; & il est visible que si l'Angleterre n'a pas eu de grands Peintres, on ne peut & on ne doit s'en prendre qu'à lui. S'agit-il de la Chine, qui est aussi grande que l'Europe, & en réunit à-peu-près tous les climats, on change de langage ; il n'est plus question de climats, & chaque discoureur accorde ou refuse aux Chinois, en fait de peinture, ce qu'il lui plaît, quitte à apprendre dans la suite ce que les Chinois ont su, savent, ou peuvent apprendre. Pour peu que cette admirable philosophie fasse de progrès, elle nous menera loin.

Nous avions vu, dans le Palais & ailleurs, les jolies peintures que font les Chinois sur leurs pierres tendres, sans les remarquer, & il a fallu travailler sur nos souvenirs pour entendre ce qu'on en a ecrit depuis quelques années. On voudroit savoir quel est le secret des Chinois pour réussir dans ce genre de peinture, qui paroît être de leur invention ; & comment ils parviennent à y réunir la correction du dessin, & la vivacité la plus brillante des couleurs. Comme l'on

peint peu à Péking ſur les pierres, au prix de Canton, où ont eté peintes celles qu'on cite pour exemple, nous avertiſſons, avec notre candeur ordinaire, qu'il faudroit être à Canton, & voir opérer devant ſoi, pour garantir ce qu'on avance : mais auſſi qu'on n'entre pas trop en défiance. Nous avons eté à portée d'interroger, & nous avons interrogé fort à l'aiſe, dans le plus grand détail, un Chinois intelligent, qui a vu travailler à Canton les Peintres les plus renommés, & a eu la curioſité de les faire parler ſouvent ſur les *pourquoi* & les *comment* de toutes leurs opérations. Nous avions ſongé à vérifier ſes récits par ceux des livres ; nous n'y avons rien trouvé d'auſſi bien déduit : mais un Peintre d'ici nous les a confirmés à ne pouvoir pas en douter.

Pour eviter toute mépriſe & toute ambiguité, nous commençons par avertir que le procédé dont nous avons parlé, ne nous a été indiqué que pour les pierres tendres d'ici. Convient-il, ne convient-il pas aux marbres & aux pierres d'une autre eſpece ? nous n'en ſavons rien. On peint egalement ſur les pierres de toutes les couleurs ; mais les blanches, bien choiſies, ſont plus à la main du Peintre, & prennent mieux les couleurs. Quelque pierre qu'on choiſiſſe, il faut prendre des panneaux minces, nets & bien polis : ces trois articles ſont eſſentiels. Comme les Marbriers achevent ou ſuppléent quelquefois leur poli avec de la cire, il faut prendre ces précautions avec eux ; ſans cela il faudroit recourir à une leſſive de cendres & à un lavage, qui ne ſont jamais bien sûrs.

La peinture ſur les panneaux de pierre eſt préciſément la peinture ordinaire d'ici ſur le *kiuen* (ou ſoie) & ſur le papier. On commence par paſſer ſur la pierre, du côté qui doit être peint, une couche d'eau de colle plus que tiede ; puis une ſeconde, ſi la premiere n'a pas aſſez pénétré, ou n'a point pris.

uniformément par-tout : c'est à l'œil du Peintre à décider. Du reste, par eau de colle, il faut entendre de l'eau de pluie ou de fontaine où l'on a fait dissoudre un peu de colle-forte transparente, qu'on appelle ici colle de Peintre : nous en envoyons un echantillon pour la définir.

C'est avec cette eau de colle qu'on détrempe toutes les couleurs, à proportion qu'on doit les employer : aussi un Peintre a toujours à sa main un petit réchaud avec un vase d'eau chaude. Plus il est attentif à employer ses couleurs un peu tiedes, sur-tout celles qui demandent plus de colle, mieux il les domine & les met au ton de son pinceau ; mais dès qu'il cesse de s'en servir, il les lave de leur colle qui use leur eclat, en les noyant dans de l'eau dégourdie qu'il fait ecouler doucement quand elles se sont précipitées au fond du vase. Du reste, l'éclat des couleurs de la peinture sur pierre, comme de toutes les autres peintures chinoises à l'eau, dépend du choix des couleurs, de la maniere de les préparer, & de la propreté continuelle du Peintre. Il seroit inutile de répéter ce que nous avons dit ailleurs sur ces trois articles ; mais nous ne pouvons pas omettre que la Chine a des couleurs fossiles qu'il doit être difficile de suppléer en Occident : nous n'en exceptons pas même le cinabre.

Un bon Peintre dessine, colore & ombre sur la pierre, comme sur la soie & sur le papier. Tout ce que nous avons à observer, c'est que son travail demande plus de soin, de légéreté de pinceau, & d'attention. Il perdroit tout à se presser ou à se négliger : ses couleurs sont plus long-tems à sécher & à prendre leur *assise*, si l'on peut se servir de ce mot. Dès qu'il est parvenu à mettre les derniers traits & les dernieres nuances, pour peu que la peinture soit fixe, il doit presque travailler comme un Peintre en miniatures, parce que la pierre ne boit point

eau,

l'eau, comme le papier & la soie : ses premieres couleurs, trop détrempées, fuiroient ou se brouilleroient sous son pinceau.

Quand on a fini de peindre un panneau de pierre, & qu'on en trouve toutes les couleurs bien seches, on passe dessus, avec une brosse faite de dix à douze pinceaux, une bonne couche d'eau de colle tiede, où l'on a fait fondre un peu d'alun : si l'on en mettoit trop, il eteindroit l'eclat des couleurs.

La derniere, la plus délicate & la plus essentielle opération de la peinture sur pierre, est celle du cirage ; elle demande beaucoup d'adresse, de soins, d'attention & d'habileté ; une main novice y echoue aisément. On attend, pour la faire, que la peinture soit bien séchée, & l'on choisit un beau jour. La cire dont on se sert, est la plus belle & la plus pure cire d'arbre qu'on puisse trouver. Après l'avoir amollie à la chaleur d'un vase vuide enfoncé dans l'eau bouillante, on la roule légérement en tous sens sur la peinture de son panneau de pierre, de façon qu'elle laisse par-tout un léger enduit. Plus on prendra dans toute la rigueur de leur signification les deux mots *par-tout* & *léger*, plus on facilitera ce qui reste à faire, & plus on en assurera le succès. La cire ainsi appliquée sur la peinture, on met son panneau de pierre sur des cendres mêlées de petites braises, & assez chaudes pour amollir la cire, mais non pas pour la fondre ; puis on acheve de l'etendre & de l'applanir avec un couteau de bois ou d'ivoire, dont on appuie le tranchant sur la peinture, en le conduisant de haut en bas, de bas en haut, puis de la gauche à la droite, de la droite à la gauche, & enfin en tous sens. Comme la cire est ramollie, on est sûr de ne rien gâter dans la peinture, si l'on a la main légere, & de l'adresse.

Cette premiere opération finie, on s'arrête, pour ne pas s'exposer au péril de faire fondre la cire. Il s'agit ensuite d'ôter, le plus qu'on pourra, de la cire qui a eté mise, & d'etendre, d'unir, de polir, de faire eclater & briller celle qui couvre les couleurs de la peinture, de façon qu'elle leur donne la fraîcheur, la vivacité & le brillant des couleurs du marbre. L'ôter est une œuvre d'industrie, d'adresse & de patience. L'on se sert d'un morceau d'ecaille ou de verre, dont on appuie l'angle tranchant, à différentes reprises, sur les endroits où l'œil montre plus de cire. A force d'y revenir souvent, on parvient à n'en plus laisser assez pour qu'elle puisse être apperçue: on travaille alors à lui donner le poli & l'eclat qu'on cherche, en mettant son panneau de pierre sur des cendres chaudes; & en le frottant légérement, à la façon des cireurs, avec un taffetas blanc bien fin, tendu en forme de bourrelet sur un sachet de toile rempli de sable fin ou de son. Plus l'on avance, plus l'on peut appuyer & frotter fort. Pour le mieux, il faut revenir plusieurs fois à l'angle tranchant de l'ecaille ou du verre, & ne donner son dernier poli que lorsqu'il ne restera plus aucun vestige ni soupçon de cire. Les Chinois sont admirables pour ces petits soins; puissent nos François les surpasser!

MÉMOIRE DE FEU M. COLLAS, MISSIONNAIRE,

SUR la valeur du Taël d'argent en monnoie de France.

ON fixe communément la valeur du taël à 7 liv. 10 ſols. Nous ſommes dans l'uſage à Péking d'eſtimer un taël d'argent fin, 7 liv. 10 ſols ; ainſi 15000 livres argent de France, feroient 2000 taëls. J'ai entrepris de vérifier ſi cette eſtime etoit exacte.

La ſeule monnoie qu'on fabrique en Chine, eſt une monnoie de cuivre, que nous appellons *caches ;* c'eſt l'Empereur qui les fait faire, & en diſtribue une grande quantité chaque année. Une partie de la ſolde des Troupes eſt en *caches*, une partie en argent fin, livré au poids, & une partie en riz. Dans le Palais, pluſieurs paiemens ſe font en *caches*. Cette monnoie circule dans tout l'Empire ; on l'emploie pour tous les petits marchés, & quelquefois pour de très-conſidérables ; mais dans une foule d'autres, on emploie l'argent livré au poids. Le taël eſt un poids, & non une piece de monnoie ; il ſe diviſe en dix *mas*, & chaque *mas* en dix *condorins*. Quand on convient, par exemple, de donner quarante taëls, on s'oblige à donner une certaine quantité d'argent, du poids de quarante taëls. Non-ſeulement on convient du poids de l'argent, mais on a egard au degré de fin, & on convient de la balance à laquelle il ſera peſé. Pour déſigner le degré de fin, les Chinois ſuppoſent la maſſe totale diviſée en cent parties. L'argent pur & ſans alliage eſt nommé, en Chine, *ſiſe*. Un argent qui contient quatre-vingt-dix-neuf parties d'argent fin, & une d'alliage, eſt appellé par eux du 99 ; s'il contient

quatre-vingt-dix-huit parties d'argent fin, & deux d'alliage, il est appellé du 98, ainsi de suite. A Péking, dans les marchés ordinaires, on se contente communément d'argent au titre de 97 ou 98, à moins qu'on n'ait spécifié que le paiement se fera en argent fin. L'argent au-dessous du titre de 97, est réputé mauvais argent; & alors il faut augmenter le poids, à proportion de ce qui manque du côté du fin. Lorsqu'il s'agit de changer de l'argent en *caches*, ou, comme on dit ici, d'acheter des *caches*, il faut avoir de l'argent fin; autrement, on s'expose à d'assez longues discussions sur le titre de l'argent; & on peut remarquer, en passant, que le prix des *caches*, ou la quantité que les Changeurs donnent pour un taël d'argent fin, varie d'un jour à l'autre, suivant que les *caches* sont plus ou moins communes le jour où l'on veut en acheter.

Quant à la maniere dont les Chinois vérifient le degré de fin de l'argent, on assure qu'ils en jugent au premier coup-d'œil, avec une précision merveilleuse. Ils emploient aussi quelquefois la pierre de touche. Sans y avoir recours, ils jugent assez uniformément de l'argent qu'ils appellent *fise*, & de celui qu'ils nomment du 99, du 98 & du 97; mais au-dessous, il ne me paroît pas qu'ils tombent aussi facilement d'accord.

A l'egard de la balance, il faut remarquer qu'il y a des différences notables dans les différentes balances dont on se sert pour peser l'argent. Les balances de Canton passent pour plus fortes que celles de Péking; c'est à-dire, qu'un taël des balances de Canton pese plus qu'un taël des balances de Péking. Sans sortir de Péking, on trouve des différences d'environ un vingtieme du poids total. Les balances dont on se sert communément, sont de petites romaines portatives, avec

lesquelles on peut peser jusqu'à trente taëls à la fois : mais chez certains Marchands, on emploie des balances à deux plats ; & les ouvriers qui les construisent, etalonnent, à ce qu'on assure, les poids avec grand scrupule. Il y en a de différens noms, dont les poids sont plus ou moins forts ; mais on assure que toutes celles du même nom qui sont à deux plats, ont des poids parfaitement egaux. Celle qu'on appelle *nan-che-ping*, est la plus usitée ; les autres sont ou plus fortes ou plus foibles. C'est avec une de ces balances à deux plats, de celles qu'on nomme *nan-che-ping*, qu'ont été faites les comparaisons que je rapporterai plus bas. Un quatre millieme du poids total faisoit incliner sensiblement cette balance : ainsi la valeur du taël, que j'ai cherché à déterminer, est celle d'un taël d'argent fin à la balance *nan-che-ping*. Voici les principes dont je suis parti.

Pour savoir la valeur d'un taël d'argent fin, il faut savoir quelle est la quantité d'argent monnoyé dans laquelle se trouve un poids d'argent fin egal à un taël. Par exemple, si 7 l. 10 s. d'argent monnoyé, qui est un argent allié, contiennent un poids d'argent fin egal à un taël, la valeur du taël d'argent fin sera de 7 liv. 10 sols.

Au lieu que les Chinois désignent le degré de fin par centiemes parties, nous supposons en France la masse totale divisée en douze parties, que nous nommons deniers ; & chaque denier se divise en vingt-quatre parties, que nous nommons grains, ce qui fait en tout 288 parties. Ainsi un grain de fin répond à la 288e de la masse totale ; un centieme de fin répond à deux grains $\frac{88}{100}$ de grain. L'argent que les Chinois appellent du 99, est, selon notre façon de parler, de l'argent à 11 deniers 21 grains $\frac{12}{100}$ de grain. Le 98 doit être de l'argent à 11 den. 18 gr. $\frac{24}{100}$. De même l'argent à

11 den. doit être du 91 $\frac{8}{11}$. L'argent à 10 den. 20 grains doit être du 90 $\frac{20}{72}$.

L'argent monnoyé en France doit être à 11 den.; mais il est encore réputé à 11 den. s'il est à 10 den. 21 gr. $\frac{1}{2}$: les 2 gr. $\frac{1}{2}$ qu'on peut retrancher, s'appellent remede de fin.

Huit $\frac{3}{10}$ d'ecus de 6 liv., qui valent 49 liv. 16 f., doivent peser un marc ou 4608 grains ; & ils sont encore réputés peser un marc, pourvu qu'ils pesent 4599 grains. Les 9 grains sur 36 grains qu'on permet de retrancher, s'appellent remede de poids. J'ai tiré ces deux dernieres notions, d'un Mémoire sur les Monnoies, imprimé en 1764, dont l'auteur est M. Macé de Richebourg.

En supposant qu'on ait usé d'un quart du remede de poids, 49 liv. 16 f. d'argent monnoyé, ne peseront que 4599 gr. ; & si l'on a en même tems su pleinement user du remede de fin, ces 4599 grains d'argent allié, ne contiendront que 4176 grains, poids de marc d'argent fin.

En supposant que l'on n'ait usé en aucune maniere, ni du remede de poids, ni du remede de fin ou d'aloi, les 49 liv. 16 sols d'argent monnoyé, peseront 4608 grains, qui, etant d'argent à 11 den., contiendront 4224 grains, poids de marc d'argent fin.

Dans le Mémoire cité ci-dessus, M. de Richebourg, en evaluant la quantité d'argent fin qui se trouve contenue dans 49 liv. 16 sols d'argent monnoyé, suppose qu'on a pleinement usé du remede de poids, & du remede de fin ; quoiqu'il convienne que cela n'est presque jamais réduit en pratique. Il paroît donc plus naturel d'estimer la quantité d'argent fin contenue dans 49 liv. 16 f., en prenant un milieu entre la quantité au-dessous de laquelle l'argent monnoyé ne seroit pas recevable, & celle qui y seroit contenue, si l'on

n'eût aucunement profité ni du remede de fin, ni du remede de poids. Or, le milieu entre 4176 & 4224, eſt 4200 (1); ainſi on peut ſuppoſer que 45 liv. 16 ſ. d'argent monnoyé, contiennent 400 grains $\frac{1}{9}$ d'argent fin.

Il ne reſte dès-lors, pour avoir la valeur d'un taël d'argent fin, que de ſavoir combien un taël contient de grains du poids de marc. Ayant trouvé dans la maiſon deux poids de France, l'un d'une livre, l'autre de deux, je les ai comparés aux poids de la balance de *nan-che-ping*. Le poids de deux livres s'eſt trouvé peſer 27 taëls 4 *mas* un *condorin*; le poids d'une livre s'eſt trouvé peſer 13 taëls 6 *mas* 4 *condorins*. Le poids d'un taël, conclu d'après le poids de deux livres, ne ſeroit pas d'une deux centieme partie plus foible que celui qui réſulte de la comparaiſon du poids d'une livre; ce qui ne donneroit pas un ſol entier de différence ſur la valeur du taël. Mais il eſt à remarquer que le poids d'une livre a chacune de ſes parties, excepté les plus petites, mar-

(1) Ayant eu quelques doutes ſur les calculs ou les evaluations qui ſe trouvent dans ce Mémoire, nous avons conſulté M. Tillet, de l'Académie des Sciences, & Commiſſaire pour les eſſais & affinages du Royaume; il a eu la complaiſance de nous répondre qu'il penſe que l'Auteur n'avoit pas de données aſſez ſûres du côté de la Chine, pour parvenir à une certaine préciſion dans le rapprochement du poids & du titre des monnoies chinoiſes avec le poids & le titre des monnoies de France. Il a fait quelques corrections aux calculs de l'Auteur; mais il convient qu'elles ne conduiſent pas à une préciſion, pour le titre & le poids, telle qu'on pourroit la deſirer. Il indique les eclairciſſemens néceſſaires, au moyen de quoi on pourroit obtenir les rapports rigoureux. Nous ecrirons en Chine pour obtenir ces eclairciſſemens, & quand ils nous ſerons parvenus, nous les publierons dans quelqu'un des Volumes ſuivans. Malheureuſement, M. Colas, Auteur de ce Mémoire, ne vit plus.

quées d'une empreinte ou coin, qui indique que le poids a eté vérifié ou etalonné ; au lieu que le poids de deux livres n'a aucune de ces marques ; ce qui peut faire croire que c'eſt un poids ſimplement ebauché, qui, par cette raiſon, a dû être tenu un peu plus fort. On doit donc s'en tenir au poids d'une livre. Or, une livre ou deux marcs valent 9216 grains, que nous avons trouvé peſer 13 taëls 6 *mas* 4 *condorins*. Ainſi un taël peſe 675 grains $\frac{225}{341}$, poids de marc ; & puiſque 4200 grains d'argent fin, ſelon ce que nous avons vu ci-deſſus, valent 49 liv. 16 ſols, un taël d'argent fin vaudra 8 liv. 3 deniers.

Dans le Mémoire de M. de Richebourg, cité ci-deſſus, on trouve, page 36, que les piaſtres aux deux globes peſent 7 gros 5 grains, ou 509 grains, poids de marc. M. Bourgeois ayant à remettre 30 piaſtres réelles à une perſonne, les a auparavant peſées à la même balance ; elles ont eté trouvées peſer 22 taëls 5 *mas* 7 *condorins*. Or, 30 piaſtres, peſant chacune 509 grains, doivent peſer 15270 grains : ainſi un taël peſera 676 grains $\frac{1}{6}$; ce qui ne ſurpaſſe pas d'un grain la détermination précédente. Le taël d'argent fin vaudra donc 8 liv. 5 deniers, ce qui ne differe que de deux deniers de la détermination précédente : prenant le milieu, on a la valeur du taël d'argent fin, balance *nan-che-ping*, 8 liv. 4 den.

Si l'on ſuppoſoit que la quantité d'argent fin contenue dans 49 liv. 16 ſols, n'eſt que de 4175 $\frac{1}{8}$ grains, comme M. de Richebourg l'evalue, la valeur du taël ſe trouveroit augmentée d'un peu moins d'un ſol ; & ſi le remede de fin, au lieu d'être de 2 grains $\frac{1}{2}$, comme le dit M. de Riche-chebourg, eſt de trois grains, comme il eſt dit dans le Mémoire de MM. Hellot, Tillet & Macquer, Mémoires de l'Académie 1763, cela augmentera encore la valeur du taël d'une

d'une fraction de denier. Enfin si l'on supposoit que 8 $\frac{3}{10}$ écus de 6 liv. pesent rigoureusement un marc d'argent au titre rigoureux de 11 deniers, la valeur du taël d'argent fin seroit diminuée d'environ un sol.

Il reste cependant deux difficultés sur les déterminations précédentes. Quoique deux déterminations faites par deux moyens différens, dont les résultats different si peu, donnent une certaine confiance, on ne peut s'empêcher de souhaiter une comparaison immédiate entre un poids vérifié exprès à Paris sur un poids authentique, tel que celui de 50 marcs, qu'on conserve à la Monnoie, & un poids Chinois, vérifié de même sur un poids conservé dans un Tribunal. Je n'ose me promettre de trouver l'occasion de comparer par moi-même, ni même de faire comparer un poids de vingt ou trente taëls, immédiatement avec un poids authentique, conservé dans quelque Tribunal; je ferai pour cela mes diligences. Mais on est quelquefois long-tems sans être à portée d'exécuter des choses qui paroissent faciles au loin; en attendant, ce que je ne manquerai pas de faire, ce sera de comparer un poids de vingt à trente taëls, balance *nan-che-ping*, avec ceux de plusieurs balances de même nom, réputées exactes, & de déterminer au surplus son rapport avec les poids d'autres balances de différens noms. Si la pensée de faire ce mémoire m'etoit venue plutôt, l'envoi d'un pareil poids auroit accompagné cet ecrit. Je souhaiterois fort qu'on voulût bien m'envoyer un poids de quatre marcs, vérifié exactement; je serois à portée d'en faire la comparaison, selon l'occasion, avec les différens poids qui viendront à ma connoissance; & si l'occasion de le comparer avec quelque poids original se présente, j'en pourrai profiter sur le champ. Un poids plus fort que de quatre à cinq marcs seroit trop difficile à comparer, &

un plus foible ne donneroit pas autant de précision. Si je reçois un pareil poids, les conclusions que j'en tirerai sur la valeur des différens poids de ce pays, comparées à celles qu'on tirera du poids que j'enverrai, pourront servir à se vérifier mutuellement.

La seconde difficulté roule sur le degré de fin réel de l'argent, que les Chinois regardent comme absolument pur. L'argent que les Chinois estiment tel, est-il absolument sans alliage? Leur 99, leur 98, leur 97 n'ont-ils qu'un centieme, deux centiemes, trois centiemes d'alliage? Malgré tout ce qu'on dit de la certitude avec laquelle les Chinois fixent le titre de l'argent, voici ce qui m'autorise à douter.

Il arrive quelquefois des piastres à Péking, à la vérité en assez petit nombre : les Chinois les reçoivent au poids avec les compensations convenables au titre qu'ils leur fixent. On assure que les uns les reçoivent pour du 93, les autres pour du 92 seulement. Celui qui les reçoit tâche communément d'en rabaisser le titre tant qu'il peut ; d'où il arrive, m'a-t-on encore ajouté, que si celui qui les donne en paiement se rend facilement, on ne les lui passe quelquefois que pour du 91. On m'a assuré qu'à Canton, où il arrive chaque année grand nombre de piastres, elles ont un titre généralement avoué, & que ce titre est celui de 93. Je tiens de M. Bourgeois, qu'environ 4000 piastres ont eté, il n'y a pas long-tems, changées à Canton contre des pains d'or & d'argent, les piastres etant réputées argent au titre 93 : or, du 93, selon la façon de parler chinoise, est, selon la nôtre, de l'argent à 11 deniers 4 grains, à très-peu de chose près. On trouve cependant dans le Mémoire de M. de Richebourg, page 36, que l'argent des piastres est à 10 deniers 20 grains. On trouve la même chose, Mémoires de l'Académie, 1763;

& nous avons remarqué ci-dessus, que l'argent à 10 deniers 20 grains, devoit être, selon la façon de parler chinoise, du 90 $\frac{1}{4}$, un peu plus. On ne croira pas facilement que l'erreur est du côté de nos Essayeurs : cet article mérite bien d'être examiné de plus près. Je m'informerai si les Chinois ont d'autre méthode que la simple inspection & la pierre-de-touche pour vérifier le titre de l'argent. Je ferai déterminer par plusieurs personnes réputées habiles, le titre de plusieurs morceaux d'argent de différens titres, & j'en enverrai des echantillons suffisans pour faire sur chaque espece plusieurs essais à la coupelle : cela, joint à une comparaison des poids plus exacte que je n'ai pu la faire cette fois, servira à fixer ce qui regarde cet objet.

Tout cet Ecrit peut, ce me semble, se réduire à ce peu de mots. Dans un ecu de 6 liv. il y a, en prenant un milieu, 506 grains d'argent fin : (on trouve dans l'Essai sur les Monnoies, déjà cité, 503 grains, en mettant tout au plus bas). Nous avons trouvé qu'un taël, balance *nan-che-ping*, pese 676 grains, en prenant un milieu entre deux déterminations très-approchantes. Il y a donc dans un ecu de 6 liv. à peu-près les $\frac{3}{4}$ d'un taël d'argent fin ; donc un taël d'argent fin vaut, à très-peu de chose près, 8 livres.

J'avois dessein de n'envoyer cet Ecrit que dans un an, m'etant impossible de faire partir plutôt tout ce qui devoit naturellement l'accompagner : mais on m'a fait remarquer qu'il ne seroit pas entiérement inutile, quoique dépourvu de ces accompagnemens ; outre qu'il ne sera pas indifférent aux recherches que je pourrai faire dans la suite, que je puisse recevoir un an plutôt un poids de quelques marcs, sur l'exactitude duquel on ne puisse absolument former aucun doute.

J'ai fait demander ces jours-ci à un Négociant de Péking,

qui fait une partie de son commerce à Canton, à quel titre on y recevoit les piastres : il a répondu que les piastres étoient réputées, à Canton, être au titre de 93. Je crois que la raison pour laquelle elles passent difficilement sous ce titre à Péking, est que les piastres n'y etant pas communes, & leur titre n'ayant pas par conséquent ici une détermination fixe & généralement reconnue du public, ceux qui les reçoivent ne peuvent s'en défaire commodément qu'en les refondant & les affinant ; ce qui ne se fait, dit-on, qu'avec une perte considérable du fin, qu'on veut compenser en rabaissant le titre de cet argent au-dessous de la valeur qu'on regarde comme la vraie. J'ai oui dire que les Chinois purifioient l'argent par le moyen du nitre. On sait que cette opération demande un feu dirigé avec beaucoup d'attention. La maniere dont les Chinois y procedent, mérite d'être examinée : j'espere avoir occasion de le faire. J'ai aussi vu ces jours-ci, dans une lettre venue de Canton, que les piastres, à la plus forte balance de cette Ville, pesoient 7 *mas* 2 *condorins* : or, les piastres pesent 509 grains ; ainsi le taël des plus fortes balances de Canton, seroit de 707 grains, à très-peu de chose près. Le taël d'argent fin pesé aux plus fortes balances de Canton, vaudroit donc 8 liv. 7 sols $\frac{1}{2}$, un peu plus. J'espere prendre ces jours-ci des arrangemens pour mieux constater cet article.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter à tout ceci une remarque sur la valeur de l'or. On trouve dans l'Essai sur les Monnoies, que j'ai déjà cité plusieurs fois, que le marc d'or vaut en France un peu plus de 14 marcs $\frac{1}{2}$ d'argent, & en Espagne près de 15. A Péking, la valeur de l'or va, depuis quelques années, en augmentant : on en attribue la cause à la quantité d'argent qu'on apporte chaque année en Chine, sans qu'il

forte beaucoup ; & à une diminution de la quantité d'or, occaſionnée par le grand emploi que l'Empereur en a fait pour orner ſes bâtimens. Quoi qu'il en ſoit, le taël d'or valoit à Péking, il n'y a pas long-tems, plus de 17 taëls d'argent fin ; & je ſais, par les comptes de certains Changes faits à Canton, que le taël d'or y valoit auſſi plus de 17 taëls d'argent fin. Cela ſuppoſé, il y auroit actuellement un profit très-conſidérable pour les particuliers qui font le commerce de Chine, d'employer l'or dans le commerce de Canton ; au lieu qu'autrefois, on trouvoit un profit bien certain à y employer l'argent. Seroit-ce egalement le profit de l'Etat ? c'eſt une queſtion qu'il ne m'appartient point d'examiner. Avant d'avoir vu l'Eſſai ſur les Monnoies, j'ignorois le rapport de l'or à l'argent en Europe ; & je n'avois pas fait une certaine attention au rapport que ces deux matieres ont en Chine. J'ai oui dire, il y a quelques jours, que le prix de l'or etoit encore augmenté à Péking. Nous ſommes, par intervalles, dans l'occaſion de remarquer ces ſortes de choſes, à raiſon des ſommes que l'on envoie aux Miſſionnaires des Provinces, & de celles qu'on fait paſſer de Canton ; j'y ferai plus d'attention dans la ſuite, parce qu'une notice ſur cet objet peut intéreſſer beaucoup en Europe.

Suite du Mémoire, envoyée l'année ſuivante.

...... J'envoie cette année un poids de 25 taëls, balance *nan-che-ping*. Il y a ici trois boutiques où ſe fabriquent les balances & les poids dont ſe ſervent les Changeurs & pluſieurs Marchands. J'ai fait acheter ce poids à l'une de ces boutiques ; je l'ai comparé aux poids de deux balances réputées balances *nan-che-ping*. (On appelle ici balance, l'equipage compoſé d'une balance & de ſes poids ; & on dit telle ou

telle balance, selon que les poids ont telle ou telle valeur. *Nan*, veut dire Midi ; *che*, marché ; & *ping*, veut dire balance : ainsi *nan-che-ping* veut dire balance du marché méridional.) J'ai employé, pour ces comparaisons, une balance qui, depuis nombre d'années, est dans la maison, & qui sert à faire tous les paiemens considérables, & à peser l'argent qu'on veut faire changer en *caches*, lorsque la somme est notable. Cette balance est celle dont je me suis servi l'année derniere, pour faire les comparaisons rapportées dans le Mémoire dont celui-ci est la suite. Le poids de 25 taëls de cette balance, s'est trouvé moindre que celui que j'envoie, de 6 *condorins* à 6 *condorins* ½. Un Changeur de probité, qui se sert de la balance *nan-che-ping*, & chez qui on a souvent envoyé, à ma connoissance, de l'argent à changer, n'a jamais trouvé, sur 50 taëls pesés à cette balance, que des différences de 4 à 5 *condorins*. J'ai comparé au même poids que j'envoie, un poids de 25 taëls, appartenant à une balance que je me suis procurée, & qui est moins sensible que la précédente ; mais je me suis egalement servi, pour cette comparaison, de la balance de la maison. J'ai trouvé que mon poids de 25 taëls, etoit moindre que le poids que j'envoie, d'environ 3 *condorins*. J'ai envoyé ensuite comparer le poids que j'envoie, dans les trois boutiques où se vendent les poids & les balances ; j'ai recommandé qu'on marquât séparément de combien il auroit eté trouvé trop fort ou trop foible dans chaque boutique : on m'a rapporté que dans chacune des trois boutiques, il avoit eté trouvé trop fort de 5 *condorins*. Je n'ai pas pu faire cette comparaison par moi-même, ne nous etant pas possible d'aller nous-mêmes faire faire pareille opération à nos yeux ; il a fallu s'en fier au rapport d'autrui. J'ai jugé qu'il valoit mieux envoyer le poids de 25 taëls, tel qu'il est,

en joignant les remarques précédentes, que d'eſſayer de le faire etalonner rigoureuſement dans une des boutiques où ſe font ces poids, dans la crainte qu'on ne ſe contentât encore d'un à-peu-près. J'ai demandé s'il y avoit ici quelque Tribunal où fût conſigné un poids original, auquel on pût avoir recours en cas de conteſtation: on m'a répondu qu'on n'en avoit aucune connoiſſance; & que les Changeurs & les Marchands conſervoient par tradition ces ſortes de poids à-peu-près les mêmes. Quand il ne s'agit que de quelques *condorins* ſur 50 taëls, tout eſt ici ſuppoſé parfaitement juſte. Je n'oſerois cependant aſſurer qu'il n'y a point ici de poids original dépoſé dans un Tribunal, quoique pluſieurs perſonnes, qui ne devroient pas l'ignorer, le diſent ainſi; puiſque ſouvent de telles choſes ſont ignorées de bien des gens.

J'ai dit que la balance *nan-che-ping* etoit ici la plus uſitée dans le commerce ordinaire. J'ai oui aſſurer depuis, que d'autres balances etoient auſſi très-uſitées; & dès-lors on peut conteſter laquelle l'eſt davantage. Peu importe à la détermination principale, puiſqu'il faudra toujours convenir d'une balance en particulier, lorſqu'on voudra déterminer la valeur du taël.

Les relations que les différens Marchands de Péking ont avec ceux des autres Villes, ſur-tout Sou-tcheou & Canton, demandent qu'ils aient des regles fixes, pour les changemens que les rembourſemens exigent à raiſon des différences de poids uſités en différens endroits. Toutes les balances dont j'ai pu avoir connoiſſance, ſont la balance du Tréſor, appellée *cou-ping*; la balance de Canton, appellée *quang-ping*; celle de Sou-tcheou, appellée *ſou-ping*; la balance appellée *ſi-che-ping*, c'eſt-à-dire la balance du marché occidental (on l'appelle encore *y-leang-ping*, balance d'un taël); la balance

nan-che-ping, balance du marché méridional (on l'appelle encore *y-leang-eul-ti-ping*, balance d'un taël deux, c'est-à-dire d'un taël deux *mas*); la balance appellée *y-leang-ou-ti-ping*, balance d'un taël cinq ; & la balance appellée *eul-leang-ping*, balance de deux taëls. J'ai prié un Lettré intelligent, j'entends un homme qui a subi les examens ordinaires, qui a le grade, & porte le bouton de Lettré, de se transporter dans les boutiques où se fabriquent les poids de toutes ces balances, & chez quelques Changeurs, & de se faire expliquer nettement les différences que doivent avoir tous ces poids. Il m'a rapporté qu'il avoit été dans cinq endroits différens, où l'on est parfaitement au fait de ces sortes de choses, & m'a donné le rapport suivant, comme une chose unanimement convenue.

La balance du Trésor (*cou-ping*) l'emporte de 4 taëls par 100, sur la balance *nan-che-ping.*

La balance de Canton (*quang-ping*) l'emporte de 2 taëls 4 *mas* par 100, sur la balance *nan-che-ping.*

La balance de Sou-tcheou (*sou-ping*) l'emporte de 2 taëls par 100, sur la balance *nan-che-ping,*

La balance *si-che-ping* l'emporte de 4 *mas* par 100 taëls, sur la balance *nan-che-ping.*

La balance *nan-che-ping* l'emporte d'un taël par 100, sur la balance *y-leang-ou.*

La balance *nan-che-ping* l'emporte de 2 taëls par 100, sur la balance *eul-leang-ping.*

J'ai demandé d'où venoient les dénominations *y-leang-ping, y-leang-eulh, y-leang-ou, eul-leang-ping* : on m'a répondu qu'on se contentoit de distinguer entre elles ces balances, sans s'embarrasser de l'origine du nom. Comme les plus gros pains d'argent que les Chinois fassent ordinairement, & qu'on appelle

appelle *yuen-pao*, ſont d'environ 50 taëls, on pourroit, ce me ſemble, conjecturer que les balances *ſi-che-ping*, *nan-che-ping*, s'appellent encore *y-leang-ping*, *y-leang-eul-ti-ping*, parce que la balance de Canton l'emporte d'un taël ſur l'une, & d'un taël deux *mas* ſur l'autre, par chaque 50 taëls; & que les balances *y-leang-ou* & *eul-leang-ping* s'appellent ainſi, par comparaiſon avec la balance de Sou-tcheou, qui l'emporte ſur l'une d'un taël 5 *mas*, & ſur l'autre de 2 taëls par chaque 50 taëls.

J'avois ecrit pour avoir des inſtructions ſur les balances de Canton, & ſur d'autres objets qui auroient bien fait dans ce Mémoire; mais tout ce que j'en ai pu tirer de certain, c'eſt qu'il y a pluſieurs ſortes de balances à Canton, puiſqu'il y en a une qu'on appelle la grande balance de Canton; & cette balance doit être, ſelon ces mêmes comptes, très-différente de celle qui eſt appellée ici *quang-ping*, dont j'ai parlé ci-deſſus.

J'ai dit plus haut que je ne ſavois pas ſi les Chinois eſtimoient le titre de l'argent avec autant de préciſion que j'avois oui aſſurer. Juſqu'à préſent, je n'ai pu découvrir aucune méthode ſemblable à celle de la coupelle, & j'ai oui aſſurer qu'on ne connoiſſoit ici rien de pareil. J'ai donc pris différens morceaux d'argent; je les ai fait porter chez différens Changeurs, recommandant qu'on marquât ſéparément le titre aſſigné à chaque morceau dans chaque boutique différente, afin de voir s'il y auroit quelque variation : on m'a aſſuré qu'on les avoit portés chez trois Changeurs, & qu'il n'y avoit eu aucune variation dans leur eſtime; & on m'a remis en même tems la liſte des titres de chaque morceau, qui etoient diſtingués entre eux de maniere à ne pouvoir être confondus.

J'ai fait détacher un petit morceau de chacun ſous mes yeux; j'ai marqué les morceaux détachés avec un poinçon,

de cette maniere, ... ; j'ai mis les mêmes marques ſur les morceaux plus gros, dont les petits ont eté détachés ; j'ai mis les petits morceaux avec quelques autres, dont je parlerai plus bas, pour les envoyer. Quelque tems après j'ai montré les morceaux conſervés au Lettré dont j'ai parlé plus haut. Comme il a eté ſouvent employé à conclure des marchés importans, il doit ſe connoître en argent. Il m'a donné ſon eſtime, que j'ai miſe par ecrit. Je l'ai prié de vouloir bien porter cet argent en différens endroits, chez des Changeurs expérimentés à diſtinguer le titre de l'argent, & de me marquer ce que chacun auroit dit ; il m'a rapporté trois eſtimes, un peu différentes de la ſienne. Voici toutes ces eſtimes.

.	.	.	.	.
99	98	97	96	95 ½
99 ½	98	98 ½	96	95 ½
Siſe	98	98	96	96
Siſe	98	98	96	96
Siſe	98	98 ½	97	95

La premiere, eſt celle que m'a rapportée l'homme d'affaires que j'ai employé la premiere fois, & qu'il m'a aſſuré être la dépoſition unanime de trois Changeurs. Elle portoit ces mots : *argent à refondre*, qui ſignifioient, ſelon qu'il me les a expliquées, que, vu les frais de la fonte & le déchet, ces morceaux d'argent ne pouvoient être reçus que pour du 99, du 98, &c. ; ce qui marquoit que cette eſtime etoit au-deſſous du titre réel. La ſeconde ligne eſt l'eſtime du Lettré qui m'a procuré les trois ſuivantes. Le mot *ſiſe*, comme je l'ai dit ci-deſſus, veut dire argent abſolument pur.

Aux cinq morceaux marqués avec un poinçon, j'ai ajouté quatre petits pains d'environ un *mas* chacun : ces petits pains viennent du Palais. Chaque année, au nouvel an, ceux qui ſont de la Maiſon de l'Empereur, reçoivent, de la part de Sa Majeſté, une petite bourſe, dans laquelle il y a de ces petits

pains. On nous en remet à chacun une, avec deux peaux de zibeline, qui servent à faire des collets, & à garnir l'extrémité des manches des habits d'hiver. Ces petits pains d'argent sont réputés argent fin, ou *sise ;* mais on n'en convient pas unanimement. J'envoie encore un morceau d'argent, du poids d'environ 6 *mas*, qui n'a aucune marque, & qui a eté tiré d'un pain de 10 taëls, réputé constamment pour *sise* ou argent absolument pur. Tous ces morceaux que j'ai envoyés, suffisent pour faire avec chacun, deux ou trois essais à la coupelle ; on pourra voir par la valeur réelle de ces morceaux, si les Chinois sont aussi habiles qu'on l'assure à estimer l'argent au seul coup-d'œil, & si l'argent qu'ils appellent absolument pur, est véritablement & constamment tel.

J'ai parlé plus haut du rapport de l'or à l'argent. Durant cette année, le prix de l'or a eté, à Péking, d'environ 17 taëls ½ d'argent fin pour un taël d'or. Il est arrivé une fois que le prix de l'or a monté, presque tout-d'un-coup, à 19 taëls d'argent pour un taël d'or ; ce qui est arrivé, dit-on, à cause que l'Empereur a tout d'un coup fait employer une grande quantité d'or pour je ne sais quel ouvrage ; mais ce prix de l'or n'a duré que quelques jours, & le prix habituel a eté celui de 17 ½ pour 1. Je n'ai pu savoir au juste ce qui regarde le prix de l'or à Canton, n'ayant pas reçu de réponse là-dessus.

Si j'ai l'occasion d'acquérir d'autres connoissances sur les objets de ce Mémoire, j'aurai soin d'en rendre compte.

Nota. M. Collas est mort à Péking le 22 Janvier 1781.

MÉMOIRE

SUR les Chevaux, par feu M. CIBOT, Miſſionnaire.

A en croire le témoignage des caracteres, le cheval a eté connu à la Chine dès la plus haute antiquité. Le caractere de cheval, en effet, qui eſt ſa vraie image dans les monumens qui remontent le plus haut, eſt du nombre de ceux qui ſont regardés, univerſellement & ſans contradiction, comme les plus anciens & les plus ſûrement conſervés. Nous ne dirons pas quand on l'a fait entrer parmi les caracteres horaires, cycliques & typiques, parce que nous n'avons rien trouvé de déciſif ſur ce point; mais il eſt remarquable qu'il tient un rang très-diſtingué dans l'*Y-king*, non-ſeulement dans le texte, mais encore parmi les caracteres ſymboliques. Outre cela, il eſt un des caracteres qui ſont claſſe parmi les autres; & comme tel, joint à l'image de main, il ſignifie *cheval de ſelle*, & par métaphore, *gouverner* : joint avec le ſymbole de *pratique*, *ſcience*, il ſignifie *cheval docile*, *exercé*, &c. : répété trois fois, c'eſt *cavalerie*. Le nombre des caracteres anciens où il entre ainſi, eſt très-remarquable par les connoiſſances qu'il ſuppoſe ſur le cheval & ſur les uſages auxquels on l'employoit. Ceux qui croient aux Empereurs d'avant *Yao* & *Chun*, en feront peu ſurpris, puiſqu'il en eſt fait mention dès le prétendu règne de *Fou-hi*. Pour nous, qui ne ſavons pas remonter plus haut que le *Chou-king*, nous nous bornerons à remarquer que l'hiſtoire repréſente *Yao* traîné ſur un char ou une charrette par un cheval blanc; & qu'on ne ſauroit diſconvenir, ſans rejetter le témoignage des *King*, que la Dynaſtie des *Ya*, qui eſt la premiere, s'en eſt ſervie, même pour la guerre. Ainſi voilà près de trente-ſept ſiecles qu'on

auroit à parcourir pour faire l'hiſtoire de ce quadrupede en cette extrémité du monde.

Les Naturaliſtes Chinois ont poſé en principe que la durée de la vie des animaux eſt proportionnée au tems qu'ils demeurent dans le ſein de leur mere. Comme le cheval eſt un de ceux qui y reſtent le plus (car, ſelon eux, c'eſt près de douze lunes), ils en concluent que c'eſt un de ceux qui devroient vivre le plus long-tems. S'il vit moins, c'eſt qu'on attente à ſa vie en le mettant trop tôt au travail, en le ſoignant mal, & ſur-tout en ne le ménageant pas aſſez, & en épuiſant ſes forces par des efforts trop violens, ou par des fatigues trop continuelles. Les preuves de fait ne leur manquent pas : mais qui a vérifié & conſtaté les longues vies des chevaux dont ils parlent ? qui ſe mettra jamais en peine de le faire ? Du reſte, pour être conſéquens dans leur ſyſtême, après avoir trouvé les premiers âges du cheval, marqués par ſes dents & ſur ſes dents, ils y voient encore les indices des ſuivans, juſqu'à ſa trente-unieme année, après laquelle, ſelon eux, on ne peut plus rien garantir. Si quelqu'un prétend qu'il n'eſt que trop riſible de les avoir fait durer juſques-là, tout ce que nous pouvons répondre, c'eſt que nous ne nous portons pas pour garans du fait, & qu'il n'eſt pas décidé que tout ſe paſſe dans la Nature comme l'on voit en certains pays, témoins les melons du Royaume de *Ha-mi*, qu'on apporte ici, & qu'on y mange fort bons juſqu'en Février.

Si l'on nous demande de quel tems date en Chine l'opinion de cette ſi longue vie du cheval, nous répondrons qu'on ne la trouve point dans les anciens Livres, quoiqu'on y voie très-clairement que les chevaux duroient beaucoup plus ſous les trois premieres Dynaſties, qu'ils n'ont fait depuis.

Selon un très-vieux proverbe, *le bœuf vit la moitié de la vie du cheval, & le cheval la moitié de la vie de l'homme*, nous penchons assez à croire que l'ignorance & la superstition ont donné lieu à cette singuliere opinion, en prenant occasion de quelques faits extraordinaires pour expliquer dans un sens réel & physique bien des allégories des Anciens, de l'*Y-king* en particulier. L'idolâtrie a achevé la besogne, lorsqu'elle a créé un cheval astre, un cheval esprit, un cheval dieu ; d'abord pour la Cour, sous *Tsing-chi-hoang*, puis pour tout l'Empire, sous les *Han*, quand des maladies épidémiques dépeuploient les haras & les écuries.

Les Livres chinois entrent dans de fort longs détails sur la forme, la couleur, la taille, la proportion des membres, la configuration de certaines parties du corps, & les autres signes qui indiquent, selon eux, & auxquels on connoît sûrement les forces, les bonnes qualités & les défauts du cheval. Outre la crainte, bien fondée, de n'envoyer que des mots, la difficulté d'en trouver qui rendent les idées chinoises, & disent les choses comme eux, nous a déterminés à glisser sur cet article, que la Chine a moins approfondi que l'Europe : qu'on en juge par cet échantillon d'un ancien Mémoire sur les chevaux. « La petitesse des oreilles du cheval, indique celle du » foie, & dès-là peu de fantaisies ; la grandeur des naseaux, » celle des poumons, & dès-là sa facilité à tenir au plus grand » galop ; la grandeur des yeux, celle du cœur, & dès-là du » courage & du feu ; un bas-ventre effilé, & qui se perd sous » les cuisses ; un estomac peu dilaté, & dès-là le non besoin » de beaucoup de nourriture ».

Il faudroit s'entendre un peu en chevaux pour pouvoir dire en quoi, comment & jusqu'où les chevaux d'ici sont semblables aux nôtres, ou different d'eux. Tout ce que nous nous

harsarderons d'insinuer, c'est qu'à en juger par les chevaux que nous avons vus à la Ville, à la Cour & au Palais, on trouve ici des chevaux de presque autant de couleurs que chez nous, mais qu'il y en a deux ou trois dominantes; que presque tous ont les oreilles petites, les yeux grands & pleins de feu, la criniere & la queue belles, & que pour tout le reste ils n'approchent pas des nôtres : ce qui doit s'entendre avec les exceptions & les modifications qu'il faut supposer pour l'Empereur, les Princes & les Grands. Nous voyons, en effet, que les Chinois & les Tartares regardent toujours avec surprise & avec admiration, les chevaux de nos estampes & de nos tableaux, & se récrient sur leur beauté. Nous en avons eté souvent témoins, & en particulier à l'occasion d'un portrait du grand Turenne, qui est exposé dans une de nos salles. Le cheval sur lequel il est monté, attire d'abord leurs regards par la fierté de son allure & sa beauté. Beaucoup même ont autant ou plus de questions à faire sur lui que sur le Héros. Pour tout dire néanmoins, comme l'on ne cherche ici que le nécessaire dans le nécessaire, l'utile dans l'utile, la beauté, la grace & l'élégance d'un cheval ne sont pas un objet. Sa légéreté, ses forces & ses bonnes qualités, sont les seules choses auxquelles on s'attache, même pour celui qu'on monte journellement, & qu'on pourroit presque appeller cheval de parade. Quant à la comparaison de la légéreté, des forces & des bonnes qualités des chevaux d'ici, avec celles des nôtres, elle n'est pas à notre portée. D'ailleurs, on éleve, on dresse & on gouverne ici les chevaux de main tout autrement que chez nous; si on leur demande moins de choses, on en exige en vigueur de bien difficiles. Quelle chasse, par exemple, que celle du cerf ou du tigre, dans un pays de montagnes & de collines couvertes de bois, & pleines de gorges,

de cascades & de rochers escarpés ! Cette chasse n'est rien cependant au prix des exercices & des manœuvres de la cavalerie ; & telles qu'on veuille supposer les qualités des chevaux d'ici, il est de fait qu'on entend peu parler de chûtes & d'accidens, quoique les Tartares aient défense de se servir de voitures, les Princes même des derniers Ordres, comme les plus petits Mandarins. Les *Ago*, ou fils de l'Empereur, donnent l'exemple tandis qu'ils ne sont pas titrés.

Les chevaux de notre France sont différens selon qu'on s'avance vers le Nord ou vers le Midi, & selon aussi que le terroir des Provinces est gras, ou maigre, ou sec. Il faut partir de là pour juger des chevaux de Chine, mais en se souvenant qu'on doit etendre cette idée depuis le *Yun-nan* jusqu'au fond de la Tartarie, & depuis la mer du Japon & de Corée, jusqu'assez près de la mer Caspienne. Soit climat, néanmoins, soit nourriture, soit petit nombre de races & d'especes, on voit ici beaucoup moins de variétés & de différences que chez nous ; elles ne peuvent pas même entrer en comparaison. Cela est surprenant, parce que l'Histoire atteste que la Perse & plusieurs autres pays de l'Occident, ont souvent enrichi la Chine de magnifiques haras ; & que, sous les Dynasties passées, à remonter plus de mille ans avant l'Ére chrétienne, il *y avoit plus de différence pour la hauteur & la grandeur, la taille & la* couleur, la légéreté & la force des chevaux, soit de selle, soit de tirage. On a voulu prétendre que c'étoit l'effet de la domination tartare, qui a fait prévaloir l'espece qui approche le plus de celle du nord de la grande muraille ; mais, à admettre cette explication dans le sens que les guerres civiles ayant comme anéanti les plus belles races, elle ne s'est pas mise en peine de les renouveller par des haras venus de loin : il en résulteroit

toujours

toujours que le ſol & le climat des différentes Provinces de l'Empire, agit moins ſur les chevaux que chez nous.

Les Naturaliſtes chinois rangent le cheval parmi les animaux en qui le feu domine, & d'une façon qui, dans leur ſyſtême, influe egalement ſur ſa conſtitution, ſa nutrition, ſa conſervation, ſes inclinations, ſes bonnes qualités, & les ſervices qu'elles le mettent en etat de rendre à l'homme. Pour ces deux derniers articles, ils diſent à-peu-près les mêmes choſes que les nôtres. Si l'on avoit beſoin de faits articulés & bien remarquables ſur le courage du cheval, ſur ſa patience, ſur ſon attachement pour ſon maître, on en a recueilli ici un grand nombre. On nourrit actuellement au Palais un très-vieux cheval de l'Empereur régnant, qui, lorſqu'il etoit de quelque voyage de ſa Majeſté, n'avoit ni paix, ni treve, dès qu'elle approchoit, qu'il ne lui eût eté préſenté, & n'en eût reçu quelque careſſe; mais après, ſoit que ſa Majeſté prît une voiture, une chaiſe, ou un autre cheval, il alloit attendre en paix, à ſa ſuite, qu'on agréât ſes ſervices; & quand il portoit ſon Maître, on eût dit, à ſon allure & à ſes attentions, ſur-tout à ſa docilité, qu'il ſentoit qui il étoit. Pour certains faits à part, où l'on voit des chevaux faire des efforts prodigieux pour délivrer leur maître de péril, l'aider dans les combats, le défendre, en quelque ſorte, contre ſon ennemi, ou même reconnoître après ſon aſſaſſin, ſe ruer ſur lui, & le déceler, nous aimerions mieux dire avec le Lettré *Lu-tchi*: *la même Toute-Puiſſance qui ſe ſert des choſes inanimées pour remplir ſes providences par ce que nous appellons des haſards, des accidens, pourquoi ne ſe ſerviroit-elle pas d'un cheval par ce que nous appellons inſtinct, affection, pour ſecourir ceux qu'elle veut ſauver, ou aſſurer le châtiment d'un homicide?*

Ce qui nous embarraſſe le plus dans les témoignages qu'il

est difficile de rejetter, c'est de trouver les chevaux des Anciens rangés par classes, selon qu'ils faisoient dix, vingt, trente, quarante lieues par jour, & d'autres offerts aux Empereurs ou à des Généraux d'armée, comme en pouvant faire soixante, quatre-vingts, & même cent. L'Empereur *Ouen-ty*, de la Dynastie des *Han*, refusa un cheval de la derniere espece, en disant : « lorsque je suis en voyage, toutes les » armes, enseignes & marques de la dignité Impériale me » précedent ; les Chars & les Officiers de ma Maison me » suivent. Si j'etois monté sur un pareil cheval, ou je ne pour» rois pas faire usage de sa vîtesse, ou je me trouverois seul ».

Les Naturalistes chinois, non plus que les autres Ecrivains & Historiens, ne paroissent pas révoquer en doute ce que nous venons de dire sur les chevaux des Anciens, non plus que sur quelques-uns qui pouvoient faire jusqu'à soixante & quatre-vingts lieues dans un jour. Que ceux à qui il appartient de juger prononcent. Pour nous, il nous semble plus facile d'admettre, dans le cours de plusieurs siecles, quelques chevaux extraordinaires, & qui tenoient du prodige, que de croire qu'on en ait pu trouver un si grand nombre à la fois capables de tenir à de si fortes journées, en admettant même que les lieues des Anciens etoient bien plus petites que les nôtres. Si nos Histoires d'Occident racontoient quelque chose de pareil, ce que nous ignorons, elles se racquitteroient vis-à-vis celles de la Chine, qui sont bon pour bien des faits sur lesquels nous les suspectons. Car, outre les marches forcées à etonner, qu'elles font faire à des corps de cavalerie nombreux, elles les font tenir, sur-tout parmi les Tartares, à des traites ou courses fort longues, avec une modicité, & même une disette de provisions que nous n'expliquons pas dans les Récits des Grecs & des Romains, faute de savoir

les détails qui en sauvent la vraisemblance. Or, ces détails, les Annales de plusieurs Dynasties les racontent d'une façon si précise & si particularisée, qu'on ne sauroit y méconnoître la fidélité de l'Histoire, comme nous le dirons plus bas.

Nous mettrons ici d'avance, que, soit que le génie Tartare domine les Chinois, soit que le vrai bien de la chose publique les ait conduits là, un cheval seroit regardé ici comme un monstre à etouffer, & un persécuteur public, s'il lui falloit un logement, des serviteurs & des provisions, nous ne disons pas comme au cheval consul Romain, sous Caligula, mais comme à certains chevaux de Bysance, d'Ispahan, *&c.* Un cheval est ici un animal de service, qu'il faut nourrir & conserver, puis voilà tout. Pour ne pas exposer sa santé aux affoiblissemens des délicatesses, des petits soins & des régimes raffinés; mais plus encore pour ne pas faire un fardeau à la société de ce qui en doit être le soulagement, on pose en principe, pour les chevaux de main comme pour les chevaux de harnois & de tirage, qu'il faut acheter leurs services le moins cher qu'on peut, & ne pas leur donner des besoins dont la nature les a affranchis. En conséquence, les ecuries des pays les plus froids, celles même de Péking & de l'Empereur, ne sont que de longs appentis, avec un toit & trois murailles. Le côté du Midi, vers lequel ils sont tournés, n'a ni portes, ni fenêtres : ils sont assez profonds, du reste, pour que les chevaux y soient bien abrités à leur ratelier. La paille hachée est leur fourrage, & le *leao* leur avoine. Comme l'on graisse les roues d'une charrette selon le chemin qu'elle a fait ou qu'elle doit faire, on proportionne la ration du cheval à la tâche qu'il a remplie ou qu'on lui demande. Nos idées eurent beau s'etonner de tout cela, lorsque nous arrivâmes à Péking, & que nous vîmes comment on gouverne

les chevaux, même au Palais : ce qui en résulte, les y a si familiarisées peu-à-peu, qu'à moins de les observer de fort près, elles s'emanciperoient aisément, jusqu'à y applaudir, en contradiction de ce qui se pratique ailleurs. Nous n'oserions pas dire néanmoins à quoi sont réduits les chevaux des grandes ecuries, tels que ceux que l'on conduit chaque jour à notre Maison pour les Missionnaires qui ont des emplois au Palais. Il faut pourtant avouer que la maniere dure & presque sauvage, dont on les traite, ne leur nuit point, & augmente beaucoup leurs services.

Voici qui paroîtra moins Asiatique. Doctrine des Anciens, expérience continuelle de tous les âges, connoissance réfléchie & approfondie du cheval, tout concourt, dit-on, à prouver qu'il faut observer les indications de la Nature, les démêler avec soin, les prendre pour guides, s'en tenir sans cesse à leur enseignement. Quand l'art & l'industrie la gênent, la violentent & la tyrannisent, ils alterent son ouvrage, & en diminuent l'utilité, ou même la détruisent. Ce principe est assurément bien vrai & bien solide. Quant aux conséquences qu'on en tire ici, nous ne les jugeons pas, & nous nous bornons, pour ce moment, à en indiquer quelques-unes : d'autres trouveront leur place ailleurs. La premiere est qu'il ne faut jamais trop dépayser les chevaux ; le pourquoi, c'est qu'un cheval de Tartarie arrivé dans les Provinces du Midi, & un cheval des déserts de l'Ouest transplanté dans les pays gras & humides du *Tche-kiang* & du *Kiang-nan*, y trouvent un climat, un sol & des alimens défavorables à leur constitution naturelle, qui diminuent néceffairement leurs forces, & attentent peu-à-peu à leur santé. Les faits viennent à l'appui de cette raison ; & les Annales à la main, on prouve que, lorsqu'on a eu recours aux Etrangers pour réparer les pertes

de la guerre, où les ravages des maladies epidémiques, ce moyen, bien loin de réussir, a souvent apporté aux chevaux du pays des maladies terribles, qui ont fait des ravages affreux. Après avoir soupçonné de mauvaise foi les Tartares qu'on avoit obligés à payer leur tribut en chevaux, ou à qui on en avoit acheté, on a eté forcé de leur rendre justice. Les discoureurs n'ont pas manqué d'objecter qu'il falloit l'attribuer à la négligence des soins que demandoient ces chevaux. On s'est contenté de leur répondre que les soldats de Chine, conduisant eux-mêmes leurs chevaux au-delà de la grande muraille, & en prenant tous les soins qu'ils vouloient & qu'ils avoient un si grand intérêt à vouloir, ont eté démontés la plupart dès le commencement de la campagne, quand ils etoient venus de pays si eloignés & si différens. Les distances, en effet, dont on parle ici, sont des distances comme celles d'un bout de l'Europe à l'autre, & les différences des saisons sont bien plus considérables.

La seconde conséquence, c'est qu'on perd les chevaux en les hongrant, & la race suivante en faisant travailler les jumens qu'on a fait couvrir. Les Anciens, auxquels les Chinois reviennent toujours, reléguoient toutes les jumens dans les haras, & ne se servoient que de chevaux entiers. La pratique de hongrer les chevaux n'a commencé qu'avec la nécessité de se servir des jumens. Pour quelques avantages qu'elle procure, elle ôte au cheval beaucoup de ses forces & de ses plus belles qualités, pour la guerre sur-tout, & pour le travail; sur quoi l'on conclut qu'il ne faut que céder à la nécessité sur cet article, & que moins on hongrera de chevaux, plus on fera le bien de l'Etat, pour le labourage sur-tout, le tirage, *&c.* Les Lettrés ont pris la chose à cœur, jusqu'à proposer des loix de Police qui préviendroient ce qu'on craint.

le plus des chevaux entiers, en restreignant l'usage des jumens à certains endroits; mais ils insistent vivement sur la nécessité de ne pas fatiguer par le travail celles qu'on a fait couvrir, & prouvent très-bien, ce semble, qu'à moins de renoncer à de grands avantages pour un petit profit, le Gouvernement devroit s'assurer que les jumens destinées à perpétuer les plus belles races, seroient ménagées tandis qu'elles sont dans la vigueur de l'âge, & en etat de donner tout ce qu'on peut tirer d'elles pour leurs poulains.

Nous avons trouvé dans plusieurs Livres que *le chèval n'a pas de fiel*, au dire des Anciens, *ou n'en a que de petites naissances.* Ce point mériteroit quelque attention en Europe. Il fait ici qu'on appuie beaucoup sur la troisieme conséquence qu'on tire du principe général, savoir, qu'un cheval est tellement constitué, que la maniere dont on le forme & dont on le dresse, le rend tel qu'on le veut pour tout le reste de sa vie, jusqu'à lui ôter les défauts dont il a la naissance, & lui donner de bonnes qualités, & des adresses dont le germe est caché. La Chine a eu jadis des especes de Preux ou Docteurs d'armes, qui etoient en possession de faire admirer la facilité avec laquelle ils obligeoient un cheval à se prêter à tous les mouvemens qu'ils vouloient lui imprimer; & eux-mêmes soutenoient ses fougues, ses ecarts, ses elans & ses caprices: mais comme elle n'a jamais eu ni carrousels, ni tournois, le manege, proprement dit, y est inconnu. Les Tartares même, qu'on a appellés *la Nation cavaliere*, n'ont pas eu la premiere pensée de rétablir les jeux des Docteurs d'armes, qui avoient duré si peu: mais ils ont laissé les Chinois dans presque toutes leurs anciennes pratiques de force & d'adresse, pour obtenir entrée aux grades militaires, & se sont bornés, pour eux, à des exercices & à des evolutions qui mettent

les soldats dans l'habitude des fatigues de la guerre, remplissent leur esprit de son image, les familiarisent aux mouvemens de la cavalerie les plus difficiles, par d'autres qui le sont davantage, & les tiennent sans cesse en haleine. Ainsi les idées de former & de dresser un cheval, n'ont aucun rapport à la doctrine de nos Académies ; on n'entend ici par cela que la maniere de plier un jeune poulain à la nourriture, au train de vie & au travail auquel on destine le reste de ses jours. Si cette destination, disent les Chinois, est bien assortie à sa constitution & à ses forces ; si les soins qu'on lui donne sont bien entendus, non-seulement on préviendra ses défauts, on les extirpera jusqu'à la racine, mais encore on développera toutes ses bonnes qualités ; & on lui fera acquérir celles qu'il n'eût jamais eues. On allegue en preuve de tout cela, le naturel souple, docile & persévérant dans ses habitudes, qui distingue le cheval ; & puis, bon nombre de faits plus que singuliers, sans parler de ce qui arrive journellement dans tout l'Empire.

La derniere conséquence dont nous avons à parler, c'est qu'un cheval doit finir sa carriere où il l'a commencée ; c'est-à-dire, continuer à faire jusqu'au bout ce à quoi il a eté appliqué. Quoique les Livres admettent des exceptions, & modifient cette regle en convenant qu'il faut moins exiger d'un cheval à proportion qu'il est usé, ils reviennent à elle, en soutenant que plus on le tiendra dans les anciennes habitudes, plus on en tirera parti, toutes choses egales : car, selon eux, il est impossible qu'un cheval ne fasse pas mal ce qu'il n'a jamais fait, & que toute sa constitution ne souffre d'une maniere d'employer ses forces qui lui est nouvelle, le tire du chemin de ses efforts, l'attaque sur ses habitudes pour le vivre & le repos, de façon à attenter à son tempérament &

à sa vie. Tout cela sent plus le Philosophe qui raisonne, que l'econome qui pratique. Pour tout dire cependant, c'est au Ministere qu'on l'a adressé, & sur-tout pour prévenir les malheurs qui sont arrivés lorsque, dans les préparatifs de guerre, ou à l'armée même, pour aller au plus vîte, on a monté la cavalerie avec des chevaux de charge & de trait, ou mis aux fourgons des chevaux de selle & de main. Les faits qu'on allegue, prouvent invinciblement que cela a toujours mal tourné, & que les petits avantages du moment ont occasionné des pertes de bien des années.

Cet article, ainsi que les précédens, ne pouvant rien apprendre, & roulant sur des choses pour lesquelles les citations ne datent de rien, cette petite indication sommaire est déjà trop ennuyeuse pour ne pas la finir. En observant que nos connoissances nous ont mis bien au-dessus des Chinois depuis un demi-siecle, nous leur rendrons la justice de reconnoître & d'attester que, si nous ecrivions pour les Naturalistes, & si nous avions assez de loisir pour feuilleter les Livres des Dynasties précédentes, à remonter jusqu'avant l'Ere chrétienne, nous aurions des choses très-curieuses, très-singulieres & très-intéressantes à raconter sur les différentes parties de l'histoire naturelle du cheval. Les découvertes de ces derniers tems ont beau etonner & charmer, leurs observations, toutes simples qu'elles sont, feroient plaisir. Celle de *Tai-tchi* & de *Tang*, en sera une preuve d'autant moins suspecte, qu'elle n'est pas choisie, & que c'est mon sujet qui me l'a mise sous les yeux.

« De soins en soins, dit-il, de leçons en leçons, on avoit » conduit un cheval à marcher, à se tourner, & à bondir en » cadence au son des instrumens. Tout *Tchang-ngan* (ou » *Si-ngan-fou*) l'a vu, & s'en est amusé à la premiere lune.

» Le

» Le maître, dont il étoit le gagne-pain, mourut dans un village » du *Hou-kouang*, en le conduisant à *Han-keou*, pour le faire » voir durant la grande Foire. Le cheval fut vendu pour ache- » ter une biere à son montreur, & tomba entre les mains » d'un petit Mandarin de la Douane voisine, qui, au lieu de » le faire danser, le mit dans son ecurie avec deux mules & » un âne, & le destina à son usage. Mais quoique bien reposé, » & mieux soigné que sous son ancien maître, qui ne lui don- » noit sa ration que le soir, quand toutes ses danses etoient » finies, lui qui etoit auparavant si familier & si docile, de- » vint peu-à-peu si dur, si rétif, si ombrageux, qu'on ne pouvoit » plus le monter. Le voiturier auquel il passa, le trouva encore » plus indomptable, & fut forcé de le vendre au Boucher. » Or, ajoute le Lettré Chinois, si un pareil cheval perdit si » prodigieusement à être tiré de ses premieres habitudes, quoi- » qu'au profit de son bien-être, que doit-ce être de ceux qui » passent d'une bonne nourriture à une mauvaise, & d'un » travail médiocre à un travail forcé » ?

II.

Ayant à parler des chevaux de guerre des anciens Chinois, nous ne serons pas réduits à mettre en question si ce furent les Centaures, les Lapithes ou les Thraces qui apprirent à se servir des chevaux, ou s'il faut reculer jusqu'au regne de Sésostris l'usage de mettre de la cavalerie dans les armées. Le *Chou-king*, *Lutchi*, *Vou-yne*, *Sée-ma-tsien*, parlent tous des chevaux que l'Empereur *Ki*, fils & successeur du grand *Yu*, avoit dans son armée, c'est-à-dire, près de dix siecles avant le temps dont parlent les Grecs, qui, sur ce point comme sur tant d'autres, ont commencé trop tard à savoir quelque chose, pour nous rien apprendre. Les Chinois, ayant

eté policés dès les premiers tems où leur colonie commença à s'etablir & à former un Etat ; il est tout simple qu'ils aient reconnu dès-lors les bonnes qualités du cheval, soit pour aider l'homme dans son travail, soit pour faciliter & augmenter sa défense. Outre le fait que nous avons cité, qui fait preuve, cela est attesté par ce que racontent les *Kings* & les anciens Livres, des travaux agraires, des chasses générales, des assemblées des Princes, des divers exercices militaires, & des combats des deux premieres Dynasties. Mais le peu que nous pouvons dire sur le cheval de guerre, ne nous permettant pas de remonter si haut, nous renvoyons aux Antiquaires & aux Commentateurs Chinois ceux qui seroient curieux de bien constater ce point. Plus, d'ailleurs, les connoissances & les pratiques dont ils parlent sont remarquables, plus nous serions dans le cas d'entrer dans des discussions qui nous meneroient trop loin, & qui seroient absolument nécessaires, vu la façon dont on parle chez nous des Arabes & des Egyptiens, qu'on dit si tard les inventeurs de l'equitation en Occident : car les Fables des Grecs offusquent ceux qu'elles n'aveuglent pas, & on en revient toujours à ne voir que des pâtres & des manans dans les premiers peuples.

Pour la Dynastie des *Tcheou*, qui est la troisieme, & qui n'a commencé que 1122 ans avant l'Ere chrétienne, nous supposons la vérité, la certitude & l'authenticité de son histoire trop connue, pour qu'il soit besoin d'alonger par des citations, ce que nous dirons sur l'usage qu'elle fit des chevaux pour la guerre. Nous négligerons même bien des détails sur cette partie curieuse du Gouvernement ancien, afin de nous avancer d'un siecle à l'autre, en suivant la maniere dont toutes les Dynasties qui sont venues après, jusqu'à nos jours,

s'en ſont approprié les principes, ou les ont rejetés, quelquefois modifiés, & le plus ſouvent corrompus & altérés.

« O vaſte & immenſe plaine de *Mou-ye !* que de chars » de guerre tu offres à ma vue ! Que le bois *Tan* dont ils ſont » faits a d'eclat, & en fait un grand ſpectacle ! Que les che» vaux blancs dont ils ſont attelés, etonnent mes regards, par » la hauteur de leur taille, & par le feu qui les anime ! Tel » qu'un epervier prêt à ſe lancer ſur ſa proie, le Général » eſt à côté de *Vou-ouang*. L'armée s'ebranle, elle charge celle » des *Chang*, elle l'enſevelit dans ſa défaite ; & un ſeul jour » purge la terre & nous donne la paix ». Nous entrons en matiere par cette ſtrophe du *Chi-king*, afin qu'on voie où en etoit *Vou-ouang* lorſqu'il monta ſur le trône, & commença la Dynaſtie des *Tcheou*. Le ton que prend le Poëte, ne donne pas lieu de douter que ſes chars de guerre ne fiſſent la principale force de ſon armée, & que ce Prince, qui avoit trouvé dans ſes Etats les bons chevaux dont ils etoient attelés, n'en eût un grand nombre de deſtinés à la guerre : car, ſelon le *Choue-yuen*, il avoit auſſi une excellente cavalerie, qui contribua beaucoup à ſa victoire. L'infame *Cheou*, de ſon côté, combien ne devoit-il pas avoir de chevaux pour ſes chars & pour ſa cavalerie dans ſon innombrable armée, lui qui ne ſoupçonnoit pas même qu'elle pût être vaincue ? Voilà d'où nous partons, & où il faut bien ſe mettre avec nous, pour bien entrer dans ce que nous allons dire.

C'eſt dans le *Tcheou-li*, attribué univerſellement au célebre *Tcheou-kong*, frere de *Vou-ouang*, qu'on trouve ce qu'on ſait de plus curieux, de plus certain, de plus intéreſſant, & de plus particulariſé ſur les vues, les principes, les loix, l'adminiſtration & la police de la troiſieme Dynaſtie, par rapport

aux chevaux. C'eſt du *Tcheou-li* que nous tirerons le peu que nous en pouvons dire. Comme le *Tcheou-li*, néanmoins, ne dit pas tout, & n'a pas eté conſervé en entier, nous ferons uſage des anciens Livres, qui ſuppléent à ſon ſilence & à ſes lacunes. Du reſte, qu'on ne nous demande pas d'epoque préciſe pour chacun des articles que nous allons indiquer.

Nous ſuppoſons avec les Chinois, qu'ils datent tous du commencement du onzieme ſiecle, avant l'Ere chrétienne, lorſque *Tcheou-kong*, Régent de l'Empire pendant la minorité de ſon neveu, *Tching-ouang*, profita de la paix dont jouiſſoit l'Empire pour fixer le ſceptre dans ſa famille, par un plan de légiſlation egalement ſage, juſte & bienfaiſant.

Selon ce plan, où il conſerva toutes les anciennes loix qui pouvoient ſe concilier avec l'etat actuel de la Chine, 1°. les terres enſemencées & cultivées continuerent à être au centre de chaque grand Diſtrict, Fief ou Principauté. Les pâturages, les vergers & les fruiteries formoient un cercle autour d'elles, & avoient pour limites des bois, des forêts ou des montagnes pour ſéparation d'avec les Diſtricts voiſins.

2°. Sur dix familles, il y en avoit huit d'appliquées à l'agriculture : elles demeuroient par pelotons au milieu des terres que leur donnoit l'Etat. Il n'y avoit guere de villages que pour les ouvriers & les marchés. Les villes etoient en petit nombre, & ne comptoient preſque point d'autres habitans que les Officiers publics & les Gens de la maiſon du Prince : car elles n'etoient proprement que l'accompagnement de ſon Palais & de ſa Cour.

3°. L'Empereur gouvernoit par lui-même une immenſe Province ; le reſte de l'Empire etoit diviſé en Fiefs ou en Principautés, que gouvernoient immédiatement leurs Seigneurs

& leurs Princes, mais dépendamment de l'Empereur, à qui ils devoient tribut & hommage. Toutes ces indications etoient néceſſaires pour entendre ce que nous allons dire.

La premiere choſe que nous trouvons ſur les chevaux, c'eſt qu'on les diviſe en ſix claſſes : ſavoir, 1°. les chevaux de main pour l'Empereur, les Princes, les Grands & les Officiers publics ; 2°. les chevaux de guerre ; 3°. les chevaux de charrette & de tirage des Colons ; 4°. les chevaux de poſte pour le ſervice de l'Etat ; 5°. les chevaux de monture & de voyage pour les particuliers ; 6°. les chevaux de charge, de bât & de travail. Les chevaux de ces ſix claſſes entroient tous egalement dans les regiſtres publics, non-ſeulement pour que le Miniſtere ſût leur nombre total, mais encore afin que celui de quelques-unes fût toujours complet, & que celui des autres ne crût pas au-delà de ce qu'il avoit réglé ; puis, pour ſavoir ce qu'il pouvoit tirer des dernieres pour l'entretien & l'augmentation des premieres, dans le cas d'un accident.

A en croire les Anciens, le nombre des chevaux de la premiere claſſe etoit très-limité, & fixé irrévocablement. « Non-ſeulement chez les Princes, dit *Yen-tchi*, mais chez » l'Empereur lui-même, augmenter les equipages d'un cheval » de plus, etoit un objet de délibération dans le Conſeil. Les » Anciens, ajoute-t-il, voyoient l'incendie dans l'etincelle, » & ils tâchoient de l'eteindre pour le prévenir ». Nous n'avons trouvé nulle-part le tableau de ce nombre, ſelon ſes différentes proportions ; mais, à en croire ce que nous avons ſous les yeux, & ce qu'a réglé la loi de la Dynaſtie régnante, il devoit être bien peu conſidérable. Il n'en etoit pas de même de celui des chevaux de guerre, qu'on regardoit comme *le nerf de la force militaire* pour l'attaque & pour la

défenſe ; juſques-là qu'au dire des Anciens on pouvoit décider ſûrement où en etoit la choſe publique, par la conduite du Gouvernement dans cette partie, eſſentielle de l'adminiſtration. L'Empereur avoit quarante mille chevaux de guerre, & les Princes, les Seigneurs feudataires, depuis dix mille juſqu'à cinq cens, chacun ſelon l'etendue & en proportion de ſes terres.

A quoi donc etoient employés tant de chevaux, nous demande ici la curioſité européenne ? Quel uſage en faiſoit-on pour la guerre ? Ils ſervoient à la monte de la cavalerie, & au tirage des chars, répondroit un Chinois. Mais cette réponſe ne ſuffit pas, vu le peu qu'on ſait en Occident ſur la cavalerie & les chars des Anciens ; & comme ces deux articles ſont liés à notre ſujet, nous en dirons un mot en paſſant, d'après les Livres que nous avons ſous les yeux.

Une compagnie de cavalerie etoit de ſoixante hommes, & il en falloit dix pour former un eſcadron. Dans les marches de voyage, il falloit toujours former des rangs ; mais on ſe gênoit peu ſur la maniere : au lieu que quand on alloit à l'ennemi, on ſe mettoit en défenſe contre ſon attaque, chaque compagnie ſe ſerroit ou s'etendoit prodigieuſement, ſelon le terrein, les troupes qu'on avoit en tête, & ce qu'il falloit exécuter. On etoit regardé comme trop jeune pour la cavalerie avant trente-cinq ans, & comme trop vieux après cinquante. On exigeoit qu'un cavalier fût grand, fort & robuſte. On meſuroit ſon habileté ſur ſa facilité à ſe tenir collé à ſon cheval, à y prendre toutes les poſtures qu'il vouloit, à y être maître de tous ſes mouvemens, & à ſa promptitude à le pouſſer, l'arrêter, le tourner, & le mettre comme il vouloit, ſans diſtinction de jour ni de nuit, de montée ni de deſcente, de terre ni d'eau, de marais ni de bois. « Un

» bon cavalier, dit l'ancien texte, eſt collé ſur ſon cheval » comme l'écorce ſur l'arbre, lui donne la rapidité de la » foudre, la ſoupleſſe de la main, la volubilité d'une boule, » la facilité du vent, l'immobilité d'un rocher, & la légéreté » d'une plume ».

Nous n'entendons pas aſſez le langage de la guerre & des combats, pour oſer dire comment on ſe ſervoit de la cavalerie ; mais il n'eſt pas douteux qu'on en faiſoit un grand uſage. Outre le principe général, que les mouvemens de la cavalerie ſont plus prompts, plus forts, plus légers & plus uniformes dans l'attaque, plus variés dans la mêlée, plus puiſſans dans la victoire, & plus sûrs dans la retraite, on ſuppoſoit, comme indubitable chez les Anciens, qu'elle repouſſe ou qu'elle charge l'ennemi avec force, ſoutient de par-tout & en tout tems ce qui plie, pouſſe le moindre ebranlement jusqu'à la défaite, arrête ou protege une fuite, défend ou enleve les bagages, s'empare des défilés, garde les ponts, couvre les endroits foibles ou les force, prévient les ſurpriſes ou en fait, réduit en cendres les proviſions des ennemis, ou ſauve les convois, dévaſte la campagne & ſurprend les villes. Malgré toutes ces louanges données à la cavalerie, en raſſemblant & rapprochant les récits de l'Hiſtoire, il paroît qu'on n'eut long-tems que la cavalerie légere, & que ce ne fut que dans les guerres etrangeres, que lors des grandes guerres contre les Tartares, qu'on ſe mit à avoir un vrai corps de cavalerie à la place des chars qui etoient devenus inutiles.

L'Empereur avoit dix mille chars ; les Princes & les Seigneurs depuis mille juſqu'à cinquante. Un char ordinaire portoit trois guerriers, & etoit environné de ſoixante-douze ſoldats : douze etoient cavaliers, & ſoixante piétons, dont les uns etoient archers, les autres armés de lances. Les chars

de guerre etoient de bien des sortes & de diverses grandeurs ; quelques-uns avoient des roues de cinq pieds de diametre, ou même plus, afin que les guerriers qui les montoient eussent plus d'avantage ; d'autres, qui en portoient jusqu'à douze, avoient quatre roues, & un revêtement par le devant en madriers assez epais, pour en faire comme un rempart : il y en avoit même de totalement couverts, dans lesquels on alloit à toute bride sur l'infanterie, puis on se rangeoit derriere comme derriere un retranchement, pour défendre le terrein qu'on avoit gagné, & donner lieu à la cavalerie de pénétrer plus avant. Parmi ces derniers, il y en avoit qui etoient armés de faulx, de tranchans de lames. Ces chars rouloient de front au nombre de neuf, ou même de quinze. Quelquefois ils partoient ensemble de deux endroits eloignés, & ce qui se trouvoit entre eux, etoit attaqué par les flancs dans un mouvement qu'ils faisoient de concert : on appelloit ces attaques, *à vol de char, à nuée de poussiere, à tonnerre de roues*, &c. Du reste, le nombre des chevaux n'etoit pas fixé, même pour une espece de char ; on l'augmentoit dès que le terrein etoit difficile.

Nous remarquerons à ce sujet, d'après un Commentateur chinois, que l'on n'est si souvent embarrassé pour concilier les récits de l'Histoire, que faute d'admettre des variétés & des changemens qui ont dû avoir lieu dans l'antiquité comme de nos jours. Nous aurions presque envie d'ajouter qu'on n'a débité tant de rêves & d'imaginations sur l'usage des chars pour la guerre, que faute de se rapprocher davantage des mœurs des Anciens, de leurs positions, & de leurs entreprises militaires. A remonter jusqu'à *Yao*, c'est-à-dire, jusqu'à la plus haute & premiere antiquité des Chinois, on trouve l'usage de la charrette commun, celui du cheval de selle fort rare ;

&

& il en eſt de même d'une longue ſuite de ſiecles. Cela devoit être ainſi dans des tems où l'on voyageoit fort peu, & où, dans le cas de voyager, une charrette tenoit lieu de nos auberges, qu'on ne trouvoit pas alors dans les déſerts ; à quoi il faut ajouter que le peuple habitant les belles plaines qu'il cultivoit, etoit perſuadé, d'après l'ignorance qui l'aveugloit, qu'on tire plus de ſervice du cheval dans un pays uni, à lui faire tirer une charrette, qu'à le monter ou à le charger. Dans le cas d'une guerre, toutes les troupes réglées d'alors ſe réduiſant à la garde du Prince, & aux ſoldats des frontieres, ou plutôt de certains paſſages, il eſt tout ſimple que les Colons dont on compoſoit les armées, allaſſent à l'ennemi avec les charrettes qu'ils etoient accoutumés à conduire.

Ce qui a eté dit plus haut de la diviſion des campagnes, & ce que cette diviſion indique de la maniere dont ſe pouvoit & ſe devoit faire la guerre, fait trop connoître les convenances, & les rend trop ſenſibles pour inſiſter ſur les détails. Il eſt fort croyable, comme on le dit ici, que les Chefs & les Officiers etoient les ſeuls, d'abord, qui alloient en charrette ou en char au combat ; l'avantage que cela leur donnoit, fit augmenter le nombre des chars, & puis ajouta à ces chars ce qui les rendoit plus propres à l'attaque & à la défenſe. Si l'on ne les abandonna pas, après même qu'on en eut connu les déſavantages, & qu'on eut ſenti la ſupériorité de la cavalerie, c'eſt que l'on ſe mit fort tard à avoir des troupes réglées, parce que les guerres etoient rares : c'eſt auſſi qu'on aimoit à les rendre difficiles, embarraſſantes & périlleuſes, encore plus pour les Princes que pour le peuple : c'eſt, enfin, que les nations tiennent à leurs anciennes pratiques, témoins les Tartares d'ici, qui ont conſervé leurs arcs & leurs fleches, quoiqu'ils aient des fuſils, & s'en ſervent très-bien.

On ne renonça aux chars, en Chine, que lorsqu'on eut des guerres etrangeres ; & qu'il fallut aller attaquer les peuples errans d'au-delà du *Cha-mo*. Quant au grand nombre des chars de guerre, qui etonne quelquefois dans les Histoires de la haute Antiquité, il nous paroît plus que probable qu'il faut l'entendre dans le sens où l'expliquent les plus anciens Commentateurs des *Kings* : savoir, que chaque char de guerre ayant trois, quatre, cinq charrettes, autrement faites que celles d'usage, pour les provisions & les bagages de ceux qui le montoient ou l'environnoient, ces charrettes particulieres, & qui ne servoient qu'à cet usage, doivent entrer dans le nombre des chars de guerre.

Pour revenir maintenant à notre sujet, chaque classe de chevaux avoit ses Mandarins particuliers ; & la loi, qui avoit fort à cœur cette partie de l'Administration publique, entroit dans des détails infinis, & commandoit beaucoup de choses qu'on convient aujourd'hui n'être plus praticables, & n'avoir pu avoir lieu que dans un tems où tout l'Empire ne faisoit, pour ainsi dire, qu'une famille, & etoit gouverné par la bienfaisance. 1°. Pour assurer la continuelle propagation & régénération des chevaux, on avoit formé de grands haras dans les endroits que nous avons dit plus haut être destinés aux pâturages. L'Empereur & les Princes en avoient pour leur Maison ; le Peuple en avoit aussi en commun & par districts ; mais les plus considérables etoient ceux de l'Etat. Il y avoit deux revues des haras chaque année ; la premiere au printems, pour examiner les etalons ou les jumens qu'il falloit réformer, ou qu'on devoit admettre : mais les Mandarins du haras du peuple s'accommodoient quelquefois de ce qui avoit été rejetté par les autres. La seconde revue etoit en automne, & avoit pour objet la destination du produit des haras : d'abord

par les Experts, qui décidoient des qualités des poulains, & en déterminoient le prix ; puis par des Officiers, qui prononçoient dans laquelle des six classes il falloit les ranger. Mais pourquoi déterminer le prix de chaque poulain, dira-t-on ? que prétendoit-on par-là ? Le voici. Comme la bonne-foi etoit l'ame de toute cette aimable administration, on vouloit faciliter les echanges, les compensations & les ventes qui avoient lieu entre les différens haras, & s'etendoient d'un district à un autre, de façon pourtant que ce qui concernoit la guerre & les haras, précédoit & l'emportoit sur tout le reste.

2°. On distinguoit deux especes de chevaux de guerre ; les chevaux des troupes réglées, qui etoient en assez petit nombre ; & les chevaux des milices, qui devoient être toujours prêts à marcher au moindre signal. Les premiers etoient nourris par l'Etat, & avoient une etape réglée ; les seconds etoient confiés au Peuple, qui les nourrissoit à frais communs : sur quoi il faut remarquer que l'Etat, dans la répartition des charges, avoit egard à la nature du pays, & compensoit le nombre des cavaliers d'un district par celui des fantassins. Les grands districts suivoient la même regle ; & dans les répartitions des plus petits cantons, tout etoit conciliation & accommodement. L'Etat obtenoit du Peuple ce qu'il vouloit, & le Peuple n'en souffroit pas. *Aucune loi*, dit *Mei-lin*, *aucune ordonnance n'eût pu procurer une pareille administration ; mais la probité, le patriotisme & la bonne-foi d'alors, la rendoient aisée, parce que les Officiers publics craignoient le* Tien. *Le peuple, de son côté, qui vivoit dans l'innocence, & n'etoit ni vexé, ni inquiété, se portoit de lui-même à tout ce qui etoit du bien public ; jusques-là, que, dans plusieurs guerres, les particuliers offroient leurs chevaux sans en demander le prix.*

3°. Outre les revues particulieres de chaque mois & de chaque saison pour les exercices de la cavalerie des Milices, revues dans lesquelles les chevaux entroient toujours, soit pour assurer que le nombre en étoit complet, soit pour de petites réformes : outre ces revues, dis-je, il y en avoit une générale chaque année pour tous les chevaux de guerre, & puis pour les chevaux des quatre dernieres classes. Le but général de ces revues étoit de vérifier le nombre de chaque espece de chevaux, & de réformer dans les rôles ce qui regardoit l'âge, les qualités & le prix de chaque cheval, afin que le Ministere vît sûrement & aisément, par la réduction générale des rôles, sur quoi il pouvoit compter, & ce qu'il devoit faire pour régler toutes choses selon ses vues. La police des chevaux étoit si exacte, qu'il falloit avertir, sous dix jours, de la mort d'un cheval, de quelque classe qu'il fût. Quand les Princes particuliers commencerent à vouloir brouiller, pour être assurés qu'on ne faisoit pas passer les chevaux de l'un chez l'autre en alléguant une fausse mort, il fut réglé qu'on porteroit au Mandarin les deux oreilles du cheval mort, & sa queue.

4°. En rira qui voudra, nous le dirons comme nous le trouvons. Le Gouvernement avoit fait publier une espece de diétique & de régime pour les chevaux, suivant l'ordre des saisons, & les Mandarins avoient soin qu'on s'y conformât. Comme ce qui se pratique aujourd'hui en est probablement la tradition, ce que nous en dirons dans notre dernier article, nous dispense de nous y arrêter ici. Au reste, j'ajouterai tout bas, que si ce qu'on en trouve dans les Livres anciens etoit assez clair, assez détaillé & assez sûr pour pouvoir espérer de donner la pratique des Anciens en la copiant, j'aurois la bonhommie de ne pas y manquer, & je croirois rendre un vrai service : car enfin, plus je lis, je vois & j'examine, plus

la prétendue ſimplicité des premiers âges paroît, à mes yeux, riche en connoiſſances, & pleine de grandes vues.

5°. On avoit tellement à cœur la conſervation des chevaux, que, quoique le Gouvernement eût fait un ordre de citoyens des Médecins des animaux, & eût ſoumis à un examen ceux qui ſortoient des Ecoles avant qu'ils puſſent exercer, il etoit décidé par la loi qu'il y auroit des Médecins particuliers pour les chevaux, qui auroient rang après les Médecins des hommes, & ſeroient obligés à n'exercer qu'en ſecond après leurs etudes & leurs examens; mais une fois en place dans un canton, auroient droit de faire publier ce qu'ils croiroient néceſſaire pour l'entretien & la conſervation des chevaux, ſelon le tems, la ſaiſon & l'année. Les Mandarins etoient chargés de veiller à l'exécution de leurs réglemens, lorſqu'il s'agiſſoit d'arrêter ou de prévenir des maladies. Mais ſi l'on découvroit quelque ſigne certain d'epidémie dans pluſieurs chevaux, les plus habiles Médecins etoient conſultés, ou venoient même ſur les lieux pour aviſer aux moyens d'en prévenir les progrès & les ſuites; & la Cour, qu'il falloit en avertir ſur le champ, envoyoit par-tout des ordres précis, afin d'empêcher que le mal ne ſe communiquât dans les diſtricts voiſins. Nous le prévoyons d'avance, ce que nous venons d'indiquer dans cet article, apprêteroit bien à rire au peuple des petits Littérateurs; le nom ſeul de Médecins des chevaux, leur fourniroit ſur le champ bien des bons-mots & des epigrammes. Mais nous ecrivons pour des hommes qui y verront ce que nous avons voulu y montrer; & reconnoîtront la ſageſſe des anciens Chinois, aux ſoins qu'ils prenoient du cheval, cet animal ſi précieux & ſi utile, & à l'attention qu'ils avoient de ne pas abandonner ſa ſanté à une routine populaire de gens

ſans connoiſſances & ſans Lettres. Mais autant nous ſerions charmés que ce grand exemple leur fît priſer la Médecine vétérinaire, autant nous croyons devoir ajouter que les anciens Chinois ne firent jamais de cette ſcience une œuvre de curioſité, de petits raffinemens & de puérilités ſcientifiques. Le cheval n'attiroit leurs ſoins que par la multitude, l'importance & la continuité des ſervices qu'il rend à l'homme : dès-là, ils etoient bien éloignés de faire un fardeau à la Société, ſoit du ſoin de le nourrir, ſoit de celui de le conſerver & de lui procurer un bien-être, des vigilances, des ſollicitudes, des ménagemens, & des guériſons que la triſte condition des hommes ne permet pas d'aſſurer à un grand nombre de pauvres. Il y avoit des Médecins pour les chevaux, & on exigeoit qu'ils fuſſent habiles : mais ils etoient en très-petit nombre, & leur emploi ſe bornoit, à ce qu'il paroît, aux ſoins généraux que nous avons indiqués. Nous ajouterons, en preuve de notre ſentiment, que dès-lors, comme aujourd'hui, le Mandarin permettoit de tuer les chevaux dont la guériſon eût demandé trop de ſoins.

6°. Le Miniſtre de la Guerre, ou plutôt le grand Général de l'Empire, avoit la Surintendance générale des chevaux ; tout ce qui regardoit cette partie de l'adminiſtration, dépendoit de lui en dernier reſſort, & c'etoit à lui de rendre compte chaque année au Conſeil, de l'etat des choſes ; de propoſer ce qu'on devoit ou pouvoit faire ; & dans le cas d'une guerre, le plan qu'il falloit ſuivre. Ce n'eſt pas tout : les affaires, les diſputes, les procès, & en général tout ce qui concernoit les chevaux, ne dépendoient pas des Mandarins ordinaires ; une exception unique les ſoumettoit à des Officiers particuliers, qui prononçoient des Sentences ſans appel, & terminoient ſur le champ

ce qui ne concernoit que les familles & les citoyens. Ces Officiers paroiſſent n'avoir eté que des Arbitres choiſis parmi les Chefs du peuple.

Nous n'avons qu'un mot à dire ſur les ſix articles que nous venons d'indiquer. En les rapprochant de pluſieurs textes de l'Ecriture ſur Salomon, il nous eſt venu à l'eſprit, que ſi l'Empereur *Mou-ouang* alla en Occident, & fut trois ans dans ce voyage, comme l'ont aſſuré d'anciens Auteurs : s'il viſita Salomon, comme la concordance des tems paroît le donner à croire ; s'il rapporta de ſon voyage beaucoup de connoiſſances, comme on le conclut de ce qu'il fit & régla ; il ne ſeroit pas hors de vraiſemblance qu'il eût perfectionné l'Adminiſtration publique par rapport aux chevaux, d'après ce qu'il avoit appris du plus ſage des hommes. Rien ne nous rend cette conjoncture ſi probable, que le ſacrifice qu'on faiſoit dans chaque ſaiſon pour demander au Ciel la conſervation des chevaux ; à quoi j'ajouterois volontiers les prieres & les jeûnes qui etoient ordonnés dans les tems d'epidémie.

Quoi qu'il en ſoit, tandis que la Dynaſtie des *Tcheou* fut fidelle à ſes loix, & en procura l'obſervation, *les chevaux*, comme dit *Lu-tchi*, *furent un aide, une reſſource & une commodité toujours préſentes pour tout le monde, pour tout & dans tout l'Empire.* Mais l'ivreſſe de la paix, de l'abondance & de la proſpérité, ayant jetté pluſieurs Empereurs dans la négligence des affaires, puis dans la molleſſe, enfin dans le luxe, dans la prodigalité, dans l'injuſtice & dans la tyrannie, les loix ne furent plus qu'un ſcandale dans les conduites du Miniſtere public, & un fléau dans les ordres dont elles etoient le prétexte. Or, comme la partie de l'Adminiſtration qui concernoit les chevaux etoit celle qui demandoit plus de ſoins, & prêtoit davantage aux prévarications, ce fut

aussi celle qui souffrit plutôt & plus irrémédiablement de la décadence des Loix. En vain les besoins publics, les révoltes des Princes, & les incursions subites des peuples errans, firent sentir tout ce qu'on avoit perdu par la diminution des chevaux ; ces réveils passagers ne remédierent à rien. Il eût fallu réformer les ecuries de l'Empereur, des Princes & des Grands, rétablir les haras & leur police, rendre au peuple son ancienne abondance, pour en tirer les mêmes secours ; & tout cela n'etoit plus praticable, parce que la vérité & le mensonge, la vertu & le vice, n'etoient presque plus que des mots, tant tout etoit bouleversé dans la croyance & dans les mœurs. Cela annonçoit une révolution générale ; elle arriva.

Le fameux *Tsin-chi-hoang*, fort de sa cavalerie, qu'il avoit augmentée dans les guerres contre les Tartares, subjugua en détail tous les Princes qui etoient ses voisins, attaqua l'Empereur lui-même, & fit ecrouler le grand édifice du Gouvernement féodal, ne laissant plus que ses Officiers entre les peuples & lui. Ce fameux scélérat borna toute sa politique à intéresser ses anciens Sujets, ses Grands, ses Officiers & ses Troupes, au succès de ses usurpations, à ménager les Tartares, à faire tomber sur son Ministre l'odieux de ses horribles tyrannies, & à eblouir la multitude par sa magnificence. On peut mettre en question s'il s'est rendu plus odieux par ses crimes, que ridicule par ses folles vanités : mais il est bien décidé que n'ayant soutenu sa cavalerie que par une oppression continuelle du peuple, il prépara lui-même la ruine de sa Dynastie, en mettant son successeur dans une impossibilité physique de trouver des chevaux.

A laisser à la Providence tous ses desseins, toutes ses justices, & tous ses châtimens dans la grande révolution qui

mit les *Han* sur le trône, & anéantit dans le fils de *Tsin-chi-hoang* cette grande Dynastie qui ne devoit jamais s'éteindre, les faits attestent que les premieres révoltes ne devinrent si funestes à *Eulh-chi*, que parce qu'il n'eut pas de cavalerie à y opposer; & que le Fondateur des *Han* n'auroit jamais changé sa bèche en sceptre, si le peuple, qui l'aimoit, ne lui eût donné ses chevaux.

Il est difficile de décider si les *Han* auroient procuré le vrai bien de la Chine, en rétablissant l'ancien Gouvernement; & encore plus, s'ils auroient pu y réussir, quand même ils l'eussent voulu. Cette célebre Dynastie, qui commença 206 ans avant Jesus-Christ, & dura jusqu'à l'an 264 de l'Ere chrétienne, a mérité la double louange de s'être approprié fort heureusement les principes politiques des Anciens, & d'avoir découvert & fixé les plus essentiels du Gouvernement moderne. Malgré cela, à rapprocher les hauts & les bas de la chose publique, par rapport aux chevaux de guerre, il en résulte evidemment que ce point d'Administration est plus difficile à combiner qu'on ne le dit; qu'il ne peut se soutenir que par des soins très-attentifs; & qu'il se dément si vîte & d'une façon si funeste, que tout s'écroule avec lui. L'Etat se chargea d'abord des chevaux dont il avoit besoin; mais pour encourager le peuple à l'aider, il fut décidé que nourrir un cheval pour la remonte de la cavalerie, equivaudroit à fournir trois hommes pour les corvées; & en moins de cinquante années, les trente-six parcs qu'on avoit faits au nord & à l'occident de l'Empire, comptoient trois cens mille chevaux, les haras compris, mais ceux du peuple exceptés. Aussi l'Empereur *Vou-ty*, qui etendit si loin ses conquêtes au nord & au midi, & sur-tout à l'occident de la Chine, dans le tems que Rome ne retentissoit que des noms de Marius & de

Sylla; l'Empereur *Vou-ty*, dis-je, avoit plus de deux cens mille chevaux pour ses armées, & dut à cela les victoires qu'il remporta sur les Tartares, qui allerent ensuite conquérir l'Asie occidentale, puis une partie de l'Europe. On avoit fondu, par son ordre, un cheval de bronze, avec la forme, la hauteur & les proportions requises dans un cheval de guerre, & on l'avoit mis à une des portes du Palais pour faire regle dans tout l'Empire. Les chevaux qu'on tiroit des parcs de l'Etat, ou que le peuple offroit, etoient en si grand nombre, que ce Prince s'en laissa eblouir, jusqu'à entreprendre plusieurs guerres à la fois, & ne pas prévoir les suites d'un seul echec. Il réussit à se faire un Empire plus vaste, & peut-être plus riche & plus puissant que ne le fut depuis l'Empire Romain; mais ayant voulu faire pousser trop loin quelques Tartares, & appesantir le joug de son autorité sur d'autres, il perdit jusqu'à cent mille chevaux de guerre dans une année, & fut réduit à epuiser les Provinces de chevaux, pour y suppléer. Les vexations & les malversations augmenterent le mal; & les besoins de l'Etat devinrent si extrêmes, qu'on obligea le peuple à donner tous ses bons chevaux, & puis encore à en trouver d'autres.

Pour l'avenir, on se flatta d'abord d'avoir trouvé une ressource dans ceux qu'on achetoit des Tartares, & qu'on les obligeoit à donner pour tribut: car on n'attribuoit qu'à la mauvaise foi de ces peuples, le mauvais succès des premiers essais. Mais enfin, on ouvrit les yeux; & on vit que le climat & les fourrages de la Chine etoient la vraie cause de la mort de ces chevaux etrangers. Il fallut revenir aux haras & au peuple; & les conjonctures, les tems, les circonstances, l'etat des affaires, &c., changeant fort vîte cette administration difficile, un regne n'assuroit rien pour le suivant, ni

même son commencement pour sa fin: Voilà pourquoi les guerres etrangeres etoient sujettes à des révolutions singulieres, & les révoltes tantôt si faciles à dissiper, tantôt si funestes.

Tout cela demanderoit des détails où nous ne pouvons pas entrer : nous observerons néanmoins que le systême des *Han* finit par confier tous les haras au peuple, & par en tirer tous les chevaux dont l'Etat avoit besoin ; on en vint même jusqu'à faire un crime de hongrer un cheval. Malgré cela, l'Histoire fait foi que ce qui causa plus prochainement la disette de chevaux, ce fut la grande quantité des chevaux de main qu'avoient l'Empereur, les Princes, les Grands, & à leur imitation tous les gens en place: parce que, outre qu'ils etoient le choix de toutes les Provinces, ils duroient peu, & attiroient au peuple des vexations qui le dégoûtoient de ces haras. La maniere dont ils etoient nourris & soignés, occasionnoit une consommation prodigieuse de fourrages & de grains. *Ce que coûte un cheval*, dit une vieille épigramme, *eût suffi jadis pour plusieurs ; & l'on a si bien fait, que la livrée a démonté notre cavalerie.*

La révolution qui détruisit la Dynastie des *Han*, finit par diviser l'Empire de Chine ; puis vinrent six petites Dynasties qui se surpasserent les unes les autres en luxe, en faste & en mollesse. Les chevaux y gagnerent d'être logés très-magnifiquement, d'être nourris de grain, & bien servis ; tandis que le peuple de la campagne manquoit du nécessaire, & etoit réduit à manger des herbes & des fruits sauvages. Que pouvoient projêter, entreprendre & exécuter de pareilles Dynasties, pour assurer des chevaux de guerre à l'Empire ? Toute la cavalerie qu'elles eurent, ne subsista que par des achats & des echanges faits sur les frontieres, & par des vexations horribles.

Vient enfin la grande Dynaſtie des *Tang*, qui commença en 618, & dura jusqu'en 906. *Kao-tſou*, qui en fut le Fondateur, trouva la Chine dépeuplée, dévaſtée, epuiſée, & dans une horrible confuſion. Le génie & la ſageſſe de ce grand homme, n'eurent beſoin que de peu d'années pour rétablir toutes choſes, & rendre à l'Empire ſon ancienne ſplendeur. Il n'avoit trouvé que cinq mille chevaux de cavalerie quand il monta ſur le trône, & il mit ſon ſucceſſeur en état d'en tirer juſqu'à ſept cens mille des différentes Provinces de ſes immenſes Etats. Auſſi les Tartares du Nord & de l'Occident furent ou ſubjugués, ou contenus & forcés à plier partout. Les armées Chinoiſes les prévenoient de diligence par les marches rapides de ſa cavalerie, qui arrivée à ſon terme, ſe démontoit en partie pour s'approviſionner, & ne combattoit que pour vaincre. *Kao-tſou*, qui voyoit beaucoup de terres incultes, créa huit parcs immenſes pour les haras & pour les pâturages des chevaux, & fit bâtir dans chaque parc ſix ecuries générales, plus ou moins grandes, ſelon l'endroit où elles etoient placées, mais toutes compoſées d'un nombre prodigieux de bâtimens. Pluſieurs Lettrés ont attaqué ce ſyſtême ſans ménagement, parce qu'il ôtoit trop de terres à l'agriculture, qui eſt la choſe la plus eſſentielle ; en ce qu'elle ſupplée à tout, & ne peut être ſuppléée par rien, puiſque tout dépend d'elle. Dans le vrai, les parcs qu'on avoit faits, ayant juſqu'à dix lieues de diametre, ou même davantage, & etant placés la plupart dans de bons cantons, ils privoient le peuple de bien des terres. D'autres Lettrés néanmoins ont obſervé que ſi ce que *Kao-tſou* avoit etabli ſans inconvénient, pour remonter la cavalerie, avoit eté modifié & changé quand on en fut venu à bout, & quand les accroiſſemens de la population rendirent toutes les terres à bled

néceſſaires, on auroit rempli la ſeconde partie de ſon ſyſtême, & prévenu les inconvéniens, qu'il n'a eus que pour avoir eté mal pris. Quoi qu'il en ſoit, les *Tang* firent la grande faute d'être plus occupés d'abord des chevaux, que des Colons; puis tantôt négligence, foibleſſe, ou deſpotiſme dans le Miniſtere; tantôt malverſations, injuſtices & tyrannie dans les Officiers: on força le peuple à fournir tant de choſes pour les ecuries & pour les parcs, que l'on abandonna peu-à-peu les terres des environs, à la diſtance de pluſieurs lieues. Le mal devint encore plus grand lorſque les Princes & quelques Grands ſe mirent à avoir des parcs & des haras. Le goût des chevaux avoit tellement pris, qu'il fut prouvé dans un grand dénombrement, qu'il y en avoit autant que de bœufs, de chameaux & de brebis.

Les beſoins de l'Etat, & des maladies épidémiques qui enleverent une grande quantité de chevaux, obligerent de fermer les yeux ſur les défauts d'une adminiſtration qui avoit bien réuſſi d'abord, & qu'il etoit difficile de rectifier: auſſi pluſieurs Lettrés n'ont pas manqué d'obſerver que, quoique celle des *Tcheou* fût plus compliquée, & d'une exécution plus difficile, la bonté des mœurs générales la rendoit aiſée; au lieu que celles des Dynaſties ſuivantes, quoique plus belles dans la théorie, echouoient dans la pratique, à cauſe des malverſations. « Tant de calculs & de tentatives, dit » *Ma-touan-lin*, qui en ont d'abord impoſé à la Cour, par » des ſuccès ou achetés ou ſimulés par ceux qui les avoient » promis, qu'ont-ils produit? Tout ce qui en eſt réſulté, c'eſt » que la probité & le patriotiſme ſont les premieres reſſources » du Gouvernement, & que, lorſqu'elles manquent, il eſt » réduit à ſe ſervir, non pas des moyens les plus avantageux » & les plus faciles, mais de ceux qui, vu l'etat des choſes,

» font les feuls praticables & les feuls sûrs ». Cette grande vérité a trait à ce qu'on imagina fous les *Tang* pour parer aux inconvéniens de tout ce qu'on faifoit pour avoir des chevaux de guerre.

Le luxe, la molleffe, la frivolité & l'inapplication des Empereurs, eteignant peu-à-peu la probité & l'amour de la patrie dans tous les cœurs ; le parti qu'on prit d'acheter des chevaux, & d'abandonner aux pauvres les parcs dont les terres etoient meilleures, ne remédia ni au manque de chevaux, ni à la décadence de l'agriculture ; & cette grande Dynaftie, fous laquelle on voit tant de Poëtes, de Littérateurs, de Beaux-Efprits, de Savans & d'habiles Critiques, en apprit tellement à prifer des bagatelles & des futilités, qu'elle négligea les grands intérêts de la chofe publique, ou les traita fans vues décidées, fans force, fans intelligence, & périt par les femmes & les eunuques, qui s'entendoient très-bien en Chanfons & en Romans. Les cinq petites Dynafties qui vinrent après, & ne durerent que cinquante & quelques années, ne firent qu'augmenter les malheurs de la Chine. Il ne peut pas être queftion d'examiner où elles trouverent, & en quel etat elles laifferent la chofe publique, par rapport aux chevaux de guerre.

La grande Dynaftie des *Song*, qui commença en 960 & dura jufqu'en 1280, ne put pas s'occuper d'abord de ce grand objet ; fes premiers foins fe bornerent à ce que demandoient les befoins du moment. Mais en 1005, l'Empereur *Tchin-tfong* etablit quatorze parcs & haras à la façon des *Tang*. Si nos Politiques & nos Sages fe mettent jamais à etudier l'Hiftoire curieufe de cette Dynaftie, que de fauffes lueurs conduifirent fi avant dans les régions immenfes des opinions, des fyftêmes, des nouveautés, des tentatives, des

rêves & des chimeres, ils verront, à pâlir d'effroi, que toute la sagesse & tout le bon sens des Chinois ne purent les sauver du fanatisme des Politiques raffinés, & qu'il leur fallut être subjugués par des Tartares, sans Lettres & sans Science, pour guérir de la démence des raisonnemens sophistiques. Comme le systême des parcs & des haras ne pouvoit durer qu'un tems, il fallut en trouver d'autres. Nous avons sous les yeux deux grands Ouvrages, où l'on rend compte de tous ceux qu'on imagina, les uns après les autres, pour assurer à l'Empire des chevaux de guerre & une bonne cavalerie. Les uns sont très-singuliers, par la multitude & la précision de leurs calculs; les autres plus qu'eblouissans par leurs epargnes multipliées; ceux-là admirables par leur facilité, leurs ressources & leurs avantages; ceux-ci très-curieux par leurs biais & leurs moyens. Tous furent d'abord prônés, célébrés, garantis, & mis en exécution avec confiance; & tous echouerent de la maniere la plus funeste pour l'Etat. Les injustices & les défaillances du Gouvernement, les supercheries & les fraudes du peuple, les connivences & les malversations des Officiers, y contribuerent beaucoup, sans doute; mais ils supposoient, ils exigeoient trop de choses pour pouvoir se soutenir, & s'ecartoient trop surtout des grands principes. C'est pitié de voir comment la perte de la moitié de l'Empire ne put pas tirer les *Song* du tournoiement des systêmes; & comment, après avoir chassé les *King*, qui avoient régné dans toutes les Provinces du Nord pendant plus de cent trente ans, ils se laisserent enlever tout l'Empire par les *Yuen* ou Mongoults, qui les avoient aidés à les chasser.

On n'a pas assez d'etonnement de la conduite qu'on tint vis-à-vis de ces Tartares, dont on a eu bien raison de dire

que *leurs chevaux conquirent la Chine.* Ils etoient déjà maîtres de presque tout le *Chan-si*, qu'on ne songeoit pas à marcher contre eux, parce qu'on n'avoit pas de cavalerie à leur opposer. Mais aussi la Cour avoit d'excellens Comédiens, des Cuisiniers merveilleux, des Peintres admirables, des Artistes en tout genre, & des Philosophes sans nombre. Jamais la Capitale n'avoit vu tant de bijoux & de curiosités, tant de fleurs singulieres, & de fruits prématurés. Si les campagnes etoient incultes dans les plus beaux cantons ; si le peuple souffroit jusqu'à manquer du nécessaire, des *Phriné* & des *Laïs* avoient des légions d'esclaves qui regorgeoient d'aises, & tout annonçoit l'abondance, les délices & la volupté dans les jardins enchantés de leurs maisons de plaisance. Il ne faut s'en prendre qu'à la barbarie des *Mongouls*, s'ils firent brutalement des pâturages pour leurs chevaux, de ces jardins & de tous ceux des environs de *Kai-fong-fou*, dont la description efface tout ce qu'on sait de ceux des siecles précédens, & tout ce qu'on a vu depuis.

Il est inutile d'appuyer sur ce dernier résultat des systêmes des *Song* pour les chevaux de guerre ; mais il ne sera pas hors de propos de remarquer que, si nous n'avons pas parlé plus en détail des principaux, au moins assez pour les faire connoître, ce n'est ni par oubli, ni par paresse. Mais il est évident & démontré plus que jamais, que ce qu'on pourroit en dire de plus sincère, de plus exact & de plus détaillé, n'en donneroit que de fausses idées en France ; parce que tout devroit être entendu & expliqué en conformité du climat, des mœurs & du gouvernement, qu'on ne connoît pas, & qu'il n'est pas possible de faire connoître. D'ailleurs, le [illegible] des billets de banque, venu originairement de Chine, [illegible] pas mieux qu'en France, nous fait craindre, avec [illegible]

envoyant

envoyant l'analyſe & le plan d'un ſyſtême, nous n'envoyaſſions un fléau.

Les idées de vie errante que les *Yuen* porterent à la Chine, de leurs Déſerts, & celles d'horreur qu'en y entrant ils prirent contre la vie civile, les monterent ſi fort, qu'il ne tint à rien que *Vou-tſong*, devenu maître de ce grand Empire, n'en fît raſer toutes les Villes, & n'en changeât toutes les Provinces en pâturages & en prairies. Les Lettrés chinois réuſſirent à ſe faire d'abord ecouter, puis goûter, enſuite admirer, & enfin croire, juſqu'à diſſuader totalement leur nouveau Maître de ce deſſein, & lui perſuader les leurs. Cela eût eté egalement au profit des Mongoults & des Chinois, ſi les premiers avoient eu plus de ſageſſe, plus de modération, plus de prévoyance, plus de ſoin ſur-tout de rendre leur gouvernement uniforme & favorable au peuple. Car, paſſés les premiers regnes, qui furent ſi beaux & ſi heureux, les afflictions, les calamités & les fléaux publics rendirent leur domination ſi triſte, puis ſi odieuſe & ſi déſeſpérante, que toute leur autorité perdit ſa force; il ne fallut plus après que quelques années pour mettre les *Yuen* dans un etat à être chaſſés de la Chine, & egorgés, dans leur fuite, comme des troupeaux de moutons. Ils avoient bien fait des ordonnances pour avoir des chevaux en quantité dans toutes les Provinces, par le moyen de pluſieurs parcs & haras qu'ils y avoient choiſis, & d'un pays de plus de cent lieues de circonférence, à l'occident de la grande muraille, pour fournir leurs troupes de chevaux, tels que ceux avec leſquels ils avoient conquis la Chine. Mais, outre la grande faute qu'ils firent de tirer leurs haras de Tartarie pour tous les pays, & de compter pour rien la différence des climats dans la maniere de gouverner les chevaux, ils accablerent le peuple

par des ordres trop rigoureux, des corvées trop dures, & des revues trop dispendieuses. Plus ils se donnoient de soins pour l'entretien de leur cavalerie, plus on s'accordoit partout à les tromper; &, comme dit une Epigramme, les Inspecteurs connivoient à ce que le même cheval fût présenté dans les revues de dix endroits; parce qu'en faisant gagner au peuple quatre etapes, ils en avoient cinq pour eux: aussi, lors de la révolution, les pauvres Mongoults ne trouverent plus assez de chevaux pour s'enfuir.

Celui qui les chassa & fonda la grande Dynastie des *Ming* en 1368, n'avoit songé d'abord qu'à défendre son canton contre les brigandages des révoltés, & contre les tyrannies des Officiers publics. Toute sa cavalerie ne fut composée d'abord que des paysans qui venoient se joindre à lui, montés sur les chevaux de leurs attelages & de leurs moulins. Sa sagesse & sa modération lui donnerent ensuite des Armées, des Généraux, des Victoires & le Trône. Ce n'est pas à nous à prononcer contre les Tacite & les Suétone chinois, qui ont prétendu avoir deviné le mystere de ses pensées, & approfondi le secret de sa vie domestique: mais il est bien certain qu'on ne peut pas lire le grand Recueil des anecdotes de sa vie, sans y admirer les elans d'une grande ame, un sentiment exquis des convenances, un bon cœur sans caprices, une magnanimité modeste, & une raison supérieure, toujours tournée vers le vrai. Comme ce grand Prince avoit observé par lui-même le vice du Gouvernement des *Yuen*, & vu de près les ressources du Peuple & de l'Etat, le plan qu'il prit pour les chevaux de guerre, prévenoit tous les inconvéniens, & concilioit tous les intérêts sous [illegible] systeme appliqué, equitable & humain.

Chaque Province de l'Empire eut sa [illegible]

&. ses pâturages fixes, selon sa position & son climat. Les Grands & les Mandarins, de tous les ordres, furent mis en etat, par leurs appointemens, d'avoir un nombre de chevaux proportionné à leur grade, à leurs fonctions, & à la suite que la loi leur permettoit quand ils paroissoient en public. La Cour, qui etoit alors à *Nan-king*, eut une police détaillée & févere pour toutes ses ecuries du Palais & du dehors, pour toutes ses especes de chevaux, & pour leur entretien. Les grands chemins furent fournis, d'un bout de l'Empire à l'autre, de tous les chevaux nécessaires pour la poste & les voyages des Officiers publics. Le Peuple, enfin, & les Colons eurent à leur gré les chevaux & les haras qu'ils voulurent, sans autre charge que les ordinaires, à moins de quelque besoin subit & urgent qui l'obligeât à céder à un prix fixe les chevaux qu'on lui demandoit. Ce plan, dont l'Empereur *Yong-lo* & ses successeurs perfectionnerent les détails de pratique & d'exécution, se soutint par lui-même jusqu'à ce que le luxe & la mollesse, entrant par toutes les portes du Palais, on vit les eunuques dominer le Conseil, prononcer sur tout, & se rendre les maîtres de l'Empereur & de l'Empire. Aussi jamais la Chine n'avoit si bien contenu les Tartares; & sa ruine vint sur-tout de ce que les révoltés des Provinces furent en etat, d'un jour à l'autre, de se donner toute la cavalerie qu'ils vouloient. Mais sur ce dernier article, comme sur bien d'autres, nous ne pouvons dire les choses qu'à demi; il faudroit entrer dans trop de détails si nous voulions exposer les choses assez clairement pour qu'on comprît que la grande quantité de chevaux que les *Ming* avoient dans les Provinces, fut ce qui contribua le plus prochainement à la ruine de leur Dynastie.

Quoi qu'il en soit, la Dynastie régnante a adopté leur

système, & n'a fait qu'y mettre le sceau de ses loix, soit pour y ajouter les ressources continuelles que lui offrent ses possessions immenses hors de la grande muraille, les tributs en chevaux des Princes Tartares, & des soins à part pour la cavalerie de ses Mancheoux; soit pour se plier à la position de chaque Province, à son climat, & sur-tout à la population, qui va toujours croissant de façon que les terres à bled manquent, & ne suffisent plus pour nourrir les Colons.

La France est, à cet egard, dans une position si différente, qu'il seroit inutile de nous arrêter ici à décrire tout ce que prescrivent les loix; il suffira de remarquer en général:

1°. Que chaque Province a ses haras pour l'entretien de sa cavalerie. Trois cavales doivent donner un cheval de guerre à l'Etat tous les trois ans. Chaque Province a aussi ses pâturages pour y mettre au verd successivement tous ses chevaux. Les chevaux portent leur paie à ceux qui les menent au verd, les y gouvernent & les en ramenent.

2°. Que chaque cavalier est chargé de son cheval en tems de paix, & en doit suppléer un autre lorsqu'il meurt, parce que le Gouvernement le lui donne en bon etat, & le lui change avant qu'il soit vieux. Tout ce que le cavalier obtient alors, n'est qu'un délai pour qu'il puisse s'aider de la paie du cheval, qu'il continue à percevoir; mais ce délai, qui finit à la revue, ne peut être que de quelques mois. Toute connivence à cet egard devient un crime si capital, & tant de gens sont obligés à en avertir, qu'il faudroit être fol pour s'exposer à ses suites.

3°. Que selon que la guerre est au Midi, à l'O[illegible], ou au Nord, ce sont les Provinces voisines qui [illegible] des chevaux pour la cavalerie & pour les co[illegible] dépens de l'Etat, qui donne le prix de [illegible] a demandés, & pourvoit à leur entretien.

4°. Que les ecuries de l'Empereur n'ont rien de particulier, & sont gouvernées avec une économie qui n'est pas faite pour les idées d'Occident ; aussi nous garderons-nous bien d'en toucher quelque chose. Mieux vaudroit dire que les chevaux de l'Empereur sont servis comme celui de Caligula ; car dès qu'il a eté dit qu'il y avoit eu des excès en ce genre dans les siecles passés, on a droit de s'en tenir-là, sans s'embarrasser du reste. Quand l'Empereur va à la chasse en Tartarie, on lui envoie des chevaux pour sa maison & pour sa suite. Quand on est revenu à Péking, de la chasse, tous ces chevaux sont remenés en Tartarie.

5°. Que la Police est très-attentive, sur-tout dans la Capitale, à contenir chacun dans les bornes de son etat. Le premier Prince du sang n'ose pas plus augmenter sa suite d'un homme à cheval, que le plus petit Mandarin ; & quand les gens en place sont accusés de quelque faute, comme l'on a coutume d'examiner toute leur conduite, si l'on a quelque chose à leur reprocher sur cet article, cela aggrave beaucoup les accusations.

6°. Que les Postes qui sont sur les routes impériales pour le service de l'Empire seulement, ont leur nombre de chevaux fixe, leur police à part. Par exemple, quand les Couriers, les Envoyés de la Cour ou à la Cour, sont en trop grand nombre, on loue des chevaux du peuple ; & le Tribunal de la Guerre, qui a le registre de tous les Couriers & de tous les Envoyés, fait honneur à cette dépense par Districts & par Provinces.

7°. Que les Colons sont commandés pour les choses publiques, mais de façon que les corvées sont communes à ceux qui sont eloignés des grands chemins, comme à ceux qui en sont près. Les premiers donnent à ceux-ci une taxe qui sert de viatique, pour eux & pour leurs chevaux, leurs mulets & leurs bœufs.

Tout cela, du reſte, doit s'entendre comme les autres détails de cette eſpece : c'eſt-à-dire, en poſant pour principe que la théorie en eſt incomparablement plus belle que la pratique ; qu'il faut toute la vigueur d'un Gouvernement appliqué, juſte & populaire, pour que les abus n'aillent pas trop loin ; & que les infideles ne tenant au bien public que par intérêt ou par crainte, aucun jour ne réponde de l'autre qu'autant que l'autorité publique eſt vivifiée par un Prince qui regne réellement. Mais auſſi, que n'exécute-t-il pas dans un Empire comme la Chine, lorſqu'il ſait vouloir ? A la derniere guerre, les troupes qu'on envoya d'une extrémité de l'Empire à l'autre, furent tellement réparties dans les différentes routes, tellement réglées pour les marches, qu'elles y arriverent en très-peu de tems, ſans fatiguer les payſans, ni être fatiguées, au moyen des chevaux de poſte, des voitures & puis des barques. Parvenues dans le *Yun-nan*, où elles devoient ſe raſſembler, la cavalerie trouva des chevaux pour ſe monter, & le reſte de l'armée, des fourgons & des chevaux de bâts. Malgré cela, nous ſommes les premiers à le dire, on eſt en droit de ſe récrier & d'admirer ce bon ordre dans un Empire où l'adminiſtration eſt ſi difficile, à cauſe du vice radical d'une fauſſe religion, à cauſe d'une population qui va toujours croiſſant, & à cauſe de ſa prodigieuſe etendue. Ce dernier article, qu'on affecte trop de ne pas voir en Occident, influe dans une infinité de choſes, bien plus que l'on ne pourroit ſe l'imaginer.

Les réflexions d'Europe n'ont pas beſoin des nôtres pour voir ce que préſente, ce que montre & ce que dit le précis que nous venons de faire de l'hiſtoire des chev[illegible] guerre en cette extrémité de l'Aſie, pendant une ſi longu[illegible] ſiecles : auſſi nous bornerons-nous à demander aux pen[illegible] bien philoſophique de la conſervation de l'Empire [illegible]

Comment eſt-il arrivé, qu'ayant été partagé & diviſé tant de fois, il n'ait pas eu le ſort de l'Empire Romain & de tant d'autres, en finiſſant par être diviſé en pluſieurs grands Royaumes? Ou je me trompe bien, ou il faut y reconnoître, avec les Lettrés chinois, une Providence, d'autant plus ſenſible & d'autant plus admirable, que les habitans de la Chine & leurs voiſins, devoient avoir egalement à cœur de procurer cette diviſion & de la maintenir. Il ne nous reſte plus qu'à obſerver, pour quelques calculateurs & diſcoureurs, que les hauts & les bas de l'hiſtoire des chevaux de guerre en Chine, font foi que leurs vraiſemblances ne concluent rien abſolument contre les faits qui les etonnent dans les Annales des grands Empires de notre Occident. Pour ceux de la premiere & de la haute Antiquité, nous les prions de faire attention à la diſtribution des terres dans cette extrémité de l'Aſie, ſi elle a eté à-peu-près la même, ce qui eſt très-vraiſemblable, chez les Aſſyriens, les Medes, les Egyptiens, &c.; ils verroient s'evanouir bien de prétendues difficultés, & ſe trouveroient au vrai point de vue d'une infinité de choſes que nous rapprochons trop de nous.

III.

Plus nous avons ouvert de Livres chinois de toutes les Dynaſties, tant ſur les chevaux de guerre, que ſur les chevaux domeſtiques, plus nous avons eu occaſion de voir qu'on a bien connu ici toutes les bonnes qualités du cheval, & tous les ſervices qu'elles le mettent en etat de rendre. Sur ce point, comme ſur beaucoup d'autres, on peut bien dire que les attentions, les prévoyances, les induſtries, les ſoins & les calculs, n'ont laiſſé aucun lieu aux découvertes depuis bien des ſiecles. Car enfin, il faut avoir egard aux climats, à la

nature des terres ; aux cours des saisons, à l'etat de la chose publique, à la position des particuliers, & à bien des circonstances qu'aucun récit ne rend en entier, & qui influent très-prochainement sur les choses dont elles paroissent le plus eloignées. Cette grande difficulté nous arrêteroit tout court, si nous prétendions que cette Notice arrivât toute appropriée à notre France, ou même à l'Europe. Mais comme nous ne nous proposons que d'y rendre compte de ce qui s'est pratiqué ou se pratique encore ici, pour propager, nourrir, gouverner, faire durer les chevaux, & en tirer jusqu'au bout le meilleur parti qu'on puisse ; nous nous bornerons à en rendre compte, & à recueillir ce qui pourra mériter quelque attention.

Les Chinois ont bien etudié & bien approfondi la science des climats ; aussi ont-ils parfaitement vu que les animaux qui ne sont que corps, en reçoivent une impression que rien ne supplée ni ne répare, si elle est bonne ; que rien aussi ne corrige ni ne rectifie, si elle est mauvaise. Les haras & les jumens sont leur grande preuve ; & il faut convenir qu'elle est aussi décisive que frappante dans les faits nombreux qu'ils citent. Mais alors (ce qui mériteroit attention, & ce qui seroit prouvé) il faudroit dire que les climats de la Chine d'aujourd'hui, ne sont plus ceux de l'ancienne Chine, & que par conséquent ils ont changé : car elle avoit beaucoup de grands chevaux de voiture & de tirage ; & aujourd'hui, cette espece lui manque, presque dans toutes les Provinces.

Quoi qu'il en soit, on pose ici comme en principe, que, s'il ne faut epargner aucun soin pour avoir des [illegible] & des jumens singuliérement choisis, & qui soient [illegible] force, il ne faut pas prétendre aussi les tro[illegible] Chine. Quelques Lettrés avouent bien que, [illegible]

pas des besoins publics & de tout l'Empire, on pourroit réussir, au moyen des haras & des jumens des pays etrangers, à avoir, dans quelques cantons, quelques chevaux remarquables, dont la taille, la couleur & toute la figure, charmeroient les yeux; & ils alleguent en preuve quelques chevaux provenans de ceux de Perse, d'Arabie & de l'Inde, offerts aux Empereurs sous les *Tang*, sous les *Song*, sous les *Yuen* & les *Ming* : mais ils reviennent après au sentiment commun, jusqu'à conclure de ces chevaux même, qui ne réussirent que dans quelques petits cantons, qu'on ne fera rien de solide dans chaque Province, que par le moyen de chaque Province. Aussi, quand quelques méditatifs ont proposé d'acheter des haras & des jumens de l'Etranger, pour rendre à l'Empire son ancienne supériorité en chevaux, le Conseil a dédaigné leur avis, dans un tems où l'on avoit cela fort à cœur, & où les trésors régorgeoient d'or & d'argent, comme maintenant. Car, pour le remarquer en passant, la Critique de nos jours a levé son sceptre trop haut au sujet des trésors des grands Empires de la haute Antiquité : elle a beau aiguiser ses réflexions en Epigrammes, les appuyer de longs calculs, & les prouver par des raisonnemens merveilleux, elles n'en sont ni plus solides, ni plus vraies.

La grandeur de ces Empires, & leur Gouvernement, répondent à tout, comme à la Chine, dont nous ne craignons pas de dire que les trésors egalent ou surpassent même tout ce que l'Histoire en raconte. On conviendra sans peine qu'on acheteroit bien des haras & des jumens avec six cens ou huit cens millions. Or, nous soutenons, de notre côté, que cette somme coûteroit peu à dépenser pour un objet aussi essentiel que la remonte de la cavalerie, & l'entretien assuré des chevaux de guerre. Si la Chine ne se sert pas de ce moyen,

ce n'est ni par epargne, ni pour ne pas avoir recours à l'Etranger; mais uniquement parce qu'elle est persuadée de son inutilité. « Quand chaque Prince, dit *Tso-tchi*, trouvoit » dans ses propres Etats tout ce que demandoit la chose pu- » blique & le besoin commun, on reconnoissoit à cela qu'il » etoit docile aux enseignemens de l'Antiquité, savoit les » approprier à ses Sujets, & les faisoit servir à leur bonheur. » L'Histoire ne raconte pas si on avoit alors des industries » pour avoir par-tout d'excellens chevaux de guerre; mais elle » fait foi que les soldats de ces Princes etoient invincibles ».

Quelles sont les industries des Anciens, dont veut parler *Tso-tchi*? Nous croyons avec ses plus célebres Commentateurs, qu'il a voulu indiquer ce qui se pratiquoit au commencement de la Dynastie des grands *Tcheou*, & qui n'avoit plus lieu de son tems. Nous avons tâché de recueillir tout ce qu'on en trouve, & nous croyons faire plaisir de le mettre ici, comme etant ce que la Chine a de plus curieux & de plus intéressant sur la propagation des chevaux.

Nous l'avons dit en son lieu : l'Empereur, l'Etat, le Peuple de chaque district avoient des pâturages particuliers & choisis pour les haras & les cavales. Or, 1°. les pâturages des etalons etoient distincts & séparés de ceux des jumens. 2°. Quoique les uns & les autres y fussent mis dès leur premiere jeunesse, on faisoit encore un nouveau choix quand ils avoient cinq à six ans; & on n'y gardoit que ce qu'on voyoit sans défauts & d'une grande espérance. 3°. On attendoit jusqu'à six à sept ans pour les mettre ensemble; & quand ils en avoient quinze à seize, on les tiroit les uns & les autres de ces pâturages. 4°. Les beaux jours du [illegible] on parquoit dans un endroit choisi les etalons & [illegible] qu'on avoit marqués pour cette année, mais de [illegible] qui

y eût un etalon pour huit ou dix cavales. Il paroît même que, pour être plus sûr des especes qu'on vouloit, on parquoit chaque etalon avec les cavales qu'on lui avoit destinées : mais quelque parti qu'on prît, on ne les laissoit ensemble qu'une lune ou un mois ; le mois fini, on les séparoit de nouveau. 5°. L'année suivante, à proportion que les jumens avoient pouliné, on les conduisoit, avec leurs petits, dans des pâturages de réserve ; mais, quoiqu'on les laissât près de deux ans ensemble, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du second automne, on séparoit les poulains de l'année précédente des nouveaux nés, & on les mettoit avec leurs meres dans des pâturages moins choisis. 6°. Les cavales rentroient dans le grand troupeau au second automne, & on les ramenoit à l'etalon le printems d'après. Pour les poulains, ils restoient encore une année séparés des grands troupeaux & de leurs meres, & etoient nourris dans des pâturages particuliers : encore avoit-on l'attention de ne pas mettre ensemble les poulines & les poulains. 7°. Au commencement de la quatrieme année, on faisoit la destination des poulines & des poulains, & on les mettoit dès-lors avec les grands troupeaux dont ils commençoient à être, quelle que fût celle des six classes dont il a eté parlé, où il dût entrer : car ce n'etoit qu'au commencement de la septieme année qu'on commençoit à les faire travailler. Que nos Ecuyers examinent ce dernier article, & voient si les anciens Chinois ne lui devoient pas la vigueur & la force de leurs chevaux, jusqu'après vingt-quatre & vingt-cinq ans, âge que les nôtres n'atteignent presque plus.

Quant aux autres pratiques & regles dont nous venons de parler, les Chinois d'aujourd'hui conviennent tous qu'elles sont excellentes, & gémissent de ce que la disette des terres &

des pâturages ne permet pas de les ſuivre. La population, en effet, eſt montée & monte de jour en jour ſi haut, que l'Etat lui-même ſe plie à ſes beſoins, même aux dépens de ſes chevaux de guerre. Il n'y a guere qu'au-delà de la grande muraille & en Tartarie, qu'on puiſſe ſe rapprocher des Anciens pour les haras. Dans les Provinces, ce n'eſt qu'à force d'attentions, de ſoins & d'induſtries, qu'on vient à bout d'avoir une certaine quantité de chevaux.

Mais à propos des Provinces, nous demandons qu'on faſſe attention à un fait que nous allons rapporter avec notre candeur & notre fidélité ordinaires. Les Provinces du *Chen-ſi*, du *See-tchouen*, du *Kang-ſi*, ſont fameuſes par leurs mules, qui ſont comparables aux meilleures & aux plus belles d'Eſpagne : elles ne ſont pas cependant originaires de ces Provinces, & n'y ont eté qu'elevées. Quand vient l'automne, on y conduit, de la Tartarie & d'au-delà de la grande muraille, de jeunes mules de l'année, avec leurs meres qui les allaitent ; & quand elles y ſont arrivées, on les met dans des pâturages choiſis, où elles grandiſſent & deviennent ſi excellentes. Or, on dit là-deſſus deux choſes aſſez remarquables : la premiere, que les mules nées dans le pays, quelques ſoins qu'on ſe donne, ne valent jamais celles qui ſont ainſi venues de loin ; la ſeconde, que ces dernieres ne réuſſiſſent bien que lorſqu'elles y ſont venues aſſez jeunes pour y commencer à paître, comme ſi le climat, l'air & les pâturages de ces belles Provinces, devoient les prendre au moment où elles ſont ſevrées, pour bien déployer leurs bonnes qualités.

L'Empire de la Chine eſt aujourd'hui beau[illegible] grand que toute notre Europe ; dès-là il doit y av[illegible] manieres de nourrir les chevaux ; mais la plupart [illegible] des pays trop différens à notre France pou[illegible]

d'aucune utilité. Nous nous bornerons à parler de celle de la Province du *Pé-tché-li*, où nous sommes ; non-seulement parce qu'il nous a eté facile de nous en instruire en détail & sûrement, mais encore & sur-tout parce que c'est elle dont il semble qu'on pouvoit faire plus d'usage chez nous.

Les ecuries chinoises, celles de l'Empereur comprises, ne sont que de grands appentis tournés au Midi. Le sol en doit être elevé & en pente, pour qu'il soit toujours sec & propre. On le pave quelquefois ; mais pour l'ordinaire on se contente de le couvrir de terre grasse, & de la bien battre. Les ecuries d'hiver sont profondes, & entourées de murailles au Nord, à l'Orient & à l'Occident. Le côté du Midi est sans portes ni fenêtres, & totalement ouvert, même à *Pé-king*, où les froids sont si rigoureux & si longs. Les ecuries d'eté sont des appentis ouverts aux quatre vents, pour que les chevaux y soient au frais, & à l'abri du soleil & de la pluie. On les y mene aux beaux jours du printems, & on les en retire quand les nuits d'automne commencent à être fraîches ; mais ce n'est que peu-à-peu ; ensorte qu'on les y laisse encore passer la journée pendant quelque tems. Au reste, on ne connoît point l'usage de la litiere, hors certains cas, fort rares ; & on ne voit pas que cela ait aucun mauvais effet.

Les anciens Chinois posoient en principe, comme ceux d'aujourd'hui, qu'il falloit tirer du cheval tous les services qu'il peut rendre sans qu'il coûtât trop de soins ; mais comme la population n'etoit pas montée si haut, ils avoient des pâturages, des prairies à leur choix, & leurs chevaux etoient bien nourris. On a eu besoin, depuis, de toutes les terres pour des moissons, & on a trouvé le moyen de nourrir des chevaux sans pâturages ni prairies. Au lieu donc de regarder comme une ignorance ce que nous allons en raconter, qu'on

y admire une induſtrie très-etendue, & qu'on voie juſqu'où on pourroit l'imiter dans notre France. Car enfin, quelque déciſives & quelque triomphantes que ſoient les raiſons qu'on ne manquera pas d'alléguer en faveur de la néceſſité des prairies & des foins, le fait public de la Chine, qui s'en paſſe & continue à tirer des chevaux les mêmes ſervices, paroît une réponſe à laquelle le préjugé le plus opiniâtre doit ſe rendre. Au reſte, nous ſommes les premiers à en avertir, nos chevaux ne manqueront pas d'oppoſer bien des réſiſtances, ſi l'on en vient à les traiter à la chinoiſe : mais tout cede à la faim dans les animaux. Quand les chevaux venus de Tartarie ont jeûné deux ou trois jours plutôt que de toucher à la paille hâchée dont leur auge eſt garnie, ils en mangent enfin comme leurs camarades ; & s'ils perdent, quelque tems, de leur embonpoint, ils ne tardent pas à le reprendre, & à redevenir auſſi forts & auſſi vigoureux que ci-devant. Malgré cela, on pourroit peut-être y aller plus doucement que les Chinois, qui mettent ces pauvres chevaux à la paille dès qu'ils ont paſſé la grande muraille, & continuent à les faire marcher, quoiqu'ils ne mangent pas.

On s'eſt trompé en France, ſi l'on a cru qu'on nourriſſoit ici les chevaux avec de la paille de froment ; elle eſt trop dure, trop ſeche, trop peu ſubſtantielle, pour être donnée à la place du foin. Dans les Provinces du Nord, on fait uſage de la paille de millet ; & dans celles du Midi, de la paille de riz. Il faut pourtant convenir que les chevaux s'accoutument plus aiſément à la premiere, & s'en trouvent mieux. Si quelques gens de Lettres avoient mieux ſu ce qui [illegible] pratique dans nos Provinces, leurs préjugés en [illegible] ne leur en auroient pas tant impoſé, & ils [illegible] les propos de la Phyſique ſur l'analogie [illegible]

de certaines pailles avec le foin. Car enfin, il eſt de fait qu'il y a des cantons où l'on nourrit les bœufs & les vaches avec de la paille de millet : témoins les Charbonniers des landes, qui viennent vendre leur charbon à Bordeaux. Nous nous ſouvenons très-diſtinctement d'avoir vu ces bonnes gens hors d'une des portes de la Ville, ſe ranger autour de leurs bœufs & de leurs vaches, & tordre de la paille de millet pour la leur faire manger. Or, ſi des bœufs & des vaches, pour qui on réſerve les meilleurs foins, s'accommodent de cette nourriture, combien n'eſt-on pas en droit d'y accoutumer les chevaux, ſur-tout ſi l'on admet le grand principe des Chinois, qu'*il faut en tirer tous les ſervices qu'ils peuvent rendre, en réduiſant leur entretien au plus pur néceſſaire.*

A en croire les Chinois, toutes les pailles de millet & de riz ne ſont pas egalement bonnes pour les chevaux. Celle de millet qu'ils préferent, eſt celle du millet qu'on appelle ici *cou-tſée*, & chez nous *panis*. Nous ne diſons rien de celle du riz; il ſeroit trop difficile de nous faire entendre. Quelque paille qu'on choiſiſſe, il faut avoir attention qu'elle n'ait pas eté mouillée, qu'elle ne ſoit point ſalie, ni de pouſſiere, ni de mauvaiſes herbes; & ſur-tout, qu'elle ne ſe ſoit point echauffée quand elle a eté liée en petites gerbes, ou miſe en grands monceaux, comme nos meules de foin dans quelques Provinces. Les Livres chinois entrent dans de fort longs détails ſur les ſoins, les attentions & les précautions qui aſſurent la bonté de la paille, & la conſervent juſqu'au bout; mais comme nous n'y voyons guere que ce qui ſe pratique chez nous, il eſt inutile de nous y arrêter. On coupe la paille pour la donner aux chevaux; & plus elle eſt coupée courte, plus ils la mangent avec plaiſir. Si elle paſſe un pouce, elle eſt trop longue; le mieux eſt qu'elle n'ait que cinq à ſix

lignes. L'emploi de la couper est très-fatigant ; l'on y condamne les Tartares & les Eunuques qu'on envoie en Tartarie. Nous trouvons dans tous les Livres, qu'on doit couper la paille de trois jours en trois jours, qu'elle perd de sa bonté à être coupée long-tems d'avance, se salit de poussiere, & ne se conserve pas si bien. Cependant on ne suit guere cette regle dans la plupart des grandes ecuries, & pour de très-bonnes raisons sans doute. La vraie, c'est que couper la paille etant très-fatigant, on choisit le tems le plus commode. Au reste, on convient que si elle est mise en monceau dans un endroit couvert, bien sec & à l'abri de la poussiere, elle se conserve bien, si l'on a attention sur-tout de renouveller l'air de cet endroit quand le tems est beau.

Ce seroit un soin fort superflu que celui de prétendre indiquer au juste combien de livres de paille on donne par jour à un cheval ; cette quantité ne peut être fixée, & doit varier selon la taille, l'âge, le tempérament, le travail de chaque cheval, & même selon la saison de l'année, & ce qu'on lui donne d'autre nourriture. A s'en tenir aux Livres des Mandarins, pour les Postes de l'Empire où il y a des chevaux de selle, de malle & de voiture, on donnoit, sous la Dynastie passée, depuis quinze jusqu'à vingt livres de paille par jour à un cheval, & quatre picotins de *leao* : nous dirons dans le moment tout ce qu'il faut savoir sur le *leao*. Nous trouvons aussi dans les mêmes Livres, réimprimés sous le regne de *Kang-hi*, qu'on doit donner cette paille à certains tems & dans une certaine proportion. Par exemple, à midi on [illegible] trois livres de paille & un picotin de *leao* aux [illegible] la ration est de quinze livres ; le soir, à [illegible] sept à huit livres de paille, & un picotin & demi [illegible], à la pointe du jour, le restant de la paille [illegible]

[illegible]

reſte, après avoir rapporté le dire des Livres, qu'on ſuit dans bien des ecuries, nous avouons à la honte & à la confuſion de la Cour de Péking, que les *kouan-ma* (ou chevaux du Palais envoyés chaque jour à ceux qui ont certains emplois) ne gardent point du tout ce régime, vu qu'ils ſortent au ſoleil levant des ecuries impériales, pour n'y rentrer qu'au ſoleil couchant; vu auſſi que ceux à qui on les accorde ne ſont obligés qu'à les faire abreuver. On leur diſpenſe leur paille & leur *leao* le ſoir à leur arrivée, vers minuit & à la petite pointe du jour. Du reſte, quoique les *kouan-ma* ſoient des chevaux impériaux, ils ſe font parfaitement à ce régime, fatigant beaucoup & ſe portant bien.

Diſons maintenant ce que c'eſt que le *leao*. *Leao* eſt un nom commun à pluſieurs eſpeces de fèves & féveroles qu'on cultive en plein champ, juſques dans les plus mauvais pays; il varie d'une Province à l'autre, & paroît être une eſpece de pois dans quelques cantons. Le premier mot de bien des gens, ſera de prononcer contre le *leao*, & de décider qu'il faut le laiſſer aux chevaux chinois; & nous n'appellerons point de leur ſentence. Si d'autres, par egard pour une pratique qui a pour elle la recommandation d'une expérience de plus de trente ſiecles, vouloient faire des eſſais, nous les avertiſſons que la maniere de préparer le *leao* pourroit bien contribuer à en rendre l'uſage plus ſain & plus utile pour les chevaux. Nous oſerions preſque dire que ce point mérite quelque attention. Or, la maniere de préparer le *leao* conſiſte à le faire cuire dans un grand vaſe de fer, enchâſſé ſur un fourneau qui a ſa petite cheminée. La meilleure eau n'eſt pas trop bonne pour cela. On en met aſſez pour qu'elle s'éleve au-deſſus du *leao*, de cinq à ſix pouces; puis on la fait bouillir à gros bouillons, juſqu'à ce qu'elle ſoit diminuée & deſcendue

au-dessous du niveau du *leao*. Alors on modere le feu de façon qu'elle acheve de se consumer & de s'evaporer peu-à-peu. Le *leao* n'est censé cuit que lorsqu'il n'en reste plus du tout, & que la chaleur l'a tellement dissipée, que les grains du *leao*, qui s'étoient enflés & alongés, ont repris leur premiere figure, & se sont durcis, de mols qu'ils etoient devenus par la cuisson. Dès qu'ils sont à leur point, on les tire du vase de fer, & on les fait refroidir dans de grandes corbeilles. Cuire le *leao* est la grande science & le grand mérite d'un valet d'ecurie, science de pratique & d'expérience, ou même de routine, si l'on veut, mais ennuyeuse & lassante par des attentions toujours les mêmes, & sans lesquelles le *leao* est, pour les chevaux comme pour les hommes, un pain ou mal levé, ou mal paîtri, ou mal cuit : mérite qui est rare, parce qu'il se soutient difficilement contre les profits de certaines adresses, industries & honnêtes friponneries, au moyen desquelles on dépense pour les chevaux moins de chauffage & de *leao*, qu'on n'en compte au Maître. Du reste, avant de faire cuire le *leao*, il faut le passer au crible pour en ôter toute la poussiere, la terre, &c., qui lui donnent un mauvais goût; & puis en ôter les pierres & les corps etrangers, à-peu-près comme l'on fait des pois qu'on veut faire cuire. Dans les grandes ecuries on cuit du *leao* pour plusieurs jours; mais on convient qu'il perd à être gardé cuit; & que plus il est cuit de fois, plus les chevaux le mangent avec plaisir, plus aussi il leur profite. Les mules, les mulets & les ânes, sont servis comme eux en *leao*. Pour les bœufs & les vaches, qui sont mal endentés, on le leur concasse, & on le leur donne cuit en bouillie grumeleuse.

On dit ici, comme en Europe, que l'eau de rivière ou de fontaine est la meilleure pour abreuver les chevaux, mais

vient celle d'etang. Quant à l'eau de puits, qu'on met la derniere, on prétend que l'hiver & l'eté elle eſt moins ſaine, & ſouvent nuiſible ſi elle n'eſt pas tirée du moment. On ne penſe pas ainſi en Occident; mais on pourroit avoir raiſon des deux côtés, parce que les climats de Chine ſont très-différens des nôtres, & les eaux de puits encore plus différentes. Au ſurplus, il ne paroît pas que les chevaux d'ici ſoient auſſi ſouvent incommodés de leur boire que les nôtres. La regle générale eſt de les abreuver trois fois par jour : le matin, au milieu du jour, & le ſoir. Le matin & à midi, on ne laiſſe pas boire beaucoup les chevaux; & s'ils doivent reſter à l'ecurie, on ne leur fait, pour ainſi dire, que goûter l'eau : mais le ſoir on les laiſſe boire tout leur ſaoul. On prétend qu'un cheval ne doit pas être abreuvé avant qu'il ait mangé, ni après qu'il s'eſt raſſaſié, mais quand il a mangé un peu. Si l'abreuvoir eſt eloigné, il faut l'y conduire, & ſur-tout l'en ramener doucement; & ſi on l'abreuve à l'ecurie, il eſt eſſentiel de le faire marcher après, & de le promener quelque tems par la bride. Enfin, ſi un cheval ſue beaucoup en eté, il faut l'arrêter ſur le boire, quoiqu'il reſte à l'écurie, parce qu'il s'affoiblit. En hiver il eſt certain que l'eau le refroidit, & que moins il en boit, plus il eſt vigoureux.

Nous avons parcouru & feuilleté bien des Livres; & ſur ce que nous y avons vu, nous croyons pouvoir en conclure que la doctrine ancienne, générale & conſtante de Chine, poſe en principe que le cheval eſt d'un tempérament de feu, que l'humidité & le grand boire alterent, & que la ſécheresse & le peu boire conſervent. On donne comme un fait certain, que les chevaux des pays montagneux, des plaines presque arides, des cantons ſablonneux & peu arroſés, ſont plus ſains, plus forts, plus durs à la fatigue, & plus coura-

geux. Les chevaux des pays gras, marécageux & humides, font, à la vérité, plus gras, plus grands, plus membrus; mais ils ne se soutiennent pas, & durent peu. Bien plus, on dit avoir observé que les derniers, après avoir pâti quelque tems dans les pays secs, s'y accoutument ensuite, jusqu'à en devenir meilleurs; au lieu que les premiers, après avoir paru d'abord profiter beaucoup dans les gras pâturages, s'y affoiblissent peu-à-peu, deviennent maladifs, & vieillissent fort vîte. Si cette observation etoit vraie, & avoit egalement lieu ailleurs, elle demanderoit peut-être qu'on en tînt compte pour la cavalerie de nos armées. Mais à propos de cette observation (je le mettrai ici de peur de l'oublier), à en croire les Livres, sur-tout les anciens, les pays où l'on nourrit beaucoup de vers à soie, sont très mal-sains pour les chevaux. Sous la Dynastie des anciens *Tcheou*, dont nous avons tant parlé, il etoit défendu d'elever des vers à soie dans les endroits où l'on nourrissoit beaucoup de chevaux, & de nourrir beaucoup de chevaux dans les cantons où l'on elevoit des vers à soie. Quelques Lettrés disent cruement qu'ils se nuisent réciproquement, & ne sauroient réussir dans le même canton. Par malheur ils ne rapportent point les raisons qu'en alléguoient les Anciens, beaucoup meilleures, probablement, que celles de quelques Philosophistes de la Dynastie des *Song*, qui les vont chercher dans le ciel, & les font descendre gravement, les uns du *Yn* & du *Yang*, parce que le *Yn* domine dans les vers à soie, & le *Yang* dans les chevaux; les autres, de je ne sais quelles etoiles, dont les influences sont opposées, & s'entre-choquent. Si nos Physiciens jugeoient cette bagatelle digne de leur attention, ils feroient moins de chemin sûrement, & trouveroient mieux.

Ce qui nous a donné la pensée d'en parler, c'est que nous

avons trouvé, par maniere de conjecture, dans un Commentaire du *Ly-ki*, que les endroits où les Anciens elevoient les vers à soie, etant des endroits bas & arrosés, parce que les mûriers etoient plantés le long des ruisseaux & des canaux; ceux au contraire où l'on nourrissoit les troupeaux de chevaux etant des endroits montueux & peu arrosés, il n'etoit ni possible ni convenable de les mettre dans les mêmes lieux. Pour dire cependant les choses comme nous les trouvons, sur une chose qui pourroit mériter quelque attention, il paroît qu'on a cru que le voisinage des vers à soie etoit nuisible aux chevaux, & celui des chevaux aux vers à soie. On assûre que si l'on frotte les levres du cheval, en dehors & en dedans, d'excrémens des vers à soie, il ne peut plus mâcher; & que si on lui met dans la bouche quelques feuilles de mûrier broyées, il cesse sur le champ de manger : il sera aisé de le vérifier.

Plusieurs Lettrés en ont fait la remarque : les chevaux des déserts de Tartarie, ceux même qu'on met au verd pendant quelques mois, ne sont ni pansés ni soignés comme ceux des ecuries : or, bien loin que cela leur nuise, il est de fait qu'ils sont plus vigoureux & mieux portans que ceux qui nous coûtent tant de soin. D'un autre côté, il est sûr que les chevaux des ecuries souffrent, s'affoiblissent, & deviennent maladifs, si on néglige de les soigner & de les panser. « Pour » moi, dit *Lu-tchi*, plus je réfléchis sur cela, moins je vois » qu'il faille s'en etonner. Outre que le cheval abandonné à » soi-même est affranchi de tout travail, il respire sans cesse » le grand air de la campagne, choisit à son gré ses pâtu» rages, boit & mange quand il veut, court ou se repose de » même, & se baigne dès qu'il lui plaît. Il s'avance vers le » Nord en été, revient aux pays méridionaux en hiver, & » trouve en tout tems les abris & les soulagemens dont il a

» besoin. Quelle idée nous formons-nous de la Nature, si nous
» ne voulons pas reconnoître que la vie pour laquelle le cheval
» est né, est celle qui lui doit mieux profiter ? Pourquoi n'en
» seroit-il pas de lui comme du bœuf, du bélier, de l'âne, &
» de tous les autres animaux que nous apprivoisons ? S'il
» n'avoit pas eté capable de se conserver lui-même, lorsque
» toute la terre n'etoit qu'un désert, & le genre-humain ré-
» duit à une famille, où les hommes l'auroient-ils trouvé lors-
» qu'ils se furent assez multipliés pour avoir besoin de son aide ?
» Pour moi, ce qui m'etonne, c'est que, raisonnant aussi mal
» pour le cheval que pour nous, nous soyons parvenus à
» tourmenter sa vie comme la nôtre, par des nécessités, des
» sujétions & des maladies sans nombre. L'avarice, le faste
» & la prodigalité, ont tout perverti à son egard. L'avarice,
» pour en tirer plus de profit, a prévenu le tems où, ayant
» pris son accroissement, il travaille sans s'epuiser; elle a forcé
» son travail; elle n'y a gardé aucune regle, & a eté réduite
» à lui trouver une nourriture extraordinaire pour soutenir ses
» forces : mais qu'y a-t-elle gagné ? Outre que cette nou-
» velle dépense diminue ses profits, la vie du cheval est abré-
» gée, & il est usé dans un âge qui etoit celui de sa grande
» force sous les *Tcheou*. Le faste décompose ses allures
» naturelles, pour lui en faire prendre qui violentent son
» organisation & le méchanisme de ses mouvemens; ou bien
» il pousse sa marche, & le met au galop dans les chemins
» qui y sont les moins propres ; & à force d'inventions,
» il est venu à bout de lui doubler le poids des voitures &
» des cavaliers. Nos Militaires eux-mêmes ont oublié les an-
» ciennes loix de la cavalerie, & affectent de ne plus voir
» qu'on ôte en ressources au soldat, toutes les forces qu'on
» ôte au cheval par un monde de harnois. Qu'ils ouvrent

» les regiſtres du Tribunal de la guerre, & voient comment » etoient enharnachés & nourris les chevaux des Héros qui » chaſſerent les *Hiong-nou* de nos frontieres, & les firent fuir » juſqu'en Occident. Pour la prodigalité, je n'oſe regarder » ni le ciel, ni la terre, quand je compare la maniere dont » etoient logés, nourris & ſervis les chevaux du Palais, de la » Cour, des Grands, des Riches, ſous les *Tſin*, les *Leang*, » les *Soui* & les *Tang*, avec le triſte etat auquel etoient réduits » les habitans des campagnes, & le petit peuple des villes. » Les Placets & les Requêtes du tems font foi qu'à la honte » de l'humanité, les auges des ecuries etoient pleines de riz » & de bled, tandis que les horreurs de la famine avoient » réduit des millions d'hommes à errer ſur les montagnes pour » s'y nourrir de feuilles d'arbres & d'herbes ſauvages. Le ſeul » ſouvenir de ces horribles & exécrables excès, glace d'ef- » froi, & remplit d'indignation les ames les moins ſenſibles » de nos jours. Mais j'ai grand'peur qu'elles ne ſentent pas » aſſez que *le plus rare & le plus admirable cheval n'eſt qu'un* » *animal de ſervice, & que le dernier eſclave de l'Empire eſt* » *auſſi homme que l'Empereur.* O que cette idée, qui eſt ſi » vraie & ſi belle, réformeroit de choſes dans les ecuries, » ſi l'on avoit le courage de la méditer, & la bonne-foi d'en » admettre toutes les conſéquences !

» On a ri du mot du Docteur *Lieou*, qui dit à l'Empereur » qu'*il aimeroit mieux être le cheval que le Secrétaire d'un* » *Viceroi.* Mais ceux qui l'ont répété le plus ſouvent dans les » cercles, auroient joué probablement un fort ſot perſonnage, » ſi on avoit rapporté ce qu'ils ont dit quand on leur a an- » noncé la maladie d'un cheval & celle d'un domeſtique ; puis » quand on leur a montré le regiſtre des dépenſes pour l'un » & pour l'autre. *Tous les hommes ſont mes freres*, dit celui

» qui parle dans la belle piece *Si-ming*. Mon cœur me l'avoit » dit avant lui, & le *Chi-king* me l'avoit expliqué, en m'a- » vertiſſant que le *Tien* eſt le pere commun, qu'il veille ſur » les beſoins des pauvres, & prend leur défenſe contre les » Empereurs même, juſqu'à renverſer leur trône, pour les » punir d'avoir abandonné *les vieillards*, *les veuves & les* » *orphelins*. Or, on aura beau me parler du bien de la choſe » publique, de la ſplendeur de l'Etat, & de la sûreté des » frontieres de l'Empire, au ſujet des ſoins que demandent » les chevaux, je laiſſerai dire, & n'ecouterai rien qu'autant » qu'on aura poſé en principe que *tous les hommes ſont freres ;* » & puis, ce principe admis, je dirai : de quoi s'agit-il dans les » ſoins qu'il faut prendre des chevaux ? c'eſt, ſans doute, de » diminuer le travail des hommes, en leur procurant le » ſecours des chevaux. Cela poſé, on manqueroit ſon but, » ſi ce ſecours etoit acheté par trop de dépenſe & de ſoins ; » & plus on l'aura aiſément & à bon marché, plus on ſera » cenſé réuſſir dans ce qu'on ſe propoſe.

» Je ne ſuis pas aſſez verſé dans la ſcience des ecuries, » pour ajouter rien de plus ; mais je ſuppoſe qu'on prendra » bien ma penſée, & qu'*en prenant dans leur totalité les ſecours* » *tirés des chevaux*, *& les ſoins rendus aux chevaux*, comme » dit la loi des *Han*, pour apprécier les premiers par les » ſeconds, toute autre conſidération ceſſant, *les ſecours* ne » ſeront pas cenſés prépondérer & l'emporter, ſi *les ſoins* » devenoient trop ſerviles, ou, ce qui eſt affreux à penſer, » obtenoient plus pour les chevaux qu'on ne peut faire pour » les Pauvres, ou même des préférences en fait de nourri- » ture. Qu'on n'aille pas me faire un procès ſur cette der- » niere remarque ; elle a trait aux tems de famine, pour » leſquels j'ai voulu rappeller les attentions des Anciens, qui,

» comme tout le monde sait, renvoyoient alors dans les » pâturages du désert tous les chevaux dont on pouvoit se » passer, & ne souffroient pas qu'on donnât aux autres ce qui » pouvoit servir à la nourriture des hommes ».

On n'a pas besoin, en Europe, de ce qu'ajoute encore *Lu-tchi*, non plus que de ce que nous venons de citer. Mais quelque long, ou même quelque ennuyeux que puisse être ce morceau, nous avons cru devoir le mettre ici pour faire connoître la façon de penser & d'écrire des Lettrés Chinois d'un certain ordre. Nous ne voudrions pas dire, comme un de ses Disciples, que c'est à force de bonté d'ame & de sensibilité qu'il a pris un style si dur, si amer & si piquant; mais nous convenons qu'il n'est pas outré: car il finit par indiquer les Livres qui traitent le plus à fond des soins que demandent les chevaux, & par soutenir que l'intérêt de l'État oblige les Mandarins du peuple à les faire connoître & à les mettre en crédit. On ne trouve plus ces livres; peut-être même ne seront-ils pas dans la grande collection de six cens soixante & quelques mille volumes, que fait graver l'Empereur; mais on a probablement mis ce qu'ils contiennent de mieux dans le livre des Mandarins, dont nous allons extraire le peu que nous pouvons indiquer ici.

1°. Dans une poste où il y a soixante-douze chevaux, on compte ordinairement neuf palefreniers, & quatre valets de peine, pour suffire aux courses qu'il faut faire, & aux pansemens des chevaux. *Propreté & santé*, dit le proverbe pour les chevaux d'ecurie. En conséquence on emploie l'etrille, la brosse, le peigne & le bain. L'etrille, à ce que nous trouvons, doit être douce, & n'être jamais employée à contre-poil, pour ne pas echauffer & irriter la peau du cheval; la brosse doit être molle, pour ne pas nuire au poil; & le peigne clair, pour

démêler les crins sans les arracher. On fait moins usage ici de l'etrille que chez nous ; ce n'est guère que de trois jours en trois jours. Outre cela on l'appuie moins, sur-tout en été, parce que, dit-on, elle irrite la peau du cheval, & lui cause des sueurs qui l'affoiblissent. Il y en a même qui se servent alors d'une etrille de bois, comme plus douce ; & la plupart sont dans l'idée que le cheval abandonné à lui-même, ne faisant rien qui puisse donner idée de l'etrille, si ce n'est la maniere dont il se frotte contre les arbres ou se roule sur le gazon, c'est trop le tirer de sa maniere de vivre, que de s'en servir beaucoup. Pour la brosse, on convient qu'elle conserve le poil du cheval, en augmente le lustre, & lui rafraîchit tout le corps. Aussi autant il s'agite sous l'etrille, autant il prend plaisir à la brosse, sur-tout en eté. La regle générale prescrit de faire baigner les chevaux de trois jours en trois jours en eté ; tous les quinze jours au printems & en automne ; & une fois le mois en hiver. Les eaux courantes sont les meilleures pour le bain du cheval dans toutes les saisons ; mais si l'on veut qu'il lui profite, il faut l'y conduire & l'en ramener au petit pas.

2°. Un valet d'écurie intelligent & zélé, suit ses chevaux de l'œil, remarque chaque jour où en est leur santé, & sans les dorloter, comme un marchand qui les mene à la foire, il regle leur nourriture & ses soins sur l'etat où il les voit. Mais, comme dit le livre que nous copions, ce sont des choses de pratique & de bonne volonté, qu'on ne peut pas prescrire. Il recommande seulement, 1°. de mêler du son avec la paille dans le grand eté, & quand on voit que les chevaux sont échauffés ; 2°. de leur faire gagner l'avoine de tems en tems, c'est-à-dire, se coucher à terre & se rouler [illegible] Les valets d'ecurie ont ici une maniere de les [illegible]

nos valets d'ecurie ont celle de les faire boire. Le tems indiqué pour cela eſt le matin, quand le cheval a un peu mangé, & avant de l'abreuver. 3°. Un cheval s'engourdit à reſter trop long-tems à l'ecurie. *Tout ſon corps ſouffre de la contrainte du licol*, & ſon feu le conſume. Il eſt eſſentiel de le conduire dehors de tems en tems, & de le promener deux ou trois lieues, une fois tous les dix jours, même lorſqu'il fait de petits voyages. Ces promenades *à corps libre* profitent beaucoup au cheval, & il en revient, dit-on, tout ragaillardi : auſſi les recommande-t-on beaucoup ; & ſoit parce que la négligence en ce cas ne pourroit pas ſe cacher, ſoit par zele pour leur devoir, les Mandarins qui gouvernent les ecuries du Palais, ont grand ſoin qu'on emmene promener les chevaux. Nous les avons rencontrés pluſieurs fois par bandes, le long des murs de la ville & dans la campagne. 4°. Les chevaux ſouffrent & ont ſouvent des maladies, ſi on les réduit toujours à leur paille & à leur *leao*. Il y a ici deux manieres de les mettre au verd pendant quelque tems. La premiere, qui eſt pour ceux qui reſtent à l'ecurie, conſiſte à les nourrir d'herbes, ou en entier, ou du moins en partie, pendant quinze jours à trois ſemaines, ou même plus. Mais comment faire pour avoir de l'herbe dans un pays où il n'y a pas de prairies, & où toute terre eſt champ de bled ? Le voici.

Quand viennent les grandes & longues pluies, d'après le ſolſtice d'eté, toute la campagne ſe couvre de verdure, qui croît comme à vue d'œil. Rien de ce que nous avions obſervé en Europe ne nous avoit préparés à la rapidité d'un pareil accroiſſement. Nous le voyions preſque ſans le croire, la premiere année de notre arrivée, tant il nous paroiſſoit ſurprenant. Or, cette herbe qui croît ainſi dans toute la campagne, on la recueille, en en faiſant un bon choix, & on

la donne aux chevaux toute fraîche. La seconde maniere, qui n'a lieu que de trois ans en trois ans, pour les chevaux du Palais comme pour ceux des troupes, consiste à envoyer un certain nombre de chevaux dans les pâturages de Tartarie, & dans les Provinces, dans quelques vallées en prairies que le Gouvernement s'est réservées. Cela se fait d'une façon egalement simple & aisée, qui ne fait rien débourser ni à l'Empereur ni à l'Etat. Quand la belle saison est venue, les Mandarins des pâturages & leurs gens, ayant avec eux des soldats & des officiers des huit bannieres, conduisent par bandes les chevaux qu'on leur confie dans les pâturages au-delà de la grande muraille, en ont soin tout le tems qu'ils y restent, & les ramenent à la septieme ou huitieme lune, c'est-à-dire, au commencement de l'automne.

La loi que nous avons sous les yeux leur recommande, sous peine de punition corporelle, de veiller à ce que leurs chevaux ne causent aucun dommage dans les campagnes, ni en allant ni en revenant. A leur retour, des Mandarins du Tribunal de la guerre & des bannieres, font la revue des chevaux pour s'assurer s'ils sont en bon état, &c. Du reste, l'article de la dépense ne fait aucun embarras. Un Cavalier Tartare a quatre taëls par lune en argent, c'est-à-dire trente livres, & autant en riz, puis trois taëls pour son cheval. Du jour où *son cheval est mis entre les mains de ceux qui doivent le conduire au verd*, il ne touche plus ces trois taëls jusqu'à ce qu'ils le lui aient rendu. Or, à mettre vingt mille chevaux conduits au-delà de la grande muraille, voilà soixante mille taëls par mois pour leur viatique. Ils peuvent les dépenser dans leur allée & dans leur retour, à cause du grand nombre de gens dont on a besoin; mais durant tout le tems du séjour dans les pâturages de l'Empire ou de l'Empereur, à

un peu de *leao* près, ils ne dépensent rien. Cependant, comme l'on est obligé de rendre le nombre de chevaux qu'on a reçus, les accidens, & les morts quelquefois très-nombreuses, causent des dépenses qui réduisent les profits à bien peu de chose.

3°. Le cheval qui travaille demande des attentions, des ménagemens & des soins particuliers. Or ces attentions, ces ménagemens & ces soins varient pour le cheval de selle, le cheval de poste, le cheval de malle, le cheval de voiture, & le cheval de trait. Ici, nous demandons grace pour les détails; nous n'entendons pas assez les opérations & le langage des ecuries pour pouvoir en rendre compte. Nous nous bornerons à observer en général, 1°. que selon l'ancien proverbe, *ce n'est pas le travail qui use le cheval, c'est le défaut de soins*. Selon un autre, *cavalier mouillé se seche en pansant son cheval*. Un troisieme dit: *c'est à l'auberge qu'on abrege les mauvais chemins*. 2°. Les premieres journées des grands voyages sont ici fort courtes. On ne fait guere que trois à quatre lieues le premier jour. Il y a outre cela des demi-journées ou des journées entieres de repos; & quand le tems est trop mauvais, on s'arrête sans hésiter. Outre cela, on choisit pour marcher, le tems le plus commode pour les chevaux; & dès qu'ils paroissent fatigués, on ne balance pas à augmenter les attelages, & à décharger en partie les chevaux de malle. 3°. Quand on est arrivé au gîte, au lieu de mener les chevaux à l'ecurie, comme chez nous, on est ici dans l'usage de les promener par la bride au petit pas, durant quelque tems; c'est-à-dire, selon le langage du pays, *jusqu'à ce qu'ils soient séchés de leur sueur*; & soit préjugé, coutume ou raison, on regarde ce soin comme si essentiel, qu'on n'y manque jamais. Les aubergistes ont des gens tout près pour

cela ; & ce n'eſt qu'après que les chevaux ont eté ainſi promenés qu'on les met à l'ecurie, qu'on leur ôte la ſelle en eté, & qu'on lâche les ſangles en hiver. Peut-être ſeroit-il bon d'examiner cette pratique. On recommande beaucoup auſſi celle de leur faire gagner l'avoine dans la pouſſiere, quand ils ſe ſont un peu repoſés & ont mangé, avant de les abreuver & même après. Cela les délaſſe, dit-on, & les refait. 4°. Nous trouvons bien qu'il y a de grandes attentions à avoir ſur la nourriture & le boire d'un cheval qui voyage ou qui travaille ; mais ces attentions ſont ſi ſubordonnées à la ſaiſon, à l'etat du cheval & au lendemain, que nous n'oſons en rien dire.

Nous l'avons déjà dit, il faut le répéter : la population qui va toujours croiſſant, & réduit les Chinois à faire un champ de bled de toute terre où l'on peut en ſemer, eſt la vraie & unique cauſe de ce qu'on fait moins uſage ici des chevaux que dans nos Provinces. Ce n'eſt qu'à force d'induſtrie & d'économie que les Chinois peuvent venir à bout de nourrir ceux qu'ils ont. A examiner combien en ont les particuliers & le Peuple, le nombre n'en eſt pas comparable à celui qu'ils en ont dans nos Provinces, & eſt même très-inférieur, ſi l'on ne tient pas compte, ſoit de la diſproportion de la population, ſoit du peu de beſoin qu'on a de chevaux, ou de l'impoſſibilité de s'en ſervir dans pluſieurs Cantons des Provinces du midi, à cauſe de la multitude prodigieuſe des canaux. Par exemple, à Peking, les troupes à part, le Peuple & les particuliers ont moins de chevaux qu'à Paris, quoique la totalité de chevaux ſoit de beaucoup plus grande. On emploie ici les chevaux, comme chez nous, pour le labourage, le tirage, le portage, les machines, *&c.* ; mais il ſemble qu'on y prend plus à tâche de faciliter leur travail, de ménager leurs forces, & de tempérer leurs efforts. Le grand principe des Chinois ſur cette matiere,

c'eſt qu'on gagne par la conſervation & la durée du cheval ce qu'on paroît perdre.

Voici une bagatelle ſur la maniere d'employer les chevaux, qui peut mériter quelque attention, & ne doit pas être niée. Qu'on l'explique comme l'on voudra, nous la garantiſſons comme un fait conſtant. Quand il s'agit de traîner des marbres, des colonnes, des poutres & des fardeaux d'une grandeur & d'un poids extraordinaires, ſoit pour les edifices publics, ſoit pour l'Empereur, on met plutôt trop que trop peu de chevaux, parce qu'on eſt bien-aiſe de faire gagner le peuple. Mais quoiqu'ils ſoient quelquefois au nombre de quatre à cinq cens, les ſignaux ſont ſi bien donnés, & les conducteurs ſont ſi bien diſtribués, que tous s'ébranlent & agiſſent à la fois. Les repos à la vérité ſont fréquens, & l'on avance peu à chaque fois; mais ſi la choſe preſſe, on change les attelages, & l'on marche jour & nuit. Du reſte tous les chemins ont eté préparés d'avance avec ſoin, & les ponts bien etayés. Bien plus, on aime mieux faire çà & là des chemins à travers champs, & dédommager leurs propriétaires, que d'avoir des coudes & des détours à rencontrer. Comme cela n'eſt plus praticable dans les Villes, on a imaginé d'augmenter l'attelage, & de mettre à l'angle du coude un grand nombre de gens qui pouſſent les chevaux qui tirent, & font ſur eux comme l'effet de la poulie : enſorte que l'attelage continue à tirer, quoique faiſant l'equerre. Nous nous expliquons mal, mais nous ne ſavons pas dire la choſe autrement. Ceux qui pouſſent ainſi les chevaux & plient la direction de leur effort par celui qu'ils font contre eux en preſſant leurs flancs, expoſent leur vie; & il eſt arrivé quelquefois des accidens : auſſi les paie-t-on bien graſſement. Du reſte, on prend toutes les précautions poſſibles quand on eſt arrivé à ces détours, juſqu'à changer toutes les cordes & courroies de

l'attelage. La Police ecarte bien loin tous les ſpectateurs, & fait faire par-tout un grand ſilence, afin qu'on n'entende que le bruit des ſignaux, & que les conducteurs des chevaux, les hommes qui les pouſſent, agiſſent enſemble dans le même inſtant.

Nous n'avions pas envie d'abord de toucher cet article, qui pourra faire cabrer bien des idées; mais nous avons cédé à la penſée qu'il pourra auſſi aider à eclaircir quelques récits ſur les Anciens, qu'on ne traite de fabuleux, que parce qu'on ne les explique pas, pour vouloir trop s'en tenir à ce qu'on a ſous les yeux. Par exemple, combien de très-habiles gens, qui ſont ſi pleins des exercices de notre manége, qu'ils ne conçoivent rien à ce qu'on raconte de la maniere dont les Anciens s'exerçoient à faire ſur un cheval ou avec un cheval, tant de courſes, de mouvemens, de voltes, de ſauts, de pirouettes, &c.; faute de voir que ces exercices de force & d'adreſſe, n'avoient eté imaginés que pour maintenir les gens de guerre dans l'habitude, l'aiſance & la facilité de tenir à la fatigue du cheval, & de le gouverner à leur gré. Les Tartares ont encore cela. Leurs ſoldats revenus de la guerre, comme les autres, ſont exercés à tirer tant de fleches ou tant de coups de fuſil dans tant de pas, en courant à toute bride, à ſauter d'un cheval ſur l'autre, ou en croupe derriere un cavalier; à ramaſſer, malgré leur galop, ce qu'ils ont jetté à terre; à ſe tenir à leur gré penchés en avant, ou couchés en arriere, renverſés d'un côté, ou la face tournée vers la croupe du cheval, &c. Il y a même des revues & des prix pour ces exercices. Pour les Chinois, qui tiennent à l'Antiquité par tous les bouts, ils continuent à ne recevoir Bacheliers & Docteurs d'armes, que ceux qui ont fait preuve de la force & de l'adreſſe marquées dans les exercices du cheval. Force & adreſſe

adresse de bien peu d'usage à la guerre certainement, mais qui garantissent celles qui sont nécessaires, & sur-tout un corps robuste, plié à la fatigue & capable, au besoin, de certains efforts. Aussi les gradués de cette espece sont-ils des militaires à la façon de nos anciens Preux, que la pluie n'enrhume pas, & dont toute la bibliotheque est d'acier. On dit ici en conséquence, que les libertins, & pour l'ordinaire les fils des peres qui l'ont eté, n'ont pas à espérer d'obtenir ces grades d'armes. L'on a trouvé à la vérité des fortifians singuliers, & des corroboratifs qui tiennent du prodige pour ceux qui sont dans les fatigues de leurs exercices militaires. Mais à moins d'être dans une pleine santé, d'avoir un tempérament fort & robuste, & de se sentir de la vigueur & du ressort dans tous les membres, bien loin d'en tirer profit, on risque beaucoup à en faire usage.

A propos de fortifians & de corroboratifs, nous avons trouvé que les Anciens en avoient de singuliers pour leurs chevaux. Ils entroient dans l'approvisionnement d'une armée. Quand un Général commandoit quelque marche forcée à un corps de cavalerie, quand il l'obligeoit d'avancer malgré la pluie, la neige, le vent & le défaut de provisions, il faisoit donner à chaque cavalier ce qu'il falloit pour paître ou alimenter son cheval; & il paroît qu'il n'en souffroit pas. Nous avions pensé à indiquer ces fortifians & ces corroboratifs curieux; mais soit que le secret en soit perdu, soit que le Gouvernement le cache, nous n'avons pas pu bien trouver comment, ni de quoi ils étoient faits. En rapprochant différens textes de quelques Anciens, on en conclut assez vraisemblablement, qu'on composoit d'abord une espece de bouillie avec des os dissous, des moëlles, des nerfs, des viandes & des farines de *leao* & de bled, puisqu'on faisoit

sécher cette bouillie, enfin qu'on la réduisoit en une espece de poudre grainée, qu'on conservoit avec soin, & qu'on donnoit au cheval en assez petite quantité, après l'avoir délayée dans de l'eau. Cependant tout cela est trop vague, & nous ne croyons pas qu'on puisse s'en servir autrement, que pour faire des recherches, dans le cas où l'on jugeroit cet article assez intéressant pour mériter quelque attention. Celui des maladies des chevaux l'est trop pour ne pas nous y arrêter quelques momens, tout ennuyés que nous sommes d'être si longs.

Le premier Ministre de l'Empereur *Yong-lo* lui ayant proposé de créer des Médecins en titre, & d'eriger des pharmacies pour les chevaux du palais & de l'Empire. « Les *Tang* » qui eurent depuis quatre cens jusqu'à sept cens mille che» vaux, répondit ce grand Prince, ne songerent jamais à leur » assurer ni Médecins, ni pharmacies. Le fourrage & l'eau » font la vie du cheval; qu'il soit bien nourri, bien gouverné » & bien pansé, il n'aura pas de maladies. L'etablissement » que vous proposez seroit encore plus insultant qu'onéreux » pour mon peuple ».

La derniere partie de cette réponse sera sûrement approuvée en Occident, & on y conviendra volontiers, que c'eût eté insulter la nation, que de songer à procurer un pareil secours aux chevaux, avant de l'avoir assuré aux habitans de la campagne & aux pauvres des villes. Mais après même que *Yong-lo* eut etabli des pharmacies publiques pour le peuple, à l'exemple des anciens *Tcheou*, il ne fut jamais question du project de son Ministre. Cela ne doit pas surprendre dans un Empereur qui avoit fait la guerre en personne, & qui avoit vu par lui-même que les Tartares, si riches, si puissans & si heureux en chevaux, bien loin de les soigner par des remedes, se

piquoient de savoir leur faire soutenir le travail, la faim, le chaud & le froid sans leur nuire. On a prétendu que ce n'etoit que par ignorance, & que d'ailleurs les Tartares d'alors, comme ceux de nos jours, comptant pour peu de chose la perte de quelques chevaux, & en mangeant la viande quand ils sont foibles, comme nous les bœufs usés par la charrue, ne doivent guere songer à leur trouver des remedes. Peut-être seroit-il tout aussi-bien de dire que leurs chevaux accoutumés à une vie dure, ont une vigueur de tempérament qui les met au-dessus des infirmités, des langueurs & des maladies des chevaux d'ecurie. Dans le fond, pourquoi n'en seroit-il pas à cet egard des animaux comme des hommes, plus forts ou plus maladifs, sélon que la vie qu'ils menent est plus naturelle ou plus etudiée, plus laborieuse ou plus oisive, plus rude ou plus délicate? Quoi qu'il en soit, l'établissement proposé n'eut pas lieu; mais *Yong-lo* fit publier un grand recueil de secrets & de remèdes pour traiter les maladies des chevaux: recueil qui, contenant tout ce qu'on avoit trouvé dans les bibliotheques, pourroit plutôt être regardé comme un ouvrage de curiosité & d'erudition, que comme un livre de médecine vétérinaire. Aussi n'en mit-on que peu de choses dans les livres economiques & agraires destinés pour le peuple. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'il y est parlé de boutons de feu, de piquûres d'aiguille, & de saignées: qu'on en imagine telle raison qu'on voudra. Il est de fait, que l'usage de la saignée pour les chevaux est ancien, qu'il s'est maintenu, qu'il est toujours en vogue, & que la médecine n'en a jamais voulu pour les hommes.

La Dynastie régnante a fait publier des recueils de secrets & de remèdes pour les chevaux, dans le goût de celui dont nous venons de parler, & y a fait ajouter bien des choses

qui ne sont point tirées des livres Chinois, mais de son crû; c'est-à-dire, des pratiques, des observations, des expériences, &c. des Mantchoux, lorsqu'ils etoient encore dans le *Leao-tong*. Outre qu'un pareil sujet nous passe de beaucoup, ce seroit bien peine perdue que de s'y arrêter, vu que la maniere de loger, de nourrir, & de gouverner les chevaux dans cette extrémité de l'Asie, est bien différente de la nôtre, ne fût-ce néanmoins que pour apprêter à rire à certains Lecteurs, & donner à penser à d'autres, nous allons mettre ici quelques assertions, & quelques remarques telles que nous les avons trouvées.

Le cheval est un animal en qui la chaleur & le feu dominent. Aussi a-t-il le pied rond, se couche sur les pieds de derriere, & se leve sur ceux de devant, par opposition au bœuf qui est un animal froid & lourd. Dans presque toutes les maladies du cheval, ce sont la chaleur & le feu qui excedent, il ne s'agit que de les modérer. Le cheval n'a point de fiel; voilà pourquoi il est sujet à tant de maux d'yeux; voilà pourquoi aussi le levain de sa bile etant répandu dans tout son sang, il a un feu si vif, si aveugle, si soutenu & d'urine malade, lorsque etant emu on ne lui donne pas le tems de se rasseoir, & qu'on ne l'arrête pas tout-à-coup. Tout grain appesantit les pieds du cheval... Il galoppe volontiers contre le vent, mais il souffre à l'avoir par derriere... Le cheval craint extrêmement les cendres, sur-tout les cendres fraîches. Un Général Chinois mit en désordre la cavalerie des Tartares, en faisant jetter au vent quelques sacs de cendres.... si un cheval marche trop, ses nerfs perdent leur ressort & ses jambes se roidissent. S'il reste trop long-tems arrêté sur ses pieds, ses os fatiguent, & il lui vient des ulceres. S'il sue avec excès, ou sans se ressuyer, sa peau s'altere, & tout son corps se roidit. S'il mange ou boit à plein ventre, quand il

ſue encore de fatigue, ſa reſpiration s'embarraſſe, ſa marche devient peſante, il maigrit, & ne va pas au-delà d'un printems. Si on lui fait faire des marches, des courſes forcées, toute la maſſe de ſon ſang s'altère, & il n'y a plus de guériſon à eſpérer.... Il faut obſerver, quand on eſt en voyage, comment ſon cheval gagne l'avoine. S'il ſe roule dans la pouſſiere & ne ſe releve pas, il a les os fatigués; s'il ſe leve & ne ſecoue pas la pouſſiere, c'eſt la peau; s'il ſe ſecoue & ne rénifle pas, c'eſt la poitrine; s'il rénifle & n'urine pas après, c'eſt ſon ſang qui eſt altéré.... Les grandes maladies du cheval attaquent le cœur, le foie, l'eſtomac, les poumons & les reins. Si le cœur eſt attaqué, la langue devient couleur de cinabre; ſi c'eſt l'eſtomac, ſes levres changent de couleur, & font une eſpece de rire; ſi c'eſt le foie, ſes yeux ſont troubles ou jauniſſent; ſi c'eſt le poumon, ſon nez dégoutte & ſe remplit de morve; ſi ce ſont les reins qui ſouffrent, il a ou une rétention d'urine, ou une deſurie; quelquefois la couleur de ſon urine s'altère. Sur cent maladies du cheval, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui viennent de ce qu'on l'a trop pouſſé, trop fatigué, ou de ce que l'on a négligé de le ſoigner, & de le panſer après ſon travail.

S'il n'etoit queſtion que d'amuſer la curioſité, de donner des etonnemens à la ſcience, de mettre en feu la prévention, & de monter le préjugé au tragique, il nous ſeroit fort aiſé de copier bien d'autres détails, & de les aller prendre dans des théories encore plus éloignées de nos idées. Mais ecrivant pour le bien public, nous couperons court, & dirons les choſes avec toute vérité. La médecine vétérinaire des Chinois, n'eſt quaſi que pour les bibliotheques. A s'en tenir aux faits, à la pratique, à la conduite commune & ordinaire, ſi l'on en excepte quelques ménagemens, ſoins & remèdes fort ſimples, toute la médecine pour les chevaux ſe borne à ne pas les

prématurer, à proportionner leur travail à leurs forces, à les bien soigner & nourrir quand ils sont fatigués, à avoir égard aux changemens de tems & de saison, à ne pas mépriser leurs petites incommodités & à les soulager, à compter leurs années, enfin à epargner leur vieillesse. Du reste, cela doit peu surprendre dans une nation qui, quoique la plus riche de l'univers en livres de médecine, compte fort peu sur cette science, & ne la regarde presque que comme une ressource bien imaginée pour distraire les malades de leurs inquiétudes, les environner de soins qui consolent leur sensibilité, & bercer leurs craintes d'espérances & d'avenirs diversifiés sans fin. A raisonner plus bourgeoisement, l'extrême population de la Chine réduit tellement tout le monde au nécessaire, qu'il n'est pas dans l'ordre des choses que des particuliers qui se chicannent des dépenses de bien-être ou même de besoin, se résolvent à en faire de précaution & de régime pour des chevaux. Mais de quelque maniere qu'on l'envisage, & à quelque raison qu'on s'arrête, il est de fait que la médecine vétérinaire est peu fêtée, & que si l'on perd à ne pas faire usage de ses services, on y perd si peu que cela n'est pas sensible.

Il ne nous convient pas de prononcer sur les pensées du Gouvernement en cette matiere : tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il paroît s'en reposer sur celles des particuliers. Le dernier résultat de tous les systêmes a eté pour les chevaux de guerre, de charger chaque cavalier de son cheval, & pour les postes, chaque Maître ou Mandarin de poste du nombre de chevaux qu'on lui confie. Le Gouvernement leur donne tant par mois pour les nourrir ; il les leur change après un certain nombre d'années : tout le reste est sur leur compte. Les ecuries du palais & de l'Empereur sont gouvernées sur le même plan. Ainsi à s'en tenir au train & au cours ordinaire des choses, le Gouver-

nement n'a pas besoin de la médecine vétérinaire, & sauf l'attention, comme il a eté dit, d'en faire imprimer en grand toute la science, & d'en insérer quelques pratiques dans les livres d'economie, à l'usage du peuple, il abandonne au grand public les hauts & les bas de ses destinées.

Quant aux cas extraordinaires, comme ceux des grandes pluies qui gâtent les fourrages & font manquer les *leao*; des mauvais tems pour les armées qui sont en campagne; des maladies epidémiques qui surviennent tout-à-coup, gagnent de proche en proche, & font des ravages affreux: le Gouvernement est trop eclairé, trop juste & trop attentif, pour ne pas proportionner ses soins & ses secours aux besoins du moment. Nous trouvons qu'il s'est toujours fait une grande affaire des maladies des chevaux déclarées epidémiques, ou qui sembloient devoir le devenir. Il n'epargne alors aucuns soins pour en arrêter le progrès, & en empêcher la communication. Il emploie avec magnificence l'appât de l'argent, des récompenses & des honneurs pour en procurer le remède. Mais si les annales font foi qu'il y a réussi quelquefois, elles attestent aussi que tous ses empressemens ont échoué très-souvent d'un bout de l'Empire à l'autre contre ce redoutable fléau « qui n'a cessé, » dit *Yu-tchin-te*, dans ses remarques historiques, que lorsqu'il a eu fait tous ses ravages, & causé toutes les pertes pour » lesquelles il avoit eté envoyé ». Cet habile Lettré ne pouvoit guere parler autrement, ni méconnoître une providence de colere, de châtiment & de vengeance, dans les circonstances où les *Song* furent frappés coup sur coup *de ce redoutable fléau*, & mis par-là hors d'état de résister aux Mongoults qui ne pouvoient pas compter leurs chevaux. Au surplus *Yu-tchin-te* ne fait que suivre en cela la doctrine des Anciens, & parler comme eux.

Sous la Dynaſtie des anciens *Tcheou*, ainſi que nous l'avons obſervé ailleurs, il y avoit différens ſacrifices pour demander la conſervation des chevaux & en rendre graces, comme pour demander d'heureuſes moiſſons & en remercier. Le célebre auteur du *Ta-hio-yen-y-pou*, n'a pas manqué de citer cette pratique de religion d'après le *Tcheou-li*; puis il ajoute, livre 123, page 15 « : les *Tcheou* raiſonnoient ſur la vie des » chevaux, comme ſur celle des hommes; en ce ſens, que » c'eſt de l'eſprit (*Chin.*) qu'il en faut attendre la conſerva- » tion.... la défenſe de l'Etat eſt un des premiers ſoins du » Gouvernement, & cette défenſe dépend beaucoup de » l'abondance des chevaux. Or, en reconnoiſſant que ce ſont » des animaux domeſtiques, que l'induſtrie de l'homme doit » propager & conſerver, il faut avouer auſſi que tous les » efforts n'y ſauroient réuſſir, ſi l'eſprit ne [illegible]. » Les *Tcheou* en conſéquence avoient etabli plu[illegible] » afin de l'obtenir, de lui en faire hommage [illegible] » religion du peuple, & afin encore que l'eſprit ne punît pas » la nation par le fléau des maladies epidémiques. Dans l'An- » tiquité, l'Empereur & les Princes croyoient que tout dépendoit » du *Tien* (Ciel), non-ſeulement pour gouverner les hommes, » mais même pour les animaux les plus vils, & que ſans ſon » aſſiſtance tout effort etoit vain. Leur politique appuyoit tout » ſur ce grand principe; les ſiecles ſuivans n'ont pas pu s'elever » juſques-là, &c. &c... ».... Nous n'avons pas le courage de copier ce qui ſuit.

Les Tartares Mantchoux qui regnent aujourd'hui en Chine, n'ayant au monde que leurs chevaux avant d'y venir, honoroient ſinguliérement l'Eſprit, ou plutôt le Dieu des chevaux, qu'ils repréſentent encore ſous la forme d'un cheval, & qu'ils honorent plus que jamais; car toutes les lumieres que leur a

valu

valu leur entrée à la Chine, n'ont rien changé à ce culte ridicule consigné dans leur Rituel ; & à la moindre menace de maladie epidémique, les offrandes, les sacrifices, les prieres pour les chevaux sont leur ressource.

Les Tartares de nos jours, à l'imitation des plus anciens, (car leurs mœurs n'ont point changé), vivent au milieu de leurs chevaux, & en tirent des bénéfices & des secours auxquels les autres Nations ne pensent pas. La pêche, la chasse, ce qui croît de soi-même dans leurs immenses déserts, ne les aident à vivre que peu de mois. Leurs chevaux & quelques troupeaux doivent fournir à leurs besoins le reste de l'année, & ils le font. Le lait de leurs jumens leur est d'une aussi grande ressource que celui de vache & de brebis dans nos campagnes. Ils le boivent, ils le mettent en bouillie, ils en tirent du beurre, ils en font du caillé & des fromages ; puis le petit-lait qui en reste, devient entre leurs mains une espece de bière, ou même une eau-de-vie très-forte. Cette bière, du reste, paroît une invention fort ancienne. Les livres de la Dynastie des *han* font foi qu'elle fut introduite dans quelques Provinces de la Chine, plus de cent cinquante ans avant J. C ; & elle y eut beaucoup de vogue quelque tems. Quant à cette eau-de-vie, nous sommes témoins que, soit préjugé national, soit vrai goût, les Tartares même de la Cour n'ont pas pu être entamés sur cet article par toutes les délicatesses de la Chine, & continuent à la priser beaucoup. En boire, est un régal pour eux ; & en offrir aux étrangers, est une marque d'amitié.

La chair de cheval est la grande viande de boucherie des Tartares. Mais ils s'entendent excellemment à choisir dans un troupeau ceux qui sont bons à manger. Ils ne leur faut qu'un instant, & ils ne se méprennent jamais. Leur choix ne se borne pas à distinguer les meilleurs ; ils en rejettent aussi plusieurs

comme mauvais & mal-sains. Soit que les chevaux soient meilleurs à tuer à la fin de l'automne; soit qu'il faille s'ôter l'embarras de les nourrir au milieu des neiges ou des campagnes arides, il y a des quartiers où les Tartares en font alors une terrible boucherie. Le froid les leur conserve, ou bien ils en font bouillonner & sécher la chair qu'ils réduisent après en une espece de farine qui se gâte très-difficilement. Nous indiquons exprès cette farine, parce qu'elle est le grand approvisionnement des armées qui doivent tenter au loin une expédition, & la faire réussir par des marches forcées & des surprises. Chaque cavalier peut porter ainsi ses provisions pour plus d'un mois; car cette farine de viande, délayée dans de l'eau bouillante, en assez petite quantité, est très-substantielle, dit-on, & fort nourrissante.

Avant de parler des Chinois, qui voient tout cela comme le virent leurs ancêtres, il faut avoir la bonne-foi de fa[illegible] que les chevaux des pays d'au-delà de la grande muraill[illegible] nourris dans de vrais pâturages, & les Tartares les laiss[illegible] dans la maniere de vivre que leur inspire la nature, il ne ser[illegible] surprenant que leur chair & tout ce qui vient d'eux fût meilleur que dans les chevaux de la Chine, qui vivent dans des climats si différens & sont si différemment gouvernés, lorsqu'ils en sortent. Les Livres Chinois, anciens & nouveaux, n'ont qu'une même doctrine, & enseignent que la chair de cheval est mal-saine pour l'ordinaire, ne doit être employée que dans un grand besoin, demande à être lavée bien des fois avant d'être préparée, & doit être jettée d'abord dans l'eau bouillante, & enfin être très-cuite, pour ne pas nuire. Puis ils ajoutent que tout ce qui est couvert par la selle dans les chevaux qui ont servi, ne doit pas être mangé; & que la bigarrure du poil n'indique pas moins une mauvaise chair que les plaies & les ulceres. Cette doctrine, au reste, a beau être réimprimée de nouveau, elle reste dans les Livres

depuis que les accroissemens prodigieux de la population ont réduit la Police à fermer les yeux sur une infinité de choses, & à laisser manquer tout ce qui est viande. Ceux qui parlent tant de population en Europe, ont encore bien des réflexions à faire, avant d'avoir compris comment & jusqu'où elle devient le plus terrible des fléaux. Comment ceux qui se piquent de science & d'érudition ne se souviennent-ils plus que tandis qu'il falloit faire parler les Loix contre le célibat philosophique, tandis qu'une grande nation s'éteignoit dans un pays de délices, les peuples du Nord croissoient, se multiplioient à étonner dans leurs déserts, & préparoient ces inondations qui firent ecrouler l'Empire Romain dans le tems marqué par la Providence? Comment n'observent-ils pas de quelle façon périssent, s'éteignent & sèchent jusqu'à la racine tant de familles à qui la génération précédente promettoit une si belle postérité; tandis que d'autres s'etendent, se propagent, & deviennent de jour en jour plus nombreuses avec une rapidité à laquelle rien n'avoit préparé, & que rien n'explique? Les Lettrés Chinois ont bien remarqué tout cela, & conviennent qu'on n'y sauroit méconnoître la providence du *Chang-ti?* Mais revenons à ce que les Chinois ont ecrit sur la viande du cheval.

Selon eux, le foie de cheval, sur-tout celui de selle & de bât, est un aliment funeste; le sang & la sueur de tous les chevaux sans exception, ont un venin dangereux qui irrite les plaies & les fait tomber en gangrene, si l'on ne se hâte d'y porter remede. Ces remarques, ainsi que celles qui suivent, sont de purs narrés de ce que nous trouvons dans les livres; aussi n'osons-nous pas demander qu'on y fasse attention. La Médecine fait usage de la chair, du cœur, du foie, des poumons, des reins, de la cervelle, des dents, des os, du sabot, du poil, du crin, du sang & de l'urine du cheval, de la matrice

& du lait de la jument, & des enveloppes de ſon poulain ; mais il y a des précautions à prendre & un choix à faire. Toute diſcuſſion ceſſant, il ne faut ſe ſervir que de chevaux blancs pour les remedes, & les tuer bien portans. Ainſi on ne peut pas ſe faire des remedes avec des chevaux fatigués ou qui ont des ulcères, ou qui ſont de différentes couleurs, &c.

Le bouillon de viande de cheval diminue l'ardeur du ſang dans les pleuréſies & les fievres malignes. On en lave utilement les ulcères de la tête. Bien préparé & bien cuit, il peut rendre les forces aux malades affoiblis & dégoûtés ; mais il vaut mieux ſe ſervir des nerfs pour ce dernier uſage. C'eſt dans les reins du cheval qu'on trouve une eſpece de bézoard qui a plus de vertu que celui du fiel de bœuf. On peut en faire uſage avec plus de confiance ; mais on ne doit s'en ſervir qu'avec précaution, comme les Anciens. Les dents brûlées, réduites en cendres, puis miſes en boue avec la ſalive de l'enfant, & ainſi répandues ſur ſes gencives, en appaiſent la douleur, & aident les dents à percer. Les os réduits auſſi en cendres & délayés avec de fort vinaigre, ſont très-bons pour les ulcères de la tête & du reſte du corps des enfans. Le ſabot eſt très-efficace contre les maladies du ſexe ; & réduit en cendres, il eſt un excellent préſervatif contre la peſte. L'urine, priſe toute chaude, arrête les convulſions d'eſtomac, & tue les vers. On la recommande dans les maux de reins, les crachemens de ſang, les hémorragies de nez ; & avec les cendres de la fiente, dans les dyſenteries & lienteries déſeſpérées. Le lait de la cavalle blanche, de bon âge, & bien nourrie, eſt, dit-on, un remede eprouvé & sûr pour guérir la phthiſie, la pulmonie, les ardeurs violentes d'un ſang échauffé, & toutes les incommodités qui en proviennent. La matrice de la cavalle, blanche encore, tuée bien portante, au printems, après qu'elle a eté au verd quel-

ques semaines, & divisée, avec un couteau de cuivre, en plusieurs morceaux, après qu'elle a eté séchée pendant cent jours, cuite ensuite pendant un demi-jour, à la vapeur du sang frais d'agneau, puis nettoyée avec une forte brosse de son gros epiderme, séchée & conservée en poudre avec le sang d'agneau, est vantée comme un spécifique singulier pour ranimer un pleurétique, fortifier un homme epuisé, rappeller l'embonpoint, & sur-tout assurer la fécondité des femmes. Quant aux enveloppes du poulain, il paroît qu'on leur attribue une vertu bien présente pour adoucir les ecrouelles & les guérir dans leur commencement, ainsi que pour les maladies du sexe, après qu'on les a réduites en consistance de colle forte, qu'on fait prendre délayée dans du vin avec un peu de musc.

Le *Chi-king* est plein de beaux vers sur le cheval. Il y a même des Odes entieres à sa louange. Ce grand exemple a eté imité sans cesse depuis plus de deux mille ans. Les Recueils de vers des plus petites Dynasties, contiennent, je crois, plus de pièces de vers sur cet utile & beau quadrupede, que tous les nôtres. Mais cela doit peu surprendre, parce que la Louange & la Satyre, l'Histoire naturelle & la Philosophie, la Morale & le Patriotisme en font le fonds. Nous avions eu la pensée d'en donner quelque idée par des traductions. Mais l'epuisement de nos forces & de notre santé, nous force à renvoyer ce travail à un tems plus heureux, si nous vivons assez pour le voir.

NOTICE

Sur la Pivoine, par feu M. Cibot, *Miſſionnaire.*

Dès qu'il s'agit d'Hiſtoire naturelle, la ſcience, les ſyſtêmes, les raiſonnemens même doivent ſe taire devant les faits. Ce que nous allons dire de la Pivoine de Chine a beau avoir eté inconnu à nos Botaniſtes anciens & modernes, contredire les principes d'après leſquels on a voulu claſſer les plantes, & montrer le faux de bien des théories, il n'y a pas moyen de le rejetter. Un monde d'objections & de difficultés, ne ſeroit pas même un atôme vis-à-vis de nos récits, qui ne font qu'expoſer ce que nous avons ſous les yeux, & ce que toute la Chine voit annuellement depuis tant de ſiecles. Les préventions & le préjugé ſont trop aveugles pour que nous oſions nous prévaloir que la droiture de nos intentions; mais nous les renvoyons ſans réplique à l'Hiſtoire des anémones, des renoncules & des oreilles d'ours. Pour peu qu'on y faſſe attention, & qu'on compare ce que ſont devenues ces belles fleurs à ce qu'elles etoient il n'y a pas un ſiecle, on conviendra ſans peine qu'il en peut être ainſi de la Pivoine.

Les anciens Botaniſtes de Chine ont connu la Pivoine, & en ont parlé à-peu-près comme les nôtres; mais à rapprocher & à comparer toutes les deſcriptions qu'ils en font, il ne paroît pas qu'ils aient eu idée de celle qu'on cultive dans les parterres & dans les jardins, ou du moins qu'ils lui aient attribué aucune vertu. Quelques Fleuriſtes ont avancé & prouvé que c'eſt la culture qui a changé la conſtitution de cette fleur, qui l'a comme métamorphoſée, & l'a conduite par degrés à charmer les yeux par l'eclat de ſa beauté, & l'odorat par la douceur de ſon parfum. Eſt-ce au haſard ou à l'induſtrie

qu'a eté dû ce petit miracle? A quelle epoque peut-on le fixer? Quelle Province en a eté gratifiée la premiere? Nous n'avons pas eu le courage d'ouvrir les Livres qui l'ont examiné, & nous n'en dirons rien. Il ſuffira d'indiquer en général, que les Poëtes ont célébré la Pivoine il y a plus de mille ans, & qu'elle etoit dès-lors une des plus belles fleurs des jardins des Empereurs.

Les Fleuriſtes Chinois ont diviſé la Pivoine en ſimple, double & ſemi-double, trois genres qui comprennent toutes les eſpeces. Mais comme les curieux laiſſent la premiere à la Médecine & ne cultivent que les deux autres, ils ont différentes façons de les claſſer. La plupart, n'ayant egard qu'à la couleur, les diviſent en cinq ordres, les blanches, les jaunes, les incarnates, les couleurs de roſe & les violettes; puis ils les ſubdiviſent tellement ſelon leurs teintes, nuances & dégradations, que les liſtes générales en font monter les eſpeces à plus de quatre-vingts. Nous avons ſous les yeux une de ces liſtes, remplie de détails charmans, non-ſeulement ſur les variétés, diverſités & ſingularités admirables des couleurs de chaque ordre ou claſſe, mais encore ſur les jeux de la nature dans les tiges plus ou moins branchées, plus ou moins hautes, & plus ou moins empourprées; dans les fanes très-diverſement compoſées de plus petites, & teintes d'un verd tendre, foncé, brun, luiſant en deſſus, & couvert d'un duvet gris, ou blanchâtre en deſſous; & dans les feuilles & les pétales des fleurs découpées, frangées ou arrondies, alongées, elargies ou rapetiſſées, ſans étamines, entremêlées d'etamines, couronnant des bouquets d'etamines d'une infinité de manieres. Par malheur, tout cela eſt ecrit dans un ſtyle à part; & les belles Pivoines ne pouvant pas croître ici, ni nous par conſéquent les voir, nous n'oſerions en tenter la traduction. Ainſi nous nous bornerons à dire en général, que les

variétés des Pivoines doubles & sémi-doubles, vont de pair avec celles de nos renoncules, & qu'elles sont dues à une culture etudiée. Si c'est à cette culture que ces fleurs en Chine doivent cette odeur & ce parfum exquis dont elles embaument les jardins, ainsi que le pensent ici tant de Fleuristes, les nôtres auroient bien des essais & des recherches à faire ; car enfin, pourquoi la culture ne pourroit-elle pas en Occident ce qu'elle peut ici ? Pourquoi ne produiroit-elle pas sur une fleur ce qu'elle produit sur l'autre ? Nous insistons là-dessus, parce que tous les Anciens qui ont parlé des Pivoines, s'accordent tous à dire qu'elles ont une odeur forte & désagréable. Les simples, qui croissent au bas des montagnes & dans les vallons de quelques Provinces, confirment leur témoignage ; & il est bien prouvé que les premieres qu'on dise avoir embaumé l'air, etoient venues dans les [illegible]dins Impériaux de *Lo-yang*. Il faut pourtant en avert[illegible] le climat & la température de l'air contribuent peut-être [illegible] plus à la bonne odeur des *Pivoines* que tous les soins de la culture ; car enfin, l'odeur de celles qui croissent ici dans les jardins de l'Empereur, n'est que douce & agréable, au lieu que l'odeur de celles des environs de *Yang-tcheou* est exquise, & supérieure aux plus précieux parfums.

Yang-tcheou, qui est un pays de délices & le jardin de la Chine, est aussi la vraie patrie de la Pivoine. Soit qu'il faille l'attribuer à la fertilité de la terre, à la douceur du climat, ou aux canaux sans nombre dont les champs de ce District sont entrecoupés, & qui entretiennent toujours dans l'air une agréable fraîcheur, la Pivoine y réussit supérieurement, & sans presque aucun soin : aussi la trouve-t-on dans tous les jardins ; & quand le printems est venu, elle fait un spectacle de délices dans tous les environs de cette grande Ville. Qui sait si la Pr[illegible]ence ne plairoit pas autant à cette belle fleur ? Si on veut fai[illegible] les

en [illegible]

essais, voici la maniere de la cultiver. Les Fleuristes chinois sont trop petits & trop minutieux dans leurs détails pour que nous puissions les copier ; mais nous n'omettrons rien d'essentiel.

Avant tout, revenons au fait que nous avons avancé ; savoir, que c'est la culture qui a procuré des pivoines doubles & semi-doubles. On en croira ce qu'on voudra au-delà des Mers. Mais comme l'on ne sauroit envoyer d'ici de racines de pivoines, comme tout ce qui vient de graine est simple, il faut qu'on se résolve à tenter les soins de la culture pour en avoir de doubles, ou qu'on y renonce. Quant aux soins de la culture, nous ne nous faisons point leur caution, ni nous ne promettons aucunement qu'ils réussiront ; mais nous alléguerons un fait de cet eté, qui paroît dire quelque chose. Les roses-tremieres viennent ici à merveille, & sont très-belles. Notre jardinier, choqué de ce qu'un pied ne donnoit que des fleurs simples, coupa ses nombreuses tiges & ne lui en laissa qu'une seule ; or, il arriva que cette tige echappée au malheur des autres, donna après des fleurs semi-doubles que nous avons vues. Nous citons ce fait, parce que les Fleuristes chinois prétendent qu'on est parvenu à avoir des pivoines doubles & semi-doubles, en plantant des simples à une bonne exposition, dans une terre bien préparée, & sur-tout en ne leur laissant qu'une tige, à laquelle on ôtoit tous les boutons latéraux, pour que celui du milieu regorgeât de suc. Il est dit même que quelques Fleuristes enfermoient leurs pivoines dans des especes de tentes pour les mieux garantir de la poussiere, des mauvais vents, des longues pluies, & leur dispenser à leur gré, les rayons & la chaleur du soleil ; car ces tentes faites de nattes etoient tellement rangées & disposées, qu'elles s'ouvroient de tous côtés.

Toutes les pivoines qu'on cultive aujourd'hui viennent de

racines ; c'eſt-à-dire, que c'eſt par la diviſion des racines des vieux pieds qu'on s'en donne d'autres : ſur quoi il faut remarquer, en paſſant, que toutes ces racines dégénerent ſous quelques années à *Pé-king*, & qu'il en faut faire venir de nouvelles de *Yang-tcheou* ; au lieu qu'à *Yang-tcheou*, ces racines, non-ſeulement ſe conſervent, mais encore s'améliorent, & donnent, comme nos marcottes d'œillets, ces nouveautés & ces raretés qui deviennent de ſi grandes nouvelles pour le peuple frivole & oiſeux des amateurs.

Si l'on parvient par les ſoins & par les induſtries de la culture, à avoir des pivoines doubles & odorantes, ce ne ſera que par les cayeux de leurs racines qu'il faudra ſonger à les multiplier, puis à les conduire à avoir toute leur grandeur & toute leur beauté, & enfin, à déployer ces variétés de formes & de couleurs qui font le plaiſir des yeux. Pourquoi héſitons-nous à donner une eſpérance qui peut devenir un encouragement ? Si l'on y réuſſit, la France ſurpaſſera bientôt la Chine ; car, ſoit préjugé, faux goût, ou même ſuperſtition, on n'aime pas ici les fleurs panachées & de différentes couleurs : on veut qu'elles ſoient d'une ſeule teinte & d'une ſeule couleur, du moins quand elles ſont entiérement epanouies, & qu'elles ont toute leur grandeur. Or, la pivoine ſe panache, la pivoine réunit différentes couleurs très-tranchantes, la pivoine ſe mouchete, *&c.* & nos Fleuriſtes, à qui ces jeux de la nature plaiſent, feront accueil à tout ce qui ſera de bon goût, & ſe procureront par-là bien des eſpeces de pivoines qu'on n'a jamais eues à la Chine.

Quelle eſt la meilleure maniere de planter & de cultiver les cayeux de pivoine ? Avant de répondre à cette queſtion, nous devons avertir de deux choſes ; la premiere, que quoiqu'on puiſſe

faire quelque usage de ce qui a eté ecrit d'ici, il y a quelques années, sur la culture du *Mou-tan* (1) de Chine, ou pivoine arbrisseau, il faut bien se garder de croire qu'on ne risque rien à s'y tenir & à le suivre. La pivoine plante & la pivoine arbrisseau sont trop différentes pour qu'une même culture leur convienne. Il y a long-tems que les Fleuristes Chinois en ont fait la remarque. Ceux d'entre eux, & c'est la seconde chose, qui ont traité le plus en détail comment il faut cultiver & soigner la pivoine, ayant ecrit pour les environs de *Yang-tcheou*, dont le climat est si beau & si doux, leurs préceptes ne sauroient convenir à notre France, qu'autant qu'on les modifie pour les approprier à l'endroit où l'on voudra en faire usage.

Tout terrein est bon, toute exposition est convenable, quand on ne plante des Pivoines que pour avoir des fleurs qui parent un jardin. On en voit à *Yuen-ming-yuen*, qui est le Versailles de Chine, & sur les bords des chemins, & parmi les rochers, jusques dans les endroits les plus abandonnés. Mais si on veut se procurer des pivoines qui aient toute leur grandeur, tout leur eclat, toute leur beauté, & qui embaument l'air de leur parfum, il faut leur choisir une terre fraîche & humide au bas d'une petite colline, ou du moins assez enfoncée pour qu'elles y soient à l'abri des grands vents. Bien des Fleuristes suppléent à tout cela, en dressant de grandes planches qu'ils fouillent de deux pieds de profondeur dans l'endroit de leur plus grande pente, afin que les eaux des longues pluies aient une issue; puis avec la terre de la fouille, ils elevent de petites bordures hautes de sept à huit pouces, larges d'un pied, & différemment combinées, pour y encadrer leurs pivoines de deux en

---

(1) *Voyez* Tome III, pag. 461 & *suiv.*

deux, de quatre en quatre, de six en six, ou même en plus grand nombre. Les nôtres sont bons pour discuter à fond laquelle de ces manieres est préférable; & encore meilleurs pour trouver toutes les petites précautions, attentions & inventions qui perfectionnent ces planches & leurs bordures, ensorte que la terre en soit toujours humide & jamais détrempée, même après les plus gros orages. Aussi nous bornons-nous à les avertir que l'exposition au soleil levant est la plus favorable à la pivoine, qui n'a pas la force de soutenir les ardeurs du plein midi, au moins dans les pays chauds, & y pâtit toujours.

C'est en automne qu'il faut arracher de terre sa maîtresse-racine, pour en séparer les petites griffes ou cayeux. On peut le faire aussi dans les beaux jours du printems; mais on [illegible] n'est pas si sûr de réussir, on s'expose à n'avoir jamais de belles fleurs, ou même à n'en voir jamais eclorre aucune. Ce dernier point n'est pas assez dans la nature, pour oser le garantir; cependant on le regarde ici comme certain, & l'on en a fait un proverbe. Il ne tiendra qu'à nos Fleuristes de le vérifier, & puis, s'il est vrai, de voir comment il peut s'expliquer. La racine etant arrachée, on la met au grand air, mais à l'ombre, afin d'endurcir un peu la peau, & de rendre les griffes plus flexibles & plus faciles à séparer. Il y en a même qui laissent sécher la terre autour de leur racine, & qui attendent qu'elle soit maigrie & fanée pour l'arracher. Quant à la maniere de séparer les enfans de leur mere, & de se donner des cayeux d'une bonne espérance, nous ne dirons point s'il vaut mieux employer le tranchant d'un couteau, que de les tordre ou les arracher par une secousse subite, qui les divise à l'endroit qu'a marqué la nature. Nous croirions empiéter sur les pénétrations, sagesses & rares lumieres de nos fleuristes, si nous osions prononcer. Qu'ils

mettent la chose en délibération, méditent profondém... toutes les raisons pour ou contre chaque maniere, & ne se décident qu'après y avoir bien pensé. Quelque parti qu'ils prennent, cette grande opération demande toute leur industrie & toute leur habileté; ils ne sauroient y apporter trop de soins. Le vulgaire ne comprend pas tout cela, mais c'est tant pis pour lui. La raison humaine cependant fait tant de progrès de nos jours, qu'il faut espérer que les colons même eleveront leurs pensées jusqu'aux plus sublimes raffinemens des parterres, & en porteront la pratique dans leurs champs de bled & dans leurs prairies; & alors quels beaux foins & quelles belles moissons n'aura-t-on pas dans toutes nos Provinces! Ce sera bien autre chose qu'ici, où l'agriculture est restée un art de travail & de soins fort simples, au milieu de tous les miracles & prodiges des Fleuristes.

La stupidité idolâtrique débite ici bien de la doctrine sur le tems de la lune où il faut planter les cayeux de pivoine, & plus encore sur les jours de bonheur, qu'il est essentiel de choisir; car ce n'est pas une petite affaire de les concilier. Il faut choisir un tems doux & serein pour planter ses cayeux de pivoine, & leur donner une terre neuve, bien meuble, assez humide pour pouvoir se passer quelques jours d'arrosement, & engraissée avec un mêlange de feuilles de pivoine réduites en terreau, & de fumier de cochon : la remarque en a eté faite ailleurs. Toute plante, tout arbre, toute racine doivent être transplantés, selon leur premiere position, par rapport aux quatre points cardinaux; ensorte que le côté tourné au Midi, par exemple, y soit tourné encore. Les Chinois le prétendent essentiel pour les cayeux de pivoine; nous en avertissons d'après eux. Ainsi il faudra déchausser sa maîtresse racine avant de l'arracher, & faire quelque marque sur chacun des cayeux pour s'orienter & ne pas se méprendre en les plantant.

On soutient ici que si on les plaçoit en terre, différemment de la façon dont ils y etoient d'abord, cela dérangeroit le cours de la sève, & pourroit les faire mourir : il ne sera pas inutile d'en avertir. Il y en a qui se contentent de découvrir quelques jours la mere racine pour en séparer les cayeux. C'est en particulier la pratique de ceux qui veulent les envoyer au loin. La mere racine découverte à moitié, ils cernent le second jour ses griffes qu'ils voient d'une bonne espérance, les enlevent avec la terre qui les environne, & les mettent dans un bout de bambou, de façon qu'elles y soient bien fermées dans la terre au milieu de laquelle elles sont. Les Chinois soutiennent qu'on peut les porter après, d'un bout de l'Empire à l'autre.

Soit qu'on ait planté ses cayeux à six pouces ou à un pied de profondeur, il faut se résoudre à bien des soins, des arrosemens & des sollicitudes, si l'on veut les faire réussir. Il n'en est pas d'une fleur de goût & de parade, comme d'une plante [illegible]. La derniere ne demande qu'une culture commune & facile, au lieu que celle de la première doit être bien méditée & bien etudiée, bien suivie & bien combinée. Les seuls arrosemens exigent une attention continuelle. Un cayeu nouvellement planté se pourrit, si la terre est trop mouillée ; il souffre & périt si elle n'est pas assez humectée. On a beau connoître le local, savoir la portée de la terre, & avoir bien suivi la température de l'air pendant les jours & les nuits ; il n'y a que le regard pénétrant de l'expérience & du génie, qui puisse prononcer sur les arrosemens qu'il faut faire ou différer. Encore même arrive-t-il que le plus habile fleuriste se trompe, & tarit les sources de la vie dans ses pivoines par ses empressemens même pour les aider à croître. Que de recherches & de tentatives ont eté faites pour prévenir ce malheur, & avoir enfin quelque signe auquel on pût reconnoître l'etat de la terre à une certaine pro-

fondeur! mais rien n'a réussi. On n'est pas plus avancé à cet egard de nos jours, qu'il y a mille ans; & *certes* (comme dit *Lieou-hiang*) *plus de grands hommes, & de beaux esprits s'en sont occupés, plus l'orgueil humain doit être humilié, que si peu de choses confondent ses prétentions, & lui fassent toucher au doigt la foiblesse, l'impuissance & le néant de notre tant vantée raison.* Ce mot nous donnera occasion de remarquer, pour l'edification de l'Europe, que si la Chine a eu des fleuristes qui ont fait entrer dans leurs mémoires sur la culture de la pivoine & de plusieurs autres fleurs, des détails, des raffinemens & des subtilités qui etonnent par leur futilité; la plupart etoient des gens de Lettres, qui, enfermés d'un soleil à l'autre dans un cabinet avec leurs livres, n'avoient que leurs fleurs pour se délasser de leurs travaux littéraires. Leur solitude & leur application avoient besoin des distractions d'un parterre; & ces distractions se changeoient pour eux en observations, en expériences, en remarques & en principes de très-peu d'importance, ou même puériles dans leur objet, mais qui, appliqués à des cultures utiles, ont eclairé les pratiques du laboureur, préparé ses découvertes, & fixé ses pensées.

Un critique du regne passé a dit à tout l'Empire, à la tête d'un long Mémoire sur l'agriculture; « soit préjugé ou inat-
» tention, je n'ai eu d'abord que du dédain pour les ouvrages
» des *Hiang*, des *Ly*, des *Tong*, &c. sur la culture de quelques
» fleurs dont ils s'etoient épris. Je les confondois avec les
» ennuyeuses & fades doctrines des Fleuristes de profession du
» tems des *Tang*, des *Song* & des *Yuen*. Mais ceux-ci, pres-
» que aussi ridicules par leurs bizarreries, leurs caprices, leurs
» travers, leurs préventions & leurs attaches, aussi extrava-
» gantes que méprisables, par la puérilité, la futilité & l'inu-
» tilité de toute leur vie, n'ont ecrit que des rêves ou des igno-

» rances, des chimeres ou des enfances; au lieu que les autres, » qui etoient des Obſervateurs eclairés, & des Naturaliſtes » habiles, n'ont frappé les cailloux que pour en tirer du feu; » c'eſt-à-dire, ont etudié ſa Nature en Sages dans les plus petites » choſes, & ont rempli de grandes vues, de penſées profondes » & de remarques ſavantes, leurs ecrits ſur les fleurs. Citoyens » & Patriotes juſques dans leurs délaſſemens, ils ne veilloient de » près ſur leur parterre, ils n'en choyoient les fleurs avec tant » de ſoins, ils n'employoient tant d'induſtries, d'adreſſes & » d'artifices, que pour voir juſqu'où la nature peut être dirigée » & aidée. Auſſi, en avouant ici que ce que je dirai de plus ſûr, » & de plus réfléchi ſur l'agriculture, eſt tiré en partie de leurs » ouvrages, je n'héſiterai pas à ſoutenir que je crois être bien » entré dans leur penſée, en erigeant en principe d'agriculture, » que la nature veut être aidée par le travail de l'homme, ne » ſe prête jamais qu'à demi à ſes induſtries, & ne peut jamais » être ni vaincue, ni domptée par aucun artifice ».

Quand les cayeux de pivoine ont diſſipé les craintes du Fleuriſte, en pouſſant des feuilles qui grandiſſent d'un jour à l'autre, & couvrent bientôt la terre de leur ombre; ces feuilles, pour peu qu'il ſache les voir avec des yeux intelligens & inſtruits, dirigent ſûrement tous ſes ſoins. Selon qu'elles ſeront plus ou moins fraîches, plus ou moins déployées, plus ou moins fortes, vigoureuſes & bien mûries, il qualifiera leur etat, & jugera ſi elles ſont aſſez humectées, ou ont beſoin d'arroſement. Quand l'automne leur eſt favorable (comme il l'eſt ordinairement dans les environs de *Yang-tcheou*), elles ſont en pleine pouſſe avant les premieres approches de l'hiver; & il faut quelquefois uſer d'induſtrie pour les arrêter, afin qu'elles ne montent pas en tige & en branches, & ne montrent pas des boutons prématurés qui les epuiſeroient ſans pouvoir s'epanouir. Les induſtries dont on

ſe ſert pour l'empêcher, conſiſtent ſur-tout à les faire jeûner d'eau, en ne les arroſant que le moins qu'on peut, & à leur cacher le ſoleil. Mais, ſi l'on en excepte quelques cantons de la Provence, on n'aura pas cet inconvénient à craindre en France, & il ſuffira de dire que la meilleure façon de le prévenir, c'eſt de planter ſes cayeux plus tard.

Quoique le climat de *Yang-tcheou* ſoit fort doux, les petits froids de ſon hiver, & les vents du Nord qui les cauſent, occaſionnent bien des embarras aux fleuriſtes, leur coûtent bien des inquiétudes, & leur demandent bien des ſoins, des attentions & des prévoyances, pour que leurs cheres pivoines n'en ſoient pas léſées, & ſe conſervent bien portantes, juſqu'aux beaux jours du printems. Pour ſurcroît d'inquiétude & d'embarras, il faut encore empêcher que les longues pluies qui ſurviennent quelquefois, ne les noient, ou du moins ne les faſſent languir. Tous ces inconvéniens & ces périls ſeront encore plus à craindre en France, où l'hiver eſt plus rigoureux & plus long. Mais, comme l'on y eſt ſans ceſſe dans le cas d'en défendre les anémones, les renoncules, les tulipes & bien d'autres fleurs, il eſt inutile de nous arrêter à décrire tout ce qu'on a imaginé, & tout ce qu'on met en pratique pour les pivoines. Nos fleuriſtes valent bien ceux de la Chine pour les petits ſoins, les attentions fines, les précautions ſubtiles, les induſtries raffinées, & toutes les inventions de génie & de tendreſſe pour la conſervation de leurs cheres fleurs. Nous croirions leur manquer & outrager leur gloire, que de parler des auvents, des tentes, des paillaſſons, &c. des Fleuriſtes chinois. Nous ferons moins timides à les mettre vis-à-vis d'eux, & à les traduire au Tribunal de la piété & de la foi ſur un article d'une toute autre importance. La grande fête de Foë tombe en hiver. Les Fleuriſtes d'ici font ſi bien, qu'ils ont des pivoines fleuries pour ce jour-là, afin d'en

orner les autels de leurs idoles. Leur ferveur même va jusqu'à avoir des plus belles, à en avoir de toutes les couleurs, & en assez grande quantité pour en garnir leurs chapelles, & en envoyer dans les grands temples ou *Miao*.

Quand les beaux jours du printems commencent à tirer les campagnes de leur langueur, à rendre sa fraîcheur à leur verdure, & à gonfler toutes les racines des plantes d'un nouveau suc, les feuilles des pivoines se relevent & s'alongent, reprennent leur verd luisant & leur embonpoint jusqu'à n'être point reconnoissables d'un jour à l'autre. Que le fleuriste se hâte alors de faire un bon labour au fond de la tranchée de ses planches ou carreaux, & de les engraisser de terreau, ou d'un fumier préparé, s'il se défie de la bonté de la terre; mais sur-tout qu'il n'épargne pas les arrosemens. Le tems de la premiere pousse est décisif. Aucun soin, aucun secours ne rendent après à la pivoine ce qui lui a manqué alors. Cette premiere culture est pour elle, comme la premiere education pour l'homme. Aussi, quand elle est bien faite, on voit le plant croître d'un soleil à l'autre; la feuille naissante du matin est grande le soir; & selon que sa racine est forte & vigoureuse, elle pousse différentes tiges d'un verd tendre & empourpré, qui contiennent toutes les fleurs qu'elle doit donner. Faut-il les laisser toutes? Faut-il même en laisser quelqu'une aux cayeux de la premiere année? Les Fleuristes sont partagés sur ce grand objet, & alleguent chacun des raisons très-graves, très-fortes, très-savantes & très-subtilement déduites des premiers principes des Naturalistes & des Physiciens sur la végétation & la crue des plantes. Ceux d'Europe les devineront infiniment mieux que nous ne pourrions les leur dire. Nous nous reposons sur leur pénétration & sur leur rare & eminente sagesse, du soin de décider quelles sont celles qui doivent faire pencher la balance. Tout ce que nous oserons nous per-

mettre ſur ce ſujet ſi au-deſſus de nous, c'eſt d'avertir qu'aucun ſyſtême n'a prévalu, & que tous les trois ont leurs partiſans, comme dans le ſeptieme ſiecle de l'ere chrétienne, où ils furent ſi vivement attaqués & défendus. Ils fournirent aux Poëtes ſatyriques d'alors grand nombre de jolies anecdotes pour inſtruire le public, & valurent à la morale & à la politique quantité de grands principes, de vues profondes & de maximes patriotiques ſur le danger qu'il y a pour les mœurs publiques & pour le gouvernement, à laiſſer changer en occupations des oiſivetés de diſtraction & d'amuſement. Du reſte les partiſans d'un ſyſtême n'y tiennent pas tellement qu'ils n'en adoptent un autre, ſelon qu'ils voient que leurs cayeux de pivoines ſont plus ou moins vigoureux, plus ou moins bien venans. C'eſt la pratique des jardiniers fleuriſtes.

Si on ne laiſſe aucnn jet à ſes cayeux, & qu'on ne veuille pas les expoſer la premiere année au grand effort de nourrir des fleurs, on ſe délivrera de bien des ſoins. Pourvu qu'on ait l'attention de les ſarcler, bécher & arroſer à propos, on pourra les abandonner au cours des ſaiſons. Mais ſi on veut voir fleurir ſes pivoines, dès la premiere année, ſoit qu'on laiſſe pluſieurs tiges, ou qu'on n'en veuille qu'une ſeule, il faut ſe réſoudre, diſent les grands Maîtres, à ne pas s'en eloigner un ſeul jour, à veiller ſur elles, comme une nourrice ſur ſon enfant, à etudier leur etat & leurs beſoins avec les yeux de la tendreſſe, & à multiplier ſes empreſſemens à proportion des changemens de tems & de périls dont elles ſont menacées. Un vent froid ou trop violent, des brouillards ou une longue pluie, un grand orage, ou un ſoleil trop ardent, preſque tous les changemens qui arrivent dans l'atmoſphere, ou même le ſeul paſſage du jour à la nuit, & de la nuit au jour, demandent des ſoins à part. Et quels ſoins encore! des ſoins médités, ſuivis & exacts à la

minute ; des ſoins pour leſquels le génie , la ſcience & la talent ne ſuffiſent pas toujours ; des ſoins enfin qui dépaſſent le vulgaire, & ſont réſervés à la ſageſſe, à la générosité, à l'amour, & ſur-tout à la patience héroïque & inimitable d'un fleuriſte débarraſſé de tout autre ſoin. Il n'y a même que lui qui puiſſe les décrire & en parler avec dignité. Auſſi les Fleuriſtes chinois ont-ils un langage particulier comme les Poëtes, & une façon de dire les choſes les plus communes, preſque auſſi ſinguliere que celle des nôtres.

Qu'on imagine ſi l'on peut, juſqu'où leur imagination s'échauffe & s'enthouſiaſme, quand il commence à être queſtion de tiges parvenues à la hauteur de deux ou trois pieds, diviſées en pluſieurs rameaux, & portant à leurs extrémités ſupérieures des boutons bien enflés & prêts à s'épanouir. Lors même qu'il ne s'agit que d'avertir qu'il faut ſoutenir les montans trop foibles, & les affermir contre les ſecouſſes du vent, & contre leur propre foibleſſe, en liant à des baguettes, fichées en terre, ce qui en eſt plus éloigné ; ils prennent un ton de premier Miniſtre ou de Général d'armée qui délibere au Conſeil. *Auſſi ne croit-on qu'avec les yeux*, dit *Tai-tchi*, *qu'un homme puiſſe s'eprendre d'une fleur, ſe paſſionner pour elle, & ſe dévouer à la prédication de ſa culture, juſqu'à oſer dire à d'autres hommes tout ce qu'ont débité les fleuriſtes de la Dynaſtie des* TANG *& de celle des* SONG, *ſur ce que doit faire un amateur pour procurer à ſes pivoines la gloire d'un bel épanouiſſement.* Cet auſtere Lettré en prend occaſion de louer l'Antiquité qui a ignoré ces puérilités, & qui auroit traduit devant les Magiſtrats des citoyens aſſez oſés pour s'y livrer. Mais quelque raiſonnable & quelque bien penſé que ſoit tout ce qu'il dit ſur cela, ainſi que ſur le crime dont ſe rend coupable envers la ſociété, quiconque uſe ſa vie à rendre des ſoins à des fleurs ; quelques Poëtes du

tems avoient mieux pris la chose que lui ; les uns en comparant les sollicitudes d'un Fleuriste à celles d'un Empereur, & la sagesse, la vertu, les talens qu'il falloit pour cultiver un parterre, au prix de ce qu'en demandoit le Gouvernement de l'Empire ; les autres en comparant ses peines & ses travaux à ceux du Colon, de l'Artisan, du Marchand, du Soldat, & en faisant voir que tout seroit dans l'ordre, si chacun etoit aussi laborieux que lui.

Nous sommes persuadés qu'on verroit avec plaisir en France une pièce d'un autre genre, & qui n'est qu'un simple calcul des journées que coûtoient les parterres des environs de *Kai-fong-fou* dans une année, & puis du produit de ces journées, si elles avoient eté employées dans les campagnes. Du reste, l'Auteur fait bonne composition aux *Hoa-fong* (affolés des fleurs), & pour leur subsistance, dont la société se trouve chargée en pure perte, & pour les terres dont ils la privent ; mais il est terrible dans l'addition qu'il fait de toutes les journées des gens de travail, des fumiers, engrais, &c., des terres propres au jardinage ou à l'agriculture que coûtent à l'etat tous les parterres de l'Empire. Cette addition curieuse terrasse d'autant plus invinciblement les idées, qu'on prend de toutes mains, qu'il n'attaque que les abus, & n'en veut point du tout à l'aimable & innocent délassement de la culture des fleurs. Comme néanmoins c'est un philosophe qui pense profondément, voit les choses ainsi qu'elles sont, dit la vérité sans ménagement, & revient de par-tout aux loix fondamentales & imprescriptibles du contrat social ; nous ne voudrions pas pour beaucoup, nous charger de traduire une digression qu'il fait sur les amusemens de *Kai-fong-fou*, & sur ce que font dans la société, ceux qui n'ont que des titres ou des richesses, ou un profond mépris pour leurs devoirs. Les Catilinaires de Cicéron

ſont des fadeurs d'Opéra au prix des tirades plus que véhémentes qu'il ſe permet. Bon-gré, mal-gré, il faut pâlir, ſe troubler, frémir d'horreur, & trembler pour la deſtinée de tout l'Empire, quand il vient à comparer les mœurs du jour, avec les mœurs des Anciens, puis à faire contraſter la vie laborieuſe, pénible & indigente que menent les citoyens les plus utiles, avec celle des *bêtes en figure humaine*, qui ſurchargent la ſociété de leurs Cuiſiniers, leurs Liquoriſtes, leurs Confiſeurs, leurs Parfumeurs, leurs Brodeurs, leurs Muſiciens, leurs Comédiens, leurs Peintres, leurs Sculpteurs, leurs Ecrivains, &c.

Pour revenir à nos pivoines, que le recueil qui eſt ſous nos yeux nous fait trop perdre de vue, ſi on les a cultivées avec ſoin, on aura le plaiſir de les voir chargées de fleurs vers le milieu, & pour le plus tard à la fin du printems. Le doux parfum qu'elles répandent, & dont elles embaument l'air, ajoute à la douce & innocente volupté qu'on goûte à les contempler ſous tous les points de vue qu'on imagine, & à raſſaſier ſes regards du tapis de verdure charmant que forment leurs feuilles, & qui tempere ſi agréablement l'eclat, la vivacité & le contraſte raviſſant de leurs belles couleurs. Car, ainſi que nous l'avons dit, les pivoines etant plantées dans des carreaux enfoncés de plus d'un pied, il eſt ſenſible qu'elles préſentent leurs fleurs de la façon la plus favorable, pour qu'elles ſoient toutes bien vues à la fois. S'il s'agiſſoit ici de vieux plans, nous aurions bien des choſes à dire ſur les ſoins & les induſtries qui peuvent prolonger ce plaiſir juſqu'à quinze jours; mais des cayeux de l'année s'epuiſeroient à nourrir leurs fleurs, ſur-tout ſi l'on en a laiſſé pluſieurs à chaque pied; il faut ménager leur foibleſſe & les en délivrer, avant même qu'elles ſoient totalement epanouies. Sans cela les chaleurs de l'eté les trouveroient ſans force; & au lieu de groſſir & de s'etendre, elles dépériroient miſérablement.

Les fleurs de pivoine cueillies ne ſont pas perdues pour le fleuriſte. L'idolâtre en pare l'autel de ſon idole, le protégé en offre à ſon protecteur, l'ami en envoie à ſon ami, le pere & la mere en ont les prémices, & les autres ſont miſes dans la ſalle de compagnie, ou réſervées pour l'appartement intérieur. Nous ne garantirons pas le fait; mais on dit ici, & on imprime dans les livres, que ſi l'on brûle le bout du montant, ou tige de la pivoine, avant de la mettre dans un vaſe plein d'eau de pluie ou de fontaine, elle ſe conſerve & dure bien plus longtems. Le fait ſera aiſé à vérifier : peut-être ne le ſera-t-il pas autant à expliquer, s'il ſe trouve être bien vrai, & muni du ſceau de l'expérience.

Les cayeux de pivoine conduits juſqu'à l'automne, bien venans, bien portans, bien gouvernés, bien vigoureux & en pleine crue, rentrent dans la claſſe des anciens pieds, & ne demandent plus que les mêmes ſoins. Quels ſont ces ſoins, nous dira-t-on? Et ſi l'on eſt parvenu par une culture etudiée à avoir une pivoine double, puis à la multiplier en diviſant ſa racine, & en tirant le plus qu'on aura pu de cayeux, comment conſerver à nos parterres cette nouvelle acquiſition? Que faire pour parvenir à avoir autant d'eſpeces de pivoines que les Chinois? Une réponſe détaillée à chacune de ces interrogations, nous ſeroit inutile, pour mieux expliquer ce que nous avons dit, ou donné à entendre précédemment. D'ailleurs, nous ſommes perſuadés que nos fleuriſtes n'ont beſoin que d'être mis ſur la voie. S'ils tournent leurs regards vers la pivoine, & daignent l'honorer de quelque prédilection, ils auront bien-tôt trouvé pour elle, comme pour l'anémone, la renoncule, l'œillet, la tulipe, les oreilles d'ours, &c. une culture ſavante & méditée; la Chine en quinze ſiecles aura moins appris qu'eux en quelques mois; ainſi nous nous en repoſerons

ſur leur zele, leur pénétration & leur génie. Il ſuffira de dire en général, que la vieille pivoine ſe gouverne à-peu-près comme les cayeux; & que, quoiqu'elle ne demande pas des ſoins ſi continuels, ſi attentifs & ſi tendres, on ne peut que gagner à les avoir. Ils lui ſont encore plus profitables qu'aux cayeux, & on eſt bien plus aſſuré d'en recueillir le fruit.

Nos Fleuriſtes ont long-tems débattu la grande & très-ſérieuſe queſtion de la déplantation annuelle de leurs griffes de renoncules, pattes d'anémones, oignons de tulipe, &c.; & ceux de Chine de la déplantation & diviſion triennale de leurs racines de pivoines. Enfin, les expériences qui ont le mieux réuſſi faiſant pencher la balance, la déplantation & diviſion triennale des racines a eté préférée, & on la ſuit généralement. Elle ſe fait en automne; & nous avertiſſons qu'on croit lui devoir les nouvelles eſpeces de pivoines, qui ont comme multiplié cette belle fleur, en la faiſant voir ſous tant de formes & de couleurs différentes. On ajoute qu'un pied de pivoine qu'on abandonneroit en terre dans un jardin, comme dans les campagnes, commenceroit à dégénérer, & dépériroit après d'une année à l'autre. Il eſt sûr au moins, que ceux qui ne veulent pas expoſer leurs pivoines, à ce qu'ils appellent *la criſe d'une tranſplantation*, ont grand ſoin d'en découvrir les racines de trois ans en trois ans, pour en retrancher tout ce qui menace de pourriture, & les débarraſſer de leurs griffes ſurnuméraires, ou petit peuple de cayeux.

La pivoine demande à être en pleine terre. Aucun ſoin, dit-on ici, ne ſauroit la faire réuſſir dans une caiſſe ou dans un pot. Il faut bien que cela ſoit, puiſque les jardiniers fleuriſtes de cette Capitale, qui ſont ſi induſtrieux pour avoir des pots de fleurs à vendre, & qui en viennent juſqu'à faire entrer le bout d'un bon provin par le trou d'en bas d'un vaſe, afin

d'avoir

d'avoir une petite vigne chargée de raiſins à porter au marché; ne riſquent pas à emporter leurs pivoines, & ne les vendent qu'en bouquets. Au ſurplus, quelque beau à voir que ſoit une planche ou un grand carreau de pivoines epanouies, elles demandent tant de ſoins avant & pendant toute leur fleuraiſon, que les plus paſſionnés Fleuriſtes préféreroient sûrement de les planter dans des pots, ſi cela etoit pratiquable. Car, comme dit ſi joliment *Lu-tchi*, *toutes les autres paſſions ſont très-complaiſantes pour la pareſſe, & ne lui refuſent rien que pour lui accorder davantage*.

Qu'on n'aille pas nous objecter les belles pivoines qu'on apporte ici à l'Empereur toutes les années, de *Yang-tcheou*. Elles ont toutes crû en pleine terre, n'ont eté emportées que lorſque leurs boutons etoient déjà formés, viennent ici ſur des barques dans la belle ſaiſon; & après être ſorties des appartemens & des galeries ouvertes où on les a miſes; elles ſont epuiſées & ne peuvent plus donner de fleurs.

Qu'avons-nous eté dire? Des pivoines portées à Péking de ſi loin! quel deſpotiſme, s'ecriera-t-on! quel luxe! quelle molleſſe! voilà bien l'Aſie. Au moins voilà où en eſt la Chine. Oui, voilà où en eſt la Chine, répondroit un Chinois, & l'Europe eſt encore trop neuve ſur ſa politique, pour en comprendre la ſageſſe. Il faudroit ecrire un volume de détails, pour la mettre au niveau des grandes vues qui font porter à l'Empereur tout ce que la nature produit de plus beau, & l'induſtrie de plus fini dans chaque Province de l'Empire, mais toujours dans le même genre & de la même façon. La haute Antiquité nous a enſeigné cette regle de gouvernement. On ſe trouve bien de la ſuivre. Mais auſſi on ſuit egalement ſa doctrine ſur toute eſpece de nouveauté; & il y a bien des déli-

bérations au Conseil avant qu'elle puisse paroître à la Cour, & être ainsi présentée à l'Empereur.

Comme il est d'usage ici de lui offrir, autant que cela se peut, tout ce que la Nature offre de nouveau, de singulier ou de curieux dans les animaux, les plantes & les fossiles; un des Mandarins du *Tche-kiang*, ayant vu une pivoine à deux têtes ou fleurs, l'envoya ici bien empotée, bien conservée, & la lui fit présenter. L'Empereur, qui etoit alors à *Yuen-ming-yuen*, le Versailles de Chine, s'amusa de ce jeu de la Nature, puis l'envoya à l'attelier de nos Missionnaires artistes, pour la peindre fidellement, & la faire entrer dans le recueil immense qu'elle a fait de ces sortes de curiosités.

Qu'on ne se presse pas du moins de rire des Chinois, comme s'ils etoient des ignorans qui se récrient sur des riens. Ils n'en sont point-là, à beaucoup près; mais en gens instruits & attentifs, ils remarquent, tiennent registre de tout, & confirment les récits des Anciens par de nouveaux témoignages. Un exemple à citer est celui de la pivoine, qui crut à côté d'un cabinet des jardins de l'Empereur *Ming-hoang* de la Dynastie des *Tang*, l'an 742 de l'ere chrétienne, & qui eut cela de remarquable, que *de rouge ecarlate qu'elle etoit dans le milieu du jour, elle devint jaune le soir, & perdit toute sa bonne odeur à la nuit tombante. L'Empereur à qui on voulut la faire remarquer comme une chose surprenante, qui,* (selon les idées idolâtriques) *pouvoir annoncer quelque chose de sinistre, n'en parut pas affecté, & se contenta de dire : ces jeux de la nature n'ont trait qu'aux richesses de sa fécondité, & à l'incompréhensibilité de ses voies.* C'est la sagesse de cette réponse qui l'a fait entrer dans l'histoire des pivoines, avec la bagatelle qui y donna occasion.

On ajoute, comme pour la confirmer, qu'environ un

ſiecle après, on vit dans le diſtrict de *Sin-thang*, un grand nombre de pivoines qui avoient des tiges à double tête. On n'a jamais ecrit en France & on n'y ecrira jamais de pareilles choſes, parce que la ſuperſtition, l'idolâtrie, le préjugé, l'ignorance & les idées nationales n'y ont pas lieu; & qu'en matiere de pronoſtics de bonheur ou de malheur, les Villageois les plus bornés y penſent en Sages.

Quand la Cour etoit dans les Provinces méridionales, la Pivoine tenoit un rang ſi diſtingué dans les parterres du Palais, des Grands & des Amateurs, qu'on feroit un très-joli recueil des anecdotes de Cour & littéraires, des bons mots, des pieces de vers de toutes les ſortes, des réflexions philoſophiques, des tirades oratoires, & des obſervations de jardinage & d'hiſtoire naturelle dont elle a eté le ſujet & l'occaſion; ſans parler des vertus qu'on a attribuées à ſes racines. Mais un pareil ouvrage ne ſera jamais fait que lorſque nos ſavans ſauront aſſez le Chinois pour l'entreprendre avec les gravures & les planches néceſſaires.

Nous finirons par la belle remarque de *Ouang-koung* dans ſa Préface du Dictionnaire des fleurs & des plantes des environs de *Yang-tcheou*. Nous l'adoptons de tout notre cœur, & nous demandons qu'on y ait egard pour modifier ce que nous avons dit, & n'y voir que ce que nous avons voulu, ou du moins dû dire. « La même main qui diſtribue aux hommes le génie » & l'eſprit, le talent & la facilité, diſtribue aux terres diverſes » eſpeces de fertilité, & dans différens degrés, ſelon leurs » qualités, leur expoſition & le climat où elles ſont placées. » Les induſtries de la culture ne peuvent pas plus obtenir d'une » terre les productions qui ſont hors de la ſphere de la ferti- » lité qui lui a eté départie, que l'etude & l'application ne » peuvent obtenir de l'eſprit ce qui eſt réſervé au génie, ou

» de la facilité, ce qui n'appartient qu'au talent. Le vulgaire » ne comprend pas cette grande vérité ; mais elle eſt indu» bitable. Les premieres deſtinations & les premiers dons » du *Tien*, décident de tout ; rien ne les ſupplée. Autant » vaudroit entreprendre de faire voler les grenouilles, que de » tirer d'une terre tout ce que produit l'autre. Je n'en alléguerai » pas d'autre preuve, que ce qu'on a fait en tant d'endroits » pour avoir d'auſſi belles pivoines que les nôtres. Les deſirs » même, les empreſſemens & les prodigalités des Empereurs » y ont echoué. Les tentatives & les eſſais peuvent ſeuls nous » faire connoître ce qui peut réuſſir dans chaque endroit : mais » quand ils ne réuſſiſſent pas, pourquoi vouloir faire voler la » grenouille » ?

NOTICE

Sur le Tſao-kia, *ou Fébier Chinois, par feu M. Cibot, Miſſionnaire.*

M. Duhamel diſtingue le fébier, des pſeudo-accacia d'après les principes de la méthode qu'il ſuit, & qu'il eſt néceſſaire de ſuivre, quand on veut écrire en Botaniſte. Les Chinois rangent le fébier avec pluſieurs autres arbres aſſez reſſemblans aux *hoai-chou*, ou pſeudo-accacia, avec l'attention cependant de donner à chaque eſpece un nom approprié. Nous ne parlerons ici que de l'eſpece qui eſt la plus eſtimée, parce que ſes coſſes & ſes feves ſont d'un plus grand uſage dans la Médecine & dans les Arts.

Le *tſao-kia* que nous avons dans notre jardin, & qui eſt un très-bel arbre, a des feuilles & des fleurs parfaitement ſemblables à celles de celui que décrit M. Duhamel. Celui que nous avons fait peindre a des fleurs, dit-on, jaunes & légumineuſes. Nous ne le garantiſſons pas, parce que nous avions laiſſé paſſer le temps de nous procurer des fleurs, quand nous en envoyâmes la peinture. Si l'on a beſoin en France que nous faſſions de nouvelles recherches, il ſera facile de ſuppléer à cette bagatelle. Pour la peinture de la branche avec les ſiliques ou coſſes les epines & les feuilles, on peut s'y fier; elle a eté faite d'après une branche que nous avions envoyé chercher à une journée de Péking.

Le *tſao-kia* ou arbre à coſſes noires, ſe nomme auſſi *Tſao kia*, corne noire; *Huen-tao*, couteau pendant, parce qu'il y a des coſſes arrondies & allongées en forme de corne, & d'autres qui ont la figure d'une lame de couteau. Cet arbre eſt connu en Chine, plus de mille ans avant l'ere chrétienne, puiſqu'il

en eſt parlé dans le *Tcheou-li*, qui eſt attribué univerſellement au Prince *Tcheou-kong*, fils de *Ouen-ouang*. Il ſera bon de remarquer à ce propos, que les Chinois ſont dans le même cas que nous; c'eſt-à-dire, que quand il faut appliquer les noms des anciens livres aux plantes, fleurs & arbres d'aujourd'hui, ils ſont auſſi embarraſſés que nous pour ceux de Théophraſte & de Dioſcoride. Ils ont beau rapprocher des textes la variété des noms; le défaut de détails dans les deſcriptions, la diverſité des vertus & des qualités laiſſent les idées à flot dans mille doutes, pour tout ce qui n'a pas eté continuellement connu & d'uſage dans la Médecine & dans les Arts. Un nouvel embarras pour les Chinois, c'eſt qu'on a porté en différens tems, tantôt dans une Province, tantôt dans l'autre, diverſes plantes & divers arbres des pays etrangers, & qu'on a donné à la plupart, les noms des plantes & des arbres avec qui on leur trouvoit plus de reſſemblance. Ainſi, par exemple, il y a un *tſao-kia* venu de Perſe, qui croît, diſent les livres, à la hauteur de 40 à 50 pieds, dont les ſiliques ſont très-longues, remplies de graines, couleur de chair en dehors, dont la chair eſt noire, & d'un très-bon goût. Cet arbre, qu'on ne trouve plus que dans la partie la plus méridionale de la Chine, fut ſi à la mode, que les Empereurs en faiſoient planter dans les cours intérieures du Palais. Les annales racontent en particulier de l'Empereur *Ming-ti* de la Dynaſtie des *Tſi*, qui monta ſur le trône en 494, qu'il mangeoit de ſes graines pour régime. Comme il eſt plus aiſé de tirer des arbres de Perſe que de la Chine, peut-être pourroit-on s'en procurer par-là pluſieurs que la Chine en a reçus.

Le *tſao-kia* eſt ici un grand arbre. Il conſerve ſes feuilles toute l'année dans les Provinces méridionales, ainſi que les autres arbres, & les perd dans le Nord à la fin de l'automne.

Il résiste très-bien au froid de Pé-king, & ne demande ni précaution ni abri contre l'hiver. Qu'il nous soit permis d'observer que les Chinois ont eu de tout tems la pratique très-sage de planter d'abord dans les Provinces les plus méridionales les plantes & les arbres qui leur venoient des Pays etrangers méridionaux. Puis, quand une plante ou un arbre ont eté comme naturalisés dans le climat de Chine, ils le font avancer peu-à-peu dans le Nord, pour en etendre l'utilité à toutes les Provinces. Peut-être seroit-il bon d'imiter cette pratique en France. Si un Naturaliste aussi éclairé, aussi attentif & aussi patriote que le savant M. Duhamel, cultivoit en Provence ou dans le Roussillon, les plantes & les arbres qui nous viennent des Pays chauds, peut-être réussiroit-on assez vîte à les naturaliser en France, & à les accoutumer à nos climats. Nous trouvons que si on met des drageons en racines, ou des marcottes dans une corbeille de roseaux de marais, le *tsao-kia* perd ses epines: *fides sit penès autorem.*

Nous ne garantissons pas non plus ce qui se trouve dans plusieurs Livres sur la maniere de rendre cet arbre fertile, & de lui faire produire une grande quantité de fleurs & de siliques. Ce secret consiste, selon les uns, à forer le tronc de l'arbre à la naissance des racines, & à insérer dans ce trou de la limaille de fer, ou encore mieux de la mine de fer crue. Selon d'autres, il suffit d'y ficher de gros clous du côté du Nord & du côté du Midi, de maniere que rien ne déborde, & qu'on puisse les sceller avec de la terre grasse. Un Fleuriste de la Dynastie passée, prétend qu'après avoir foré l'arbre au Nord & au Midi, il s'est contenté d'y ficher des chevilles de bois, & de les sceller de terre grasse, & que cela lui a toujours réussi.

Il y a beaucoup d'artisans qui font usage des siliques & des

graines du *tſao-kia*. Les Orfevres s'en ſervent pour blanchir l'argent ; les faiſeurs de bonnets d'eté, pour rendre leur eclat aux longs poils de vache, teints en rouge, dont ils ſont ornés ; les Pelletiers-Fourreurs, pour la préparation de pluſieurs peaux, & en particulier, de celles de mouton, qui ſont d'un ſi grand uſage à Pé-king, dans toute la Province du *Pé-tché-li*, & dans tous les Pays du Nord.

Comme le *tſao-kia* ou fébier eſt encore trop rare en France pour qu'on puiſſe en faire uſage dans les Arts ; nous nous contenterons de cette indication, pour faire entrevoir que cet arbre qu'on ne priſe peut-être pas aſſez faute de le connoître, pourroit être d'une très-grande utilité. Qu'on nous permette d'inviter à des recherches ſur un objet qui nous paroît le mériter. Nous nous ſouvenons très-diſtinctement que les fourrures de France conſervent, pour la plupart, un fond de mauvaiſe odeur qui perce & ſe fait ſentir, quand on les a portées quelque tems. Les peaux d'agneaux & de moutons en particulier, même celles dont on double les manchons, finiſſent par ſentir mauvais, ſi on ne prend pas certains ſoins, qu'on ne peut demander au Public. Ici ce n'eſt point cela. Les peaux de moutons du plus bas prix, telles que ſont celles dont nos robes de maiſon ſont doublées, & que portent les artiſans & les payſans, n'ont jamais de mauvaiſe odeur. Le quatrieme & le cinquieme hiver elles ſont comme le premier à cet egard. Nous avons fait des recherches ſur la maniere dont les Pelletiers Chinois préparent ces peaux. Les détails que nous avons tirés d'un ouvrier, ſe réduiſent, pour la préparation des peaux de mouton, à les faire tremper dans l'eau, les echarner, les laver avec du nitre, peigner, les faire tremper durant une demi-lune ou quinze jours, dans une forte décoction de ſiliques & de graines de *tſao-kia*,

les

les laver encore avec le nitre, les faire tremper dans une bouillie claire de farine de petit mil pendant quinze jours, puis les laver & les faire sécher.

Que ceux qui entendent ces matieres, voient laquelle de ces opérations, préparations ou drogues, peut consumer & éteindre totalement la mauvaise odeur de ces pelleteries. Si cela etoit dû aux siliques & aux graines du *Tsao kia*, comme on le conjecture ici, elles pourroient devenir bien utiles, & peut-être se prêter à bien d'autres usages entre les mains de l'industrie françoise. Nous pencherions à croire qu'elles pourroient servir aussi pour la teinture.

Puisque nous avons parlé des pelleteries, nous ajouterons ce mot en passant. Les Chinois nous paroissent entendre excellemment l'art de préparer les peaux & les pelleteries de toutes les especes. Soit que ce soit l'effet du bon marché des drogues dont se servent les Fourreurs, soit que cela vienne de la grande consommation qui se fait de peaux de mouton, soit qu'il faille l'attribuer à la facilité de la préparation, les peaux de mouton ne sont point cheres à Pé-king, où tout le reste est si cher; & c'est une providence, vu les froids extrêmes de l'hiver. Car, moyennant cela, les plus pauvres manœuvres sont en état d'avoir une robe, ou du moins une camisole de peau de mouton. La vue des paysans d'ici, habillés en peaux de mouton, nous a fait penser aux nôtres bien des fois, & desirer qu'on songeât à leur procurer un secours si naturel contre le froid piquant de plusieurs de nos Provinces, sur-tout des Pays de montagnes.

La Médecine Chinoise fait usage des siliques, des graines, des epines, des feuilles, & de l'écorce de la racine du *Tsao-kia*.

Quand les siliques sont mûres, & d'une couleur encore rougeâtre, on les cueille, & on choisit les plus belles; les

mieux nourries, & qui n'ont pas eté piquées par les vers; puis les ayant laissées une nuit dans de l'eau de fontaine, on en racle légérement la premiere peau avec un couteau de cuivre, & on les ouvre pour en tirer les graines. Après cette premiere préparation, on les confit ou au vinaigre ou au miel. On les réduit aussi en cendres pour certains remedes & emplâtres. Le *Kang-mou* & la plupart des autres Livres de Médecine, en disent fort long sur les vertus des siliques du *Tsao-kia*. Ses principales vertus, & les plus universellement reconnues, sont de faire revenir ceux qui sont tombés en apoplexie, de guérir en peu de tems la constipation la plus invétérée, de tuer les vers, de faciliter l'accouchement & toutes ses suites, de purifier l'air quand on le brûle, & d'être un excellent préservatif contre les maladies epidémiques; on en souffle la poussiere dans le nez de ceux qui se sont pendus ou noyés; & s'ils ne sont pas encore morts, elle les fait revenir infailliblement. On s'en sert aussi extérieurement pour des froncles, des ulceres, & plusieurs autres maladies de peau.

Les graines doivent être choisies bien grosses, bien nourries, & sans aucune piquure de ver. On les fait amollir à la vapeur de l'eau bouillante, de maniere à pouvoir en détacher la coque ou pellicule, puis on sépare les deux lobes; on en ôte le germe, & on racle le jaune avec un couteau de cuivre, puis on les fait sécher. Leur principale vertu est de délayer la bile, de rétablir les forces des visceres & de l'estomac, & de tempérer l'ardeur du sang. Il est très-sain, disent les Livres, d'en mâcher le matin à jeun, sur-tout quand on a des eblouissemens causés par la bile. On les donne dans du thé pour arrêter les dysenteries opiniâtres qui viennent de chaleur d'entrailles; on en fait mâcher un ou deux aux femmes qui ont de la peine à accoucher, à ceux aussi qui ont un violent mal de dents causé

par le vent ou le froid. On en fait manger aux petits enfans au commencement des chaleurs, pour les préserver des froncles & autres suppurations, &c.

Les graines de *Tsao-kia* entrent, je ne sais à quel titre, dans les ingrédiens de la toilette des Dames Chinoises. Celles que nous avons ouvertes avoient une espece de gomme entre la coque & la graine. Cette gomme nous paroît mériter quelque attention, d'autant mieux qu'elle est très-transparente & très-dure. Elle semble avoir eté préparée par la nature pour conserver & nourrir les deux lobes auxquels est attaché le germe.

Les epines du *Tsao-kia* sont nommées en Chinois le clou céleste, *tien-ting*, à cause des vertus singulieres qu'on leur attribue communément. Le peuple sur-tout en a des idées assez singulieres, & qui passent le préjugé. Les Livres de Médecine disent en général que le sel qu'on en tire après les avoir réduites en cendres, augmente beaucoup la vertu des siliques & des graines, en assure l'effet & le rend plus prompt. Ces cendres, disent encore les Livres, sont souveraines pour guérir l'enflure de langue des petits enfans; si on en frotte la langue avec egale quantité ou de nitre ou de camphre réduit en poudre, l'enfant a sur le champ une salivation qui les guérit. Ces cendres sont encore recommandées pour purifier le lait des femmes les premiers jours après leurs couches, pour guérir les ulceres internes, & conduire à suppuration ceux qui travaillent dans les chairs & ne percent pas la peau.

Pour l'ecorce, soit du tronc, soit des racines, ainsi que les feuilles, nous ne voyons pas qu'on leur attribue d'autre vertu que celle des siliques; mais il paroît qu'on n'en fait plus usage pour les ulceres & les plaies.

Nous sommes entrés dans ces détails pour inviter nos Chimistes & nos Pharmaciens à faire des recherches sur le *Tsao-*

kia ou Fébier. Puisqu'il croît en France, il n'importe pas peu de faire connoître au Public quels avantages on peut retirer de sa culture.

En cherchant ce que dit M. Duhamel sur le Fébier, dans son excellent traité des arbres & arbustes, nous sommes tombés sur l'article du *Ketmia* ou *althea fructex* qu'on a aussi ici, & qui a été célébré il y a cinq à six siecles par des Poëtes de nom. Comme ce savant Académicien paroît espérer qu'on pourroit parvenir à en avoir de doubles, en les multipliant par les semences, nous avons cru qu'on seroit bien aise de savoir qu'on en a ici de très-doubles, & qui sont d'une grande beauté. Il ne paroît pas que les Fleuristes Chinois, qui ont eu autrefois un goût passionné pour cet arbrisseau, regardent comme une rareté d'en avoir de doubles. Ils les multiplient, sur-tout par les marcottes, & disent qu'on est sûr de les faire réussir quand on a de bonne terre de marais. Le *Ketmia*, selon eux, demande à être garanti des rayons du soleil. On en a ici deux espèces. La premiere, qui est la nôtre, au moins celle que nous avons vue à Bordeaux, se nomme *Mou-kin*. La seconde qui differe un peu dans la forme des fleurs & des feuilles, se nomme *Fou-tsang*. Les couleurs des fleurs de l'une & de l'autre sont presque aussi variées; mais les fleurs de *Fou-tsang*, ou qui *ressemble au mûrier*, durent davantage. Nous trouvons qu'elle a eté apportée de Perse. S'il est vrai qu'on soit parvenu à la conserver & à la naturaliser dans toutes les Provinces, en l'entant sur le mûrier, il est facile de faire des essais. La Médecine Chinoise paroît faire plus d'usage du *Ketma* que la nôtre. Il y a bien des gens qui prennent en guise de thé l'infusion des feuilles de *Mou-kin*, ceux sur-tout qui ont besoin de se rafraîchir.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king *le 22 Novembre 1783.*

.....L'EMPEREUR (*Kien-long*) jouit d'une parfaite ſanté, & gouverne ſon vaſte Empire avec la même vigueur & les mêmes ſoins qu'il le faiſoit il y a trente ans. Il voit tout & fait tout par lui-même. Sa vigilance s'etend ſur toutes les branches du Gouvernement, & il n'en eſt aucune dont il ne veuille connoître juſqu'aux plus petits rameaux. Ce n'eſt pas ſon panégyrique que je fais ici; c'eſt la vérité que je dis en lui rendant juſtice. Celui qui lui ſuccédera aura bien de la peine à le ſuivre.

Malgré la réfutation qu'il ſe donna la peine de faire lui-même d'un ecrit dans lequel on l'exhortoit à nommer ſon ſucceſſeur, & à rendre publique la nomination qu'il feroit, on eſt revenu à la charge cette année. Ce n'eſt plus, comme ci-devant, un particulier qui ecrit, c'eſt l'un des Chefs du Tribunal des *Han-lin*; & ce *Han-lin* eſt avoué de ſon corps, & prétend n'être que l'organe dont le public ſe ſert pour faire paſſer ſes vœux les plus ardens juſqu'au trône de Sa Majeſté. Comme dans ce dernier ecrit, & dans la réponſe de l'Empereur il n'y a rien qui n'ait déjà eté dit, & dont je n'aie rendu compte, je me diſpenſe de répéter.

Il me ſouvient de vous avoir annoncé, l'une des années dernieres, le projet qu'avoit conçu l'Empereur, de tranſplanter en Tartarie tous les rejettons des Princes de ſon ſang qui ſont ici inutiles, & qui par leur pauvreté, & ſouvent par leur mauvaiſe conduite, ne ſervent qu'à le déshonorer. Ces Princes ont fait mouvoir tous les reſſorts imaginables pour en empêcher l'exécution; elle a eté ſuſpendue. L'Empereur qui dans ſes vieux

jours cherche à se rendre agréable aux siens, & qui craint surtout de faire quoi que ce soit qui puisse contrister ses ancêtres, en contristant un grand nombre de leurs descendans qui ne se soumettroient qu'avec une répugnance extrême à la loi qu'il s'etoit proposé de leur imposer, en les renvoyant dans leur ancienne patrie, s'est laissé fléchir. Mais ce qui est différé s'exécutera tôt ou tard; & j'ai tout lieu de croire que ce sera sous le succèsseur immédiat de Sa Majesté.

Cependant l'Empereur ne les pas a perdus de vue; il a cru, en attendant, devoir prendre quelques mesures pour les contenir dans le devoir, & empêcher qu'ils ne se dégradassent aux yeux de la populace, par des actions indignes de leur naissance & de leur rang. Il n'a rien imaginé de plus propre à leur inspirer des sentimens d'honneur, que de leur donner des marques de distinction qui, en les faisant respecter des autres, fussent pour eux un avertissement continuel de ce qu'ils etoient, & comme une espece d'aiguillon qui les excitât à se respecter eux-mêmes. Je ne puis rien dire de mieux que ce que Sa Majesté a dit elle-même dans un ecrit public qu'elle a donné à cette occasion. Voici comment elle s'exprime :

» *Kién-long* 47[e] année, dixieme, le 4. (C'est l'année derniere 1782).

» *CHANG-YU*. (Discours d'en-haut).

» Dans l'audience publique que j'ai donnée aux Mongoux, » je me suis apperçu qu'il n'y en avoit aucun qui ne fût décoré » de quelque marque extérieure de dignité. Je demandai si tous » ceux qui etoient ainsi décorés etoient actuellement en fonc- » tion; l'on me répondit que non, mais que tous, pour être » connus, portoient les distinctifs des dignités que leurs ancê- » tres avoient possédées, & qu'ils ne commençoient à les

» porter, que lorsqu'ils avoient atteint la dix-huitieme année de » leur âge. Je trouvai cet usage sagement établi, & je pris la » résolution de l'adopter en faveur de ceux de ma famille.

» Jusqu'à présent je m'etois contenté de les laisser jouir des » charges héréditaires, & de leur en permettre l'exercice, ce » qui se réduisoit à un petit nombre d'entre eux, parce que » ceux qui etoient revêtus de ces dignités, ne pouvant les » transmettre qu'à l'un de leurs fils, lorsqu'ils en avoient » plusieurs, tous les autres restoient confondus dans la foule. » Cette foule s'est si fort accrue, que le nombre de ceux qui la » composent est aujourd'hui exorbitant. Nous sommes tous » cependant d'une même race, nous sommes les différentes » tiges & les différens rameaux d'un même tronc.

» Quoique la descendance de chacun d'eux soit parfaitement » connue de sa famille particuliere, qu'elle se conserve dans les » archives de l'Etat, & que j'en sois moi-même instruit, cela » ne suffit pas pour leur concilier au dehors le respect qui » leur est dû. Il est de mon devoir de leur témoigner ma bien- » veillance. Je ne puis le faire d'une maniere plus honorable » pour eux, qu'en leur donnant des marques de distinction » qui leur concilient le respect du public, en les faisant con- » noître pour ce qu'ils sont; & qui soient en même temps une » preuve authentique que je ne cherche qu'à me rapprocher » d'eux, en les rapprochant de moi.

» J'ordonne au Tribunal qui est chargé spécialement de tout » ce qui concerne les personnes de ceux de ma famille, de » chercher exactement dans ses archives & dans ses registres, » quels ont eté ceux qui les premiers ont eté décorés des titres » de *Ouang*, *Peilé*, *Peitsee*, *Koung* & autres; de suivre tous » leurs descendans, jusqu'à ceux qui vivent aujourd'hui, & » d'inscrire les noms de ces derniers, sous les noms de leurs

» ancêtres titrés, jusqu'à ceux inclusivement dont ils tiennent » immédiatement la vie; afin qu'en les faisant jouir d'une partie » des honneurs dont ont joui ceux dont ils descendent, on » leur mette, pour ainsi dire, sous les yeux une espece de » signalement de ce qu'ils doivent être.

» Cet usage pratiqué depuis long-tems par les Mongoux, » m'a paru sagement etabli; je l'adopte en faveur des miens, » avec une entiere satisfaction, parce j'espere qu'il fera revivre » parmi eux les sentimens d'honneur dignes de leur naissance; » qu'il les contiendra, du moins au dehors, dans les bornes de » la bienséance, en les empêchant de se confondre avec des » gens de néant & des vagabonds; & qu'il les engagera même » à faire des efforts pour se corriger, & pour devenir de jour » en jour meilleurs: c'est à quoi je les exhorte de tout mon » cœur.

» Si malgré ma bonne volonté, & l'affection que je leur » porte, il arrive à quelques-uns d'entre eux de s'oublier, ou » de continuer dans leurs désordres, la premiere punition à » laquelle je veux qu'ils soient soumis, sera la privation du » bienfait commun à tous: il leur sera défendu de porter la » marque d'honneur dont je les décore. Je me flatte que lors- » que, dans toute l'etendue de l'Empire, on sera instruit de ce » que j'ai fait en faveur de ceux de mon sang, on leur portera » plus de respect qu'on ne faisoit ci-devant, & l'on en conclura » qu'une tendre union regne parmi nous.

» Que le Tribunal chargé spécialement des personnes & des » affaires de ceux de ma famille, fasse les recherches les plus » exactes pour ne pas confondre l'ordre des successions; & qu'il » me donne avis de tout ».

Le Tribunal fit ses recherches, & en présenta le résultat à Sa Majesté, qui donna en conséquence un second Edit, dont voici

voici le contenu. Avant que de l'expofer à vos yeux, je vais vous. expliquer quelques termes particuliers, dont je ferai obligé de me fervir.

Kata ou *Kota* eft un nœud de foie de la groffeur d'une prune ordinaire. L'Empereur, hors des tems du cérémonial, en porte un de foie rouge fur fon bonnet, fes fils en portent un pareil, ainfi que les *Regula* du premier ordre, quand ils font fils ou freres d'Empereur.

J'appelle *bouton*, un petit globe de pierre précieufe de corail, de verre ou de métal, rouge, bleu, blanc & jaune, que les Princes, Grands, Mandarins & Lettrés portent fur leur bonnet pour marque diftinctive de leurs rangs.

Ouang eft le titre des Princes du premier & du fecond Ordre, *Peilé* celui des Princes du troifieme, *Peitfee* celui des Princes du quatrieme, & *Koung* le titre de ceux qui viennent après. Pour ce qui eft des Grands & des Mandarins on les diftingue tout fimplement par les noms de premier Ordre, fecond Ordre, *&c.* Tous les Princes, jufqu'aux *Koung* inclufivement, portent le bouton rouge uni; les Grands du premier ordre en portent un femblable. Ceux du fecond Ordre le portent auffi rouge, mais rabotteux. Les Grands du troifieme Ordre le portent de verre bleu, uni & clair; je veux dire d'un verre tranfparent. Ceux qui n'ont pas le titre de Grands, & que nous nous fommes accoutumés à appeller Mandarins, font du quatrieme Ordre, & portent un bouton de verre bleu opaque, *&c.*

CHANG-YU,

» Ceux de ma famille qui defcendent de *Chun-tché*, de *Kang-*
» *hi*, d'*Yong-tching*, & ceux qui viennent & viendront de moi,
» porteront fur leur bonnet le *Kata* rouge. Je n'etablis rien fur
» les *Kioro* qui defcendent d'un même tronc que moi, & les

» autres que je viens de nommer, parce que les différentes
» branches des *Kioro* sont fort éloignées de celles dont nous
» sortons. D'ailleurs, ils ont pardessus ceux de mes parens
» qui me touchent de plus près, l'avantage de pouvoir exercer
» les différentes charges & emplois de l'Empire, comme tous
» mes autres sujets; ils ont la ceinture rouge, & possedent entre
» eux plusieurs dignités héréditaires: cette distinction leur suffit.

» Chez les Mongoux, depuis les *Ouang* jusqu'aux simples
» *Taidji*, tous portent une marque qui les distingue, & cette
» marque finit au bouton bleu de verre opaque. Il en sera
» désormais ainsi chez les miens qui ne seront pas décorés de
» quelque dignité particuliere qui les obligeroit à se décorer
» de la marque de distinction attachée à cette dignité. L'ordre
» qui s'observera, sera tel.

» Les descendans de *Kang-hi*, & de *Yong-tcheng*, comme
» je l'ai dit, porteront le *Kata* rouge, à moins qu'ils n'eussent
» quelques dignités & emplois qui exigeassent la distinction du
» bouton rouge ou bleu.

» Les fils des *Tsing-ouang* porteront le bouton rouge uni (du
» premier Ordre), & les fils des *Kiun-ouang* & des *Peilé*, por-
» teront le bouton rouge du second Ordre; les fils des *Peitsee*
» & des *Koung*, porteront le bouton de verre bleu transparent,
» qui est la marque des Grands du troisieme Ordre.

» Avant de leur donner ces marques de distinction, & la per-
» mission de les porter, le Tribunal aura soin de s'informer si
» ceux à qui on doit les donner, sont véritablement fils *naturels*
» *& légitimes* (c'est ici la même chose), ou s'ils sont seulement
» les fils *par adoption* de ceux qu'ils reconnoissent pour peres; &
» de m'en informer. Dans le dernier cas, ces sortes de fils adop-
» tifs ne pourront pas succéder aux dignités de ceux qui les ont
» adoptés, quoique dans la même famille & du même sang:

» car ils ne peuvent pas en adopter d'autres ; & ils recevront » des marques d'honneur inférieures à celles qu'ils auroient » obtenues, s'ils avoient eté les fils naturels.

» Les fils adoptifs des *Ouang*, *Peilé*, *Peitſee* & *Koung*, ne » pourront porter que le bouton de verre bleu tranſparent, » c'eſt-à-dire, du troiſieme Ordre.

» Ceux en général qui ſont employés & exercent des charges » qui ſont au-deſſus du quatrieme Ordre, porteront les diſtinc- » tifs attachés à leurs emplois ou à leurs charges ; & ceux dont » les emplois ou les charges ont un diſtinctif au-deſſous du » quatrieme Ordre, porteront le bouton du quatrieme Ordre, » c'eſt-à-dire, de verre bleu opaque.

» S'il arrive que quelqu'un de ceux qui feront nouvellement » décorés, ſe rende coupable de quelque faute qui mérite l'ani- » madverſion de ceux qui ſont prépoſés pour faire obſerver » les loix, il perdra le privilege de porter la marque de » diſtinction dont il etoit décoré. Si la faute eſt légere, du » nombre de celles, par exemple, pour laquelle l'uſage n'in- » flige que la peine du fouet ; au lieu du fouet, on ſe conten- » tera de les priver d'une partie du revenu qu'ils perçoivent » de mes deniers. Si la faute eſt de nature à mériter l'exil, il » ſuffira de les mettre pour toujours aux arrêts dans leurs » propres maiſons ; & ſi la faute, ſans être un crime, eſt » cependant aſſez conſidérable pour mériter un châtiment » plus fort, on le confinera pour toujours dans les priſons » qui ſont ſous l'inſpection particuliere du Tribunal qui eſt » chargé de tout ce qui concerne ceux de ma famille ; on » les enverra à Moukden pour y mener la vie qu'y menoient » leurs premiers ancêtres, ſans qu'ils leur ſoit jamais permis de » ſe décorer de la marque de diſtinction qu'ils portoient ci- » devant.

Pour ce qui eſt de ceux qui ont eté caſſés de leurs dignités » de *Ouang*, *Peilé*, *Peitſee*, *Koung* & autres, ils porteront » déſormais le bouton de verre bleu opaque, c'eſt-à-dire, du » quatrieme Ordre.

» Chez les Mongoux encore, ce n'eſt qu'à l'âge de dix-huit » ans qu'on permet de porter les différentes marques de diſtinc- » tion : ceux qui n'ont pas atteint cet âge n'etant regardés » encore que comme des enfans. Le même uſage s'obſervera » pour les miens, avec cette différence que les Mongoux ont » recours au Tribunal des affaires etrangeres pour faire paſſer » juſques à moi les noms de ceux qui doivent être décorés, » parce qu'ils ſont parvenus à l'âge compétent; au lieu que les » miens s'adreſſeront au Tribunal particulier qui les gouverne, » pour avoir mon conſentement, ainſi que le font les Mongoux.

» Tout ce qui vient d'être dit, eſt commun à tous ceux de » mon ſang qui ſont leur ſéjour à Moukden, comme il l'eſt à » ceux qui ſont ſous mes yeux à Péking : qu'on ait ſoin de leur » faire ſavoir mes intentions ».

L'Empereur etoit à *Géhol* quand il donna cet edit. Ceux qui etoient chargés de le mettre à exécution, eurent tout le tems néceſſaire pour s'y préparer. Ils firent les recherches les plus exactes; mirent par ecrit la généalogie particuliere de chacun des parens de Sa Majeſté, à commencer ſeulement depuis ceux de leurs ancêtres communs, qui directement ou indirectement avoient eu quelque part à la conquête de l'Empire; fixerent leurs différens degrés de proximité, & leur aſſignerent en conſéquence les marques d'honneurs qu'ils devoient porter reſpectivement. A ſon retour à Péking, l'Empereur fut informé de tout ce qui s'etoit fait, & en ordonna la publication. Il voulut de plus donner aux nouvellement décorés, une marque publique de l'affection qu'il leur portoit, en leur faiſant

à chacun en particulier un présent en soie, en bijou, en argent; & en les admettant tous ensemble en sa présence dans un festin solemnel: ils etoient au nombre de plus de deux mille.

Cette cérémonie eut lieu le 10 de la premiere Lune de la quarante-huitieme année de *Kien-long*, c'est-à-dire, le 11 Février 1783. *Il me semble*, dit l'Empereur à cette occasion, *que je vois mes ancêtres sortir de leurs tombeaux, & venir prendre leur part de la satisfaction que je goûte.* Il termina la cérémonie par une exhortation courte, mais pathétique, dans laquelle il insista en particulier sur les sentimens d'honneur qu'ils devoient avoir pour se rendre dignes de ceux dont ils tenoient la vie, & pour se faire respecter au dehors.

Je finirai cette Lettre par le récit d'un evénement qui a donné lieu ici à bien des discours, tous propres à faire fermenter le levain de mécontentement qui subsiste habituellement dans le cœur de ceux qui ne voient qu'à regret les Tartares sur le trône, mais que le génie d'*Akoui* fit tomber à plat par quelques lignes d'ecrit.

Le 3 de la sixieme lune, c'est-à-dire, le 2 Juillet 1783, vers les neuf heures un quart du soir, le ciel qui avoit été couvert pendant toute la journée, se déchargea par un orage qui dura jusques vers les dix heures. Pendant cet espace, d'environ une heure de tems, le tonnerre frappa le magasin dans lequel sont les pieces de soie que l'Empereur réserve dans son Palais, & tout fut consumé. Il est à remarquer que ce magasin est vis-à-vis de l'appartement qu'occupe Sa Majesté, & n'en est séparé que par une cour. De-là le tonnerre passa jusqu'à la porte de la ville, qui est à l'Ouest, & que pour cette raison on appelle *Si-tché-men*, & frappa le *leau*, ou magasin d'armes, qui est sur le rempart à l'un des côtés de ladite porte, par où les Mantchoux entrerent à Péking lors de la conquête.

Presque dans le même instant le même tonnerre alla frapper le *Ting* qui est hors de la ville du côté de la porte dite *Ngan-ting-men*, c'est-à-dire, *la porte qui assure la tranquillité.* Dans ce *Ting* etoit un *Pei* ou marbre sur lequel etoit gravé en gros caractères Mantchoux & Chinois ce qui s'etoit passé de plus essentiel, lors de l'arrivée des Mantchoux à Péking. Le magasin des soies, le magasin des armes & le *Ting*, tout fut brisé, renversé & réduit en cendres. L'Empereur etoit alors absent. Il etoit parti pour la Tartarie, & alloit rendre les devoirs funebres à ses ancêtres, sur les tombeaux où reposent leurs cendres : il avoit laissé Akoui à Peking, pour être l'un des régens de l'Empire, pendant son absence de cette Capitale.

La nuit où arriva l'orage, Akoui etoit de garde au Palais, & dormoit dans l'une des chambres de l'endroit nommé ici *Kiun-ki-tchou*, où s'assemblent les Ministres pour traiter des affaires de l'Etat, vis-à-vis de l'appartement de Sa Majesté, & très-près du magasin sur lequel tomba la foudre, n'y ayant que la salle du trône entre deux. Le bruit que fit le tonnerre en tombant, & l'eclat des flammes qui s'elevoient, avertirent Akoui du malheur qui venoit d'arriver, & du danger qu'il y avoit que le feu ne se communiquât bientôt aux appartemens les plus respectables de la demeure du Fils du Ciel. Malgré le vent, la pluie, le tonnerre & les eclairs redoublés, il vole & arrive des premiers à l'endroit où etoit le feu. Quelques-uns des soldats Mantchoux qui etoient de garde au pied du magasin, & qui s'etoient refugiés sous une galerie voisine, pour se mettre à l'abri de l'orage, n'arriverent qu'après lui. Il leur ordonna sur le champ de se rendre en prison, pour avoir quitté leur poste; en même tems il envoya ordre à tous les Officiers qui etoient de garde aux différens endroits du Palais de ne pas remuer, quoi qu'il arrivât, sans un ordre exprès signé

de sa main, & de redoubler de vigilance. Il fit défense d'ouvrir les portes du Palais, si ce n'est pour laisser entrer les *Regulos*, les Grands, les Mandarins & leurs Gens; il manda tous les Eunuques, & les occupa à charrier de l'eau, qu'il leur fit verser autour du magasin, son unique soin etant d'empêcher que le feu ne s'etendît.

Cependant le magasin brûloit; & ce magasin, outre les soies les plus belles & les plus artistement travaillées, contenoit encore les bijoux les plus précieux de la Dynastie passée. Les donneurs d'avis parmi les Princes & les Mandarins qui etoient présens, surpris de voir Akoui uniquement occupé à former une espèce de lac aux environs de ce qui brûloit, sans se mettre en peine d'eteindre le feu, lui représenterent plus d'une fois que c'etoit grand dommage de laisser périr tant de richesses, dont du moins on pouvoit sauver une partie, en s'attachant d'abord à ce qui etoit le plus en danger, & en faisant répandre l'eau sur le feu plutôt que par-tout ailleurs. *Laissez brûler soie & bijoux*, leur répondoit froidement Akoui, au rapport de quelques Eunuques du nombre des porteurs d'eau: *c'est moi qui commande ici; si je fais mal, toute la faute me sera imputée, soyez tranquilles.*

Après quelques heures, les superbes colonnes de bois de cedre ou de *nan-mou*, comme on l'appelle ici, les poutres de même bois, & toute la charpente etant entiérement consumées, le toît s'ecroula. Akoui fit inonder tous ces débris, sans permettre qu'on touchât à quoi que ce fût, sous prétexte de le mettre à couvert pour l'Empereur. Par cette sage manœuvre, aucun des bâtimens voisins ne fut endommagé, & le troupeau féminin de Sa Majesté, qui etoit enfermé tout près, en fut quitte pour la peur, & pour avoir perdu quelques heures de sommeil.

Pour ce qui eſt du magaſin d'armes, & du *Ting*, ils brûlerent ſans danger pour d'autres edifices, parce qu'ils n'en avoient point à leur portée.

Il etoit à peine jour, que la nouvelle du déſaſtre arrivé pendant la nuit ſe répandit dans tous les quartiers de la ville. Auſſi-tôt les Devins, tant ceux qui devinent d'eux-mêmes, que ceux à qui on fait deviner ce qu'on ſouhaite, les Aſtrologues, les mécontens & les oiſifs ſe répandirent tout bas en diſcours ſur les malheurs dont la Dynaſtie régnante etoit menacée; & ces diſcours paſſant de bouche en bouche, & ſe fortifiant à chaque fois de quelque nouvelle circonſtance, furent pendant quelques jours le ſujet de tous les entretiens. Les bons Mantchoux, & ceux qui leur ſont ſincérement attachés, etoient inquiets ſur ce qui ſe diſoit, & euſſent voulu que le Gouvernement impoſât ſilence à tous ces téméraires diſcoureurs, en faiſant un exemple ſur quelques-uns des plus indiſcrets. *Laiſſez-les parler à leur aiſe*, répondoit Akoui, en ſouriant, *je vais leur faire prendre un autre ton, & ce ſera bientôt, parce que j'attends inceſſamment la réponſe de l'Empereur à la lettre que je lui ai ecrite, pour l'informer de ce qui eſt arrivé.*

Cette réponſe ne tarda pas en effet. Pendant qu'il l'attendoit, Akoui s'etoit informé avec ſoin de tous les dommages qu'avoit cauſés le tonnerre, la nuit même qu'il frappa les edifices appartenans en propre à Sa Majeſté; & il avoit appris que, tant dans la ville que dans ſes fauxbourgs, dix-ſept maiſons chinoiſes avoient eté frappées de la foudre. Il ne lui en fallut pas davantage. Dans la premiere gazette il fit paroître un *Chagn-yu* de l'Empereur, dans lequel Sa Majeſté, après l'avoir loué de ſon zele pour tout ce qui eſt du ſervice, rapporte la lettre qu'il en a reçue, & ſe répand enſuite en ſentimens très-dévots envers le ciel: en voici le précis.

« Le

« Le feu du ciel, me dit Akoui dans la Lettre qu'il m'a » écrite en dernier lieu, a frappé d'un seul coup le magasin où » je mettois en dépôt les pieces de soie que j'ai coutume de » donner dans les occasions, à ceux de mes sujets que je veux » gratifier, & aux étrangers Mongoux & autres, quand ils » viennent me rendre hommage; le magasin d'armes qui étoit » sur le rempart près de la porte *Si-tché-men*, & le *Ting* qui » étoit au-delà de *Ngan-ting-men*. *Votre Majesté*, continue » Akoui, *ne perd dans cet incendie, que des pieces de soie que* » *ses Manufactures auront bientôt remplacées, quelques armes* » *que la paix, dont elle fait jouir ses sujets après avoir dompté* » *les rebelles de toute espece, rendoit inutiles, & des bijoux qu'elle* » *ne voyoit subsister qu'à regret, parce qu'ils ne servoient qu'à* » *rappeller le triste souvenir du luxe efféminé des derniers Empe-* » *reurs de l'infortunée Dynastie qui a été si glorieusement* » *remplacée par celle de votre Majesté. Ainsi, si j'ai des regrets* » *à vous témoigner, ce n'est pas sur la perte que vous avez faite;* » *c'est uniquement sur la peine que je suis forcé de causer à votre* » *bon cœur, en lui apprenant qu'outre les trois edifices dont j'ai* » *parlé, le feu du ciel a consumé dans le même tems dix-sept* » *maisons appartenantes à des Chinois. Je me suis exactement* » *informé : le dommage n'est pas allé plus loin, quoique l'orage* » *ait été des plus violens. Je félicite votre Majesté de ce qu'elle* » *ne s'est pas trouvée à Péking. Le ciel lui a donné, à cette* » *occasion, comme en tant d'autres, une marque visible de sa* » *protection, & du soin spécial qu'il a d'écarter d'elle tout ce qui* » *pourroit contribuer à l'attrister. Je lui en ai rendu en particu-* » *lier mes sinceres actions de graces*, &c.

» Par ce que me dit-là Akoui, il n'est pas douteux que le ciel » n'ait eu en vue de me donner une preuve de sa bienveillance, » en attendant, pour ainsi dire, que je fusse absent de Péking,

» pour permettre le désastre qui est arrivé la nuit du trois de » cette sixieme lune. Si j'avois eté dans mon Palais, j'aurois infail» liblement eté troublé de voir le feu si près de chez moi, prêt » à consumer mon appartement même. Je me serois donné du » mouvement pour le faire eteindre, je me serois même ex» posé au vent & à la pluie pour donner mes ordres; à l'âge » où je suis, tout cela est dangereux, & pouvoit avoir pour » ma santé les suites les plus funestes. Le ciel m'en a préservé; » il est juste que je lui en témoigne ma reconnoissance; c'est ce » que j'ai déjà tâché de faire, & ce que je ferai encore plus » d'une fois, &c. Qu'on répare promptement ce qui est à » réparer ».

La lecture de la gazette, d'où ce que je viens de rapporter est extrait, eut l'effet qu'elle devoit avoir. Les Devins, les Astrologues, les mécontens & les oisifs se turent, ou parlerent en conformité de ce qu'ils avoient lu. C'est ainsi qu'un homme de tête, quand il a l'autorité en main, peut, sans employer la force ni les menaces, tourner les esprits comme il veut, & leur faire vouloir ce qu'il veut. Vous direz sans doute qu'Akoui est mon Héros, je ne m'en défends pas. Je vois dans lui une foule de qualités précieuses qui me le font estimer & aimer; mais je ne m'aveugle pas sur son compte, je lui rends justice.

EXTRAIT D'UNE AUTRE LETTRE
DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king *le 2 Octobre 1784.*

J'AI achevé enfin la vie de Confucius (1), & je vous l'envoie. J'y ai joint grand nombre d'estampes crayonnées d'après les originaux, & qui représentent toutes les actions de sa vie. Elles sont accompagnées de l'arbre généalogique de la maison de *Koung*, dont je donne une explication suffisamment détaillée pour mettre au fait de ce qu'il y a de plus essentiel à savoir, & assez courte pour ne pas ennuyer long-tems.

Ce qui m'a fait naître l'idée de donner exactement cette généalogie, est une réflexion jettée comme par hasard dans les recherches philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois, par laquelle M. Paw semble révoquer en doute la succession non interrompue des descendans de Confucius, *à moins*, dit-il (2), *que ce ne fût comme une espece d'Association religieuse. Alors ce fait change entiérement de nature, & ne suppose aucune sorte de filiations qui se soient succédées réguliérement*, &c.

La suite des filiations qui se sont succédées réguliérement dans la maison de *Koung*, ou de Confucius, ne sera plus un objet sur lequel M. Paw puisse former raisonnablement des doutes, après qu'il aura lu sans prévention les preuves authentiques tirées des Mémoires domestiques de la famille, des ouvrages littéraires qui ont paru en différens tems, & con-

(1) Nous l'imprimerons dans le douzieme Volume de ce Recueil, où nous placerons aussi les principales Estampes relatives à sa vie, & l'arbre généalogique de sa famille.

(2) Tome II, page 245, de l'édit. de Berlin, 1774.

firmées par autorité publique depuis la Dynaſtie des *Han* juſqu'à celle qui eſt aujourd'hui ſur le trône. Peut-être même me ſaura-t-il quelque gré de la peine que je me ſuis donnée, pour augmenter la maſſe de ſes connoiſſances ſur un objet qu'il regarde comme intéreſſant.

A la vie de Confucius, & de tout ce qui a rapport à ce Sage, j'ajoute le Dictionnaire univerſel de la langue des Mantchoux (1). Il n'eſt pas rangé à l'inſtar de nos Dictionnaires, c'eſt-à-dire, par ordre alphabétique ; il eſt diviſé par claſſes, & l'on ne trouve les mots qu'en les cherchant dans la claſſe à laquelle ils appartiennent. Il faut, par exemple, que l'on ſache ſi le terme, dont on veut ſavoir le ſens, appartient à la Religion, à la Politique, aux Sciences, aux Arts, &c. ce qui n'eſt pas un petit embarras pour le commun des Lecteurs. L'Empereur avoit ſenti cet embarras; mais les Savans qu'il conſulta, lui perſuaderent que cet inconvénient etoit compenſé par une foule d'avantages qui ne ſe trouvoient pas dans l'ordre purement alphabétique. Il s'en tint à leur avis, avec d'autant moins de répugnance, qu'il avoit déjà fait imprimer un Dictionnaire Mântchou-Chinois par ordre alphabétique : c'eſt celui que j'ai traduit en françois (2).

Un autre Dictionnaire ou Vocabulaire, eſt celui qui a eté fait par ordre de l'Empereur, en faveur de ceux de ſes ſujets qui, par etat ou par emploi, ſont obligés à des correſpondances dans le Thibet. Je l'appelle Dictionnaire ou Vocabulaire, quoiqu'il ne ſoit, à proprement parler, qu'un recueil

(1) Il eſt ſemblable à celui que M. Amiot a envoyé pour la Bibliotheque du Roi il y a quelques années.

(2) M. Amiot a auſſi envoyé ce Dictionnaire *Mântchou-Chinois-François*, Ouvrage de la plus grande importance, & qu'il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on pût imprimer quelque jour.

des mots les plus essentiels à savoir, rangés par classes. Il a eté composé dans le Palais même, & pour ainsi dire, sous les yeux de Sa Majesté, par les plus habiles d'entre les Mantchoux & Mongoux, aidés par des *Han-lin* Chinois, & des Docteurs Thibetains. Ces derniers furent envoyés par le grand *Lama*, à la requisition de l'Empereur, qui s'en est servi pour vérifier ce qu'on devoit imprimer sur la religion, la morale, & les mœurs de ceux qui font profession de suivre la doctrine de *Fo*, ouvrage qui fera partie de la grande collection à laquelle on travaille toujours avec les mêmes soins & la même assiduité.

Le Vocabulaire dont je parle, est en deux volumes, & en quatre langues, c'est-à-dire, en Tangout, Mantchou, Mongou & Chinois. Je m'etois proposé de le tirer de la classe des meubles inutiles, en le mettant en françois, comptant qu'à l'aide du Chinois & du Mantchou il me seroit aisé d'en venir à bout; mais tout en mettant la main à l'œuvre, des difficultés sans nombre se sont présentées, & m'ont fait changer d'avis.

Je vous envoie un ouvrage d'un goût particulier, dont l'idée & la premiere exécution sont dues à un Philosophe du tems des *Soung*. Ce Philosophe se nommoit *Tcheng-che*. Il etoit vertueux par principe, & se livroit à tous les genres d'etude par inclination. Ses succès répondirent à son goût; & il devint l'homme le plus savant de son siecle : ce qu'on appelle un Savant universel.

Il avoit fait un recueil de tous les monumens scientifiques, & de ceux encore qui concernent les usages religieux & civils, antiques & modernes de sa Nation & des Nations circonvoisines. Il ne voulut pas que le fruit de son travail fût perdu pour le reste des hommes, ou qu'il restât comme enseveli dans le fond de quelques bibliotheques, ou dans les cabinets d'un petit nombre de savans, s'il se contentoit de le répandre par

la voie de l'impression. Il imagina un moyen de mettre tout le monde à portée d'en profiter, sans dessein formé de s'instruire, & comme par un pur effet du hazard. La maniere dont l'encre de la Chine est composée, les matériaux qui entrent dans sa composition, la rendent d'un usage universel ; & il n'est presque aucun Chinois, de quelque etat & profession qu'il soit, qui au moins une ou deux fois dans l'année ne soit obligé de s'en servir. Ainsi, au lieu de livrer à un Libraire son précieux recueil, *Tcheng-che* le confia à un riche Fabricant d'encre, à condition qu'il n'en sortiroit désormais de sa Manufacture aucun bâton, aucune piece, quelle qu'en fût la forme, qui ne portât l'empreinte de quelqu'un des sujets du recueil qu'il lui confia.

Le Fabricant reçut avec plaisir & reconnoissance ce nouveau moyen d'accroître ses richesses. Il employa les meilleurs Artistes pour faire graver les nouveaux moules qui devoient imprimer sur son encre les différens sujets dont *Tcheng-che* venoit de lui fournir les originaux ; & avec la permission du même *Tcheng-che*, il arbora une nouvelle enseigne, sur laquelle etoient ecrits ces mots, *Tcheng-che-mo-yuen*, c'est-à-dire, *source, fontaine d'encre de Tcheng-ché*. La réputation de celui dont il empruntoit le nom, lui fit voir en perspective tout l'Empire venir se pourvoir d'encre dans ses magasins. L'evénement prouva qu'il avoit bien vu. A peine eut-il arboré le nom de *Tcheng-che*, que ceux d'entre les Lettrés de la ville, qui avoient eté formés par ce Sage, accoururent pour faire leur provision ; à leur exemple tous les Lettrés de la Province en firent bientôt de même ; & les uns & les autres en ayant distribué à leurs Protecteurs & à leurs amis, lorsqu'ils se rendirent à la Capitale afin de subir l'exámen nécessaire pour parvenir aux grades, ceux-ci en firent présent à leur tour à des

personnes en place, & à des Courtisans qui, dans ce tems-là, etoient tous, ou presque tous des hommes distingués dans la littérature.

C'eût été une honte pour des Mandarins de Lettres, & des Savans destinés par etat à instruire les autres, de n'être pas instruits eux-mêmes des différens objets religieux, civils & littéraires, qui venoient d'être mis sous les yeux du Public de tous les etats. Ils chercherent à se mettre au fait, afin de n'être pas pris au dépourvu lorsqu'ils auroient à répondre à ceux qui les interrogeroient ; & ce fut ainsi qu'ils seconderent, comme malgré eux, les vues de *Tcheng-che*. Plusieurs d'entre eux en prirent le goût des antiques & de l'erudition, & cultiverent ensuite ce genre d'etude avec succès. Un plus grand nombre regarda comme un titre d'honneur d'avoir chez soi la collection entiere de toutes les pieces de cette espece de médailler ; & cette collection d'un nouveau genre devint, pour les Cabinets littéraires, un nouveau genre de curiosité. Comme on pouvoit se la procurer à peu de frais, la mode d'en avoir une devint bientôt générale. Les jeunes etudians surtout en raffolerent de jour en jour, tant que dura encore la Dynastie des *Soung*. Vinrent ensuite les Barbares du Nord, connus sous le nom de Mongoux. Ceux-ci firent changer la scene. Il leur fallut livrer bien des combats, & gagner bien des batailles, avant de pouvoir etablir solidement leur Dynastie dite des *Yuen*. Ils l'etablirent enfin, mais ce fut à travers des flots de sang. Dans l'etat d'humiliation où les Chinois se trouverent réduits en passant sous une domination etrangere, ils eurent des occupations tout autrement sérieuses, que celles dont ils avoient ci-devant amusé leur loisir. Je parle des Chinois d'un certain rang, de ceux qui donnent le ton aux autres. Les Politiques tâcherent de s'accommoder aux goûts de leurs

nouveaux Maîtres, les indifférens se laisserent conduire comme on voulut, & les Zélateurs des mœurs nationales ne s'occuperent que des moyens de les faire adopter à leurs vainqueurs. *La source d'encre de* TCHENG-CHE fut comme oubliée, on n'y alla plus puiser. Ce ne fut qu'après l'expulsion des Mongoux, que quelques Amateurs ayant voulu se procurer la collection des monumens rassemblés par *Tcheng-che*, se virent contraints de heurter, pour ainsi dire, à toutes les portes, avant de pouvoir la completter : ce qui leur prouva la nécessité de la faire graver de maniere à former un livre, si l'on vouloit la conserver. Ils en parlerent aux Lettrés de la Cour; & ceux-ci ayant approuvé ce projet, on engagea l'Empereur à se charger de la dépense, & à employer les meilleurs ouvriers; ce qui fut exécuté à la satisfaction de tout le monde, avec le succès dont vous pouvez juger par vous-mêmes, en examinant l'ouvrage à vos momens de loisir.

Il eût eté sans doute plus satisfaisant pour vous, de recevoir avec le Livre, l'explication des Figures qu'il contient. Peut-être aurois-je pris sur moi cette tâche, si j'avois pu, à l'âge où je suis, me flatter raisonnablement de pouvoir la remplir jusqu'au bout; mais outre qu'un travail si pénible & si long n'auroit pas eté compensé par un degré proportionné d'utilité réelle, une mort prématurée m'a enlevé le seul homme, dont les lumieres & l'activité m'eussent eté du plus grand secours pour une entreprise de cette nature.

Yang-ya-ko-pe, qui depuis plus de trente ans etoit le compagnon fidele de tous mes travaux littéraires, est mort l'automne dernier dans la cinquante-deuxieme année de son âge. Je l'avois moi-même formé à notre maniere d'etudier, je lui avois inspiré le goût des antiques, je lui avois appris l'art d'une critique raisonnable; il etoit tel, en un mot, que je pouvois le desirer

desirer, pour tirer le meilleur parti possible des monumens de sa Nation. Plus universellement & plus solidement instruit que ne le sont communément les Lettrés ordinaires, il se faisoit un devoir de les consulter, toutes les fois que je l'exigeois de lui, quand il s'agissoit de quelque point litigieux, sur lequel les sentimens etoient partagés. Il me rapportoit fidélement les raisons pour & contre, il me les discutoit avec impartialité ; & si je me déterminois en faveur de l'opinion contraire à la sienne, il se contentoit de me dire qu'il ne lui etoit pas possible de penser comme moi, que cependant il n'oublieroit rien pour trouver de quoi etayer par de nouvelles preuves ce que je croyois être une vérité. Ce qu'il disoit, il l'exécutoit à la lettre ; & je puis dire à sa gloire qu'il ne lui est pas arrivé une seule fois de vouloir me donner le change, soit par paresse, ou par défaut de bonne volonté.

Un tel homme dans un pays comme celui-ci, où un etranger se trouve nécessairement dans la dépendance de quelqu'un pour quoi que ce soit qu'il veuille faire, est un véritable trésor. J'ai eu le malheur de le perdre après une maladie de dix mois, maladie singuliere qu'on ne connoît pas, je pense, en Europe, mais qui est ici fort commune, & rebelle à tout l'art des Médecins. Elle consiste dans une difficulté d'avaler. On se voit mourir peu à peu faute de nourriture ; car le peu qui passe par intervalles, arrivé dans l'estomac, en est rejetté en partie, & en partie converti en flegmes ou en sérosités. Du reste ceux qui sont attaqués de cette maladie ne ressentent aucune douleur ; & le feu qui les consume leur laisse libres toutes les opérations du corps & de l'ame, jusqu'au dernier instant.

Yang-ya-ko-pe, qui me donne occasion de faire cette remarque, usa de cette liberté avec un courage qui tient de l'héroïsme. Il ne retrancha rien de ses occupations ordinaires,

Chaque jour après avoir donné une partie de son tems aux exercices de piété, & aux soins qu'il devoit à sa famille, il se rendoit à notre maison dans la chambre qui etoit à son usage, s'y renfermoit, prenoit un pinceau ou un livre, lisoit ou ecrivoit, & quand j'etois de loisir, ou que mes occupations d'etat ne m'appelloient pas ailleurs, nous travaillions ensemble avec cette même exactitude & ces mêmes soins auxquels nous nous etions accoutumés de longue main. C'etoit en vain que je lui représentois, que dans l'etat où il etoit, il ne lui falloit que du repos : *à la bonne heure*, me disoit-il : *ce que je fais est l'unique repos qui me convienne, & qui puisse me plaire ; d'ailleurs, toute ma consolation est d'être avec vous, il y a trente ans que je n'en ai pas d'autre ; permettez-moi d'en jouir encore pendant le peu de jours qu'il me reste à vivre.*

Je suis actuellement aux enquêtes pour trouver quelqu'un qui puisse le remplacer, du moins en partie, dans ses fonctions auprès de moi. Si je rencontrois par hazard quelqu'un de ces Lettrés du premier ordre, qui, pour n'être pas employés dans les Tribunaux littéraires, n'en sont pas moins habiles, je ne le laisserois certainement pas echapper. Il m'aideroit dans mes recherches, pour etablir la comparaison des monumens antiques de la Chine, avec ceux des autres Nations. En attendant cette heureuse rencontre, qui peut-être n'arrivera jamais, je tâcherai d'y suppléer du mieux qu'il me sera possible, & je commencerai par les anciennes Danses. Elles sont réputées ici, comme faisant partie de l'ancienne Musique ; ce que j'en dirai sera comme une suite à ce que j'ai ecrit ci-devant sur ce bel Art. (*Voy.* Tome VI de ce Recueil.)

Pour compléter ce que vous avez déjà en fait d'instrumens, j'envoie le *yo* à six trous. Ce n'est pas ce fameux *yo* inventé du tems de *Hoang-ty*, quoi qu'en disent quelques Auteurs

modernes. Celui-ci n'avoit que trois trous, & présentoit les mêmes phénomenes acoustiques que le galoubet provençal, comme l'a découvert M. l'Abbé Roussier. Il ne m'a pas eté possible de m'en procurer un de cette espece, parce que *n'etant d'usage que pour les grandes cérémonies de l'Empire*, il ne se trouve que dans le Palais. Il n'en est pas de même de celui à six trous, *il peut être employé dans la musique qui se fait chez les Regulos*. Je lui donnerois volontiers le nom de flûte horisontale, par allusion à la maniere dont il se joue, bien différente de celle qui a lieu pour la flûte traversiere; sur celle-ci les doigts de la main gauche de celui qui joue, sont tournés en dedans, & ceux de la main droite en dehors. Sur le *yo*, les doigts de l'une & de l'autre main du Joueur sont tournés en dedans. On trouve ici que cette attitude est moins gênante & plus agréable à voir. Vous en jugerez, en faisant emboucher cet instrument par quelque Joueur de flûte traversiere.

J'espere que vous serez content du *lo*. S'il ne fait pas autant de bruit que quelques autres, il fera peut-être un bruit plus harmonieux. Je crois qu'un pareil instrument feroit merveille dans un Opéra, quand on a en vue d'etourdir ou d'effrayer les Spectateurs. Il peut servir encore à etudier la théorie du son, & à se convaincre que chaque son isolé donne ses harmoniques plus on moins sensibles, suivant la nature de l'instrument qui le rend, & la finesse des organes de ceux qui l'entendent. M. l'Abbé Roussier peut faire sur cela les plus judicieuses observations. Je m'en rapporte à son jugement.

Je me suis informé de la maniere dont on construisoit ces sortes de grands *lo*; on m'a répondu que la manufacture en etoit à *Sou-tcheou*, & que hors de là, on n'en faisoit que de faux; que la matiere etoit un mélange de cuivre, d'etain & de bismuth, dans la proportion suivante: dix livres de cuivre, trois livres

d'etain, une livre de bismuth; que ce mélange etoit mis en fonte; & qu'après qu'il avoit acquis le degré de fusion convenable, on le jettoit dans un moule de terre grasse, pour lui donner la forme.

Jusques-là, tout est aisé; mais voici le difficile: il s'agit de lui incorporer l'harmonie, si je puis parler ainsi, & de lui donner le ton. On n'en vient à bout qu'en le forgeant & en le travaillant avec le marteau. Avant que cette matiere, qui a déjà la forme de *lo*, soit entiérement refroidie, on la retire du moule pour la mettre sur l'enclume. Plusieurs ouvriers, armés chacun d'un marteau, frappent à grands coups sur toute sa surface, autant de tems qu'il en faut pour lui faire acquérir le degré d'etendue & de consistance qu'on veut lui donner.

Après cette premiere opération, on la porte sur le feu pour la faire rougir; & quand elle est arrivée au degré de chaleur qui précede immédiatement celui de la fusion, on la retire pour la jetter dans un baquet d'eau froide. On la bat de nouveau de la même maniere que ci-devant, quand, après l'avoir retirée du baquet, on l'a remise sur le feu pour la faire rougir encore: ce qu'on renouvelle autant de fois qu'il est nécessaire pour en obtenir *un son harmonieux quelconque.* Alors le maître ouvrier s'en empare; & c'est à lui seul qu'il est réservé de faire le reste; ce qu'il exécute sur l'enclume avec un marteau ordinaire, en forgeant à froid les différens points de la surface, les uns plus, les autres moins, suivant qu'il veut en *hausser* ou en *baisser le ton.* L'essentiel de son art consiste à choisir les points sur lesquels il doit faire tomber les coups de marteau plus fréquemment, & avec plus de vigueur. Il a à côté de lui un diapason, c'est-à-dire un *lo* de comparaison, avec son battant; & de tems à autre il frappe sur ce *lo* pour en comparer le son avec le son du *lo* qu'il prépare. Ce n'est

qu'après qu'il les a trouvés parfaitement à l'unisson, que son ouvrage est censé fini : il n'y touche plus, & personne n'y touche plus après lui. On ne le polit point ; on ne le met pas même sur le tour pour en perfectionner la forme, & faire disparoître l'empreinte du marteau, dont on peut, pour ainsi dire, distinguer chaque coup. Sur le rebord de cet instrument sont deux trous à quelque distance l'un de l'autre pour y adapter le cordon qui sert à le tenir suspendu quand on veut en tirer le son. La maniere la plus ordinaire de faire usage du *lo*, est de passer le bras gauche dans le cordon, de tenir le battant de la main droite, & de frapper vers le centre, ni trop doucement ni trop fort, en laissant entre chaque coup l'intervalle d'environ quatre ou cinq secondes ; cela se pratique ainsi dans les marches, & dans les circonstances où il s'agit de donner des signaux pour fixer la vîtesse ou la lenteur des pas, ou pour instruire de ce qu'il faut exécuter. Mais dans les occasions où il faudroit une obéissance prompte, où l'on voudroit inspirer du courage ou etourdir sur le danger, on commence par frapper un grand coup dans le petit enfoncement qui est au centre. Immédiatement après ce premier coup on en frappe un second, mais si mollement, que le battant doit à peine toucher ; puis on frappe de suite, en augmentant à chaque coup, de force & de vîtesse, & en portant le battant du centre à la circonférence, comme si l'on avoit une spirale à tracer. C'est alors que tous les tons contenus dans le *lo*, sortent à la fois de la maniere la plus *harmonieuse*. Que ne puis-je vous envoyer d'ici une paire d'oreilles chinoises ! en vous les faisant parvenir, je vous prierois d'en faire usage, pour pouvoir goûter tout le gracieux *de cette harmonie* ; car je crains fort qu'avec vos oreilles européennes, vous n'entendiez qu'un bruit etourdissant, & un vrai tintamarre, lorsque vous ferez essayer la méthode de frapper

sur le *lo*, telle que je viens de vous l'indiquer. J'aurai cependant l'honneur de vous dire, toute prévention à part, que l'usage de cet instrument adopté en France, y seroit, dans bien des occasions, d'une grande utilité.

Dans une de mes Lettres, je vous avois annoncé deux *lo*; la difficulté de les emballer, & plus encore celle du transport d'ici à Canton, m'a déterminé à n'en envoyer qu'un. En place du second, je vous envoie un *la-pa*, c'est-à-dire, une trompette, du nombre de celles qui sont de la premiere institution, du tems même des inventeurs du systême musical : car les Chinois postérieurs n'en ont changé ni la forme, ni la construction. J'en dis de même du *so-na*, autre instrument de la haute Antiquité, lequel aujourd'hui encore, comme du tems de *Yao* & de *Chun*, est employé & a son usage propre dans les convois funebres, & dans plusieurs autres cérémonies qui sont pratiquées par le commun. Son antiquité peut lui servir de passe-port, & c'est à ce titre seul qu'il mérite d'être accueilli.

Si dans notre inconstante Europe, la nouveauté dans tous les genres, par cela seul qu'elle est nouveauté, n'emportoit pas avec elle une espece de droit à l'estime des hommes ; si du moins, lorsqu'on y a adopté successivement les inventions nouvelles, on n'avoit pas négligé les anciennes jusqu'à en perdre le souvenir, nous trouverions aujourd'hui chez les différens peuples de la terre que nous avons occasion de visiter & de connoître, une foule d'objets de comparaison, au moyen desquels nous pourrions remonter d'âge en âge, jusqu'aux premiers siecles de la civilisation, & reconnoître enfin cet ancien peuple, ce peuple primitif, dont les traces sont entiérement effacées depuis plus de quatre mille ans. Du tems de *Yao* & de *Chun*, on parloit encore de cet ancien peuple,

de quelques-unes de ses loix, & de plusieurs coutumes qui lui etoient propres. Au reste quand je dis *inventions nouvelles*, ce n'est que pour m'accommoder au langage reçu ; car je suis persuadé que ce qu'on décore chez vous du beau nom d'*invention*, n'est le plus souvent qu'une espece de réminiscence ou réhabilitation de ce qui avoit déjà eu cours dans les anciens temps. C'est le rejetton d'une vieille racine qu'on croyoit morte, & qui n'etoit que profondément enfouie : on a remué la terre autour d'elle, elle a répullulé.

Des fragmens epars d'une science ou d'un art quelconque, qu'un homme de génie aura le talent de réunir, en y ajoutant du sien le ciment qui les lie, & le vernis qui les rend brillans, formeront ce qu'on appelle chez vous *une nouvelle invention, un systême nouveau.* Les Chinois n'appelleroient cela que du nom de *recouvrement*, parce qu'ils sont persuadés que tout a eté inventé avant eux par une race d'hommes qui a disparu de dessus la surface de la terre, & qu'il ne s'agit que de recouvrer peu à-peu ce qui a eté egaré ou perdu.

Quelle est donc cette race d'hommes à laquelle les premiers elémens des connoissances dont nous nous enorgueillissons doivent se rapporter ? M. Bailli répondroit, sans hésiter, *le Peuple Atlantique.* Je remonte plus haut que lui, à l'aide de mes Chinois ; & je dis que c'est à cette nation qui n'a précédé que de quelques siecles l'etablissement de *Fou-hi* & de ses compagnons en Chine, que nous sommes redevables des premieres notions que nous avons acquises sur les Sciences & sur les Arts. J'ajoute que c'est en Chine que les débris des anciennes connoissances sont en plus grand nombre, & mieux conservés. Il ne s'agit que de les reconnoître, de les rapprocher, & de mettre chaque piece à sa place, pour en construire, sinon un edifice complet, du moins quelques

appartemens isolés qui pourront donner quelque idée du tout, dans son etat primitif.

Croiriez-vous bien, Monsieur, *que le feu central*, le *refroidissement des planetes* & autres pareils systêmes ont eté connus des anciens Chinois ? Croiriez-vous que ces systêmes ont fait l'occupation des Philosophes & des Savans, dans cette extrémité orientale de notre hémisphere, pendant plusieurs centaines d'années avant l'existence de vos Druides, c'est-à-dire, dans un tems où l'on ne voyoit encore que des forêts & des bois sur le sol de notre Europe aujourd'hui si fécond ? Croiriez-vous que ces systêmes, adoptés d'abord avec enthousiasme, préconisés avec emphase par tous les oisifs qui se mêloient de raisonner sur la nature, tomberent peu-à-peu dans le discrédit, & furent ensuite presque entiérement oubliés, pour ne reparoître dans les ecrits des prétendus Sages, qu'après plus dix siecles d'oubli ? Oui, *Tcheou-lien-ki*, *Chao-young*, *Tchou-hi*, & autres leurs disciples qui vivoient sous la Dynastie des *Soung*, laquelle, comme vous savez, a régné depuis l'an de Jésus-Christ 960, jusqu'à l'an 1279, déterrerent la plupart des anciens systêmes, celui sur-tout auquel on peut rapporter le feu central, & le refroidissement des planetes, les habillerent à leur façon, les proposerent à leurs comtemporains, les firent valoir, & leur donnerent le cours qu'ils ont encore aujourd'hui parmi les Lettrés de la haute classe. Ils ne se servent pas, ces Lettrés dont je parle, des mots de *feu central*, ni de celui de *refroidissement* employés par vos modernes ; ils n'etalent point tout cet attirail d'expériences faites à grands frais, tout cet echafaudage de comparaisons & de calculs qui en imposent : ils vont au même but par une voie simple.

Au lieu des mots *feu central*, qui ne désignent qu'un feu, pour ainsi dire, d'emprunt, qu'un simple reste de l'etat d'incandescence

descence, par lequel vos modernes supposent que les planetes ont passé dans les premiers tems de leur existence; mes Chinois emploient le monosyllabe *yang*, qui désigne le feu elémentaire, agent qui est dans tout & par-tout, qui est actif par essence, & qui, par son activité, met tout le reste en action.

Au lieu du mot de *refroidissement*, qui n'exprime dans l'idée de ceux qui l'emploient, qu'une cessation graduelle de l'incandescence; mes Chinois se servent du mot *yn*, qui exprime l'etat de repos, de passiveté, d'inertie, de stérilité totale, & de froid absolu.

Au lieu de ces suppositions compliquées, de ces comparaisons pénibles, & de ces longs calculs mis en œuvre par vos profonds Scrutateurs de la Nature, les Philosophes de la Chine n'admettent pour premier prince physique de tout ce qui existe, que le *Tay-ki;* ils le suivent dans son développement, reconnoissent & constatent ses opérations; & par des calculs aussi aisés qu'ils sont simples, ils obtiennent des résultats pareils à ceux de l'incandescence & du refroidissement aussi exactement déduits, aussi clairs, & non moins certains. Vous en conviendrez vous-même, après que vous aurez lu le court exposé que je vais mettre sous vos yeux, du plus ancien de tous les systêmes de Cosmogonie. Je l'appelle le plus ancien, puisqu'il est constant que la tradition l'attribue à *Fou-hi*, lequel le tenoit probablement de cet ancien peuple perdu, dont on cherche aujourd'hui les traces parmi les décombres de l'Antiquité.

Aussi-tôt que l'Auteur de la Nature eut donné l'existence au *Tay-ki*, composé d'*Yang* & d'*Yn*, cet *Yn* & cet *Yang* furent mis en action, se développerent, & produisirent *l'espace:* alors commença ce que nous appellons *le tems*. Le tems est supposé s'ecouler dans l'espace, pour n'arriver à son terme, qu'après un certain nombre d'*instans révolus*. Ce nombre est

fixé *à douze révolutions*. Chaque révolution a *douze périodes*; & chaque période a *10800 ans*. Sur cette base pose tout ce qui suit.

A cette premiere *période* du tems, par laquelle commença la premiere révolution, commencerent aussi ce qu'on appelle ici *les opérations du Ciel*, c'est-à-dire, ce mêlange des Agens *Yang* & *Yn*, qui, prenant entre eux des combinaisons toujours variées, alternant sans cesse du plus au moins & du moins au plus dans leur union mutuelle, produisirent, dans le courant de cette période, les deux especes de corps dans lesquels l'*Yang* surabonde & domine, tels que le soleil & les etoiles; & les corps qui ne contiennent qu'une foible portion d'*Yang* amalgamée dans une grande partie d'*Yn*, tels que la lune & les autres planetes.

Ces grands corps ayant pris les formes que nous leur voyons, commencerent à prendre un cours dans l'*espace*, tendant sans cesse à s'approcher ou à s'eloigner les uns des autres, en proportion de la quantité d'*Yang* & d'*Yn* dont ils etoient respectivement composés, & qui les constituoient *Yang* ou *Yn* dans leur maniere d'être. L'action qu'ils eurent les uns sur les autres dans les différentes combinaisons qu'ils prirent entre eux, commença la seconde *période*, & de nouvelles opérations.

Les corps *Yang*, tels que le soleil & les etoiles, brillerent, echaufferent, donnerent la fécondité; les corps *Yn*, tels que la lune & les autres planetes, eclairés, echauffés, fécondés, produisirent, conserverent, donnerent l'accroissement & la perfection.

La terre, la seule des planetes dont nous puissions parler pertinemment, parce que c'est la seule que nous connoissions, ou du moins que nous soyons à portée de connoître quant à ses parties constitutives, produisit durant le cours de cette se-

conde période, ce que nous appellons les trois regnes de la nature; c'eſt-à-dire, le regne des foſſiles qui croiſſent ſeulement, celui des végétaux qui croiſſent & vivent, celui des animaux qui croiſſent, vivent & ſentent; & c'eſt dans ces différentes productions, & dans les différens ordres, genres, eſpeces & variétés dans les individus, ſous leſquels on les range, que conſiſtent ce qu'on appelle ici *les opérations de la terre*. Ces opérations n'atteignirent le degré de perfection qui les ſoumit à des Loix conſtantes, pour pouvoir continuer d'elles-mêmes un cours toujours égal, qu'à la fin de la ſeconde *période*, &c.

Déjà le ciel & la terre, placés au rang qu'ils doivent occuper dans la nature, roulent avec ordre dans l'eſpace, & rempliſſent les fonctions auxquelles ils ſont reſpectivement deſtinés; déjà vingt & un mille ſix cens ans ſe ſont écoulés depuis que les ſiecles commencerent: & il n'eſt point encore queſtion de l'homme.

On ne doit pas en être ſurpris, diſent les Philoſophes chinois, dont j'analyſe le ſyſtême. De tous les êtres faits pour occuper l'eſpace, l'homme eſt le plus parfait: tout ce que l'*Yang* a de plus ſubtil; tout ce que l'*Yn* a de plus épuré, ont dû concourir à ſa formation. Que de tems n'a-t-il pas fallu! par combien de degrés les combinaiſons, plus d'*Yang*, moins d'*Yn*; plus d'*Yn*, moins d'*Yang*, n'ont-elles pas dû paſſer avant la venue de celle qui devoit avoir ſon effet? Elle arrive enfin cette heureuſe combinaiſon, & l'homme paroît ſur la terre, pour en être le ſouverain dominateur. Cet être, auquel nul autre être ne peut être comparé, réunit dans ſon eſſence toutes les qualités qui conſtituent les autres êtres. Par ſa ſubſtance ſpirituelle, il eſt le repréſentatif & comme l'image de la ſuprême intelligence; par ſa ſubſtance corporelle, il participe à la nature de tous les autres corps en général, & à celle de chacun d'eux en

particulier. A l'époque de ſon exiſtence commença la troiſième période ; alors commencerent auſſi ce que nous appellons *les opérations de l'homme*.

N'ayant aucun livre, continuent les mêmes Philoſophes dont j'emprunte ici le langage, ni aucun monument hiſtorique, qui puiſſe nous apprendre quel a eté l'etat du genre humain au ſortir du ſein de la nature, quelles ont eté ſes occupations dans ſon enfance, quand, comment & par où il a commencé à faire uſage de ſes facultés intellectuelles pour le développement de ſa perfectibilité ; depuis cette troiſieme période juſqu'à la ſeptieme, qui eſt l'epoque de la fondation de l'Empire chinois par *Fou-hi*, nous ne pouvons être inſtruits que confuſément, par une tradition obſcure dans tous ſes points. Cette tradition altérée d'âge en âge, mutilée, intercalée, dénuée de toute eſpece de preuves, n'offre d'autres titres, pour mériter créance, que la ſimplicité, la fidélité & la bonne-foi avec leſquelles ceux qui, les premiers, ont pris la peine de la conſigner dans leurs ecrits, racontent tout ce dont elle etoit dépoſitaire de leur tems, quelque révoltant, quelque abſurde qu'il paroiſſe au premier aſpect. Chacun peut faire uſage de ſes lumieres, pour tâcher de démêler la vérité parmi les fables qui l'abſorbent, pour tâcher de la reconnoître à travers les emblêmes qui la cachent, & pour concilier entre eux les contraires apparens qui la défigurent. Il n'eſt pas aiſé d'arriver à cette découverte ; & nous ne nous flattons pas d'y être parvenus ; nous croyons ſeulement que nous ſommes ſur la voie ; & nous nous contentons de précéder quiconque voudra nous ſuivre dans cette pénible route, en l'avertiſſant que nous n'avons de flambeau pour l'eclairer au milieu des ténebres que nous lui ferons traverſer, que le fruit de nos etudes, & le réſultat de nos recherches, dont voici le précis.

Les hommes ont commencé par vivre en société, d'abord chaque famille avec les siens, c'eſt-à-dire, le pere, la mere, les enfans, puis les enfans de ceux-ci, leurs fils & leurs petits-fils, dans un eſpace de terrein proportionné à leur nombre & à leurs beſoins. A meſure que ce nombre augmentoit, les derniers venus s'eloignoient plus ou moins de l'endroit du premier ſéjour, & s'etabliſſoient où ils trouvoient à ſubſiſter plus commodément. Ce choix du lieu particulier de leur etabliſſement, devenoit pour eux, excluſivement à tout autre, un *droit de propriété* ſur ce même lieu. Leurs deſcendans firent enſuite ce qu'ils avoient fait eux-mêmes ; & en s'eloignant ainſi ſucceſſivement les uns des autres, ils en vinrent à ſe méconnoître. Cependant le ſouvenir de leur origine commune, & de ce qui s'etoit paſſé dans les premiers tems, ſe tranſmettoit par une tradition orale, de génération en génération.

Quand la terre fut ſuffiſamment peuplée, les ſujets d'altercations & de querelles que chacun peut imaginer ſans qu'il ſoit beſoin d'en faire ici l'enumération, & qui ne dûrent pas être rares entre des voiſins qui avoient les mêmes paſſions, les mêmes beſoins, & une ardeur pareille pour les aſſouvir, firent naître *les guerres*. On ſe battoit, on s'egorgeoit, juſqu'à ce que les vaincus cédaſſent la place aux vainqueurs.

Les opprimés s'eloignerent le plus qu'ils purent des oppreſſeurs; ils ſe tranſporterent au-delà des montagnes, paſſerent des rivieres & des bras de mer, & ne ſe fixerent que dans les lieux où ils ſe crurent en sûreté. Leurs deſcendans eprouverent entre eux les mêmes viciſſitudes du ſort; les plus foibles, toujours victimes des plus forts, comprirent enfin qu'il leur ſeroit avantageux de ſe réunir en grand nombre. Pluſieurs familles réunies camperent par pelotons, aſſez près les unes des autres, pour pouvoir être à portée de ſe prêter mutuellement du

ecours dans le cas d'un besoin présent : de-là la formation *des peuplades.*

Chaque peuplade composée de plusieurs familles devoit avoir un chef qui représentât le père commun, & qui gouvernât tous ces enfans d'adoption, comme il gouvernoit sa propre famille : c'est l'etablissement des *Chefs de Hordes.*

Ces différentes Hordes avoient chacune deux sortes d'intérêts ; l'intérêt particulier & l'intérêt commun. Pour veiller à ce dernier, il falloit un Chef commun à toutes les Hordes, supérieur à tous les Chefs particuliers, & qui représentât l'*aïeul* ou l'*ancêtre :* c'est l'etablissement des *Rois & des Empereurs.*

La population allant toujours en croissant, les intérêts généraux & particuliers s'accrurent en proportion, & devinrent de jour en jour plus importans & plus difficiles à concilier. Il fallut tenir des assemblées, décider sur ses droits prétendus ou réels ; se diviser, se raccommoder, faire des pactes & des accords, se donner des gages mutuels pour caution de leur accomplissement, se prémunir contre la fraude, se mettre en défense contre la surprise, & en venir enfin à des ruptures & à des guerres, d'autant plus cruelles, que les deux partis etoient plus nombreux & plus irrités. Cependant tout le monde ne pouvoit pas combattre, les vieillards & les infirmes, les femmes & les enfans, obligés de rester, devoient être à l'abri des irruptions subites ; on entoura leurs demeures de palissades, pour être un obstacle contre les premiers efforts ; & on laissa parmi eux quelques hommes robustes pour les garder & les défendre : c'est l'origine *des villages & des bourgs.* Ces villages & ces bourgs s'agrandirent peu-à-peu, afin de pouvoir contenir le nombre des habitans, & formerent *des villes.*

C'est de l'epoque de la formation des villes qu'il faut compter le commencement *de la civilisation*, parce que les hommes

plus près les uns des autres, & réünis en plus grand nombre, dûrent être astreints à des devoirs réciproques, à un genre de vie uniforme, en un mot à tout ce qui pouvoit contribuer à la sûreté commune. On etablit des loix & des usages, & l'on créa des Magistrats pour les faire observer. On détermina des peines & des châtimens contre les infracteurs, seul moyen de contenir la multitude dans les bornes du devoir; on assigna des récompenses pour ceux qui se distinguoient par leurs services; & ces récompenses furent en proportion du degré d'utilité de ces mêmes services: de-là est venue *la différence des conditions.*

De cette différence des conditions naquirent des prérogatives différentes, des besoins plus etendus, des distinctions honorifiques. Pour satisfaire à ces prérogatives, pour subvenir à ces besoins, pour mériter ces distinctions, il fallut plus d'attention, plus d'assiduité, plus de constance dans le travail: & *les arts, tant utiles qu'agréables; les sciences, tant pratiques que de pure spéculation, furent l'un après l'autre inventés.*

Les hommes faisant ainsi peu à peu un usage plus sérieux & plus etendu de leurs facultés intellectuelles, comprirent enfin qu'il y avoit au-dessus d'eux un être intelligent *qui etoit digne de tous leurs hommages; ils connurent la nécessité d'un culte extérieur & public*, & ils l'etablirent. Cet être intelligent & suprême, est le *Tien* ou le *Chang-ty;* le culte extérieur & public qu'on lui rendit, fut *le sacrifice solemnel;* l'honneur de lui rendre solemnellement ce culte au nom de tous, *fut déféré au seul Souverain*, comme etant le Chef & le Représentant de toute la nation; & les premiers autels consacrés à l'usage de ce culte, furent *des montagnes ou des lieux elevés.*

On comprend aisément combien de siecles ont dû s'ecouler, & combien il en a dû coûter aux hommes de méditations, de

soins, de peines & de travaux pour arriver au degré de civilisation où ils sont aujourd'hui. Nous croyons qu'ils ont passé successivement par tous les biens & par tous les maux dont ils sont susceptibles; qu'ils ont eté alternativement barbares & civilisés; que plus d'une fois ils ont inventé les mêmes sciences & les mêmes arts, etabli des loix semblables & des usages pareils; mais que ces sciences & ces arts d'abord négligés, ensuite oubliés pour la plupart, & enfin entiérement perdus par l'effet des révolutions physiques & morales, des catastrophes & des bouleversemens qui ont changé de tems à autre la face de la terre, ne furent inventés de nouveau que sous les regnes des premiers Empereurs dont notre histoire fait mention.

Nous croyons encore qu'avant ces premiers Empereurs, il y a eu dix races d'hommes ou dix peuples différens, qui, exterminés les uns par les autres, ou détruits par d'autres causes que nous ignorons, ont successivement disparu; & que *Fou-hi*, Fondateur de notre Monarchie, ramassa les débris du dernier des peuples eteints, dispersés dans les montagnes & dans les bois, où ils vivoient à la maniere des bêtes, les civilisa peu à peu, leur donna des loix, & leur apprit de bouche tout ce que la tradition lui avoit appris à lui-même sur les dix races qui les avoient précédés. Mais afin que la mémoire s'en conservât pour l'instruction de leurs descendans, il inventa ces signes merveilleux que nous appellons les *Koa*; & en les combinant entre eux de différentes manieres, il trouva le secret d'exprimer symboliquement tout ce qu'il savoit des tems antérieurs.

C'est donc dans les *Koa* qu'on peut trouver quelques traces des anciens peuples perdus, & qu'on peut s'instruire de l'histoire des premiers tems. Nous avons etudié ces *Koa* avec toute l'application dont nous sommes capables. Nous avons profité des lumieres de tous les grands hommes qui nous ont précédés,

&

& qui, comme nous, en avoient fait l'objet de leur occupation la plus sérieuse; nous avons contemplé nuit & jour ces précieuses lignes, & à force de méditations, de combinaisons & de calculs nous avons trouvé le systême *yueng, hen, ly, tcheng*; c'est-à-dire, le systême qui assigne *le commencement*, *le progrès*, *la perfection* & la *consommation* de toutes choses, systême que les différentes révolutions que notre Empire a eprouvées depuis le tems de *Fou-hi* jusqu'à celui où nous vivons, avoient plongé dans les plus epaisses ténebres.

Suivant ce systême, nous croyons pouvoir assurer que depuis que le tems a commencé d'exister, jusqu'à celui où naquit le sage Empereur *Yao*, il s'est ecoulé un espace de soixante-sept mille deux cens ans, & depuis l'existence du genre humain quarante-cinq mille six cens. En effet, l'an 2400 de la septieme période fut celui de la naissance de *Yao*. Nous savons que ce Prince a vécu cent seize ans; l'année de sa mort est donc la deux mille cinq cent seizieme de la septieme période. Pour finir cette septieme période depuis l'année de la mort de *Yao*, il faut 8284 ans, auxquels, si l'on ajoute la somme des cinq périodes restantes pour achever la révolution (laquelle somme est de cinquante-quatre mille ans, parce que 10800 multipliés par 5, donnent 54000); on aura, pour arriver au terme où le tems doit finir, soixante-deux mille deux cens quatre-vingt-quatre ans. Mais avant ce terme final, c'est-à-dire, dès le commencement de la onzieme période, l'*Yn* & l'*Yang*, devenus sans force & epuisés, se concentreront en eux-mêmes, cesseront de produire; la nature organisée, après avoir passé par tous les etats, tombera dans celui d'inertie & de mort; & toutes les choses rentreront dans le chaos, où elles resteront ensevelies pendant tout le cours de la douzieme période.

Après cette douzieme période, & un repos de 10800 ans, le *Tay-ki* aura repris ses forces; l'*Yn* & l'*Yang* se developperont de nouveau, se combineront comme ci-devant, de toutes les manieres; & de ce dévéloppement & de ces combinaisons, il se formera un nouvel ordre de choses qui subsistera tant qu'il plaira au *Tay-y* (*au grand un*) de le laisser subsister: nous croyons qu'il subsistera toujours.

Telle est la maniere dont les Philosophes de la Chine conçoivent la formation de l'Univers, son commencement, ses progrès, sa perfection, sa consommation & sa durée. Il me paroît que leur systême est appuyé sur des fondemens non moins solides que ceux sur lesquels vos Philosophes européens appuient les leurs. Le développement du *Tay-ki*, les combinaisons de l'*Yn* & de l'*Yang*, & tout ce qui en résulte, valent bien, ce me semble, l'*incandescence* & le *refroidissement*. J'ose vous inviter à comparer entre eux les deux systêmes. Il n'est pas impossible que celui des Chinois ne vous paroisse plus plausible, parce qu'il est plus simple, & qu'il arrive au même terme par un chemin plus court. Peut-être trouverez-vous, en y regardant de près, que ces deux systêmes rentrent l'un dans l'autre, ou plutôt, qu'ils ne sont qu'un seul & même systême sous des noms différens, & exposés d'une maniere différente. Pour vous faciliter ce parallele, je vais réunir dans un même tableau tout ce que j'ai dit jusqu'à présent sur une cosmogonie qui ne mérite pas moins d'être connue que tant d'autres que l'on connoît, & qui ne valent pas mieux.

Le *Tay-y*, c'est-à-dire, *le grand Un* ou l'Être suprême, donne l'existence au *Tay-ki*, composé d'*Yang* & d'*Yn*.

L'*Yn* & l'*Yang* se développent & se combinent; l'espace se forme, & le tems existe. Depuis le premier instant de l'existence du tems, jusqu'à celui où il doit finir, il s'ecoulera

une révolution entiere composée de douze périodes, de dix mille huit cens ans chacune, ce qui fait pour la durée totale du tems, ou de ce qu'on appelle une révolution, l'espace de cent vingt-neuf mille six cens ans.

Premiere période. Commencement du tems, formation des corps qui occupent l'espace. Cette formation se fait par le mêlange des agens *Yang* & *Yn*, qui prenant entre eux des combinaisons toujours variées, & alternant sans cesse du plus au moins & du moins au plus, dans leur union mutuelle, produisent dans le cours de cette période les deux especes de corps qui occupent l'espace; c'est-à-dire, les corps dans lesquels l'*Yang* surabonde & domine, & les corps qui ne contiennent qu'une petite portion d'*Yang* amalgamée dans une grande quantité d'*Yn*. Ce n'est qu'après l'espace de dix mille huit cens ans, que cette formation est parvenue au degré de perfection dont elle est susceptible. Alors les corps *Yang*, c'est-à-dire, le soleil & les etoiles, & les corps *Yn*, c'est-à-dire, la lune & les autres planetes, soumis à des Loix constantes, par l'action qu'ils ont les uns sur les autres, prennent dans l'espace, le cours réglé qu'ils conserveront dans la suite. C'est ce qu'on appelle *les opérations du ciel.*

Seconde période. Les corps *Yang* & *Yn* se mouvant dans l'espace par des Loix constantes, ne doivent pas y être oisifs. La tendance mutuelle qu'ils ont à se mêler & à se rejoindre, anime la nature; leur mêlange en plus & en moins, & leur union toujours variées la rendent féconde, pour lui faire produire tout ce qui peut être produit.

Laissant à part le soleil & les etoiles, la lune & tous les autres corps que nous appellons célestes, qui sont trop eloignés de nous, disent les Chinois, pour pouvoir parler pertinemment de ce qui se passe chez eux; nous nous contenterons d'exposer

notre maniere de penser sur ce qui concerne la planete que nous habitons.

La terre qui est *Yn*, fécondée par le concours de l'*Yang*, produisit dans l'espace de dix mille huit cens ans, ce que nous appellons les trois regnes de la nature ; & c'est la formation de ces trois regnes que l'on appelle en style du pays, *les opérations de la terre.*

Voilà déjà que depuis le commencement des tems, vingt-un mille six cens ans se sont ecoulés. Le ciel & la terre sont formés, & ont acquis le degré de perfection dont ils sont susceptibles ; la nature est organisée & vivante ; elle est dans un etat de vigueur propre à tout produire. Il faut sur la terre des êtres vivans qui puissent profiter de ses dons ; il faut que parmi ces êtres vivans, il s'en trouve qui soient doués d'intelligence, qui puissent dominer sur tout, & tirer parti de tout. Ces êtres privilégiés forment ce qu'on appelle l'*espece humaine.*

Troisieme période. L'homme existe sur la terre, s'y multiplie, se civilise, invente les Arts nécessaires, utiles & agréables, ainsi que les Sciences qui s'etendent sur tous les objets. Cette troisieme période est appellée la période des *opérations de l'homme.*

De l'etat de civilisation où l'homme etoit parvenu à force de peines & de travail, il retombe peu-à-peu dans celui de barbarie ; puis se civilise encore à nouveaux frais, & passe alternativement de l'etat de civilisation à celui de barbarie, & de l'etat de barbarie à celui de civilisation, jusqu'à la septieme période commencée ; c'est-à-dire, durant le cours d'environ quarante-cinq mille ans, à compter de l'année de son existence sur la terre.

Durant le cours de ces quarante-cinq mille années, il y a eu

dix races d'hommes qui ont successivement disparu. *Fou-hi* vint en Chine, ramassa quelques débris dispersés de la dixieme race, & fonda l'Empire. On ne sauroit assigner la date précise de cette fondation; mais on assigne celle du regne de l'Empereur, dont la naissance est fixée à l'an *Kouei-ouei.* Cet Empereur est le sage *Yao;* & l'année *Kouei-ouei*, qui est celle de sa naissance, est l'an deux mille quatre cent de la septieme période; c'est-à-dire, l'an quarante-cinq mille six cent de l'existence du genre humain, & l'an 67200, depuis l'instant où le tems a commencé d'être.

Le sentiment le plus reçu est que *Yao* a vécu cent seize ans. Par conséquent l'année de sa mort est l'an deux mille cinq cent seize de la septieme période. Pour compléter cette septieme période, qui est de dix mille huit cens ans, comme toutes les autres périodes dont il est ici question, il faut encore huit mille deux cens quatre-vingt-quatre ans. A ces 8284 ans, il faut ajouter les nombres réunis des périodes qui restent pour arriver au terme final de la nature vivante, c'est-à-dire, des périodes 8, 9, 10 & 11[e] inclusivement; & ces nombres réunis font la somme de quarante-trois mille deux cens ans. 43200, & 8284, font 51484. Ce sera donc l'an 51484, depuis la mort de *Yao*, que la nature cessera de produire.

L'année de la mort de *Yao* répond exactement à l'an avant Jésus-Christ 2258. Depuis cette année 2258, jusqu'à l'an de Jésus-Christ 1784 où j'ecris, il y a un intervalle de quatre mille quarante-deux ans qu'il faut ôter de cinquante-un mille quatre cens quatre-vingt-quatre; reste donc 47442. Ainsi l'année courante 1784, jusqu'à la fin du monde, il doit s'ecouler 47442 ans. L'hypothèse du *refroidissement*, suivant le calcul de M. de Buffon, à dater de l'année où il ecrivoit, en donne à la seule planete que nous habitons, 93291. C'est

45849 années de plus que dans l'hypothèse des Chinois. Vous pouvez choisir entre les deux durées, celle qu'il vous plaira. Elles sont aussi bien fondées l'une que l'autre.

Pour accomplir la révolution, il faut encore une période, c'est-à-dire, un espace de dix mille huit cens ans. Ce nombre d'années est destiné au repos du *Tay-ki*. Mais après ces dix mille huit cens ans, il aura pris de nouvelles forces; l'*Yn* & l'*Yang* se développeront de nouveau, & produiront un nouveau monde, qui durera autant de tems qu'il plaira au *Tay-y*, (*au grand Un*) ou à l'Être suprême, de le laisser durer.

L'exposé que je viens de faire du systême des Philosophes Chinois, me dispense de vous dire ce que je pense du jargon que l'Auteur des pensées philosophiques a employé pour l'expliquer. J'admire que des hommes instruits, ou qui se donnent pour tels, puisqu'ils font des livres pour instruire les autres; j'admire, dis-je, qu'ils ecrivent avec tant de précipitation, quand il s'agit, sur-tout, d'eclaircir certains objets qui méritent le plus d'être approfondis. N'ayant que des notions superficielles, & souvent fausses, comment pourroient-ils faire entendre à d'autres ce qu'ils n'entendent pas eux-mêmes, ou ce qu'ils n'entendent que dans un sens qui n'est pas le vrai?

Le grand mal de ceux qui parlent des anciens peuples, est de confondre perpétuellement le sens figuré avec le sens naturel, les symboles, avec ce que ces symboles représentent; & de leur prêter ensuite un langage absurde, & des idées ridicules qui ne furent jamais les leurs. Ce n'est pas par des lectures faites à la hâte, qu'on peut s'instruire solidement de ce qu'ont dit & pensé des hommes qui ont vécu quelques milliers d'années avant nous.

Un plus grand mal encore, c'est celui auquel sont sujets les trois quarts de nos Voyageurs, quand ils entreprennent de

nous définir des nations etrangeres & lointaines, dont ils n'ont vu que ce qu'il y a de plus abject & de plus vil, dans quelqu'une des villes maritimes qui en sont comme l'egout. Ce n'est pas en séjournant quelques mois, ou même quelques années dans un pays dont on ignore la langue, où l'on n'a des rapports, ni avec les personnes en place, ni avec celles du second ordre, ni avec les Savans, ni en un mot, avec aucun de ceux qui sont en etat de donner des lumieres, qu'on peut se mettre au fait du Génie, des Mœurs, de la Religion, des Usages, des Loix & du Gouvernement d'une nation. Une nation n'est pas aussi aisée à connoître & à définir que le sont une plante, un quadrupède & un oiseau. Quand un Naturaliste me décrira quelque objet qui tient à sa science, j'en croirai à sa description; & si c'est une nouvelle connoissance qu'il me donne, je lui en ferai mes très-sinceres remercîmens : mais, quand ce même Naturaliste s'elevant au-dessus de sa sphere, me dira d'un ton décisif & tranchant ; *tel est le Génie, telles sont les Mœurs, la Religion, les Loix & la Politique de cette nation,* je serai un peu plus difficile à croire, & j'examinerai sur quoi il appuie ses décisions. Si je m'apperçois qu'il n'a de garant que lui-même, & d'autorité que la sienne, je le laisserai discourir à son aise, & dire toutes les absurdités qui lui passeront par la tête ; sans me donner la peine de le détromper, persuadé que ce seroit de ma part une peine absolument perdue, que de vouloir détruire ses préjugés par les seules armes de la raison.

Cependant, comme vous voulez savoir ce que je pense des observations sur la Chine, dont M. Sonnerat vient de gratifier le public, je vous dirai qu'il est fâcheux que ce Voyageur, qui eût pu faire un très-bon livre, ou du moins un livre utile, s'il s'en fût tenu aux objets purement physiques, ait déparé son ouvrage, par tous les hors-d'œuvres dont il l'a grossi. Ce qu'il

dit des Chinois en particulier, n'est qu'une diatribe imaginée en dépit de la vraisemblance. Vous en conviendrez vous-même, en parcourant avec moi le premier chapitre du second volume, intitulé : *De la Chine.*

Un peuple, dit-il, qu'on n'ose nommer *qu'avec respect*, &c. mérite, plus qu'aucun autre, l'*attention de l'Observateur* & l'*examen du Philosophe.*

Voyons avec quelle sorte de *respect* M. Sonnerat nommera ce peuple, quelle attention il apportera en l'*observant*, & s'il l'a *examiné en vrai Philosophe.* Ne nous arrêtons point à ce qu'il dit des Missionnaires. Qu'il leur prête à son gré toutes les intentions qu'il imagine ; qu'il raisonne bien ou mal sur le plan chimérique dont il lui plaît de leur faire honneur : tout cela ne nous instruit pas de la Chine, dont il promet *de retracer simplement & sans partialité ce qu'il en a vu, ce que lui ont raconté les Chinois eux-mêmes, & ce qu'ils ont pu lui en apprendre par leurs traditions.*

M. Sonnerat a eté en Chine ; on ne sauroit en douter, puisqu'il y a voyagé par ordre du Roi. La Chine est bien vaste : qu'a-t-il vu de ce vaste pays ? La ville de Canton, ou, pour parler plus juste, une seule rue de Canton, dans laquelle seulement il est permis aux Européens d'aller satisfaire leur curiosité. Si M. Sonnerat tient sa parole, & qu'il *ne rapporte simplement que ce qu'il a vu*, il ne peut nous dire que ce que cent autres ont dit avant lui ; & ce qui se passe dans la rue *de la Porcelaine*, & dans celle encore *des Bonnetiers*, n'est pas assez intéressant pour mériter de nous occuper. Il n'a donc vu de la Chine *qu'une seule rue.* Vous m'avouerez que c'est avoir vu bien peu de chose d'un Empire où il y a tant à voir. Peut-être que ce que les Chinois lui en ont dit suppléera aux connoissances qu'il lui a eté impossible d'acquérir *par lui-même* : examinons.

Dans

Dans quelle claſſe de citoyens trouverons-nous ces Chinois qui ont pu lui raconter *eux-mêmes* ce qu'ils ſavoient de leurs traditions. Ce ne ſera pas dans la claſſe des Mandarins ; car ces Meſſieurs ſont trop occupés de leurs affaires perſonnelles & de celles qui ont rapport à leurs emplois reſpectifs, pour employer leur tems à s'entretenir avec des etrangers inconnus, qu'ils ne pourroient entendre, & avec leſquels ils ne pourroient s'expliquer qu'avec le ſecours d'un interprete ; & de quel interprete encore ?

Ce ne ſera pas non plus parmi les Sçavans & les gens de Lettres. M. Sonnerat conviendra lui-même, que depuis l'accident arrivé à un Lettré qui eut la tête tranchée, pour avoir ecrit la ſupplique que MM. les Anglois firent paſſer à l'Empereur, aucun homme de cette claſſe n'oſeroit avoir des rapports avec des etrangers, dont l'inquiétude pourroit à chaque inſtant leur occaſionner des affaires.

Diſons le vrai, M. Sonnerat n'a eu, ni pu avoir, des converſations avec des Chinois inſtruits. Les Chinois avec leſquels il lui a eté poſſible de s'entretenir & de conférer, ſont des Bateliers, des Porte-faix, des *Compradors*, des *Haniſtes*, & quelques Marchands ou Négocians. Vous conviendrez ſans peine, que ce que de tels perſonnages *ont raconté eux-mêmes*, ſur les grands objets des mœurs, du Gouvernement, de la politique, de la Religion, des Sciences & des Arts de la Nation chinoiſe, ne ſauroit contrebalancer le témoignage de tant de Miſſionnaires qui ont vécu en Chine des vingt, trente & même quarante années, qui ont ſu la Langue du pays, lu les Livres, fréquenté les Grands, les Sçavans, les Lettrés ; & les hommes de toutes les claſſes.

Je ſuis de votre avis, me dites vous : le Voyageur dont nous nous occupons, n'a pas droit d'exiger que nous nous en

rapportions à lui sur ce qu'il nous raconte de la Chine, puisque, de son propre aveu, il ne parle que d'après les Chinois les moins instruits de ce qui concerne leur nation, & qu'il n'a vu par lui-même que la ville *la moins Chinoise* de cette contrée; ainsi laissons-le débiter à son aise tout ce qu'il a imaginé d'après ses préjugés, ou d'après la lecture de quelques Auteurs, tels que M. de Paw & autres pareils : ce seroit un tems perdu que celui que nous employerions à discuter ses erreurs.

Il est vrai que ce seroit un tems perdu, s'il n'etoit question que de vous & de moi. Notre jugement sur les Chinois est déjà formé, & nous savons à quoi nous en tenir. Je vous ai parlé ci-devant de leur culte, de leurs Loix, de leurs Sciences & de leur Gouvernement, d'après ce que j'en avois lu moi-même dans leurs livres les plus authentiques; d'après l'explication qui m'en avoit eté donnée par les Sçavans & les Lettrés; d'après des conférences suivies avec des personnes de tous les etats, & très-versées dans les différens genres dont elles s'occupoient par devoir & par goût; par une etude & des réflexions sérieuses, faites uniquement dans le dessein de m'instruire : & il ne vous reste aucun doute sur ce que je vous ai dit, parce que je ne vous ai rien dit que je ne l'aie etayé des preuves les plus fortes, ou les plus propres à convaincre un bon esprit, un esprit dépouillé, comme le vôtre, de tout préjugé. Mais il n'en est pas ainsi de tout le monde; & il faut, par amour pour la vérité, tâcher de persuader ceux qui liront M. Sonnerat, qu'ils ne doivent pas mettre sur une même ligne ce qu'il dit des Chinois, avec les bonnes choses qui sont répandues dans son livre. Deux mots d'observation sur chacun des articles qui expriment une contre-vérité suffiront pour cela.

Le Gouvernement des Chinois, dit-il, *comme celui de tous les*

peuples esclaves, est trop vicieux..... il ne paroît pas même s'en être jamais occupé. Dans ces deux membres de phrase, il y a deux faussetés de la derniere evidence. La premiere d'annoncer le peuple Chinois, comme *un peuple d'esclaves*, tandis que dans la réalité, c'est *un peuple d'enfans soumis à un pere;* & leur Gouvernement, comme *un Gouvernement vicieux*, tandis que c'est *le plus naturel & le plus parfait de tous les Gouvernemens.* L'Empire de la Chine est une grande famille, dont l'Empereur est le père; & il en est de cette grande famille, comme de toutes les familles particulieres, qui sont tantôt bien & tantôt mal gouvernées, suivant que le Chef a plus ou moins de talens; suivant qu'il se laisse entraîner au torrent des vices, ou qu'il suit les regles du devoir & de la vertu. Le peuple Chinois obéit à ce Chef bon ou mauvais, comme un fils bien né obéit à celui dont il a reçu la vie, quelles que soient ses mœurs & ses qualités, bonnes ou mauvaises; quels que soient son génie, son caractere & sa maniere d'agir. La preuve de ce que je dis ici, se trouve consignée dans tous les livres de morale & de politique de ce peuple sage tout à la fois & respectueux, comme doit l'être quiconque a la piété filiale gravée dans le cœur. Chaque jour encore on la lit dans ces sortes d'ecrits qui sont faits pour être mis sous les yeux de tout le monde. Qu'on s'adresse à l'Empereur, par exemple, pour obtenir quelque grace, quelque bienfait, ou pour être délivré de quelque corvée qui ne feroit pas due, on n'emploie pas d'autres expressions que celles-ci: *l'Empereur est notre pere & mere, il suffit de lui faire connoître nos besoins*, &c. Est-ce-là le langage d'un peuple esclave? Je n'en dis pas davantage sur une vérité qui ne peut être contestée que par ceux qui n'ont pas la moindre idée de Gouvernement; qui confondent la subordination devenue nécessaire à l'homme vivant en société, avec l'esclavage; & l'autorité légitime avec

le despotisme odieux ; ou pour mieux dire, qui ne voudroient aucune sorte d'autorité, pour pouvoir vivre à leur gré dans cette indépendance absolue, qui ne peut se trouver que dans l'homme sauvage qui vit isolé.

La seconde fausseté qui se trouve dans le second membre de la phrase que je viens de citer, consiste dans ces mots ; *il ne paroît pas même s'en être jamais occupé* (du Gouvernement). Quand on veut être cru sur sa parole, il faut que ce qu'on avance ait une apparence quelconque de vérité, ou du moins de probabilité. Dire *que les Chinois ne se sont jamais occupés du Gouvernement*, c'est dire que les Chinois ne sont pas Chinois. Car ce qui distingue ce peuple de tous les autres peuples de l'Univers, c'est une education nationale qui lui est propre, & dont l'objet principal roule tout entier sur le Gouvernement.

Oui, l'Empereur sur son trône, les Princes & les Grands dans leurs palais, les simples citoyens dans leurs maisons, les marchands dans leurs boutiques, l'artisan dans son attelier, les paysans même dans leurs cabanes, tous s'occupent, suivant leur loisir & à leur maniere, de la sublime science du Gouvernement : c'est-à-dire, du soin de gouverner leurs familles, suivant les loix, les usages & les mœurs de la nation ; de leur faire remplir les devoirs réciproques auxquels ceux qui la composent sont respectivement tenus ; de leur inculquer à tous cette maxime de Confucius, qui dit, que quiconque sait bien gouverner sa famille, est en etat de gouverner l'Empire, de le bien gouverner, & de le gouverner avec autant de facilité qu'il peut en avoir à regarder dans sa main.

A la Chine, toutes les charges qui ont rapport au Gouvernement du peuple, ne se donnent qu'à ceux qui ont pris leurs grades ; & aucun ne reçoit les grades qu'il n'ait passé par les épreuves réitérées d'un rigoureux examen. Le Tribunal qui est

chargé de donner le sujet sur lequel les Candidats de toutes les Provinces, de toutes les villes, & de tous les districts de ces villes, doivent être examinés, choisit chaque fois un texte tiré de l'Histoire ou des *King*, & ce texte est toujours relatif au Gouvernement. Il dira, par exemple, *l'Empereur* YANG-TI *des* SOUI *perdit l'Empire ; quelle en fut la principale cause ? En quoi pécha-t-il dans sa maniere de gouverner ?* Ou bien *un tel, Empereur de telle Dynastie, donna tel Edit dans telle circonstance critique, pour remédier aux maux qui désoloient l'Empire ; & il ne fit qu'augmenter le désordre. Qu'auroit-il dû faire ?* &c. &c.

Si son choix tombe sur quelques paroles des *King*, il citera ces paroles du *Chou King*, par exemple, chapitre dixieme, intitulé *Tsieou-kao*, dans lequel *Ou-ouang* donne des avis à son frere *Kang-cho. Prince*, lui dit-il, *la Dynastie Yn* (à laquelle nous succédons) *a perdu l'Empire ; voilà le miroir dans lequel nous devons regarder pour voir ce que nous devons faire..... Ce n'est pas l'eau qui doit vous servir de miroir, c'est le peuple :* & telles autres semblables, sur lesquelles directement ou indirectement, il y a toujours à gloser sur les devoirs des sujets envers leurs Souverains, & des Souverains envers leurs sujets. Tous ceux qui composent pour obtenir les grades, c'est-à dire, tous les Aspirans aux charges du Gouvernement, s'occupent donc par devoir, & dans le détail, de ce qui concerne le Gouvernement; & en Chine nulle classe de citoyens n'est exclue du nombre des Aspirans, & personne n'ignore combien ce nombre, composé d'hommes de tous les etats, & pris dans toutes les villes est grand. Comment peut-on dire que *les Chinois ne paroissent pas s'être jamais occupés du Gouvernement ?* Si par *s'occuper du Gouvernement*, l'on entend, *imaginer des systêmes chimériques pour*

conduire des hommes qui n'existent pas ; s'ingérer, sans en être requis, dans les affaires de l'Administration ; vouloir dicter des regles pour changer la forme d'un Gouvernement, etablie par les Sages après les réflexions les plus profondes, les délibérations les plus sérieuses & souvent réitérées, & une très-longue expérience des avantages & des inconvéniens qui en résultent ; si l'on entend, *faire des livres pareils à ceux que l'on voit eclorre en Europe, dans lesquels on donne pour des objets réels les rêves creux d'un fébricitant & les délires d'une imagination exaltée, dont les Auteurs, initiés à peine dans les premiers elémens de la politique, ne connoissant de l'homme que la superficie, & du Gouvernement que la première ecorce, n'ayant ni les lumieres, ni les talens nécessaires pour pouvoir conduire une seule famille composée d'un petit nombre d'individus, croient pourtant en savoir assez pour être en droit de s'eriger en Législateurs des nations, & donner des regles de conduite aux peuples & aux Souverains*, &c. J'avoue que *les Chinois ne paroissent pas s'être jamais ainsi occupés.*

Quant à ce que dit M. Sonnerat, touchant les Sciences, les Arts, la Population & autres objets dont il n'a pas pu s'instruire par lui-même, il n'en parle pas plus pertinemment que l'Auteur des *Recherches philosophiques :* il paroît même qu'il n'en parle que d'après lui, & qu'il n'est que son echo. Je vous prie de vouloir bien vous rappeller ce que je vous ai dit ; en vous communiquant mes remarques sur le livre de M. Paw (1). Il ne me reste qu'un petit nombre d'observations à faire sur quelques objets isolés, qui, par la maniere dont ils sont envisagés, & traités dans le chapitre intitulé *de la Chine*, prouvent que l'Auteur a ecrit bien légérement, puisqu'il n'a pas même gardé la vraisemblance dans les invectives qu'il se permet contre une nation, à laquelle il peut bien ne pas accorder son estime,

(1) *Voy.* Tome II de ce Recueil, pag. 365 & *suiv.*

mais qu'il ne sauroit avilir par des imputations calomnieuses, sans se dégrader lui-même aux yeux de tout le monde instruit.

A qui croit-il pouvoir persuader, par exemple, que lorsqu'un Mandarin est appellé par l'Empereur, *il doit porter des chaînes & s'en couvrir, pour lui prouver son obéissance?* Je conçois à-peu-près ce qui peut avoir donné lieu à M. Sonnerat d'imaginer cette absurdité. Apparemment, lorsqu'il etoit à Canton, quelque Mandarin de cette ville accusé, & déjà convaincu d'avoir commis quelque crime capital, aura eté appellé par l'Empereur pour être interrogé, (car le grand Prince qui est aujourd'hui sur le trône, veut être instruit de tout par lui-même). Appellé comme criminel, ce Mandarin aura eté conduit à la Cour, chargé de chaînes, pour y entendre l'arrêt de sa condamnation, & y être supplicié, s'il est jugé coupable, ou pour y être absous, s'il est innocent.

A qui persuadera-t-il qu'*un Mandarin passant dans une ville, fait arrêter qui il lui plaît, pour le faire mourir sous les coups?* &c. La Chine est le pays du monde où les emplois sont le mieux circonscrits. Chaque Mandarin a des limites fixes, au-delà desquelles il ne sauroit aller sans se rendre coupable. Quand il voyage (& il ne voyage que pour se rendre à la Cour dans les tems où il doit rendre compte de sa conduite, ou pour remplir les devoirs de sa charge): dans l'un & l'autre cas, fût-il un des Grands de l'Empire du premier ordre, fût-il Prince du sang, il seroit puni très-févérement, s'il s'avisoit de faire dans quelqu'une des villes par où il passe, quelque acte d'autorité qui ne seroit pas relatif à son emploi. Toute son attention au contraire est d'empêcher ceux de sa suite, de rien faire qui puisse fournir aux gens du lieu un sujet légitime de plainte; parce que dans ce cas là même, il est responsable de l'inconduite de ses gens.

Vous pouvez vous rappeller ce que je vous ai ecrit autrefois à l'occasion de *Fou-té* (1). Ce Général, sous prétexte qu'il avoit besoin de chevaux pour l'Armée qu'il commandoit, en exigea une centaine (plus ou moins) au-delà de ce qu'illui en falloit; & dans l'un des villages qui etoient chargés de lui en fournir, il usa de quelque violence pour se les procurer. Il n'en fallut pas davantage pour le perdre. Le petit Mandarin qui avoit inspection sur ce village, fit sa requête pour être présentée à l'Empereur dans les formes etablies : elle etoit conçue à-peu-près en ces termes. « Votre Majesté m'a confié le soin de cette portion de son peuple, qui vit dans un tel & tel endroit de mon » district. Je lui tiens lieu de pere, parce que je représente ici » votre Majesté, & je dois veiller à ce qu'il ne reçoive aucun » dommage. Maintenant le Général *Fou-té*, sous prétexte de » besoin de chevaux, en a exigé avec violence; on m'a dit » même qu'il en a exigé qui n'etoient pas pour le service de » l'Etat. Je ne me donne pas pour garant de ce dernier article; » mais pour la violence, je l'ai vérifiée, & c'est d'elle seule » que je me plains, &c.

Tous les lauriers dont le Général s'etoit couvert en combattant contre les Eleuthes, ne le garantirent pas de la foudre. Le petit Mandarin fut ecouté; l'Empereur fit vérifier les faits enoncés dans sa plainte; & après les avoir juridiquement constatés, le coupable fut condamné à perdre la vie. Ce ne fut qu'en considération de ses services que la peine de mort fut commuée en une prison perpétuelle. A ce fait, je pourrois en ajouter cent autres, dont j'ai eté moi-même témoin; & vous en concluriez *qu'un Mandarin qui passe par une ville, non-seulement ne peut pas faire arrêter qui il lui plaît pour le faire*

(1) *Voy.* Tome I^er^ de ce Recueil, pag. 363 *& suiv.*, & Tome III, pag. 402 *& suiv.*

mourir

mourir ſous les coups, *mais qu'il ne peut exercer aucune ſorte de juriſdiction, s'il n'en a une commiſſion expreſſe* : vous concluriez encore que *quiconque*, *etranger ou ſujet naturel*, *eſt ſoumis aux Loix du pays*, *a droit de les réclamer*; *qu'il les réclame en effet*, *& que juſtice lui eſt rendue* : vous concluriez enfin que M. Sonnerat *a confondu ce qui eſt de pure police avec le code des Loix*; *la ſévérité néceſſaire à Canton*, *pour contenir des etrangers turbulens* (*pour ne rien dire plus*), *avec le deſpotiſme rigoureux*; *qu'il a changé en ſupplice, la correction paternelle*, *qui eſt ici le* PAN-TSEE, *ou comme on l'appelle chez vous*, *la baſtonnade*; *& les Exécuteurs de cette correction*, *en Bourreaux* : *car c'eſt de ce nom qu'il appelle les Licteurs*, *qui dans les Provinces précèdent les Mandarins qui les gouvernent*; *qu'il a métamorphoſé le peuple le plus doux*, *le plus honnête & le mieux policé*, *en un peuple de Barbares*, *de Scélérats & de Brigands*, *qui n'a ni mœurs*, *ni loix*, *chez lequel on peut impunément commettre des crimes*, *en achetant le droit de les commettre.*

Tant d'imputations calomnieuſes réunies & faites ſi maladroitement, vont être détruites par l'expoſition d'un fait arrivé l'année derniere à Péking; fait qui s'eſt paſſé ſous les yeux de tous ceux qui habitent cette ville immenſe, c'eſt-à-dire, d'environ deux millions d'hommes : le voici.

Le Gendre de l'Empereur nommé *Fouloungan*, celui-là même qui etoit chargé des affaires des Miſſionnaires qui ſont à la Cour, & dont j'ai eu occaſion de vous parler plus d'une fois (1); ce *Fouloungan* faiſoit rebâtir ſon Palais, qu'un incendie avoit réduit en cendres. Celui de ſes Mandarins ou de ſes Officiers, qui etoit chargé de veiller ſur l'ouvrage, impatient de ce que l'ouvrage n'avançoit pas auſſi vîte qu'il auroit voulu, dit d'abord quelques paroles dures au Maître Maçon. Celui-ci qui

(1) *Voy.* Tome IX, page 45.

ne se croyoit pas en faute, choqué de s'entendre injurier ainsi mal-à-propos, répliqua peut-être à l'Officier sur le même ton. L'Officier ordonna qu'on lui donnât le *Pan-tsée*, c'est-à-dire, un certain nombre de coups de Bambou. Jusques-là il n'avoit usé que de son droit envers un homme qui etoit à la solde de son Maître; mais il ne s'en tint pas là, & fit doubler la dose. L'Ouvrier, soit de colere de se voir maltraiter, sans qu'il crût l'avoir mérité, soit par quelque coup donné mal-adroitement sur les reins, expira. L'Officier fort embarrassé ne perdit cependant pas la tête. Il proposa de donner cent taëls, à quiconque des Manœuvres, qui etoient présens, s'avoueroit coupable de ce meurtre, en disant aux Officiers de Justice qu'*ayant pris querelle avec le Maçon, il lui avoit donné un coup de quelque instrument qui s'etoit trouvé sous sa main, sans avoir la moindre idée que ce coup lui donneroit la mort*; & promit une dixaine de taëls à chacun de ceux *qui donneroient leur témoignage en conformité.*

L'appât d'un gain de cent taëls, sans travail, joint à la promesse que fit l'Officier d'empêcher par le crédit du Gendre de l'Empereur, que l'Arrêt de mort qu'on porteroit contre le soi-disant meurtrier du Maçon, supposé qu'on le portât, ne fût exécuté, tenterent un des Ouvriers de la derniere classe, & l'engagerent à prendre sur lui le crime, & à courir le risque de la punition; d'autres, pour gagner dix taëls, assurerent que la chose etoit ainsi : & le Tribunal des crimes condamna le prétendu coupable à être etranglé, lors de la grande exécution qui se fait en automne. Dans ce jugement toutes les formalités de la justice furent exactement gardées.

Le condamné, tranquille dans sa prison, où rien ne lui manquoit, par l'attention qu'avoit celui auquel il s'etoit substitué, de lui fournir abondamment de tout, attendoit le jour de l'exé-

cution, non comme celui où il devoit ceſſer de vivre, mais comme celui où il devoit recouvrer ſa liberté. Ce jour etoit encore eloigné, & il ne devoit arriver que dans deux ou trois mois. Dans cet intervalle il devoit paſſer encore par l'epreuve de deux cérémonies, dont l'etabliſſement, qui date des premiers tems de la Monarchie, ſuffit ſeul pour prouver que la ſageſſe, l'humanité & la légiſlation du peuple Chinois, ſont portées à un point de perfection, auquel aucun autre peuple de l'Univers n'eſt encore arrivé, quoiqu'en puiſſent dire ſes Détracteurs injuſtes. Un homme condamné à mort pour avoir commis un crime qui la méritoit, n'eſt pas toujours sûr qu'il mourra. Il conſerve au fond de ſon cœur, juſqu'au dernier moment, l'eſpérance flatteuſe que le Souverain, lorſqu'on lui préſentera la liſte des condamnés, ne marquera pas ſon nom du point fatal qui doit décider de ſon ſort; & cette eſpérance l'empêche de ſe livrer au déſeſpoir. L'etat de gêne où il ſe trouve, la privation de ſa liberté, ce que ſouffrent à cette occaſion ſes parens, ſes alliés, ſes amis & tous ceux qui lui tiennent par quelque choſe; & plus que tout cela les remords qui le déchirent, ſuffiſent, en attendant, pour lui faire expier ſon crime.

Le délai qu'on met entre le jugement & l'exécution laiſſe encore aux Juges le tems & les moyens de réformer leur arrêt, ſi par de nouvelles connoiſſances & de nouveaux renſeignemens, ils viennent à découvrir qu'il doit l'être. La Loi le leur permet, le leur ordonne, & les met deux fois dans l'occaſion de revenir ſur leurs pas, ſuppoſé qu'ils ſe ſoient egarés, ſans s'expoſer pour cela à aucune ſorte de blâme : voici comment.

Environ un mois avant qu'on préſente à l'Empereur la liſte de ceux qui ſont condamnés à mort, tous les Mandarins qui compoſent le Tribunal des crimes, s'aſſemblent pour délibérer entre eux ſur les arrêts qui ont eté portés dans le courant de

l'année. Chacun dit son avis, le motive, & le tout se met, i ecrit. On rédige cet ecrit, & on le porte au Tribunal des Ministres d'Etat. Ceux-ci l'examinent, font quelques demandes relatives aux différens objets qui y sont énoncés, & le gardent. Le lendemain & les jours suivans, supposé que le nombre des criminels le demande ainsi, les Prisonniers, chargés de leurs chaînes, sont mis dans un tombereau & conduits au Palais de l'Empereur, où les Ministres d'Etat les attendent. Arrivés à la cour qui est devant l'appartement, où les Ministres sont assemblés, les Gardes les placent où ils doivent être placés; les Commissaires du Tribunal des crimes qui les ont accompagnés, les annoncent aux Ministres; & ceux-ci ayant sous les yeux le Précis des procédures & des Arrêts, appellent l'un après l'autre chaque coupable qu'ils interrogent, & auquel ils font deux mots d'exhortation. S'il se croit injustement condamné, permis à lui de dire ses raisons, & de les faire valoir, sauf aux Ministres d'en faire le cas qu'elles méritent. Cette cérémonie est proprement *pour tirer de la bouche du coupable le dernier aveu de son crime, l'en faire rougir, lui inspirer le repentir, & lui faire promettre de mieux vivre, supposé que la clémence du Souverain le rende à la Société.* Elle est encore *pour tenir en respect les Juges, & les empêcher de porter légérement des Arrêts de mort, qui peuvent être réformés, & pour lesquels ils peuvent être punis eux-mêmes, s'ils ont commis quelque injustice ou quelque négligence en les portant.*

Le meurtrier prétendu du Maçon persista dans son premier aveu, & dit en présence des Ministres tout ce qu'il avoit dit devant les Juges qui l'avoient condamné.

Trois jours avant celui qui est fixé pour l'exécution, l'Empereur entre dans l'appartement du jeûne, pour s'y disposer à mettre le sceau au dernier acte de la tragédie, dont on doit

lui donner le plan à examiner, en même tems qu'on lui expliquera le rôle de chacun des Acteurs. Ce dernier acte est précédé d'un prologue, dans lequel tous les Acteurs paroissent, comme ils ont paru dans la cérémonie que je viens de décrire, c'est-à-dire, que les criminels sont conduits au Palais, pour y comparoître devant les Ministres d'Etat, y être interrogés par eux, se justifier, s'ils ne se croient pas coupables, ou faire le sincere aveu des crimes dont ils sont accusés, s'il est vrai qu'ils les aient commis. Cette cérémonie *est pour consoler les malheureux qui sont destinés au dernier supplice; les disposer à souffrir la mort sans murmure, puisqu'elle n'est qu'une punition qu'ils avouent eux-mêmes avoir méritée; & les confirmer dans l'espérance que peut-être ils ne mourront pas.*

A cette derniere scene, l'Acteur qui s'etoit substitué au Mandarin, véritable Auteur du meurtre du Maçon, perdit courage. Peu instruit des formalités de la justice, & de l'exactitude avec laquelle elles s'observent, il s'etoit figuré d'abord qu'après quelques mois de prison, le crédit du Gendre de l'Empereur le tireroit d'affaire, ou en le faisant evader secrétement, ou en le faisant condamner tout au plus, à quelques coups de *Pan-tsée*, comme n'etant coupable que d'avoir donné, sans le vouloir, *un malheureux coup* qui avoit privé de la vie celui qui l'avoit reçu. Mais quand il vit que les choses alloient d'un tout autre train qu'il ne l'avoit cru, il fit de sérieuses réflexions, & la mort s'etant présentée à lui avec toutes les horreurs qui l'accompagnent lorsqu'elle est ordonnée par la Justice, il recula à son aspect; & pour l'eviter & s'y soustraire, il fit hommage à la vérité, en racontant le fait du meurtre tel qu'il s'etoit passé, revêtu de toutes ses circonstances.

A ce récit Akoui, en sa qualité de premier Ministre, mit à part le nom de cet homme, & la déposition qu'il venoit de faire;

& après la ſéance, il alla rendre compte de tout à l'Empereur, & lui repréſenta *que dans cette occaſion, plus le véritable coupable etoit en conſidération, plus il falloit, pour le bon exemple, [illegible] rigueur envers lui, ſans avoir egard au Comte Fouloungan, dont il etoit l'homme de confiance, & qui l'honoroit ouvertement de ſa protection*, &c.

Ici, aucun Mandarin n'eſt juſticiable, tant qu'il eſt au rang des Mandarins, parce qu'il eſt réputé repréſenter la perſonne même du Souverain, pour la partie qui lui eſt confiée. Il faut commencer par le faire caſſer de ſon Mandarinat, pour que la juſtice criminelle ordinaire ait action ſur lui. Akoui obtint de l'Empereur, que le Mandarin dénoncé comme coupable, fût dégradé ſur le champ par Sa Majeſté, & livré au Tribunal des crimes pour y être jugé ſuivant la Loi.

Ce fut en vain que le Comte *Fouloungan* employa tout ſon crédit auprès de Sa Majeſté, dont il avoit l'honneur d'être le Gendre, dont il etoit l'homme de confiance & le Courtiſan le plus en faveur, pour empêcher que ſon Mandarin ne fût livré à la Juſtice ordinaire. Tout fut inutile; & au lieu de la grace qu'il ſollicitoit, il ne reçut de l'Empereur que des réponſes mortifiantes. Le procès fut inſtruit de nouveau, & le véritable coupable fut condamné à être coupé en pieces, pour avoir abuſé de ſon autorité, en faiſant brutalement punir un homme du peuple, qui ne méritoit, tout au plus, qu'une légere correction; pour avoir eté en conſéquence la cauſe de ſa mort; & pour avoir trompé la Juſtice, en ſéduiſant par l'appât des récompenſes, le malheureux qui s'etoit chargé de ſon propre crime, pour lui en epargner la honte & l'expiation.

Cet Arrêt, dont les Juges mêmes qui l'avoient porté eſpéroient que l'Empereur adouciroit un peu la rigueur, en conſidération de ſon Gendre, fut exécuté dans toute ſon etendue,

dans le lieu ordinaire des exécutions, à la face, pour ainſi dire, de tout l'Empire; car l'Empereur ordonna qu'il fût inſéré dans toutes les gazettes que tout le monde lit, pour l'inſtruction de tous les Mandarins répandus dans la vaſte etendue de ſes Etats. Ce n'eſt pas tout, les Mandarins du Tribunal des crimes furent déclarés par Sa Majeſté coupables de négligence dans la premiere inſtruction du procès; & pour les punir de cette négligence, il abaiſſa chacun d'eux d'un degré dans l'ordre du Mandarinat, & les priva tous de trois années de leurs revenus, ou pour parler plus franchement, des revenus, appointemens ou gages, comme on voudra les appeller, attachés à leurs dignités, charges & emplois.

De ce fait, (& je pourrois vous en rapporter vingt autres, pris dans les ſeules gazettes de cette année); que doit-on conclure? Préciſément tout l'oppoſé de ce qu'avance M. Sonnerat, dont il me paroît inutile de relever d'ailleurs tout ce qu'il dit de *contraire à la vérité ſur le compte des Chinois*. Tout Lecteur impartial & eclairé ne s'en laiſſera pas impoſer par les récits d'un Voyageur qui décrit un pays qu'il n'a ni vu ni pu voir, qui définit une nation qu'il ne connoît pas & qu'il n'a pu connoître, & qui caractériſe un Gouvernement dont il n'a pas même la plus légere idée.

Je voulois ici fermer ſon livre, dont le premier chapitre du tome ſecond n'eſt qu'un tiſſu d'erreurs, de fauſſes imputations, &c. Mais en le fermant, j'ai jetté un coup-d'œil ſur la page qui termine l'article des Chinois. M. Sonnerat prend occaſion de deux faits qui ont rapport aux Européens, pour conclure à ſa maniere que les Chinois forment une nation auſſi *mépriſable par ſon caractere que par ſon ignorance*. Voici les faits tels qu'il les raconte. *N'eſt-il pas honteux pour les Anglois, d'avoir eté forcés de payer un Matelot, afin qu'il reçût le Chabouk à la place d'un*

Capitaine de leurs vaiſſeaux ; & cela, parce qu'il n'avoit pas été poſſible à ce dernier d'empêcher l'incendie d'un bateau chinois.

Je ſuis etonné que M. Sonnerat ait oſé déguiſer, juſqu'à lui faire changer de nature, un fait, dont les principaux Agens des nations commerçantes, qui etoient alors à Canton, ont été témoins. Voici ce fait dans l'exactitude de la vérité, tel qu'il m'a eté conté par un François témoin oculaire.

Les Anglois faiſoient voiturer du thé dans un de leurs vaiſſeaux. Un Batelier Chinois trouva moyen de s'approprier quelques livres de ce thé, contre l'intention de ceux qui lui en avoient confié le tranſport, & qui le gardoient à vue. Chez vous, on appelle cela *voler*, *dérober* ; *à* Canton parmi la vile populace, cela ne paſſe que pour une eſpece d'*eſcamotage*, paſſez-moi le terme, qu'on ne punit que par quelques coups de bâton, quand on prend le coupable ſur le fait. Si les Anglois, *en ſe faiſant juſtice eux-mêmes*, ſe fuſſent contentés d'une pareille punition, il y a toute apparence que le Gouvernement Chinois auroit fermé les yeux, comme il l'a fait plus d'une fois dans de ſemblables circonſtances. Mais ils s'arrogerent une juriſdiction dans un pays qui n'etoit pas le leur, où ils ne ſont admis que précairement, où ils ne ſont ſoufferts qu'à des conditions qui ſont celles de toutes les nations policées ; & *ils oſerent faire un acte public & authentique de cette juriſdiction uſurpée, avec délibération & par ordre du Conſeil, qui eſt cenſé repréſenter leur nation.* Cet acte de juriſdiction fut une violence outrée, exercée envers le ſujet d'un Prince qui entretient ſur les lieux des Magiſtrats, pour veiller au bon ordre & le faire obſerver. Ils ſe ſaiſirent du Batelier, le garotterent, le conduiſirent lui & ſon bateau juſqu'en pleine rade, & là ils firent mettre, en grande pompe, & avec tout l'appareil d'un acte de juſtice, le feu au bateau. Ce fait, tel que je viens de l'expoſer, d'après le

le récit d'un homme de probité qui etoit alors sur les lieux; & que plusieurs François, qui y etoient aussi, & qui sont aujourd'hui à Paris, peuvent vous confirmer : n'est-il pas entiérement déguisé dans l'exposition qu'en fait M. Sonnerat ? Si Messieurs les Anglois, pour empêcher que cette affaire n'eût des suites fâcheuses pour eux, *furent obligés de fournir un Matelot, pour recevoir le Chabouk à la place d'un Capitaine de leurs vaisseaux*, & de donner encore des sommes d'argent, à qui doivent-ils s'en prendre ? Je vous le demande : en eussent-ils eté quittes à si bon marché chez nos nations d'Europe ?

L'autre fait, est celui qui regarde un particulier françois : *n'est-il pas honteux pour la nation françoise*, dit M. Sonnerat, *qu'un Domestique de M. Rot, Supercargue de la Compagnie, ait subi trois ans de prison à la place de son Maître, qui fut encore obligé de donner quatre mille piastres, pour avoir eu le malheur de tuer, involontairement, un Chinois à la chasse ?*

Je ne suis pas au fait de l'accident arrivé à M. Rot; mais fût-il tel que l'enonce M. Sonnerat, je n'y vois rien ni de déshonorant pour la France, ni dont on puisse inculper les Chinois. Un homme est tué, le meurtrier est connu, & avoue lui-même le meurtre; *mais*, dit-il pour sa justification, *ce n'est pas volontairement que j'ai fait ce meurtre, c'est un pur hazard; & c'est un malheur pour cet homme de s'être trouvé sous le coup qui lui a ôté la vie.* Il me semble que la Justice ne doit & ne peut s'en rapporter à cette seule déposition : peut-être M. Rot fut-il heureux de ce qu'on se contenta d'emprisonner son valet au lieu de sa propre personne, & d'en être quitte pour de l'argent. Je n'en dis pas davantage, quoique j'eusse une foule d'autres observations à faire. Tous ceux qui connoissent un tant soit peu la Chine, y suppléeront, & les feront pour moi. Je suis persuadé qu'aucun d'eux n'aura reconnu les Chinois au por-

portrait qu'en a fait votre nouveau Voyageur. C'eſt un bonheur pour lui de n'avoir écrit ſur la Chine qu'après la mort de M. Cibot. Il n'auroit pas eté plus épargné que l'a été l'Auteur des *recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois* (1).

Après cette longue digreſſion, je reprends le fil de ma Lettre. J'en etois au *lo-na* & au *ſo-na*. Tout cela vous repréſentera la ſimplicité des mœurs antiques, & vous en conclurez que ſi les Chinois, depuis plus de quatre mille ans qu'ils exiſtent en corps de nation, n'ont pas fait un pas dans la route des inventions qui leur avoit eté tracée, c'eſt parce qu'ils ont cru que ces inventions antiques ſuffiſoient à leurs beſoins & à leurs plaiſirs, & qu'en travaillant à inventer encore, on ne travailleroit peut-être qu'à altérer ce qui etoit déjà trouvé.

Il s'en faut bien qu'on penſe de même en Europe ; on n'y veut que *du neuf*. Autant les Chinois reſpectent *ce qui leur vient des Anciens, autant mépriſe-t-on chez nous* ce qui nous a eté tranſmis par eux. *Nos reſpectables Anciens, nos vénérables Aïeux, nos ſaints Ancêtres*, diſent les Chinois avec modeſtie & reconnoiſſance, en parlant de ceux qui les ont précédés ; & chez nous, avec un orgueil inſupportable & une préſomption révoltante, on ne parle qu'outrageuſement de ceux à qui l'on doit l'exiſtence, & tout ce que l'on eſt dans l'ordre moral & civil. *Nos barbares Aïeux, nos Peres agreſtes, ignorans & groſſiers*, y dit-on ſans ceſſe, dans la perſuaſion, ſans doute, que l'on vaut mieux qu'eux ; & dans cette perſuaſion intime, l'on n'a que du mépris pour leurs inventions, qu'on cherche à dénaturer, pour pouvoir leur donner le nom d'*inventions nouvelles*.

...... Je vous envoie des morceaux de *tchoan-tchu*, c'eſt-à-dire, d'un *thé en brique*, excellent, dit-on, pour l'eſtomac ;

(1) *Voyez* Tome VI, pag. 275 & *ſuiv.*

ils m'ont été donnés par l'un de ceux qui en offrent du pareil à l'Empereur. On en prend gros comme un pois, qu'on met dans l'eau, lorsqu'elle commence à bouillir; on lui laisse prendre un bouillon ou deux, puis on le retire de dessus le feu, & on attend, pour le boire, que la chaleur en soit supportable au palais. C'est la véritable maniere de le prendre pour qu'il ait son effet.

Je vais maintenant satisfaire aux diverses questions que vous m'avez faites.

1°. J'ai perdu l'idée de la Lettre du P. Hallerstein sur la déclinaison de l'aiguille aimantée; mais je me rappelle très-bien les conversations que nous avons eues ensemble sur ce sujet. Comme il etoit plus ancien habitant de Péking que moi, & qu'etant à la tête du Tribunal d'Astronomie, il lui etoit aisé d'en compulser les regitres, je le priai de faire chercher, par quelqu'un de son Tribunal, tout ce qui avoit quelque rapport à l'aimant; on ne trouva rien: mais le résultat des différentes questions que je fis à cette occasion, fut qu'à Péking la déclinaison de l'aiguille aimantée etoit constamment supposée de deux degrés & demi Sud vers l'Ouest, ce qui est conforme aux observations faites par les Européens, depuis environ deux siecles qu'ils dirigent ce Tribunal. Au reste, il n'est question que de Péking & de ses environs. Je crois qu'il seroit bon de s'informer auprès des Capitaines des vaisseaux qui viennent en Chine, si cette déclinaison est la même à Canton, &c.

2°. L'Empereur *Kang-hi* s'etoit fort occupé de Musique, parce qu'ici la Musique est une affaire d'Etat; & qu'il est essentiel qu'une Famille ou Dynastie qui occupe nouvellement le trône, ait sa Musique propre, pour être employée dans les grandes cérémonies de l'Empire. Cet usage est de tems immémorial. *Chun* avoit sa Musique propre; *Ouen-ouang*, *Ou-*

ouang, & tous les Fondateurs de Dynasties, ont eu la leur. Il ne faut pas croire qu'ils changeoient pour cela les principes invariables de la Musique. Tout se réduisoit de leur part à faire composer des airs sur des modes différens de ceux qui avoient eté employés sous leurs Prédécesseurs d'une autre Dynastie. *Kang-hi* fit quelque chose de plus : il voulut savoir par lui-même, si les Chinois, tant anciens que modernes, avoient eu les vrais principes de la Musique. Le P. Pereira, Jésuite Portugais, & M. Pedrini, Missionnaire de la Propagande, etoient un peu Musiciens. *Kang-hi* les associa à des Musiciens Chinois & à des *Han-lin*, Théoriciens, pour composer un ouvrage sur cette matiere. Cet Ouvrage est à la Bibliotheque du Roi ; je l'ai envoyé il y a dix ou douze ans : il est en plusieurs *tao* ; mais il ne vaut pas ce qui fut fait sous la Dynastie précédente par le Prince *Tsai-yu*. Ce qu'on traduit en françois par le mot *accord*, ne doit pas être entendu dans le sens que nous l'entendons. L'accord dont il est parlé dans les Livres Chinois, n'est autre que celui que nous appellons *unisson*, lequel après tout, est le plus parfait de tous les accords.

3°. La Carte dont *Kang-hi* fait mention, est celle qui fut faite par nos Missionnaires Géographes. Elle est dans le Livre du Pere du Halde. L'Empereur régnant en a fait lever une plus etendue, dont chaque degré a deux pouces. Elle a eté envoyée au Pere le Febvre, lorsqu'il etoit à Canton. C'est moi qui en avois fait l'acquisition. Je ne saurois vous dire à qui elle a eté envoyée par le P. le Febvre.

4°. Les propriétés que l'on attribue aux nerfs du *Kan-ta-han*, pour appaiser les douleurs du rhumatisme, sont rangées dans la même classe que tant d'autres spécifiques, dont les vrais Médecins ne font aucun cas. On appaise ici les douleurs rhumatismales, au dehors par des frictions, & au dedans, en

buvant du *pou-eulh-tcha* bien chaud, dans lequel on a fait infuser du *kiang*, c'est-à-dire, du gingembre. C'est le remede le plus usité & le plus efficace.

5°. J'ai lu, avec attention, l'extrait des Remarques sur la Pyramidographie, *&c.* Je pense que ces pyramides n'ayant ni inscriptions, ni autre signe quelconque dont on puisse se servir pour en conjecturer la date, peuvent être attribuées à *un peuple antediluvien*, puisqu'il est constant d'ailleurs qu'elles sont antérieures à l'invention des hiéroglyphes, ou de l'ecriture hiéroglyphique. Dans cette supposition, il n'y a rien d'embarrassant, ni même de difficile à expliquer. Il est certain, comme le dit très-bien l'*Auteur de la note sur l'extrait des remarques*, il est certain, di-je, que les hommes etoient alors bien plus avancés que nous dans les Sciences & dans les Arts, *&c.* Je pense aussi que la grande Pyramide pouvoit être le tombeau des Rois, ou des Patriarches du peuple qui habitoit ce coin du monde, & que les ouvertures, pratiquées à quelques distances les unes des autres, etoient, non des *soupiraux pour donner de l'air*, mais des portes pour se rendre dans le centre même de la pyramide, afin d'y pratiquer en l'honneur des morts, certaines cérémonies qui pouvoient être alors en usage, comme cela s'est pratiqué à la Chine dans des tems moins reculés. On se rendoit dans la salle souterraine qui servoit d'entrée au tombeau, on y visitoit les coëffures, vêtemens, meubles, *&c.* qui y etoient déposés, & on leur en substituoit de nouveaux, s'ils n'etoient pas dans l'etat de décence, *&c.* Au reste, quoiqu'on n'ait découvert aucune inscription sur la pyramide même, je crois qu'il pourroit arriver qu'on en trouvât sur quelques pierres enfouies profondément en terre, lorsque les eaux du déluge couvrirent la pyramide; parce que l'usage des anciens Chinois etoit de graver sur des tables de pierre le nom, les qualités, l'âge, *&c.* du mort, & de placer ces

pierres en devant du tombeau. L'usage encore etoit que les monceaux de terre ou de pierre qu'on elevoit sur les tombeaux, formassent un cône posant sur une base en rond, & non une pyramide ayant une base quarrée. Si *Fou-hi*, qui a pu être instruit des usages antediluviens, a fait pratiquer à son peuple les usages dont je viens de parler, il n'est pas hors de vraisemblance, & l'on peut croire sans inconvénient, que c'est ainsi qu'on en agissoit avant le déluge. Je me persuade qu'en creusant jusqu'à la profondeur de cent ou deux cens pieds, depuis la base de la grande pyramide jusqu'à la distance d'environ un quart de lieue, l'on pourroit trouver quelques tables de pierre chargées d'inscriptions quelconques, &c. Les ecrits de *Mencius*, c'est-à-dire, de *Mong-tsée* ont eté traduits en latin par le Pere Noël, Jésuite Flamand. Si on est curieux de les avoir ou en Chinois, ou en Tartare, je me ferai un plaisir de les envoyer.

6°. Je suis au fait de ce que Leibnitz a ecrit sur les *koa* ou trigrammes de *Fou-hi*. Il a extrait de ces *koa* un système d'arithmétique binaire. Il n'a fait en cela, que comme feroit quelqu'un; qui, passant près d'un grand arbre, ou même dans une vaste forêt, s'approprieroit un très-petit rameau. Les *koa* de *Fou-hi* sont la clef de toutes les Sciences trouvées & à trouver. Il n'est rien qu'on n'explique avec eux. Deux lignes, dont l'une entiere & l'autre brisée, erigées en trigrammes, & ces trigrammes, portés au nombre de huit, puis ces huit portés à soixante-quatre; quelle etendue immense à parcourir! Avec beaucoup de patience, une suite non interrompue de profondes méditations, & par-dessus tout cela une imagination un peu exaltée, ont fait trouver aux plus Savans d'entre les Chinois, le germe de tout ce qu'il est permis à l'esprit humain d'appercevoir & de connoître. Le seul regret que Confucius

témoigna en mourant, fut de n'avoir pu, dans tout le cours de sa vie, qu'entrevoir une très-petite partie des merveilles qu'il y a à découvrir dans les *koa*.

7°. Je n'ai rien à ajouter à ce qui concerne Confucius, vous lirez sa vie en détail. Pour ce qui est du culte qu'on lui rend ici, on a tort de s'imaginer que c'est un culte religieux; il ne passe pas les bornes du respect & de la reconnoissance qui sont légitimement dus à un homme qui, de son vivant, par ses exhortations, & après sa mort par ses ecrits, a fait à ses semblables tout le bien qu'il a eté en son pouvoir de leur faire. Les cérémonies qui accompagnent ce culte, sont conformes aux mœurs du pays. En France, on ne se met à genoux que devant Dieu & l'image des Saints, on ne leur offre que de l'encens; ici l'on se met à genoux pour honorer certains vivans, quand ils sont d'un ordre supérieur; on leur offre des mets & l'on fait brûler des odeurs devant eux. La même chose se pratique envers Confucius & les morts auxquels on doit du respect & de la reconnoissance. Dans l'idée chinoise, tout cela ne passe pas les bornes du culte civil, & c'est même un devoir indispensable pour un être raisonnable & un homme bien né. Y manquer, c'est faire preuve d'ignorance, d'ingratitude, de grossiéreté & même de barbarie. Quel blasphême horrible, diront certains Européens!

8°. M. Bourgeois, qui etoit instruit des différens genres de travaux auxquels M. Cibot se livroit, a pris sur lui de répondre à l'article de la gomme elastique. Cela ne m'a pas empêché de faire quelques perquisitions, desquelles j'ai conclu que les Chinois n'en savoient pas plus que nous. Je crois même qu'ils confondent la gomme elastique avec l'ambre jaune. S'il me vient quelques renseignemens ultérieurs, j'en profiterai & vous en rendrai compte.

9°. Je ſuis charmé que la relation des travaux d'*Akoui* vous ait fait plaiſir (1). J'ai encore à vous entretenir de lui comme Général ; tout ce que je puis vous aſſurer ſur ſes opérations militaires, c'eſt qu'il peut dire avec autant de vérité que Céſar : *veni, vidi, vici*.

(1) *Voy.* Tome X de ce Recueil, pag. 132 & *ſuiv.*, & ſon article dans la Table des Matieres.

EXTRAIT D'UNE AUTRE LETTRE DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king *le 15 Novembre 1784.*

.....CE que vous me dites de mes remarques sur la *correspondance exacte & singuliere des variations du barometre dans les saisons correspondantes*, m'enhardit à vous faire le précis d'un systême que j'avois imaginé à l'occasion de cette correspondance, & dont j'ai fait part il y a vingt ans, plus ou moins, à l'Académie de Pétersbourg. Mais soit que le Correspondant que m'avoit assigné M. de Rasomouski, qui etoit alors Président de cette Académie, fût mort ou dépaysé, lors de l'arrivée de ma Lettre, personne jusqu'à présent n'y a répondu. Ce qui m'a fait croire que ce systême etoit illusoire, ou n'etoit pas assez fondé, pour mériter l'attention des Physiciens : voici en substance ce que j'avois imaginé.

Convaincu que la pesanteur de l'air atmosphérique, & les changemens qu'il eprouve par les vents, la pluie, la chaleur, le froid, *&c.*, n'etoient pas les seules, ni même les principales causes des variations du barometre, je me déterminai à observer avec assiduité ces variations. Je les comparai exactement entre elles avec les changemens du tems; & le résultat de ces comparaisons fut que les changemens du tems & les variations du barometre etoient quelquefois d'accord, & plus souvent encore ne s'accordoient pas. J'en tirai la conséquence qui s'ensuit naturellement. Je fis un pas de plus : m'etant apperçu que ces variations avoient quelque analogie avec celles des saisons & de la lune, je les mis en correspondance, & je crus pouvoir me persuader, avec quelque fondement, qu'à peu de chose près, pour des causes particulieres & acci-

dentelles, il en etoit des unes comme des autres. J'en conclus que l'air atmosphérique qui nous environne & que nous respirons, n'en etoit pas la vraie cause, qu'il n'en etoit qu'une cause secondaire, soumise elle-même à la cause universelle, c'est-à-dire, à cet agent universel qui remplit l'espace; que cet agent universel agissoit sur le mercure du barometre, de la même maniere, proportion gardée, que sur les eaux de la mer; & que si cette action de l'agent universel n'etoit pas exactement réglée & périodique sur le mercure du barometre, comme elle est sur les eaux de l'Océan, elle y etoit insensible & réelle comme sur les eaux des mers Méditerranées. J'expliquai plus au long mon idée, & je la fortifiai par un détail de remarques & d'expériences, dont j'ai perdu aujourd'hui la trace, parce que ma Lettre ayant eté sans réponse, j'en conclus que les Physiciens Russes n'y avoient trouvé que des absurdités, & je ne m'occupai plus de cet objet.

Une autre idée, dont je ne crois pas hors de propos de vous faire part, est celle de l'espece d'affinité que vous me paroissez avoir reconnue entre l'electricité & le magnétisme, dérivés d'un même principe, & formés comme les deux branches principales d'un même tronc. Cette idée me vint à la suite de quelques expériences que je fis sur l'electricité. N'ayant point de machine electrique à ma disposition, & l'Académie de Petersbourg ayant demandé, par l'organe de l'un de ses Membres, que l'on fît ici quelques expériences, je m'avisai de me servir d'une glace de miroir, non encore etamée. Elle etoit de forme quarrée, terminée en ceintre par l'un de ses bouts; sa longueur, ou pour mieux dire, sa hauteur etoit d'environ un pied-de-roi, sa largeur de dix pouces, & son epaisseur d'une ligne. Toutes ces dimensions ne sont que des à-peu-près, car je les donne de mémoire.

Au niveau de ma chambre, du côté du Midi, & immédiatement contre la muraille, etoit une longue & forte planche qui me servoit de table, quand j'avois à employer la regle & le compas pour tracer des figures d'une certaine grandeur, ou que le grand jour m'etoit nécessaire. Sur cette table j'avois collé plusieurs feuilles de papier les unes sur les autres, afin qu'elle fût unie du mieux qu'il se pouvoit. Je posai là ma glace; & ma main droite armée d'un gant blanc, qui avoit eté dans la poussiere de chaux comme dans un asyle contre la pourriture & les vers, je commençai mes expériences.

Avec ma main gantée j'electrisai la glace, pendant l'espace de trois ou quatre minutes, plus ou moins, c'est-à-dire, que je passai la main sur la glace, en la poussant de bas en haut, sans revenir de haut en bas, de la même maniere qu'on aimante une aiguille de boussole, observant sur-tout, de ne pas appuyer trop fort, de crainte de casser la glace.

Le premier effet que j'obtins, fut un pétillement semblable à celui qui se fait entendre, lorsque l'on broie du sable ou du charbon. Je crus que ma glace etoit cassée, il n'en etoit rien; elle n'etoit que suffisamment imbibée du fluide electrique. Je fis quelques expériences des plus ordinaires, & elles réussirent aussi bien que si je m'etois servi du globe. Ce n'est pas de quoi il s'agit. L'Académie de Pétersbourg a inséré dans ses Mémoires le précis de ces expériences; & le Pere Beccaria, Physicien de Turin, en a tiré parti.

La plus essentielle, celle du moins que je regarde comme telle, parce qu'il me paroît qu'on pourroit s'en servir pour expliquer les phénomenes du magnétisme, est la seule dont on n'ait pas parlé. Je vais la remettre sous vos yeux, pour la donner à examiner à quelqu'un de ces Physiciens modestes, qui ne regardent pas comme au-dessous d'eux de s'occuper sérieuse-

ment de ce que les moins habiles osent proposer quelquefois.

A l'un des bouts de cette même table sur laquelle j'electrisois la glace, j'avois une boussole dont je me servois pour mes observations. La boîte longue d'environ sept pouces, large de quatre, & haute de deux ou trois, etoit de bois de chêne, ayant à chacun des deux bouts un segment de cercle marqué de ses degrés. L'aiguille aimantée etoit de six pouces, large à son centre (c'est-à-dire, à l'endroit où elle appuie pour tourner sur son pivot) d'environ trois ou quatre lignes, & allant en diminuant insensiblement jusqu'à la pointe de l'un ou l'autre pôle. Elle etoit d'un acier très-mince, très-battu & très-uni. J'oubliois de dire que les segmens de cercle etoient d'ivoire, & collés aux deux bouts de la boîte en dedans : ils avoient une epaisseur & une hauteur d'environ six à sept lignes. C'est sur eux qu'appuyoit un verre de vître, pour mettre l'aiguille à l'abri du vent, de la poussiere, *&c.* La distance de ce verre à l'aiguille etoit d'environ trois lignes. Je mets tout ce détail, parce qu'il peut se faire que le défaut de réussite dans les expériences, vienne du défaut de quelqu'une de ces conditions. Le Physicien Russe à qui je fis part dans le tems, de ce que j'avois observé à Péking, paroît ne pas avoir réussi de même à Pétersbourg, du moins ne m'en parle-t-il pas dans la lettre qu'il m'ecrivit à cette occasion, & que je mettrai sous le pli de celle-ci, afin que vous preniez l'idée de l'*espece de chapelle* qu'il avoit imaginée, & que, si elle se trouve à Paris, vous puissiez me l'envoyer ici, & me mettre en etat par-là de faire à l'avenir sur l'aiguille aimantée, des expériences plus utiles que celles que j'ai faites par le passé.

Sur ma boussole, telle que je vous l'ai décrite, & que j'avois pour ainsi dire sans cesse sous mes yeux, j'observai d'abord *une espece de flux & reflux* comme sur le barometre; mais comme ce flux & reflux etoient presque imperceptibles, je ne m'y

arrêtai pas. Je dirigeai toute mon attention vers un phénomène auquel je ne m'etois pas attendu, & dont le hasard seul me procura la connoissance : le voici.

Un jour que je me disposois à faire des expériences, & que j'electrisois ma glace, on m'annonce tout-à-coup une visite. Je n'eus que le tems de poser la glace sur la boîte de l'aiguille aimantée, & de la couvrir d'un mouchoir. Je reçus mon Hôte, avec lequel je m'entretins pendant environ une heure de tems. Après l'avoir reconduit, je revins à ma glace, pour continuer ce que j'avois commencé. Je la découvris, & je vis avec surprise que la pointe de l'aiguille qui indiquoit le Nord, s'etoit elevée jusqu'à toucher le verre de vître qui la mettoit à l'abri, & s'y etoit comme collée. J'eus recours à la pierre d'aimant, pour tâcher de la mettre en action, ce fut en vain ; elle resta immobile. J'ôtai tout doucement la glace, l'aiguille se détacha d'elle-même, & reprit après quelques momens sa direction ordinaire. Après l'avoir laissée environ un demi-quart d'heure dans cet etat, je remis la glace sur la boîte, & l'aiguille remonta aussi-tôt pour se coller contre la vître. Je lui présentai encore la pierre d'aimant, elle y fut insensible comme auparavant. Ce ne fut que quatre ou cinq heures après qu'elle tomba d'elle-même pour reprendre sa direction. Cette expérience, répétée cent & cent fois, a toujours eu le même effet, moindre cependant, lorsque le ciel etoit orageux ou couvert, que lorsqu'il etoit calme & serein, & qu'un beau soleil eclairoit l'horizon. Peut-être ai je déjà parlé de tout cela dans quelqu'une de mes Lettres ; dans ce cas, je vous prie de me pardonner la répétition, en faveur des conséquences utiles qu'il me paroît qu'on peut en tirer, pour se frayer une route vers la connoissance du magnétisme. Si j'ai le tems & l'occasion de faire de nouvelles expériences, je ne manquerai pas de vous en faire part.

.... Plusieurs Chinois sont persuadés qu'il s'est trouvé parmi leurs Anciens des hommes qui avoient l'art de s'elever dans les airs, & d'y faire route : voici ce qu'ils m'ont dit. *Nous trouvons dans plusieurs fragmens d'anciens Livres des exemples d'aérambules. On a traité tout cela de fable, parce qu'on ne croyoit pas la chose possible ; mais ce qui vient de se passer dans votre France nous prouve le contraire, & nous apprend en même tems qu'il ne faut pas accuser les Anciens de nous débiter des mensonges, quand ils nous racontent des evénemens qui n'ont plus lieu de nos jours. Si les hommes continuent à se perfectionner, comme ils le font depuis quelque tems ; & que d'ici à quelques siecles, il ne survienne aucune de ces terribles catastrophes qui font révolution sur le globe, comme il arriva sous le regne de notre sage Empereur Yao, il y a tout lieu de croire qu'ils parviendront à en savoir autant que les Anciens, & à les surpasser même, après qu'ils auront recouvré celles de leurs inventions qui sont oubliées ou perdues.*

Ces paroles : *nous trouvons dans plusieurs fragmens d'anciens Livres des exemples d'aérambules*, m'ont donné une forte envie de feuilleter les Livres qui contiennent certaines anecdotes des premiers tems, qui passent pour apocryphes dans l'esprit du grand nombre, parce qu'elles racontent de l'extraordinaire & du merveilleux. Dans ceux que j'ai parcourus, j'ai lu, 1°. que *Chen-noung* voulant mesurer la terre, & ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un *homme-esprit*, dont le nom etoit *Ché-nien* (année de pierre) & le surnom *Chen-jen* (homme-esprit). *Sa couleur étoit d'un verd tirant sur le bleu, ses sourcils etoient epais, il portoit sur sa tête une pierre de yu, & etoit porté lui-même par six dragons volans. Cet homme-esprit mesura la terre, détermina sa figure entre les quatre mers, & trouva que son etendue d'Orient en Occident etoit de quatre-*

vingt-dix OUAN *de lys*, *& de quatre-vingt-un* OUAN *du Nord au Sud.* Vous savez qu'un *ouan* est le nombre qui désigne dix mille, & que le *ly* chinois, tel qu'il a eté fixé par *Kang-hi* est la mesure d'un dixieme de lieue de vingt-un degrés; mais, en etoit-il de même anciennement? Les *six dragons volans* sur lesquels voyageoit l'*homme-esprit* ne me frappent pas tant que le résultat de sa mesure de la terre. Le passage que je viens de citer se trouve dans un ancien commentaire du *Chou-King*, & prouve que l'on savoit anciennement en Chine, que le diametre de la terre etoit plus grand d'Orient en Occident, que du Nord au Sud: il n'y a pas un demi-siecle qu'on le sait en Europe.

J'ai lu, 2°. que l'Empereur *Hoang-ty* sentant approcher sa fin, se transporta au pied de la montagne *King-chan*, dans la Province du *Ho-nan* d'aujourd'hui; qu'ayant pris son logement au Midi, c'est-à-dire, à l'endroit de la montagne qui regarde le Midi, il y fit fondre trois de ces grands vases auxquels on donne le nom de *Ting*, & que son ouvrage achevé, il quitta la terre, & *s'envola au ciel*, *monté sur un dragon.*

J'ai lu, 3°. que plus anciennement encore, sous l'Empire des cinq *Loung* (des cinq dragons) qui régnoient sur le second des *dix peuples perdus*, avant la fondation de l'Empire chinois par Fou-hi, *les hommes logeoient dans des antres & des cavernes comme les quadrupedes, ou se perchoient sur des arbres comme les oiseaux; tandis que leurs Souverains, montés sur des dragons, planoient dans les airs, comme les nuages, & gouvernoient ainsi leurs sujets de haut en bas*, &c.

Je ne vous fatiguerai pas par un plus grand nombre de citations. Je finis cet article par une réflexion dont on pourra tirer bien des conséquences pour l'appui de plus d'un systême. Il est certain par l'histoire, que *Chen-noung* & *Hoang-ty* entendoient

très-bien, le premier l'hiſtoire naturelle en général, & le ſecond la minéralogie en particulier. Ne pourroit-il pas être qu'en décompoſant les plantes & les métaux, *Chen-noung* & *Houng-ty* euſſent trouvé quelque ſubſtance analogue, quant aux effets, à celle que les François ont imaginé les premiers d'employer ; & qu'au lieu de remplir un ſac ou un ballon de cette ſubſtance, ils aient fait avec une forte toile de ſoie ou de telle autre matiere d'un tiſſu fin & ſerré, une figure de dragon creuſe en dedans, dans laquelle ils auront fait entrer un fluide beaucoup plus léger que l'air atmoſphérique ?

Il eſt certain encore que les cinq *Loung*, c'eſt-à-dire, *les cinq Princes-dragons* furent ainſi appellés, *parce qu'ils montoient des dragons*, & qu'ils paroiſſoient avoir la face d'homme, & le reſte du corps comme celui d'un ſerpent. Ces cinq *Loung* furent inſtruits par les *Tien-hoang*, c'eſt-à-dire, par quelqu'un des Chefs du premier de tous les peuples ; & ces *Tien-hoang*, qui en ſavoient beaucoup plus en tout genre, qu'on n'en peut ſavoir aujourd'hui (parce que leur vie etant de plus longue durée que celle des hommes de nos jours, ils avoient pour s'inſtruire des ſécrets de la Nature, plus de tems que nous n'en avons) leur auront enſeigné l'art de voyager ſur des dragons conſtruits comme je viens de le dire, afin d'en impoſer plus aiſément à leurs ſujets, & de paſſer dans leur eſprit, pour des hommes d'une nature au-deſſus de la leur, & deſtinés à régner ſur eux. Je vous donne ces réflexions pour ce qu'elles valent, &c.

EXTRAIT

EXTRAIT
D'UNE LETTRE DE M. BOURGEOIS, MISSIONNAIRE,
Ecrite de Pé-king le 19 Novembre 1784.

......J'AI fait des recherches & des expériences sur la gomme élastique, qui ont abouti à peu de choses : en voici le résultat.

Il y a en Chine deux especes de gomme estimées & fort en usage. La premiere s'appelle *mi-la* : *mi* signifie cire ; *la* signifie miel ; apparemment qu'elle a tiré ce nom de la couleur de la cire & du miel. Elle n'est point elastique. Les Chinois disent qu'elle distille d'un arbre, qu'en tombant elle s'insinue dans des fentes de rocher ou dans des trous, où elle reste liquide tout le tems qu'elle ne prend point l'air ; mais qu'elle se durcit pour toujours dès qu'elle est exposée au grand jour, sans qu'on puisse jamais la rappeller à sa premiere fluidité. On la tire des Indes, & on la vend ici au poids de l'or. Celle qui est sans défaut est d'un prix excessif. J'en ai mis quelques echantillons dans la caisse, je crois que c'est de l'ambre : vous en jugerez mieux que je ne puis faire ici.

L'autre gomme s'appelle *long-yeou-po.* C'est une composition ; elle ne coûte presque rien. Cette gomme est elastique, il y entre d'une huile qui tombe d'un arbre fort commun dans les Provinces méridionales de la Chine ; il s'appelle *tong* dans le langage ordinaire : les gens qui se piquent de parler mieux disent *long*, comme qui diroit serpent, parce que les branches de cet arbre imitent assez la figure de ce reptile. *Yeou* signifie huile. Dans la composition du *long-yeou-po* il entre encore de la cire, & d'autres ingrédiens qu'il ne m'a pas eté possible de découvrir. Les Ouvriers d'ici ne disent pas leurs secrets ; j'en ai

fait interroger plusieurs, ils répondent la premiere chose qui leur vient dans la tête.

J'en témoignai ma surprise à un jeune Prince, tout-à-fait aimable, qui m'a fait souvent l'honneur de me venir voir. Il est bien instruit & curieux. Il me promit de m'envoyer la recette de cette gomme elastique, & effectivement il me l'envoya. Je fis moi-même des expériences de toutes les façons, aucune ne réussit. Je le fis savoir au jeune Prince, qui m'envoya sur le champ un Livre de secrets, d'où il avoit tiré la recette. En l'ouvrant je lus le secret de faire de l'argent, il ne m'en fallut pas davantage; je sus ce que je devois penser du Livre & de ses secrets.

Depuis, ce Prince m'a dit qu'il avoit ecrit à un Connoisseur qui est à trois cens lieues d'ici, & qu'il m'enverroit sa réponse, dès qu'il l'auroit reçue.

Ainsi, pour satisfaire précisément à la premiere demande du Mémoire, *quel est l'arbre qui donne en Chine la gomme elastique?*

Je réponds : la gomme elastique de Chine est une composition dans laquelle il entre de l'huile de l'arbre appellé *tong* par les uns, *long* par les autres.

A la seconde demande, *comment & à quels usages les Chinois la préparent-ils?*

Je réponds : je n'ai pu savoir jusqu'ici le comment, peut-être serai-je plus heureux dans la suite. Les Chinois s'en servent à toutes sortes d'usages, boutons, ornemens de tête, crochets, *&c.*; j'en ai mis quelques echantillons dans la boite.

A la troisieme demande, *ont-ils le moyen de la conserver liquide?*

Je réponds : non. Ils en font quand ils veulent. Il paroît qu'elle ne ressemble en rien à la gomme de la Cayenne.

Je vous ai déjà parlé de l'Encyclopédie faite par l'Empereur. C'est un recueil immense de bons Livres chinois. On dit que c'est l'affaire de six cens mille volumes. On y travaille avec chaleur. Les deux Princes, fils aînés de l'Empereur, le sixieme & huitieme Ago, sont à la tête de cette etonnante entreprise. L'ouvrage avance, & devoit être fini dans trois ans; mais il y a apparence qu'il ne sera pas si-tôt achevé. On a déjà demandé du tems à l'Empereur. Il ne l'a accordé qu'à regret.

Pour l'Histoire *des relations que les Chinois ont eues avec les nations etrangères*, je n'en ai point oui parler, comme d'une Histoire séparée de leur grande Histoire. Je ferai là-dessus des recherches; si elles sont heureuses, je tâcherai de remplir vos vues à ce sujet.

L'impression à caracteres mobiles, n'est point ignorée en Chine. On s'en sert tous les jours pour les gazettes. Mais pour le reste elle est impraticable. Les caractères sont pour l'ordinaire plus gros qu'un dez à jouer, il y en a plus de cinquante mille, comment casser tout cela? Et le Compositeur, quelle besogne n'auroit-il pas de courir d'une casse à une autre casse, & de se souvenir de l'endroit où chacune est située? Les Chinois s'en tiendront eternellement à leur ancien usage, & jamais ils ne pourront profiter de l'avantage qu'on se promettoit de leur procurer.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king le 29 Novembre 1784.

.....VERS le milieu de l'année derniere, l'Empereur fit savoir à tous ses Sujets, qu'en reconnoissance de ce que le ciel lui accordoit de jouir encore d'une santé forte & robuste, quoiqu'il fût sur le déclin de l'âge, son intention etoit d'aller offrir un sacrifice sur le *Yo* de *Tay-chan*, de se transporter ensuite à la sépulture de *Koung-tsée*, pour faire les cérémonies sur le tombeau de ce Sage, & de profiter de l'occasion, pour visiter les Provinces méridionales de son Empire, jusques sur les bords du grand *Kiang*, où il se reposeroit dans la ville de *Sou-tcheou*, & d'où il reviendroit à la capitale dans le courant de la quatrieme lune de la quarante-neuvieme année de son regne. Il ajouta dans son avertissement qu'il défendoit à tous ses Mandarins de rien exiger des peuples, à l'exception des travaux qui etoient indispensables pour les préparatifs des chemins, le long de la route qu'il devoit tenir; & à tous ceux qui seroient de sa suite, de recevoir aucun présent de la part des Mandarins des lieux par où ils passeroient. Il fixa le jour de son départ au commencement de la premiere lune, après qu'il auroit accompli, *comme Fils du Ciel*, tout ce qui concerne le cérémonial du nouvel an, à l'exception du spectacle des feux d'artifice, dont il se réserva de jouir en chemin faisant.

Tout etoit déjà prêt pour le voyage, & arrangé suivant les intentions de Sa Majesté, quand, à la pâleur de son visage & à sa contenance mal assurée lorsqu'elle etoit sur son trône, donnant audience aux Grands & aux Mandarins pour le cours ordinaire des affaires d'Etat, on s'apperçut que sa santé etoit altérée de maniere à faire craindre pour la suite. On mit la

liberté de lui représenter qu'il devoit se ménager un peu plus qu'il ne le faisoit, sur-tout pendant le grand froid ; car c'etoit alors le tems où le thermometre à liqueur de Reaumur descendoit tous les jours au lever du soleil, de sept à dix degrés au-dessous de la congélation. *Pourquoi*, répondit l'Empereur, *dois-je me ménager plus qu'à l'ordinaire ? Je sais ce que je dois faire ; soyez tranquilles sur ma santé, elle est assez bonne pour que je puisse faire ce qui est de mon devoir, comme de coutume : qu'on ne m'en parle plus.*

Ces paroles ne rassurerent pas les Grands. Ils s'informérent auprès des Eunuques du service de la présence, & ils apprirent qu'outre une hernie intestinale, accompagnée de violentes coliques qui le faisoient beaucoup souffrir, quelques efforts qu'il fît pour cacher son mal à leurs yeux, l'Empereur avoit chaque jour des ressentimens de fievre, qui lui ôtoient l'appétit & le sommeil. Cette nouvelle alarma les Grands, & leur inspira le dessein de rompre le voyage projetté, ou du moins d'en différer l'exécution jusqu'à un tems plus favorable.

Le nouvel an arrivé, sur le point de commencer les cérémonies, *Akoui*, premier Ministre, fut averti secrétement par les Eunuques de la présence, que l'Empereur n'etoit rien moins que guéri, mais qu'il cachoit son mal, même aux Médecins, dont il s'obstinoit à refuser les secours dans la crainte qu'on ne divulguât qu'il etoit malade, & qu'on n'en prît occasion de lui représenter que dans l'etat où il etoit, il se trouvoit dangereux de s'exposer aux fatigues d'un voyage. *Akoui* les remercia de l'avis, & en profita.

Les cérémonies d'usage etant finies, l'Empereur se leva de son trône pour se retirer. *Je supplie votre Majesté*, lui dit *Akoui*, *de vouloir bien attendre encore un moment ; les Grands ont une supplique à lui présenter, dont l'objet est de la derniere impor-*

tance. De quoi s'agit-il donc, répondit l'Empereur, *en se rasseyant? Seigneur*, poursuivit ce Ministre, *vous voyez dans la personne de vos Grands réunis en corps, tout l'Empire à vos pieds, vous suppliant à deux genoux par mon organe, de ménager, un peu plus que vous ne faites, votre précieuse santé. Nous nous appercevons depuis quelque tems que votre corps n'est pas dans son assiette ordinaire; & ceux qui vous voient de près, & dont l'affection pour votre personne nous est parfaitement connue, nous ont assuré que vous souffriez des douleurs qui forceroient tout autre moins courageux que vous, à garder le lit & à se faire soigner. Notre sollicitude en est alarmée, & ne nous permet plus de dissimuler. Ce n'a pas eté sans nous faire une extrême violence que nous nous sommes tus, lorsque nous avons appris que votre Majesté vouloit vaquer en personne au pénible cérémonial, que la coutume a consacré pour le renouvellement de l'année. Aujourd'hui que tout est fini, & que nous apprenons qu'elle veut absolument se mettre en route pour la visite des Provinces méridionales, le cinq de la lune qu'elle avoit fixé ci-devant pour le jour du départ, nous parlons pour lui exposer la peine que nous avons ressentie, & celle que nous ressentons à présent, d'une détermination qui ne peut s'effectuer de sa part, qu'au risque d'aggraver un mal dont les suites peuvent être des plus funestes. Tranquillisez-nous, Seigneur; vous le pouvez d'un seul mot, en nous disant que vous ne partirez qu'après que votre santé se sera raffermie, & le tems un peu radouci : nous ne vous demandons que dix jours de délai.* En finissant ces mots, il s'avance vers les Grands, se met à genoux à la premiere ligne hors de rang, & tous ensemble, dans cette posture respectueuse, attendent en silence la réponse du Fils du Ciel.

L'Empereur qui ne s'attendoit à rien moins qu'à recevoir une pareille Requête, parut d'abord un peu emu, & fut quelques

momens sans répondre. Après s'être remis de sa surprise, il dit : *je suis sensible à l'intérêt que prennent mes Grands à ce qui concerne ma santé ; c'est une preuve de leur affection : mais ils ne doivent pas porter leur sollicitude trop loin, & l'établir sur des rapports indiscrets qui ne disent jamais les choses comme elles sont. Personne ne peut mieux savoir que moi, si je me porte bien ou mal. Persuadé que ma personne appartient autant à mes sujets qu'à moi-même, je n'irois pas l'exposer mal-à-propos, si je ne me sentois pas en état de faire ce que je fais & de vaquer à mes fonctions ordinaires. Je souffre, il est vrai, je ne saurois le dissimuler ; mais ce ne sont que des douleurs passageres, causées par une descente de boyau, à laquelle je suis sujet depuis bien des années, & qui ne m'a jamais empêché d'aller à la chasse, ni de monter à cheval quand il le falloit. Pourquoi m'empêcheroit-elle cette fois-ci de partir pour les Provinces méridionales au tems fixé depuis long-tems pour le départ ? Si pour une légere indisposition je changeois ainsi les résolutions une fois prises, on ne sauroit plus à quoi s'en tenir de ma part. D'ailleurs en différant de dix jours, comme vous me le proposez, combien de gens ne mettrois-je pas dans l'embarras ? Que de dépenses inutiles n'occasionnerois-je pas aux Mandarins & au pauvre peuple, qui s'attendant tous depuis Péking, jusqu'à* SOU-TCHEOU, *qu'à tels & tels jours je passerois dans tels & tels endroits, ont déjà fait leurs préparatifs pour m'y recevoir ? Qu'on ne m'en parle plus ; je partirai le propre jour qui a été fixé ci-devant. On ne doit pas être en peine de ma santé, j'espere qu'elle se fortifiera en chemin faisant. Je dois aller par eau & suivre le canal. Je serai aussi à l'aise dans ma barque, que je pourrois l'être dans mon Palais ; & je sens que le changement d'air, & un peu de mouvement me feront du bien, & contribueront à mon entiere guérison.*

Puisque votre Majesté le veut ainsi, repliqua Akoui, *& que son*

parti eſt pris, je n'ai d'autre parti à prendre moi-même, que de me mettre à ſa ſuite, & de faire le voyage avec elle. Et qui gouvernera pendant mon abſence, reprit l'Empereur? *Je vous ai nommé Régent, conjointement avec mon Fils ſixieme* (c'eſt aujourd'hui l'aîné de ſes Fils); *vous ne pouvez pas me ſuivre. — Votre Majeſté aura la bonté de nommer quelqu'un qui tienne ma place, car pour moi je ne puis me ſéparer d'elle dans l'etat où elle eſt, ſans m'expoſer à encourir l'indignation de tout l'Empire, qui ne manqueroit pas de me reprocher de n'avoir pas employé tout le crédit que je puis avoir ſur votre eſprit, pour vous détourner de ce funeſte voyâge; ſi par malheur.... Non, Seigneur, je ne vous quitterai pas; ou ſi vous voulez que je reſte, différez votre départ au moins de cinq jours. Je donnerai de ſi bons ordres, que ni les Mandarins, ni le peuple ne ſouffriront pas de ce retard. C'eſt vous demander bien peu de choſe, pour aſſurer notre tranquillité, que de ne vous demander que cinq jours. Vous êtes des opiniâtres*, dit l'Empereur en ſe levant; *je me rends à vos inſtances, mais c'eſt malgré moi. Faites publier que je ne partirai que le dix, & que c'eſt vous qui avez cru que ce changement etoit néceſſaire.*

Avouez que je vous entretiens de bien petites choſes; mais c'eſt par ces petites choſes que je crois pouvoir vous faire connoître l'eſprit du Gouvernement, beaucoup mieux que par des raiſonnemens ſuivis, & par de longs diſcours ſur les Loix, les mœurs & les uſages. Du reſte, ce qui s'eſt paſſé à cette occaſion, a egalement lieu dans toutes les autres, ſuivant la nature des affaires, & eu egard aux circonſtances. L'Empereur ſe montre toujours en Pere de famille, qui ecoute avec bonté les repréſentations de ſes enfans, pour les affaires de la famille qui ſont de leur compétence; & les Sujets, repréſentés par les Grands, les Mandarins & tous les hommes en place, ſe montrent toujours devant l'Empereur, comme des enfans obéiſſans &

reſpectueux, ſans ſe déſiſter pour cela de leurs prérogatives, qu'ils ne manquent pas de faire valoir quand ils ont raiſon de croire qu'il y va de l'intérêt commun. C'eſt ce qui leur donna le courage de s'oppoſer avec tant de fermeté à ce que *leur pere* expoſât ſa ſanté, en ſe mettant en chemin dans des circonſtances, où ils avoient lieu de croire qu'elle pouvoit être en danger.

Quoi qu'il en ſoit, l'Empereur ne ſe mit en route que dans le tems que ſes Grands avoient d'abord réſolu de le laiſſer partir, c'eſt-à-dire, dix jours après celui qui avoit eté fixé dans les commencemens. Ce fut vers le milieu de notre mois de Février. Le tems s'etoit un peu radouci, & la ſanté de l'Empereur, quoique chancelante encore, etoit un peu meilleure qu'auparavant. Nos Voyageurs alloient vers le ſoleil, & le ſoleil s'avançoit vers eux, double avantage qui les mit à l'aiſe. Ils joignirent les barques dans l'endroit du canal où on les tenoit prêtes, & firent le reſte de la route par eau.

Après quelques journées d'une navigation heureuſe, l'Empereur ecrivit, de ſa propre main, une Lettre aux deux Régens, c'eſt-à-dire, à ſon fils & à Akoui, dans laquelle il s'exprime ainſi : « ma ſanté, ainſi que je l'avois prévu, va chaque jour en » ſe raffermiſſant. Aujourd'hui j'ai voulu eſſayer mes forces; » je ſuis deſcendu de ma barque, & j'ai fait à cheval l'eſpace » de huit lys (environ les trois quarts d'une lieue): je me trouve » à merveille de ce petit exercice, & je compte le renouveller » ſouvent. Faites part à mes Grands de ce que je vous ecris, » afin de les tranquilliſer ſur mon compte ».

Akoui fit inſérer cette Lettre dans les Gazettes, & tout le monde en fut dans la joie. Cependant Sa Majeſté n'etoit point oiſive dans ſa marche; par-tout où elle paſſoit, elle admettoit en ſa préſence tous les Mandarins grands & petits qui ſe préſentoient ſur le rivage pour le voir; & comme ces

Meſſieurs ne s'attendoient pas à cet honneur, ils ne s'etoient point concertés ſur ce qu'ils devoient répondre aux queſtions qui pouvoient leur être faites. Ils parlerent en contradiction. Les uns dirent que le peuple du canton etoit à l'aiſe, & les autres dirent qu'il etoit dans la miſere. Les uns dirent qu'ils n'avoient rien exigé pour les préparatifs, & ceux dont ils avoient exigé des ſommes s'excuſerent de n'avoir pas eté en etat de donner davantage, *&c.* L'Empereur ayant trouvé en défaut les premiers qu'il avoit interrogés ſur les choſes les plus ordinaires, redoubla d'attention pour s'inſtruire plus en détail, juſqu'à quel point on le trompoit. Ses interrogations s'etendirent ſur tout ce qui eſt du devoir des Mandarins. Il trouva ce à quoi il ne s'etoit pas attendu, c'eſt-à-dire, des hommes avides, des fripons, des ſangſues du peuple; & autant qu'il en trouva, autant il en caſſa; & après les avoir caſſés, il les livra au Tribunal des crimes, pour être jugés, & punis proportionnément à la griéveté de leurs délits. Pluſieurs ont eté condamnés à être dépouillés de tous leurs biens & réduits au rang du peuple, d'autres à un exil perpétuel au-delà de la grande muraille, & pluſieurs à perdre la vie. Parmi ces derniers, le Vice-Roi du *Kiang-nan* a ſervi d'un exemple terrible, pour contenir les Grands Mandarins dans les bornes de leurs devoirs.

Ce Vice-Roi etoit Mantchou, & d'une maiſon diſtinguée. A l'arrivée de l'Empereur, ſur les confins de la Province dont il avoit le gouvernement général, il vint lui rendre ſes devoirs, & ſe mettre à côté de lui pour lui ſervir d'eſcorte, ſuivant la coutume. Sa Majeſté lui demanda, comme par haſard, ſi le peuple qu'il avoit confié à ſes ſoins etoit content de ce choix: c'etoit le mettre dans l'occaſion de faire valoir ſes ſervices. Le Vice-Roi ne le comprit pas ainſi. Il crut que quelqu'un l'avoit deſſervi; & comme il ſe ſentoit coupable de bien des vexations,

il perdit la tête, & ne répondit rien. L'Empereur crut qu'il ne l'avoit pas entendu, & lui répéta la même demande. Le Vice-Roi resta encore quelques momens sans mot dire, puis il balbutia un *je ne le sais pas.* Il ne répondit pas mieux aux autres interrogations qui lui furent faites. L'Empereur le chassa de sa présence, & lui ordonna de se rendre à Péking, où il l'examineroit à son retour. Il lui tint parole : & l'ayant trouvé coupable de vexations envers ses inférieurs, & d'avoir exigé des sommes considérables des Mandarins subalternes, sous les plus frivoles prétextes, il le cassa, & le livra au Tribunal des crimes, qui le condamna à perdre la vie dans le lieu ordinaire des exécutions, sans attendre la fin de l'automne. Sa Majesté confirma l'Arrêt, & en ordonna l'exécution sans y mettre, contre son ordinaire, aucun adoucissement.

Si l'Empereur s'est montré sévere jusqu'à la rigueur envers l'Ordre Mandarinal, les deux autres Ordres de l'Etat, je veux dire, l'Ordre des Lettrés & celui du Peuple, n'ont reçu de sa part que des bienfaits. Par-tout où il a passé, il y a eu exemption de taille pour l'année, & cette exemption s'est etendue sur les Provinces dont etoient les lieux de son passage. Il s'est arrêté trois jours entiers dans l'endroit où est la sépulture de *Koung-tsée*, & trois fois il a fait les cérémonies d'usage sur le tombeau & dans le *miao* de ce Sage. Il a accordé des graces à tous ceux de sa famille ; a ordonné que l'on réparât, à ses propres frais, le tombeau, le *miao*, & tous les bâtimens contigus & qui sont dans l'enceinte. A cette occasion, il a etendu ses bienfaits sur tous les Gens de Lettres de l'Empire ; il eleva d'un grade les plus distingués d'entre eux ; il permit aux autres d'anticiper sur le tems fixé pour l'examen des promotions, en les dispensant des interstices prescrits, & il augmenta dans chaque district le nombre des jeunes Etudians qui pouvoient être admis

au premier des grades ; je veux dire, à celui qui ouvre l'entrée aux autres.

Sur ce dernier article, un Cenſeur crut devoir lui faire des repréſentations. *Votre Majeſté*, lui dit-il dans ſa Supplique, *ne fait peut-être pas attention, qu'en multipliant ainſi le nombre des Gradués, elle multiplie le nombre des hommes oiſifs, dont il n'y a déjà que trop dans l'Empire. Le nombre des emplois deſtinés aux Gens de Lettres n'eſt pas le tiers de celui des Lettrés. Si les deux tiers de ces hommes qui ont reçu des grades, ſont néceſſairement hors de la voie des charges ; il me paroît que pour l'avantage de ceux qui ſont entrés dans la carriere de la littérature, il n'eſt pas à propos de leur donner de nouveaux aſſociés, qui ne ſerviroient qu'à rendre leur promotion plus lente & plus difficile*, &c.

L'Empereur daigna répondre à cette Supplique, & le fit en ces termes : *Avant de me déterminer à ouvrir la porte de la littérature à un plus grand nombre de Candidats, ſeulement pour cette année, j'avois peſé les avantages & les inconvéniens qui pourroient en réſulter. Les avantages m'ont paru l'emporter de beaucoup ſur les inconvéniens, & en particulier ſur ceux que vous alléguez. Il n'y a pas aſſez d'emplois, dites-vous, pour placer les Gens de Lettres, dont les deux tiers ſont oiſifs ou à-peu-près. S'ils ſont oiſifs, c'eſt leur faute. Ils peuvent s'occuper de l'etude, & tâcher de ſe diſtinguer par leur ſavoir ; & au défaut de l'etude, ils peuvent ouvrir des Ecoles dans les lieux où ils ſont leur ſéjour, s'occuper des travaux de la campagne, faire le commerce, ou ſe louer à des peres de famille pour l'inſtruction de leurs enfans. D'ailleurs, le grand nombre des Mandarins que j'ai trouvés en faute, m'a fait connoître que cet Ordre avoit beſoin de réforme. Je m'occuperai inceſſamment de cet important objet ; & les places que laiſſeront vuides ceux que je jugerai incapables*

de les occuper, seront remplies par les plus distingués d'entre ces Lettrés, que vous dites être sans emploi, pourvu que la sagesse de leur conduite réponde à leur savoir & à leurs talens. Ainsi le bienfait dont j'ai cru gratifier les Gens de Lettres, en ouvrant la porte à un plus grand nombre de Candidats, aura lieu dans son entier, pour cette année seulement, sans que cela tire à conséquence pour l'avenir. C'est une espece d'hommage que je rends à Koung-tsée.

La réforme proposée a eu lieu, & quantité de Mandarins ont eté cassés, sans compter ceux qui ont mérité des châtimens plus rigoureux, tels que la confiscation des biens, l'exil & la mort. C'est par des actes de justice que le *Fils du Ciel* a terminé son voyage des Provinces méridionales, après l'avoir commencé par une espece de profusion de graces & de bienfaits. Il revint à Péking en parfaite santé, d'où après avoir traité les affaires qui ne peuvent être traitées que par lui personnellement, telles, par exemple, que l'audience publique qu'il doit donner aux Mandarins nouvellement pourvus, avant qu'ils puissent entrer en fonction de leurs charges, & autres semblables, il repartit pour se rendre à Gêhol en Tartarie, où il a coutume d'aller chaque année pour eviter les grandes chaleurs, & pour prendre l'exercice de la chasse du tigre. Je crois devoir vous rappeller ici ce que je vous ai dit peut-être plus d'une fois, que lorsque l'Empereur est à Gêhol, les affaires s'y traitent tout comme lorsqu'il est à Péking, parce que tous les Tribunaux l'y suivent par députés.

Cependant, quoique le ciel fût sans nuages dans tout l'Empire, & que le soleil y parût plus brillant que jamais, il se formoit du côté de l'Occident une tempête affreuse qui devoit faire périr un nombre prodigieux d'hommes, & engloutir un peuple tout entier.

Une Nation, qui n'eſt proprément ni Tartare ni Chinoiſe, etablie depuis nombre de ſiecles dans ce vaſte pays qui commence aux extrêmités de la Province de *Kan-ſou*, & s'etend juſqu'au-delà d'Ily, vers la petite Boucharie, vivoit en paix depuis bien des années ſous la puiſſante protection de l'Empereur *Kien-long*. Elle eſt diviſée en pluſieurs hordes, qui ſont comme autant de peuples, dont les uns ont leurs Souverains particuliers, nommés ou confirmés par l'Empereur de la Chine; & les autres ne faiſant que comme une ſeule & même nation avec les Chinois, chez leſquels ils s'établiſſoient; ils alloient & venoient comme dans leur propre pays, tous profeſſant ouvertement & publiquement leur religion, ſans que perſonne osât les inquiéter ſur cette article, ſur lequel ils avoient la même liberté que ſur tout le reſte. C'eſt même à cauſe de leur religion, qui eſt celle de l'Alcoran, qu'ils ſont connus ici ſous le nom général de *Hoei-tſée*, nom que les Européens rendent par celui de *Mahométans*. Ces Mahométans ou ces *Hoei-tſée*, ſont partagés en trois ſectes, que les Chinois ne diſtinguent que par la coëffure, dont chacune d'elles affecte de ſe parer au-dehors, afin d'être connue pour ce qu'elle eſt. Ceux de la premiere ſecte portent un bonnet rouge, fait en pain de ſucre, & ſont appellés ici *Houng-mao-hoei-tſée*, c'eſt-à-dire, *Hoei-tſée* à bonnets rouges : ceux de la ſeconde portent un bonnet blanc de la même forme que celui des autres, & ſont appellés *Pe-mao-hoei-tſée*, c'eſt-à-dire, *Hoei-tſée* à bonnets blancs; & l'on appelle les derniers, je veux dire ceux de la troiſieme ſecte, *Tchan-tcou-hoei-tſée*, c'eſt-à-dire, *Hoei-tſée* à tête enveloppée, parce qu'ils portent un turban ou une longue toile dont ils entourent leurs têtes. Ces derniers etant ſimples tributaires de la Chine, ne s'y montrent que pour apporter leur tribut de trois en trois ans, ou pour

obtenir de l'Empereur la confirmation d'un nouveau Sultan, après la mort de celui qui les gouvernoit.

Les bonnets blancs & les bonnets rouges ont commencé par se disputer entre eux sur la Religion ; & comme ils etoient en très-grand nombre dans la Province de *Kan-sou*, leurs disputes ne pouvoient pas être si secretes qu'il n'en transpirât quelque chose au dehors. Tant qu'ils s'en tinrent aux paroles, les Mandarins chinois les laisserent se quereller tant qu'ils voulurent ; mais quand, dans l'enceinte des Villes chinoises, ils eurent formé des partis, tramé des cabales, & excité des troubles, alors on les châtia indifféremment sans distinction de secte ; on ne vit dans les uns & dans les autres que des perturbateurs du repos public.

Les choses en etoient là dans cette Province limitrophe du pays des *Hoei-tsée*, lorsque *Ly-che-yao* en fut nommé *Tsong-tou*. Il dut cette promotion aux bons offices d'Akoui, qui le représenta à l'Empereur comme un homme qui entendoit très-bien les affaires du Gouvernement, & qui avoit en particulier le talent de contenir le peuple, & de lui faire garder les Loix. Sa Majesté qui sait qu'Akoui se connoît en hommes, n'hésita pas, sur son témoignage, de faire passer *Ly-che-yao* du pied de l'echafaud sur lequel il avoit mérité de perdre la vie, au Gouvernement général d'une des plus importantes Provinces de l'Empire.

Arrivé à *Kan-sou*, *Ly-che-yao* qui etoit accoutumé à ne trouver que de la docilité & un respect sans bornes dans ceux qu'il avoit gouvernés jusqu'alors, crut qu'il en seroit de même dans son nouveau Gouvernement, & se conduisit comme il avoit toujours fait, c'est-à dire, en homme qui veut être obéi dans quoi que ce soit qu'il commande. Il commença par ordonner aux *Hoei-tsée* de vivre en paix entre eux, & de s'abstenir sur-

tout de ces ſortes de diſputes qui tendent à altérer la tranquillité publique, ſous peine d'une punition exemplaire pour tous ceux, ſans exception, qui ſeroient trouvés en faute. Il lui etoit plus aiſé de donner des ordres que d'en obtenir l'exécution. Les *Hoei-tſée* ſe querellerent comme à l'ordinaire, & *Ly-che-yao* leur tint parole. Les eſprits s'aigrirent, & les bonnets blancs en particulier, qui etoient proprement les agreſſeurs (parce que regardant les autres comme des Muſulmans dégénérés, ils vouloient les contraindre de force à ſuivre l'Alcoran dans toute ſa pureté) n'en devinrent que plus furieux.

Ly-che-yao, indigné de leur opiniâtreté & de la réſiſtance qu'il eprouvoit de la part de ces hommes qu'il regardoit comme etrangers, & qu'il croyoit en bien plus petit nombre qu'ils ne l'etoient en effet, en vint au dernier des remedes qu'il pouvoit employer, ſans recourir à l'Empereur. Il prit le parti d'expulſer de *Kan-ſou* les plus mutins d'entre les *Hoei-tſée* bonnets blancs, qu'il regardoit comme les principaux auteurs des troubles. Le nombre des proſcrits ſe monta environ à dix mille familles. C'eſt ce que l'Empereur a appris depuis dans les recherches qui ont eté faites ſur la conduite de *Ly-che-yao ;* car dans le tems, ce même *Ly-che-yao* ne lui avoit annoncé qu'en général l'expulſion de *quelques familles de* Hoei-tſée *ſéditieux.*

Quand on annonça à ces malheureux qu'ils etoient chaſſés des terres de l'Empire, ils préſenterent à *Ly-che-yao* ſupplique ſur ſupplique, pour obtenir la révocation de l'ordre cruel qui devoit les priver de la jouiſſance du ciel de la Chine, ſous lequel ils avoient des maiſons, des boutiques, des terres & des poſſeſſions en tous genres. Toutes leurs prieres & leurs ſupplications furent inutiles. *Vendez*, leur répondit *Ly-che-yao*, *vendez vos maiſons & vos terres, faites argent de tout le reſte, emportez avec vous tout ce qui vous appartient ; je ne m'y oppoſe pas.*

pas. Vous êtes des séditieux, comme tels vous mériteriez la mort; je vous accorde la vie, & vous renvoie dans votre propre pays; c'est bien assez, ne m'en demandez pas davantage. Au surplus, je ne vous ôte aucun des privileges dont jouissent les Hoei-tsée *etrangers. Vous pourrez, comme eux, venir faire votre commerce toutes les fois qu'il vous plaira, sans craindre d'être inquiétés, tant qu'il n'y aura rien de répréhensible dans votre conduite; mais pour ce qui est de faire ici votre séjour ordinaire, cela ne sauroit être. Partez, & le plutôt qu'il sera possible, pour vous mettre à couvert de tous les maux que vous essuieriez nécessairement, si j'etois contraint d'employer la force pour vous faire obéir.*

Les malheureux *Hoei-tsée* partirent enfin ; mais ils partirent ayant la rage dans le cœur, & les projets les plus terribles dans l'esprit. Jusques-là ils n'avoient été que turbulens & mutins, ou, pour me servir de l'expression de *Ly-che-yao*, ils n'avoient eté que *séditieux*. Après leur exil, ils devinrent rebelles, féroces & inhumains. Ils dissimulerent d'abord, & cacherent si bien leurs desseins perfides, qu'ils firent tous les préparatifs de la guerre cruelle qu'ils méditoient, sans trouver le moindre obstacle de la part des Chinois. Ils gagnerent aisément les *Hoei-tsée*, chez lesquels ils se retirerent, en leur peignant avec les couleurs qu'il leur plut d'employer, *la prétendue injustice* qu'ils venoient d'eprouver, & *les prétendus mauvais traitemens* qu'ils avoient reçus. Ils soufflerent le feu de la révolte jusqu'aux environs de la Boucharie. Ils savoient qu'il y avoit-là un des rejettons de leur dernier Souverain, qui menoit une vie obscure dans les déserts du patrimoine de ses peres. Ce rejetton devoit son existence à la clémence de l'Empereur, qui ne voulut pas qu'on le mît à mort lorsqu'après la conquête du Royaume des Eleuths on fit un massacre général

de tous les *Hoei-tſée* rebelles. *Il n'a que trois ans*, répondit l'Empereur à celui de ſes Généraux qui lui demandoit ſes ordres pour l'aller arracher d'entre les mains du Prince voiſin qui le receloit; *il n'a que trois ans, il ne ſauroit être complice du crime de ſon pere. Sa mere a eu l'adreſſe de l'enlever & de ſe ſauver avec lui; laiſſez-les en paix où ils ſont. Il n'y a rien à craindre de leur part. Preſque tous leurs ſujets ont péri; que pourroient-ils entreprendre dans la ſuite?*

C'eſt l'Empereur lui-même qui nous apprend cette anecdote dans une des gazettes de la Cour, en expoſant à ſes Mantchoux le ſujet pour lequel il leur met les armes à la main. *On revint à la charge*, continue-t-il, *on me repréſenta que le ſang d'un ſujet rebelle, tel qu'avoit été le pere de ce jeune Hoei-tſée, devoit être verſé juſqu'à la dernier goutte, parce que c'etoit un ſang impur, capable de porter la corruption dans tous les membres du corps de l'Etat. Je ne me rendis point; la compaſſion l'emporta dans mon cœur ſur la politique*, &c.

L'enfant qui n'avoit que trois ans, quand on lui ſauva la vie, en a aujourd'hui plus de trente. Tranquille dans ſon déſert, où il n'avoit ſous ſes ordres qu'une petite horde formée des malheureux reſtes des anciens Sujets de ſon pere, qui s'étoient peu-à-peu réunis, & qui n'alloient pas à huit cens hommes, il ne penſoit à rien moins qu'à prendre les armes. Les Députés des *Hoei-tſée* chaſſés de *Kan-ſou*, vont le trouver, & lui expoſent un plan, ſuivant lequel il devoit être rétabli ſur le trône de ſes peres. *Nous avons déjà plus de cent mille hommes armés*, lui dirent-ils, *il ne nous manque qu'un Chef; venez vous mettre à notre tête avec tout ce que vous avez de monde, & laiſſez-nous faire.*

L'ambition & la vengeance entrerent en même tems dans le cœur d'un homme qui regardoit l'une & l'autre comme des

devoirs : il consentit à tout ; & dès ce moment il mit toute son occupation à se faire des amis, & des compagnons de sa fortune.

Pendant qu'il s'occupoit ainsi, les rebelles ne s'endormoient pas. Ils pratiquoient des intelligences secrettes dans les différentes villes de la Province de *Kan-sou*, où il y avoit des *Hoei-tsée* de leur secte. Sous prétexte de faire leur commerce, ils alloient & venoient avec toute sorte de liberté. Ils faisoient fabriquer des armes ; ils achetoient de la poudre, des arcs & des fleches ; ils bâtissoient une place forte à vingt ou trente lieues seulement au-delà des confins de *Kan-sou* ; & *Ly-che-yao*, Gouverneur-Général de la Province, ignoroit ou faisoit semblant d'ignorer tout cela. On prétend qu'il fut averti plusieurs fois de veiller sur les *Hoei-tsée* etrangers, un peu plus qu'il ne faisoit ; & qu'il répondit toujours qu'il n'y avoit rien à craindre, & que tout ce qu'on voyoit faire à ces malheureux, n'etoit que pour se procurer de-quoi vivre, & se mettre à l'abri des insultes des *Hoei-tsée* d'une autre secte, leurs ennemis naturels. Cette stupide sécurité endormit la vigilance de tous les Mandarins ses inférieurs ; & les rebelles en profiterent pour achever leurs préparatifs, & grossir leur parti d'un grand nombre de *Hoei-tsée* qui venoient se joindre à eux de tous les lieux où ils vivoient dispersés, depuis les frontieres de *Kan-sou*, jusqu'à Casghar. Il ne leur manquoit plus que le Chef qu'ils s'etoient choisi, lequel etoit déjà en chemin pour venir se mettre à leur tête. Malheureusement pour lui, le *Hoei-tsée* auquel l'Empereur avoit confié le Gouvernement de Casghar, demeura fidele. A la tête de dix mille hommes, il va au-devant de lui, le combat, le défait, disperse & met en fuite tous ses gens, & le fait lui-même prisonnier, avant que les troupes Impériales qui gardent ces cantons, eussent eu le tems de venir le joindre.

Cette célérité, jointe au service important qu'il venoit de rendre, lui valut des eloges & des dons de la part de l'Empereur, & plus que tout cela le titre de *Régulo*, que Sa Majesté Impériale joignit à tous les autres titres dont il jouissoit déja. Mais voulant exiger de lui qu'il remît son prisonnier entre les mains du Lieutenant-Général *Mant-chou* des frontieres, pour qu'il le fît conduire à Péking, elle en reçut cette réponse noble & ferme, à laquelle elle jugea à propos de ne pas répliquer. *Reprenez vos bienfaits, Seigneur, si c'est à cette condition que je dois en jouir*, lui ecrivit ce généreux *Hoei-tsée. J'ai promis à mon prisonnier qu'il ne vous seroit pas livré, & que s'il etoit destiné à être conduit à Péking, cela n'arriveroit qu'après qu'on m'auroit arraché la vie : je lui tiendrai parole. En le combattant, j'ai fait ce que doit faire un vassal fidele ; en refusant de vous le livrer, je fais ce que doit faire un homme d'honneur. Du reste, ne soyez nullement inquiet sur son compte ; je réponds de lui sur ma tête.*

Cependant les rebelles qui ne voyoient point arriver celui qu'ils attendoient, crurent qu'ils pouvoient commencer leurs opérations sans lui. Ils avoient parmi eux quatorze Chefs de Hordes, & il se trouva qu'ils etoient en tout plus de cent mille hommes armés. La place forte qu'ils avoient bâtie etoit située de maniere qu'elle leur parut inattaquable. Par derriere elle etoit à couvert par une montagne haute escarpée ; & par devant elle etoit défendue par une riviere & un petit lac. Ce fut là qu'ils placerent le grand etendart de réunion, & où ils renfermerent ce qu'ils avoient de plus précieux, leurs femmes & leurs enfans : leurs bestiaux & leurs bagages etoient sous des tentes aux environs.

Vers le milieu de la cinquieme lune, c'est-à-dire, vers le mois de juillet, ils commencerent à s'ebranler. Les quatorze Chefs de Hordes, chacun à la tête des siens, conduits par les exilés de

Kan-ſou, qui connoiſſoient parfaitement le pays, s'avancent à grands pas vers la Chine, pour s'y approviſionner de vivres, d'argent & de toutes ſortes de munitions. Ce fut alors ſeulement que *Ly-che-yao* revint de ſa profonde léthargie. Il avoit à *Kan-ſou* quatre-vingts mille hommes de troupes réglées qu'il eût pu envoyer ſur le champ contre les rebelles; mais ne ſachant où en etoient les choſes, & ne croyant pas qu'il fût de la prudence de dégarnir la clef de l'Empire de ce côté-là, il ſe contenta de faire partir quelques détachemens, & d'envoyer des Courriers à l'Empereur, pour lui demander du ſecours.

Quelques-uns des détachemens qu'il avoit envoyés, furent accablés par le grand nombre & mis en pieces; & les autres crurent qu'ils ne devoient pas s'expoſer témérairement à une mort certaine, & revinrent ſur leurs pas pour inſtruire *Ly-che-yao* de ce qui en etoit. Ses Courriers avoient eté devancés par d'autres que les Mandarins des frontieres avoient dépêchés à l'Empereur, pour lui donner avis de ce qui ſe paſſoit. L'Empereur inſtruit de tout, envoya en toute diligence un ſucceſſeur à *Ly-che-yao*, avec ordre de faire partir celui qu'il remplaçoit, & de le faire conduire chargé de chaînes juſqu'à Gêhol, où il etoit alors. *Ly-che-yao* fut jugé en premiere inſtance par le Conſeil des Miniſtres & des Grands, qui etoient alors avec Sa Majeſté, & condamné tout d'une voix à la mort, comme coupable de dureté d'une part, & de negligence de l'autre dans l'exercice de ſon important emploi; & pardeſſus tout, d'avoir manqué d'inſtruire à propo ſon Souverain du danger qui menaçoit la province qu'il avoit confiée à ſes ſoins. Après ce premier jugement, l'Empereur le livra au Tribunal des crimes, pour être jugé de nouveau & le fit conduire à Péking chargé de chaînes. Le Tribunal des crimes confirma la Sentence, & le condamna à perdre la vie lors de la grande exécution,

qui se fait publiquement sur la fin de l'automne. On dit cependant tout bas qu'il ne mourra pas, parce que *Akoui* le protege. Si cette exécution a lieu, avant que je ferme cette Lettre, je le marquerai dans un *Post scriptum*.

A la premiere nouvelle qui se répandit de l'irruption des *Hoëi-tsée* dans les terres de l'Empire, tout fut ici en rumeur. On fit partir de tous côtés des troupes, des munitions de guerre & de bouche ; & Sa Majesté, en chargeant *Akoui* de cette nouvelle expédition, lui donna plein pouvoir de la commencer, de la suivre, & de la terminer comme il jugeroit à propos. *Akoui* ne précipita pas pour cela son départ ; il donna ses ordres pour rassembler les troupes en corps d'armée, & leur assigna pour rendez-vous général les environs de *Kan-sou*, avec défense de rien entreprendre qu'il ne fût arrivé pour se mettre à leur tête. Il ordonna aux garnisons des places fortes de rester où elles etoient, à moins d'un nouvel ordre exprès de sa part ; & il envoya par différens chemins des corps choisis de troupes Tartares, pour couper aux rebelles leur retour, ou leur fuite en Tartarie. L'Empereur, de son côté, pour tranquilliser les autres *Hoei-tsée*, répandus en très-grand nombre dans les Provinces de l'Empire, fit mettre dans les Gazettes, que tout cet appareil de guerre n'etoit que contre les *Hoei-tsée* révoltés ; que les autres *Hoei-tsée* n'avoient rien à craindre, & pouvoient, sur sa parole, rester tranquilles dans les lieux de leur séjour respectif, & qu'il n'en vouloit ni à leur religion, ni à leurs personnes en général, mais à la rebellion de ceux des leurs qu'il etoit forcé de châtier. Après avoir disposé toutes choses, suivant le plan qu'il s'etoit formé, *Akoui* partit, précédé, accompagné & suivi de plusieurs Officiers Généraux, qu'il s'etoit lui-même choisis à la Cour.

Cependant les révoltés, au nombre de cent mille hommes

armés, comme je l'ai dit plus haut, etoient entrés en Chine. Ils ne s'amuserent point à faire des sieges, mais ils entrerent en furieux dans toutes les villes qui etoient sans défense, pillant tout ce qu'ils croyoient pouvoir leur servir, & massacrant impitoyablement tous ceux qui faisoient mine de s'opposer à leur fureur. Les trésors & les magasins publics etoient les premiers objets qu'ils s'attachoient à enlever, & ils immoloient pour premieres victimes les Mandarins qui refusoient de les en mettre en possession. Ils pousserent ainsi leurs déprédations & leurs massacres, sans presque trouver de résistance jusques dans les environs de la Capitale du *Chan-si*, c'est-à-dire, dans un espace de plus de cent lieues en longueur. Ils eussent eté plus avant encore, si la nouvelle qu'ils apprirent de la marche précipitée des gens de guerre qui se rendoient de toutes parts à *Kan-sou*, ne les eût avertis qu'il etoit tems de se retirer, & d'aller mettre en sûreté leurs personnes, leurs familles & leur butin dans l'endroit de leur propre pays, où ils avoient bâti une place forte qu'ils regardoient comme imprenable par sa situation. Ils retournerent sur leurs pas, emportant avec eux l'exécration de tous ces hommes pacifiques, chez lesquels ils avoient porté la désolation.

Vous serez sans doute surpris, Monsieur, que les rebelles aient pu pénétrer si avant dans les terres de l'Empire, sans être arrêtés nulle part, sans même trouver de résistance. Ils entrerent, lorsqu'on s'y attendoit le moins, en forçant les passages, qui ne purent résister aux efforts de cent mille furieux; ils n'attaquerent que les villes qui etoient sans défense, & qui n'avoient pour Gouverneurs que des Mandarins chinois, c'est-à-dire, des hommes de Lettres, qui ne connoissoient de la guerre que le nom. Que pouvoient faire ces hommes pacifiques, contre la fureur armée? Je vous dirai cependant à leur louange

que quelques-uns d'entre eux se sont conduits comme ces anciens Sénateurs Romains, qui, lors de la prise de leur ville par les Gaulois nos ancêtres, s'assirent majestueusement sur leurs chaises curules, pour en imposer aux Barbares, en ne paroissant point effrayés du sort qui les attendoit. Ces Chinois dont je parle, refugiés dans les lieux de leurs *Ya-men*, & revêtus de leurs habits de cérémonie, qui n'en imposerent pas aux rebelles, se laisserent egorger sans trahir leurs devoirs. L'Empereur a fait l'éloge de leur constante fidélité, & l'a récompensée dans la personne de leurs enfans. Il auroit bien souhaité que ses eloges & ses bienfaits eussent pu s'etendre sur un plus grand nombre; mais malheureusement il s'est vu contraint de punir la lâcheté de plusieurs, qui, au premier bruit qui se fit entendre de la prochaine arrivée des rebelles, abandonnerent le peuple qui leur etoit confié, se cacherent ou prirent la fuite.

A l'exception de quelques petits chocs qu'ils furent obligés d'essuyer de la part des corps de troupes dispersés sur leurs passages, les rebelles arriverent sans obstacle dans le lieu de leur asyle, en même tems à-peu-près qu'*Akoui* arrivoit au lieu du rendez-vous général qu'il avoit donné aux troupes qu'il devoit commander, non loin de la riviere au-delà de laquelle les rebelles etoient campés. Cet habile Général, sous le prétexte assurément très-plausible du repos dont il avoit besoin après une si longue route, fut dans une inaction apparente pendant plusieurs jours. Il recevoit des Courriers de différens côtés qui lui apportoient des lettres, & une heure ou deux après il les renvoyoit porter les réponses; c'est tout ce que le gros de l'armée savoit de lui. Pendant cet espace de tems, qui fut d'environ un demi-mois, le *Tsong-tou* & les autres Officiers de la Province, à la tête d'un nombre prodigieux d'ouvriers (car ici

les hommes fourmillent) s'occupoient, par ses ordres, à détourner le cours de la riviere, de façon à la mettre à sec dans l'endroit qui couvroit le camp des *Hoei-tsée*, & où ces rebelles faisoient leur provision d'eau, afin de ne leur laisser d'autre ressource pour etancher leur soif & pour les autres usages, que le petit lac qui les avoisinoit, & dont j'ai parlé plus haut.

D'une autre part, plusieurs corps de troupes qu'il avoit envoyés par divers chemins, s'avançoient vers le lac pour en garder les avenues, tandis que nombre d'autres se dispersoient aux environs de la montagne, pour en garder toutes les issues par où les rebelles auroient pu s'echapper pour aller tenir la campagne au loin.

Quand *Akoui* fut exactement informé que tout etoit dans l'ordre qu'il avoit prescrit, il ecrivit une courte lettre à l'Empereur, dans laquelle il s'exprime ainsi : « je priai votre Majesté, » avant mon départ pour l'armée, de ne pas s'impatienter, si, » après mon arrivée, j'etois bien des jours sans lui annoncer des » actions & des succès. Je prévoyois que j'aurois bien des diffi- » cultés à vaincre, pour l'exécution du projet que j'avois » d'eteindre cette révolte dans son principe & dans ses suites. » Toutes ces difficultés sont heureusement vaincues, & vous » pouvez être tranquille sur l'evénement. Tous les révoltés & » leurs adhérens vont être pris dans un même filet, aucun ne » m'echappera. Les mesures que j'ai prises sont telles, que sans » faire couler le sang de vos sujets, j'epuiserai, s'il le faut, » celui de tous les *Hoei-tsée*. Je n'oserois m'exprimer ainsi, si » je n'etois pas sûr de mon fait : reposez-vous-en sur moi ».

L'Empereur n'eut rien de plus pressé que de faire publier cette lettre d'Akoui ; mais il y ajouta du sien, *que son intention etoit de continuer ses bienfaits comme auparavant aux* Hoei-

tsée, *qui n'avoient point trempé dans la révolte*, & prit occasion de-là d'exhorter tous ceux qui sont répandus dans les Provinces de l'Empire, & ceux du dehors, à ne pas s'ecarter du sentier que doivent suivre des sujets fideles.

On se figure aisément quelle dut être la surprise des rebelles, quand tout-à-coup ils virent devant eux la riviere à sec, & qu'ils se trouverent forcés à se pourvoir d'eau dans le petit lac voisin, que le grand nombre de troupes impériales qui le gardoit leur rendoit presque inaccessible; quand ils s'apperçurent que la montagne qui les mettoit à couvert par derriere n'avoit aucune issue, quelque petite qu'elle fût, qui ne leur fût bouchée; quand ne recevant du renfort en hommes, & des secours en vivres d'aucun côté, ils en conclurent qu'il falloit que les troupes impériales y eussent mis un obstacle invincible. Ils ne perdirent cependant pas courage les trois premiers jours; ils résolurent entre eux d'attendre qu'on vînt les attaquer, & de vendre chérement leur vie. Mais pendant ces trois jours il leur falloit de l'eau, & ils ne pouvoient s'en procurer qu'au péril de leur vie. Aucun de ceux qu'ils envoyoient à la provision ne revenoit; les soldats impériaux les attendoient-là, comme les Chasseurs attendent les bêtes fauves aux environs de leurs repaires, & les massacroient à coup sûr, en employant indifféremment les canons, les fusils, les fleches & les dards. Les vieillards, les femmes & les enfans sortoient de leurs tentes, & venoient en foule se précipiter au-devant des coups, dans l'espérance de pouvoir etancher la soif cruelle qui les dévoroit.

Réduits au désespoir, les malheureux *Hoei-tsée* prennent l'affreux parti de massacrer eux-mêmes tout ce qu'on appelle *bouches inutiles*, & de venir en furieux contre les troupes disciplinées des Mantchoux, commandées par un Général intrépide & expérimenté, & en beaucoup plus grand nombre qu'eux,

pour tâcher de se faire jour, & de se sauver où ils pourroient quand ils seroient en pleine campagne. *Akoui* les laisse avancer; & quand ils les vit à portée, il fait faire un demi-tour aux deux ailes de son armée, & les *Hoei-tsée* se trouvent enveloppés. Ce ne fut plus le reste du jour qu'une boucherie. Peu d'entre les rebelles purent s'echapper.

Le lendemain *Akoui* va se présenter devant la place, seul & dernier refuge de ces malheureux, la somme de se rendre à discrétion, sans attendre qu'il en fît le siege, & menace de mettre tout à feu & à sang, si dès le soir même il n'est pas obéi. Les *Hoei-tsée*, sous divers prétextes, refusent d'obéir, & *Akoui* leur tint parole. Il attaque la place, l'emporte d'assaut, & fait tout passer au fil de l'epée, à la réserve des principaux d'entre eux qu'il envoie à l'Empereur qui etoit alors à Gêhol, pour qu'il les interrogeât lui-même sur les motifs de leur révolte, & sur les intelligences qu'ils pouvoient avoir avec les autres *Hoei-tsée* de l'Empire. L'Empereur les vit, les interrogea lui-même, se rassura sur l'article des complices qu'il soupçonnoit, & les fit exécuter à mort à Gêhol même. Dans la lettre que *Akoui* ecrivit à Sa Majesté pour lui rendre compte de son expédition, il lui demandoit ses ordres sur le sort *de la nation entiere* des *Hoei-tsée* dont il venoit d'exterminer l'armée, & de détruire le boulevard. Voici ce que lui répondit l'Empereur.

« Cette nation turbulente n'avoit reçu de moi que des bien-» faits; je la laissois vivre suivant sa Religion, ses Loix, ses » Coutumes & ses mœurs; elle jouissoit des privileges de tous » mes autres sujets. Oubliant tant de faveurs, elle a poussé l'in-» gratitude jusqu'à la révolte, jusqu'au massacre de mes Offi-» ciers, jusqu'à piller mes greniers & mes trésors; elle m'eût » enlevé l'Empire, s'il avoit eté en son pouvoir de le faire, » puisqu'elle a essayé d'ebranler la fidélité de mes sujets les plus

» affectionnés. Une telle nation ne mérite pas de subsister. Je
» dois à la tranquillité de mes Etats, au bonheur de mes peu-
» ples & à moi-même, *de la détruire.* Epargnez tous ceux qui
» sont au-dessous de l'âge de quinze ans, & donnez-les pour
» esclaves aux *Hoei-tsée* qui se sont distingués par leur fidélité,
» à ceux de vos Officiers que vous croirez devoir récompen-
» ser, *&c.* ».

Cet ordre cruel, mais nécessaire, dit l'Empereur, pour la tranquillité de ses Etats & le bonheur de ses peuples, a été exécuté sans obstacle & sans restriction. Les troupes impériales ont fait couler le sang à grands flots; & une nation qui occupoit un espace de terrein de plus de cent lieues en quarré, vient d'être anéantie pour faire place à une nouvelle nation, qu'il faudra peut-être aussi anéantir un jour, quand, après plusieurs siecles, elle sera assez nombreuse pour paroître formidable, & qu'elle présumera assez d'elle-même, pour oser entreprendre de secouer le joug qui lui aura été imposé par ses Maîtres.

Après cette terrible exécution, dont une politique barbare fait un devoir d'etat à ceux qui en tiennent les rênes, Akoui ecrivit à l'Empereur en ces termes:

« Tous les rebelles sont détruits, à l'exception de quelques
» fuyards qui se sont enfoncés dans la montagne, & que je fais
» poursuivre. Déjà nos Mantchoux, pleins d'une noble ardeur,
» ont grimpé sur les rochers, traversé les précipices, & en
» ont atteint une partie qu'ils viennent d'exterminer. Le reste
» subira bientôt le même sort, ou mourra de faim. Toutes les
» issues de la montagne sont si bien gardées, qu'aucun ne
» peut en sortir, sans tomber sous les coups de ceux qui les
» gardent: n'ayez nulle inquiétude de ce côté-là.

» Le lieu qu'occupoit la nation rebelle est de plus de dix

» mille lys, (c'est-à-dire, de plus de cent lieues en quarré); » dans cette etendue de terrein, il y avoit environ mille tant » bourgs que villages. Tout cela n'est plus aujourd'hui qu'un » désert. Je propose à votre Majesté un moyen facile de le » repeupler. Les terres en sont bonnes, & peuvent devenir » fertiles, quand on leur donnera la culture qui leur convient. » On peut en donner une partie, à titre de récompense, » à ceux qui ont bien mérité de l'Empire, & vendre le reste » à très-bon marché aux Chinois qui voudront s'y établir. Il » sera facile d'y construire une ville, y ayant là plus de maté- » riaux qu'il n'en faut; & il suffira de mettre dans cette ville » un Chef qui ait le titre de *Tou-sée*, & quelques Officiers » pour l'aider à rendre la justice & à maintenir le bon ordre. » Pour ce qui est des gens de guerre, il n'en faut pas d'autres » que ceux de la milice du pays. Les quatre-vingt mille hommes » de troupes réglées qui sont à *Kan-sou*, sont plus que suffisans » pour tenir en respect, quant à présent, toute cette région. » *Fou-kan-gan* que votre Majesté a substitué à *Ly-che-yao*, » entend très-bien les affaires, vous pouvez vous reposer sur lui » du soin de tout le reste. N'ayant plus rien à faire ici pour le » service de l'etat, j'attends avec respect les ordres de votre » Majesté ».

C'est ainsi que s'est terminée une guerre qui auroit eu peut-être des suites funestes pour l'Empire, sous un autre regne que celui de *Kien-long*, & sous un Général moins habile qu'*Akoui*. L'Empereur a récompensé tous ses guerriers, proportionnément à leurs services. Il n'est pas jusqu'aux Mandarins qui ont inspection sur les postes, & aux postillons mêmes, qui n'aient eu part à ses bienfaits. Il a saisi cette occasion pour donner le titre de Ministre d'etat au jeune *Ho-ta-jin*, dont le nom Mantchou est *Ho-chen*. *Son intelligence dans les affaires, son*

activité & ses autres talens dans la maniere de ses traiter, m'étoient déjà connus, dit l'Empereur en faisant part au public de cette promotion : *sa conduite auprès de moi dans les circonstances de cette derniere guerre, m'a pleinement convaincu qu'il etoit digne, quoique jeune encore, d'avoir une place dans le ministere. D'ailleurs, quoiqu'il n'ait pas fait la guerre en personne, il m'a aidé de ses conseils dans le plan des opérations que je traçois à mes guerriers, dans l'expédition des ordres que je leur donnois*, &c. *Pour ce qui est d'*Akoui, ajoute l'Empereur, *il est au-dessus de toutes les récompenses. Toutes celles que je pouvois lui donner, il les a déjà reçues, lorsqu'il a terminé avec les succès qu'on sait, les guerres précédentes. Il est premier Ministre, il a la ceinture jaune, il est Comte de l'Empire, & jouit de tous les autres titres qui peuvent être accumulés sur la tête d'un sujet. Il ne me reste que l'illustration que je puis donner à ses descendans. Tous ceux qui descendront de lui, jusqu'à la quatrieme génération inclusivement, auront un titre d'honneur qu'ils pourront transmettre, & qui sera héréditaire dans leur postérité.*

Je voulois différer jusqu'à l'année prochaine de vous faire part de tous ces evénemens ; mais faisant réflexion qu'il pourroit se faire que des gens peu instruits fissent passer en Europe, sur ces mêmes objets, des notices fausses, ou d'après des bruits populaires qui diminuent, exagerent ou défigurent tout, je me suis déterminé à vous donner la primeur avec toute l'exactitude possible, & d'après les pièces authentiques que j'ai eues en main. Vous n'y perdez que quelques détails, & un peu plus d'arrangement dans leur enoncé.

L'Empereur, qui commencera l'an prochain la cinquantieme année de son regne, & la soixante-quinzieme de son âge, se prépare à honorer d'une façon à faire epoque, tous les vieillards de l'ordre Mandarinal de son Empire qui ont passé

ſoixante ans. Je crois que ces honneurs n'aboutiront qu'à un feſtin de cérémonie, & à quelques petits préſens en ſoierie, bourſes & autres bagatelles ſemblables. Si cette cérémonie mérite, par ſa ſingularité, de vous être rapportée, je me ferai un devoir de vous la décrire telle qu'elle aura eu lieu.

Sa Majeſté commence à s'intéreſſer ſpécialement aux perſonnes âgées. Nous avons eu ici quelques jours de grand froid entre le quinze & le vingt de novembre : elle en a pris occaſion de faire publier le *chang-yu* ſuivant.

« Le poids des années commence à peſer ſur ma tête; je » commence à m'appercevoir de ces légeres indiſpoſitions dont » je ne faiſois nul cas ci-devant, & que je mépriſois. Je ſuis » ſenſible au froid, & je dors peu la nuit. Derniérement, en » traverſant une des cours de mon Palais, pour aller d'un appar- » tement à l'autre avant le lever du ſoleil, j'entrevis au loin une » foule de Mandarins expoſés au grand air & au vent froid qui » ſouffloit alors avec violence. Je réfléchis à part moi, que » parmi tous ces hommes, il y en avoit pluſieurs qui etoient » auſſi, ou même plus âgés que moi, qui etoient plus ſenſibles » au froid que moi, & dont les indiſpoſitions etoient plus » graves que celles que je puis avoir; & que cependant ils » s'etoient rendus au Palais avant le jour, pour ſe trouver au » moment précis où je devois les admettre pour traiter avec eux » les affaires dont ils ſont reſpectivement chargés. Cette ré- » flexion me conduiſit à une autre toute naturelle, qui fut de » leur procurer tout l'adouciſſement qui dépendroit de moi, » ſans que les affaires puſſent en ſouffrir. En conſéquence, je » diſpenſe les Miniſtres, les Grands, les Chefs des Tribunaux » & autres, qui ont paſſé ſoixante ans, de ſe rendre au Palais » les jours de grand vent, d'un froid piquant, ou qu'il tombera » de la neige; & pour les jours ordinaires, quand il fera beau

» tems, il ſuffit qu'ils s'y rendent après le lever du ſoleil, c'eſt-» à-dire, en ne partant de chez eux pour s'y rendre qu'après » que le ſoleil ſera levé, &c. ».

La grace que l'Empereur vient d'accorder aux vieillards, a eté précédée de quelques mois par une grace d'une autre eſpece, accordée à l'un des arriere-petits-fils de Sa Majeſté. Comme le motif pour lequel cette grace a eté accordée, & dont l'Empereur a fait part au public, eſt aſſez ſingulier, j'ajoute ici cette petite anecdote, pour vous amuſer un moment. Le jeune Prince dont il s'agit etoit déjà marié depuis environ un an. Il etoit décoré du titre de Régulo, & employé dans les affaires. Son biſaïeul le trouva en faute, & le punit en le privant de tous ſes emplois, & même de ſon titre. Il l'envoya à l'une des ſépultures de ſes peres, pour y exercer les fonctions de la piété filiale, & y faire ſon ſéjour. (C'eſt un honnête exil pour les Princes de la famille). Le jeune exilé ne fut pas-là longtems ſans devenir pere à ſon tour. Il fit part de cette nouvelle à Sa Majeſté, & Sa Majeſté fit publier en conſéquence le *chang-yu* ſuivant.

« J'avois eu quelque ſujet d'être mécontent de mon arriere-» petit-fils, & je l'avois puni en lui ôtant tous ſes titres, & » en l'envoyant à la ſépulture de ſon pere pour s'y occu-» per des devoirs de la piété filiale, & ſe diſpoſer, par de » ſérieuſes réflexions, à tenir déſormais une conduite qui » fût à l'abri de tout reproche. J'ai tout lieu de croire qu'il » s'eſt rendu tel que je le ſouhaite ». Je le rappelle auprès » de moi. Ce n'eſt pas aſſez. *Il m'ecrit du lieu de ſa retraite » qu'il vient d'avoir un fils. Je lui dois de la reconnoiſſance pour » la grace que j'obtiens par ſon moyen de me voir reproduit juſ-» qu'à la cinquieme génération. Je ne ſaurois m'acquitter envers » lui, qu'en lui rendant tous ſes titres & tous ſes emplois*, &c. »

Nous avons eu ici l'apparition d'une comete. Elle fut vue le 20 Janvier par ceux de l'Obſervatoire impérial. Le 22 du même mois je la vis moi-même, à l'œil nud, à ſept heures du ſoir, au quinzieme ou ſeizieme degré des poiſſons, ayant ſa direction du Sud-Oueſt au Nord-Eſt. Elle etoit ſelon l'ordre des Signes. Elle diſparut après quinze jours.

P. S. On ignore encore quel ſera le ſort de *Ly-che-yao ;* mais tout le monde s'accorde à dire que l'Empereur lui fait grace de la vie, en faveur d'*Akoui*, & parce que c'eſt une année de grace pour les vieillards.

Sa Majeſté s'occupe, depuis une quinzaine de jours, de la liſte des criminels qui ſont détenus dans les différentes priſons de l'Empire pour crime de mort. On ignore quels ſeront ceux qui mourront, juſqu'au moment de l'exécution ; & ce moment eſt encore eloigné de plus de quinze jours.

La liſte des criminels, inſérée dans les Gazettes, eſt enflée cette année plus qu'elle ne l'eſt ordinairement, tant à cauſe du voyage de l'Empereur, que des circonſtances de la guerre qui vient d'être terminée. Le nombre total eſt de mille trois cens quarante-huit, parmi leſquels ſont quinze Mandarins, trente-deux qui ne ſont ni de l'ordre des Mandarins, ni de celui du Peuple, tels que les Etrangers ſimples vaſſaux, les Lamas, Bonzes, *&c.* Tous les autres ſont Chinois : cent dix de la Province du *See-tchouen ;* cent cinq de celle de *Yun-nan ;* cent vingt des Provinces de *Koang-toung* & *Koang-ſi ;* cent quarante des Provinces du *Chen-ſi* & *Chan-ſi*, *&c.*

Fin du onzieme Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le onzième Volume d'un Ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les Chinois* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 30 Mars 1786.

BÉJOT.

Le Privilege se trouve à la fin du Tome premier.

A PARIS, de l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.

00050933

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016